



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

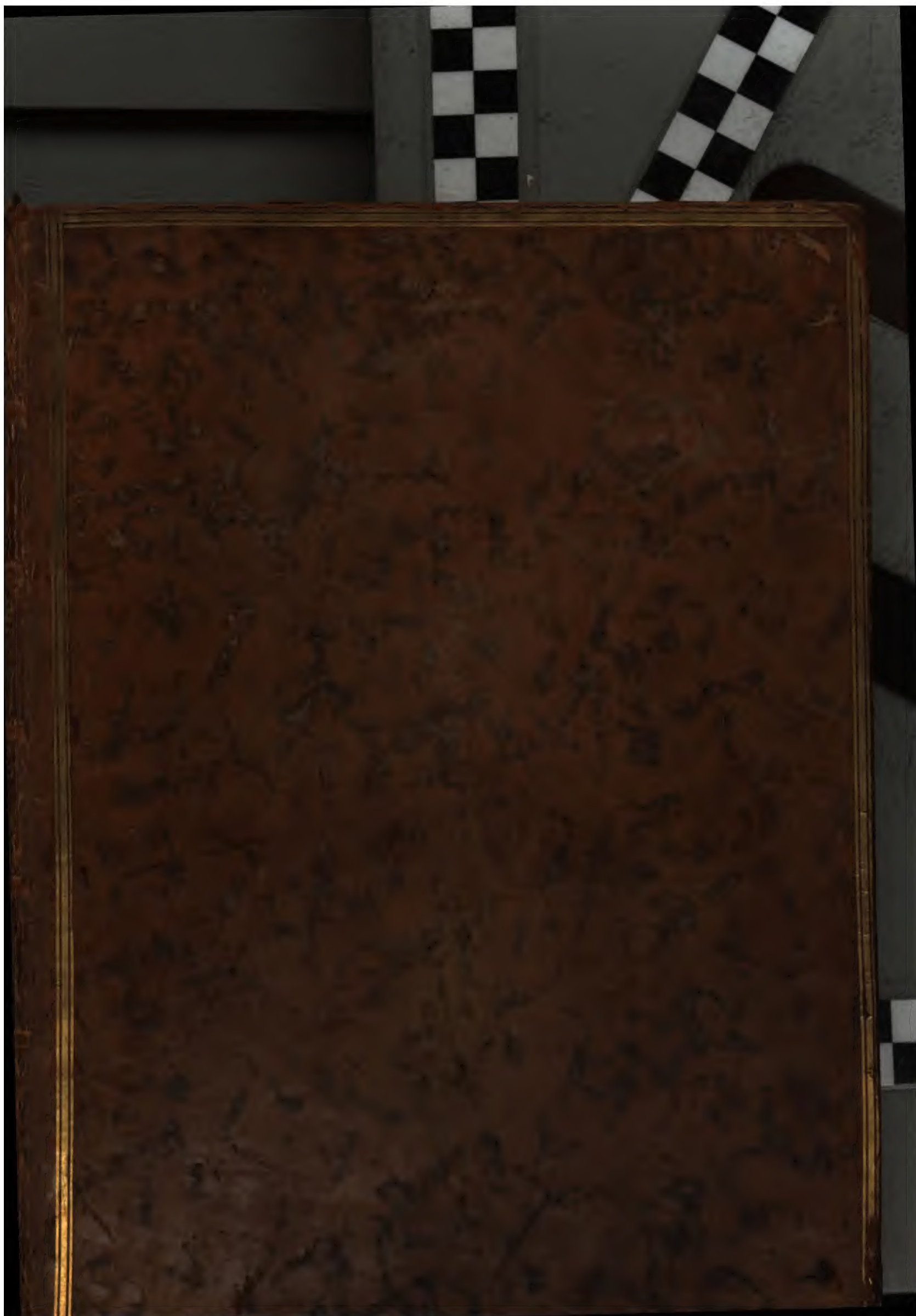
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

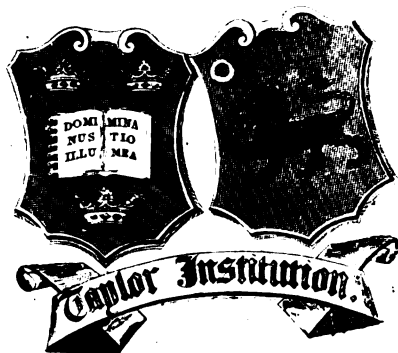
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

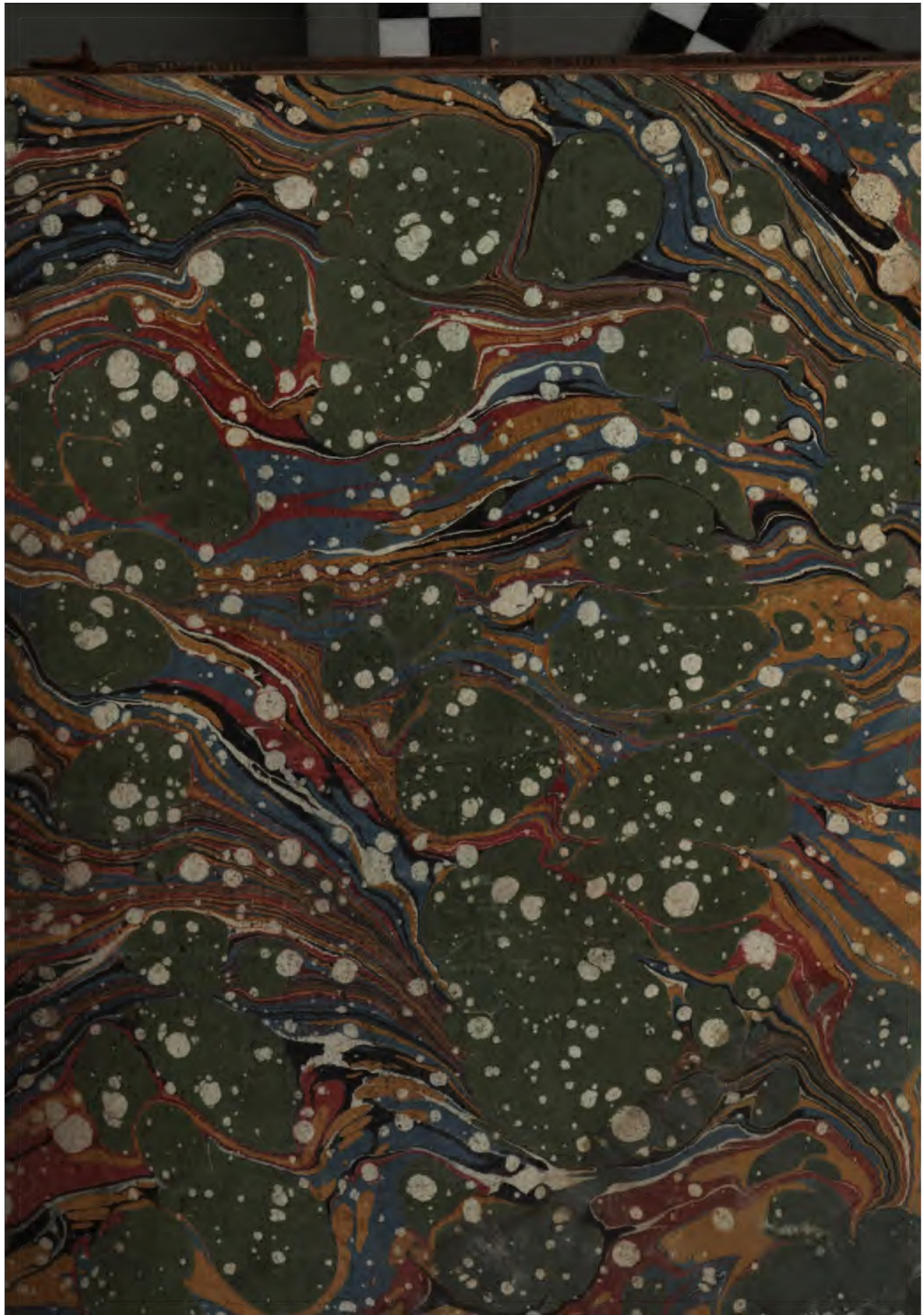




76. k. 11













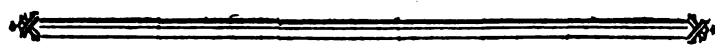




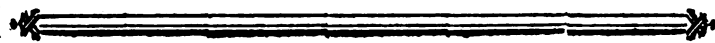
HISTOIRE

*D E*

FRANCE.



*TOME ONZIEME.*





*DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE  
JUSQU'A LOUIS XIV.*

*TOME ONZIEME.*



Chez { SAILLANT & NYON, rue Saint-Jean-de-Beauvais.  
 { La Veuve DESAINT, rue du Foin Saint-Jacques.

---

M. D C C. L X X I.

*Avec Approbation , & Privilege du Roi.*







# HISTOIRE

DE

FRANCE.



LOUIS XII,

PÈRE DU PEUPLE.

**Q**UOIQUE le devoir d'un historien se borne à exposer des actions & qu'il doive laisser au lecteur le plaisir ou le soin de faire des réflexions ; il est des cas où un devoir plus sacré le force de s'écarter de cette règle austère , & de prévenir , autant qu'il est en lui , les funestes impressions qu'un simple récit pourroit occasionner.

EN voyant un prince juste , magnanime , bienfaisant , modéré dans ses desirs , réglé dans ses mœurs , partisan zélé de l'équité , & ennemi juré de tout artifice , en le voyant , dis-je , en butte aux traits de la calomnie ,

*Tome XI.*

A

soumis à l'anathème , accablé de disgraces , communiquant en quelque sorte ses malheurs à ses alliés , & entraînant dans le précipice tous ceux qui ont le courage de s'attacher à lui ; combien de lecteurs feroient tentés de conclure qu'il n'y a de bonheur que pour les méchants ; qu'autant un homme d'Etat doit apporter d'attention à se parer des livrées de la vertu , pour gagner la confiance de ceux avec qui il est obligé de traiter , autant il doit , dans l'occasion , se mettre au-dessus des regles étroites qu'elle prescrit , puisque la fraude & l'hypocrisie gouvernent le monde , & que dans ces combats de souplesse & de ruse , qu'on est convenu de nommer négociations & traités , le fourbe le plus délié , le menteur le plus impudent est toujours celui qui triomphe. Or , si ces détestables maximes venoient à s'établir , quel seroit le sort de la triste humanité ? & si l'histoire servoit à les accréditer , quel citoyen auroit le front d'écrire l'histoire ? Hâtons-nous donc de dissiper l'illusion , en soumettant à une analyse exacte les idées qui peuvent causer de la confusion.

Le mot *vertu* est un terme générique & abstrait , qu'il est nécessaire de développer. Dans l'origine , il ne s'employa que pour désigner la force du corps ; mais dès que les hommes commencerent à se policer , ils ne tarderent pas à s'appercevoir que la force du corps , pouvant se rencontrer avec la bassesse & la lâcheté , ne méritoit point par elle-même leur admiration , ils transporterent le nom de vertu à cette qualité de l'ame qui se roidit dans le malheur & qui s'affermit à l'approche du danger : nous l'appellons *valeur* ou *courage*. Considérant ensuite que l'homme porte au-dedans de lui-même des ennemis d'autant plus dangereux , qu'ils l'attaquent sans bruit , & qu'il ne s'apperçoit ordinairement de leur présence que lorsqu'il n'est plus temps de leur résister , ces mêmes hommes étendirent le nom de vertu à cette autre qualité de l'ame qui modere ou qui dirige les passions : nous la nommons *tempérance*.



Ils assignerent le troisieme rang à la *justice* ; elle apprend à chaque individu à ne jamais séparer son intérêt particulier de celui de la société , à respecter les loix , & à rendre à chacun ce qui lui est dû. Au-dessus de ces trois premieres qualités , ils placerent la *prudence* , dont l'emploi est de diriger l'esprit , de lui donner de l'activité , de la pénétration & de la justesse , & qui est à l'ame ce que la vue est au corps. De l'assemblage , ou plutôt du mélange de ces quatre qualités premieres qui répondent à toutes les facultés de l'ame , ils formerent l'idée de *vertu* , & assurerent que celui qui la posséderoit , seroit aussi heureux que le comporte l'humaine nature. Demander , en effet , si l'homme ou l'Etat qui se gouverne suivant les principes de la vertu , est meilleur & plus heureux que celui qui se gouverne par des principes contraires , ne seroit-ce pas demander en d'autres termes , si la santé , la vigueur & la beauté , sont préférables à la laideur , à la foiblesse & à la maladie ? si la perfection en quelque genre que ce soit peut par elle-même dégrader le sujet où elle se rencontre ? Puisque de pareilles questions ne peuvent être sérieusement proposées , il est clair que ce n'est point dans l'idée de la vertu , telle que nous venons de l'exposer ; mais dans une autre idée tronquée & imparfaite , qu'il convient de chercher la solution de la difficulté qui nous arrête.

LES hommes ne naissent point avec les qualités dont se forme la vertu ; la nature ne leur donne que des dispositions plus ou moins grandes à les acquérir. Il n'y a que l'éducation , le travail & l'expérience qui puissent féconder & développer ces premiers germes. Dans ces anciennes républiques , où la principale attention du gouvernement se portoit à former des citoyens , les magistrats préposés à l'éducation , veilloient à établir une parfaite harmonie entre les quatre qualités de l'ame dont se forme la vertu , & à ne pas permettre que l'une s'accrût aux dépens des autres.

De-là cette foule de grands hommes , également distingués à la tête des armées , dans les assemblées de la nation , dans les fonctions paisibles de la vie civile : hommes en qui l'on ne fait quelle qualité on doit le plus admirer de la prudence , de la valeur , de la tempérance ou de la justice. Dans nos gouvernements modernes , au contraire , l'éducation abandonnée à des mercenaires , & presque réduite à l'étude des mots , n'a eu qu'une influence bien foible sur les mœurs. Parmi ceux , qu'une noble ambition portoit à se distinguer de la foule , les uns entraînés par des exemples domestiques , ou par la voix publique , suivirent la profession des armes , s'endurcirent à la fatigue , braverent les dangers & la mort. Mais ces guerriers si redoutables , manquerent souvent de prévoyance & de modération : emportés par la fougue des passions , présumptueux , querelleurs , ravisseurs , injustes , ne connoissant d'autre droit que la loi du plus fort , ils firent aux autres , & s'attirerent à eux-mêmes des maux innombrables : d'autres que la foiblesse de leur constitution , des mœurs douces , le défaut de naissance ou de fortune éloignoient du métier de la guerre , s'attachèrent davantage à cultiver leur esprit , & aspirerent au maniement des affaires publiques. Quelques-uns devinrent d'habiles négociateurs , des ministres actifs & intelligents ; mais élevés dans les intrigues de cour , accoutumés à se prêter aux circonstances , ils confondirent le plus souvent la fraude & l'artifice avec la prudence & la discrétion ; ils n'adorerent que la faveur , les richesses , & craignirent plus de tomber dans la disgrâce que de s'avilir à leurs propres yeux. Le petit nombre de guerriers & de politiques qui furent préserver leur ame des vices que nous venons de rapporter , ne s'étudiant qu'à s'illustrer dans la carrière qu'ils avoient embrassée , ne possédant éminemment qu'une ou deux des qualités qui constituent la vertu , ne furent point nommés vertueux , ne parurent pas même ambitionner ce titre. Il fut réservé à ceux qui se distin-

## L o u i s X I I.

guèrent par la tempérance & la justice. L'homme qui eut des mœurs irréprochables , qui respecta les loix , qui aima ses semblables , que ni les charmes de la volupté , ni les aiguillons de l'ambition , ni ceux de l'avarice n'écarterent jamais du sentier de la droiture , fut regardé comme un homme pleinement vertueux , & toutes les fois qu'on le vit en butte à la malice & à la persécution , on murmura contre la Providence , & l'on imputa lâchement à la vertu des malheurs dont on auroit le plus souvent trouvé la source dans son aveuglement & son imprudence ; car plaçons sur le trône un homme de ce caractère , donnons-lui , dans le degré le plus éminent , non-seulement la tempérance & la justice ; mais encore le courage ou la force. Si cet homme , en poursuivant des droits légitimes , prend des engagements contraires à ses intérêts , s'il ne commence à soupçonner qu'il a été trompé que lorsqu'il s'est engagé trop avant pour pouvoir reculer avec honneur : si content du témoignage de sa conscience , il néglige de calmer l'inquiétude de ses voisins & de les rassurer sur ses intentions ; s'il ne fait ni profiter de l'occasion , ni ménager ses ressources ; si séduit par des protestations d'amitié , de feintes caresses , il se laisse envelopper d'espions , & suit , sans s'en douter , les conseils de ceux qui ont intérêt de le perdre ; enfin , s'il s'embarque dans des expéditions dont le succès lui deviendrait plus nuisible que le revers le plus éclatant , n'est-il pas évident qu'il tombera nécessairement dans des malheurs qui altéreront la douceur de son regne , & répandront de l'amertume sur sa vie ? Mais qu'en faudra-t-il conclure , sinon que la prudence est la qualité la plus nécessaire dans un homme d'Etat , & qu'elle ne peut être suppléée par aucune autre qualité ? Le propre de la justice , lorsqu'elle n'est pas éclairée par la prudence , est d'inspirer à l'ame une confiance sans bornes. Une ame honnête est naturellement disposée à juger favorablement de tout ce qui l'approche. Comme elle n'a rien à craindre , elle ne prend aucune précau-

tion contre la malice & la calomnie. Au contraire, l'injustice est soupçonneuse & défiante. Forcée de se cacher, elle appelle à son secours l'hypocrisie & la fraude ; elle tâche de dérober sa marche aux regards des agents même qu'elle est contrainte d'employer ; toujours tremblante, elle tient l'esprit éveillé & l'oblige à des efforts continuels : doit-il donc paroître surprenant, si trouvant la justice endormie, si j'ose ainsi m'exprimer, elle en triomphe le plus souvent ? Examinons cependant à quoi se réduit, dans la réalité, ce triomphe prétendu. Cette nouvelle discussion ne pourra que répandre du jour sur une matière intéressante.

UN roi juste avouera sans honte des malheurs où il n'est tombé que par une exactitude scrupuleuse à remplir ses engagements, & par la confiance qu'il avoit en de perfides alliés. Ses amis le plaignent, ses sujets aspirent à le venger. Chaque disgrâce qu'il effuie est pour lui une leçon qui le rend, & plus circonspect & plus redoutable. Il peut en prenant mieux ses mesures essayer la fortune d'un nouveau combat : quel qu'en soit le succès, il conserve son honneur, il transmet à son successeur, avec le souvenir de ses vertus & de ses disgrâces, des titres que la violence n'a pu détruire, ni affaiblir. L'injuste, au contraire, n'ose se glorifier d'un avantage qu'il ne doit qu'à la trahison ; la crainte d'être démasqué, la certitude où il est d'être inquiété tant que celui qu'il a trahi aura les moyens de se venger, le tiennent dans des alarmes dont il ne peut se délivrer qu'en achevant de l'accabler. Si la fortune lui tourne le dos, il est doublement malheureux, puisqu'il perd le fruit de ses crimes & reste déshonoré. Si elle continue de le favoriser, il n'en est peut-être que plus misérable encore. La cupidité qu'il tenoit cachée au fond de son cœur, accrue par le succès, s'empare de son âme toute entière : elle en bannit la bonne-foi, la pudeur, la modération & tout sentiment d'a-

mitié. Dès-lors il n'est plus occupé qu'à fournir des aliments à ce monstre également avide & insatiable. Il compte pour ses ennemis tous ceux qu'il peut dépouiller impunément : il n'épargne ni ceux de ses alliés qui lui ont rendu les plus importants services , ni ses plus proches parents , les uniques soutiens de son nom , ni même ses propres enfants. Ses sujets ne sont pas traités avec plus de ménagement ; les uns lui deviennent suspects , parce qu'il les a trouvés dociles & prompts à le seconder dans ses odieuses manœuvres ; il redoute leurs funestes talents , & craint qu'ils n'en fassent usage contre lui. Loin donc qu'il songe à les récompenser , il commence ordinairement par vouloir les abaisser , & finit par les haïr. Ceux qu'il a trouvés incorruptibles & trop fiers pour acheter sa faveur par des bassesses , lui paroissent , ou des esprits bornés , ou des ennemis secrets qui n'attendent qu'une occasion pour faire éclater leur mécontentement. Ainsi pour acquérir quelques provinces , dont la possession étoit inutile à son bonheur , & peut toujours lui être disputée , il a manqué au premier devoir d'un roi , qui consiste à rendre ses sujets meilleurs & plus heureux : il a armé la défiance de ses voisins , il a perdu l'amitié de ses alliés & même de ses plus proches parents , & lorsqu'il se croyoit arrivé aux faite des grandeurs , il se trouve dans le plus affreux abandon , ne pouvant le plus souvent compter un seul ami dans la foule qui l'environne. Accablé de tristesse , rongé de remords ; il voit avec effroi s'approcher le terme de ses jours : ouvrant , mais trop tard , les yeux à la lumière , il ordonne quelquefois par son testament qu'on répare ses injustices. Mais on sent combien il étoit plus aisé de s'abstenir du bien d'autrui qu'il ne l'est de le rendre lorsqu'on le trouve tout acquis. Son successeur , s'il a de l'ambition & du courage , en croira bien plus les actions d'un roi entreprenant & toujours heureux , que les vains regrets d'un vieillard foible & moribond. Il continuera donc de fuivre les traces de son devancier , & cherchera à cou-

6 HISTOIRE DE FRANCE,

vir d'anciennes usurpations par de nouvelles injustices : beaucoup plus criantes encore. Le peuple qu'il gouverne , entraîné par une impulsion violente , se livrera à des mouvements convulsifs , & se trouvera dans un état pareil à celui que produit une fièvre ardente sur un corps robuste : il ne cessera de s'agiter , & de troubler le repos de ses voisins jusqu'à ce que l'épuisement , la langueur l'aient ramené forcément à des principes de modération & de justice.

APRÈS ces réflexions préliminaires entrons plus hardiment dans l'histoire.



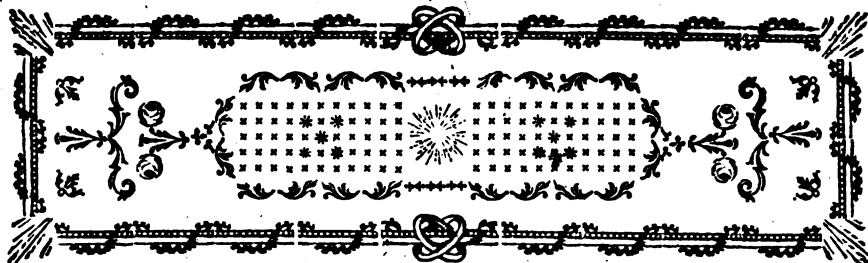
DE





LOUIS XII.  
*LVI. Roy de France,*  
*Ne à Blois, le 27 Juin 1462. Mort à Paris le*  
*1. Janvier 1515. Après 17 ans de règne.*





**D**u mariage du roi Charles V avec Jeanne de Bourbon , naquirent deux fils , Charles qui fut roi après la mort de son pere , & Louis à qui l'on donna en appanage le duché d'Orléans. Louis eut de Valentine de Milan sa femme , Charles duc d'Orléans , Philippe comte de Vertus , & Jean comte d'Angoulême. Charles de son mariage avec Marie de Cleves , ne laissa qu'un fils nommé Louis comme son aïeul , & deux filles dont l'une épousa Jean de Foix , & l'autre fut abbessse de Fontevraud.

Ann. 1498.

Après l'extinction de la postérité masculine de Charles VI , dans la personne de Charles VIII , Louis chef de la maison d'Orléans , arriere-petit-fils de Charles V , se trouva investi de la royauté , en vertu de la loi qui ne souffre point que le trône vaille en France , tant qu'il reste un prince du sang. Il étoit dans la trentième année de son âge & sembloit n'avoir aucun obstacle à redouter pour être reconnu & obéi ; mais la considération des malheurs attachés à sa maison , les longues disgrâces qu'il avoit lui-même essuyées , l'oppression sous laquelle il gémissoit encore , lui inspiroient une juste défiance. Car bien que Louis XI qui lui avoit tenu lieu de pere , eût sembler vouloir le rapprocher du trône en lui faisant épouser une de ses filles , il n'avoit travaillé en effet qu'à l'avilir & à le perdre dans l'esprit de la nation. Anne de France & le sire de Beaujeu son mari , qui lui avoient été préférés pour le gouvernement du royaume pendant la minorité de Charles VIII , n'avoient rien oublié pour abattre un si dangereux concurrent ; & comme ils dispoient de toutes

Avénement  
de Louis XII ,  
à la couronne :  
dispositions  
des Grands à  
son égard.

Belcarius.  
Belleforest,  
annal.  
Mucchiavel.  
Guiccardin.  
Comines.

---

Ann. 1498.

les graces , ils avoient trouvé d'autant plus de facilité à lui susciter un grand nombre d'ennemis , qu'en voyant un roi jeune monter sur le trône , personne ne soupçonnoit que le duc d'Orléans se trouvât jamais à portée de se venger. Lorsque la mort des enfants de Charles VIII, les infirmités précoces du monarque eurent renversé ces espérances , ceux qui avoient trop offensé le duc pour se croire dignes de pardon , n'en furent que plus ardens à cabaler contre lui. Il falloit qu'il fût bien assuré de leurs pernicioeux desseins , puisqu'ayant été nommé pour commander l'armée destinée à chasser du trône le duc de Milan qui lui retenoit son héritage , il avoit préféré sans balancer la disgrâce & l'exil à une commission qui dans toute autre circonstance lui auroit paru utile & glorieuse. N'ayant pu parvenir à l'écarter , ses ennemis publioient que né avec des passions fougueuses & des inclinations perverses , il n'avoit point répondu aux soins que sa mere s'étoit donnés pour lui procurer une excellente éducation : qu'échappé de bonne-heure aux regards de cette mere vigilante , il s'étoit livré aux excès les plus scandaleux : qu'il avoit usé sa jeunesse dans les lieux de débauche : que Louis XI qui savoit mieux que personne , ce qu'on devoit attendre d'un pareil caractère , lui avoit fait jurer que pendant la minorité de son fils , il ne troubleroit point l'Etat : que cependant au mépris de ce serment solennel enregistré dans les cours souveraines , il avoit formé des brigues & appelé le peuple à la révolte : que n'ayant pu parvenir à corrompre la nation , il n'avoit point craint de s'allier ouvertement avec tous les ennemis de l'état : que cité au parlement pour rendre compte de sa conduite , il avoit donné au reste des citoyens le pernicioeux exemple de fouler aux pieds les loix : qu'il n'avoit répondu à des sommations juridiques , que par une guerre déclarée : qu'il avoit été pris en bataille rangée , portant les armes contre sa patrie & son roi : qu'un prince qui avoit si violemment outragé les loix , avoit perdu le droit de les invoquer :

que l'ennemi de la nation ne pouvoit plus aspirer à en être le pere : qu'ayant contre toute espérance obtenu son pardon du trop indulgent Charles VIII , il n'en étoit devenu ni plus sage , ni plus docile : que par une désobéissance formelle aux ordres de ce prince , il avoit formé une entreprise mal concertée sur la ville de Pavie , & ôté , autant qu'il étoit en lui , au roi & aux guerriers qui l'accompagnoient tout espoir de rentrer dans leur patrie : que délivré du péril où son imprudence l'avoit jetté , il avoit cabalé avec les Suisses & fomenté une sédition capable de porter à la France le coup le plus funeste : qu'enfin il avoit forcé le meilleur des hommes & le plus clément des rois , à le bannir de sa présence : qu'aigri plutôt que corrigé par de longues disgraces , qu'obsédé dans sa retraite , par quelques favoris mal intentionnés & auxquels il donnoit une confiance aveugle , il alloit causer un bouleversement général , si l'on ne s'unissoit promptement pour opposer une digue à sa mauvaise volonté : que le moindre malheur auquel on dût s'attendre en le couronnant , étoit de voir les plus fideles serviteurs de Charles VIII , persécutés pour avoir fait leur devoir , tandis que les factieux , les brouillons seroient comblés de faveurs & dépositaires de l'autorité souveraine.

Ces discours & autres semblables , semés avec art par les ennemis du duc d'Orléans , ne firent aucune impression sur les esprits de la nation , toujours disposée à bien augurer de ses maîtres : tous les ordres de l'Etat , tous les corps préposés au maintien de la police & à l'administration des loix , se hâterent de donner le premier exemple de la soumission. En apprenant une nouvelle qui le faisoit passer subitement de l'humiliation & de l'exil au faite des grandeurs & de la puissance , Louis versa des larmes sur le sort funeste d'un monarque plus jeune que lui , couvert de lauriers & adoré de ses sujets. Il se rendit promptement au château d'Amboise , ordonna lui-même la pompe funebre avec une magnificence dont on n'avoit point encore

---

Ann. 1498.

Ann. 1498.

17 mai.

Il pardonne  
généreuse-  
ment à ses  
ennemis.

Ferron. de reb.  
Gest. Gall.

Seissel, hist.  
de Louis XII.

St-Gelais.

La Pise, hist.

d'Orange,

D. Calmet,

hist. de Lor.

Registres du  
parlement.

d'exemple en France ; & , ce qui mérite sur-tout d'être remarqué, ce fût de ses propres deniers , & sans qu'il en coûtât rien à ses sujets , qu'il acquitta les frais des funérailles de son prédécesseur & ceux de son sacre. Il reçut l'onction royale des mains du cardinal Briffonnet , qui sans quitter les évêchés dont il étoit déjà pourvu , étoit devenu archevêque de Reims après la mort du chancelier Robert Briffonnet son frere.

En se couvrant des symboles de la royauté , Louis changea de caractère : il devint le pere de tous ses sujets , & ne garda de l'autorité souveraine que le pouvoir de faire du bien. Quelques courtisans l'excitoient à se venger de la Trémouille , qui après l'avoir fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin , sembloit avoir pris un plaisir barbare à insulter à son malheur : *Un roi de France* , répondit Louis , *ne venge point les querelles d'un duc d'Orléans : si la Trémouille a bien servi son maître contre moi , il me servira de même contre ceux qui seroient tentés de troubler l'Etat.*

Quoique par une loi de Louis XI , les offices eussent été déclarés permanents , & qu'on ne pût légitimement destituer ceux qui s'en trouvoient pourvus , qu'en observant les formes juridiques ; l'usage étoit toujours qu'à chaque mutation de souverain on renouvelât les provisions de ceux qu'il jugeoit à propos de conserver. Lors donc qu'on lui présenta la liste de tous les officiers , il l'examina soigneusement & marqua d'une croix rouge les noms de ses ennemis les plus opiniâtres , sans déclarer autrement ses intentions. Ils en furent avertis , & craignant que la punition ne se bornât pas à la perte de leur office , ils se cachèrent & employèrent de puissants protecteurs pour obtenir leur pardon : *En apposant à leur nom , dit Louis , le sceau de la rédemption , j'ai cru avoir annoncé assez clairement que tout étoit pardonné. Jesus-Christ est mort pour eux comme pour moi.*

• Le prince d'Orange après avoir été le partisan du duc d'Orléans & avoir partagé long-temps ses disgraces ,

s'étoit brouillé avec lui sur la fin du regne précédent ; leur méfintelligence avoit sur-tout éclaté au siege de Novarre , & avoit été poussée si loin qu'on avoit eu de la peine à empêcher qu'elle n'aboutît à un duel. Cependant comme il connoissoit mieux que personne la droiture & la bienfaisance de Louis , il ne balança point à lui demander une grace qu'il n'avoit osé solliciter sous le regne précédent. C'étoit le rétablissement de sa principauté dans les droits de souveraineté dont elle avoit joui long-temps , & auxquels son pere , prisonnier de Louis XI , avoit été forcé de renoncer. Comme ce contrat n'avoit été ni libre , ni volontaire de la part du pere du prince , Louis non-seulement ne chercha point à s'en faire un titre , il ne voulut pas même répéter les cinquante mille écus qui avoient été stipulés dans l'acte pour prix de cette acquisition. Envain le parlement de Grenoble , sous le ressort duquel cette principauté avoit été mise , demanda la permission de faire valoir des titres antérieurs à l'acquisition de Louis XI , le roi qui ne trouva point ces titres aussi évidents que celui que donne une possession tranquille depuis plusieurs siècles , imposa silence à son parlement.

---

Ann. 1498.

Le duc & la duchesse de Bourbon , plus connus sous le nom de monsieur & de madame de Beaujeu , se trouvoient dans une position toute différente. Ils avoient été les rivaux & les persécuteurs du duc d'Orléans au commencement du regne précédent , & s'étoient racommodés avec lui sur la fin : mais comme cette réconciliation n'avoit été ni volontaire , ni entiere , ils avoient de fortes raisons de trembler , puisque Louis en se tenant à l'écart & en laissant agir les loix , avoit un moyen de leur causer la plus sensible mortification. Ils n'avoient qu'une fille unique , Susanne de Bourbon , qui devoit être la plus riche héritiere de l'Europe , si on lui laissoit tous les biens de ses peres , & qui au contraire alloit se trouver la plus pauvre , si le roi ne lui tendoit une main secourable. L'envie d'obtenir des titres & de se rapprocher de la branche régnante , avoit

---

Ann. 1498.

porté le pere à stipuler dans son contrat de mariage, qu'au défaut d'enfants mâles, tous les biens dont il se trouveroit en possession au moment de son décès, seroient censés réunis à la couronne. Inquiets sur le sort de leur fille, ils supplierent le roi de vouloir bien déroger à cette clause trop rigoureuse, par rapport au duché de Bourbon qui étoit un bien purement patrimonial. Enhardis par la facilité avec laquelle ils obtinrent cette première grâce, ils chercherent dans la suite à faire obtenir également à leur fille les Comtés de Clermont, de la Marche & tous les autres biens qu'ils possédoient à quelque titre que ce pût être, en proposant de la marier au jeune duc d'Alençon, chef de la branche royale la plus proche de la couronne, après la maison d'Orléans. Louis accorda cette nouvelle demande, & le mariage fut arrêté. Mais les fils mineurs de Gilbert de Bourbon-Montpensier qui se portoient pour héritiers des biens de la maison de Bourbon après la mort de leur oncle, ayant en cette qualité formé opposition aux clauses du contrat, Louis respecta leurs droits, & chercha un autre moyen d'établir avantageusement le duc d'Alençon. On ne trouva point d'autre expédient pour conserver à Susanne l'héritage de ses peres, que de lui faire épouser Charles de Bourbon-Montpensier son cousin-germain, en stipulant par le contrat de mariage une donation mutuelle de tous leurs droits. On verra dans la suite de cette histoire dans quel abyme de maux se précipita François I, pour s'être imprudemment laissé engager par les sollicitations de sa mere, à donner atteinte aux clauses de ce contrat.

Parmi ceux qui s'étoient déclarés le plus ouvertement contre le duc d'Orléans, restoit encore René duc de Lorraine. On a vu à quel point ils s'étoient haïs au commencement du regne précédent. A la vérité, un intérêt commun les avoit engagés depuis à se rapprocher & même à former une ligue. Mais René trompé par les promesses de madame de Beaujeu, n'avoit tenu

aucun des engagements qu'il venoit de prendre : & par une maladresse singulière, il étoit resté l'ennemi de la France, sans devenir l'ami du duc d'Orléans. Ces considérations n'empêcherent point qu'on ne l'invitât à la cérémonie du sacre, & qu'on ne le chargeât d'y représenter le duc de Guienne. Comme dans les embarras inséparables de ces grandes cérémonies, on avoit paru le négliger, il imputa la froideur avec laquelle il avoit été reçu à un reste de haine, & se retira sans prendre congé. Louis s'en étant aperçu l'envoya prier de revenir & lui parla avec tant de franchise dans un entretien qu'ils eurent au bois de Vincennes, que le duc se croyant à la veille d'obtenir une entière satisfaction sur le comté de Provence, dit le soir à ses officiers : *Amis, faisons bonne-chère, tout va bien.* On convint en effet de part & d'autre, de s'en rapporter à la décision d'un certain nombre de commissaires intègres & éclairés. Mais après quelques conférences, les droits du roi parurent si bien fondés, les prétentions du duc furent si solidement réfutées, que prévoyant dès-lors quelle seroit la décision, & ne pouvant encore se résoudre à donner son désistement, il s'en retourna dans ses Etats, où il continua de charger son écusson des armes de Provence & de Naples, de se faire donner par ses sujets les titres attachés à la royauté, sans que la France se formalisât davantage de ce vain cérémonial. De son côté il resta si convaincu de la candeur & de la bonne foi du monarque, qu'il inspira à ses enfants le desir de s'attacher inviolablement à la fortune des rois de France, d'attendre tout de leurs bienfaits, sans songer davantage à leur contester des droits trop solidement établis.

Après s'être si glorieusement vengé de ses ennemis, Louis ne songea plus qu'à se former un conseil. Une ame honnête & sensible, un esprit droit mais borné & incapable d'une longue contention, un caractère franc, ouvert, facile, ennemi de toute espèce de défiance & de dissimulation ; enfin, une longue habitude de par-

Ann. 1498.

George d'Amboise, premier ministre.

Le Gendre, vie du Card. d'Amboise. Baudier.

---

Ann. 1498.

tager avec un confident ses plaisirs & ses peines , lui imposoient en quelque sorte la nécessité de se choisir un premier ministre ; ce choix ne pouvoit être douteux : depuis la mort du comte de Dunois , qui avoit guidé ses premières démarches , il s'étoit livré sans aucune réserve aux conseils de George d'Amboise. Avant que de parler de la fortune de ce prélat , il est à propos de jeter un coup-d'œil sur sa famille ; l'histoire offre peu d'exemples d'une prospérité aussi générale & aussi méritée. Pierre de Berrie d'Amboise son pere avoit eu d'Anne de Beuil sa femme neuf garçons & huit filles : de ces huit , trois furent abbeses , les autres furent mariées dans les premières maisons du royaume. Charles d'Amboise , l'aîné des garçons , fut chevalier de l'ordre du roi , & successivement gouverneur de Bourgogne , de Champagne & de l'Isle de France : il mourut vers la fin du regne de Louis XI , avec la réputation d'un des plus habiles généraux & d'un des plus honnêtes hommes de son siècle, Jean fut évêque de Langres , pair de France , & lieutenant-général en Bourgogne. Aimeri , chevalier de Rhodes , devint grand-prieur de France , & ensuite grand-maître de l'ordre. Louis , évêque d'Albi , joignit au titre de ministre du roi Louis XI , la qualité de son lieutenant dans les provinces de Guienne , Languedoc & Roussillon ; on le vit tour à tour général d'armée , ou chargé des plus importantes négociations. Jean , seigneur de Bussi , distingué parmi les courtisans , par la valeur & la galanterie qui devinrent héréditaires dans sa branche , fut lieutenant-général en Normandie. Pierre fut évêque de Poitiers & abbé de Cluny. Hugues , seigneur d'Aubijoux , après s'être signalé dans les guerres d'Italie , fut élevé à la charge de capitaine des deux cents gentilshommes de la maison du roi. George le dernier ou le pénultième des garçons , avoit été élu à quatorze ans évêque de Montauban , & s'étoit attaché à la cour en qualité d'aumônier. Dans la querelle qui partagea la nation au sujet de la régence ,  
George





GEORGES CARDINAL D'AMB.  
*Archevêque de Rouen, Minist. d'Etat.*  
*Mort à Lyon, le 26 Mai, 1510, âgé de 50 ans.*



George prit parti pour le duc d'Orléans , & forma une conspiration pour lui faire enlever le jeune monarque. Ann. 1498.  
 Ayant été découvert & arrêté , il expia cette faute par une longue prison : sa qualité d'évêque , le besoin qu'Anne de France avoit alors de ménager la cour de Rome qui le réclamoit , lui ayant fait obtenir la liberté , il travailla utilement pour la délivrance du duc d'Orléans détenu dans la tour de Bourges , après la bataille de Saint-Aubin. Il reçut bientôt le prix de ses services , il fut pourvu de l'archevêché de Narbonne. Avant qu'il eût pris possession de ce siège , l'archevêché de Rouen vint à vâquer , & le duc d'Orléans , qui se trouvoit alors gouverneur de Normandie , ayant eu le crédit de le faire élire , lui confia en même-temps la lieutenance-générale de cette grande province. Le nouvel archevêque y séjourna peu ; il suivit son maître en Italie , & passa pour lui avoir suggéré toutes les démarches qui déplurent au conseil de Charles VIII. Associé long-temps à toutes les disgrâces du duc d'Orléans , il parut monter avec lui sur le trône. Louis lui fit obtenir le chapeau de cardinal , & le déclara son premier ministre. Ceux qui eurent entrée dans le conseil & la principale direction des affaires après le cardinal d'Amboise furent :

Louis d'Amboise , évêque d'Albi. Quoiqu'il fût plus ancien que George dans le ministère , & qu'il eût Formation du conseil.  
 rendu à l'Etat des services plus importants , il ne se crut point humilié en se voyant subordonné à son cadet.

Louis Mallet , seigneur de Graville & amiral de France. Déchu de ce haut degré de faveur & de puissance , où ses talents l'avoient fait parvenir sous le regne précédent , il s'étoit de bonne heure ménagé un appui dans la faveur naissante des d'Amboise. N'ayant qu'une fille héritière d'une fortune immense , il l'avoit mariée avec le jeune Charles d'Amboise , neveu du premier ministre , & chef du nom & des armes de cette illustre maison.

Pierre de Rohan , maréchal de Gié. Il avoit eu en-

---

Ann. 1498.

trée dans le conseil dès le regne de Louis XI, & s'y étoit maintenu sous celui de Charles VIII, sans toutefois renoncer au commandement des armées : ministre & général, il jouissoit de la plus haute considération ; mais il n'avoit pu se préserver de cette haine violente qu'Anne de Bretagne avoit vouée à toute la maison de Rohan. Ainsi, quoique Louis l'aimât, quoiqu'il déférât volontiers à ses avis, il n'osoit le plus souvent lui témoigner sa confiance : il fut même forcé, quelque temps après, de l'éloigner de la cour, comme nous aurons occasion de le rapporter.

Gui de Rochefort mérite une place distinguée dans l'histoire, & contribua plus qu'aucun de ses contemporains à la gloire & à la réputation de son maître. Né sujet des ducs de Bourgogne, & décoré de l'ordre de la toison d'or, il étoit passé avec son frere au service de France sous le regne de Louis XI. Tandis que Guillaume remplissoit si supérieurement les fonctions de chancelier, Gui, premier-président du nouveau parlement de Bourgogne, travailloit utilement de son côté à faire aimer la domination Françoisse dans une province nouvellement conquise : occupé tout entier à y maintenir l'ordre & la sûreté, il tomba lui-même au pouvoir des ennemis. Quelques Francomtois, sujets de la maison d'Autriche, ayant pénétré dans le duché de Bourgogne, l'enleverent dans une de ses terres, & le tinrent long-temps dans une étroite prison. Ayant trouvé moyen d'en échapper, il reparut à la cour de France dans le temps qu'on apprit la mort de Robert Brissonnet qui avoit succédé, dans la place de chancelier, à Guillaume de Rochefort. Le souvenir des services importants que son frere avoit rendus à l'Etat, les preuves de zèle, d'intégrité & d'application qu'il avoit déjà données lui-même, déterminèrent le conseil de Charles VIII, à lui déférer la dignité de chancelier, dans laquelle il fut confirmé par Louis XII.

Imbert de Batarnai, seigneur du Bouchage, & Flosimond de Robertet, eurent la principale direction des

finances. Du Bouchage avoit été le ministre de confiance de Louis XI ; mais il étoit alors fort âgé : Robertet , avec un esprit plein de modération & de sagesse , n'avoit que les talents nécessaires pour bien remplir une place du second ordre.

Ann. 1498.

Il faut porter le même jugement d'Etienne Poncher , évêque de Paris & archevêque de Sens : il s'étoit formé aux affaires dans la place de conseiller-clerc au parlement de Paris , école célèbre , d'où la France tira la plupart de ses évêques , tant que la pragmatique sanction fut observée dans le royaume. Poncher parvint sur la fin de ce regne à la dignité de garde des sceaux : il fut chargé des négociations les plus épineuses , & s'il ne réussit pas toujours , il s'en acquitta du moins sans reproche.

Le célèbre Philippe de Comines , se mit aussi sur les rangs. Outre les services qu'il avoit rendus à l'Etat , il croyoit avoir des droits bien fondés à la reconnaissance personnelle du monarque , après avoir languï neuf mois dans une cage de fer pour s'être déclaré trop ouvertement son partisan : mais la supériorité de ses lumières & la trempe de son esprit le faisoient craindre ou haïr de la plupart de ceux qui composoient déjà le conseil. La froideur avec laquelle il fut reçu du nouveau monarque , l'avertit assez qu'il étoit temps de songer à la retraite. Il y composa ces excellents mémoires dont nous avons fait usage pour les deux regnes précédents. Comines avoit choisi pour devise une maxime , qui dans un état bien policé , devroit être gravée sur la porte de tous les citoyens : *Celui qui par son travail ne contribue point au bien de la société ne doit point manger.*

Personne ne sentit alors toute la perte que l'Etat faisoit , en se privant des secours qu'on avoit droit d'attendre d'un ministre tel que Comines. Un plus grand intérêt occupoit la nation : Anne de Bretagne avoit long-temps défendu sa petite souveraineté contre les armes de la France , & n'avoit consenti à épouser Charles VIII , que lorsque tous les moyens de résister

Conduite du  
roi à l'égard de  
la reine Anne  
de Bretagne.

Belcarius.  
D. Lobineau;  
Belleforest.  
Vita Ludov.  
Aurelian.

Ann. 1498. *Histoire des Brissonnets. St-Gelais.* lui eurent été enlevés. Par le contrat de mariage, Anne & Charles comme substitué aux droits des Pen-thievres, s'étoient fait une donation mutuelle de leurs droits respectifs sur le duché de Bretagne, au cas que l'un d'eux vînt à mourir sans laisser d'enfants : mais comme on s'étoit dès-lors proposé d'unir irrévocablement ce grand fief à la couronne, on avoit stipulé en même-temps, que si le roi mouroit le premier sans postérité, Anne ne pourroit se remarier qu'à son successeur immédiat sur le trône, si celui-ci vouloit, ou pouvoit l'épouser, sinon au prince le plus proche de la couronne. Le cas étoit arrivé, & même d'une manière plus embarrassante qu'on ne l'avoit prévu. Louis XII étoit marié, & François d'Angoulême, premier prince du sang, étoit encore enfant. Au défaut du comte d'Angoulême, on ne pouvoit jeter les yeux que sur le duc d'Alençon, plus âgé que lui à la vérité, mais qui n'étoit point encore nubile. Il se trouvoit donc encore une disproportion énorme entre ce jeune duc & la reine douairière. Ce mariage, entraînoit un autre inconvénient ; il éloignoit le but qu'on s'étoit proposé de réunir la Bretagne à la couronne : au contraire il l'en auroit séparée de nouveau avec d'autant plus de danger pour le royaume, que les possessions de la maison d'Alençon situées dans le Maine & la Normandie, & par conséquent limitrophes de la Bretagne, auroient formé par leur union à ce duché un poids de puissance capable d'effrayer, ou du moins d'inquiéter les monarques François. D'ailleurs, comment s'assurer qu'Anne, de retour dans ses Etats où elle entretiendrait des intelligences & un commerce suivi avec toutes les cours de l'Europe, renonceroit à se choisir elle-même un époux, seroit toujours disposée à recevoir celui qu'il plairoit au roi de lui présenter ? Cependant il falloit sur-le-champ prendre un parti : Anne demandoit avec les plus vives instances à retourner dans son duché, on n'avoit aucun motif légitime de la retenir. Quand bien-même on se

seroit cru autorisé, par la raison d'Etat, à s'assurer de sa personne, cette violence qui l'auroit aliénée pour jamais de la France, auroit eu les suites les plus funestes pour la monarchie. Les Bretons attachés au sang de leurs anciens maîtres se seroient soulevés : les puissances voisines n'auroient pas manqué une si belle occasion, de venger leurs injures personnelles, en ne paroissant que les défenseurs de l'innocence opprimée ; le royaume se seroit donc trouvé en proie à une guerre civile & étrangère. Le seul moyen de parer à tous ces inconvénients étoit de faire épouser à Louis XII la reine douairière : mais combien d'obstacles s'opposoient à cet arrangement ? Depuis plus de vingt-ans, Louis étoit marié à la plus jeune des filles du roi Louis XI. Quoique cette princesse fût difforme, quoiqu'il l'eût épousée contre son gré, il n'avoit aucun reproche à lui faire. Epouse vertueuse & soumise, elle avoit supporté avec courage tous les torts de son mari : elle l'aimoit uniquement, & dans les disgraces où il étoit tombé par son imprudence, elle lui avoit rendu une main secourable, & n'avoit songé à se venger de ses outrages que par des bienfaits. Fille & sœur des deux derniers rois, ses prédécesseurs, son épouse, sa parente, devoit-elle être traînée dans les tribunaux : si la mort avoit enlevé ceux qui auroient pu la défendre, devoit-il s'en prévaloir pour l'accabler ? ne devenoit-il pas, au contraire, par les liens du sang, par les loix de l'honneur & de la probité, son protecteur, son appui, son unique soutien ? Ces réflexions étoient bien capables de déchirer un cœur tel que celui du roi ; & il ne faut point douter, qu'avant de prendre une dernière résolution, il n'ait essuyé de longs & de douloureux combats.

Un devoir indispensable l'avoit conduit chez la reine douairière, & il l'avoit trouvée livrée au plus violent désespoir, & presque résolue d'attenter à sa propre vie : en combattant ce dessein funeste, en s'efforçant de la consoler & de rétablir par degrés le calme dans

---

Ann. 1498.

cette ame violente & sensible, il ne s'aperçut pas qu'il se faisoit à lui-même une plaie profonde & incurable. Il n'avoit pu pendant le long séjour qu'il avoit fait en Bretagne, défendre son cœur contre les charmes naissans de la princesse, & il s'étoit aperçu que ses soins n'avoient point déplu : les premiers regards d'Anne avoient été pour le duc d'Orléans. Obligés l'un & l'autre d'étouffer des sentiments si doux, ils se croyoient sans doute parfaitement guéris ; mais ces feux mal éteints se rallumerent aisément, lorsque la fortune sembla prendre plaisir à les rapprocher. Louis fit l'aveu de sa passion & apprit de la bouche de sa maitresse que s'il étoit libre & juridiquement dégagé de ses liens, il n'éprouveroit de sa part aucune résistance. Il proposa l'affaire dans son conseil, exposant les raisons qu'il croyoit avoir de regarder son premier mariage comme nul ; mais exigeant en même-temps que tout le monde dît librement ce qu'il en pensoit sans flatterie & sans crainte. Tous furent d'avis, que pour tranquiliser la conscience de la reine douairière, & ne rien laisser d'obscur ni de louche dans une procédure qui pourroit un jour troubler l'Etat, en compromettant les droits des héritiers de la couronne, on devoit se conformer scrupuleusement à toutes les formalités de l'ordre judiciaire, & demander au pape des commissaires pour entendre les deux parties. Dès qu'on eut pris cette résolution, on laissa partir Anne pour la Bretagne : mais quoiqu'elle eût déjà promis d'épouser le roi, si les commissaires prononçoient la nullité du premier mariage, comme on craignoit encore ou qu'elle ne changeât de sentiment lorsqu'elle seroit en liberté, ou qu'il ne se rencontrât des obstacles à cette dissolution si ardemment désirée, on retint par précaution les villes de Nantes & de Fougères qui étoient regardées comme les deux clefs de la Bretagne. Il arriva même que les commandans françois de Brest & de Saint-Malo, refuserent long-temps de remettre ces deux places aux officiers de la princesse, rejetant tous les ordres qu'on



pouvoit leur montrer comme faux & subreptices , & menaçant de punir exemplairement ceux qui oseroient leur en apporter de pareils.

Ann. 1498.

Alexandre VI , auquel on s'adressa pour obtenir des commissaires , avoit été l'ennemi déclaré de Charles VIII : mais les intérêts de sa famille , suivant lesquels il régloit ses démarches , lui faisant alors desirer la protection de la France , il reçut avec joie l'occasion qui se présentoit d'obliger le nouveau monarque. Il nomma commissaires pour instruire le procès Louis d'Amboise , évêque d'Albi , & Ferdinand , évêque de Ceuta , son nonce à la cour de France , auxquels il joignit peu de temps après Philippe de Luxembourg , cardinal évêque du Mans. Ces trois prélats s'étant associé trois ecclésiastiques du second ordre , plus versés qu'eux dans la pratique judiciaire , établirent leur tribunal à Tours , & sommerent Jeanne de France d'y comparoître.

Quelque préparée que fût déjà cette malheureuse princesse à essuyer des mortifications , elle ne put apprendre sans une mortelle douleur , qu'on songeât à lui ôter son époux , son honneur & son rang : soumise à ses devoirs , accoutumée à aimer sans exiger de retour , elle n'avoit jamais travaillé à se détacher d'un cœur qui la rejettoit : d'ailleurs elle se croyoit obligée en conscience à ne pas donner les mains à une action qu'elle regardoit comme une souveraine injustice.

Il fait casser son mariage avec Jeanne de France.

*Procès manuscrit du divorce.*

*Ferron. de reb. Gallic.*

*Bulle d'Alexandre VI.*

Les moyens sur lesquels le procureur du roi se fonda pour demander que le mariage de Louis avec Jeanne fût déclaré nul , se réduisirent à quatre : 1°. La parenté au quatrième degré , Louis & Anne descendant l'un & l'autre de Charles V : 2°. L'affinité spirituelle au second degré , Louis XI pere de la princesse ayant tenu le duc d'Orléans sur les fonts de Baptême ; ce qui avant le concile de Trente , étoit regardé comme un empêchement diriment : 3°. La violence de la part du pere de la princesse , & le défaut de liberté de la part de l'époux : 4°. Les vices corporels de la princesse qui la rendoient inhabile aux fins du mariage. Le pro-

Ann. 1498.

cureur du roi entroit à ce sujet dans des détails que la nécessité d'autoriser sa demande rendoit sans doute excusables ; mais que la décence ne permet pas de rapporter.

Jeanne , à qui l'on communiqua par écrit ces quatre moyens , répondit au premier & au second , qu'elle ignoroit à quel degré elle étoit parente du duc d'Orléans , qu'elle ne savoit pas mieux s'il y avoit entr'eux quelque affinité spirituelle ; mais que ce qu'elle ne pouvoit ignorer , c'est que ceux auxquels elle appartenoit n'avoient été ni assez ignorants , ni assez négligents pour n'avoir pas sollicité des dispenses , si elles avoient été nécessaires ; & qu'on ne pouvoit présumer qu'ils n'eussent pas obtenu une faveur qui ne se refusoit à personne : au troisieme , qu'elle n'étoit point sortie de si bas lieu , ni un parti si à dédaigner , pour qu'on ne pût sans user de violence lui trouver un mari ; qu'il y avoit toute apparence au contraire que celui qui l'avoit obtenue , avoit eu besoin d'employer des prieres , des sollicitations & du crédit. Quant au quatrieme : *Je sais bien* , dit-elle , *que je ne suis ni aussi belle , ni aussi bien-faite que bien d'autres femmes ; mais je ne m'en crois pas moins propre aux fins du mariage , ni plus incapable d'avoir des enfants.* Elle ajouta que le mariage étoit consommé , que depuis plus de vingt ans le roi n'avoit point cessé de vivre avec elle , qu'il avoit usé de tous les droits que lui donnoit la qualité d'époux.

Le quatrieme moyen auroit été le plus décisif s'il eût pu être bien prouvé : ce fut aussi celui sur lequel le procureur du roi insista le plus : il demanda la visite des sages-femmes , ou si ce parti répugnoit à la reine , de quatre dames de la cour capables de connoître & de dire la vérité. Anne rejetta cette proposition comme contraire à la pudeur & indigne de sa naissance & de son rang : elle protesta avec tant de force & de vivacité qu'elle mourroit plutôt que de s'y soumettre , qu'on désespéra de vaincre une répugnance si naturelle. Comme d'ailleurs elle persistoit à nier tous  
les

les faits sur lesquels on fondeoit la nullité du mariage , & qu'on ne pouvoit s'en assurer que par des enquêtes , on passa un mois à entendre des dépositions de témoins. Elles se firent à Orléans , à Blois , à Ponlevoy , à Amboise. Les deux premiers points , savoir le degré de parenté & l'affinité spirituelle étoient notoires : Jeanne ne les nioit pas ; elle soutenoit seulement que si elle avoit eu besoin de dispense pour épouser le duc d'Orléans , ceux qui l'avoient mariée n'avoient eu garde de négliger cette formalité. Il ne s'agissoit donc que de retrouver l'original de cette dispense : l'évêque d'Orléans qui avoit donné la bénédiction nuptiale vivoit encore. Il déclara que la veille de la célébration , le chancelier Doriole lui avoit remis entre les mains la dispense pour cause de parenté , accordée par le cardinal Julien de la Rovere légat en France , mais qu'il ne se souvenoit pas s'il avoit été fait mention dans cette dispense de l'affinité spirituelle ; que n'ayant pas eu le temps de la fulminer , il avoit suppléé à cette formalité en la tenant à la main pendant la célébration ; qu'ensuite il l'avoit remise au chancelier sans en garder de copie. A force de perquisitions , on retrouva cette dispense : restoit donc à savoir si pour n'avoir pas été fulminée , elle devoit être nulle. Il paroît que le procureur du roi passa une sorte de condamnation sur ce premier article.

---

Ann. 1498.

Les dépositions sur la violence étoient plus embarrassantes & en plus grand nombre : car bien que le pere du duc d'Orléans eût le premier recherché cette alliance , & que le mariage eût été arrêté lorsque Jeanne étoit encore au berceau , il étoit constant que le jeune prince la voyant dans un âge plus avancé , bossue & contrefaite , avoit conçu pour elle un dégoût insurmontable , & que s'il eût été parfaitement libre il ne l'auroit point épousée. Lorsqu'on lui parloit de la princesse , il entroit en fureur , jurant *qu'il aimeroit mieux épouser une simple demoiselle de Beauce*. L'évêque d'Orléans chargé de la célébration du mariage étant entré

Ann. 1498.

dans sa chambre , pour l'y disposer , le trouva fondant en larmes ; & sur la représentation qu'il lui fit qu'il étoit encore le maître de refuser son consentement : *Hélas , lui répondit-il , monseigneur d'Orléans , mon ami , que ferai-je ? je ne saurois résister , il vaudroit autant être mort que de faillir à le faire , car vous connoissez à qui j'ai affaire.* Le prélat ayant exigé une réponse plus positive , *Il m'est bien force , reprit le duc , & il n'y a remède.*

Ces dépositions prouvoient suffisamment la répugnance du duc d'Orléans pour les nœuds qu'on lui proposoit : mais combien de mariages contractés avec répugnance ne laissent pas d'être valides par la consommation ? Il falloit donc prouver encore une violence bien caractérisée de la part du pere de la princesse & un défaut absolu de liberté de la part du prince ; & sur cet article les dépositions furent abondantes. Tout le monde savoit que Louis XI s'étoit en quelque sorte arrogé le droit de disposer de toutes les riches héritières , sans consulter leur inclination , ni le vœu de leurs parents ; & qu'il étoit dangereux d'opposer la moindre résistance à ses volontés. Des témoins rapportoient qu'il avoit menacé de faire le jeune duc moine & abbé de Cluni , de renvoyer en Allemagne Marie de Clèves sa mere , s'ils ne consentoient au mariage projeté : qu'il avoit promis une pension à Mornac , pour y disposer son élève ; qu'au contraire soupçonnant Montenac & Bresille de l'en détourner , il avoit cherché un prétexte pour les perdre ; que Bresille , sur ce simple soupçon avoit été chargé de fers & appliqué à la question , que Montenac n'avoit évité la mort qu'en se réfugiant à Rhodes : on produisoit la lettre suivante au comte de Dammartin : *Monseigneur le grand-maître , je me suis délibéré de faire le mariage de ma petite fille Jeanne & du petit duc d'Orléans , parce qu'il me semble que les enfants qu'ils auront ensemble ne leur coûteront gueres à nourrir , vous avertissant que j'espère faire ledit mariage , ou autrement ceux qui iront au contraire*

*ne seront jamais assurés de leur vie en mon royaume , pourquoi il me semble que j'en ferai le tout à mon intention.* On se donnoit la torture pour prouver que cette lettre étoit bien véritablement de Louis XI , qu'elle n'avoit point été fabriquée après coup ; mais outre qu'elle étoit sans date , elle paroissoit si déraisonnable , si déplacée dans la bouche de Louis XI , si analogue au contraire & si favorable à la cause de Louis XII , que cette seule considération devoit la faire suspecter. Jeanne répondoit aux autres dépositions , qu'elles étoient faites par des domestiques ou des pensionnaires du roi ; que quelques-unes se contredisoient , & qu'aucune par conséquent ne pouvoit former une preuve juridique : elle ajoutoit que les sujets de crainte qu'on alléguoit , étoient chimériques & imaginés à plaisir ; qu'à tout le moins ils auroient dû cesser après la mort de celui qui les donnoit : que son mari , s'il eût été autorisé à réclamer contre la violence , auroit dû s'en aviser pendant la minorité de Charles VIII , dans une conjoncture où il étoit assez puissant pour disputer la régence : qu'il l'eût pu faire en toute sûreté dans l'assemblée des Etats-généraux , où beaucoup d'autres seigneurs moins accrédités avoient exposé leurs griefs , & obtenu une entière satisfaction : que rien n'avoit pu le contraindre dans ces assemblées du parlement & de l'université , où il avoit harangué contre les abus du gouvernement : qu'au contraire , c'étoit depuis ce temps qu'il avoit le mieux vécu avec elle ; qu'il lui avoit formé un état de maison ; qu'il l'avoit fait reconnoître à Blois & à Orléans ; qu'il l'avoit traitée en public & en particulier comme sa femme légitime , & qu'il ne lui avoit refusé aucun des titres ni des droits dûs à son rang.

Sur le quatrième article , celui de la consommation du mariage ; les dépositions varioient. Celles qui étoient favorables au duc d'Orléans , portoient que dès son enfance la princesse étoit si difforme & tellement contrefaite , que lorsque le seigneur de Linieres la mena au château du Plessis-lès-Tours , Louis XI qui l'aperçut par

---

Ann. 1498.

---

---

Ann. 1498.

une fenêtre recula d'effroi , fit le signe de la croix & jura qu'il ne l'avoit pas crue si laide : que la duchesse d'Orléans , lorsqu'on la lui présenta pour la première fois , perdit la parole & manqua de tomber évanouie : que Jeanne elle-même n'avoit point ignoré l'effroyable dégoût qu'elle inspiroit à son mari , & qu'elle s'étoit plus d'une fois rendu justice ; que Linieres lui disant un jour : *Madame parlez à monseigneur , témoignez-lui votre affection* , elle avoit répondu , *Je n'oserois parler à lui , car vous & chacun voit qu'il ne fait compte de moi* : qu'elle avoit dans une pareille rencontre dit à Salmon de Bombelles son médecin : *Ah ! maître Salmon , je n'ai pas personnage pour un tel prince* : que le duc avoit révélé à quelques-uns de ses confidens , les vices de conformation de sa femme ; vices qui la rendoient inhabile aux fins du mariage : que bien que par ménagement il neût pas voulu les divulguer , il avoit cru que sa conscience l'obligeoit à s'éloigner d'elle : qu'il avoit fait usage du premier moment de liberté dont il eût encore joui pour se retirer en Bretagne & y chercher une autre épouse : qu'il s'étoit regardé comme si peu lié par son premier engagement qu'il avoit demandé publiquement Anne en mariage , & avoit obtenu le consentement du pere : qu'il l'auroit même dès-lors épousée , si ceux qui gouvernoient la France n'eussent abusé de leur crédit pour faire échouer ce projet. On produisit les instructions données à Chaumard , religieux de Fontevraud , qui avoit été député à Rome pour solliciter les dispenses : on produisit de même le témoignage de Jean Amis député dans la même cour , par madame de Beaujeu , pour s'opposer à la requête de Chaumard. Enfin , on fit observer que le duc ayant reconnu la nullité de son mariage , n'avoit ni reçu , ni demandé la dot de la princesse qui étoit de cent mille écus. Les témoignages qu'elle produisit à son tour n'étoient pas moins formels. Ils montroient que si la nature lui avoit refusé les graces de la figure , elle l'avoit bien dédommagée du côté de l'esprit & du caractère ; que ces der-



nieres qualités dont l'empire est plus durable avoient fait leur effet sur le cœur de son époux ; que si elles ne l'avoient point entièrement guéri d'un amour volage , elles avoient du moins conservé à la princesse l'essentiel de ses droits ; que non-seulement pendant le regne de Louis XI , mais même pendant toute la durée de celui de Charles VIII , ils n'avoient eu le plus souvent qu'une même table , qu'un même lit : que dans ces moments d'ivresse que procure une passion satisfaite , il avoit plus d'une fois vanté son bonheur en des termes & avec des exagérations qui marquoient bien qu'il n'avoit pour elle aucun dégoût. Etoit-ce donc à une princesse son épouse , fille & sœur de ses maîtres , qu'il avoit cru alors adresser ses caresses , ou ne l'avoit-il regardée que comme un vil objet de prostitution ? avoit-elle mérité cet opprobre , & oseroit-il avouer une pareille lâcheté ?

---

Ann. 1498.

Qu'on se figure une princesse élevée à l'ombre du trône , accoutumée à recevoir dès l'enfance des marques de soumission & de respect de tous ceux qui l'approchoient , déchue tout-à-coup de ce haut rang , réduite à paroître en état de suppliante devant des commissaires , à entendre des dépositions de témoins , à recevoir de la bouche d'un époux , dont elle ne pouvoit encore se détacher , les déclarations les plus formelles du dégoût & de l'aversion qu'elle lui avoit toujours inspirés ; osant à peine faire éclater ses plaintes & donner un libre cours à ses larmes , de peur d'aigrir encore davantage celui dont son sort dépendoit. Dans cet abandon général , dans cet abyme d'humiliation , peut-être étoit-elle encore moins à plaindre que celui qui causoit ses malheurs ; car elle avoit du moins pour elle son innocence & cette fermeté qu'inspire une conscience pure & sans remords : mais Louis , naturellement juste & miséricordieux , quels reproches ne dut-il pas se faire à lui-même ! quels tourments ne dut-il pas essuyer , lorsque par la suite d'une odieuse procédure , il se trouva réduit à entendre discuter des faits & des dé-

---

Ann. 1498.

ails qui auroient dû rester ensevelis dans l'ombre du silence ; à profaner , en quelque sorte , lui-même la majesté du trône , & la sainteté de la couche nuptiale ; à persécuter , enfin , & à couvrir de confusion une princesse , sa parente , sa femme , qui loin d'avoir mérité sa haine , lui avoit tendu , dans le malheur , une main secourable ! Sans doute il n'avoit pas prévu , en commençant cette affaire , les cruelles extrémités où il en faudroit venir : on doit même soupçonner , d'après la connoissance que l'histoire nous donne de son caractère , qu'il se repentit plus d'une fois de s'y être engagé. Mais après l'éclat qu'on avoit affecté de répandre sur une cause qui intéressoit la nation , & qui étoit devenue le sujet ordinaire de toutes les conversations , il n'étoit plus temps de reculer , il falloit en voir la fin. Les commissaires étoient dans le plus grand embarras : la voie des informations , à laquelle ils avoient eu recours , ne leur donnoit point de preuves suffisantes pour asseoir un arrêt. Les dépositions étoient à charge & à décharge , & pouvoient à-peu-près se balancer ; ils en revinrent donc à demander de nouveau la visite & le témoignage des sages-femmes.

Jeanne étoit bien résolue à ne point s'avilir à ce point. Pour se délivrer , enfin , de cette odieuse poursuite , elle composa un mémoire où elle articuloit les faits favorables à sa cause , priant les commissaires d'interroger le roi lui-même , sur chacun des articles qu'il contenoit , & de prononcer ensuite la sentence sur ses réponses. Louis montra d'abord de la répugnance à subir cet interrogatoire ; il s'y soumit ensuite , & après avoir prêté le serment qu'on exigeoit de lui , il répondit d'une manière à lever tous les embarras qui avoient jusqu'alors arrêté les juges : ils prononcèrent donc « que le mariage avoit été & étoit » encore nul & de nul effet ; que le roi étoit libre de » se pourvoir ailleurs ; que par l'autorité apostolique , » ils lui en donnoient la permission autant qu'il étoit » nécessaire ; qu'à l'égard de la princesse Jeanne , ils

» l'exemптоient des frais , des dommages & intérêts «.

Ann. 1498.

On fut étonné de la tranquillité avec laquelle Jeanne reçut cette nouvelle. Excédée de tant de traverses , & guérie , enfin , d'une passion malheureuse , elle sembla bénir l'heureux naufrage qui la conduisoit au port. Louis de son côté , qui avoit fait long-temps violence à son caractère , ne songea plus qu'à réparer la dureté de ses procédés : il lui céda sur-le-champ la jouissance du duché de Berri , du domaine de Pontoise , de Châtillon-sur-Indre , & de Châteauneuf-sur-Loire , ne se réservant , sur toutes ces terres , que les droits de souveraineté. Retirée à Bourges , où elle ne s'occupoit plus que des pratiques de religion , elle fonda près de son palais , avec l'agrément du roi & la permission du saint-siège , un nouvel ordre de religieuses , sous le nom d'*Annonciades* , consacrées à retracer , dans la retraite , les dix principales vertus de la sainte Vierge. Quoiqu'elle eût fait profession avec elles , elle ne put se résoudre à changer d'habit , jugeant apparemment , qu'en gardant son rang & les marques extérieures de sa dignité , elle conserveroit plus de moyens de protéger & d'affermir ce nouvel établissement.

Louis , qui n'avoit travaillé avec tant d'ardeur à faire casser son premier mariage , que pour épouser Anne de Bretagne , sa parente , n'avoit pas même attendu la sentence des commissaires , pour solliciter à Rome des dispenses , & un chapeau de cardinal pour George d'Amboise , son premier ministre. Alexandre VI avoit tout accordé , & avoit chargé d'une commission si agréable , César Borgia son fils , qui après avoir abdiqué la pourpre Romaine , avoit dessein de chercher un établissement à la cour de France. César remit sur-le-champ le chapeau au nouveau cardinal : quant à la bulle de dispense , il feignit qu'elle n'étoit point encore expédiée , afin d'avoir le temps de négocier ses propres intérêts , & d'obtenir ce qu'on n'auroit peut-être pas envie de lui accorder. L'évêque de Ceuta déconcerta cette ruse Italienne , en informant le conseil

Ann. 1498.

du roi de la date de cette bulle. D'après cet éclaircissement, les théologiens déclarèrent que le roi pouvoit contracter son nouveau mariage quand il le jugeroit à propos : alors César Borgia se trouva forcé de remettre, de mauvaise grace, cette bulle qu'on ne lui demandoit plus ; mais le malheureux prélat paya bien cher son indiscretion. Borgia le fit empoisonner.

Mariage du  
roi avec Anne  
de Bretagne.  
Conditions  
accordées à la  
province.

*D. Lobineau,  
preuves.  
Hist. univ.  
Paris.*

Rien n'arrêtant plus le monarque, il partit pour Nantes où Anne se rendit de son côté, accompagnée de la première noblesse de Bretagne. Comme elle connoissoit son empire sur les volontés de Louis, elle en profita en femme habile, pour stipuler des conditions bien différentes de celles qu'elle avoit obtenues de Charles VIII. Le premier contrat étoit celui d'un souverain qui épouse sa vassale, le second fut celui d'une reine qui consent à donner la main à son amant : il paroît avoir été modelé sur celui d'Isabelle, reine de Castille, avec Ferdinand, roi d'Aragon. Mais Isabelle, beaucoup plus puissante que Ferdinand, lui faisoit grâce en l'épousant, au lieu qu'Anne épousoit son seigneur & son maître. Non-contente de se réserver, pendant sa vie, la jouissance pleine en entière de son duché, elle voulut enlever à la France le seul avantage qui pouvoit lui revenir de cette alliance, avantage que ceux des Bretons, qui connoissoient le mieux les intérêts de leur province, avoient désiré sous le regne précédent : elle stipula, qu'après sa mort, le second enfant mâle qui proviendrait de son mariage avec Louis, ou au défaut de mâles, la seconde fille seroit duc ou duchesse de Bretagne, aux mêmes titres & droits que l'avoient été ses ancêtres ; que s'il ne naissoit qu'un enfant unique de ce mariage, la clause subsisteroit, & seroit accomplie, par rapport à ses descendants ; qu'outre les revenus de son duché, Anne jouiroit du douaire qui lui avoit été assigné par Charles VIII ; qu'on lui en assigneroit encore un second, dont elle conserveroit de même l'usufruit si le roi mouroit avant elle ; que si elle mouroit avant le roi sans laisser d'enfants,

il

il conserveroit , pendant sa vie seulement , la jouissance du duché de Bretagne , qui retourneroit ensuite au plus proche parent de la reine. On régla , dans un second acte qui fut ajouté au contrat de mariage , que le roi n'innoveroit rien par rapport au gouvernement de la province ; qu'il ne pourroit dénaturer les offices , ni destituer aucun de ceux qui en étoient pourvus ; que lorsqu'il en vaqueroit quelqu'un par mort ou autrement , la reine y nommeroit de plein droit , & que les provisions en seroient expédiées dans la chancellerie de Bretagne ; que toutes les fois qu'il seroit question de lever des impôts , des fouages ou autres subsides , les Etats seroient dûment convoqués pour en faire l'octroi à la maniere accoutumée ; que les sujets du duché ne pourroient être ajournés hors des limites de la province en premiere instance , mais seulement par appel ; que le roi ne pourroit tirer les nobles de la province pour servir dans ses armées , sinon dans une extrême nécessité , ou du consentement de la reine & des Etats ; qu'il s'intituleroit , dans les actes qui concerneroient la province , *duc de Bretagne* ; qu'il y feroit battre monnoie d'or & d'argent en son nom & celui de la reine conjointement ; que les bénéfices ne seroient conférés qu'aux naturels du pays , à moins que pour des considérations particulieres , il ne plût à la reine d'en gratifier des étrangers. Après la célébration des nocés , la reine fut conduite à Saint-Denis , où elle fut couronnée une seconde fois , & fit une nouvelle entrée solennelle à Paris. On affecta de célébrer cet événement , par des fêtes & des réjouissances publiques ; mais l'ame sensible des François plaignoit Jeanne. On murmura ; les prédicateurs , qui dans ce siecle exerçoient une sorte de censure publique sur les actions des souverains , comme sur celle du peuple , osèrent déclamer contre tout ce qui venoit de se passer.

Louis , qui en fut instruit , ne chercha à s'en venger que par de solides bienfaits. Dès son avènement au trône , il avoit donné une preuve éclatante de son

Ann. 1499.

Diminution  
des tailles.

Seiffel, hist.

Ann. 1499.  
de Louis XII.  
Belcar. rerum  
Gallic.

Ferron. de  
reb. Gest. Gall.  
Belleforest,  
annal.

désintéressement & de l'amour qu'il portoit à son peuple. C'étoit l'usage que l'on payât au prince qui montoit sur le trône, quelque subside extraordinaire pour les funérailles de son prédécesseur, les cérémonies de son sacre & de son couronnement. Nous avons vu les Etats assemblés à Tours, régler eux-mêmes cette contribution à la somme de trois cent mille livres. Louis étoit donc autorisé à l'exiger de ses sujets; & quoiqu'il en eût fait les avances de ses propres deniers, il étoit le maître de s'en faire rembourser sans que personne eût eu sujet de se plaindre. Cependant, non-seulement il n'exigea rien, il diminua cette même année les impôts d'un dixième, annonça de nouvelles diminutions pour les suivantes, & déclara qu'il ne seroit content que lorsque les tailles se trouveroient réduites à la somme de douze cent mille livres, que les Etats avoient volontairement offerte au roi Charles VIII. Son zèle pour le soulagement de son peuple ne se borna pas à diminuer les impôts; il s'étendit, comme nous allons le voir, à toutes les branches de l'administration.

Police établie dans les troupes.

Ibidem.  
Brantome,  
Vies de G.  
capit.  
Hist. du chevalier Bayard.

Depuis plusieurs mois, Louis avoit rassemblé les magistrats les plus éclairés du royaume pour conférer ensemble sur les abus qui n'avoient point encore été réformés sous le regne précédent. Gui de Rochefort présidoit à ces assemblées: bientôt on en vit éclore ces célèbres ordonnances qui ont rendu le nom de Louis XII si cher à la nation.

La première concernoit la discipline des troupes. On avoit déjà un si grand nombre de réglemens sur cet objet, qu'il suffisoit de prendre des précautions pour les faire observer. La première que prit Louis, fut d'assigner les fonds destinés au paiement des gens de guerre, d'une manière si stable, qu'il ne fût jamais différé d'un seul jour, & qu'on leur ôtât par-là tout prétexte de pillage & de relâchement. La seconde fut d'ordonner que les gens d'armes ne prendroient de quartiers que dans des villes murées, où les bourgeois

armés pour la défense commune se trouvoient en état ou de repouffer par eux-mêmes la violence, ou du moins d'informer la cour des malversations qu'ils n'auroient pu réprimer : on défendit, sous les peines les plus rigoureuses, aux gens d'armes de s'écarter dans les villages voisins, soit pendant leur séjour dans les villes, soit dans les marches lorsqu'il étoit nécessaire de changer de quartier. La troisième enfin, fut de ne choisir pour capitaines que des hommes d'une probité reconnue, qu'on rendit responsables de tous les désordres de ceux qui étoient sous leur conduite, à moins qu'ils ne prissent eux-mêmes la précaution de les dénoncer aux magistrats, & de constituer les coupables entre les mains des juges. Par ces moyens si simples, un corps qu'on avoit jugé jusqu'alors indisciplinable, & dont la présence caufoit plus d'alarme aux citoyens qu'aux ennemis, prit peu-à-peu des sentiments d'équité, de justice & de modération : on vit combien étoit mal fondée la crainte qu'on avoit eue jusqu'alors de faire abandonner le service militaire à la noblesse, qui formoit seule les compagnies d'ordonnance, si l'on entreprenoit de corriger tous les abus. Les places, quoique devenues moins lucratives, n'en furent que plus recherchées : jamais les compagnies d'ordonnance n'avoient été aussi complètes ni mieux choisies qu'elles le furent sous ce regne.

Le second règlement eut pour objet les monnoies. On n'étoit point encore dans l'usage de les renouveler à chaque mutation de regne. Il s'en trouvoit alors, dans le commerce, une telle variété, que dans tous les paiements un peu considérables, il falloit recourir au change, ou du moins à la balance. Louis en ordonna une refonte générale, mais il fut mal obéi. Les uns regarderent cette nouveauté comme une sorte d'inquisition établie sur la fortune de ses sujets ; les autres comme une ambition démesurée, & une basse jalousie, supposant malicieusement que le monarque n'avoit voulu, en prenant ce parti, qu'éteindre autant qu'il

Ann. 1499.

Règlement sur  
les monnoies.

De Budaus  
asse.  
Bifor.  
Le Blanc,

Ann. 1499.

Nouvelle forme donnée au grand conseil.

*Ferron.  
Joli traité  
des offices.  
Registres du  
parlement.*

dépendoit de lui, le souvenir de ses prédécesseurs ; & substituer son nom aux leurs sur des monuments destinés à le faire passer à la postérité la plus reculée. Au reste, nous observerons ici, que ce fut sous ce regne que l'on commença à graver plus communément le buste du roi sur les monnoies ; avant ce temps on y mettoit une couronne, un ange, ou quelque autre figure grossièrement dessinée.

Charles VIII, dans les dernières années de son regne, avoit érigé en college ou en compagnie ordinaire le grand conseil qui, avant lui, n'avoit été composé que du chancelier, de quelques maîtres des requêtes, & de ceux des sénéchaux & baillifs qui se trouvoient par hasard à la suite de la cour : il avoit ajouté, à ces premiers magistrats, dix-sept conseillers, tant clercs que laïcs, auxquels il avoit assigné des gages : mais comme celui qui avoit rédigé les lettres-patentes de cette érection, confondant apparemment le grand conseil avec le conseil proprement dit, s'étoit servi, dans le préambule, d'expressions qui sembloient donner une sorte d'antériorité à ce tribunal sur les cours de parlement, cet établissement avoit souffert des difficultés. Louis XII, en confirmant l'établissement de son prédécesseur, non-seulement supprima ces expressions, il déclara expressément, que dans toutes les lettres-patentes qui seroient adressées aux cours souveraines, les parlements seroient nommés avant le grand conseil : & lorsque le chancelier, par inadvertence ou autrement intervertit cet ordre, le parlement fit des remontrances, & fut maintenu dans ses droits. Le roi ajouta, au nombre établi par Charles VIII, un notable prélat, Pierre de Sacierges, évêque de Luçon & deux nouveaux conseillers : de sorte que ce tribunal se trouva composé de vingt conseillers obligés de servir alternativement, à la suite de la cour, pendant six mois de l'année, sans y comprendre le chancelier & les maîtres des requêtes qui conserverent le droit d'y présider. Du reste, on ne changea rien à leurs fonctions ni à leurs gages.



La célèbre ordonnance sur l'administration de la justice , la police & les fonctions des magistrats mérite une attention particulière ; elle renferme cent soixante-deux articles : nous nous bornerons à quelques-uns des plus importants , sans nous astreindre à les rapporter scrupuleusement dans l'ordre où ils sont rédigés.

Ann. 1499.

Ordonnance  
sur la police  
des cours de  
judicature.

*Ibidem.*

On régla d'abord la nomination aux bénéfices ecclésiastiques : ces bénéfices conformément aux dispositions de la pragmatique-sanction , qui étoit encore une loi de l'Etat , malgré les atteintes passagères que lui avoit portées Louis XI , ne devoient être conférés qu'à des naturels du pays , & d'après une élection canonique. Les étrangers , & sur-tout les Italiens , avoient tâché d'éluder cette disposition , en obtenant de nos rois des lettres de naturalité. Louis révoqua toutes les lettres de ce genre accordées par Charles VIII , & celles qui auroient pu être expédiées en son nom depuis qu'il étoit monté sur le trône : il contracta l'engagement solennel de n'en jamais donner sans de grandes considérations ; c'étoit un moyen d'empêcher que l'argent ne sortît du royaume. Il y avoit un abus énorme dans les élections : lorsque le titulaire d'un bénéfice venoit à mourir , les officiers , soit civils , soit militaires , alloient à main armée s'emparer des biens de l'évêché ou de l'abbaye , sous prétexte de les garder : ils pillotent les meubles , vuidoient les caves & les greniers , emprisonnoient quelquefois les électeurs , & les forçoient , par toutes sortes de vexations & de violences , à nommer le sujet qu'ils leur présentoient. Après l'élection il falloit encore composer avec eux , afin qu'ils voulussent bien se retirer. Ce brigandage étoit un reste des guerres civiles. Comme la plupart des abbayes , & même des fermes un peu considérables , avoient été entourées de fossés , garnies de tourelles , & qu'il étoit important d'empêcher que les ennemis , ou les gens du parti contraire ne s'y cantonnassent , on avoit pris la précaution d'y envoyer promptement une garnison. Les gens de guerre , trouvant les biens sans maître , & pour ainsi

---

---

Ann. 1499.

dire à l'abandon , commençoient par s'approprier tout ce qu'ils pouvoient emporter , & compofoient pour le refte avec le nouveau titulaire. Louis défendit aux officiers militaires de s'ingérer à l'avenir dans ces fortes de commiffions , fous peine d'être traités comme des voleurs publics & des facrilèges. Il ne laiffa même , fous l'infpection des officiers civils , que les abbayes fituées fur les frontieres du royaume , où il pouvoit y avoir quelque furprife à redouter de la part de l'ennemi. Dans ce dernier cas feulemment , l'officier civil devoit informer la cour la plus voifine du danger que couroit le royaume de ce côté , & obtenir la permiffion de s'y transporter avec un certain nombre d'hommes armés ; il devenoit refponfable de tous les pillages & autres défordres qui fe commettoient dans l'abbaye , & ne pouvoit exiger d'autre falaire que celui qui feroit réglé par la même cour.

On pourvoyoit aux offices de judicature de deux manieres , par mort ou fur démiiffion. Lorsqu'un homme pourvu d'un de ces offices venoit à mourir , la compagnie dont il avoit été membre s'affembloit pour lui élire un fucceffeur , & préfentoit au roi les trois fujets qu'elle jugeoit les plus capables de le remplacer , afin que le roi en choifît un : mais il arrivoit affez fréquemment qu'un officier qui fe voyoit infirme , & qui vouloit faire paffer fa charge à un parent ou à un ami , le préfentoit lui-même au roi avec un acte de démiiffion en fa faveur. La premiere maniere étoit la plus réguliere & la plus agréable à la nation ; cependant il s'y gliffait encore des abus & des injuftices. Louis ordonna , qu'avant de procéder à l'élection , tous feroient ferment , fur les faints évangiles , de ne nommer que les fujets qu'ils croiroient les plus éclairés & les plus vertueux. Il abolit la forme d'élire par billets , ordonnant que chacun déclarât à haute & intelligible voix celui qu'il propofoit. Dans le fecond cas , c'eft-à-dire , lorsque le roi lui-même nommoit fur la démiiffion & la préfentation du titulaire , il dé-

clare que pouvant être séduit par importunité ou par de faux rapports , il veut & entend que le nouvel officier , ainsi pourvu , subisse un examen rigoureux sur sa conduite , sa capacité ; qu'on n'ait aucun égard , ni aux provisions , ni même à sa recommandation ; si elles avoient été accordées à un sujet noté ou inepte. Dans l'un & dans l'autre cas , le récipiendaire devoit jurer sur les saints évangiles , qu'il n'avoit donné pour obtenir la charge ou les suffrages , ni argent , ni chose équivalente à argent. Le pere & le fils , les deux freres , ne pouvoient être à la fois officiers dans une même compagnie ; nul officier royal ne pouvoit être aux gages , ni recevoir de pension d'aucun prélat , duc , comte ou seigneur.

---

---

Ann. 1499.

Ce n'étoit pas assez de s'être assuré , par les moyens que nous venons de rapporter , de la probité & de la capacité de ceux qui devoient remplir les fonctions de la magistrature , il falloit prendre des précautions pour empêcher que parvenus au terme de leurs desirs & de leur ambition , ils ne changeassent de conduite & de façon de penser. Convaincu que le moyen le plus doux de contenir dans le devoir ceux qui seroient tentés de s'en écarter , étoit de commettre chaque particulier à la garde & à l'inspection de toute la compagnie ; le législateur ordonna que tous les quinze jours , ou au plus tard , tous les mois , les présidents s'assembleroient , & appelleroient avec eux deux ou trois conseillers de chaque chambre , d'une probité & d'une expérience reconnue ; qu'ils *informeroient en leur honneur & conscience* , & *par le devoir de leur charge* sur la conduite de ceux des conseillers ou autres membres de la cour qui seroient trouvés *irrévérencieux* , nonchalants , en contravention avec les ordonnances ; qui ne s'acquitteroient pas avec zèle de leurs fonctions , ou qui auroient fait *chose dérogeant à l'honneur & à la gravité de ladite cour* : il enjoignit aux premiers magistrats , d'infliger à ceux qui seroient convaincus ou suspects , des punitions proportionnées à leur faute , soit

Ann. 1499. en ufant , à leur égard , de réprimandes & de corrections fraternelles , soit en les privant pour un mois de leurs gages , soit même en leur interdisant pour un temps l'entrée de la cour : il chargea les présidents , sur leur honneur & conscience , d'inscrire fidèlement sur un registre les résultats de ces mercuriales , & d'avoir soin que l'un d'eux vînt le lui apporter tous les six mois.

Dans la plupart des procès considérables , on ne manquoit guere de demander au parlement des commissaires pour informer sur les lieux. Quoique les juges subalternes eussent été plus à portée , par le voisinage , de prendre des informations exactes & beaucoup moins dispendieuses , la partie la plus riche n'oublioit pas de demander pour commissaires des conseillers de la cour , ou même des présidents , parce qu'elle se flattoit de trouver des occasions de mettre dans ses intérêts des hommes sur le rapport desquels l'affaire devoit être décidée. De leur côté , ceux des présidents & des conseillers , qui n'étoient pas riches , recherchoient avec empressement ces commissions lucratives & agréables : souvent même ils s'en faisoient expédier sans qu'aucune des parties le demandât. Il fut réglé qu'à l'avenir aucun conseiller d'une cour supérieure ne pourroit être chargé d'une pareille commission , s'il n'étoit question d'une baronnie , châteltenie , ou autre terre de deux cents livres de rente , ou bien d'un évêché , abbaye , prieuré , dignité de chapitre , ou autre bénéfice de quatre cents livres : qu'aucun président n'en seroit chargé s'il ne s'agissoit d'un duché , d'un comté , ou autre terre titrée de mille livres de revenu , ou d'un bénéfice ecclésiastique de deux mille , & jamais sans la réquisition d'une des parties. Dans ces derniers cas , on statua encore qu'ils n'y pourroient être employés , sans une nécessité urgente , que dans un temps de vacance , après une délibération de la cour , & après avoir obtenu l'agrément du roi. On défendit à ces commissaires de rien recevoir des parties , soit à titre d'indemnité pour les frais

frais de voyage , soit à titre de don , de présent , sous peine d'être privés d'une année de leurs gages , pour la première fois , de suspension de leur office , pour la seconde , & de punition arbitraire pour la troisième ; aux parties de rien leur offrir à quelque titre que ce pût être , sous peine d'amende. Quelques conseillers , pour se soustraire aux fonctions pénibles & toujours renaissantes de leur charge , prétextaient la maladie de quelqu'un de leurs plus proches parents , ou d'autres affaires indispensables dans une province éloignée. Pendant ce temps ils ne laissoient pas de toucher leurs gages , & les procès restoient suspendus. Louis ordonna qu'aucun ne pourroit désormais s'absenter sans en avoir fait préalablement approuver les raisons à la compagnie entière , *qui régleroit le délai le plus court que faire se pourroit pour le retour ; sur quoi , ajouta-t-il , nous enchargeons la conscience desdites cours.*

Ann. 1499.

Après avoir travaillé efficacement à rendre les juges integres , sédentaires , & appliqués à leurs fonctions , il falloit encore trouver le moyen d'abrégér les procès autant , du moins , que le permettroit l'ordre judiciaire auquel il est dangereux de rien innover. Une des causes des longueurs dont on se plaignoit , étoit l'avidité industrie des procureurs. Louis s'indigna contre la multitude de ces sang-sues , qui en dévorant le sang du peuple par des chicanes éternelles , s'affamoient encore réciproquement. Il ordonna qu'on les réduisît au nombre ancien en gardant les plus gens de bien , & en retranchant impitoyablement tous les autres. Une autre cause étoit la mauvaise foi des plaideurs ; qui lorsqu'ils étoient riches , ne songeoient qu'à épuiser la partie adverse , en prolongeant les informations & en faisant entendre , sur le même fait , un nombre infini de témoins. Il statua qu'on n'en entendroit jamais plus de dix sur un même fait , & qu'une *tourbe* ne seroit plus comptée que pour un témoin. Le commissaire chargé des informations , qui osera produire plus de dix témoins sur un même fait , sera condamné à l'amende ,

---

Ann. 1499.

à la discrétion des juges. Une troisième cause à laquelle il étoit plus dangereux de toucher, parce qu'elle tient à la constitution de l'Etat, étoit le trop grand nombre de tribunaux subalternes, par lesquels on étoit forcé de passer, même pour les plus petites causes, avant que d'obtenir un arrêt définitif. Louis imagina, ou plutôt adopta deux moyens de parer, du moins en partie, à cet inconvénient. Le premier fut d'ordonner que la sentence des baillifs & des sénéchaux, ou autres juges ressortissants directement à une cour souveraine, en matière purement civile & personnelle, qui n'excéderoit pas la somme de vingt-cinq livres, monnoie du temps, ou la valeur de cette somme une fois payée, seroient mises provisoirement à exécution, nonobstant oppositions ou appellations quelconques. Le second fut de rétablir, dans les provinces éloignées de la capitale, la tenue des *grands jours*, mais seulement pendant les vacances du parlement : auxquels grands jours, dit-il, assisteront d'année en année, aux gages accoutumés, l'un des quatre présidents de la grand'chambre, un maître des requêtes, un des quatre présidents des enquêtes, treize conseillers au parlement ; savoir, huit de la grand'chambre, & cinq des enquêtes pour vider sommairement toutes les causes d'appel.

Les réglemens dont nous venons de rendre compte, regardoient proprement les parlements ou cours souveraines : car c'étoit sur elles que devoient se modérer les tribunaux inférieurs. Il restoit encore quelques points particuliers qui exigeoient l'attention du législateur. Des militaires de profession, sous le nom de baillifs, de sénéchaux ou de prévôts, avoient longtemps rempli seuls, ou avec les assesseurs qu'ils se nommoient, toutes les fonctions de ces tribunaux. Tant que toutes les causes embarrassantes se décidèrent par le duel, l'épreuve du fer chaud, de l'eau bouillante ou de l'eau froide ; ces hommes accoutumés à manier la lance & l'épée, quoique d'ailleurs ils ne fussent ni lire ni écrire, avoient été des juges compé-

tents : mais lorsque la législation eut fait des progrès parmi nous , que les duels judiciaires , que les épreuves ridicules ou barbares , dont nous venons de parler , eurent été , ou entièrement abolies , ou réservées seulement pour certains cas extraordinaires , & qu'on leur eut substitué des loix , des ordonnances , des formes juridiques ; alors les baillifs , les sénéchaux & les prévôts se trouverent transportés , pour ainsi dire , dans un monde nouveau : forcés de se faire remplacer par des lieutenants , ils conserverent long-temps sur eux un souverain empire ; ils les instituèrent & les destituèrent à volonté. La justice , dans ces mains mercenaires & esclaves , étoit toujours vacillante ; le lieutenant ne pouvoit impunément résister aux caprices de celui qui le commettoit. On commença par restreindre un peu cette autorité arbitraire , en forçant les sénéchaux , baillifs ou prévôts , à ne se choisir pour lieutenant qu'un docteur ou un licencié en droit en quelque université fameuse. La célèbre ordonnance de Louis XI , qui rendoit les offices permanents , à moins qu'on ne pût faire le procès à celui qui en étoit pourvu , leur ôta le droit de destituer leurs lieutenants. Enfin , le règlement porté aux Etats de Tours , selon lequel toutes les charges de judicature durent être conférées par l'élection , les priva du droit de nomination , & ne leur laissa que leur voix & le stérile honneur d'accorder des provisions. Louis XII régla que quinze jours après la mort d'un lieutenant , si le sénéchal , baillif ou prévôt , se trouvoit sur les lieux ou bien un mois après , s'il étoit absent , on procéderoit à une nouvelle élection. Le lieutenant , ainsi élu , dut prêter serment qu'il n'avoit donné ni promis directement ou indirectement , argent ni chose équivalente à argent ; de son côté le baillif , sénéchal ou prévôt , dut jurer qu'il n'avoit demandé ni reçu , argent , ni promesse , ni engagement. Comme toutes les procédures se faisoient au nom de ce dernier , il touchoit les émoluments en entier , ne donnant à son lieutenant que ce qu'il jugeoit

---

Ann. 1499.

---

Ann. 1499.

à propos. A mesure qu'on émancipa , si j'ose ainsi m'exprimer , ce lieutenant , il fallut songer à lui assigner quelques revenus fixes & indépendants. Charles VIII avoit ordonné que le lieutenant auroit le quart des profits & gages précédemment assignés aux sénéchaux , baillifs & prévôts , toutes les fois que ces derniers ne résideroient point sur lieux. Louis ajouta que , soit qu'ils résidassent ou non , le lieutenant continueroit à percevoir cette même portion de gages , si le sénéchal , baillif ou prévôt n'étoit lui-même gradué dans une fameuse université , & ne remplissoit personnellement les fonctions de sa charge. Ce dernier règlement qui paroît peu important au premier coup d'œil , produisit avec le temps un changement favorable dans toute la monarchie , & pour ainsi dire un nouvel ordre de choses. Comme ces places étoient alors fort lucratives , des familles distinguées , qui avoient peu de bien & beaucoup d'enfants , prîrent le parti d'en faire étudier quelques-uns & de les vouer aux fonctions de la magistrature. Ces derniers fonderent des branches , qui bien que vues d'abord avec dédain par celles qui avoient suivi la profession des armes héréditaire dans leur maison , acquirent de la considération par des services importants rendus à l'Etat , & parvinrent quelquefois à un degré d'illustration où les premières n'osoient aspirer.

Les lieutenants des sénéchaux , baillifs & prévôts , qui par les dispositions dont nous venons de parler , se trouvoient quelquefois sans gages , ou réduits à des gages très-modiques , tâchoient de s'en dédommager , lorsqu'ils étoient chargés de quelque commission extraordinaire , en taxant eux-mêmes à volonté leur dépense & leurs écritures. L'éloignement où ils se trouvoient de la cour , servoit à couvrir ces exactions. Louis ne voulant rien laisser d'arbitraire dans l'administration , statua que toutes les fois que ces lieutenants iroient en commission hors des limites de leur bailliage , sénéchaussée ou ressort , ils ne pourroient exiger que soixante sous tournois par jour , cinquante lorsqu'ils n'en sortiroient



pàs , & vingt sous seulement lorsqu'ils ne seroient point forcés de découcher ; leur défendant , sous peine de suspension de leur office , d'exiger ni d'accepter des parties aucun dédommagement au-delà , & menaçant d'une amende arbitraire ceux qui seroient tentés de leur faire des dons ou présents.

---

Ann. 1499.

Un des droits les plus considérables de la charge de sénéchal , de baillif ou de prévôt , étoit celui de vendre , aussi-tôt après leur installation , de nouvelles maîtrises , de créer des offices de sergents , ou d'obliger ceux qui s'en trouvoient déjà pourvus , de leur remettre leurs anciennes provisions pour en obtenir de nouvelles qu'il falloit acheter. Louis supprima ces abus , quelque invétérés qu'ils fussent : *Voulant* , ajouta-t-il , *relever notre peuple des grieves exactions & vexations qu'ils souffrent à cause de la multitude des sergents extraordinaires qui sont en notre royaume , avons ordonné & ordonnons qu'ils soient réduits au nombre ancien , en ne conservant que ceux qui seront de bonne vie , & sauront lire & écrire , & en leur ôtant à leur tour le droit de se créer des aides ou sous-sergents , sous peine de la perte de leurs offices & d'amende arbitraire.*

Quoique Louis XI eût déjà porté les plus rudes atteintes au gouvernement féodal , & qu'à l'aide d'une politique nerveuse & soutenue , il fût , enfin , parvenu à en extirper les abus les plus criants , quelques-uns de ces abus avoient jetté de si profondes racines qu'ils se reproduisoient encore dans les provinces éloignées de la capitale. Plusieurs comtes , barons , chevaliers & gentilshommes , obligeoient leurs vassaux , ou , comme ils s'exprimoient souvent , leurs sujets & même leurs voisins , soit par force , crainte & violence , soit même par amitié , douceur & sur-tout par la promesse de les préserver des pilleries des gens d'armes , à leur payer des cens , des tailles , des corvées , des dîmes ou autres redevances. Le roi , voulant préserver ses sujets de toutes ces oppressions , mêmes volontaires , défendit à toute manière de gens de quelque autorité , pré-

Ann. 1499.

éminence & qualité qu'ils fussent, de prendre ou exiger à l'avenir, sous quelque titre que ce pût être, sur leurs vassaux, sujets ou voisins, aucunes exactions par forme de tailles, de corvées ou de redevances, à moins qu'ils ne pussent les y contraindre en justice réglée, sous peine de rendre le double de ce qu'ils auroient reçu : il menaça même d'une amende arbitraire ceux qui se feroient soumis à un paiement indu. La discipline qu'il établit dans les compagnies d'ordonnance, contribua encore mieux que ce règlement à détruire cet abus. Les laboureurs qui consentoient auparavant à payer une taille ou des droits très-onéreux à ceux qui se vantoient d'avoir assez de crédit pour écarter de leurs hameaux les gens d'armes, commencèrent à ne plus tant les redouter : ils désirèrent même qu'on placât des garnisons dans leur voisinage.

Erection du  
parlement de  
Normandie.

*Ibidem.*

Deux grandes provinces, la Normandie & la Provence, avoient des Etats-généraux où l'on régloit les affaires d'administration, la quantité & la répartition du don gratuit ou impôt ; mais elles n'avoient point de tribunal fixe & permanent où les affaires contentieuses se décidassent en dernier ressort. La Normandie étoit encore réduite à son ancien échiquier, composé d'évêques, d'abbés, de hauts barons & de quelques légistes qui s'assembloient, ou du moins devoient s'assembler une fois par an, & seulement pendant cinq ou six semaines pour juger toutes les causes où il y avoit appel. Ce temps qui, sans doute, avoit suffi lorsque la plupart des habitants étoient serfs & jugés souverainement par leur seigneur, manquoit alors de proportion avec les besoins de la province : d'ailleurs, la plupart de ceux qui devoient former ce tribunal passager, consumoient une partie d'un temps déjà trop court à se rendre au lieu de l'assemblée, & n'aspiroient qu'à s'en retourner promptement, renvoyant à l'année suivante toutes les affaires trop compliquées, comme si pendant ce temps elles eussent dû s'éclaircir. Un grand nombre de procès restoient ainsi suspendus depuis des

fiècles , & il n'y avoit guere , pour les pauvres , d'autre parti à prendre que de subir la loi du plus fort. Louis qui avoit été témoin de ces désordres pendant le séjour qu'il avoit fait en Normandie en qualité de gouverneur , désiroit d'y remédier : mais il craignoit encore plus qu'on ne lui reprochât d'entreprendre sur la liberté de ses sujets , en donnant atteinte aux privilèges de la province. Il se contenta de charger le cardinal d'Amboise , qui réunissoit la qualité de gouverneur de Normandie à celle d'archevêque de Rouen , de représenter ces désordres dans l'assemblée des États , & d'assurer les trois ordres des dispositions où ils trouveroient le monarque , d'accepter tous les projets de réforme qu'ils lui présenteroient. Les Normands pénétrés de reconnoissance pour un roi , qui dans le temps qu'il s'occupoit de leurs besoins , montroit tant de réserve , & même de délicatesse à l'égard de leurs privilèges , remirent leurs intérêts entre ses mains , en le suppliant de vouloir bien se charger lui-même de réformer les abus comme il le jugeroit à propos. Il érigea un parlement sédentaire en Normandie , composé de quatre présidents , dont deux ecclésiastiques , savoir , le premier & le troisième président ; & deux laïcs , le second & le quatrième : de vingt-sept conseillers , treize clercs & quinze laïcs , un procureur & deux avocats généraux. Cette cour dut juger les causes d'appel des bailliages de Rouen , de Caux , de Caen , de Coutances , d'Evreux & de Gisors. Le bailliage d'Alençon n'y fut point compris , parce que les terres sur lesquelles il s'étendoit , appartenoient alors à un prince , qui en qualité de pair de France , avoit ses causes commises au parlement de Paris. L'évêque de Coutances fut premier-président , Christophe de Carmone , second président : ils eurent chacun sept cents livres de gages. Les deux autres n'eurent que cinq cents livres. Les gages des conseillers-clercs furent de deux cents soixante-treize livres quinze sous , ceux des conseillers-laïcs de trois cents livres : cette cour souveraine , quoiqu'elle ne dif-

---

Ann. 1499.

Ann. 1499. fêrât plus des autres parlements, conserva encore quelque temps son nom d'*Echiquier*.

Du parlement de Provence.

*Ibidem.*  
*Ruffi, hist. de Provence.*

La Provence n'avoit, pour juger en dernier ressort, que le tribunal du grand sénéchal, presque toujours dégarni d'assesseurs. D'ailleurs, avant que d'y arriver, il falloit passer par cinq ou six degrés de juridiction, ce qui faisoit durer les procès bien au-delà de la vie de ceux qui les commençoient. Charles VIII, sur les représentations des Etats-généraux de la province, avoit eu dessein de réformer ces abus; mais les guerres d'Italie, & les autres embarras où il se trouva enveloppé sur la fin de son regne, l'avoient toujours empêché d'y mettre la dernière main. Louis XII, sur de nouvelles représentations, reprit le projet de son prédécesseur, & après beaucoup de difficultés, parvint, enfin, à y établir [en 1502] un parlement sédentaire. Outre le grand-sénéchal qui resta chef de la compagnie, il y eut un président à six cents livres de gages, onze conseillers, dont quatre seulement furent clercs & sept laïcs, un avocat & deux procureurs-généraux, un avocat & un procureur des pauvres. On supprima quelques degrés de juridiction; on statua même que les affaires considérables, telles que celles qui regardoient les évêchés, abbayes, baronnies & autres terres titrées, se porteroient au parlement en première instance. Au reste, les loix prescrites pour l'élection, l'examen & la discipline des magistrats, durent être observées dans ces deux nouveaux parlements comme dans les anciens.

Soulevement de l'université de Paris.

*Du Boulay, hist. de l'université.*  
*Gaguin, epist.*

Les guerriers, les premiers magistrats, les gentilshommes, s'étoient soumis sans murmurer à toutes les réformes dont nous venons de rendre compte: un corps beaucoup moins considérable, & dont on devoit attendre plus de docilité, celui des étudiants de Paris, osa se soulever ouvertement contre quelques réglemens qui le concernoient. Nos rois, pour faire fleurir l'étude des lettres, avoient accordé plusieurs privilèges à ceux qui fréquentoient l'université de Paris; entr'autres celui d'avoir

d'avoir leurs causes évoquées au châtelet ou au parlement, & de pouvoir décliner toute autre juridiction. Ce privilège, dans son origine, étoit fondé sur la justice : car les étudiants obligés de s'expatrier pour résider dans la capitale, auroient été sans cesse exposés, ou à être dépouillés de leurs biens, ou à interrompre le cours de leurs études pour se transporter dans des lieux éloignés : mais en accordant ce privilège, on n'avoit pas songé à le restreindre dans de justes bornes. Au lieu d'être limité au cours des études, il s'étendoit à toute la durée de la vie, pour quiconque étoit inscrit sur les registres de l'université ; & beaucoup de gens, sans avoir jamais étudié, trouvoient le moyen de s'y faire inscrire. Ceux qui n'en pouvoient venir à bout, ne laissoient pas d'user de ce privilège en faisant intervenir par une vente, ou quelque autre contrat simulé, un étudiant ou un régent, dans l'affaire qui les embarrassoit, & dont ils vouloient dérober la connoissance aux juges des lieux. Outre ce premier privilège, les membres de l'université avoient obtenu des papes la permission de procéder dans les affaires qui les concernoient personnellement, par la voie de l'interdit & de l'excommunication ; ce qui, dans des affaires contentieuses, scandalisoit le peuple, & troubloit l'ordre judiciaire. Ces abus étoient si notoires & si généralement répandus, que les Etats de Tours en avoient demandé la suppression. Louis, dans un édit adressé au parlement, fit ce que l'université auroit dû faire elle-même. En conservant les privilèges nécessaires pour la tranquillité des maîtres & des vrais étudiants, il retrancha tous les abus dont nous venons de parler. Envain l'université forma-t-elle opposition à l'enregistrement de l'édit, le parlement qui en connoissoit la nécessité, le fit publier à son de trompe dans tous les quartiers de la capitale. L'université piquée du peu d'égards qu'on avoit eu pour elle, & croyant son existence attachée aux prétendus droits qu'on lui enlevait, conclut à fermer ses écoles, & à interdire la prédication dans toutes

---

---

Ann. 1499.

les chaires de Paris , jusqu'à ce qu'on lui eût rendu ses anciens privilèges. Les prédicateurs chargés de notifier cette résolution au peuple , se déchaînerent contre le gouvernement ; ils n'épargnerent pas la personne sacrée du roi. Il n'y avoit guere d'apparence que les parisiens épousassent une querelle qui leur étoit étrangere ; mais on avoit tout à redouter d'un corps nombreux , peu discipliné , composé en partie d'étrangers ou de gens qui n'avoient rien à perdre. L'université comptoit alors jusqu'à vingt-cinq mille étudiants , qui étoient pour la plupart des hommes faits. En s'attroupant , en armant avec eux leurs domestiques , ils pouvoient à chaque instant vouloir se venger du parlement , ou se porter à quelque autre violence. Le prévôt de Paris , le chevalier du guet , disposerent dans tous les quartiers des corps-de-gardes , & veillerent jour & nuit à la sûreté publique. Gui de Rochefort accourut promptement à Paris , pour écouter les plaintes & calmer les esprits ; sa présence ne servit qu'à les aigrir davantage. La nuit même de son arrivée , on afficha à sa porte la figure d'un cœur traversé de deux poignards. Cependant l'université ayant appris que le roi s'avançoit à la tête de ses gardes & de toute sa maison , arrêta promptement une députation pour fléchir sa colere , & l'assurer d'une prompte & entiere obéissance. Les députés admis à l'audience , supplierent sa majesté de ne point ajouter foi aux bruits que des gens mal intentionnés avoient répandus contre l'université : ils lui représenterent qu'il n'y avoit eu ni sédition , ni tumulte ; qu'on ne pouvoit lui reprocher que des plaintes indiscretes , quelques propos extravagants & inconsiderés dont on ne connoissoit point les auteurs , & qu'il est toujours impossible d'empêcher dans une si grande multitude : qu'enfin , il s'agissoit de sa *filles aînée* qui n'avoit pour appanage que la protection dont il l'honoroit , quelques privilèges & des livres. Le cardinal d'Amboise répondit en présence du roi , qu'ils n'avoient pas dû être étonnés qu'on leur eût retranché quelques privi-

lèges, puisqu'ils n'ignoroient pas à quels abus ces prétendus privilèges donnoient lieu ; qu'ils auroient mérité de les perdre tous pour en avoir fait un usage si contraire au bien de la société ; que la conduite qu'ils venoient de tenir étoit inexcusable, & mériteroit une punition qui servît d'exemple à l'avenir, s'ils n'avoient affaire à un maître qui aimoit à pardonner. Retournez donc promptement, ajouta le cardinal, vers ceux qui vous ont envoyés ; faites que tout rentre dans le devoir ; effacez par votre modestie, & une conduite irréprochable, le souvenir de votre faute, & ne craignez point après cela de manquer de privilèges. Les députés s'étant adressés au roi, lui demanderent s'il n'avoit point d'autres ordres à leur donner : *Saluez de ma part*, leur dit le monarque, *ceux de vos confreres qui n'ont point eu de part à la sédition ; quant aux autres je ne m'en soucie guere : ils ont osé*, ajouta-t-il avec émotion, *m'insulter dans leurs sermons, je les enverrai bien prêcher ailleurs*. En effet, il suivit de près les députés, entra dans Paris, traversa le quartier de l'université, précédé des archers de sa garde, & des deux cents gentilshommes de sa maison, armés de toutes pieces, & la lance en arrêt. Dans cet appareil menaçant il se rendit au parlement, où il ordonna une seconde fois la publication de l'édit. Tout étoit tranquille, les régens avoient recommencé leurs leçons, les plus coupables s'étoient enfuis : on en dénonça quelques-uns au parlement, entr'autres le fameux Standonk, principal du collège de Montaigu. Outre la part qu'il avoit eue dans la dernière émeute, on l'accusoit d'avoir déclamé publiquement contre le procès intenté à Jeanne de France, & le nouveau mariage du roi avec Anne de Bretagne : la cour le condamna à un bannissement perpétuel.

Quelques années après, Louis ayant été informé que cet homme dur & attrabilaire étoit foncièrement vertueux & bienfaisant, qu'il consacroit un riche patrimoine & le revenu de ses bénéfices à la subsistance

Ann. 1499.

Projets du roi  
sur l'Italie,  
guerre défen-  
sive contre  
Maximilien.Belcar. rer.  
Gallic.Seissel, hist.  
de Louis XII.

Saint-Gelais.

Feron.

Annales de  
Belleforest.Manusc. de  
Bethune.

des pauvres étudiants ; qu'en le perdant le collège de Montaigu , qui étoit un asyle toujours ouvert aux jeunes gens nés sans fortune , & qui montraient des dispositions pour les lettres , avoit perdu son unique soutien , & étoit à la veille d'être détruit ; il eut honte de se trouver le persécuteur d'un homme de bien. Dans une lettre qu'il écrivit au parlement , il fit lui-même l'éloge de son ennemi , il ordonna qu'on abolit l'arrêt rendu contre lui , qu'on le rappellât au plutôt , & qu'on le rétablît avec honneur dans toutes les places.

Louis auroit rendu son peuple heureux , il auroit égalé ou même surpassé les plus grands rois , si toujours concentré dans ces fonctions glorieuses , & content des vastes Etats que la providence lui avoit donnés à gouverner , il n'eût jamais songé à les étendre : l'esprit de son siècle ne permettoit pas un si grand effort de raison. L'honneur ou plutôt l'ambition étoit alors regardé comme la vertu suprême & caractéristique d'un prince ou d'un chevalier : négliger de faire valoir des droits bien fondés , parce qu'il se présentait des obstacles à vaincre ; ne pas tirer raison d'une injure ou d'une humiliation , lorsque celui qui l'avoit faite étoit en état de se défendre , ç'eût été se rendre suspect de lâcheté , & s'exposer à vivre déshonoré. Or Louis se trouvoit dans ce cas à l'égard de deux souverains d'Italie. Comme roi de France & substitué aux droits de la maison d'Anjou , il avoit des droits bien fondés sur le royaume de Naples. Comme particulier & petit-fils de Valentine Visconti , il en avoit de plus évidents encore sur le duché de Milan usurpé par Sforces , & alors détenu par Ludovic : il avoit de plus à venger les insultes , les menaces , les humiliations qu'il avoit essuyées de la part de ce même Ludovic pendant son séjour en Italie. Il ne balança point sur le parti qu'il avoit à prendre , & à la cérémonie de son sacre , il ajouta au titre du roi de France ceux de *roi de Naples* , de *Sicile* , de *Jérusalem* , & de *duc de Milan* , annonçant dès-lors le dessein où il



Ann. 1499.

Traité avec  
l'archiduc.

Heuter, Auf-  
eriac.

Heraus. ann.  
Brabant.

Belleforest,  
annal.

Recueil des  
traités.

aucunes de ces raisons pour ébranler Maximilien : il appuyoit ses insinuations par des sommes considérables qu'il lui avançoit, & d'autres plus considérables encore qu'il promettoit pour les frais de la guerre, n'exigeant d'autre condition, sinon que l'empereur ne fit aucun traité de paix avec la France, sans qu'il y intervînt comme partie contractante. Pressé par des motifs si puissants, & espérant que sa présence feroit soulever les mécontents, Maximilien passa le Rhin, joignit les troupes qu'il conduisoit, à celles des Pays-bas qu'avoit rassemblées le sire de Vergi, maréchal de la Franche-Comté, & entra dans le duché de Bourgogne : mais comme le temps ne lui avoit pas permis de faire de grands préparatifs, & que le soulèvement sur lequel il comptoit n'éclata point, il ne put tenter aucune entreprise considérable. Les troupes Françaises, commandées par Jean de Foix, pere du célèbre Gaston & beau-frere du roi, n'eurent qu'à se montrer pour obliger les ennemis à disparaître : elles les poursuivirent en Franche-Comté, où elles auroient fait des progrès, si Louis ne leur eût envoyé des ordres précis de se retirer. Dans le temps même que Maximilien entroit en France, l'archiduc son fils envoyoit des ambassadeurs au roi, pour le supplier de vouloir bien accomplir le traité de Senlis, offrant de son côté l'hommage tel que le roi pouvoit l'exiger, & promettant de remplir fidèlement tous les devoirs auxquels l'obligeoit la qualité de vassal. Ses demandes justes en elles mêmes, étoient appuyées par les ambassadeurs d'Espagne & d'Angleterre qui ne cachotent point la disposition où étoient leurs maîtres, de faire cause commune avec l'archiduc, si le roi entreprenoit de le dépouiller ; & qui au contraire montroient la plus grande ardeur de renouveler les anciens traités de paix & d'alliance si le roi déferoit à leur médiation. Louis qui avoit été bien aise d'humilier l'empereur, mais qui d'ailleurs n'avoit aucun dessein de rien prendre à l'archiduc, consentit à lui remettre les trois villes qu'il réclamoit ; il se relâcha même en sa

faveur sur une des conditions de l'hommage : car bien qu'il eût pu l'obliger à venir le lui rendre en personne dans telle ville du royaume qu'il eût voulu lui indiquer, il agréa qu'il le rendît dans les Pays-bas, entre les mains de celui qui seroit commis pour le recevoir. Quant aux autres prétentions de l'archiduc sur le duché de Bourgogne, ou du moins sur quelques places de ce duché, & aux demandes réciproques du roi sur Douai, Lille & Orchies, on convint de n'en point poursuivre la définition par la voie des armes pendant la vie des deux princes, de chercher un moyen de conciliation, ou de les soumettre au jugement de la cour des pairs.

---

Ann. 1499.

Trois jours après la signature de ce traité, Ferdinand le catholique, qui pendant la vie de Charles VIII avoit toujours protesté de ne jamais séparer ses intérêts de ceux de la ligue d'Italie, conclut avec Louis un traité d'alliance ou de ligue défensive, permanente & inviolable entre les deux couronnes. On stipula qu'ils se garantiroient réciproquement leurs personnes & leurs Etats envers & contre tous : que non-seulement ils ne pourroient se nuire directement ni indirectement, mais qu'ils seroient tenus de se donner des secours respectifs, même contre leurs anciens alliés ou leurs plus proches parents, toutes les fois que l'un ou l'autre auroit à soutenir une guerre défensive : que dans le cas où l'un des deux déclareroit la guerre à une puissance alliée, telle que pouvoit être l'empereur, l'archiduc, le duc de Lorraine, & le roi d'Angleterre, par rapport à l'Espagne : les rois de Portugal, de Navarre, d'Ecosse, par rapport au roi de France, l'autre partie pourroit fournir des secours d'hommes & d'argent à la puissance attaquée, sans être censée déroger au traité, ni sans acquérir par-là le droit d'intervenir dans la querelle.

Avec l'Espagne.

Leonard,  
recueil des  
traités.  
Ferrerías.

En s'unissant par des liens si étroits, & en quelque sorte indissolubles, Louis se réserva les droits qu'il pouvoit avoir sur quelques provinces du royaume d'Espagne, Ferdinand sur quelques villes de France ; mais

Ann. 1499.

on convint de part & d'autre qu'on n'entreprendroit point de les faire valoir à main armée & que la puissance qui se trouveroit lésée nommeroit deux arbitres désintéressés, & sommeroit l'autre d'en nommer de son côté un pareil nombre & de convenir d'une ville neutre où se tiendroient des conférences entre ces commissaires respectifs, au jugement desquels on seroit tenu de part & d'autre de s'en rapporter. Si la partie sommée refusoit de nommer des arbitres & de mettre ses droits en compromis, alors la partie plaignante, après deux mois de délai, pourroit armer & recouvrer par la force ce qu'on lui retenoit injustement.

Louis croyoit avoir beaucoup gagné à ce traité, puisque sans aliéner ses droits sur le Roussillon, il obtenoit de Ferdinand une entière neutralité par rapport à l'Italie où il avoit dessein de porter la guerre : en effet ni Ludovic, duc de Milan, ni Frédéric, roi de Naples, n'étoient compris dans ce traité : ils n'étoient pas même nommés parmi les princes que Ferdinand se réservoit le droit de secourir, sans en venir à une rupture ouverte avec la France. Ferdinand de son côté, qui n'avoit dessein d'observer ce traité qu'autant que cela conviendrait à ses intérêts, crut avec plus de fondement avoir obtenu tout ce qu'il désiroit. Car ne se sentant pas en état de résister seul à Louis, & craignant à bon droit de perdre une seconde fois le comté de Roussillon, puisqu'il n'avoit tenu aucune des conditions auxquelles il lui avoit été rendu, il voyoit avec joie que toutes les forces de la France alloient se porter en Italie où elles trouveroient une forte résistance, soit de la part des Italiens eux-mêmes, soit de celle de l'empereur & des princes d'Allemagne. Sous le voile d'une alliance étroite & d'une tendre amitié, il se réservoit le droit d'entretenir des espions jusque dans le conseil du roi, de divulguer ses projets, & de mieux préparer les coups qu'il avoit dessein de lui porter.

Ces deux premiers traités entraînoient nécessairement  
là

la paix , ou plutôt une confirmation du dernier traité avec l'Angleterre ; car il n'y avoit eu aucune cause de rupture , aucun acte d'hostilité entre les deux couronnes. A la vérité Henri VII avoit accédé à la ligue d'Italie ; & il y a beaucoup d'apparence que si Charles VIII eût succombé à la bataille de Fornoue , ce premier malheur auroit été suivi d'une descente des Anglois en France ; mais en étant sorti victorieux , il en avoit imposé par sa présence à tous ses ennemis. Le traité d'Etaples étoit donc toujours censé subsister. Il ne s'agissoit de la part du roi d'Angleterre que d'en obtenir la ratification. Il exigeoit non-seulement que Louis s'obligeât par serment à lui continuer le paiement annuel de cinquante mille livres jusqu'au parfait remboursement de la somme totale stipulée dans ce traité , mais qu'il le fit garantir par les trois états du royaume , & qu'il se soumit à toutes les foudres de l'église en cas de contravention. Louis sur la parole de qui on eût pu s'en rapporter , voulut bien se soumettre à ces formalités , à la réserve de la ratification des trois états qu'il ne crut pas devoir convoquer pour un si petit objet. Il fallut que le roi d'Angleterre se contentât que le traité fût garanti par trente des principaux seigneurs du royaume qui s'engagerent par serment à en procurer l'entière exécution. Louis jura le premier dans l'église de Notre - Dame , se soumettant aux censures ecclésiastiques en cas de contravention. Les autres seigneurs jurèrent après lui. Tant de précautions ne rassuroient point encore Henri dans une affaire où il n'étoit cependant question que d'une somme d'argent assez modique. Il fallut que le pape , à la réquisition des deux souverains , se portât garant du traité , & qu'il s'engageât à lancer les foudres de l'église contre celui des deux qui l'enfreindroit le premier. C'est apparemment par de pareilles démarches que les rois autorisèrent les entreprises du saint-siège sur leurs personnes. Doit-il paroître surprenant que , si peu jaloux de leurs droits , & courant , pour ainsi dire , à la servitude ,

Ann. 1499.

Avec l'Angleterre.

Rap. Thoyras.  
Belcarius.

Ann. 1499

Hommage  
de l'archiduc,  
souverain des  
Pays-Bas.Procès-verbal  
de J. Amis.  
Belleforest.

ils se soient quelquefois trouvés enveloppés dans des filets qu'ils avoient eux-mêmes tendus ?

On députa pour recevoir l'hommage de l'archiduc, Gui de Rochefort, chancelier de France, & on le fit accompagner de Philippe de Cleves Ravestein, des seigneurs de la Vernade, de la Gruthuse, & de Raoul de Lannoi, baillif de Vermandois. Ils avoient tous été nourris, ainsi que le chancelier, à la cour de Bourgogne ; & quelque rang qu'ils tinssent en France, ils n'étoient regardés dans les Pays-Bas que comme des transfuges. La commission dont ils se trouvoient revêtus étoit bien capable d'effacer cette espece de tache. Dès qu'ils furent sur les frontieres de la Picardie, ils se firent précéder par un héraut pour annoncer leur arrivée. Philippe envoya au-devant d'eux jusques sur la frontiere Thomas de Pleures, son chancelier, l'évêque de Cambrai, le comte de Nassau, & le seigneur de Fiennes : lui-même s'avança à la tête des fauxbourgs d'Arras, accompagné des chevaliers de la toison d'or & du reste de la noblesse la plus distinguée des Pays-Bas. Gui de Rochefort reçut son compliment sans descendre de cheval, traversa la ville précédé des hérauts de France, & alla descendre à l'évêché où il avoit choisi son logement. Le lendemain l'archiduc l'ayant envoyé complimenter de nouveau, le pria de lui indiquer le jour & l'heure où il voudroit bien recevoir son hommage : *Qu'il se rende ici*, répondit le chancelier, *demain matin à dix heures*. L'archiduc se mit en marche à l'heure indiquée, & députa quelques-uns de ses officiers pour en informer le chancelier. Il s'attendoit de le trouver, ou à la porte de l'évêché, ou du moins dans la salle destinée à la cérémonie. Il s'arrêta dans la premiere anti-chambre, & envoya de nouveau avertir le chancelier qui étoit toujours renfermé dans sa chambre. *Dites-lui qu'il avance*, répondit Rochefort. Sachant que l'archiduc étoit entré dans la derniere salle, qu'il s'y tenoit debout, il fit ouvrir les deux battants de la porte de sa chambre : » lors mon dit

» sieur le chancelier vêtu d'une robe de velours cra-  
» moisi, son chapeau sur la tête, entra dans la salle,  
» précédé d'un huissier du grand conseil, portant sa  
» masse haute & découverte, & criant : *Devant, de-*  
» *vant, faites place* : après cet huissier, marchaient  
» deux rois d'armes en habit de cérémonie, ensuite le  
» chancelier entouré de maîtres des requêtes «. Lorf-  
qu'il approcha du fauteuil qui lui étoit préparé, l'ar-  
chiduc ôtant son bonnet & s'inclinant profondément,  
lui dit : *Monsieur, Dieu vous doint le bon jour* : le  
chancelier portant la main à son chapeau, mais sans  
se découvrir & sans répondre, s'assit dans le fauteuil.  
» Un héraut de France cria trois : *Faites silence* : en-  
» suite l'archiduc, tête nue, s'approcha du fauteuil &  
» dit : *Monsieur, je suis ici venu devers vous pour faire*  
» *l'hommage que tenu suis faire à monsieur le roi, tou-*  
» *chant mes pairies & comtés de Flandre, d'Artois &*  
» *de Charolois, lesquelles tiens de monsieur le roi à cause*  
» *de sa couronne.* « Le chancelier toujours assis & cou-  
vert, lui demanda s'il n'avoit sur lui, ni ceinture, ni  
dague, ni autre bâton. L'archiduc, ouvrant sa robe  
flottante, montra qu'il n'en avoit point. Ensuite il se  
baissa pour se mettre à genoux, mais le chancelier le  
soulevant par les mains qu'il tenoit jointes entre les  
sienes, dit : *Il suffit de votre bon vouloir* ; puis il  
prononça la formule suivante : *Vous devenez homme*  
*du roi, votre souverain seigneur, & lui faites foi &*  
*hommage lige pour raison des pairies & comté de Flan-*  
*dre, & aussi des comtés d'Artois & de Charolois & de*  
*toutes autres terres que tenez, qui sont mouvants & tenus*  
*du roi à cause de sa couronne, lui promettez de le servir*  
*jusqu'à la mort inclusivement, envers & contre tous ceux*  
*qui peuvent vivre & mourir sans nul réserver, de pro-*  
*curer son bien & éviter son dommage, & vous conduire*  
*& acquitter envers lui, comme envers votre souverain*  
*seigneur.* L'archiduc répondit : *Par ma foi ainsi le pro-*  
*mets, & ainsi le ferai* ; & moi, ajouta le chancelier,  
je vous reçois à hommage, sauf le droit du roi en autres

Ann. 1499.

Ann. 1499.

*choses , & l'autrui en toutes : l'archiduc tendit la joue ou il le baïsa. Dès que la cérémonie fut achevée , le chancelier descendant de son trône , ôtant son chapeau & son bonnet , s'inclina devant l'archiduc & lui dit : Monsieur , je faisois naguères office de roi , représentant sa personne , & de présent je suis Gui de Rochefort , votre très-humble serviteur , toujours prêt à vous servir envers le roi mon souverain seigneur & maître , en tout ce qu'il vous plaira de me commander. Je vous remercie , monsieur le chancelier , répondit l'archiduc , je vous prie , qu'en toutes mes affaires envers mondit sieur le roi , vous me veuillez toujours avoir pour recommandé. On lui délivra un acte de la réception d'hommage , & on lui rendit Hesdin , Aire & Béthune.*

Protection & secours accordés au duc de Gueldres.

Pontan. Gel-  
ric.

Fisen , hist.  
Leod.

Auton , hist.  
de Louis XII.

Manuf. de  
Fontanien.

La France avoit compris dans le traité qu'elle venoit de conclure avec l'archiduc , Charles d'Egmond , duc de Gueldres & comte de Zutphen. Dépouillé de ses Etats dès son enfance par le dernier duc de Bourgogne , élevé dans une condition privée , fait prisonnier ensuite par les François dans une rencontre où il combattoit pour ses oppresseurs , il avoit trouvé de la compassion & de la générosité parmi ses nouveaux maîtres qui l'avoient glorieusement rétabli sur le trône de ses peres. Maximilien qui s'étoit fait donner l'investiture de ses Etats avant que d'être parvenu à l'empire , & qui desiroit de les incorporer aux Pays-Bas , l'avoit proscrit par des édits & attaqué à force ouverte , mais toujours sans beaucoup de succès. Aussi politique que guerrier , Charles cédoit au torrent , attendoit les secours de ses alliés ; & lorsqu'on le croyoit écrasé , il reparoissoit plus formidable qu'auparavant. Désespérant d'en triompher par ses propres forces , Maximilien avoit cru devoir intéresser les princes voisins , à la perte d'un homme qu'il peignoit comme un rebelle , un émissaire des François , & l'ennemi de la patrie. Les ducs de Cleves & de Juliers , Frédéric d'Egmond , comte d'Isstein , & quelques autres moins puissants , s'étoient unis à l'empereur & à l'archiduc Philippe ,

moyennant la cession de quelques places ou territoires qui étoient à leur bienséance. Il y avoit si peu d'apparence que Charles d'Egmond pût résister à cette puissante ligue qu'on avoit fait d'avance le partage de ses terres. L'empereur , pour ne point laisser refroidir le zèle de ses alliés , s'étoit hâté de marcher de ce côté après son infructueuse expédition en Bourgogne. C'en étoit fait du malheureux Charles si la France ne le secouroit puissamment. Louis qui ne vouloit ni entrer directement en guerre avec la maison d'Autriche , ni laisser opprimer un allié , engagea le duc de Bourbon à secourir en son propre & privé nom le fils de sa sœur. Il fit tenir des sommes considérables à Robert de la Mark , prince de Bouillon , pour lever promptement des troupes , & s'unir aux François que conduisoit le bâtard de Bourbon. Ces secours foibles & tardifs n'eussent peut-être pas sauvé le malheureux prince si la fortune ne se fût en quelque sorte mise elle-même de la partie , en suscitant à Maximilien une guerre dangereuse qui le força d'abandonner ses conquêtes pour voler vers le Haut-Rhin à la défense de ses pays héréditaires. L'archiduc qui n'avoit paru qu'en qualité d'auxiliaire dans la guerre de Gueldres , quoiqu'il dût en retirer les principaux avantages , ne jugeant plus la partie égale , & craignant de se brouiller avec le roi devenu son suzerain , retira promptement ses troupes. Les autres confédérés découragés par cette désertion , acceptèrent la médiation du roi , & vinrent eux-mêmes à la cour pour transiger sur tous leurs différends. Non-seulement il les réconcilia , mais il parvint à former entr'eux une confédération où il ne dédaigna pas d'entrer lui-même , & au moyen de laquelle il coupa toute communication de l'Allemagne avec les Pays-Bas.

La nouvelle guerre où venoit de s'engager Maximilien , quoiqu'étrangère à la France , eut une telle influence sur le système politique de l'Europe , qu'il est nécessaire d'en faire connoître l'origine & le succès.

Ann 1499.

Renouvellement de l'alliance avec les Suisses: secours & protection



Ann. 1499.

accordés aux  
cantons.

Léonard, traités  
de paix.

Pirkeimer,  
bell. Helvetic.

Manusc. de  
le Grand.

Les Suisses pendant bien des siècles avoient été membres de l'empire, & sujets pour la plupart de la maison d'Autriche. Peu ménagés par les gouverneurs qu'on leur donnoit, ils avoient pris les armes, & après de sanglants combats, ils étoient parvenus à secouer entièrement le joug de leurs anciens maîtres, vivant en république, assez forts pour se défendre dans leurs montagnes, trop pauvres, & en trop petit nombre pour donner de la jalousie à leurs voisins. Louis XI ayant eu occasion de connoître leur valeur & leur discipline militaire, les tira le premier de leur antique obscurité : il contracta un traité d'alliance avec eux ; & considérant la pauvreté de leur pays, il s'engagea, par un effet de sa générosité, ou comme on s'exprimoit alors *de sa charité*, à payer à chaque canton une pension annuelle de deux mille livres pour avoir le droit d'y lever des troupes : il assigna une forte paye à ces soldats auxiliaires, & donna à ceux qui voudroient s'établir en France tous les privilèges de régnicoles. Assurés de la protection de ce puissant monarque, les Suisses ménagerent beaucoup moins leurs anciens maîtres ; ils donnerent tant de chagrin & d'embarras à Sigismond d'Autriche, que ne pouvant réprimer par lui-même leurs entreprises, il crut devoir engager une partie de ses Etats à Charles, dernier duc de Bourgogne, afin de lui fournir le moyen de punir ces dangereux voisins. Louis XI eut le crédit de rompre cette disposition : non-seulement il réconcilia Sigismond avec les Suisses ; il exigea même qu'ils contractassent un traité d'alliance avec ce prince Autrichien. Il n'eût tenu qu'à Maximilien, lorsqu'il hérita de Sigismond, de renouveler ce traité ; mais se trouvant déjà possesseur de tous les Etats de la maison d'Autriche, qui s'étoient considérablement accrus par son mariage avec l'héritière de Bourgogne, croyant même, qu'en qualité d'empereur, il pourroit disposer avec le temps de toutes les forces du corps germanique, il jugea qu'une pareille alliance étoit indigne de son rang : il songea, au contraire, à faire

rentrer sous le joug des sujets révoltés. Le moyen qu'il imagina pour y parvenir, fait honneur à sa politique. Ce fut d'opposer à la confédération Helvétique une autre confédération plus puissante sous le nom de *ligue de Souabe*. Les États qui la composèrent, s'obligèrent à entretenir une armée toujours subsistante de dix mille hommes d'infanterie, & de mille cavaliers qui dut être employée à maintenir la paix publique, à réprimer le brigandage & à faire respecter les loix de l'empire. Les Suisses ne se tromperent point sur sa véritable destination, mais ils en furent peu alarmés. La tranquillité dont ils jouissoient, sans être obligés de s'épuiser pour soudoyer une armée, excitoit la jalousie des confédérés de Souabe. On voulut les obliger, en qualité d'anciens membres de l'empire, à fournir leur contingent : ils n'avoient garde de contribuer à un établissement formé contr'eux. Quelques villes voisines des Suisses cherchant à se délivrer d'une contribution onéreuse, formèrent des alliances secrètes avec eux, & n'attendoient plus qu'une occasion de se séparer ouvertement de la ligue de Souabe. De ce nombre furent les villes de Bâle, de Scaffouse, de Mulhausen & de Strasbourg. Comme cette séparation auroit anéanti la ligue, il falloit la prévenir en déclarant la guerre aux Suisses ; Maximilien la desiroit, mais il desiroit encore plus qu'elle se déclarât sans sa participation, afin qu'il pût, aux frais, & avec les forces du corps Germanique, travailler à recouvrer son patrimoine, dans le temps qu'il ne paroîtroit occupé qu'à faire exécuter les décrets de l'empire. L'événement sembla d'abord répondre à son attente. Après la mort de l'évêque de Coire, les habitants du Tirol pénétrèrent à main armée dans le pays des Grisons, pour se faire justice sur quelques usurpations dont ils accusoient leurs voisins. Ceux-ci voyant ravager leurs terres & brûler leurs maisons, se rassemblèrent promptement, & après avoir battu les ennemis, exercèrent les mêmes hostilités sur leur territoire. Les Tiroliens qui étoient membres de la ligue de Souabe,

---

Ann. 1499.

Ann. 1499.

appellerent à leur secours l'armée de la confédération. Les Grisons eurent recours aux Suisses, leurs anciens alliés ; ainsi ces deux puissantes ligues commencèrent à se choquer. Les confédérés de Souabe battus dans toutes les rencontres, ne manquèrent pas d'appeler Maximilien. Il quitta donc le pays de Gueldres, établit des garnisons dans les places fortes qui bordent la Suisse, & convoqua une diète de tout l'empire dans la ville de Worms ; mais quelque adresse qu'il mit dans ses discours, il ne persuada point à l'assemblée, qu'il ne fût pas l'instigateur & le moteur secret de cette guerre : il n'y eut que les cercles de Souabe & de Franconie qui consentirent à y contribuer. Avec ce secours, & ceux qu'il pouvoit tirer de ses pays héréditaires, Maximilien espéra de venir à bout de son entreprise : les Suisses de leur côté n'oublièrent rien pour se mettre en état de défense. Ils renouvelèrent pour dix ans les anciens traités qu'ils avoient avec la France. Louis s'engagea à donner, à chacun des dix cantons, la somme de deux mille livres de pension, indépendamment de la solde des troupes qu'il tireroit de leur pays : il promit de plus de leur donner un corps de cavalerie auxiliaire, ou, s'ils l'aimoient mieux, quatre-vingt mille florins du Rhin par an, c'est-à-dire, vingt mille par quartier, tant qu'ils auroient la guerre dans leurs pays : de leur côté, les Suisses s'engageoient à lui permettre la levée des troupes dont il auroit besoin, lorsqu'ils n'auroient pas eux-mêmes besoin de toutes leurs forces pour se défendre ; à ne contracter aucune alliance, soit défensive, soit offensive avec les ennemis de la France, à ne point donner passage sur leurs terres à ceux qui viendroient attaquer les François ; à ne pouvoir signer aucun traité de paix ni de trêve sans la participation du roi leur allié. Ils déclarèrent de plus qu'ils n'avoient aucun traité d'alliance avec Ludovic, duc de Milan ; qu'ils ne lui donneroient aucun secours contre le roi, qu'ils reconnurent dès-lors comme vrai propriétaire de ce duché. A ces conditions, Louis leur

avança

avança le premier quartier de leur pension ; il leur envoya même , sans y être obligé , quelques pieces d'artillerie , des ingénieurs , des boulets , & d'autres munitions de guerre.

Ann. 1499.

La France ne pouvoit desirer une conjoncture plus favorable que celle qui se présentoit pour recouvrer le duché de Milan. On n'avoit aucune diversion à craindre de la part de l'Angleterre ni de l'archiduc. Le roi d'Espagne , quoiqu'il conservât au fonds de son cœur une haine invétérée contre les François , & qu'il fût disposé à traverser leurs projets , s'étoit défisté de la ligue d'Italie , parce que n'ayant aucun moyen facile de faire passer des troupes dans le Milanès , il ne vouloit point s'engager dans une guerre dispendieuse , où il n'y avoit rien à gagner pour lui. L'empereur & les Suisses qui avoient un intérêt direct à s'opposer au dessein des François , le premier à cause des droits de la couronne sur le duché de Milan , les seconds par la crainte que devoit leur inspirer un voisin trop puissant , étoient aux mains : & quel que dût être le succès de la guerre opiniâtre & sanglante où ils venoient de s'engager , le vainqueur même devoit se trouver hors d'état d'en entreprendre de long-temps une nouvelle. Les apparences n'étoient guere moins belles du côté de l'Italie.

Si la terreur des armes de Charles VIII avoit suffi pour engager les princes d'Italie à oublier leurs haines personnelles & à se réunir contre les François , elle n'avoit point éteint les semences de jalousie & de défiance qui les animoient les uns contre les autres. Dès que les François cessèrent d'être redoutables , les Italiens reprirent leur premier caractère. La ville de Pise fut , si j'ose ainsi m'exprimer , la pomme de discorde jettée au milieu d'eux. Ludovic l'avoit engagée à se révolter contre les Florentins , espérant qu'à la faveur des troubles qui alloient s'élever en Italie , il parviendroit à s'en rendre maître. Le malheureux ignoroit alors qu'il creusoit un précipice sous ses pas. Charles

Etat de l'Italie.

Guiccardin,  
Comines.  
Macchiavel.  
Belcar.

---

Ann. 1499.

VIII avoit servi, sans s'en douter, les vues de cet ambitieux, en accordant par un premier mouvement de générosité la liberté aux Pisans : ayant reconnu depuis, qu'il n'avoit pas eu le droit d'en disposer, il avoit tâché de la rendre à ses premiers maîtres ; mais il n'avoit pas eu assez d'autorité pour se faire obéir par ses propres capitaines. Frustré de l'espérance qu'ils avoient fondée sur la justice & les promesses de ce monarque, les Florentins assiégèrent Pise, & l'auroient forcée de rentrer sous le joug, si Ludovic & Venise ne se fussent déclarés pour elle. Quoiqu'ils protestassent qu'ils n'agissoient que par un motif de compassion pour les malheureux Pisans, personne ne les crut capables d'un sentiment si généreux ; & dans le temps où ils agissoient de concert, on ne douta point qu'ils ne cherchassent les moyens de se supplanter mutuellement. Les Vénitiens plus riches ou plus adroits, & donnerent des secours plus considérables que ceux que pouvoit fournir Ludovic, & se rendirent bientôt les plus forts. C'étoit donc à eux, selon toutes les apparences, que la place devoit rester. Cette perspective effraya Ludovic ; il auroit beaucoup mieux aimé, s'il ne pouvoit avoir Pise, qu'elle retombât sous le joug des Florentins, moins puissants & moins ambitieux que les Vénitiens. Le reste de l'Italie étoit dans les mêmes sentiments. L'accroissement subit que venoit de prendre Venise, par l'acquisition de quatre des principales villes du royaume de Naples, inspiroit de la terreur à tous ses voisins. On prévoyoit que si déjà maîtresse du golfe Adriatique, elle acquéroit sur la méditerranée Pise & le port de Livourne qui en étoit une dépendance, elle domineroit sans concurrent sur les deux mers, & dicteroit bientôt des loix à toute l'Italie. Ludovic répandoit ses alarmes parmi ses voisins, les exhortoit, ou à obliger, par la crainte d'une ligue générale, les Vénitiens de se désister d'une injuste entreprise ; ou à envoyer des secours si puissants aux Florentins, qu'ils pussent les chasser du territoire de Pise. La difficulté

étoit de faire agréer ces secours aux Florentins. Tout ce qui venoit de la part de Ludovic leur paroissoit suspect : il étoit le premier auteur de leurs maux , & tellement décrié par ses fourberies , qu'on redoutoit plus ses caresses que ses menaces. Un ennemi bien méprisable en apparence , & qu'il avoit jusqu'alors négligé , rompoit ses mesures , déconcertoit tous ses projets. C'étoit le fameux Jérôme Savonarole , dont nous avons déjà parlé dans le volume précédent. Cet homme singulier , qui a retracé dans nos temps modernes une idée de ce que pouvoit l'éloquence dans les anciennes républiques , avoit conçu une affection toute particulière pour les François : quoiqu'ils eussent causé les malheurs de sa patrie , quoiqu'ils ne se fussent point mis en devoir de déposer le pape , & de réformer l'église comme il s'en étoit flatté , il persistoit à maintenir les Florentins dans leur alliance , & à leur inspirer de l'horreur pour la ligue d'Italie. Ludovic qui n'avoit aucun moyen , ni de le gagner , ni de s'en venger , pressa le pape de se faire justice de cet odieux prophète , de cet importun déclamateur. Alexandre y étoit assez disposé de lui-même ; car c'étoit principalement sur la dépravation de la cour de Rome , & le besoin urgent d'une réforme générale , que Savonarole faisoit rouler la plupart de ses sermons. On dit qu'Alexandre ayant délibéré dans un consistoire secret , sur les moyens de fermer la bouche à ce prédicateur indiscret , goûta l'avis qu'ouvrit un des cardinaux de le décorer de la pourpre Romaine , afin de l'intéresser aux désordres qu'il blâmoit ; qu'en conséquence il fit partir un homme de confiance pour lui offrir le chapeau de cardinal : que Savonarole , plus surpris qu'ébloui de cette proposition , invita le nonce , pour toute réponse , à un sermon qu'il devoit prêcher le lendemain : qu'après être monté en chaire , & avoir fait un tableau effrayant de la corruption de la cour de Rome , sans épargner la personne du souverain pontife , il dit à ses auditeurs : *Ceux que la vérité offense , essaient de me lier la langue ,*

Ann. 1499.

Suite de  
l'histoire du  
fameux Sa-  
vonarole.Vita Hieron.  
Savon.  
Thomasi.  
Corio.  
Guiccardini.  
Comines.

Ann. 1499.

*& m'offrent pour prix de ma complaisance un chapeau rouge : ma tête ne rougira jamais que de la couronne du Martire.* N'ayant pu séduire Savonarole , Alexandre essaya de l'intimider ; il commença par lui interdire la chaire , sous peine d'excommunication. Dans une république plus éloignée que n'étoit Florence , de la capitale du monde chrétien , Savonarole eût peut-être joué le rôle de Luther , & changé la face de l'Europe. Le moine Florentin avoit plus de talents naturels & acquis , plus d'ambition , de courage & d'adresse que le moine Allemand : mais il ne trouva point parmi ses concitoyens le même appui. Il s'abstint de prêcher , croyant désarmer le pontife par cette marque de soumission , & tâchant cependant de soutenir le zèle de ses partisans par divers écrits qu'il publia. Mais voyant que cette voie n'étoit pas aussi puissante , pour échauffer les esprits ; que son crédit diminuoit de jour en jour ; que le pape ne se relâchoit point , il reprit ses fonctions ordinaires , déclarant qu'établi de Dieu même , pour annoncer la vérité , & se trouvant réduit , ou à trahir son ministère , ou à déplaire aux puissances de la terre , il aimoit mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Comme il avoit prévu l'orage qui alloit fondre sur sa tête , il n'en fut point ébranlé ; il appella de la sentence du pape au futur concile : le peuple courut en foule à ses sermons , & la persécution n'auroit servi qu'à mettre le sceau à sa célébrité , s'il n'eût eu , dans sa propre république , des ennemis d'autant plus redoutables , qu'ils voiloient leur haine personnelle , du zèle de la religion & de l'obéissance due au souverain pontife. La passion qu'il avoit montrée dans la conjuration , en faveur des Médicis , en faisant condamner au dernier supplice , sans s'astreindre à l'ordre judiciaire , plusieurs jeunes gens des premières familles de Florence , lui avoit attiré la haine de leurs parents. Le soin qu'il avoit pris depuis de les exclure des charges de la république avoit achevé de les aigrir. Forcés pendant un temps de dissimuler une haine

impuissante , ils n'avoient garde de laisser échapper l'occasion qui se présentoit , de briser un joug odieux & avilissant. Appuyés de l'autorité du saint-siege , ils n'oublièrent rien pour décréditer le prétendu prophète dans l'esprit du peuple : ils commencerent par le tourner en ridicule ; ils poussèrent la plaisanterie jusqu'à l'indécence & à la prophétation. Savonarole animoit ses discours d'un geste vif & quelquefois outré ; ils garnirent les bords de sa chaire de pointes de cloux imperceptibles. Après avoir chassé les Médicis , il avoit attaché un grand Christ dans cette même chaire ; il l'avoit fait proclamer roi des Florentins. Souvent dans l'ardeur de son zele , il baisoit les pieds de ce roi , dont il s'étoit en quelque sorte constitué le ministre & l'organe : ils enduisirent d'ordure l'endroit où il avoit coutume de porter ses levres. Ces scenes puériles & grossieres , qu'on ne hasardoit que pour pressentir l'esprit du peuple , n'eussent pu déconcerter Savonarole , si ses partisans eussent montré plus de fermeté , où s'il eût eu affaire à des ennemis moins opiniâtres. Alexandre , indigné du peu de cas qu'on faisoit de ses censures , menaça de mettre toutes les terres de la république en interdit , de venger par le fer & par le feu le mépris de son autorité , si , avant un terme très-court qu'il indiqua , les magistrats ne forçoient au silence le moine rebelle. Ce coup glaça les magistrats ; ils allerent trouver Savonarole , & lui représentant le malheureux état où la république étoit déjà réduite , tout ce qu'elle auroit à craindre , si le pontife se mettoit à la tête de ses ennemis : ils le conjurerent de céder à la nécessité , de sacrifier ses intérêts au bien de l'Etat. Cette priere de la part des magistrats étoit un ordre. Savonarole le comprit ; il cessa encore une fois de prêcher : mais pour occuper toujours l'attention publique , dans le temps qu'il étoit réduit au silence , il se fit remplacer dans les principales chaires de la ville par quelques-uns des Dominicains qu'il avoit formés sous sa discipline : ceux-ci , jaloux de la splendeur qu'il procuroit à leur

---

---

Ann. 1497.



---

---

Ann. 1499.

ordre , & moins circonspects que lui , parce qu'ils avoient moins d'esprit , vanterent sans retenue ses révélations , les annoncerent cruement comme des prophéties. Savonarole de son côté se mit à écrire & à publier de nouvelles révélations : il étoit le premier auteur de la démocratie établie à Florence ; cette forme de gouvernement l'avoit bien servi tant qu'il avoit eu la liberté de haranguer. Exclue de la chaire , il perdoit son influence sur les affaires publiques & sur l'élection des magistrats ; il comprit qu'il étoit perdu s'il ne songeoit au plutôt à donner à la république un chef dont il fût sûr. Il jeta les yeux sur François de Valori , homme fort dévot , mais de peu d'esprit , propre par conséquent à devenir un puissant instrument entre ses mains. Depuis long - temps il l'avoit avancé dans les charges publiques ; il lui avoit procuré la principale influence dans les affaires , en lui confiant le soin de la milice étrangère , & le détail des plus importantes négociations. Tout étoit ménagé pour opérer ce changement ; déjà il faisoit parler le ciel , & le projet alloit être exécuté lorsqu'un ennemi peu redoutable , en apparence , vint renverser un fantôme de puissance , contre lequel le pape & le duc de Milan s'étoient inutilement ligués. Les magistrats de Florence avoient donné la principale chaire de leur ville à un cordelier : jaloux par état de la réputation des dominicains , il prêcha contre Savonarole , qu'il peignit comme un imposteur & un ennemi du saint-siège , tandis que ses disciples le représentoient comme un prophète , comparable à ceux que révéroit l'église. La dispute s'échauffant , entre les cordeliers & les dominicains , un de ces derniers offrit , pour prouver la mission céleste de Savonarole , de traverser un bucher ardent ; le cordelier offrit d'en faire autant pour prouver le contraire ; non pas , disoit ce cordelier sensé , que j'espère d'en échapper , mais content de donner ma vie , puisque mon rival m'y oblige pour détruire l'illusion , & sauver de la damnation les âmes simples qu'a séduites cet impos-

teur. Les magistrats qui auroient dû réprimer le fanatisme de ces deux moines, acceptèrent le défi, & assignèrent aux champions le jour & l'heure de cette épreuve barbare. Envain, Savonarole employa-t-il tout son crédit & toutes les ressources de son esprit pour rompre un engagement qui le concernoit personnellement, & auquel il n'avoit point consenti. Ses ennemis qui commençoient à prévaloir, ne lui laissèrent que la cruelle alternative, ou de déclarer lui-même qu'il avoit abusé le peuple par de fausses prophéties, ou de consentir à l'épreuve proposée volontairement par un de ses disciples, épreuve qui pouvoit seule rétablir le calme dans la république, en constatant quel jugement on devoit porter de ses prédictions. On fit dresser le bucher dans la grande place de Florence, & l'on somma juridiquement les deux champions d'y comparoître à l'heure assignée. Les Franciscains arrivèrent les premiers. Savonarole poussé à bout n'imagina point d'autre subterfuge que de mettre entre les mains de son champion une hostie consacrée, se persuadant bien que ses adversaires & le peuple de Florence ne permettroient pas qu'il entrât dans le feu avec ce gage sacré, & bien résolu de ne pas souffrir qu'il s'en défaisît. Les magistrats avoient pris place; le peuple attiré par la nouveauté du spectacle, étoit rangé sur des échafauds, & même sur les toits des maisons voisines, attendant avec une joie maligne le dénouement de cette scène barbare. Les dominicains s'avancèrent processionnellement, précédés par celui qui devoit entrer dans le bucher, tenant à la main une hostie consacrée. Les cordeliers, comme l'avoit prévu Savonarole, crièrent à la supercherie : les magistrats s'opposèrent à la profanation. Les dominicains tinrent ferme & retournerent vers leur couvent dans le même ordre qu'ils étoient venus, chantant des psaumes, & suivis d'un petit nombre de partisans. La multitude regardant ce qui venoit de se passer comme un affront, & excitée par les ennemis secrets de Savonarole, courut aux ar-

Ann. 1499.

mes : une partie investit le palais de Valori , égorgea ce malheureux citoyen & le mit en pieces : l'autre alla fondre sur le couvent des dominicains qu'ils trouverent prosternés devant le saint sacrement. Ce spectacle n'arrêta point les furieux ; ils se saisirent de Savonarole & de deux autres de ses disciples : ils les traînerent devant les magistrats préposés à juger les criminels. Dans cet état d'humiliation , Savonarole ne se démentit point ; il reçut avec un visage serein , & sans pousser un soupir , les outrages les plus sanglants de ce même peuple dont il avoit été long-temps l'idole : mais son corps foible & usé ne put soutenir les tourments de la question ; il pria qu'on le détachât : il confessa , non des crimes , mais le hardi projet d'engager les princes chrétiens à convoquer un concile écuménique où l'on déposeroit Alexandre VI , & où l'on reformeroit l'église : un violent desir de rendre son nom immortel , non en parvenant aux premières dignités , mais en opérant des révolutions éclatantes : des liaisons secrètes avec les étrangers , par le moyen desquelles il avoit découvert des particularités qu'il avoit annoncées comme des révélations , trop de confiance en ses propres lumieres , trop peu de déférence , ou plutôt un mépris insolent à l'égard des puissances ecclésiastiques , & particulièrement d'Alexandre VI qui se trouvoit pour le malheur de la chrétienté revêtu du souverain pontificat. Ces fautes méritoient , sans doute , une correction fraternelle , une pénitence publique : mais elles ne suffisoient pas pour autoriser une sentence capitale. Ses juges cependant le condamnerent à être pendu au milieu de ses deux compagnons : & de peur que le peuple revenu de sa première fureur , ne fût tenté de les regarder comme des martyrs & d'honorer leurs reliques , on prit la précaution de brûler leurs corps , & de jeter leurs cendres dans la rivière.

Intérêts de  
diverses cours  
d'Italie,

Après la mort de Savonarole , Ludovic ne trouva plus d'obstacle à se concilier les Florentins : il s'engagea solennellement

solennellement à leur rendre Pise , & tout le territoire dépendant de cette république : mais comme il n'osoit encore se déclarer chef d'une ligue contre les Vénitiens , après les avoir le premier appelés à Pise , il voulut se couvrir de l'autorité du pape & du roi de Naples. Il étoit facile de réussir à l'égard de ce dernier. Frédéric , qui voyoit les Vénitiens déjà établis dans ses Etats , devoit naturellement s'opposer à leurs progrès : d'un autre côté la ligue qu'on lui proposoit n'ayant point d'autre but que de dégoûter les François de repasser en Italie , en leur enlevant les seuls alliés qu'ils eussent encore au-delà des Monts , il n'étoit guere moins intéressé à la réussite de ce projet que Ludovic lui-même. La négociation étoit plus épineuse à l'égard d'Alexandre VI.

Comme souverain , il avoit de fortes raisons d'empêcher qu'il ne s'élevât une puissance prépondérante en Italie , par conséquent d'humilier les Vénitiens & de s'opposer à la conquête que méditoient les François : mais l'intérêt de sa famille l'emportoit dans son cœur sur l'intérêt de l'Etat , & il étoit arrivé dans cette indigne famille une horrible catastrophe qui changeoit tous ses projets. César Borgia , le second de ses fils , qu'il avoit fait cardinal , & auquel il avoit déjà conféré un évêché , & un grand nombre d'autres bénéfices , dégoûté d'une profession si peu analogue à son caractère , & trouvant dans son frere aîné , le duc de Candie , un obstacle invincible à son avancement dans le monde , avoit pris le parti de le faire assassiner. Le pape , quoiqu'il aimât tendrement ce fils aîné , & qu'il pleurât amèrement sa perte , s'étoit en quelque sorte consolé , lorsqu'après des perquisitions exactes il eut découvert l'auteur de ce crime exécrable : loin de songer à l'en punir , il sembla vouloir l'en récompenser : il lui conféra les charges qu'avoit possédées le duc de Candie , & lui accorda les dispenses nécessaires pour quitter l'état ecclésiastique où il étoit engagé. Ces faveurs ne contentoient point encore l'ambition de César Borgia :

Tome XI.

K

Ann. 1499.

*Guiccardin.**Corio.**Thomasi.**Justiniani.**Belcarius.*

---

---

Ann. 1499.

devenu chef de sa maison , il aspirait à une souveraineté : il jugea que le chemin le plus court pour y arriver, étoit d'épouser une princesse qui l'approchât du trône : en jettant les yeux sur tous les partis qui se présentèrent en Italie , il n'en trouva point qui remplît mieux ses vues , que Charlotte d'Aragon , fille aînée de Frédéric , roi de Naples : elle possédoit du chef de sa mere la principauté de Tarente : César calcula qu'aidé de la faveur du pape , qui étoit suzerain du royaume de Naples , il ne lui seroit pas impossible , en se défaisant de Frédéric & des enfants que ce roi avoit eus d'un second lit , d'acquérir par ces forfaits un trône que personne n'oseroit plus lui disputer. Lors donc que Ludovic proposa au pape de se déclarer chef de la ligue d'Italie contre les Vénitiens & les François , Alexandre demanda pour toute condition , le mariage de César son fils avec la princesse de Tarente , en montrant que par ce lien il seroit plus intéressé que personne à défendre ce trône , & à ne pas souffrir que les François s'établissent en Italie. Ludovic , chargé de cette proposition , s'efforça de la faire goûter à Frédéric , en lui représentant que bien que sa fille pût prétendre à un plus haut parti , il ne pouvoit trouver , dans les conjonctures malheureuses où étoit l'Italie , une alliance plus utile que celle qu'on lui proposoit ; que du parti que prendroit le pape , dépendoient sa fortune , sa vie , l'état de ses enfants. Il lui cita les exemples de Ferdinand son pere , & d'Alphonse son frere , qui , dans des circonstances moins critiques , avoient sacrifié au bien de l'Etat la répugnance qu'ils avoient pour de pareilles alliances. Frédéric étoit forcé de convenir de la solidité de ces raisons ; mais faisant attention à la perfidie du pere & à la scélératesse du fils , il voyoit qu'il ne feroit que changer d'ennemis , & qu'au lieu d'avoir à se défendre en rase campagne , & à la tête de ses troupes , il auroit à redouter dans son propre palais , & à toutes les heures du jour , le poison ou le fer des assassins : il répondit donc , que

si la providence avoit résolu de le renverser du trône, il en descendroit du moins sans honte & sans reproche. Ludovic n'eut garde de rendre fidèlement une réponse si offensante ; il feignit que pour vaincre un reste de répugnance de la part de Frédéric, il falloit rendre le mariage moins disproportionné : que Charlotte d'Aragon possédant déjà une principauté & de vastes domaines, devoit naturellement épouser un prince qui eût un rang & un état égal au sien : qu'il seroit facile, après avoir forcé les Vénitiens à se désister de leur usurpation & avoir réuni Florence à la ligue d'Italie, de confisquer les petits Etats de quelques-uns des vicaires du saint-siège, & d'en former une souveraineté en faveur de César : qu'alors Frédéric sentiroit mieux le prix de l'alliance qu'on lui proposoit, & qu'il seroit le premier à la rechercher. Si ce discours ne persuada pas le pape, il produisit du moins pour le moment une partie de l'effet que Ludovic en attendoit. Alexandre permit qu'on se servît de son nom pour intimider les Vénitiens ; mais il ne s'obligea point à fournir des secours en cas qu'on en vînt à une guerre déclarée. Assuré de l'aveu du pape, du roi de Naples, & de presque toutes les puissances du second ordre, Ludovic parla avec force sur la nécessité de donner quelque satisfaction aux Florentins par rapport aux droits bien fondés qu'ils avoient sur la ville de Pise ; il proposa pour arbitre le duc de Ferrare son beau-père. Les Vénitiens surpris & indignés qu'un homme qui leur avoit de si grandes obligations ; qui les avoit lui-même appelés dans l'affaire de Pise, osât leur prescrire des loix & cherchât à les rendre odieux à toute l'Italie, rejetterent la proposition ; il s'y étoit attendu : sans rompre encore ouvertement avec eux, afin de laisser une porte ouverte à la négociation, il ferma le passage de ses terres aux secours qu'ils envoyoit à Pise, prêta de l'argent aux Florentins, & mit à leur solde les plus fameux capitaines d'Italie. Ces secours rendirent la supériorité aux Florentins, qui

Ann. 1499.

enleverent en peu de temps tous les forts qui couvroient Pise , & bloquerent cette ville. Les Vénitiens considérant que tous les efforts qu'ils pouvoient faire ne servoient qu'à les épuiser , & qu'une opiniâtreté déplacée acheveroit de les rendre odieux , sans augmenter leur puissance , acceptèrent enfin la médiation qu'ils avoient d'abord rejetée. Plus cette démarche étoit humiliante , & plus ils haïssoient celui qui les y avoit réduits.

Négociations  
avec les Vénitiens :

Partage du  
duché de Milan.

*Ibidem.*

Ce fut dans ces circonstances que les ambassadeurs du roi de France arrivèrent à Venise : ils exposèrent les droits de leur maître sur le duché de Milan assuré à la maison d'Orléans par le contrat de mariage de Valentine Visconti avec Louis premier duc d'Orléans , & usurpé par François Sforce , bâtard d'un soldat de fortune , lequel n'avoit eu d'autre titre pour s'en emparer que son mariage avec une bâtarde des mêmes Visconti. Ils se déchaînerent contre Ludovic , qui n'avoit excité les derniers troubles d'Italie que pour perdre impunément son neveu , & se frayer par un horrible attentat un chemin au trône. Ils exhortèrent les Vénitiens à unir leurs armes à celles du roi très-chrétien , & promirent pour prix de ce service la ville de Crémone avec son territoire , les places & les terres situées sur l'Adige , connues sous le nom de Giara-d'Adda. Ces offres , quelque séduisantes qu'elles fussent , eussent été rejetées dans toute autre conjoncture. Ceux des sénateurs qui jugeoient sans passion , représentèrent fortement le danger de les accepter. Ils remontrèrent que , loin d'acquérir par-là un nouveau degré de puissance , la république qui jusqu'alors avoit eu la prépondérance dans l'Italie , se trouveroit réduite au second rang , ramperoit sous la tutelle d'un voisin orgueilleux & fantasque : que toujours à la veille d'être envahie , elle ne pourroit maintenir son indépendance qu'en entretenant de fortes garnisons , un corps d'armée toujours subsistant ; ce qui non-seulement épuiserait les nouveaux revenus qu'on lui offroit , mais la surchargerait de dépense , & la mettroit dans

l'impossibilité de pourvoir à la sûreté de ses autres possessions : qu'enveloppée de tous côtés par des monarques , rivaux entr'eux , & également ennemis de la liberté de leurs voisins , elle seroit forcée de prendre parti dans toutes leurs querelles , & trembleroit toujours qu'ils ne se reconciliasent à ses dépens. Que l'Italie formoit une sorte de république , au maintien de laquelle ils avoient le plus grand intérêt ; qu'il seroit à désirer que cette grande république ne fût troublée par aucune division intestine ; mais que ce projet étant impossible , on devoit du moins oublier toutes les querelles domestiques , & se réconcilier de bonne foi , toutes les fois qu'il étoit question de fermer l'entrée de l'Italie aux barbares , & d'assurer la liberté commune. Ceux au contraire que la passion de s'agrandir ou le desir de se venger de Ludovic entraînent dans le parti de la France , disoient , qu'après les services que la république avoit rendus à Ludovic , & le prix qu'elle en avoit reçu , ils ne concevoient pas comment on osoit encore proposer de s'allier avec lui : que ses procédés étoient si odieux & si noirs , que quand bien même on pourroit , par des considérations supérieures , les oublier sincèrement à Venise , celui qui s'en sentoit coupable ne les oublieroit jamais , & ne chercheroit à se mettre à couvert d'une vengeance trop méritée qu'en tâchant d'armer contr'eux l'Europe entière : que déjà il étoit parvenu par ses intrigues à soulever tous leurs voisins ; qu'il étoit oncle & allié de l'empereur Maximilien , qui avoit les yeux toujours ouverts sur l'Italie ; que l'on étoit informé que le perfide Ludovic , abjurant tout sentiment de religion & d'humanité , traitoit avec les ennemis du nom chrétien pour attirer leurs armes sur les terres de la république : qu'on s'exposeroit donc à une perte certaine & inévitable en lui laissant le temps de faire agir à la fois tous les ressorts qu'il projettoit d'employer : que l'alliance & le voisinage des François étoient la seule ressource que la république pût opposer à cet orage : que ceux qui

---

Ann. 1499.



Ann. 1499.

sembloient disposés à rejeter cette faveur du ciel ne confidéroient pas que le danger étoit présent : que les motifs de crainte qu'ils alléguoient étoient douteux & éloignés : que les François si terribles dans le champ de bataille étoient le peuple le moins propre à former des établissemens & à conserver une conquête : que leur caractère antipathique avec celui des Lombards force- roit bientôt leurs nouveaux sujets à se révolter , à se mettre sous la protection de la république : que l'Al- lemagne , l'Angleterre & l'Espagne ne verroient point d'un œil indifférent l'accroissement d'un voisin déjà trop redoutable : qu'obligés de faire face à toutes ces puis- sances , & de courir à la défense de leurs propres foyers , les François abandonneroient bientôt le duché de Mi- lan , qui tomberoit alors sans bruit & sans effort au pouvoir de la république : qu'il falloit donc rendre grâce à la providence d'avoir disposé si favorablement les affaires , que le roi de France leur offrit , pour prix d'une alliance qu'ils auroient été dans le cas d'acheter eux-mêmes , une riche province , des villes & des terres si fort à leur bienséance.

Traité avec le  
pape. Arrivée  
de César Bor-  
gia en France.

Thomasi.  
Brantome.  
Belcarius.  
Ferron.  
Belleforest.  
Manusc. de  
Fontaney.

Ce dernier avis l'emporta dans le sénat , on fit partir le plus secrètement qu'il fut possible des ambassadeurs pour mettre la dernière main au traité. La négociation avec le pape étoit déjà terminée. César Borgia , pour qui elle se faisoit , en avoit été le principal agent. Il s'étoit rendu à la cour de France , comme nous avons dit , sous prétexte d'apporter des bulles pour le nou- veau mariage de Louis XII , & un chapeau de cardinal pour d'Amboise. Son voyage couvroit un motif beau- coup plus important. La princesse de Tarente sur la- quelle il avoit jetté les yeux , étoit élevée à la cour de Louis : elle possédoit en France le comté de Rouergue du chef de sa mere , & Frédéric qui cherchoit à se ménager la protection du roi , lui avoit laissé le soin de la marier. César espéroit que la protection du roi dont il se croyoit assuré , leveroit facilement tous les obstacles qui pourroient s'opposer à son mariage. Son

équipage répondoit à de si flatteuses espérances. Ecoutons un Auteur presque contemporain : » Devant lui  
» marchoient vingt-quatre mulets fort beaux , chargés  
» de bahuts , coffres , valises , couverts de tapis avec les  
» écussons & 'armes dudit duc : après venoient vingt-  
» quatre autres mulets avec des couvertures de rouge &  
» jaune mi-parties , car ils portoient la livrée du roi qui  
» étoit jaune & rouge : puis après suivoient douze mu-  
» lets avec des couvertures jaunes de satin barrées tout  
» à travers : puis venoient dix mulets ayant couvertures  
» de drap d'or , dont l'une barre étoit de drap d'or frisé ,  
» & l'autre ras , qui font en tout soixante-dix par com-  
» pte : après vinrent seize beaux grands courriers , les-  
» quels on tenoit en main , couverts de drap d'or rouge  
» & jaune , ayant leurs brides à la genette & à la cou-  
» tume du pays : après cela venoient dix-huit pages  
» chacun sur un beau courrier , dont seize étoient vêtus  
» de velours cramoisi , & les deux autres de drap d'or  
» frisé. Pensez que c'étoient , disoit le monde , ses deux  
» mignons , pour être ainsi plus braves que les autres.  
» De plus par six laquais étoient menées , comme de  
» ce temps on en usoit fort , six belles mules riche-  
» ment enharnachées de selles , brides , harnois tous  
» complets , de velours cramoisi , & les laquais vêtus  
» de même : & après venoient deux mulets portant  
» coffres , & tout couverts de drap d'or. Pensez , di-  
» soit le monde , que ces deux-là portoient quelque  
» chose de plus exquis que les autres , ou de ses belles  
» & riches pierreries pour sa maîtresse & pour d'au-  
» tres , ou quelques bulles & belles indulgences de  
» Rome , ou quelques saintes reliques , disoit ainsi le  
» monde. Puis après venoient trente gentilshommes  
» vêtus de drap d'or & de drap d'argent. Item , il y  
» avoit trois ménétriers , c'est à savoir deux tambours  
» & un rebec vêtus de drap d'or , & aussi les instru-  
» ments étoient d'argent avec de grosses chaînes d'or ,  
» & alloient lesdits ménétriers entre les gentilshommes  
» & le duc , sonnant toujours. Item , quatre trompettes

---

Ann. 1499.

Ann. 1499,

» & clairons d'argent richement habillés, sonnant tous  
 » jours de leurs instruments. Il y avoit aussi vingt-  
 » quatre laquais tous vêtus de velours cramoisi, mi-  
 » partie de soie jaune, & étoient tous autour dudit  
 » duc. . . . Il étoit monté sur un gros & grand courfier  
 » harnaché fort richement avec une robe de satin  
 » rouge & de drap d'or mi-partie. ( je ne puis pas  
 » bien comprendre, quant à moi, cette étoffe, ) &  
 » brodée de force riches pierreries & grosses perles. A  
 » son bonnet étoient doubles rangs de cinq ou six ru-  
 » bis gros comme une grosse fève qui montroient une  
 » grande lueur. Sur le rebras de sa barrette il y avoit  
 » aussi grande quantité de pierreries jusques à ses bottes  
 » qui étoient toutes lardées de cordons d'or & bordées  
 » de perles, & un collier qui valoit bien trente mille  
 » ducats. Le cheval qu'il montoit étoit tout chargé de  
 » feuilles d'or & couvert de bonne orfèvrerie, avec  
 » force perles & pierreries. Outre cela il avoit une  
 » belle petite mule pour se promener par la ville, qui  
 » avoit tout son harnois, comme la selle, la bride &  
 » le poitrail, tout couvert de roses de fin or épais d'un  
 » doigt. Et pour faire la queue de tout, il y avoit en-  
 » core vingt-quatre mulets avec des couvertures rou-  
 » ges, ayant les armoiries dudit seigneur, avec force  
 » carriages de chariots qui portoient force autres be-  
 » sognes, comme lits de campagne, de la vaisselle,  
 » & autres choses ». Tel étoit l'équipage du galant :  
 mais ce qu'on regarda comme une magnificence plus  
 extravagante encore, un faste plus insolent, c'est d'a-  
 voir ferré les pieds de son cheval d'or massif.

Louis qui s'étoit mis à une fenêtre pour être témoin  
 de cette entrée, se divertit avec quelques-uns de ses  
 courtisans de la folie de cet aventurier. Il ne crut pas  
 pouvoir se dispenser de le proposer pour époux à la  
 princesse de Tarente : mais il le fit, sans user de son  
 autorité, & même sans aucune envie de réussir, puisque  
 méditant déjà lui-même la conquête de Naples, ç'eût  
 été former un obstacle à ses desseins que d'intéresser

le pape & César Borgia à la défense de ce royaume. Charlotte d'Aragon, princesse dont la sagesse égaloit la beauté, répondit qu'elle obéiroit, si pour prix du sacrifice qu'on exigeoit d'elle, le roi daignoit assurer à son malheureux pere & à ses freres le trône & la vie, en se désistant en leur faveur des droits qu'il réclamoit sur le royaume de Naples. N'ayant pu obtenir ce désistement, & bien assurée qu'elle étoit libre, elle déclara qu'elle n'épouserait jamais un prêtre, fils de prêtre, assassin de son propre frere, la honte & l'exécration du genre humain. Après une réponse si positive, César fut forcé de tourner ses regards d'un autre côté. N'osant aspirer à une princesse du sang de France, il rechercha Charlotte d'Albret, fille d'Alain, surnommé le Grand, & sœur du roi de Navarre. Le pere sollicité par le pape & par le roi, fit des difficultés pour obtenir de meilleures conditions : outre la dot considérable que le roi voulut bien assurer à la nouvelle épouse, on stipula un chapeau de cardinal pour un des fils d'Alain. Le roi créa César duc de Valentinois, lui donna des terres considérables, une compagnie d'ordonnance, des pensions, promit de lui prêter, après la conquête de Milan, quatre cents lances & quatre mille Suisses pour soumettre quelques-uns des vicaires de l'église, dont la dépouille serviroit à lui former une souveraineté sous la mouvance du saint siege. César par reconnaissance voulut prendre le nom de la nouvelle patrie qui sembloit l'adopter. Il ne se fit plus nommer que *César di Francia*.

Ann. 1499.

Après s'être assuré du secours, ou du moins de la neutralité des deux seules puissances d'Italie qui eussent pu arrêter l'exécution de ses projets, Louis desiroit encore de mettre dans ses intérêts la république de Florence. Il la fit presser par les ambassadeurs qu'elle tenoit à sa cour de rompre tout commerce avec Ludovic, de révoquer les pouvoirs accordés au duc de Ferrare pour transiger avec les Vénitiens, enfin de lui fournir des troupes pour la conquête du duché de Milan,

Négociations  
inutiles avec  
les Florentins.*Guiccardin.*  
*Belcarius.*

Ann. 1499.

promettant à ce prix de la protéger , & de lui restituer la ville de Pise : c'étoit conseiller aux Florentins une noirceur , sans même les assurer suffisamment qu'ils en seroient récompensés. Car après toutes les promesses que leur avoit faites Charles VIII , & qui n'avoient point eu d'exécution , qui pouvoit leur répondre que Louis seroit plus exact à remplir ses engagements ? Voudroit-il pour les favoriser se brouiller avec les Vénitiens leurs ennemis , dont il s'étoit déjà rendu l'allié & qu'il ménageroit toujours plus que la malheureuse Florence ? Ludovic au contraire , depuis le temps qu'il s'étoit rapproché d'eux leur avoit rendu les services les plus importants : déjà par ses négociations , & les secours d'hommes & d'argent qu'il leur avoit fournis , il les avoit mis à portée de recouvrer une partie de leurs terres , & de disputer le reste avec avantage. Devoient-ils pour prix de ce bienfait conspirer à le dépouiller , à le perdre de fond en comble ? Ils ne pouvoient donc , sans manquer aux devoirs les plus sacrés , rendre une réponse satisfaisante à la demande de Louis XII. Ce monarque cependant s'indignoit que des gens qui tourmentoient depuis nombre d'années les ministres de son prédécesseur , ou les siens , pour en être protégés , rejettassent sa médiation lorsqu'elle leur étoit offerte : & comme il étoit naturellement ennemi de toute espèce de dissimulation , peut-être les auroit-il chassés de sa cour & en fût-il venu avec eux à une rupture ouverte , si quelques-uns de ses conseillers ne lui eussent représenté qu'en forçant les Florentins à condescendre à sa volonté , il se mettroit dans le cas ou de manquer à ses engagements , ce qui terniroit sa gloire , ou de se brouiller avec les Vénitiens , dont l'alliance lui étoit beaucoup plus précieuse ; que n'ayant aucun secours à espérer d'une république épuisée par de longues guerres & en proie à l'anarchie , il n'avoit point non plus à craindre qu'elle osât , à l'approche d'une armée Française , mêler ses intérêts , ni faire cause commune avec le duc de Milan. Louis sentant

la sagesse de ce conseil se désista de ses poursuites.

Il ne s'agissoit plus que de trouver de l'argent pour fournir aux frais de cette entreprise. Charles VIII étoit mort endetté : cette considération n'avoit point empêché Louis de diminuer les impôts à son avènement au trône, & il ne pouvoit consentir à faire contribuer ses sujets à une guerre qui lui étoit personnelle, & qui étoit en quelque sorte étrangère à la nation, puisque ce n'étoit point comme roi de France, mais comme duc d'Orléans qu'il réclamoit la possession du duché de Milan. Dans cet embarras on proposa de rechercher la conduite des gens de finance, qui, sous le regne foible de Charles VIII, avoient profité de l'inattention ou de la trop grande facilité du cardinal Brissonnet pour amasser des fortunes rapides & scandaleuses. Ce moyen violent déplut à Louis XII. Le cardinal d'Amboise en proposa un autre, qui bien que moins odieux en lui-même, étoit d'une dangereuse conséquence : ce fut de vendre tous les offices de finance. Il représenta que ces offices étant très-lucratifs, même entre les mains des hommes les plus intègres, tous ceux qui s'en trouvoient déjà pourvus, ou qui en desiroient, ne feroient aucune difficulté d'avancer des sommes considérables pour assurer leur état pendant leur vie. Il faut rendre justice à Louis XII, malgré les applaudissements que reçut cet avis dans le conseil, malgré sa déférence ordinaire pour le sentiment de celui qu'il regardoit plutôt comme son ami que comme son ministre, il ne se prêta qu'avec une répugnance extrême à cet arrangement. Il considéroit apparemment combien il étoit dangereux d'autoriser davantage des hommes qu'il étoit déjà si difficile de contenir : qu'on n'achete le droit de rendre des services à l'état que pour les lui vendre ensuite à un trop gros intérêt : que la cupidité des traitants, échauffée par la nécessité de se rembourser de leurs avances, les rendroit plus âpres à vexer le peuple, & à découvrir de nouveaux moyens d'oppression. Si le desir de profiter d'une occasion unique

Ann. 1499.

Vente des offices de finance.

Budeus, de asse.

Joli, traité des offices.

Ann. 1499.

l'emporta sur ces considérations , ce ne fut que dans l'espérance de pouvoir bientôt rembourser les avances qu'il tira des gens de finances , & de rétablir les choses sur l'ancien pied. Je trouve même dans quelques Auteurs , qu'il satisfit en effet à cet engagement , & qu'il n'oublia rien pour abolir la mémoire d'une action qu'il se reprochoit.

Entrée des  
Francois dans  
le Milanés :  
préparatifs de  
Ludovic.

*Auton , hist.  
de Louis XII.  
Guicchardin.  
Corio.  
Ferron.  
Folietta.  
P. Martir.*

Dès que l'argent fut prêt , l'armée se mit en marche. On y comptoit jusqu'à seize cents lances , c'est-à-dire , neuf mille six cents chevaux , treize mille hommes d'infanterie , dont cinq mille Suisses & huit mille François. La première division étoit commandée par Jean-Jacques Trivulse , Milanois , & ennemi personnel de Ludovic ; la seconde par Louis de Luxembourg , comte de Ligni ; la troisième par Eberard Stuart , seigneur d'Aubigni , tous trois distingués par leur bravoure & leur expérience. Trivulse , à qui sa naissance & sa qualité de chef des Guelphes donnoient des parents , des partisans , ou des amis dans presque toutes les villes d'Italie , s'étant rendu le premier dans le comté d'Asti , répandit un grand nombre de manifestes , où peignant des couleurs les plus noires l'administration de Ludovic , il exhortoit les peuples à secouer le joug d'un tyran , & à s'unir au roi de France leur légitime souverain. Il annonçoit que ce monarque riche , & puissant , content de leur procurer la liberté , étoit dans la disposition de les décharger de toutes sortes d'impôts , s'ils ne mettoient eux-mêmes des obstacles par une opiniâtreté déplacée , aux graces qu'il avoit dessein de leur accorder. Le peuple oppressé , reçut avec transport cette déclaration ; & avant que les François fussent passés en Italie , tout étoit déjà plein de fermentation.

Ludovic ne s'oublioit pas dans ces moments critiques. Il avoit long-temps refusé de croire que les Vénitiens consentissent jamais à voir les François former un établissement en Italie ; & quoiqu'il eût été le premier à les y appeller sous le regne précédent , il avoit fi

bonne opinion du sénat Vénitien , qu'il ne pouvoit le croire capable d'une faute si grossière. Lorsqu'il sçut enfin , à n'en pouvoir douter , que la ligue étoit formée , il ne songea plus qu'à lui en opposer une autre capable de la balancer. Le roi de Naples étoit son allié nécessaire ; mais il étoit pauvre & mal obéi dans ses Etats. Ils agirent de concert auprès de Ferdinand le Catholique , qui en les exhortant à se défendre avec courage , montra l'impossibilité où il se trouvoit de faire passer assez promptement des secours dans le Milanès. Ils négocièrent avec plus de succès à la Porte. Bajazet se souvenoit encore du danger qu'il avoit couru lorsque Charles VIII , à peine établi à Naples , méditoit déjà d'assiéger Constantinople , & s'étoit ouvert le chemin jusqu'aux portes de cette capitale : il crut facilement que les Vénitiens qui l'avoient sauvé de ce péril en lui découvrant la conspiration , s'étoient repentis de ce service , & ne s'étoient ligüés avec les François que pour leur applanir la même route. Il commença donc le premier à les attaquer dans la Morée , sur les côtes du golfe Adriatique : il poussa des détachemens jusqu' dans le Frioul. L'allié le plus important de Ludovic , celui qu'il avoit le plus ménagé , & duquel il devoit attendre les services les plus essentiels , étoit l'empereur Maximilien. Mais après s'être engagé trop légèrement dans une guerre ruineuse , après avoir été battu par les Suisses dans cinq ou six rencontres , Maximilien voyoit ses armées détruites , ses finances épuisées , les membres de l'empire refroidis à son égard ; & ses propres sujets mécontents. La honte de demander la paix à un ennemi qu'il avoit trop méprisé , l'empêchoit de poser les armes , quoiqu'il sentît depuis long-temps qu'il faisoit des efforts superflus. Ludovic le tira de cet embarras. Comme il avoit des liaisons étroites avec quelques cantons Suisses , sur-tout avec celui de Berne , il fit agréer sa médiation , & envoya Galéas Visconti pour mettre la dernière main au traité. Quelque activité que celui-ci fit paroître dans la négocia-

---

Ann. 1499.



---

Ann. 1499.

tion , elle ne fut terminée que lorsque les François étoient en marche pour traverser les Alpes. Maximilien épuisé & sans ressource , ne rougissoit point de demander de l'argent à Ludovic pour refaire une autre armée , qui vraisemblablement n'eût pu arriver assez à temps pour le défendre , quand même l'empereur n'auroit pas , suivant sa coutume , dissipé cet argent en folles dépenses. Ludovic aima mieux se priver d'un secours qui lui étoit d'ailleurs si nécessaire , que de hazarder sa dernière ressource. Il eut recours à ses voisins ; mais avec aussi peu de succès. Les Florentins à qui il venoit de rendre de grands services , à qui il en faisoit espérer de plus importants , promettoient des secours secrets , refusoient de prendre aucun engagement par écrit , s'excusant le mieux qu'ils pouvoient sur les troubles qui agitoient la république , & qui empêchoient de former aucune délibération générale. Il paroissoit clairement par leur conduite qu'ils vouloient attendre l'événement , & se ménager avec les deux partis. Le duc de Ferrare s'expliqua plus clairement. Quoique beau-pere de Ludovic , il n'avoit point oublié que celui-ci avoit contribué à lui faire perdre , plusieurs années auparavant , la Polesine de Rovigo , dont les Vénitiens étoient restés en possession. Il déclara donc à son gendre , qu'ayant introduit lui-même les Vénitiens dans le centre de ses États , il ne devoit point trouver mauvais qu'il ne se brouillât pas légèrement avec eux , & qu'il gardât ses troupes pour la sûreté de ses places. Ferdinand de Gonzague , marquis de Mantoue , pouvoit , par la réputation dont il jouissoit alors , donner du poids au parti qu'il embrasseroit. Il avoit été élu généralissime de la confédération d'Italie contre Charles VIII ; il avoit gagné la confiance & l'estime de presque tous les chefs de bande qui faisoient métier de vendre leurs services aux puissances qui leur offroient une solde. Ludovic crut devoir l'acquérir , & y réussit d'abord. Mais , comme avant que de songer à lui , il avoit confié le commandement général de ses

troupes à Galéas de Saint-Séverin & au comte de Cajazze son frere , il n'avoit plus de rang à donner au marquis , sans dégrader en quelque sorte ces deux seigneurs qu'il avoit intérêt de ménager. Ne pouvant les faire consentir à ce nouvel arrangement , il fut obligé de chicaner le marquis de Mantoue sur les conditions du traité qu'il venoit de conclure avec lui , & de se passer de ses services. Malgré tous ces contre-temps , comme il ne manquoit point encore d'argent , & que les seules troupes que connût alors l'Italie , étoient des troupes mercenaires & vénales , il se trouva en état d'opposer une armée à-peu-près égale à l'armée Française qui venoit l'attaquer. Il ne songea point d'abord aux Vénitiens , soit qu'il crût que suivant la méthode Italienne , ils consumeroient un temps considérable en préparatifs , soit qu'il jugeât qu'ils auroient assez d'occupation à faire face aux Turcs qui ravageoient leurs terres. Ayant appris cependant que les troupes Vénitiennes défilioient sur la frontière , il ne put se dispenser de leur opposer une petite armée d'observation sous la conduite de Cajazze , laissant à Galéas le commandement de la grande , qui devoit décider du sort de l'Etat. Il lui avoit recommandé de bien munir les places fortes , de défendre le passage des rivières , & de traîner le plus qu'il seroit possible la guerre en longueur , afin de donner le temps à Maximilien d'arriver à son secours.

Ces dispositions étoient sages ; elles auroient vraisemblablement sauvé Ludovic si ses troupes eussent eu plus de courage , & ses généraux plus de fidélité : mais un homme qui se glorifioit de ses perfidies , devoit périr par une longue chaîne de trahisons. Les Français s'étant avancés sur les bords du Tanaro , trouverent le passage de cette rivière défendu par deux forteresses qui sembloient devoir les arrêter long-temps. La première nommée Arazzo avoit cinq cents hommes de garnison , & ne manquoit point de munitions. La vue de l'artillerie Française effraya ces soldats Italiens ;

---

Ann. 1499.

Conquête du Milanès, évacuation de Ludovic.

Auteurs qui *supra*.

Ann. 1499.

peu exercés dans l'art des sieges : ils capitulerent , & eurent la liberté de se retirer. La forteresse d'Anon , située sur l'autre bord du Tanaro , promettoit plus de résistance : elle avoit été bien réparée , & avoit sept cents hommes de garnison. Galéas se proposoit d'y jeter un nouveau renfort , mais il trouva tous les passages fermés. La place se défendit quelques jours , & fut emportée d'assaut : celle de Valence fut livrée par Donato Rassignino qui se laissa corrompre par Trivulse. Galéas ne pouvant prendre confiance en ces commandans subalternes , & craignant de voir fondre ses troupes en détail , rappella la plupart de ces garnisons particulières , & se retira avec son armée dans Alexandrie de la Paille , où il établit son quartier général. Les François , après avoir enlevé sans résistance Valence , Bassignan , Voghiera & Tortone , vinrent l'investir dans Alexandrie.

Ces nouvelles jetterent le trouble dans l'ame de Ludovic : au lieu de cacher au peuple l'extrémité où il étoit réduit , il prit des mesures qui ne la laisserent ignorer à personne. Il fit le dénombrement des bourgeois de la ville de Milan , & obligea tous ceux qui étoient en âge de porter les armes , de s'inscrire & de former des compagnies de milice ; il publia des édits pour supprimer la plupart des impôts , & assemblant les magistrats , il leur tint un discours souvent interrompu par des sanglots , où tâchant d'excuser ses fautes & de faire valoir ses services , il n'oublia rien pour détruire les flatteuses espérances qu'ils pouvoient avoir conçues de la domination François. Un soin plus pressant l'agitoit ; l'armée sur laquelle il fondeoit son salut étoit assiégée à Alexandrie , & quoiqu'elle fût en état de résister long-temps , puisqu'elle étoit encore composée de douze cents hommes d'armes , douze cents chevaux légers & trois mille hommes d'infanterie , il se persuada qu'elle étoit perdue s'il ne trouvoit promptement moyen de la dégager : il écrivit donc au comte de Cajazze de quitter ses quartiers où il étoit aux mains avec les Vénitiens ,

Vénitiens, & de voler au secours de son frere. Cajazze avoit déjà traité secrètement avec les François : indigné que son cadet, qui avoit moins d'expérience que lui dans l'art militaire, eût emporté par la faveur un rang qu'il croyoit lui être dû, il ne songeoit alors qu'à bien assurer sa vengeance. Il feignit d'être arrêté par des difficultés insurmontables, mit des lenteurs étudiées dans sa marche, & attendit le dénouement. Il fut tel qu'il l'avoit espéré. Galéas dès la troisieme nuit du siege se déroba de la ville avec une compagnie de cavalerie légère & accourut à Milan. Il montrait, pour couvrir la honte de cette desertion, une prétendue lettre de Ludovic, qui l'appelloit auprès de lui pour étouffer un commencement de sédition à Milan. Si cette lettre fut réellement écrite, on peut soupçonner qu'elle avoit été fabriquée par Cajazze, qui avoit intérêt de hâter la révolution. Les troupes s'apercevant de l'évasion de leur général ne songerent qu'à le suivre : une partie eut le bonheur d'échapper, les autres se rendirent sans résistance ou furent passées au fil de l'épée. Les bourgeois de Milan avoient pris les armes ; mais ils montraient si peu de soumission aux ordres de Ludovic, qu'ils assassinèrent en plein jour, & au milieu de la place publique, Antoine de Landriano son grand trésorier. Connoissant alors toute l'étendue de son malheur, il ne songea plus qu'à céder à l'orage, qu'à chercher avec sa triste famille un asyle à la cour de Maximilien.

Depuis que le pape s'étoit ligué avec les François, le cardinal Ascagne Sforce qui avoit été long-temps son confident, & qui venoit de perdre tout son crédit, s'étoit retiré auprès de son frere pour l'aider de ses conseils & de son épée : n'osant s'opposer au projet qu'il avoit formé de se retirer en Allemagne, il s'offrit du moins à lui conserver pendant ce temps le château de Milan qu'on regardoit comme imprenable, où il devoit laisser tout ce qu'il avoit de plus précieux. Ludovic ne pouvoit le remettre entre des mains plus

---

Ann. 1499.

sûres ; mais y ayant déjà installé Bernardin d'Acorté un de ses favoris , & ne voulant pas donner une sensible mortification à ce gentilhomme dont il n'avoit aucun sujet de se plaindre , il pria le cardinal de vouloir bien se charger de conduire ses trésors & ses enfants à la cour de l'empereur , de leur servir de pere jusqu'à ce qu'il pût s'y rendre lui-même. Il employa ce délai à renforcer la garnison du château , & à le mettre hors de danger. Apprenant que les François approchoient , & craignant qu'ils ne lui coupassent le chemin de la retraite , il partit enfin avec une foible escorte , versant des larmes , & tournant souvent la tête pour voir encore les tours de ce château dont il s'éloignoit. Cajasse , dont la trahison n'avoit point encore éclaté , alla l'attendre sur la route ; après lui avoir reproché sa lâcheté , il lui déclara que puisqu'il abandonnoit ses sujets dans le danger , ils se croyoient dégagés de leurs serments , & libres de prendre le parti qui leur conviendrait. Se joignant aussitôt aux François avec sa compagnie de gens d'armes , il leur servit de guide pour donner la chasse à Ludovic , qui fut poursuivi de fort près , & n'échappa que de quelques instants.

Les citoyens de Milan envoyèrent des députés au camp des François , pour les prier de venir se rafraîchir dans leur ville , sans même attendre l'arrivée du roi avec lequel ils se réservoient de stipuler les conditions de leur soumission. La république de Gênes qui étoit loin du danger , prévint les François : la noblesse & le peuple se disputèrent la gloire de donner les premières marques de soumission ; tous se féliciterent de retourner sous la domination de leurs anciens maîtres. La ville de Crémone envoya ses clefs aux généraux François ; mais comme elle avoit été cédée aux Vénitiens par le traité d'alliance , on refusa de les recevoir ; on leur dit de s'adresser au sénat de Venise , quelque répugnance qu'ils montrassent pour cette nouvelle domination , & quelque chagrin que causât aux Milanois ce démembrement de leur Etat. Il ne restoit donc plus à

subjuguer que le château de Milan : ce château étoit regardé comme une place si importante que celui qui en étoit en possession devoit , par succession de temps , se rendre maître du reste du duché. Une nouvelle trahison , plus infigne que toutes les précédentes , enleva bientôt cette dernière ressource à Ludovic. Bernardin d'Acorté , qu'il avoit nourri en qualité de page dans sa maison : qu'il avoit préféré pour ce poste de confiance à tous les grands seigneurs d'Italie , au cardinal Ascagne son frere , sans attendre qu'on tirât un seul coup de canon , sans manquer d'aucune sorte de munitions , capitula douze jours après le départ de son maître , stipulant pour prix de sa perfidie , le don de tous les meubles qui étoient dans le château , dix mille écus pour être distribués à sa garnison , une compagnie d'ordonnance , & une forte pension. On lui tint exactement parole sur tous ces points : mais l'action qu'il venoit de commettre parut si infâme à ceux même qui en profitoient , qu'on ne le regarda plus que comme un objet d'exécration : n'osant ni aborder personne , ni se montrer en public , il mourut , quelque temps après , de regret & de honte.

Vingt jours étoient à peine écoulés depuis que les François avoient mis le pied dans le duché de Milan , & déjà tout étoit soumis : Louis , qui s'étoit avancé jusqu'à Lyon pour recevoir plus promptement des nouvelles & pourvoir aux besoins qui pouvoient survenir , passa en diligence les Monts , & fit son entrée solennelle dans la capitale de ce nouvel Etat , en habit ducal : non-seulement il confirma les libertés & les privilèges de ses nouveaux sujets ; mais il voulut encore se les attacher par des graces qu'ils ne lui demandoient pas. Ayant appris que tout ecclésiastique constitué en dignité payoit chaque année au duc une espece de tribut , pour être dispensé de fournir un bœuf à sa table ; il voulut connoître le titre sur lequel étoit fondée cette obligation : la nature même de cette redevance suppo-

Ann. 1499.

Louis prend possession du Milanès : graces accordées à ses nouveaux sujets.

*Auton.  
Seiffel.  
St. Gelais.  
Belcarius.  
Feiron.*

---

Ann. 1499.

ainsi il n'est point surprenant qu'on n'en pût découvrir le titre primordial. Louis, ne se croyant pas fondé à la percevoir, en déchargea les ecclésiastiques. Les derniers ducs de Milan avoient dépouillé la noblesse du droit de chasse, & s'en étoient réservé le droit exclusif dans toute l'étendue de leur domination, sacrifiant à un vain amusement une partie de la richesse de l'Etat, les travaux du laboureur, les moissons, en un mot, qui se trouvoient ravagées par la quantité énorme des bêtes fauves & de toute espèce de gibier qui pulluloient dans les vastes plaines de la Lombardie. Louis rendit le droit de chasse à tous les gentilshommes, de la même manière qu'ils en jouissoient en France : sans doute il se seroit encore rapproché davantage de l'ordre naturel, s'il eût étendu ce droit indifféremment à tout possesseur de terre. Outre ce premier bienfait, Louis songea à soulager le peuple d'une manière plus directe en diminuant considérablement les impôts. Peut-être même poussa-t-il trop loin la générosité à cet égard : car il en supprima les deux tiers, dans un temps où il ne pouvoit se dispenser d'entretenir beaucoup de troupes pour la conservation de cette nouvelle conquête : l'impôt qui montoit sous Ludovic à seize cents quatre-vingt-six mille livres, se trouva réduit à six cents vingt-deux mille cinquante livres. En laissant aux Milanois leurs anciens magistrats, il créa pour les causes d'appel un parlement, sur le modèle de ceux qui subsistoient en France, & établit pour premier président Pierre de Sacerge, évêque de Luçon. Louis songea ensuite à récompenser ceux de ses officiers qui, par leur conduite & leur bravoure, avoient le plus contribué à la conquête : il leur distribua les biens de plusieurs familles considérables, qui avoient pris le parti de s'expatrier par attachement pour leur ancien souverain : comme ces biens ne suffisoient pas, il y ajouta des terres qu'il détacha du domaine ducal. Trivulse, outre une portion considérable de ce domaine, eut le gouvernement du duché de Milan. Le comte de Ligni fut gou-

verneur du comté de Pavie ; & on donna le gouvernement particulier de Gênes à Philippe de Cleves Ravestein.

Ann. 1499.

Une révolution si subite renversa cet équilibre de puissance sur lequel étoit appuyée la liberté de l'Italie.

Intérêts des  
cours d'Italie.

Dans ces premiers moments tout parut disposé à subir la loi du vainqueur, ou du-moins à implorer sa protection. Le marquis de Mantoue, qui, un mois auparavant, avoit consenti à se charger du commandement des troupes de Ludovic, & à faire cause commune avec lui, se rendit auprès du roi, & obtint par ses assiduités le cordon de S. Michel, une compagnie d'ordonnance & une pension. Le duc de Ferrare avoit mérité l'indignation des François : élu dépositaire de la forteresse de Gênes, & engagé par serment de la remettre, après un certain temps, à celle des deux parties contractantes qui observeroit le traité de Novarre, il l'avoit remise à Ludovic son gendre, qui n'avoit tenu aucunes des conditions de ce traité. La neutralité qu'il avoit observée pendant la dernière guerre, n'avoit pas effacé le souvenir de cette prévarication : mais quelques dons répandus adroitement à ceux qui formoient le conseil, des protestations d'une fidélité inviolable, des soins, des complaisances, le réconcilièrent parfaitement avec les François. Bentivoglio, seigneur ou tyran de Boulogne, étoit dans une position plus embarrassante : il avoit été constamment l'allié de Ludovic, & lui avoit fourni des secours dans la dernière guerre ; n'osant donc se montrer à la cour de Louis, il y députa son fils, qui, en s'obligeant au nom de son pere à payer un tribut annuel, parvint à le faire admettre au nombre des princes que le roi prenoit sous sa protection, & auxquels il assuroit leurs Etats. Les députés de Florence se présentèrent ensuite, & essuyèrent bien des mortifications. Trivulsi, le comte de Ligni, & plusieurs autres courtisans, les haïssoient. La mort de Paul Vitelli leur général, connu & aimé des François, & auquel sur un léger soupçon ils venoient de faire trancher la tête, les avoit

Guicchardin.  
Anton.  
Belcarinus.



---

---

Ann. 1499.

rendus odieux à tous les militaires. Louis paroïssoit assez disposé à entrer dans les mêmes sentiments , mais une autre considération lui fit prêter l'oreille à leurs propositions. Il méditoit déjà la conquête du royaume de Naples , & l'alliance des Florentins pouvoit lui fournir de grandes facilités pour l'exécution de ce projet. Ils offroient , dès que le roi les auroit remis en possession de Pise , de lui fournir cinq cents lances pour cette expédition , entretenues pendant trois mois à leurs dépens , & cinquante mille ducats pour soudoyer cinq mille Suisses. Ils s'engageoient encore à rembourser incessamment au roi trente-six mille ducats que Ludovic leur avoit prêtés dans leurs besoins , & qu'ils supposoient appartenir à Louis , comme provenus du duché de Milan , son vrai & ancien patrimoine. A ces conditions , Louis s'engagea à les remettre en possession de Pise.

Ce traité , entièrement à l'avantage de la France , ne contenoit cependant rien que de juste , rien qui dût alarmer les puissances neutres : il n'en étoit pas de même de celui que Louis avoit conclu avec César Borgia au nom du pape , & dont le pere & le fils sollicitoient vivement l'exécution. Ce dernier traité qui ne pouvoit s'accomplir sans détruire un grand nombre de maisons souveraines , sans donner atteinte à l'état & à la fortune de celles qu'on ne détruiroit pas , devoit nécessairement causer un soulèvement général : Louis n'en avoit pas prévu les conséquences , ou il s'étoit flatté trop légèrement qu'il seroit toujours le maître de le restreindre & de le modifier comme il le jugeroit à propos : l'événement montra qu'il avoit trop présumé de son autorité : cette faute légère , en apparence , ternit sa gloire , fit douter de sa probité , & répandit de l'amertume sur le reste de son regne. Pour bien sentir en quoi elle consistoit , il est nécessaire de remonter à l'origine & à la formation des deux principales puissances qui réclamoient des droits sur l'Italie : si quelques-uns des détails où nous allons entrer paroissent étrangers aux faits qui suivront immé-

diatement , on en découvrira la nécessité & l'application à mesure qu'on avancera dans cette histoire.

Ann. 1499.

La religion chrétienne ne conféra à ses premiers ministres , ni puissance temporelle , ni rang , ni honneurs : Jésus-Christ qui l'institua , déclara que son royaume n'étoit point de ce monde ; il vécut dans la pauvreté ; il ne laissa en partage à ses disciples , que l'humilité , le don des miracles , le soin de l'instruction & la dispensation des sacrements. Les premiers évêques n'eurent pour subsister que le travail de leurs mains , ou les aumônes des fideles : à la vérité , nous les trouvons dès les premiers temps en possession d'exclure de l'assemblée & de la participation aux sacrements , ceux des chrétiens dont la conduite caufoit du scandale , & dont le commerce auroit pu devenir contagieux ; de ne les réconcilier à l'Eglise , qu'après les avoir obligés à réparer leur faute par une pénitence publique. Mais ces excommunications n'eurent , dans l'intention de ces premiers pasteurs , aucun effet civil. La religion , établie pour sanctifier les hommes & leur ouvrir la porte du ciel , laissa aux puissances temporelles le soin & le droit de régir leurs provinces , de statuer sur l'état & la fortune de tous les membres de la société : si donc nous trouvons les successeurs de ces premiers évêques partager dans la suite , avec les puissances de la terre , l'autorité civile & le commandement ; si nous les voyons statuer sur la fortune & l'état des principaux membres de la société , maintenir à main armée l'exécution de leurs décrets , disposer des peuples & des royaumes , fouler aux pieds les sceptres & les couronnes : c'est dans les constitutions humaines ; c'est dans l'ignorance & l'oubli des principes du christianisme , qu'il faut chercher la source de ce désordre : essayons de la découvrir.

On sait qu'il y avoit dans la république Romaine des colleges de pontifes , d'augures , & de flamines , composés des hommes les plus distingués , soit par leur naissance , soit par l'exercice des grandes dignités. Ces colleges formoient des tribunaux où l'on decidoit non-

Digression  
sur l'origine,  
& les progrès  
de la puissance  
des papes &  
des empereurs.

Ann. 1499.

seulement des affaires concernant le culte des dieux, mais encore de plusieurs actes civils les plus importants à la société, tels que les testaments, les adoptions, l'affranchissement des esclaves. Tous ces colleges reconnoissoient pour chef le souverain pontife, qui étoit ordinairement l'homme le plus distingué de l'Etat. C'est pour cette raison qu'Auguste & ses successeurs, lorsqu'ils voulurent, sans se rendre odieux, concentrer toute l'autorité en leur personne, en réunissant sur leur tête les principales magistratures de la république, furent si attentifs à se faire conférer la dignité de souverain pontife. Ce n'étoit pas seulement dans Rome que subsistoient ces colleges sacerdotaux, chaque cité un peu considérable en eut un ou plusieurs, & ils ne furent, ainsi qu'à Rome, composés que des hommes les plus distingués dans l'ordre municipal. Tel étoit l'état du sacerdoce payen lorsque la religion chrétienne, long-temps persécutée, fut non-seulement admise, mais reconnue pour la religion dominante sous le règne de Constantin. Cet empereur ne détruisit point l'ordre sacerdotal qui se trouvoit établi : au contraire, par un reste de ménagement que les circonstances rendoient apparemment nécessaire, il garda, quoique chrétien, le titre & les ornements de souverain pontife : mais il permit aux cités qui avoient embrassé le christianisme, de remplacer les pontifes payens par des évêques. Au moyen de ce changement, ces derniers, outre la considération que leur donnoit la vertu, se trouverent revêtus d'une dignité civile, devinrent chefs du sénat & premiers magistrats. On dispute si la loi de Constantin, qui les établit juges dans leur cité, est véritable ou supposée. Sans entrer dans cette question, il suffira d'observer que depuis que les évêques se trouverent substitués, dans leur cité, aux pontifes ou prêtres payens, ils eurent un tribunal ; que quelques-uns, tels que saint Augustin, se plaignoient d'être obligés de consacrer aux affaires civiles & à vider des procès, un temps qu'ils auroient mieux aimé employer à

à l'étude de l'Ecriture-Sainte, & aux fonctions du ministère sacré ; qu'ils devinrent les représentants de la cité, & furent chargés de députations ou d'ambassades auprès des empereurs. Quant aux biens que possédoient alors les évêques, ils étoient de plusieurs sortes, & de nature différente : outre les aumônes ou oblations des fideles, & les terres qui avoient appartenu aux temples payens, & qui par les loix Romaines, n'étoient chargés d'aucune redevance publique, ils acquirent beaucoup de biens par testament ; car il fut permis à tout le monde de léguer aux églises. Ces dernières terres, lorsqu'elles se trouverent inscrites sur le cadastre ou polyptique selon lequel se régloient les impôts, continuerent de payer à l'Etat les mêmes redevances dont elles étoient chargées dans le temps qu'elles appartenoient à des particuliers. La personne des évêques & des autres ministres de la religion, fut exempte de tributs : mais comme le clergé se multiplioit, & que les citoyens étoient intéressés à n'élire pour évêques, c'est-à-dire, pour premiers magistrats, que les hommes les plus riches & les plus en état de les protéger, les empereurs qui commencerent à sentir le tort que des exemptions si étendues causoient à leur fisc, s'appliquerent à les restreindre ; ils déclarerent que personne ne seroit promu aux ordres sacrés qu'après avoir abandonné les deux tiers de son bien à un laïc, lequel seroit tenu d'acquitter envers le fisc les redevances dont la totalité de ces biens étoit chargée : ils restreignirent la liberté de léguer aux églises, & se réserverent la liberté de confirmer ou d'annuler ces pieuses libéralités.

Les rois barbares, qui formerent de nouvelles monarchies des débris de l'Empire Romain, furent ou plus généreux, ou moins attentifs que les empereurs Romains : comme ils avoient moins de besoin, & qu'ils sentoient mieux la nécessité de se concilier l'amitié des peuples parmi lesquels ils venoient s'établir, ils ménagerent particulièrement les ecclésiastiques qui avoient la première autorité dans les cités : non-contents de

Ann. 1499.

leur accorder une exemption personnelle de toute imposition , ils ratifierent indifféremment toutes les acquisitions que put faire le clergé , les legs pieux en faveur des églises ou des monasteres : ils donnerent à leurs sujets l'exemple de la magnificence & de la profusion à cet égard. Plus les temps devinrent malheureux , & plus les églises eurent de facilités pour s'enrichir : des hommes foibles & menacés par des voisins puissants acheterent la protection des évêques en leur cédant la propriété de leurs biens , qu'ils reprenoient d'eux à usufruit , ou , comme on s'expliquoit alors , à titre précaire. La fortune des évêques qui dispoient de tous les biens appartenants à l'Eglise , dans l'étendue de leur cité ou diocèse , devint immense ; leur autorité étoit encore plus considérable. Depuis que les curies ou sénats municipaux avoient été abrogés , & qu'un comte ou officier royal se trouvoit chargé de toute l'administration , avec le droit de se choisir des vicaires & des assesseurs , le peuple auroit gémi sous le poids du despotisme , si l'évêque resté seul de cet ancien sénat , & toujours élu par la totalité des citoyens , n'eût opposé un poids d'autorité capable de balancer & de contenir celle du comte. L'évêque eut donc le droit d'assembler les citoyens , de former avec eux des délibérations communes , de s'opposer à tout ce qui troubloit l'ordre public. Ce ne peut être qu'en qualité de représentants de leur cité , qu'on voit les évêques , dès les premiers temps de la monarchie Française , prendre séance dans les parlements ou assemblées de la nation , & former le premier ordre de l'Etat. En cette qualité ils participerent , sous l'autorité du monarque , à la législation , rédigèrent les capitulaires , & veillerent à leur exécution. Il eurent encore d'autres privileges , celui de former des assemblées particulieres ou conciles provinciaux , où ils prenoient des résolutions , qui revêtues du sceau de l'autorité royale , avoient force de loi ; celui de ne pouvoir être jugés dans aucun cas , que par leurs pairs , c'est-à-dire , par des évêques. Enfin , ils

étoient tellement accrédités dans leur cité , que lors même qu'ils troubloient la tranquillité publique , on ne pouvoit les arrêter , ni s'assurer de leur personne , qu'en imaginant quelque moyen de les attirer à la cour , ou de les surprendre hors de l'enceinte de leur ville. Ainsi l'on ne doit pas être surpris si les seigneurs les plus puissants , si les premiers officiers de la couronne regardoient l'épiscopat comme le dernier degré d'élévation auquel ils pussent aspirer , si les rois eux-mêmes parloient quelquefois du sort des évêques avec une sorte d'envie. Tous ces honneurs , tous ces biens , toutes ces prérogatives , quelque exorbitants qu'ils pussent paroître , étoient cependant légitimes : ils n'avoient été ni surpris avec adresse , ni arrachés avec violence. La société entière les avoit déferés volontairement à un ordre de citoyens qui lui avoit paru mériter sa confiance : c'étoit en quelque sorte un dépôt qu'elle avoit cru ne pouvoir mieux placer qu'entre leurs mains. Ce haut rang imposoit des devoirs civils : si les évêques ne payoient point de tributs pour les biens qu'ils possédoient , ils étoient tenus à défrayer le roi & sa suite lorsqu'il passoit sur leurs terres ; ils lui devoient le service de sa cour , qui consistoit à se rendre pendant un certain temps auprès de sa personne , à y remplir les fonctions de conseillers ; enfin ils étoient sujets au ban , ou service militaire , avec un certain nombre de chevaliers entretenus à leurs frais , toutes les fois que la guerre avoit été résolue dans l'assemblée générale de la nation. Ils possédoient donc leurs biens au même titre que l'ordre des citoyens libres & *puissants* , ordre qui , dans la suite , a donné naissance à ce que nous nommons la *noblesse*. Leur qualité de pères des pauvres , de défenseurs du peuple , de vengeurs de la sûreté publique , les rendoit d'ailleurs extrêmement chers & précieux aux yeux des citoyens. Ainsi , quoique l'on puisse légitimement douter si cette nouvelle splendeur à laquelle ils étoient parvenus valoit mieux que leur antique simplicité , on n'auroit eu aucun reproche à leur faire si , contents des

---

Ann. 1499.

---

Ann. 1499.

avantages que leur avoit déferés la société, ils n'avoient point aspiré à s'en attribuer de nouveaux qui ne leur appartenoiennent pas ; si, enrichis de ses bienfaits, ils n'eussent jamais cherché à s'en séparer, ni à l'opprimer ; en un mot, s'ils n'eussent jamais oublié combien il leur étoit plus glorieux d'être peres que seigneurs. Mais peut-on se flatter de trouver, sur-tout dans des siècles d'ignorance & de barbarie, des ames assez fortes pour ne s'écarter jamais des principes de la modération & de l'équité ?

Les premiers rois de la seconde race ayant changé la forme de l'élection à la couronne, qui se faisoit auparavant dans le champ de Mars, & ayant jugé à propos, pour rendre leur personne plus révérée & plus auguste, de se faire donner l'onction sacrée, portèrent sans y penser une sorte d'atteinte à leur indépendance : les évêques qui leur administrèrent cette onction, qui reçurent leur serment, s'imaginèrent qu'ils conféroient la royauté, & qu'étant garants du serment qu'on prêtoit entre leurs mains, ils étoient suffisamment autorisés à en exiger l'accomplissement dans tous les points, à punir les contraventions qu'on pourroit y faire. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les rois ne furent point révoltés de cette prétention audacieuse des évêques, qu'ils déclarèrent que tenant la couronne de leurs mains, ils devoient la déposer dès qu'ils les jugeroient indignes de la porter ; qu'en un mot, ils les reconnurent pour juges & pour arbitres souverains de leur fortune & de leur état. Heureusement ces principes ne furent adoptés ni par la principale noblesse du royaume, ni même par tous les évêques ; & comme ces derniers étoient à-peu-près égaux en autorité, ils ne pouvoient guere former un parti redoutable tant qu'ils n'auroient pas un chef assez autorisé pour les faire agir de concert. Ce chef parut, & ce furent encore nos rois qui contribuerent à le faire reconnoître. Nous avons déjà remarqué que tous les pontifes ou prêtres payens, auxquels nos évêques furent substitués dans l'ordre ci-

vil , étoient subordonnés au souverain pontife qui résidoit à Rome ; l'évêque de cette capitale auroit donc dû naturellement se trouver subrogé aux droits du souverain pontife dont en effet il a pris le nom. Mais les premiers empereurs chrétiens ayant continué , par ménagement pour les personnes les plus considérables de l'Etat fort attachées au culte payen , à porter le nom & les ornements de souverain pontife , sans en exercer les fonctions , il arriva que cette dignité perdit tous ses droits , & se trouva réduite à un vain titre avant que l'évêque de Rome pût s'en saisir. Une autre cause sembloit devoir assurer à ce dernier la prééminence sur les autres évêques : la hiérarchie ecclésiastique s'étant formée , comme tout le monde en convient , sur l'ordre civil & politique , & l'évêque de Rheims , par exemple , n'ayant obtenu une juridiction sur les évêques de Soissons & d'Amiens , que parce que la ville de Rheims , ou l'officier civil qui la gouvernoit , avoit elle-même une supériorité & une juridiction sur ces deux autres villes ou cités , dans le temps où elles embrassèrent la religion chrétienne ; il auroit dû en résulter que celle de Rome , qui avoit toujours été regardée comme la capitale ou la métropole de l'empire Romain , auroit communiqué à son évêque une suprématie & une juridiction sur tous les autres évêques : mais outre que Constantinople qui étoit devenue la capitale de l'empire d'Orient pouvoit lui contester le premier rang ; deux villes en Italie , savoir , Milan & Ravenne , ayant eu successivement l'avantage d'être le lieu de la résidence ordinaire des empereurs d'occident à l'exclusion de Rome , se croyoient bien fondées à demander l'égalité. Ce ne fut donc point sur ces deux titres qui pouvoient esfuier des contradictions , que l'évêque de Rome fonda d'abord sa suprématie & son autorité ; il en avoit un troisième plus respectable. Jesus-Christ avoit confié le soin de son église à saint Pierre , & l'avoit établi chef ou prince des Apôtres : saint Pierre , selon une tradition de l'église que personne ne contestoit , avoit fixé son siege

---

Ann. 1499.



---

---

Ann. 1499.

à Rome ; ce fut donc en vertu d'une institution divine , & comme légitime successeur de saint Pierre , que l'évêque de cette capitale fonda ses droits à la primauté , & exigea une dépendance des autres évêques ses frères. Il restoit cependant un embarras sur la nature de cette dépendance : devoit-elle être , par rapport à l'église universelle , pareille à celle d'un suffragant à l'égard de son métropolitain ? Cette dernière , comme nous l'avons dit , & comme tous les monuments l'attestent , étoit fondée sur l'ordre civil & politique reçu dans l'empire Romain , lors de l'établissement du christianisme , & avoit par conséquent des effets civils & déterminés par les loix : l'autre au contraire purement spirituelle , sembloit n'imposer aux évêques & aux fideles que l'obligation de se tenir unis au saint-siège , de déférer au sentiment de l'évêque de Rome en matière de foi , & de le regarder comme le centre de l'union : elle n'emportoit donc par sa nature aucune puissance temporelle , aucune juridiction proprement dite. Aussi ne voyons-nous point , pendant les huit ou neuf premiers siècles de l'église , que les papes aient pris connoissance de ce qui se passoit hors de l'Italie , à moins qu'ils ne fussent consultés. Lorsqu'un évêché venoit à vaquer , le clergé , la noblesse ou les citoyens distingués & le peuple demandoient au roi la permission de lui choisir un successeur : celui qu'ils avoient élu devoit être confirmé par le monarque , & lui prêter serment de fidélité , avant que d'être sacré par les évêques voisins. Le métropolitain convoquoit de sa propre autorité ses suffragants toutes les fois que le besoin l'exigeoit , & formoit avec eux des réglemens qui devoient être observés dans la province. S'il étoit nécessaire d'assembler un concile national , c'étoit le roi qui le convoquoit , qui se faisoit remettre le cahier des délibérations , qui confirmoit celles qu'il jugeoit utiles & conformes aux loix du royaume. Le métropolitain du lieu où se tenoit l'assemblée y présidoit : on n'y appelloit point le souverain pontife , & si quelquefois on lui adressoit les canons qu'on venoit de

former , c'étoit par déférence & pour maintenir l'unité de doctrine & de discipline , non pour valider ou annuler un acte déjà muni du sceau de l'autorité publique. Il n'avoit donc de juridiction temporelle que dans la métropole , ou tout au plus dans l'Italie , la Sicile & la Provence , qui en étoient des démembrements. Cette juridiction même étoit inférieure à bien des égards à celle qu'exerçoient les Métropolitains ordinaires , dans les autres pays soumis aux barbares , à celle d'un archevêque de Rheims dans les Gaules. En voici la raison : la ville de Rome , avec une partie considérable de l'Italie , étoit restée au pouvoir de l'empereur de Constantinople , plus attentif que les rois barbares à maintenir ses droits : elle se trouvoit soumise immédiatement à un officier impérial connu sous le nom d'Exarque , lequel exerçoit une autorité absolue sur toutes les terres de son district. Le pape dont l'autorité se trouvoit d'ailleurs balancée dans Rome même par les restes de cet ancien sénat qui n'avoit point encore totalement oublié ses prérogatives , étoit soumis à l'Exarque , au lieu que dans les royaumes barbares , les Métropolitains ne relevoient que du monarque , & participoient à l'autorité publique. Un événement qui sembloit devoir abaisser encore davantage l'évêque de Rome , le tira tout-à-coup de cet état d'humiliation temporelle. Les Lombards établis depuis plusieurs siècles en Italie , voulant étendre leur empire , attaquèrent l'exarque & le mirent en fuite. Le pape qui s'étoit opposé à leur invasion , qui se voyoit à la veille de tomber entre leurs mains , n'ayant aucun secours à espérer de Constantinople , s'adressa au roi des François , en le conjurant au nom des bienheureux Apôtres , de venir au secours de l'église affligée. Pepin qui tenoit alors le sceptre des François , & auquel le pape , le sénat , & le peuple Romain avoient déféré le titre de patrice ou de gouverneur de cette capitale , afin de l'engager dans leur querelle , passa les Alpes , & força le roi des Lombards à lui remettre toutes les con-

---

Ann. 1499.

quêtes qu'il avoit déjà faites : mais comme il ne pouvoit les conserver sans de grands frais , parce qu'elles étoient trop éloignées du reste de ses Etats ; & que d'un autre côté il n'avoit aucun intérêt à les rendre à l'empereur de Constantinople , il en fit don à saint Pierre & au pape , successeur de cet Apôtre. C'étoit peu d'avoir donné des Etats au pape , si la même main qui l'avoit enrichi ne continuoit à le protéger. Les Lombards , que la crainte de Pepin avoit contenus , reprirent les armes après sa mort : ils auroient fait repentir le pontife de leur avoir suscité un si redoutable ennemi , si Charlemagne , fils & successeur de Pepin , ne fût passé une seconde fois en Italie , & n'eût réuni le royaume de Lombardie aux vastes Etats qu'il possédoit déjà. Non-content de confirmer la donation que Pepin avoit faite à l'église romaine , Charles y ajouta de nouvelles possessions. Au reste , ces possessions , quelque étendues qu'elles fussent , n'étoient point une souveraineté proprement dite , mais une simple seigneurie ; puisque Pepin & Charles se réservèrent sur ces terres & sur la ville de Rome même l'autorité suprême ; qu'ils y établirent des commissaires pour rendre la justice en leur nom. Le souverain pontife sentant que le titre de Patrice , qui étoit celui d'un magistrat subordonné , ne convenoit plus à un prince qui tenoit sous ses loix la plus grande partie de l'Europe , lui fit déférer par le sénat & le peuple Romain , celui d'empereur d'Occident , éteint depuis plusieurs siècles. On voit bien quel motif déterminâ le pape à ce changement. Comme il avoit encouru la disgrâce de l'empereur d'Orient , en appelant les François en Italie ; comme les terres qu'on venoit de lui donner étoient des terres de l'empire , qu'il ne pouvoit se dispenser de rendre s'il rentrait sous la dépendance de ses premiers maîtres , il avoit le plus grand intérêt à empêcher cette révolution ; & le moyen le plus sûr de l'empêcher étoit d'intéresser dans sa cause un prince plus puissant que l'empereur d'Orient. Il seroit beaucoup plus difficile de dire ce que  
Charlemagne

Charlemagne gaignoit à ce changement. Les Etats qu'il possédoit , sans en excepter le royaume d'Italie , lui appartenoient ou à titre héréditaire confirmé par le vœu de la nation , ou à titre de conquête , suivi de l'aveu & de la soumission des peuples vaincus. Ainsi la qualité d'empereur qu'on lui conféroit ne lui donnoit que des droits qu'il possédoit déjà comme roi , & alors elle étoit inutile : ou bien elle lui en donnoit de plus étendus , & alors ce n'étoit ni au pape ni au peuple Romain à les lui déférer ; c'étoit au peuple , compagnon & auteur de ses victoires , c'est-à-dire , aux François , qui savoient sans doute quels droits & quel genre d'autorité convenoient à leur chef , & sans l'aveu desquels on ne devoit rien innover en matiere de gouvernement. Il faut donc dire ou que le titre d'empereur ne fut qu'une pure décoration accordée à Charlemagne en échange des solides bienfaits dont il avoit comblé l'église Romaine , ou bien qu'il conféra à ce prince la supériorité territoriale ou le haut domaine sur Rome , & les autres terres qui composoient précédemment l'exarchat de Ravenne , dont il avoit cédé le domaine utile au saint-siège. En ce cas , cette nouvelle souveraineté étoit si peu étendue , & d'un si foible produit , qu'elle ne méritoit guere d'être recherchée , & que le prince qui en seroit revêtu , s'il ne possédoit d'autres Etats , ne pouvoit qu'être le souverain le plus pauvre de l'Europe. Cependant comme l'antique majesté du peuple Romain , le nom d'empereur ou de premier officier de ce peuple , imposoient encore aux barbares , les aînés de la famille Carlovingienne qui en furent décorés , voulurent s'en faire un titre pour dominer sur les rois leurs cadets. Une juste réclamation de la part de ces princes , de sanglantes batailles forcerent les empereurs à renoncer à cette prétention. Il fallut que la dignité impériale devînt le partage d'un duc de Frioul , d'un marquis de Spolette , & d'un comte de Provence , pour achever de désabuser l'Europe. Ce ne fut qu'après qu'elle eut été traînée par ces petits princes , à

---

Ann. 1499.

---

---

Ann. 1499.

ne connus dans Rome même , qu'elle tomba enfin aux rois de Germanie. Ceux-ci , tâchant de l'unir & de la confondre , tant avec la souveraineté de cette vaste contrée , qu'avec le royaume d'Italie , seroient peut-être parvenus à la rendre redoutable aux autres souverains , si leurs démêlés avec les papes , dont nous parlerons bientôt , ne les eussent forcés en quelque sorte à ne s'occuper que de leur propre conservation. Le pape Adrien fit encore un autre présent à Charlemagne , qui bien qu'il parût sans conséquence au premier coup d'œil , opéra insensiblement une révolution dans les esprits & dans le gouvernement. Connoissant le desir qu'avoit ce prince de former des écoles , & de réveiller le goût des lettres dans son vaste empire , il lui donna une compilation méthodique des actes des premiers conciles , des constitutions ou décrétales des papes , où il s'étoit glissé des pièces apocryphes & des principes aussi favorables à l'église qu'ils étoient contraires aux droits des souverains. Une critique judicieuse auroit été nécessaire pour distinguer ce qui étoit vrai & utile dans cet ouvrage , de ce qui étoit faux & pernicieux. Malheureusement la critique étoit un art ignoré dans le siècle dont nous parlons. Charlemagne d'ailleurs n'avoit aucun motif de se défier du pape , qui tenoit toute sa grandeur temporelle de ses bienfaits , qui se reconnoissoit pour son premier sujet. Loin de redouter la puissance des évêques , il croyoit qu'il étoit de son intérêt de l'augmenter , afin qu'elle servît de contrepoids à celle des seigneurs , qui nourris dans l'exercice des armes , & ayant en leur disposition les principales forces du royaume , commençoient à méconnoître le joug de l'autorité. Il fit donc adopter ces nouvelles maximes , non-seulement dans les écoles qu'il fondeoit , mais dans les tribunaux ecclésiastiques dont il étendoit en même-temps la juridiction , & jusques dans ces parlements ou assemblées générales qui étoient le tribunal suprême de la nation. Ces germes ne tarderent pas à se développer : les papes se préva-

lant des divisions qui s'éleverent entre les successeurs de Charlemagne , essayèrent de se constituer arbitres & ensuite juges de tous les différens qui s'élevoient entre eux. Les premiers essais qu'ils voulurent faire de leur puissance ne furent pas heureux. Les principaux membres du clergé , ceux du moins qui n'avoient point encore oublié l'ancienne constitution , s'éleverent avec force contre ces entreprises , & défendirent avec courage l'autorité des rois. Tant que l'empire resta dans la postérité masculine de Charlemagne , les papes ne purent sortir du rang de premiers sujets. Elus par le sénat & le peuple de Rome , ils ne durent point être intronisés sans l'aveu & l'agrément de l'empereur : ils souffrirent dans Rome même des officiers pour y rendre la justice en son nom , & furent eux-mêmes astreints en certains cas , à rendre compte de leur conduite. Ce ne fut que vers le milieu du onzième siècle qu'on vit l'autorité pontificale prendre un essor rapide , & menacer ouvertement les têtes couronnées. Outre l'effet général qu'avoient dû produire les fausses décrétales dont nous avons parlé , plusieurs causes avoient concouru à ce prodigieux changement. Quelques rois , par une affection peu réfléchie pour des monastères qu'ils avoient fondés ou enrichis , les avoient soustraits à l'inspection de l'évêque diocésain , & les avoient mis sous la sauve-garde & la dépendance immédiate du pape , accoutumant ainsi une partie de leurs sujets à recourir à une protection étrangère. D'autres rois , par une dévotion outrée , avoient fait don de leurs Etats au saint-siège , s'étoient déclarés vassaux & tributaires des papes , obligeant par des imprécations & des menaces leurs successeurs à remplir les mêmes devoirs. Tous avoient toléré d'abord , & ensuite permis , non-seulement qu'on appellât de la sentence du juge ecclésiastique au saint-siège , mais même qu'on declinât par un appel la juridiction de l'ordinaire , & qu'on empêchât ainsi l'information qui ne pouvoit être bien faite que sur les lieux. Dans l'impossibilité où se trouverent les

---

Ann. 1499.

---

Ann. 1499.

papes de vaquer par eux-mêmes à cette multitude d'affaires, ils prirent le parti de se faire remplacer par des légats auxquels ils communiquèrent la plénitude de leur puissance, ne conférant d'abord cette commission qu'aux évêques les plus puissants & les plus accrédités dans la contrée où ils les établissoient. Ceux-ci plus jaloux d'un pouvoir emprunté que de leur propre autorité, & n'aspirant qu'à dominer sur leurs égaux, s'arrogerent bientôt le droit exclusif d'assembler des conciles, citèrent à leur tribunal les métropolitains eux-mêmes, les suspendirent de leurs fonctions, les excommunierent, & même les déposèrent à la moindre résistance qu'ils laissoient appercevoir. Après avoir asservi en quelque sorte les évêques, il ne restoit plus aux papes, pour devenir les plus puissants & les plus riches souverains de l'univers, que de les séparer du corps de la société politique: c'est à quoi ils travaillèrent. Les évêques, quoique élus par le clergé & par le peuple de leurs diocèses, ne pouvoient être sacrés sans un ordre du souverain, qui étoit le maître de casser l'élection si le sujet qu'on lui présentoit ne lui étoit pas agréable. Comme ils possédoient de grands biens, ils devoient prêter au roi serment de fidélité, & même lui faire hommage pour les fiefs militaires unis à leurs églises. Dans quelques contrées ils recevoient des mains du souverain la crosse & l'anneau, symboles de la puissance dont ils alloient être revêtus. Ces usages étoient anciens; & n'ayant rien que de conforme à l'ordre naturel, ils avoient été suivis sans contradiction par les plus saints évêques, par les papes eux-mêmes; mais ils avoient donné lieu à un abus. Les souverains, maîtres des élections, puisqu'ils avoient le droit de rejeter ceux qu'on leur présentoit, & d'ordonner une nouvelle élection, mirent quelquefois à l'encan les prélatures & les abbayes. Les papes s'élevèrent avec raison contre cette profanation: mais sous prétexte d'empêcher la simonie, ils voulurent non-seulement priver les souverains de la disposition d'une portion considérable des

terres & des forces de leur Etat , mais tirer entièrement l'ordre sacerdotal de leur dépendance. C'est alors qu'on posa pour principe que le sacerdoce étant d'institution divine , étoit supérieur à la royauté , qui n'étoit qu'un établissement humain ; qu'un prêtre par conséquent ne pouvoit ni ne devoit être subordonné à un roi : que c'étoit une pratique monstrueuse & révoltante que des évêques , en rendant hommage , missent des mains sacrées & destinées à toucher les choses saintes , entre des mains impures & souillées de crimes : que les biens ecclésiastiques , étant consacrés à Dieu , ne pouvoient plus être employés à des usages profanes , &c. Les souverains qui avoient déjà souffert , sans éclater , beaucoup d'entreprises du pape ou de ses légats , se réveillèrent à cette dernière , & furent appuyés par la plus grande & la plus saine partie de leur clergé. Le fort de l'orage ne tomba point sur la France : deux causes y contribuèrent sans doute. L'église Gallicane , formée long-temps avant que la cour Romaine eût acquis toute sa grandeur , n'avoit point encore oublié ses droits ni son ancienne discipline. On avoit pu s'en apercevoir dans la longue résistance qu'elle avoit opposée à l'introduction des vicaires ou légats ; au lieu que l'église de Germanie , formée récemment , & pour ainsi dire à l'ombre de la cour Romaine , n'avoit point de tradition à opposer aux prétentions de cette cour. D'ailleurs il étoit bien plus intéressant pour le pape , déjà puissant en Italie , d'étendre son autorité de proche en proche , que de l'essayer dans des contrées éloignées. Il se flattoit , qu'après avoir triomphé de l'empereur , qui pouvoit alors être regardé comme le plus puissant souverain de l'Europe , il n'essuyeroit aucune contradiction de la part des autres souverains. Grégoire VII , car c'est lui qu'on doit regarder comme le véritable auteur de la querelle du sacerdoce & de l'empire , unifiant ses intérêts à ceux des princes Saxons , que le gouvernement de l'empereur Henri IV avoit soulevés , excommunia & déposa les évêques qui formoient le

---

Ann. 1499.



Ann. 1499.

conseil de cet empereur, osa le citer lui-même à Rome pour rendre compte de sa conduite, menaçant de le traiter comme ceux qui formoient son conseil, s'il ne donnoit une prompte satisfaction sur tous les griefs qu'on avoit à lui objecter, & spécialement sur l'investiture des évêchés & des abbayes. L'excommunication n'étoit plus comme dans les premiers siècles de l'église une simple exclusion de l'assemblée des fideles, & de la participation aux sacrements, qui n'entraînoit aucun effet civil. Les rois ou empereurs ayant communiqué une portion du pouvoir civil & politique aux évêques; & ayant intérêt que les sentences ecclésiastiques ne demeurassent pas sans exécution, avoient donné à l'excommunication une toute autre étendue. Un excommunié, s'il n'avoit la docile attention de se faire absoudre avant un certain temps, perdoit tout droit de citoyen : il étoit pros crit & banni de la société, d'une manière d'autant plus cruelle qu'on ne pouvoit plus lui rendre aucun des devoirs auxquels l'humanité oblige, sans s'exposer à partager sa disgrâce. Henri qui pouvoit légitimement contester au pape le droit de le citer à son tribunal, crut avoir trouvé un moyen plus simple d'éluder la procédure, en le faisant déclarer dans une assemblée nombreuse d'évêques & de princes, simoniaque, & intrus sur la chaire de saint Pierre. Tandis que les ennemis qu'il avoit en Germanie, enhardis par l'excommunication que le pape venoit de lancer contre lui, éli soient un nouvel empereur, il intronisait à main armée un antipape dans la ville de Rome. Une guerre atroce fit périr des millions d'hommes, & ne décida point la querelle. L'Italie, qui étoit le principal champ de bataille, fut déchirée par deux factions, celle des Guelphes qui défendoit la cause du pape, & celle des Gibelins qui maintenoit les droits de l'empereur. L'effet de ces divisions fut également funeste aux deux contendants. Les peuples lassés de se détruire pour des étrangers, aspirèrent ouvertement à la liberté. Les villes se mirent en république, & n'o-

béissant plus qu'aux magistrats qu'elles s'étoient elles-mêmes choisis , elles fermerent leurs portes à l'empereur , & forcerent le pape à chercher un asyle en France. Peut-être se fussent-elles maintenues dans une entiere indépendance , si la concorde eût pu s'établir entr'elles ; mais l'esprit de faction ne fit pour ainsi dire que changer d'objet. On continua de voir des Guelphes & des Gibelins qui se battoient toujours , non pas comme autrefois pour les intérêts du pape & de l'empereur , mais pour s'enrichir des dépouilles de leurs adversaires , supplanter leurs rivaux , & s'emparer de toute la puissance publique. Ceux qui parvinrent à asservir leur patrie , cherchant à colorer une usurpation odieuse , s'adresserent les uns au pape , les autres à l'empereur ; & en s'obligeant à leur payer un légère redevance , obtinrent facilement l'investiture des places dont on ne pouvoit alors les chasser. Quoiqu'ils se contentassent du titre modeste de *vicaires de l'empire* ou de *l'église* , ils étoient tellement indépendants qu'ils se croyoient en droit de faire la guerre à leur suzerain , & qu'ils se dispensoient de tous les devoirs auxquels les grands vassaux étoient tenus dans les autres Etats. Ces dispositions rendirent peu-à-peu le calme à l'Italie : le pape eut la liberté de retourner à Rome. Quoiqu'il n'eût renoncé à aucune de ses prétentions , & qu'il se crût toujours en droit de déposer les rois , il étoit si peu accrédité dans Rome même , qu'il se trouvoit hors d'état de rien tenter de bien considérable. Les vicaires de l'église , convaincus qu'ils ne devoient leur grandeur qu'à sa foiblesse , & au peu de moyen qu'il avoit de les dépouiller , veilloient sur ses démarches , & faisoient échouer tous ses projets. A l'exemple des vicaires , les barons Romains levoient des troupes , formoient des traités de confédération , & avoient des intérêts directement opposés à ceux du saint-siège. Cette puissante ligue assuroit la tranquillité des autres souverains : car il n'étoit pas naturel , que ne pouvant disposer de ses propres forces , & ayant à redouter

Ann. 1499.

des ennemis opiniâtres & domestiques., le pape formât des entreprises dont il ne pouvoit plus se promettre aucun succès. Il n'étoit donc de l'intérêt d'aucun souverain de briser cette digue, & Louis XII commettoit une faute capitale contre la politique en contribuant à dépouiller quelques vicaires du saint-siège, sous prétexte qu'ils n'avoient pas rempli leurs devoirs de feudataires. C'étoit faire le procès à tous les autres, & s'exposer ou à rendre au pape une grande partie de l'Italie, sans s'être assuré qu'il ne se serviroit pas de ce bienfait pour abattre la main qui l'auroit élevé, ou à mériter sa haine en s'opposant aux nouvelles entreprises qu'il ne manqueroit pas de vouloir former. Car quelle apparence qu'après un premier succès il modérât lui-même ses prétentions ? Cependant l'intention de Louis n'étoit point de rendre au pape toutes les places qu'il voudroit réclamer : il ne le pouvoit sans se faire du tort à lui-même, & sans manquer à ses engagements. Le pape avoit des prétentions sur quelques places du duché de Milan ; il avoit des droits bien fondés sur d'autres villes possédées par les Vénitiens, le duc de Ferrare, Bentivoglio, &c. que Louis avoit pris sous sa protection, & auxquels il venoit de garantir leurs Etats. On ne peut excuser la faute que Louis commit en cette occasion, qu'en disant que dans l'engagement qu'il prit alors avec le pape il n'étoit point question des intérêts du saint-siège, mais uniquement de ceux de César Borgia ; qu'il ne s'agissoit point d'inquiéter les vicaires ou les vassaux de l'église, mais uniquement de conquérir quelques villes pour en composer un Etat au neveu du pape, lequel deviendrait lui-même un vicaire plus redoutable que les malheureux qu'on se propoisoit de dépouiller. Voilà sans doute ce qui rendit Louis si facile sur l'exécution d'un traité qui devoit entraîner des suites si funestes : une autre considération acheva de le déterminer. Ne pouvant se dispenser de laisser au-delà des monts des troupes nombreuses pour assurer sa conquête, il trouvoit dans le projet

projet qu'on lui proposoit le moyen de les tenir en haleine , & d'empêcher qu'elles ne fussent à charge à ses nouveaux sujets : il donna donc à César trois cents lances Françoises sous la conduite d'Ives d'Alegre , quatre mille Suisses , & un train considérable d'artillerie : ensuite il reprit la route de France.

Ann. 1499.

La reine qu'il avoit laissée enceinte étoit accouchée d'une fille qu'on nomma Claude , & qui fut dans la suite mariée à François premier.

Un accident arrivé vers la fin de cette année , mérita de trouver place dans cette histoire. Le pont Notre-Dame , qui faisoit la communication des deux principaux quartiers de Paris , & qui étoit bordé de deux rangs de maisons , quoiqu'il ne fût encore construit qu'en bois , s'écroula , & entraîna dans sa chute quatre ou cinq personnes. Les autres avertis du danger avoient eu le temps de s'enfuir , & même de sauver une partie de leurs meubles. Des experts s'étoient aperçus depuis long-temps du danger ; ils en avoient averti les officiers municipaux , qui par une confiance aveugle ou une négligence impardonnable , n'avoient pris aucune précaution pour y remédier. Le parlement fit conduire dans les prisons le prévôt des marchands & les échevins , les cassa de leurs charges , les déclara incapables d'en remplir aucune autre , & les condamna de plus à des amendes considérables au profit de ceux dont les maisons avoient été détruites. On s'occupa ensuite des moyens de construire un nouveau pont , & l'on voulut qu'il fût de pierre de taille , afin de le rendre plus solide , & d'en faire un ornement pour la capitale. C'est une chose assez singulière qu'il ne se trouva point alors à Paris d'ouvriers capables d'exécuter cette entreprise : il fut résolu qu'on en feroit venir d'Orléans , de Tours , ou autres bonnes villes du royaume. Ce fut un Cordelier Véronois , nommé Jean Joconde , qui donna les desseins du nouveau pont , & qui fut chargé de diriger les ouvriers. Il falloit des fonds considérables , & la ville se trouvoit endettée. On proposa sur cet objet

Chûte du pont  
Notre Dame.

Hist. de Paris , preuves.

Ann. 1499.

divers expédients : les uns étoient d'avis de demander des indulgences au pape , & d'en appliquer le produit à cet objet d'utilité publique : les autres vouloient qu'on fit une quête générale dans tous les quartiers de Paris. Mais comme ces fonds étoient douteux , les plus sensés opinèrent qu'il falloit demander au roi un octroi sur ce qu'on appelloit le *pied fourchu* , le poisson de mer , & le sel. Louis l'accorda , mais pour six années seulement. » Et ledit temps de six ans passé , est-il dit dans les » lettres , nous voulons dès-à-présent iceux aides de » six deniers pour livre , & dix sous sur le sel présentement octroyés , être du tout abolis , annullés & » supprimés , sans ce que les prévôt & échevins en » puissent jamais obtenir ni impétrer aucune permission , continuation ou prorogation ; « *& si d'aventure par importunité de requérants , inadvertence ou autrement , il venoit que aucunes lettres en fussent expédiées , nous dès maintenant pour lors les révoquons & annullons & défendons expressément à nos cours de parlement , des comptes , généraux de la justice , prévôts de Paris , & à tous nos autres officiers , qu'ils n'y obtemperent , ne les souffrent en aucune manière , afin que de notre temps la chose publique ne se charge de nouveaux subsides.* Malgré cette précaution paternelle la prorogation eut lieu , sans doute parce que les officiers du parlement qui veilloient à la recette & à la dépense , & qui jugèrent que sans de nouveaux secours l'ouvrage demeureroit imparfait , joignirent dans cette occasion leurs instances à celles des officiers municipaux.

Ann. 1500.

Premiers exploits de César Borgia.

Auton.  
Guiccardin.  
Belcarius.

César Borgia ayant joint à l'armée Française , que le roi lui prêtoit , les troupes de l'Etat ecclésiastique , vint assiéger Imola : la ville dépourvue de garnison n'opposa aucune résistance. Elle appartenoit aux enfants mineurs de Riario l'un des vicaires du saint-siège , & étoit gouvernée par Catherine Sforce , leur mere : cette femme prudente & courageuse , ne se trouvant point en état de résister à un ennemi si supérieur , avoit eu la précaution de faire passer ses enfants à

Florence , & s'étoit renfermée dans Forli avec ce qu'elle avoit pu ramasser de troupes , résolue de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Mais comme ses forces ne répondoient point à son audace , la place fut emportée d'assaut : elle tomba elle-même au pouvoir de son ennemi , qui la fit conduire dans les prisons de Rome où elle auroit fini ses jours , si d'Alegre , épris de ses charmes & de son courage , ne l'eût demandée & obtenue pour prix de ses services. Après la prise de ces deux places , l'armée marchoit à Pesaro , lorsqu'une révolution qu'on avoit dû prévoir , & contre laquelle cependant on n'avoit pris aucune précaution , rappella promptement les François à la défense du duché de Milan.

---

Ann. 1500.

Ludovic en se retirant à la cour de l'empereur s'étoit fait précéder par ses trésors ; c'étoit un moyen assuré d'y trouver de la protection : Maximilien étoit prêt , si Ludovic vouloit lui confier sa caisse , à le conduire lui-même en Italie : mais il étoit facile de conjecturer , par la conduite qu'il avoit tenue jusqu'alors , que cet argent auroit été consumé avant même que l'armée eût été en marche. Ludovic se borna donc à lui demander la permission de lever des hommes d'armes dans la Franche-Comté : il en forma cinq cents lances , & obtint pour les conduire Claude de Vaudrei , l'un des guerriers les plus renommés de son siècle. Maximilien lui conseilloit de lever également dans ses Etats héréditaires les troupes de pied dont il auroit besoin : une considération l'en empêcha. Il y avoit une antipathie & une haine invétérée entre les Lansquenets & les Suisses : or Ludovic crut voir que son sort dépendoit du parti que prendroient ces derniers : il les sollicita , quoiqu'il n'ignorât pas les engagements qu'ils avoient contractés avec son ennemi ; & il eut , non-seulement la permission de lever parmi eux huit mille hommes , mais encore la liberté de traverser sans obstacle leur pays. A tant de facilités se joignoient les invitations de presque tous les vicaires ,

Révolution  
dans le duché  
de Milan.

Corio.  
Guicchardin.  
Auton.

---

Ann. 1500.

soit de l'église, soit de l'empire, qui n'espérant plus de conserver leur indépendance, s'ils n'excitoient promptement une révolution en Italie, offroient à Ludovic de s'unir à ses intérêts, & de partager sa fortune dès qu'il paroîtroit au-delà des Monts. Leur zèle ne se bornoit point à ces promesses vagues dont on eût pu se défier ; ils avoient lâché dans toutes les villes du Milanès un grand nombre d'émissaires secrets, qui plaignant le sort de l'Italie, & promettant de la part de leurs maîtres des secours ou un asyle aux mécontents, les encourageoient à une révolte ouverte. La conduite licencieuse des François, les libertés qu'ils prenoient avec les femmes, avoit commencé par indisposer contr'eux un grand nombre de particuliers : une partialité trop marquée, un ton trop despotique, des abus d'autorité de la part du gouverneur, acheverent de soulever presque tous les ordres de l'Etat. Louis avoit cru faire une chose flatteuse & agréable à ses nouveaux sujets, en leur donnant pour les gouverner Jean-Jacques Trivulse, un de leurs concitoyens. Ce choix cependant avoit été mal reçu : car outre que beaucoup de grands seigneurs se trouvoient humiliés de recevoir des ordres d'un homme qu'ils regardoient à peine comme leur égal, Trivulse, par son caractère & ses dispositions naturelles, sembloit prendre à tâche de braver leur haine & de les pousser à bout. Excellent pour la conduite d'une armée, il manquoit des qualités les plus essentielles à un gouverneur de province : il étoit haut, impérieux, violent & opiniâtre. Long-temps persécuté en qualité de chef des Guelphes, il crut ne devoir employer une autorité qui lui étoit confiée pour assurer la tranquillité générale, qu'à relever une faction opprimée, & à humilier par toutes sortes de moyens la faction contraire qui comprenoit la plus grande partie de la noblesse. Une autre raison souleva contre lui les bourgeois. Comme pour faciliter au roi la conquête du Milanès, Trivulse avoit annoncé la suppression totale des subsides ; le

peuple qui avoit pris à la lettre les termes de cette déclaration , loin de conserver de la reconnoissance des bienfaits du roi , qui l'avoit déchargé des deux tiers des impôts , se plaignoit hautement qu'on lui eût manqué de parole , & regardoit comme des exactions les foibles droits qui n'avoient point été supprimés. Les premières étincelles de la sédition éclatèrent à Milan : les bouchers de cette grande ville s'opposèrent à la perception des droits qu'on levoit sur la viande ; Trivulse en étant averti se transporta sur la place , & tirant son poignard , il étendit à ses pieds les principaux chefs de la sédition : cette violence jeta la terreur dans les esprits , mais elle ne servit qu'à les aliéner de plus en plus. Ludovic instruit de tout ce qui se passoit n'eut garde de négliger une occasion si favorable ; il se mit en marche au milieu de l'hiver , accompagné du cardinal son frere , s'avancant à grandes journées pour ne pas laisser le temps aux François de rassembler leurs quartiers.

Trivulse , au bruit de cette marche , manda promptement la division de l'armée que commandoit Yves d'Alegre ; mais elle étoit trop éloignée pour arriver à temps ; à moins qu'on ne trouvât un moyen d'arrêter Ludovic : il s'adressa aux Vénitiens , qui ayant eu leur part de la dépouille de ce prince , sembloient devoir tout risquer pour s'opposer à son rétablissement : ils feignirent , en effet , d'entrer dans les vues de Trivulse : mais craignant dès-lors beaucoup plus le voisinage des François que celui d'un prince qui se trouveroit forcé de les ménager , ils se garderent bien de lui opposer aucun obstacle. Le seul exploit auquel aboutit leur armement , fut un acte d'hostilité contre leurs alliés : car sous prétexte de garder le passage de l'Adda , ils entrèrent dans Pizzigitone qui commandoit un pont sur cette rivière , & en démolirent promptement la forteresse , afin qu'à quelque parti qu'ils dussent rendre un jour une place si voisine de leurs frontières , & d'où il étoit si facile de faire des incursions sur leur



---

 Ann. 1500.

Division entre les généraux François.

*Ibidem.*

territoire, ils pussent être assurés qu'elle ne se trouveroit plus en état de loger une garnison.

Les François n'étoient point en état de demander raison de cette offense ; leurs troupes étoient foibles, dispersées, & pour comble de malheur la division s'étoit mise parmi leurs généraux. Le comte de Ligni vouloit qu'on marchât, sans différer, au-devant de l'ennemi, & qu'on lui livrât bataille en quelque lieu qu'on le rencontrât ; Trivulse s'opposoit fortement à ce coup de désespoir ; il remontoit que l'armée ne se feroit pas plutôt éloignée de la capitale, que toutes les villes se soulèveroient, qu'on se trouveroit enfermé entre deux armées sans aucun moyen de recouvrer des subsistances ni de recevoir des renforts. Il vouloit donc qu'après avoir approvisionné les principales forteresses, l'armée se choisît un poste où elle pût attendre en sûreté la jonction des troupes aux ordres d'Yves d'Alegre, & les nouveaux renforts qui viendroient incessamment de France. Quelques raisons qu'il alléguât, il ne put vaincre l'opiniâtreté du comte de Ligni qui se sépara de lui avec ses partisans, & se rendit dans la ville de Come. A peine y étoit-il arrivé qu'il reçut la nouvelle que la ville de Bellinzzone s'étoit révoltée, & avoit forcé la garnison à se réfugier dans la citadelle. Il détacha promptement Louis d'Ars, son lieutenant, avec ordre de se joindre à la garnison, & de faire rentrer les rebelles dans le devoir. Il étoit déjà trop tard ; des pelotons de Suisses soudoyés par Ludovic étoient arrivés au secours des bourgeois, & s'étoient si bien retranchés autour de la citadelle, qu'il n'y avoit plus aucun moyen d'y entrer. Cependant Ludovic ayant ramassé un grand nombre de barques & de bateaux, couvrit en un instant toute la surface du lac de Come : Ligni qui étoit sorti pour s'opposer au débarquement, fit tirer quatre fauconneaux qui tuèrent beaucoup de monde : n'ayant point assez de troupes pour border une plage d'une aussi grande étendue, il fut forcé de se retirer promptement dans Come. Il avoit pris toutes

les précautions nécessaires pour y soutenir un siège, si des nouvelles plus fâcheuses encore que les précédentes, des ordres pressants & réitérés, de la part du général, ne fussent venus l'en arracher.

---

Ann. 1500.

Les habitants de Milan considérant que depuis le départ du comte de Ligni, il restoit peu de François dans leur ville; que Trivulfe n'y vivoit plus que sur la foi publique, crurent que le moment de la vengeance étoit arrivé. Sachant donc que ce général s'étoit rendu peu accompagné à l'hôtel-de-ville, ils prennent tumultuairement les armes, & après s'être assurés de toutes les issues & avoir rempli la place publique, ils se proposent de le massacrer: Trivulfe, voyant le péril, & n'ayant aucun moyen de l'éviter, court à la principale porte, & avec sa hache d'armes renverse & écarte tout ce qui se présente: quelque valeur qu'il montrât, il auroit infailliblement succombé sous les efforts redoublés de la multitude, si Corfingue, un des gentilshommes du duc de Savoie, n'eût promptement ramassé soixante cavaliers, à la tête desquels il perce la foule, dégage Trivulfe, & lui ouvre un chemin jusqu'à la citadelle. La vie de ce général étoit en sûreté; mais il voyoit avec certitude la perte du duché & de tous les François qui s'y trouvoient enfermés, s'il ne parvenoit promptement à rassembler tous ces corps épars, & à les mettre à portée d'attendre des secours: il somma trois fois le comte de Ligni de venir le joindre, menaçant de le rendre responsable vis-à-vis du roi de tous les malheurs que son obstination pourroit produire. Quelque douloureux qu'il fût à Ligni d'abandonner à l'ennemi Louis d'Ars son lieutenant, & les hommes qu'il lui avoit confiés, il comprit enfin qu'il n'y avoit point de temps à perdre: il quitta donc la ville de Come, & arriva heureusement au château de Milan. Après avoir approvisionné cette forteresse & avoir laissé à d'Espî, qui en étoit gouverneur, le soin de la défendre, Trivulfe & Ligni s'éloignèrent de Milan, & vinrent établir leur quartier-

**Ann. 1500.**  
**Conduite de**  
**Louis d'Ars.**  
*Auton.*

général à Mortare. Au milieu de la consternation où tant de révoltes & cette fuite précipitée avoient jetté les François, la hardiesse & la prudence d'un de leurs capitaines ranimerent leur courage. Louis d'Ars qu'on n'espéroit plus de revoir entra triomphant dans le camp. Après l'infructueuse expédition de Bellinzzone, il revenoit à Come lorsqu'il apprit que cette ville étoit au pouvoir de l'ennemi, que Milan étoit abandonné, & que tous les chemins étoient soigneusement gardés : quoiqu'il n'eût avec lui que quarante hommes d'armes & quatre-vingts écuyers, qu'il eût un vaste pays à traverser, qu'il ne sût pas même de quel côté il devoit diriger ses pas pour apprendre des nouvelles des François, il ne désespéra point de triompher de tant d'obstacles : quittant donc les grandes routes où il ne pouvoit manquer d'être enveloppé, il chercha des sentiers détournés, passant la plus grande partie du jour dans les bois, tombant au dépourvu sur quelques villages dont il tiroit, à main armée, des contributions & des vivres, & donnant continuellement le change aux troupes destinées à l'arrêter.

Alegre trouva moins de difficulté à faire la jonction. Il commandoit un corps d'armée en état d'inspirer de la terreur : en passant sous les murs de Tortone, il apprit que cette ville, à l'exemple de presque toutes les autres, avoit levé l'étendard de la révolte. Le parti des Gibelins, qui, de même que dans presque toutes les autres villes, étoit la faction dominante avoit opéré cette révolution, & avoit envoyé demander une garnison à Ludovic : les Guelphes profitant du voisinage des François, traitèrent avec Alegre & promirent de lui livrer une des portes de la ville, à condition qu'ils seroient préservés du pillage, & que la vengeance ne tomberoit que sur leurs ennemis. Alegre accepta la proposition, il défendit le pillage à ses troupes ; mais l'autorité du général n'est guère respectée lorsqu'on croit pouvoir lui désobéir impunément. Les soldats introduits dans la place, massacrèrent indistinctement tout

tout ce qu'ils rencontrèrent & mirent la ville au pillage. Après cette sanglante exécution l'armée s'approcha des rives du Pô, vers l'endroit où le comte de Ligni avoit eu la précaution d'établir un pont. Les troupes qui s'étoient déjà rassemblées à Mortare paroissant suffisantes pour y soutenir les efforts de l'ennemi, on envoya cette nouvelle division à Novarre dont il étoit important de s'assurer.

Ann. 1500.

Cependant Ludovic rentroit en possession de la plus grande partie de ses Etats : les bourgeois de Milan, qui, quelques mois auparavant, l'avoient chassé de leurs murailles, ne savoient plus comment exprimer la joie que leur causoit son retour. Les vicaires de l'église & de l'empire, ceux même qui avoient mendié si humblement la protection de la France, & qui pour l'obtenir avoient consenti à se rendre tributaires, venoient en personne servir sous les étendards du libérateur de l'Italie, ou lui envoyoient l'élite de leurs troupes. Les secours furent si abondants, qu'après avoir laissé au cardinal Ascagne une division de son armée pour former le blocus du château de Milan, il se trouva encore à la tête de trente mille hommes de troupes réglées avec lesquelles il se flatta de chasser promptement les François du peu de places qui leur restoient : il falloit se résoudre ou à forcer les François dans Mortare, ce qui ne pouvoit s'exécuter sans une grande effusion de sang, ou à se rendre maître de la ville de Novarre, le seul endroit par lequel ils pussent recevoir des renforts. Il se décida d'autant plus facilement pour ce dernier parti, qu'il étoit évident qu'après la prise de cette ville, les ennemis, sans communication avec la France, poseroient les armes, ou ne songeroient qu'à s'enfuir.

Succès de  
Ludovic.*Ibidem.*

Alegre, après avoir soutenu le siège pendant quinze jours, voyant que la place alloit être emportée d'assaut, crut qu'il étoit temps de capituler : il obtint la liberté d'approvisionner la citadelle, & de sortir de la ville avec tous les honneurs de la guerre. Cette perte

Ann. 1500.

Conduite des  
Suiſſes ſous le  
regne de Louis  
XII.

en entraîna une autre qui pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites : les Suiſſes , qui formoient une partie de la garniſon , refuſerent de le ſuivre , & paſſerent au ſervice de Ludovic.

Les nations , comme les individus qui les compoſent , ſont ſujettes à des accès de délire & de fureur , d'après leſquels on ne doit point juger de leur caractère : les Suiſſes , avant & depuis le regne de Louis XII , ont donné des preuves ſi éclatantes & ſi multipliées de leur candeur & de leur fidélité , qu'il y auroit une injuſtice manifeſte à imputer au caractère national , les écarts où ils ſe laiſſerent entraîner pendant la durée de ce regne. Dans leur premier traité avec ce monarque , non ſeulement ils l'avoient reconnu pour duc de Milan , mais ils s'étoient obligés par ſerment à ne plus entretenir de liaiſons avec ſes ennemis , & nommément avec Ludovic : de ne point lui fournir de ſecours , & d'empêcher qu'aucune armée ne paſât ſur leurs terres pour venir attaquer le duché de Milan. Cependant , au mépris de cet engagement , à peine Ludovic forma-t-il le projet de recouvrer ce duché , que non-contents de ne point s'oppoſer à ſon paſſage , ils lui permirent de lever parmi eux tous les ſoldats dont il auroit beſoin. Après cette première infraction , quatre mille de leurs ſujets jugeant les affaires des François deſeſpérées , les abandonnent dans leur détrefſe , & vont , ſans pudeur , ſe joindre à leurs ennemis : cependant les Suiſſes n'avoient point renoncé à leur traité avec Louis ; ils continuoient d'en recevoir des penſions , & ils étoient ſi éloignés de lui témoigner aucun mécontentement , que le bailliſ de Dijon ſ'étant préſenté dans le même-temps pour faire de nouvelles recrues , ils lui accorderent , ſans balancer , dix mille ſoldats. A peine les avoient-ils vus partir , que faiſant attention à la néceſſité où ils les mettoient de ſ'égorger mutuellement , puisqu'ils étoient à-peu-près en nombre égal dans les deux armées , ils firent ſignifier un ordre poſitif , tant à ceux qui avoient pris parti

pour Ludovic , qu'à ceux qu'ils venoient d'envoyer au si de France , d'éviter d'en venir aux mains , & de retourner promptement dans leur patrie : les soldats ne tirèrent de l'embarras où ces démarches contradictoires leurs supérieurs les jettoient , qu'en trahissant lâchement un des partis , & en se portant ensuite contre l'autre à des attentats impardonnables.

Après la réduction de la ville de Novarre , Ludovic trouva dans une nouvelle perplexité ; car n'étant point encore maître de la citadelle , il ne pouvoit abandonner la ville sans s'exposer à la perdre ; & s'il prenoit le parti d'y laisser une nombreuse garnison , il affaiblissoit tellement son armée , qu'il la mettoit hors d'état de chasser les François de Mortare : il jugea donc qu'il devoit avant tout se rendre maître de cette citadelle qui l'inquiétoit ; mais les François ne lui en laissèrent pas le temps. Dès que Louis eut été informé de la révolution qui se préparoit dans le duché de Milan , il avoit donné ordre à la Tremouille de conduire promptement au-delà des Alpes cinq cents lances , & quatre mille Gascons , auxquels devoient se joindre dix mille Suisses levés par le baillif de Dijon. Cette nouvelle armée s'étant jointe aux troupes qui étoient encore en Italie , s'approcha de Novarre & ferma le chemin de la retraite à Ludovic. Ce fut sans doute une grande imprudence à ce malheureux prince de s'être mis à l'extrémité de ses Etats , n'ayant avec lui qu'une armée de mercenaires , qui ne lui étoient attachés que par l'appas d'une solde assez modique , pouvoient le trahir , & devoient même naturellement l'abandonner dès qu'il ne pourroit plus les payer. L'usage où l'on étoit en Italie de n'employer que ces sortes de troupes , contribua sans doute à l'aveugler : il ne tarda pas à sentir la faute qu'il venoit de commettre ; car , dès que les François se furent approchés , les Suisses qui étoient dans la ville , & qui gardoient toute son infanterie , commencèrent à entretenir un commerce réglé avec ceux qui étoient dans

Ann. 1500.

Arrivée de la Tremouille.  
Prise de Ludovic & du cardinal Ascarne.

Auton.  
Guiccardin.  
Corio.  
Belcarius.  
Registres du parlement.  
Brantome.  
Ferron.

Ann. 1500.

le camp : peu après ils se mutinerent , demandant insolument leur paie. Comme il n'avoit point de quoi les satisfaire , il fut obligé de leur distribuer sa vaisselle d'argent , & de les prier de s'en contenter jusqu'à ce qu'il eût fait venir de l'argent de Milan : il envoya effectivement un courier au cardinal son frere , non pas pour lui ordonner de lui envoyer de l'argent , mais pour lui recommander d'abandonner le siege du château , & de s'avancer avec les troupes Milanoises qu'il commandoit , jusqu'à un certain endroit où il espéroit de pouvoir le joindre. Pour y arriver il falloit livrer une bataille : il assembla les principaux officiers , & après leur avoir remontré d'un côté la nécessité de se mettre promptement en liberté pour se dérober aux horreurs de la famine dont on étoit menacé , & de l'autre la facilité de s'ouvrir un passage , puisqu'ils étoient encore en plus grand nombre que ceux qui entreprennent follement de les assieger ; il les fit consentir sans peine à tenter le succès d'un combat. Mais comme les Suisses formoient de part & d'autre presque toute l'infanterie , on ne put se dispenser de les opposer les uns aux autres. Ceux du parti de Ludovic ne manquerent pas alors de se prévaloir des ordres de leurs supérieurs pour refuser de se battre contre leurs freres : ils rentrerent précipitamment dans la ville & furent suivis du reste de l'armée , qui n'étoit plus en état de faire face à l'ennemi. Dès ce moment les Suisses traitèrent ouvertement avec les François , & obtinrent facilement la liberté de se retirer : les chevaliers Franco-mtois se trouverent heureux qu'on voulût bien leur accorder les mêmes conditions : tous convinrent qu'ils défileroient au milieu de l'armée avec armes & bagages , & qu'ils se retireroient dans leur patrie sans causer aucun dommage. Ludovic fondant en larmes couroit inutilement dans tous les quartiers , cherchant à exciter la compassion , & implorant la protection des officiers & des simples soldats ; il les conjuroit par leur ancienne amitié , par égard pour eux-mêmes , de ne pas

livrer un suppliant, un malheureux entre les mains de ses plus mortels ennemis : toute la grace qu'il put obtenir, fut d'être admis parmi eux, & de tâcher de s'évader à la faveur d'un déguisement. Craignant apparemment que son teint bazanné, sa taille grêle ne le trahissent sous l'habit d'un Suisse, il se déguisa en cordelier, & monté sur un mauvais cheval il se mêla dans les rangs en qualité d'aumônier. Galéas de Saint-Séverin général de l'armée, ses deux freres Fracasse, & Antoine-Marie, prirent des habits de Suisses ; mais soit que leur embarras servît à les faire remarquer, soit, comme il est plus vraisemblable, que les Suisses les eussent décelés, ils furent tous reconnus & arrêtés sans que personne entreprît de les défendre. Le cardinal Ascagne ne put se dérober au malheur qui sembloit attaché à sa maison. Il s'étoit avancé au lieu du rendez-vous, lorsqu'il apprit que son frere étoit prisonnier : craignant un sort pareil, il s'enfuit précipitamment avec quelques cavaliers affidés. Déjà il avoit traversé la plus grande partie du duché, & touchoit aux frontieres, lorsqu'accablé de lassitude, épuisé de fatigues, il crut pouvoir goûter un moment de repos : il entra dans la maison d'un gentilhomme qu'il croyoit lui être dévoué. Bernard Lando, c'étoit le nom de ce gentilhomme, le reçut avec tous les égards dûs à sa naissance & à son rang ; mais à peine le vit-il endormi qu'il courut chercher une garnison Vénitienne qui étoit dans le voisinage, à laquelle il ne rougit point de livrer son bienfaiteur & son hôte. Louis n'étoit pas content de la conduite équivoque que les Vénitiens avoient tenue durant cette guerre : il sentoît d'ailleurs qu'il importoit à la sûreté du duché de Milan de ne pas laisser en des mains suspectes un pareil prisonnier : il l'envoya redemander comme devant lui appartenir, puisqu'il avoit été arrêté sur ses terres ; il redemandoit, avec le cardinal, non-seulement ceux qui avoient été pris à sa suite, mais Baptiste Visconti & quelques autres proscrits, auxquels la république avoit accordé un

---

Ann. 1568.



Ann. 1500.

asyle & des lettres de sauve-garde , même contre les François : enfin il sommoit le sénat de lui rendre l'épée & la tente de Charles VIII son prédécesseur , qu'ils avoient achetées de quelques stradiots après la célèbre bataille de Fornoue , & qu'ils montraient aux étrangers comme un gage de leur victoire prétendue. Il menaçoit , si l'on ne satisfaisoit promptement à ses demandes , d'aller lui-même se faire justice à la tête de son armée. Quoique la plupart de ces propositions parussent dures & injurieuses à la république , le sénat jugea qu'il étoit plus expédient d'y déférer , que d'aigrir un voisin puissant & trop redoutable. Le cardinal fut enfermé dans le château de Bourges où le roi avoit été lui-même prisonnier sous le regne précédent : quant à Ludovic , il fut mis d'abord à Pierre-Encise , ensuite au château du Lis-Saint-George , & enfin au château de Chinon , où il termina dix ans après sa malheureuse carrière , sans avoir pu obtenir la permission de voir le roi. Comme il unissoit beaucoup de pénétration à une éloquence vive & insinuante , il se flattoit qu'étant venu à bout de subjuguier , par l'art de la parole , tous ceux avec qui il avoit eu à traiter , il triompherait aisément de la haine du monarque & deviendrait peut-être son ministre de confiance s'il parvenoit à l'entretenir : toujours prévenu en faveur de cette politique artificieuse qui l'avoit si mal servi , il s'amusoit à en graver les maximes sur les murs de sa prison.

Semences de  
brouillerie entre les François  
& les Suisses.

Auton.  
Guiccardin.  
Belcar.  
Manusc. de  
Bethune.

Il ne restoit plus d'ennemis dans le duché de Milan ; mais il n'étoit pas facile de contenter les alliés. Les Suisses persuadés que la France leur devoit cette importante acquisition , exigeoient un salaire proportionné à ce service : Louis de son côté , toujours dirigé par des principes d'une stricte économie , s'en tenoit rigoureusement aux termes des traités. C'étoit à Pavie que devoit se faire le paiement : les trésoriers , qui savoient les intentions du monarque , rejetterent sans ménagement les demandes exorbitantes des Suisses , & allumèrent la fureur d'une soldatesque effrénée. Une troupe

de mutins briserent les portes de la chambre où étoient ces trésoriers , saisirent le baillif de Dijon par les cheveux , le foulèrent aux pieds , & l'auroient mis en pieces s'il n'eût été promptement secouru. Il fallut transiger avec eux , & satisfaire à une partie de leurs demandes : cette soumission ne les réconcilia point avec la France. Leur chemin les conduisoit à Bellinzone , la premiere ville du duché de Milan qui se fût soulevée en faveur de Ludovic , & celle par conséquent qui devoit s'attendre à être punie exemplairement par les François : les Suisses s'en emparèrent du consentement des habitants , & la garderent pour nantissement des sommes qu'ils prétendoient leur être dûes. Il n'eût tenu qu'à Louis de la retirer dans ces premiers moments en sacrifiant une somme modique ; mais soit qu'il ne connût pas encore toute l'importance de ce poste qui alloit donner aux Suisses une libre entrée dans son duché , soit plutôt qu'il craignît de rendre son autorité méprisable aux yeux des étrangers , s'il rachetoit une injure dont il devoit tirer raison ; il négligea pour-lors une occasion qu'il regretta souvent dans la fuite.

Les habitants des autres villes , sans appui , sans protection , attendoient en silence ce qu'il plairoit au vainqueur d'ordonner de leur sort. Outre des insultes récentes & publiques , le bruit s'étoit répandu que pour mieux signaler leur haine ils avoient massacré sans pitié , dans les hôtelleries , les pèlerins & les autres voyageurs François que les indulgences du jubilé attiroient cette année à Rome , & qui traversant sans défiance un pays soumis à la domination de leur maître , s'étoient trouvés renfermés au milieu d'une troupe de tigres altérés de leur sang. Un tel forfait pouvoit donner lieu à de terribles représailles. Heureusement pour les Milanois , Louis avoit confié son autorité à un homme éloigné par état & par caractère de toute cruauté. Le cardinal d'Amboise qui étoit passé en Italie avec la Trémouille , & à qui Louis avoit donné de

---

Ann. 1500.

Soumission  
du Milanès.

*Auton.  
Belcarus.  
Guiccardin.  
Ferron.*

Ann. 1500.

Expédition  
infructueuse  
contre Pise.

*Ibidem.*

pleins pouvoirs , modéra la colere des soldats , & ne condamna les habitants qu'à des amendes pécuniaires qu'il n'exigea pas à la rigueur , & sur lesquelles il leur accorda des remises considérables.

Les troupes étoient sans occupation dans le duché de Milan ; cependant l'expérience du passé , les menaces de l'empereur Maximilien ne permettoient pas qu'on les en tirât. Le cardinal chercha un moyen de leur procurer de l'emploi. Plusieurs Princes voisins , malgré leurs engagements avec la France , s'étoient déclarés en faveur de Ludovic & lui avoient fourni des secours : on avoit donc un motif plausible de les punir. Les Florentins , au contraire , quelques instances que leur eût faites Ludovic , avoient persisté constamment dans leur alliance avec la France , ils demandoient instamment qu'on les remît en possession de Pise , comme Charles VIII & Louis XII lui-même s'y étoient si solennellement engagés. Ils promettoient de payer & de nourrir en partie les troupes que le roi daigneroit leur prêter , & de fournir à leur tour au roi , pour prix de ce service , des secours d'hommes & d'argent , lorsqu'il entreprendroit la conquête du royaume de Naples. Ces propositions étoient balancées par des offres & des sollicitations contraires. Les républiques de Gênes & de Luques , qui s'étoient déjà enrichies des dépouilles de celle de Florence , & qui dès-lors se trouvoient intéressées à la tenir dans l'abaissement , offroient de donner sur-le-champ cent mille ducats , & d'en payer annuellement cinquante mille , si , loin de rendre aux Florentins la ville de Pise , le roi consentoit à leur ôter encore le port de Livourne , dont la propriété appartenoit aux Pisans. Trois seigneurs puissants appuyoient les demandes de ces deux républiques jalouses , le comte de Ligni par haine contre les Florentins , Jean-Louis de Fiesque , & Jean-Jacques Trivulse par ambition : ils se flattoient l'un & l'autre que les Pisans , lassés des désordres d'une anarchie populaire , les choisiroient pour chefs & pour princes

princes de leur république , conformément à ce qui s'étoit pratiqué en beaucoup d'autres villes d'Italie. Ils représentoient que ce seroit agir contre les intérêts de la France , que de contribuer au rétablissement de la puissance des Florentins ; que cette république soumise & rampante , tant qu'elle auroit besoin de protection , ne se verroit pas plutôt en état de se soutenir par elle-même , qu'elle se ligueroit avec les autres puissances jalouses de la grandeur des François , & contribueroit de toutes ses forces à l'abbattre. Malgré ces remontrances intéressées , le cardinal accorda aux Florentins six cents lances à la solde du roi , trois mille cinq cents Suisses & autant de Gascons qui devoient être payés par des commissaires de la république. On leur offroit , pour commander cette armée , Yves d'Alegre qui avoit acquis la réputation d'un des meilleurs généraux de son siècle : mais persuadés que la terreur du nom François suffiroit pour soumettre les Pisans , ils cherchoient moins un habile général qu'un homme dont la probité leur fût connue : en conséquence ils s'obstinèrent à demander Hugues de Beaumont , qui sous le regne précédent leur avoit rendu Livourne , conformément à l'ordre qu'il en avoit reçu du roi. Beaumont ne marcha point directement à Pise ; il avoit été chargé de tirer des contributions de la plupart des princes ou vicaires , qui , ayant pris parti pour Ludovic , avoient donné lieu à la révolution arrivée dans le Milanès. Les seigneurs de Correge , de Carpi & de la Mirandole en furent quittes pour vingt mille ducats. Bentivoglio en paya quarante mille ; le marquis de Mantoue obtint la permission de traiter directement avec le roi : quelques autres moins puissants perdirent leurs Etats. Un mois entier s'étoit écoulé dans ces diverses expéditions : les Florentins , sur qui rouloit une partie de la dépense , puisqu'ils étoient chargés de la paie de l'infanterie , se plaignoient d'un si long retardement , & représentoient avec force , qu'en laissant aux Pisans tout le loisir de se fortifier , on rendoit l'en-

---

Ann. 1500.

---

---

Ann. 1300.

treprise qui faisoit le principal objet de l'armement, ou tout-à-fait impraticable, ou du moins difficile & ruineuse. Beaumont sentant la solidité de leurs raisons, se hâta d'entrer sur le territoire de Pise. Avant de se porter à aucune hostilité, il députa Janot d'Arbouville & Hector de Montenart, deux de ses principaux capitaines, pour déclarer aux Pisans qu'ils eussent à obéir aux ordres du roi, & à rentrer d'eux-mêmes sous le joug de leurs anciens maîtres. Les magistrats ayant conduit en cérémonie les deux chevaliers François à l'hôtel-de-ville, leur montrèrent le portrait de Charles.VIII, auteur de leur liberté, auquel les citoyens rendoient tous les honneurs qui étoient compatibles avec le Christianisme : après leur avoir demandé s'ils reconnoissoient ce grand roi, & s'être étendus sur ses louanges, ils protestèrent que devant aux François un bien plus précieux que la vie, ils étoient résolus de s'exposer à tout pour ne point se séparer d'un peuple si généreux. Ayant ensuite prouvé par des monuments historiques, que Pise, pendant une longue suite de siècles, avoit fait partie du duché de Milan, ils demandèrent aux chevaliers si, par leur protection, ils ne pouvoient pas obtenir que le roi voulût bien les compter encore au nombre de ses sujets. N'ayant pu obtenir une réponse satisfaisante sur cet article, ils déclarèrent qu'ils étoient prêts à subir toutes les conditions qu'il plairoit au roi de leur imposer, pourvu qu'il promît de ne point les livrer à des loups ravissants, à des tyrans impitoyables, tels que les Florentins ; & au cas qu'ils ne pussent obtenir cette dernière faveur, ils le supplioient du moins de leur accorder un asyle sur les terres de son obéissance, préférant, disoient-ils, l'exil, la pauvreté & l'abandon aux horreurs qui leur étoient réservées dans leur patrie. Un spectacle plus touchant encore attira les regards des chevaliers : cinq cents jeunes filles vêtues de blanc, les cheveux épars & conduites par deux matrones, entrèrent dans la salle de l'assemblée, & embrassant leurs genoux,

elles les conjurerent de se rappeler le serment solennel qu'ils avoient fait , en recevant l'ordre de chevalerie , de se déclarer les défenseurs des dames & demoiselles , & de ne pas les livrer à la brutale insolence de leurs ennemis. Arbouville & Montenart , baissant les yeux & n'ayant rien à répondre , vouloient se retirer ; la troupe innocente , leur remontrant que s'ils lui refusoient le secours de leur épée , ils ne pouvoient au moins lui refuser celui de leurs prières , les entraîna devant un image de la Sainte Vierge où elles se mirent à chanter , *tant piteusement & de voix si très-lamentables* , que là n'y eut ni François , ni autre à qui elles n'arrachassent des larmes. Les députés chargés de présents revinrent au camp , & rendirent compte à l'assemblée de ce qu'ils avoient dit , vu & entendu. Il étoit difficile à des François de vaincre un peuple qui leur opposoit de pareilles armes. La plupart des officiers crurent qu'on devoit attendre un nouvel ordre du roi : mais Beaumont ne voulant écouter que le devoir , marcha en avant & investit la place. Aussi-tôt il s'établit un commerce suivi , entre les assiégeants & les assiégés : tous les soldats François qui se présentèrent , soit de nuit , soit de jour aux portes de la ville , furent admis sans difficulté : on tâchoit de les bien régaler ; on les chargeoit même de quelques bouteilles de vin pour porter à leurs camarades ; on les avertissoit des endroits où étoient établies les batteries , & de l'heure où l'on devoit tirer le lendemain , afin qu'ils pussent s'en garantir. Beaumont à qui ce commerce déplaisoit , n'avoit point assez d'autorité pour le rompre : Ligni & Trivulse , n'ayant pu empêcher cette expédition , avoient eu l'adresse de n'y envoyer que des officiers qui leur étoient dévoués , & qui , assurés de leur protection , n'exécutoient aucun des ordres de leur général. Le seul remède qu'il trouva à ce désordre , fut d'abattre promptement une partie des murailles , & de faire monter les troupes à la breche : les soldats obéirent ; mais ils trouverent , derriere le mur qu'on venoit de

---

---

Ann. 1500.

---

Ann. 1500.

renverser , un fossé profond qu'ils ne purent , ou ne voulurent pas franchir. Ceux qu'on envoyoit à la découverte laissoient passer tous les convois , & les renforts qui venoient dans la ville , attroupoient & dissipoient ceux qui venoient au camp , afin de donner aux troupes un prétexte spécieux de se mutiner. Ce projet réussit : on poussa la témérité jusqu'au point de saisir & d'emprisonner les commissaires Florentins : bientôt l'infanterie , qui n'étoit composée que de gens sans aveu se dissipa : quelques compagnies de cavalerie suivirent cet exemple , & la désertion devint si générale , que Beaumont fut contraint de s'enfuir à l'entrée de la nuit , abandonnant à l'ennemi les malades & les blessés qui ne pouvoient suivre le reste de l'armée. Ils s'attendoient à être égorgés ; mais les Pisans ne démentirent point la conduite qu'ils avoient tenue jusqu'alors avec les François : attirés par les cris de ces malheureux , ils sortirent dès la nuit même avec des flambeaux , les conduisirent ou les emportèrent dans la ville , & après avoir pris soin du rétablissement de leur santé , ils leur donnerent tout l'argent dont ils avoient besoin pour se rendre à Milan.

Les Florentins se trouvoient dans une situation déplorable : ils avoient congédié leurs troupes pour se mettre en état de solder l'infanterie Française : ils avoient contracté des dettes considérables. Cependant il leur restoit moins d'espérance que jamais de recouvrer Pise : ils étoient sans troupes , sans argent , entourés de tous côtés par des ennemis armés & acharnés à leur perte : ils se plaignirent amèrement à Louis de la conduite de ses troupes ; mais pour comble de disgrâce , ils le trouverent déjà prévenu contr'eux. Les officiers n'avoient pu excuser leur conduite qu'en rejetant toute la faute sur les commissaires de la république qu'ils accusoient hautement d'avarice , d'opiniâtreté & de négligence. Fussent-ils parvenus à se laver de tous ces reproches , il en restoit un auquel ils ne pouvoient répondre , c'étoit l'obstination qu'ils avoient

montrée à rejeter Alegre qu'on leur avoit offert pour général, & la préférence qu'ils avoient accordée à Hugues de Beaumont, qui bien qu'homme de probité & bon capitaine, n'avoit point encore acquis assez d'autorité pour commander une armée. Le roi cependant, sensible à l'affront qu'avoient essuyé les armes Françaises, promit aux Florentins de leur prêter encore une fois ses gens d'armes, pourvu que de leur côté ils prissent mieux leurs mesures. La crainte d'une nouvelle trahison, l'épuisement où étoit tombée la république, & les brouilleries intestines qui la déchiroient, firent négliger ces offres.

Les troupes qui étoient revenues de cette infructueuse expédition, & qu'on avoit dessein de tenir en Italie, n'y restèrent pas long-temps oisives. Alexandre VI & César Borgia les demandoit avec instance. On avoit une raison assez plausible de les refuser sans encourir le reproche de légèreté ni d'inconstance. Lorsque Ludovic étoit rentré en Italie, Trivulse avoit non-seulement mandé les troupes Françaises que conduisoit Alegre, mais il avoit sommé César, en vertu des traités qu'il avoit avec la France, de lui amener son armée, en lui remontrant que de la conduite qu'il tiendrait dans cette conjoncture dépendoient le salut des François, & la conservation du duché de Milan. César qui ne pouvoit alors prévoir quelle seroit l'issue de cette guerre, ni si l'empereur lui-même ne descendroit pas en Italie, avoit laissé partir Alegre qu'il ne pouvoit retenir; mais avoit cantonné ses propres troupes dans ses nouvelles conquêtes, & s'étoit retiré tranquillement à Rome pour y attendre l'événement. A la vérité le pape & son fils avoient tâché d'effacer cette marque d'indifférence & de mépris: car lorsqu'on leur eut appris que Ludovic & le cardinal Ascagne étoient prisonniers, ils ne rougirent pas d'interrompre les exercices du jubilé pour ordonner des réjouissances publiques: ils abandonnerent au pillage les palais des deux malheureux, rançonnerent ou em-

---

Ann. 1500.

Conduite  
d'Alexandre  
VI & de César  
Borgia. Lége-  
tion du cardi-  
nal d'Amboise.

Guiccardin.  
Auton.  
Thomasi.  
Registres du  
parlement.



Ann. 1500.

prisonnerent leurs domestiques , leurs parents & leurs amis. Comme on savoit apprécier à la cour de France ces démonstrations tardives & indécentes , on n'auroit eu aucun égard à leur requête , si deux puissants motifs n'eussent enfin décidé en leur faveur le roi & son premier ministre. Possesseur du Milanès , Louis n'en desiroit que plus ardemment de faire valoir les droits qu'il avoit sur le royaume de Naples. Le suffrage & l'alliance du pape qu'on regardoit comme suzerain de cet Etat , pouvoient lui en faciliter les moyens. Le second motif qui le portoit à conserver l'amitié du pape , faisoit d'autant plus d'impression sur son cœur qu'il s'agissoit de l'intérêt public. Louis , comme nous l'avons vu , avoit commencé son règne par retrancher presque tous les abus qui défiguroient le gouvernement. Le corps par où il auroit dû naturellement commencer , s'étoit jusqu'alors dérobé à la réforme. Les ordres religieux qui s'étoient soustraits pendant des temps d'anarchie à la juridiction de l'ordinaire pour se mettre sous la protection immédiate du saint-siège , avoient insensiblement perdu de vue l'objet de leur première institution : les maisons régulières de l'un & de l'autre sexe étoient devenues des écoles de scandale. On ne doit pas omettre ici que le désordre n'étoit point encore général ; que plusieurs dévots personnages , plus éclairés & plus zélés que les autres , avoient déjà commencé la réforme ; mais comme ils manquoient d'autorité , leur exemple & leurs exhortations ne touchoient que la partie la plus saine de leur communauté ; & le mal auroit continué à faire des progrès , si l'on n'y eût appliqué un remède plus efficace. Louis demandoit donc pour son premier ministre la qualité de légat à *latere* , afin que d'Amboise réunissant en sa personne toute l'autorité ecclésiastique à la puissance séculière , il pût , sans rencontrer d'obstacles , tendre au but qu'on desiroit , & employer , pour y parvenir , les moyens les plus expéditifs. Cette demande , quelque louable qu'en fût le motif , ne pouvoit manquer de déplaire à la cour de

Rome : un légat à *latere* représentoit la personne même du pape dans la contrée où il étoit établi : il accordoit de sa propre autorité les dispenses & toutes les graces pour lesquelles on avoit ordinairement recours au saint pere ; il privoit donc , pendant tout le temps que duroit sa légation , la cour Romaine des profits ou revenus qu'elle étoit dans l'usage de toucher auparavant : on craignoit , d'ailleurs , que la France , déjà moins dépendante qu'aucun autre Etat , ne fît ce moyen pour empêcher qu'une partie de son argent ne sortit du royaume ; qu'elle n'insistât pour avoir un légat perpétuel , & que ce qui n'étoit qu'une faveur passagere ne devînt un droit. Ces considérations auroient sans doute engagé Alexandre à éluder la demande du monarque , s'il ne se fût fait une loi de sacrifier tout autre intérêt à celui de son fils. Il accorda au cardinal d'Amboise la qualité de légat en France pour dix-huit mois , & reçut en échange les troupes dont il avoit besoin.

Revêtu de cette nouvelle dignité , le cardinal d'Amboise fut reçu à Paris , & dans les autres villes du royaume , avec tous les honneurs qu'on eût pu rendre à un souverain étranger : un an s'écoula avant qu'il eût pu rassembler , soit des diverses provinces de France , soit des Etats voisins , les religieux dont il avoit besoin pour travailler efficacement à la réformation. Lorsque tout fut prêt il mit la main à l'œuvre , s'adressa d'abord au couvent des jacobins de Paris : cette maison seule renfermoit quatre cents religieux , la plupart étudiants. Les évêques d'Autun & de Castellamare s'y étant transportés de la part du légat , firent lecture aux religieux des principaux points de leur regle , & les sommerent , ou d'en jurer l'observation , ou de sortir du couvent. Les jacobins refusèrent l'une & l'autre de ces conditions , & renvoyèrent les commissaires avec mépris. Ceux-ci revinrent le lendemain avec une escorte de gens armés , & trouvèrent les religieux en état de défense. On parvint cependant à les tirer hors

---

Ann. 1500.

Réforme  
des ordres re-  
ligieux.

Registres du  
Parlement.  
Felibien.

Ann. 1500.

de leurs retranchements & à les chasser de la ville ; mais au moment qu'on s'y attendoit le moins , ils rentrèrent par une porte dérobée , soutenus de plus de douze cents écoliers qui cachoient des armes sous leurs longues robes ; ils battirent le gardien , & commirent beaucoup d'autres excès non moins scandaleux. Il fallut leur livrer un nouvel assaut. Chassés une seconde fois , ils furent réduits à mandier sur les grands chemins : à la place de ces hommes indisciplinés , le cardinal introduisit dans le couvent de la rue saint Jacques , des dominicains de la réforme de Hollande , sous la direction de Jean Clerée , confesseur du roi.

Les cordeliers , instruits par l'exemple de leurs voisins , se conduisirent d'une manière moins violente. Ayant su l'heure où les mêmes commissaires devoient se rendre dans leur maison , ils exposèrent le saint sacrement & se mirent à chanter laudes , vêpres , complies & le salut : les commissaires n'osant d'abord les interrompre dans une si sainte occupation , attendirent long-temps que l'office finit : s'apercevant qu'on les jouoit , ils voulurent parler & ordonnerent le silence de la part du roi ; mais les religieux , qui favoient ce qu'on avoit à leur annoncer , chantoient tous à la fois , & recommençoient leurs antiennes avec plus de force qu'auparavant. Enfin , après plus de quatre heures , les commissaires impatientés prirent le parti de se retirer , & les chants cessèrent pour ce jour-là. Le lendemain les commissaires revinrent & trouverent les cordeliers dans la même posture , & toujours chantant à gorge déployée : mais comme on n'avoit pas dessein de laisser durer plus long-temps cette scène scandaleuse , les commissaires étoient accompagnés de Jacques d'Estouteville & de Guillaume de Poitiers , l'un prévôt , l'autre gouverneur de Paris ; de cent archers de la garde du roi avec quelques magistrats , & cinquante cordeliers observantins , sous la conduite d'Olivier Maillard , qu'on avoit dessein d'établir dans le couvent. Cette nombreuse compagnie força les cordeliers de faire silence ,

lence ; & d'écouter les ordres du roi. On les somma de recevoir la réforme des observantins , d'obéir à Olivier Maillard , ou de sortir à l'heure même du couvent. *Voyant les pauvres freres qu'on se mettoit en devoir de les chasser , les anciens se prirent à pleurer & doulouir tant piteusement , que là n'y eut homme à qui le cœur n'amollit de compassion : les autres dépouillerent leurs habits , disant que plutôt renonceroient à l'ordre , & vivroient en apostasie , que d'être soumis aux observantins ; & les autres comme mûts & confus ne surent que dire , si n'est que s'ils eussent su que à tant étroite regle eussent été obligés , ja n'eussent fait ceinture de corde nouée.* Pressés de prendre un parti , les cordeliers déclarerent qu'ils consentoient à la réforme , pourvu qu'elle se fit par tel religieux de leur ordre qu'il plairoit au légat de nommer , & qu'on ne les forçât point à se soumettre à Maillard & à ses observantins : cette proposition , après quelques débats , fut jugée raisonnable : frere Olivier fut renvoyé du couvent , & la réforme s'opéra par des moyens plus doux & aussi certains que ceux qu'on avoit d'abord imaginés. On suivit la même méthode par rapport à la réforme de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés & de toutes les communautés du royaume : on permit à tous les religieux qui se croiroient lésés , d'appeller de la sentence des commissaires à la cour de parlement , & l'on ne priva de leur état que ceux qui se montrèrent absolument rebelles & incorrigibles.

En quittant l'Italie , le cardinal avoit établi pour gouverneur général du duché de Milan , Charles d'Amboise , seigneur de Chaumont , son neveu , fils d'un pere distingué , & qui donnoit lui-même de grandes espérances , mais qui n'avoit point encore eu occasion de montrer s'il étoit véritablement digne d'un emploi si important : il remit à César Borgia les troupes que la France devoit lui fournir : il notifia dans toutes les cours voisines que le roi regarderoit comme ses ennemis personnels ceux qui s'opposeroient aux desseins du saint-pere. Après cette déclaration , César n'eut plus

---

 Ann. 1500.

 Suites des  
conquêtes de  
César Borgia.

 Thomasi.  
Guiccardin.  
Bemb.

Ann. 1500.

qu'à se montrer pour s'emparer des places de la Romagne. Jean Sforce, seigneur de Pesaro, & Pandolfe Malatesta, seigneur de Rimini, contents de mettre leur vie en sûreté, céderent des Etats qu'ils n'espéroient plus de pouvoir défendre. La ville de Faenza fut la seule qui osa résister : elle appartenoit au jeune Astor Manfredi, tendrement aimé de ses sujets. Astor étoit neveu par sa mere, de Bentivoglio, seigneur de Bologne : il étoit allié, & sous la tutelle des ducs de Ferrare, des républiques de Venise & de Florence, toutes puissances disposées à le défendre, si la crainte de se compromettre avec la France n'eût glacé les courages & étouffé tout sentiment de commisération. De simples bourgeois ne se laisserent point intimider : ils soutinrent avec tant de résolution les assauts répétés qu'on leur livra, que César désespérant d'emporter la place, & voyant la saison déjà avancée, leva le siege & mit ses troupes en quartier d'hiver. Il employa ce temps de repos à chercher avec le pape de nouveaux fonds pour l'année suivante. Les sommes provenues des indulgences du Jubilé étoient épuisées : il fallut recourir à d'autres expédients : le pape annonça une promotion de douze cardinaux, mettant en quelque sorte cette première dignité ecclésiastique à l'encan. Comme ce secours passager ne remplissoit point encore ses vues, il employa, pour tirer de l'argent, un moyen décrié depuis long-temps, mais toujours efficace : il fit publier dans toute la chrétienté une croisade contre les Turcs, soumettant tous les ecclésiastiques, sans distinction, à payer le dixième de leurs revenus, & exhortant le reste des fideles à racheter leurs péchés par des contributions volontaires. Le produit en fut si considérable que dans le petit territoire de Venise, il monta, disent les historiens, à sept cent quatre-vingt-dix-neuf livres pesant d'or.

Ann. 1501.

Affuré de ne point manquer d'argent, César ramassa ses quartiers, & aussi-tôt que la saison put le permettre, il vint assieger de nouveau Faenza. Les habitants

soutinrent avec une grande résolution deux assauts très-meurtriers ; mais considérant que leurs murailles étoient renversées , qu'ils n'avoient aucune espérance de secours , ils consentirent à rendre la ville , à condition qu'on leur accorderoit une entière amnistie , la conservation de leurs privileges , & qu'on assureroit à leur prince la jouissance de ses biens patrimoniaux , & la liberté de se retirer où bon lui sembleroit. César exécuta fidèlement la partie de la capitulation qui regardoit les habitants : quant au malheureux Astor , qui n'avoit plus pour le défendre que son innocence & sa beauté , il apprit trop tard combien il auroit été plus heureux pour lui de périr sur la breche , que de tomber en des mains si corrompues. César le garda plusieurs jours dans sa tente , puis l'envoya au pape qui , après lui avoir fait essuyer de nouveaux outrages , finit par lui ôter la vie.

---

---

Ann. 1501.

La Romagne étoit conquise , César en fit hommage au saint-siege , & reçut dans une assemblée du sacré college , l'investiture de cet Etat qu'on érigea en duché. Ce nouveau rang ne satisfaisoit point encore son ambition ; plein de ruses & de projets , il s'approcha brusquement de Bologne , & se mit en devoir de l'assiéger. Il n'ignoroit pas que le roi de France avoit reçu Bentivoglio sous sa protection , qu'il lui avoit garanti ses Etats : mais ayant alors des troupes nombreuses à sa disposition , desirant apparemment de se tirer de l'espece de curatelle où il rampoit à l'égard de la France ; il vouloit essayer ce qu'il avoit à se promettre de la foiblesse de Bentivoglio , & de la patience du monarque. Louis , non-content de lui retirer ses troupes , envoya ordre à Chaumont de marcher contre lui , s'il ne s'éloignoit promptement de Bologne. Bentivoglio auroit donc pu demeurer tranquille : mais voyant une armée dans son territoire , comptant peu sur la fidélité de ses sujets , il aima mieux transiger avec Borgia : il s'engagea de lui donner passage sur ses terres , de lui payer une pension ou un tribut de neuf mille ducats ,

**Ann. 1501.** & de lui fournir un certain nombre d'hommes d'armes & d'infanterie.

Forcé de s'éloigner de Bologne, César s'approchant de la Toscane, envoya demander aux Florentins un passage sur leurs terres, & des vivres pour son armée, sans leur déclarer où il avoit dessein de la conduire. Tandis qu'on se délibéroit sur sa demande, il força les passages de l'Apennin, & vint établir son camp à une journée de la capitale. Levant alors le masque, il envoya dire aux Florentins qu'ils eussent à l'élire pour général de leur république, à des conditions qui convinssent à son rang ; à établir parmi eux une forme de gouvernement, sur laquelle il pût compter avec assurance. C'étoit demander en d'autres termes qu'ils se donnassent un maître. Ce ton d'autorité & de despotisme en imposa aux Florentins : on ne pouvoit croire qu'il eût osé s'avancer si avant, ni dicter des loix à un peuple libre s'il n'eût eu un parti tout formé dans la ville qui devoit apparemment lui en livrer les portes. Le peuple soupçonnoit la noblesse d'avoir tramé cette trahison. Ce peuple qui avoit alors toute la force en main, étoit lui-même partagé en plusieurs factions : depuis la mort de Savonarole, il ne s'étoit trouvé aucun personnage assez accrédité pour fixer les regards de la multitude & la diriger au même but. Dans le trouble & l'anarchie où l'on se trouvoit, on convint d'informer promptement le roi de France de ce qui se passoit, & de réclamer sa protection : cette démarche sauva l'Etat. César comprit par ce qui venoit de se passer à Bologne, à quel danger il exposoit sa grandeur naissante, s'il poussoit à bout la patience du monarque : il rabattit beaucoup de ses premières demandes, & en mêlant les promesses aux menaces, il força les Florentins à conclure sur-le-champ un traité, par lequel ils s'engagerent à le prendre à leur solde avec trois cents Lances, & à lui payer trente-fix mille ducats d'appointements par an ; à lui abandonner le seigneur de Piombino, dont les domaines étoient enclavés dans

leur territoire , & qui étoit sous leur protection ; à oublier tout ce qui s'étoit passé dans cette expédition contre leurs intérêts , & à former avec lui une alliance défensive envers & contre tous. Les Florentins , ayant reçu peu de jours après une réponse du roi telle qu'ils la pouvoient desirer , ne se crurent point liés par ce traité : mais ils ne purent sauver leur foible & malheureux allié , qui perdit toutes ses places à la réserve du château de Piombino. César après l'avoir reconnu , désespéra de l'emporter d'affaut ; & l'arrivée d'une nouvelle armée Françoisse , à laquelle on le somma de se rendre , ne lui laissa pas le temps d'en former le siège.

L'armée , dont nous parlons , marchoit à Naples comme à une conquête assurée. Le conseil de France avoit pris , en effet , des mesures infailibles pour ne laisser au prince qu'on vouloit détrôner , aucun moyen de se défendre : mais on n'avoit pas fait réflexion , qu'en rendant cette première conquête trop facile , on la rendoit moins stable ; qu'on substituoit à un ennemi presque soumis , un autre ennemi infiniment plus dangereux. Entrons à ce sujet en quelque détail.

Frédéric d'Aragon , qui portoit alors la couronne de Naples , se croyoit si peu en état de résister aux François , que dès qu'il eut appris le dessein où étoit le roi de France de l'attaquer un jour , il ne songea qu'à le désarmer par les plus humbles soumissions , offrant de lui faire hommage de ses Etats , de lui payer tribut , & enfin , de lui céder volontairement quelques places où il pourroit mettre des garnisons Françoises. Il est certain que si Louis eût appréhendé l'événement de cette guerre , il eût accepté , sans balancer , des conditions si honorables : mais jugeant par la nature même de ces offres , & par l'exemple de son prédécesseur , de la facilité qu'il trouveroit , non-seulement à s'emparer de ce royaume , mais encore à le conserver lorsqu'il se trouveroit maître du duché de Milan , il crut qu'il étoit indigne de son rang

---

Ann. 1501.

Expédition  
de Naples :  
Négociations  
qui la précé-  
dent.

*Guiccardin.  
Ferron.  
Auton.  
St-Gelais.  
P. Martir.  
Giannone.*



---

---

Ann. 1501.

d'entrer en partage avec un si foible ennemi. Cependant, après être venu à bout de ses projets par rapport au duché de Milan, & avoir même pris du temps pour y consolider sa nouvelle domination, il vit clairement qu'il ne pouvoit exécuter ses desseins sur Naples, sans faire des efforts extraordinaires, sans augmenter considérablement les impôts, & molester ses anciens & fideles sujets : car presque toute l'Europe étoit prête à l'attaquer. L'empereur Maximilien, qui se reprochoit intérieurement la perte de Ludovic, assembloit de fréquentes dietes, où déclamant en liberté contre l'injustice des François, il exposoit à tous les membres de l'empire la nécessité de se réunir, pour opposer une puissante digue à leurs ambitieux projets. Les Vénitiens accoutumés à dominer en Italie, s'indignoient de se voir réduits à dépendre de leurs prétendus alliés ; & quoiqu'ils n'osassent déclarer trop ouvertement leur façon de penser, il paroissoit assez qu'ils soupiroient après une révolution. Les Suisses eux-mêmes, si inviolablement attachés avant ce temps à la couronne de France, sembloient alors chercher un prétexte de rupture. Après s'être emparés, contre la foi publique, de la ville de Bellinzone, ils refusoient, non-seulement de faire aucune satisfaction de cette offense, mais encore de s'en dessaisir, même en recevant les sommes qu'ils prétendoient leur être dûes. Enfin, on ne devoit pas s'attendre que Ferdinand le Catholique, prince puissant & éclairé, sacrifiât aux François son plus proche parent ; qu'il renonçât en leur faveur aux droits qu'il réclamoit lui-même sur la couronne de Naples en qualité de chef de la maison d'Aragon. Il auroit donc fallu qu'indépendamment des troupes nécessaires pour la garde des frontières, Louis entretînt en Italie deux armées, dont l'une auroit eu pour objet de chasser du royaume de Naples Frédéric, soutenu des forces Espagnoles & Vénitiennes ; l'autre, pour le moins aussi forte, auroit été destinée à couvrir le Milanès contre les Allemands & les Suisses. Dans l'irrésolution où cette perspective

jettoit Louis , il auroit vraisemblablement fini par accepter les offres de Frédéric , si Ferdinand le Catholique , celui de tous les confédérés qu'on craignoit le plus , ne fût venu proposer un autre parti plus avantageux en apparence , & dont le succès étoit certain. Pour bien connoître quels motifs faisoient agir Ferdinand , il est nécessaire de rappeler en peu de mots les engagements qu'il avoit pris avec la France sous le regne précédent. Lorsque Charles VIII se proposa de marcher en personne à la conquête de Naples , Ferdinand obtint la restitution des comtés de Roussillon & de Cerdaigne , sous la condition expresse qu'il n'opposeroit aucun obstacle direct ni indirect aux vues que le monarque pouvoit avoir sur l'Italie. Ayant obtenu ce qu'il désiroit , & voyant le roi embarqué avec toutes ses forces dans une expédition périlleuse , il l'envoya solennellement défier dans la ville de Rome : non-content de se joindre à la ligue d'Italie , il se servit des places mêmes que le roi lui avoit si généreusement rendues , pour y loger des garnisons qui portèrent la désolation dans les provinces méridionales du royaume. Ferdinand convaincu intérieurement qu'il avoit mérité de perdre le Roussillon , puisqu'il avoit violé les conditions en vertu desquelles il le possédoit ; considérant d'ailleurs que Charles VIII , en quittant le royaume de Naples , y avoit laissé une armée sous la conduite de Montpensier ; qu'il se disposoit à y faire passer des renforts & à porter en même-temps la guerre en Espagne ; il proposa , pour rallentir tous ces préparatifs , de mettre fin à la guerre toujours renaissante qu'avoient excitée dans l'Europe les droits respectifs des maisons d'Anjou & d'Aragon sur Naples , en partageant ce royaume en deux portions égales , dont ils se mettroient de concert en possession. La défaite de l'armée du comte de Montpensier , la prompte reddition de toutes les places que les François tenoient encore en Italie , firent changer à Ferdinand d'idée & de langage. Il désavoua les ministres qu'il avoit chargés de porter cette proposition ,

---

Ann. 1501.

& jugeant que Charles n'étoit plus à craindre , il se  
 ligua plus étroitement que jamais avec ses ennemis.  
 Ann. 1501. L'avènement de Louis XII au trône lui inspira de  
 nouvelles frayeurs : toujours attentif à détourner l'ef-  
 fort des armes Françoises , il s'étoit séparé comme nous  
 l'avons vu , de la ligue d'Italie , espérant que la France  
 ne pourroit s'emparer du duché de Milan sans s'attirer  
 une guerre longue & difficile , tant avec le corps Ger-  
 manique qu'avec toutes les puissances d'Italie. Voyant  
 enfin que contre ses espérances , & malgré toutes les  
 intrigues secrètes qu'il avoit formées , le roi étoit tran-  
 quille possesseur de ce duché , d'où il menaçoit le  
 royaume de Naples ; que Frédéric étoit si épouvanté ,  
 que malgré toutes les assurances qu'on pouvoit lui  
 donner , il consentoit à payer tribut , & à recevoir des  
 garnisons Françoises dans quelques-unes de ses places ;  
 il craignit que Louis , rebuté des difficultés que pré-  
 sentoient cette nouvelle entreprise , ne prît le parti d'ac-  
 cepter ces conditions honorables , & n'entreprît bien-  
 tôt après de recouvrer à main armée les provinces de  
 Roussillon & de Cerdaigne , qui devoient lui revenir  
 aux termes du traité , puisque la première infraction  
 avoit été faite du côté de l'Espagne. Il se hâta donc de  
 remettre sur le tapis le traité de partage du royaume  
 de Naples , & pour faire agréer plus facilement cette  
 proposition , il s'engagea premièrement d'obtenir de  
 l'empereur , dont il possédoit toute la confiance , une  
 trêve d'une année , de le porter ensuite , au moyen  
 d'un mariage qui confondroit les intérêts des deux plus  
 puissantes maisons de l'Europe , à donner au roi l'in-  
 vestiture du duché de Milan , & à lui en garantir la  
 possession. La conduite qu'avoit tenue jusqu'alors Fer-  
 dinand , ses infidélités trop connues , la nouvelle tra-  
 hison dont dans ce moment même il se rendoit coupable  
 envers un prince son protégé & son plus proche  
 parent , auroient dû sans doute empêcher les François  
 de prendre avec lui aucun engagement : mais les con-  
 ditions qu'il offroit étoient si séduisantes , qu'on n'eut  
 pas

Partage du  
 royaume de  
 Naples entre  
 la France &  
 l'Espagne.

Recueil des  
 traités,

pas le courage de les rejeter. Après avoir renouvelé l'alliance & l'étroite amitié qui subsistoient de temps immémorial entre la France & l'Espagne , les deux monarques réglèrent , qu'étant les vrais héritiers des droits des maisons d'Anjou & d'Aragon , & voulant terminer les guerres sanglantes , que les prétentions respectives de ces deux maisons avoient trop long-temps excitées dans l'Europe , ils partageoient le royaume en deux portions égales , dont l'une composée de la Pouille & de la Calabre , seroit cédée à l'Espagne sous le titre de duché , & l'autre comprenant l'Abbruzze & la terre de Labour , appartiendrait à la France à titre de royaume ; qu'on partageroit de même également le riche produit de la douane sur les bestiaux qui se rassembloient tous les hivers dans les plaines de la Capitanate ; que les deux princes agiroient de concert ; mais que chacun seroit tenu de se mettre à ses frais & par ses propres forces , en possession des terres & des places de son partage ; que l'un & l'autre releveroient nuement du pape qu'on reconnoissoit pour suzerain du royaume , & lui paieroit à raison de sa portion les redevances dont ont conviendrait en recevant l'investiture ; que si l'on s'apercevoit après la conquête , qu'une des deux portions valût mieux que l'autre , la partie la plus avantageusement pourvue seroit tenue d'accorder une indemnité à la partie lésée , de sorte que les deux lots fussent parfaitement égaux. On stipula encore que Ferdinand ne pourroit se mettre en possession des quatre villes de la Pouille engagées aux Vénitiens , sans leur avoir préalablement remboursé le prix de l'engagement ; que les deux reines douairières de Naples , sœur & niece du roi d'Espagne conserveroient , leur vie durant , les terres & les places qu'on leur avoit assignées pour douaire : mais on ne stipula rien en faveur de l'infortuné Frédéric , de sa femme , ni de ses enfants , qu'on alloit réduire à la mendicité.

Ferdinand le Catholique , que ce soin regardoit , non content de violer les droits du sang & de la nature ,

---

Ann. 1501.

Trahison de  
Ferdinand le  
Catholique.

Ann. 1501.

Guiccardin.  
Giannone.  
P. Jove.

ajoutoit à son procédé la plus noire trahison : car après avoir signé le traité dont nous venons de rendre compte, dans le temps même qu'il armoit pour le mettre à exécution, il exhortoit Frédéric à prendre courage, en lui faisant espérer un puissant secours. Bientôt en effet il fit partir des ports d'Espagne une flotte de plus de quarante vaisseaux, sur laquelle on comptoit huit mille hommes d'infanterie & douze cents chevaux. Cet armement ne coûtoit rien à Ferdinand : le pape qui, comme nous l'avons dit, avoit fait prêcher une croisade dans toute l'Europe, & imposé à cette occasion une décime sur tous les biens ecclésiastiques, avoit par une grace spéciale laissé le produit de cette imposition aux rois de France & d'Espagne sur toute l'étendue de leurs terres, attendu qu'ils devoient être les deux principaux chefs de cette expédition. Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, qui avoit le commandement de la flotte Espagnole, & qui seul étoit dans la confiance de son maître, voyant que les François ne paroissoient point encore en Italie, & voulant profiter de ce délai pour remplir au moins en apparence le premier objet de sa mission, alla se joindre aux Vénitiens, & entreprit de concert avec eux de recouvrer l'isle de Céphalonie que les Turcs leur avoient enlevée. Après cette conquête facile, Gonsalve revint dans la Sicile, d'où il abusoit le trop crédule Frédéric, concertant avec lui un plan de défense contre les François : tout contribuoit à tromper ce malheureux prince. Les liens du sang, l'exemple du passé, le choix même du général qui sembloit personnellement intéressé à la conservation du royaume, puisqu'il y possédoit des places & des revenus considérables qu'il tenoit de sa libéralité.

L'armée Française, aux ordres d'Everard Stuart, seigneur d'Aubigni, traversoit alors l'Italie : elle étoit composée de mille lances Françaises, de quatre mille Suisses & de six mille Gascons, indépendamment des troupes Italiennes que César Borgia, duc de la Ro-

magne & de Valentinois , Jean-Jourdain des Urfins & plusieurs autres barons Romains devoient y joindre. Toutes les cours de l'Europe s'épuisoient en conjectures sur le sort d'une guerre qui alloit commettre ensemble la France & l'Espagne , & qui ne pouvoit être terminée sans de sanglants combats : chacun prenant parti suivant ses intérêts , formoient des vœux pour les Espagnols ou pour les François : comment eût-on pu soupçonner le dénouement en voyant Gonsalve , appelé par Frédéric lui-même , se charger de la défense d'une partie du royaume , & mettre des garnisons Espagnoles dans les principales villes de la Calabre. Toutes ces conjectures tomberent lorsque l'armée Françoisse fut arrivée aux portes de Rome. Les ambassadeurs des deux puissances ayant été admis dans le consistoire , notifierent au pape & aux cardinaux le traité d'union & de partage que leurs maîtres avoient fait du royaume de Naples , afin , disoient-ils , d'attaquer ensuite de concert les ennemis du nom chrétien : ils demanderent en même-temps des lettres d'investiture , chacun pour la portion qui devoit lui appartenir. On ne fut point étonné de la facilité avec laquelle le pape donna les mains à cet odieux manège : on haussait les droits d'investiture , & d'ailleurs , il étoit plus avantageux pour le saint pere d'avoir deux vassaux presque également puissans , que de n'en avoir qu'un , parce que dans les difficultés qui viendroient s'élever sur la nature de la dépendance , il pourroit presque toujours se servir des forces de l'un pour intimider ou pour dépouiller l'autre ; mais on ne concevoit pas quel motif avoit pu inspirer une conduite si étrange aux deux monarques. On se demandoit comment Louis XII , arbitre de l'Italie , & pouvant même disposer des forces de Naples , en laissant à Frédéric le vain titre de roi , avoit consenti , moyennant une moitié de ce royaume , à introduire en Italie un rival , un ennemi déguisé , qui possédant la confiance de l'empereur , susciteroit des ennemis à la France , & tendroit les

---

Ann. 1501.

Ann. 1501.

bras à tous les mécontents ? On se demandoit encore comment un monarque , qui se paroît des dehors imposants de la dévotion ; qui s'étoit fait décorer du nouveau titre de Catholique , avoit osé donner l'exemple d'une si noire trahison ? comment il avoit eu le courage de sacrifier son propre sang , les seuls héritiers de son nom à l'acquisition de deux provinces ? comment , enfin , il n'avoit pas rougi de se charger d'un rôle si odieux à l'égard d'un prince si foible ?

Ce nouveau coup consterna si fort Frédéric , qu'il ne songea presque plus à se défendre : il s'étoit avancé avec une armée au détroit de San-Germano , pour disputer aux François l'entrée de ses Etats ; mais il comprit qu'inutilement hasarderait-il la vie & la fortune de ses sujets en combattant contre les François , tandis qu'un autre ennemi qu'il avoit lui-même reçu & établi dans le cœur de ses Etats , lui enleveroit ses places & finiroit par lui ôter la liberté.

Gonsalve , digne ministre de Ferdinand , feignant encore de ne vouloir pas ajouter foi à ce qui venoit de se passer à Rome , offroit de le venir joindre avec ses Espagnols , & de partager avec lui tous les dangers d'une bataille : ces offres ne faisoient que mieux comprendre à Frédéric la grandeur du péril où il étoit exposé : il abandonna San-Germano , & envoyant promptement son fils aîné à Tarente , l'une de ses plus fortes places , il distribua le reste de ses troupes dans Capoue , Aversa & Naples , non qu'il espérât de s'y maintenir contre des forces si supérieures ; mais afin de gagner du temps & de considérer plus à loisir quel parti lui restoit à prendre.

Prise de Capoue.

*Auson.  
Guicchardin.  
Ferron.  
Thomasi.*

L'armée Françoisé ayant franchi sans obstacle le pas de San-Germano , vint investir Capoue. Fabrice Colonne , qui s'étoit chargé de la défendre , après avoir soutenu un assaut très-meurtrier , & fait plusieurs sorties sur les assiégeants , voyant que tous les dehors de la place étoient emportés , jugea qu'il étoit temps de capituler : tandis qu'il traitoit des conditions , un dé-

tachement de l'armée Françoisise profitant de la négligence des gardes , escalada les murailles , & ouvrit les portes de la ville au reste de l'armée. Les soldats de la garnison , & une partie des bourgeois , furent passés au fil de l'épée , les femmes & les filles furent abandonnées à la brutalité du soldat , quelques-unes des plus qualifiées s'étoient enfermées dans une tour dérobée : elles y furent investies par la compagnie de César Borgia qui s'en réserva quarante des plus belles , & distribua les autres à ses soldats. Fabrice Colonne ne put se soustraire au malheur général : il fuyoit déguisé , mais à quelque distance de la ville il fut arrêté & reconnu. Jean-Jourdain des Urfins , qui servoit dans l'armée de France , loin d'insulter au malheur du chef d'une maison de tout temps ennemie & rivale de la sienne , alla le visiter : Seigneur Fabrice , lui dit-il en l'abordant , ne voyez plus en moi un ennemi ; la fortune nous a réconciliés : j'ai du crédit parmi les François ; je ne prétends m'en servir que pour vous épargner les horreurs d'une prison : convenez de votre rançon , & acceptez de ma main toutes les sommes dont vous aurez besoin. Seigneur Jean-Jourdain , répondit Fabrice , vos offres sont au moins inutiles , la fortune en me livrant aux François ne m'a point fait tomber entre les mains d'un peuple barbare qui ignore ou qui viole les loix de l'honneur : ainsi je n'ai nul besoin de votre médiation : à quelque prix qu'ils mettent ma liberté , il me reste encore de quoi les satisfaire : gardez votre argent & épargnez-moi votre pitié , je la supporterois moins que votre haine. Fabrice en effet paya sa rançon , & passa dans le camp des Espagnols auxquels il rendit des services importants.

Capoue ne présentait plus qu'un monceau de ruines. On délibéra si l'on devoit y mettre le feu pour achever de la détruire. On jugea qu'en privant ainsi le roi d'une de ses meilleures places , ce seroit trahir ses intérêts. On travailla donc à en relever les fortifications : on rappella les citoyens qui avoient été assez heureux pour

---

Ann. 1501.

Soumission de Naples ; traité avec Frédéric qui se retire en France.

Guiccardini  
Auton.



---

*Ann. 1501.**Ferron.  
Saint-Gelais.  
Belcarius.  
Belleforest.  
P. Jove.*

s'enfuir , & après y avoir laissé une garnison , l'armée prit la route de Naples. Frédéric n'ayant point assez de troupes ni de munitions pour défendre cette grande ville , permit aux habitants de traiter avec les François , & se retira dans le château neuf qu'on regardoit comme une forteresse imprenable. Il pouvoit y tenir long-temps , & c'est le conseil que lui donnoient ses amis : mais se voyant sans aucune espérance de secours , & craignant que s'il laissoit le temps aux François d'environner la place de retranchements il n'eût plus aucun moyen d'en sortir , il traita avec d'Aubigni , & promit que dans six jours il remettroit au roi la portion du royaume de Naples qui devoit lui appartenir par le traité de partage , à l'exception toutefois de l'isle d'Ischia qu'il se réservoit pour six mois , pendant lesquels ils ne pourroient y être inquiété par les François , & auroit la liberté de se retirer où bon lui sembleroit , pourvu que ce ne fût point dans le royaume de Naples : on convint encore qu'il pourroit retirer du château neuf & du château de l'Œuf tout ce qu'il jugeroit à propos , à l'exception de l'artillerie du roi Charles VIII. A ces conditions , Frédéric eut la liberté de se réfugier dans l'isle d'Ischia avec tous ceux qui voulurent le suivre. Ce petit coin de terre présentoit alors un spectacle bien frappant de la vicissitude des choses humaines : on y voyoit la reine Béatrix , veuve du célèbre Matthias Corvin roi de Hongrie , & mariée en seconde nocces à Ladislas roi de Bohême , qu'elle avoit fait asseoir sur le trône de Hongrie en consentant à l'épouser , & qui bientôt après l'avoit répudiée sans lui assigner même une pension alimentaire : la triste Isabelle , fille d'Alfonse , roi de Naples , & veuve de Jean Galéas , duc de Milan , empoisonné par Ludovic , qui se trouvoit privée de ses États , & même de son fils qu'on avoit arraché de ses bras pour l'enfermer dans un monastère : enfin l'infortuné Frédéric avec sa femme & quatre enfants en bas âge , indépendamment de son fils aîné qu'il avoit envoyé à Tarente , & qu'il

ne devoit plus revoir. Le tourment que lui caufoit un spectacle fi accablant étoit encore augmenté par la néceffité de prendre un parti dans ces horribles moments. Ferdinand le Catholique , perfuadé qu'il ne feroit véritablement maître des provinces qu'il envahiffoit , que lorsqu'il auroit entre fes mains le monarque détrôné & toute fa famille , employoit fes rufes ordinaires pour l'attirer en Efpagne. Tandis que pour diminuer l'horreur de fa trahifon , il répandoit dans les cours de l'Europe , que le zele feul de la religion l'avoit armé contre fon fang , & qu'il n'avoit confenti à la perte de Frédéric , que pour le punir de s'être allié avec les Turcs ; il lui faifoit infinuer par des émiſſaires ſecrets , qu'après avoir inutilement employé les prieres & les menaces pour empêcher les François de l'attaquer , il avoit feint de traiter avec eux pour leur arracher du moins la moitié de leur proie ; qu'il avoit des moyens infaillibles pour leur enlever bientôt l'autre moitié , & qu'alors il rendroit au légitime poſſeſſeur ce trône plus tranquille & mieux affermi que jamais , ſans aſpirer à d'autre récompenſe qu'à la douce ſatisfaction d'avoir ſauvé un prince ſon ami & ſon plus proche parent. Quelque défiance que duſſent inſpirer à ce malheureux prince les promeſſes de Ferdinand , peut-être dans l'embarras où il ſe trouvoit eût-il pris le parti de ſe jeter entre ſes bras , ſi la fortune qui ſembloit obſtinée à le perdre , ne l'eût ſauvé malgré lui du piège qu'on lui tendoit.

Outre l'armée de terre que Louis avoit envoyée à la conquête de Naples , il avoit équipé une flotte nombreuſe , & avoit choiſi pour la commander Philippe de Cleves Ravestein , gouverneur de la république de Gènes. La réputation que ce général avoit acquiſe dans les Pays-Bas , la certitude où l'on étoit qu'après avoir aidé à ſoumettre Naples , il iroit dans les mers du Levant ſe joindre aux chevaliers de Rhode & aux Vénitiens pour combattre les Turcs , attirerent ſur ſes vaiſſeaux une foule de jeune nobleſſe impatiente de ſe

---

Ann. 1501.

Ann. 1501.

signaler contre les ennemis de la foi, & de tenter de hautes aventures. Philippe apprit en arrivant à Naples que tout étoit soumis, & que Frédéric, sur la foi d'un traité, s'étoit retiré dans l'isle d'Ischia. Fâché de n'avoir point contribué à une conquête si brillante, il blâma hautement ce traité, & déclara qu'il n'y auroit aucun égard. Ayant donc rassemblé ses vaisseaux, il vint se présenter devant l'isle d'Ischia, & envoya déclarer à Frédéric que le trouvant dans un lieu où il avoit pleine juridiction, puisqu'il étoit général sur mer, au même titre qu'Aubigni l'étoit sur terre, & n'ayant d'ailleurs aucune part à ce qui s'étoit passé jusqu'alors, il lui livrera un assaut le lendemain, s'il n'aime mieux prévenir sa perte en se constituant sur-le-champ prisonnier de guerre. Frédéric crut qu'après avoir cédé sans combat un royaume florissant, il seroit ridicule & superflu de s'opiniâtrer à conserver un misérable rocher. Voyant donc que Ravestein ne vouloit point se relâcher, il le pria de ne pas le regarder comme un ennemi, mais comme un gentilhomme infortuné, qui avoit quelques droits à son estime & à son amitié; après lui avoir fait une peinture touchante de la situation où il se trouvoit, il le conjura de lui donner le conseil qu'il jugeroit en son ame & conscience être le plus sûr & le meilleur, promettant avec serment de s'y conformer sans aucune réserve. Ravestein, désarmé par un procédé si franc, lui conseilla d'aller lui-même, sur la foi publique, traiter directement avec Louis dont il devoit connoître la générosité, l'assurant au reste que s'il ne s'accommodoit pas du parti que lui offriroit ce monarque, il auroit une pleine liberté de revenir dans son isle. Il suivit ce conseil, & il n'eut point à s'en repentir. Louis averti qu'il abordoit, envoya au-devant de lui l'archevêque de Sens, les seigneurs de Saint-Vallier, du Bouchage & le baillif de Gisors: il s'engagea volontairement à lui donner en échange des terres qu'il lui avoit enlevées, le comté du Maine & trente mille livres de pension.

Ne

Ne pouvant faire consentir le parlement à une aliénation si considérable du domaine de la couronne, Louis retira ses lettres, mais augmenta la pension & prit un soin particulier qu'elle fût exactement payée, même après qu'il eut perdu sa conquête. Frédéric de son côté renouvela entre les mains du roi la cession qu'il lui avoit déjà faite de tous ses droits sur une moitié du royaume de Naples : il ne tint pas à lui qu'il ne le cédât tout entier, & si Louis eût été moins religieux observateur des traités, il pouvoit alors sans obstacle s'en mettre en possession. Toutes les villes de son partage étoient soumises ; il avoit sur les lieux deux armées également formidables ; l'une de terre, l'autre de mer ; une artillerie nombreuse & une grande abondance de munitions ; au lieu que Ferdinand, qui comptoit plus sur ses trahisons que sur ses forces, n'avoit point fait les préparatifs nécessaires pour réussir dans une pareille entreprise. Gonsalve assiegeoit Tarente, mais avec si peu d'espérance de s'en rendre maître, qu'il n'avoit pas même assez de soldats pour garder ses lignes, & qu'il se vit forcé, quelque danger qu'il y eût à laisser paroître sa foiblesse, de demander aux François un corps de troupes auxiliaires : que seroit-il donc arrivé, si au lieu de lui envoyer, comme ils firent assez imprudemment, une partie de leur infanterie, ils eussent marché en corps pour le combattre ? Frédéric ne pouvant engager Louis à rompre avec l'Espagne, & sachant combien sa retraite en France l'avoit rendu odieux à Ferdinand, voulut du moins empêcher que sa famille ne tombât au pouvoir de ce parent dénaturé. Il envoya donc des ordres précis à Inigo d'Avalos, marquis de Guast, qu'il avoit établi gouverneur de l'île d'Ischia, de faire embarquer sur-le-champ la reine & ses enfants, & de remettre aux François la forteresse de cette île. Il manda en même-temps au comte de Potenza, gouverneur de son fils aîné, & à Léonard de Naples, gouverneur de Tarente, de ne point attendre les dernières extrémités pour rendre la place ; mais de prendre

---

---

Ann. 1501.

les mesures les plus sûres pour en tirer son fils & l'amener en France. Ces ordres ne furent pas ponctuellement exécutés : le marquis de Guaft laissa bien partir la reine & ses enfants ; mais il garda l'isle d'Ischia ; & comme il étoit Espagnol d'origine , il se lia secrètement avec Gonsalve , & ne voulut plus reconnoître d'autre maître que Ferdinand. Le comte de Potenza & Léonard de Naples traiterent avec Gonsalve , promettant de lui rendre la ville dans un certain temps , à condition qu'il prêteroit le serment le plus auguste & le plus solennel , de ne point attenter à la liberté du jeune prince.

Gonsalve qui sans cette capitulation précipitée auroit été forcé de lever le siege , parce qu'il n'avoit plus ni vivres ni munitions , jura en présence de toute l'armée , la main étendue sur une hostie consacrée , qu'il laisseroit au jeune prince & à toute la garnison , une entière liberté de se retirer où bon leur sembleroit. Cependant au mépris de ce serment , au grand scandale de tous les chrétiens , il se fit autoriser par son maître à rompre cet engagement. Arrêtant sans pudeur le jeune prince dans son camp , il le fit passer avec une sûre escorte en Espagne. Après s'être assuré par ces indignes moyens de la moitié du royaume de Naples , Gonsalve qui savoit les intentions de son maître , attira les principaux barons du royaume dans son parti , entretenoit des correspondances secrètes dans toutes les cours d'Italie , & travailla sourdement à supplanter les Français , dont l'armée s'affoiblissoit de jour en jour. Aubert du Bigni étant tombé malade ne pouvoit veiller avec toute l'exactitude requise sur la conduite des soldats ; le comte de Cajazze qui lui avoit été associé dans le commandement général , venoit de mourir. César Borgia croyant avoir rempli ses engagements avec la France avoit repris la route de Rome d'où il entretenoit un commerce suspect avec Gonsalve ; Aubert du Bigni & Saint-Prest , deux capitaines distingués , étoient morts de maladie : mais la perte qui affligea le p

François , fut celle de Louis de Bourbon , fils aîné de Gilbert , comte de Montpensier. Son affabilité , sa générosité le rendoient cher aux soldats : la bravoure qu'il avoit montrée au siege de Capoue , attiroit déjà sur lui les regards de l'armée : quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans , il s'étoit précipité comme un simple aventurier au milieu des ennemis : s'étant attaché à l'attaque du boulevard qui couvroit la principale porte de la ville , il avoit eu la gloire de l'emporter l'épée à la main , & d'y planter lui-même son étendard. Après la conquête , il voulut visiter le tombeau de son pere à Pouzzoles : fondant en larmes , il ne put résister à la funeste envie de faire ouvrir le cercueil & d'embraser encore une fois l'auteur de ses jours. A la vue de ces déplorables restes , il fut saisi d'une douleur si profonde qu'il expira sur-le-champ : rare & trop malheureux exemple de la piété filiale ! On mit le corps du pere & du fils dans le même cercueil , & on les apporta dans la chapelle saint Louis d'Aigueperse , où étoient les tombeaux de leurs ancêtres.

Tandis que l'armée de terre s'affoiblissoit par les pertes que nous venons de rapporter , la flotte s'éloigna des parages de l'Italie pour s'avancer dans la mer du levant : elle devoit être jointe par les flottes combinées de presque tous les princes de l'Europe , & prendre les ordres de Pierre d'Aubusson , grand-maître de Rhodes , qui avoit été nommé chef & capitaine-général de cette nouvelle croisade. Arrivée au lieu du rendez-vous , elle n'y trouva pas un seul vaisseau : Alexandre VI , le promoteur de cette grande entreprise , avoit dépensé à entretenir une armée à son fils la plus grande partie des sommes destinées à équiper des galeres : Ferdinand le Catholique croyoit avoir rempli d'avance ses engagements , en employant pendant quelques semaines au service des Vénitiens la flotte qu'il avoit donnée à Gonsalve. Le roi de Portugal n'avoit point encore achevé ses préparatifs : Aubusson , dont le petit Etat étoit plus exposé que celui des autres princes

Ann. 1501.

Expédition  
malheureuse  
dans les isles  
de l'Archipel.

Auton.  
Bembe.  
Justiniani.  
Hist. de P.  
d'Aubusson.

Ann. 1501.

chrétiens , attendoit pour se déclarer ouvertement , que toutes les autres puissances se fussent ébranlées : enfin , les Vénitiens eux-mêmes pour qui se faisoit l'armement , se tenoient dans leur golfe , où ils auroient mieux aimé faire des conquêtes que dans les isles de l'Archipel. Ravestein auroit donc pu , sans mériter aucun reproche , revenir sur ses pas , soumettre l'isle d'Ischia , & croiser sur les côtes d'Italie , d'où il eût intimidé les Espagnols & contenu les Vénitiens. Le désir de signaler son généralat par une action d'éclat dont il ne partageât la gloire avec personne , le déterminâ à poursuivre son projet : il alla descendre dans l'isle de Mételin , autrefois Lesbos , forma le siege de la capitale qu'on lui avoit représentée comme une place foible & sans garnison. Dès que le canon eut fait une breche aux murailles , les François s'y précipiterent sans examiner si elle étoit praticable : ils furent repoussés avec perte & obligés d'établir leurs batteries d'un autre côté de la place : ils firent une nouvelle breche , ils livrerent un second assaut qui fut plus meurtrier & ne réussit pas mieux que le précédent. Ravestein désabusé trop tard , considérant que les vivres commençoient à lui manquer , que la saison s'avançoit , leva le siege : il avoit déjà fait embarquer ses troupes , lorsque huit galeres Vénitiennes qui s'étoient rapprochées de Constantinople pour observer la conduite des Turcs , arriverent dans le port : le capitaine annonçoit qu'il n'y avoit point à craindre qu'on envoyât aucun renfort aux assiégés , que tout étoit tranquille ; il se chargeoit de partager tous les risques d'un nouvel assaut , & il montra si bien la facilité d'emporter la place , que Ravestein , pour n'avoir rien à se reprocher , crut devoir faire une nouvelle tentative ; on ne tarda pas à s'appercevoir combien peu on devoit compter sur le rapport du capitaine Vénitien : car pendant que l'armée marchoit de nuit pour se rendre devant la place , elle fut rencontrée par un corps de six cents janissaires qui venoient de débarquer & qui

suivoient la même route. Le combat s'engagea dans les ténèbres ; une partie des janissaires fut passée au fil de l'épée , l'autre alla se réfugier dans la ville. On foudroya de nouveau les remparts , on livra un nouvel assaut ; mais les François déjà découragés par les pertes qu'ils avoient essuyées , se comporterent plus mollement qu'ils n'avoient encore fait : les Vénitiens qui devoient donner l'exemple , se tinrent constamment à couvert des coups. Les deux troupes se séparèrent mécontentes l'une de l'autre. On étoit déjà dans l'hiver , & les François connoissoient peu ces parages. Tandis qu'ils doubloient le promontoire de Malée , ils furent assaillis d'une furieuse tempête ; les vaisseaux furent dispersés. , une galere avec tous ceux qui la montoient fut submergée , & le vaisseau amiral sur lequel étoit Ravestein avec plus de six cents gentilshommes des meilleures maisons de France , alla se briser au pied des rochers qui bordent l'isle de Cithere , deux cents furent ensevelis sous les flots , les autres s'accrocherent aux pointes de rochers , & grimperent comme ils purent dans l'isle. Ils étoient nus , sans argent , sans vivres , exposés aux rigueurs de la saison , & dans une terre ennemie. L'isle de Cithere , célèbre autrefois par le culte qu'on y rendoit à Vénus , n'étoit alors habitée que par des Pâtres agrestes & guerriers , extrêmement en garde contre les étrangers qui n'abordoient guere dans leur isle que pour dérober leurs troupeaux. C'étoit une situation bien humiliante pour des chevaliers François , de ne pouvoir plus fonder leur espoir que sur la compassion qu'ils inspireroient à ces barbares : mais à quoi ne force pas la faim ? Ils se disperserent dans les hameaux , vendant à vil prix ce qui leur restoit d'habits , ou mendiant humblement un morceau de pain. Quelques-uns périrent de froid & de misere ; tous désiroient la mort , lorsqu'après vingt jours de souffrance ils virent aborder sur la côte un navire Vénitien : le capitaine touché de leur sort , mais n'ayant point de place à leur donner sur son vaisseau ,

---

Ann. 1501.



Ann. 1502.

se hâta d'en donner avis au commandant de quelques navires Gênois qui avoient relâché dans l'isle de Milo. Croiroit-t-on, si un historien contemporain ne l'attestoit, que cet acte d'humanité fut regardé à Venise comme un crime d'Etat, & que le capitaine fut en danger d'être puni de mort ? Le commandant de la flotte Gênoise vint retirer Ravelstein & ses compagnons de l'isle de Cithere, & les ramena dans les ports de France, où les vaisseaux qu'avoit épargnés la tempête s'étoient rendus.

Ainsi les côtes d'Italie restèrent sans vaisseaux François dans un temps où l'on commençoit à en avoir besoin : car déjà l'on appercevoit des semences de division entre les François & les Espagnols : Gonsalve, après s'être assuré de l'alliance des Vénitiens, de César Borgia, à qui il prêtoit des troupes, étendoit le plus qu'il pouvoit les limites des provinces de son partage, tandis que Ferdinand, pour détourner l'attention de la cour de France, travailloit sourdement à lui susciter des affaires à l'autre extrémité de l'Italie.

Incurfion des  
Suiffes dans le  
Milanès.

Guicchardin.  
Auton.  
Belcarius,

Les Suiffes profitant de la facilité que leur donnoit Bellinzzone pour entrer dans le duché de Milan, s'assemblerent au nombre de sept mille combattants : quoi- qu'ils fussent en pleine paix avec la France, qu'ils lui fournissent des recrues, & qu'ils continuassent à recevoir leurs pensions, ils s'avancerent brusquement vers Lugan dans l'espérance de surprendre cette forteresse, & se mirent à piller tous les villages voisins. Le cardinal d'Amboise, qui s'étoit rendu à Milan pour être plus à portée de recevoir des nouvelles de Naples, surpris d'une démarche si peu attendue, leva de ses propres deniers, & avec l'argent qu'il put tirer de la bourse de ses amis, quatre mille hommes d'infanterie Italienne, lesquels joints aux compagnies d'ordonnance qui étoient en quartier dans le Milanès, formerent une armée suffisante pour arrêter le pillage des Suiffes, & même pour les combattre avec avantage. Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont, conduisit cette armée

à la rencontre des ennemis qui l'attendoient de pied ferme dans le bourg de Lugan. On délibéra plusieurs fois si on leur livreroit bataille. Ceux qui s'intéressoient à l'honneur de la France s'indignoient qu'on pût seulement mettre la chose en délibération : ils disoient que la nation alloit être déshonorée, si une poignée de payfans armés, osoit bien venir la braver jusque sur ses terres, & emmenoit tranquillement son butin & ses prisonniers à la vue d'une armée supérieure : ils ajoutoient que ce coup d'essai rehausseroit merveilleusement l'audace des ennemis, & les porteroit bientôt à de nouvelles entreprises mieux concertées : d'autres, au contraire, en protestant qu'ils étoient prêts à marcher à l'ennemi, si le général l'ordonnoit, monroient que dans une guerre défensive, c'est remporter la victoire que d'obliger l'ennemi à la retraite : que dans la bataille qu'on proposoit, il y avoit tout à perdre si l'on étoit battu, & presque rien à gagner quand même le succès seroit tel qu'on se le promettoit ; qu'on pouvoit aisément juger, par la contenance des ennemis, que le combat seroit sanglant & opiniâtre : que cependant on ne pouvoit faire aucun fonds sur l'infanterie Italienne accoutumée à lâcher le pied à l'approche du danger : que tout l'effort du combat rouleroit sur la gendarmerie & la maison du roi, c'est-à-dire, sur l'élite de la noblesse : que la mort de quelque milliers de payfans ou d'ouvriers Suisses ne compenseroit point la perte que le royaume feroit dans cette occasion. Cette dernière raison décida le général à ouvrir aux Suisses le chemin de la retraite ; il se contenta de les harceler dans leur marche & ne fit aucun effort pour leur arracher du moins les prisonniers & le butin qu'ils emmenaient.

Comme la raison qui venoit d'enchaîner le courage des François devoit se représenter toutes les fois que l'on auroit affaire à une nation dont les forces consisteroient en infanterie, elle parut mériter la plus grande attention. Le roi tint à Lyon plusieurs conseils

---

Ann. 1501.

Projet du  
maréchal de  
Gié pour former un corps  
permanent  
d'infanterie  
nationale.

Ann. 1501.

*Manusc. de  
Bethune.**Procès manu-  
scrit du maré-  
chal de Gié.*

où la matière fut mise en délibération. Le maréchal de Gié, dont l'avis prévaloit ordinairement dans l'absence du cardinal d'Amboise, remontra fortement que les Suisses, les Espagnols & les Allemands ayant une infanterie bien disciplinée, se prévaudroient de cet avantage, tant qu'on n'auroit pas une infanterie égale à leur opposer : qu'on n'auroit jamais une bonne infanterie, tant qu'on abandonneroit aux capitaines le soin d'assembler, au commencement d'une campagne, une troupe de vagabonds qu'on licencioit à l'entrée de l'hiver : que le seul moyen d'en faire des soldats étoit de les tenir attachés au drapeau, de les exercer continuellement aux opérations militaires ; en un mot, de les former sur le modèle des compagnies d'ordonnance. Ce nouvel établissement ne pouvant se former sans charger l'Etat d'une dépense annuelle, & Louis ne voulant point consentir à augmenter les impôts, le maréchal proposa de supprimer quatre ou cinq compagnies d'ordonnance, & d'en employer les fonds à l'entretien d'un corps d'infanterie toujours subsistant. Ce projet, tout sage qu'il étoit d'ailleurs, indisposa le corps de la noblesse contre le maréchal. On étoit persuadé qu'à cet ordre distingué apparténoit exclusivement le droit de s'armer pour la défense de l'Etat ; que ce seroit l'avilir que de lui associer, dans cette glorieuse fonction, des hommes obscurs arrachés aux travaux champêtres ou à des professions viles, sans courage, sans honneur. On citoit l'exemple des malheurs qu'avoient causés à la France, sous les regnes de Charles VI & de Charles VII, les Routiers, les Brabançons, & tous les autres brigands armés, les rapines & les pillages des francs-archers qu'on avoit été forcé de supprimer ; & l'on ne faisoit pas attention que le mépris qu'on témoignoit pour l'infanterie, le peu de soin qu'en prenoit de pourvoir à sa subsistance, la dureté avec laquelle on la chassoit dès qu'on pouvoit s'en passer, étoient les principales causes des désordres dont on se plaignoit, désordre qui n'auroient plus

plus lieu dès qu'on auroit adopté le plan du maréchal. La difficulté de statuer sur qui tomberoit la suppression qu'il proposoit, étoit encore un nouvel obstacle qu'il n'osoit lever, dans la crainte que si les ennemis qu'il se seroit faits venoient à se joindre à ceux qu'il avoit déjà, il ne succombât tôt ou tard sous leurs efforts redoublés. Ainsi des préjugés, des intérêts personnels, la jalousie qui regne ordinairement entre les ministres, firent échouer un établissement que le roi avoit approuvé, & dont la nécessité étoit démontrée.

La retraite des Suisses ne procuroit qu'un calme passager, parce qu'elle pouvoit être bientôt suivie d'une nouvelle irruption. Louis étoit convaincu qu'un peuple pauvre & naturellement tranquille n'auroit point entrepris de le braver s'il n'y eût été porté par quelque ennemi secret : il se défioit de Maximilien, des Vénitiens, & n'avoit garde alors de former aucun soupçon sur la conduite de Ferdinand. En effet toutes les apparences sembloient l'en garantir. Il paroissoit que Ferdinand travailloit à le réconcilier avec Maximilien & à lui faire obtenir l'investiture du duché de Milan. On est étonné avec raison de l'ardeur avec laquelle Louis ambitionnoit une faveur que tous ses prédécesseurs eussent rejetée avec indignation si elle leur eût été offerte. C'étoit une maxime généralement reconnue qu'un roi de France ne pouvoit ni ne devoit rendre hommage à personne : lorsque nos rois étoient rentrés en possession de l'ancien royaume d'Arles ils n'avoient point cru devoir en faire hommage aux empereurs : Charles VI, Charles VII avoient été souverains seigneurs de la république de Gènes, qui étoit censée relever de l'Empire, au même titre que le duché de Milan ; & cependant on ne trouvera point qu'ils en aient fait hommage : la république de Venise bien moins puissante qu'un roi de France, possédoit tranquillement plusieurs fiefs impériaux en Italie, & ne s'imaginoit pas qu'elle dût en rendre hommage : enfin les Storses s'étoient maintenus, jusqu'à Ludovic, dans

Ann. 1501.

Traité de  
Trente conclu  
par la média-  
tion de Ferdi-  
nand.

Recueil des  
traités.  
Guiccardin.  
Belcarius.

---

Ann. 1501.

la possession de ce même duché de Milan , sans l'avènement des empereurs. Si tous ces exemples ne suffisoient pas pour persuader à Louis qu'il pût légitimement se dispenser d'une obligation que lui imposoit la nature de son fief , n'étoit-il pas en droit du moins de disputer sur la nature de l'hommage , d'examiner s'il se concilioit avec son rang , & d'offrir pour s'affranchir de cette servitude , un dédommagement dont on auroit été forcé de se contenter ? La conduite de Maximilien ne paroît guere moins extraordinaire ; car voyant le roi de France bien établi dans ce duché , & n'ayant alors aucun moyen de l'en chasser , n'auroit-il pas dû embrasser avidement l'occasion qui se présentoit de conserver tous les droits de l'Empire , recevoir sans balancer l'hommage qu'on lui offroit ? Quant à Ferdinand , il étoit de son intérêt , puisqu'il travailloit à s'agrandir dans le royaume de Naples , d'aigrir de plus en plus Maximilien contre les François , afin que si la guerre venoit à se déclarer dans le royaume de Naples , il pût s'assurer une puissante diversion du côté des Alpes : mais outre qu'il comptoit beaucoup plus sur ses négociations que sur ses armes , & qu'il espéroit , ou bien d'amener Louis à accepter des conditions qui lui seroient plus préjudiciables que la perte d'une bataille , ou de porter facilement l'empereur à manquer à ses engagements lorsqu'il y trouveroit son avantage , il avoit encore un motif pressant de souhaiter d'établir pour quelques mois une bonne intelligence entre la France & la maison d'Autriche qui étoit en quelque sorte devenue la sienne. Dom Juan , son fils unique , marié à Marguerite d'Autriche , étoit mort sans laisser de postérité. La mort venoit encore de lui enlever Isabelle , sa fille aînée , mariée au roi de Portugal. La succession à la couronne d'Espagne regardoit Jeanne sa seconde fille , mariée à l'archiduc Philippe , souverain des Pays-Bas : or il se proposoit en déferant aux volontés de la reine Isabelle à laquelle il n'osoit rien refuser , de faire traverser la France aux deux époux , de les attirer

en Espagne pour y être reconnus en qualité d'héritiers présomptifs. Maximilien se garda bien de mettre aucun obstacle à un arrangement si favorable à l'archiduc son fils. La ville de Trente, sur les confins de l'Allemagne & de l'Italie, fut choisie pour le lieu des conférences : l'empereur Maximilien, le cardinal d'Amboise, ministre plénipotentiaire de Louis XII, & Manuel, ambassadeur de Ferdinand, s'y rendirent : ils y conclurent, le 13 d'octobre, un traité où les intérêts de la France étoient tellement sacrifiés qu'on n'imagine pas comment le cardinal put consentir à les écouter. On y stipuloit d'abord qu'il y auroit une alliance étroite entre Maximilien, Louis, Ferdinand & Philippe : que non-contents de se garantir mutuellement leurs possessions, ils travailleroient de concert à les étendre : que pour resserrer par des liens indissolubles une union si peu vraisemblable, Charles de Luxembourg, fils de l'archiduc Philippe & son héritier présomptif, épouseroit Claude, fille aînée du roi : que le futur dauphin, soit qu'il fût fils du roi, soit qu'il fût seulement prince du sang, épouseroit pareillement celles des filles de l'archiduc qu'il voudroit choisir : que Louis garantiroit à Maximilien la succession aux trônes de Hongrie & de Bohême après la mort de Ladislas qui possédoit ces deux royaumes : qu'il donneroit cinq cent mille livres à l'empereur pour être employées, portoit le traité, à faire la guerre aux Turcs, mais plus vraisemblablement à détrôner Ladislas : qu'il fourniroit de même à l'empereur des secours d'hommes & d'argent, lorsque celui-ci iroit se faire couronner à Rome : qu'il rendroit la liberté à Ludovic & au cardinal Ascagne, à condition que le premier ne sortiroit point de France, & que le second ne pourroit se retirer que sur les terres de l'Empire ou d'Espagne : que tous les bannis du duché de Milan seroient rétablis dans la jouissance de leurs biens. A ces conditions, Maximilien s'engageoit de donner à Louis l'investiture du duché de Milan, dans une assemblée solennelle des princes de l'Empire, qu'il alloit

Ann. 1501.

**Ann. 1501.** indiquer pour cet effet dans la ville de Francfort. Outre les conditions énoncées dans ce traité singulier, il y en avoit de secretes, telles que la cession absolue que la France devoit faire de la Valteline entre les mains de l'archiduc Philippe, les mesures qu'on devoit prendre pour s'agrandir respectivement aux dépens de quelques puissances voisines, dont on renvoyoit la discussion aux ministres respectifs de Louis & de l'archiduc Philippe, ou aux conférences secretes que ces deux princes devoient tenir ensemble.

Passage de  
l'archiduc par  
la France.

*Belcarius.  
Heuterus.  
Heraus.  
Auton.*

En effet Philippe se mit bientôt en marche avec Jeanne sa femme, & un cortège nombreux de dames & de seigneurs. On lui rendit en France des honneurs proportionnés au nouveau titre dont il alloit bien-tôt être décoré : mais Philippe n'oublia point la dépendance que lui imposoit la nature de ses terres à l'égard du roi son souverain. En traversant Paris, il se rendit au Parlement, il y prit séance en qualité de pair de France. Au milieu des fêtes & des divertissemens, on trouva le temps de parler d'affaires sérieuses : on examina de nouveau les principales dispositions du traité de Trente, & les autres objets sur lesquels on n'étoit point encore tombé d'accord. Louis proposa des tempéramens & des modifications que l'archiduc approuva sans balancer : on confirma le mariage de Claude avec le duc de Luxembourg, à la grande satisfaction d'Anne de Bretagne, qui plus mere que reine, & n'envisageant que la grandeur future de l'époux qu'on destinoit à sa fille, promettoit tout ce dont elle pouvoit disposer, & auroit engagé si elle en eût été crue, l'Etat entier pour acheter un gendre. Les conditions dont on étoit convenu, étoient encore si favorables à la maison d'Autriche, même après les restrictions qu'y avoit apportées Louis, qu'on ne douta point que Maximilien ne les ratifiât. On prit donc le parti d'envoyer des ambassadeurs à la diete qui avoit dû être indiquée à Francfort : on leur donna des procurations en bonne forme pour rendre hommage au nom du roi, & toutes les

sommes qu'ils devoient délivrer à l'empereur , en recevant les lettres d'investiture. Ils apprirent , en arrivant dans cette ville , que la diete n'avoit point été convoquée , que l'empereur étoit absent , qu'on ne savoit quand il reviendrait : après s'être long-temps impatientés à l'attendre , ils prirent acte devant deux notaires du soin qu'ils avoient eu de se trouver au jour & au lieu indiqués pour faire hommage du duché de Milan , & demanderent que ce délai ne pût être imputé ni préjudicier au roi leur maître : ensuite ils revinrent en France rapportant avec eux leur argent. Louis ne savoit encore comment expliquer cette bisarrerie ; cependant la chose étoit simple : Maximilien & Ferdinand avoient déjà obtenu ce qu'ils désiroient le plus ; il n'étoit pas de l'intérêt du dernier , que Louis pût être tranquille possesseur du Milanès , & Maximilien ne vouloit pas sur une simple promesse de mariage entre deux enfants encore au berceau , laisser perdre l'occasion favorable qui se présentait alors de faire revivre ses droits en Italie. Outre les bannis du duché de Milan qui ne le quittoient point , il recevoit des députations pressantes de toutes les puissances du second ordre qui l'invoquoient , pour ainsi dire , comme un Dieu vengeur , & qui mettoient en lui leur dernière espérance.

En effet depuis que César Borgia avoit ramené ses troupes de l'expédition de Naples , il s'étoit passé des scènes bien étranges en Italie. Les Colonnes & des Savelli qui s'étoient attachés à la fortune du malheureux Frédéric , furent les premières victimes immolées à l'ambition de César : il pilla leurs maisons , laissa des garnisons dans toutes leurs places : se portant ensuite du côté de la Toscane , il s'empara sans résistance de Piombino : de-là il conduisit ses troupes devant Camerino comme s'il eût eu dessein d'en former le fief ; mais il méditoit une conquête plus importante. Le duché d'Urbain étoit un grand fief de l'église possédé depuis long-temps à titre de vicariat par la famille

Ann. 1501.

Etat de l'Italie : brigandage & scélératesse de César Borgia.

Guiccardin.  
Macchiavel.  
Thomass.  
Bembo.  
Belcarus.  
P. Martir.



Ann. 1501.

des Montefeltri. Guidobalde qui en étoit seigneur n'ayant point d'enfants, avoir marié sa niece à François-Marie de la Rovere, préfet de Rome, & l'avoit fait reconnoître son successeur. Il vivoit en bonne intelligence avec le saint-siège, & il venoit tout récemment d'en obtenir des grâces. César mettant à profit la sécurité où vivoit Guidobalde, lui envoya demander, comme au meilleur de ses amis, son artillerie & quelques compagnies d'infanterie dont il feignit d'avoir besoin pour le siège de Camerino. Lorsqu'il l'eut dépouillé de ses forces, il entra brusquement sur ses terres, disposa des corps-de-gardes pour fermer toutes les issues, & marcha jour & nuit vers la place où se tenoit le duc avec sa famille. Guidobalde & son gendre n'ayant aucun moyen de résister, & s'attendant à une mort certaine, s'ils tomboient entre les mains de leur ennemi, se travestirent en paysans & s'évadèrent par des sentiers peu fréquentés. Maître du duché d'Urbain, César vint mettre le siège devant Camerino. Jules Varane qui en étoit seigneur s'y défendit quelque temps avec courage : mais voyant qu'il ne pouvoit éviter d'être forcé, il traitoit des conditions de la reddition de la place, lorsque César y entra par intelligence. Varane & deux de ses fils furent étranglés ; un seul échappa au massacre général de sa famille : le malheureux père, semblant prévoir le sort qui l'attendoit avoit eu la précaution de l'envoyer à Venise. Les Florentins que l'expérience du passé & l'exemple de leurs voisins avertissoient de se précautionner, se jetterent entre les bras du roi de France, & pour l'attacher plus étroitement à leurs intérêts, ils l'élurent en quelque sorte général de leur République. Le traité qu'ils conclurent avec lui, portoit qu'il seroit tenu de les défendre à ses frais envers & contre tous, & de leur garantir toutes les terres dont ils étoient en possession, & qu'en récompense ils lui paieroient quarante mille ducats par an. Une si puissante protection, en inspirant trop de confiance aux Florentins, faillit à les perdre. César à la

Ann. 1502.

vérité n'osa plus les attaquer en son nom : mais il permit aux chefs de ses troupes de tenter une surprise contre la République , se réservant la liberté de les désavouer si elle ne réussissoit pas. Quelques-uns de ces chefs , comme Vitelloze , avoient des injures personnelles à venger ; les autres sembloient ne s'armer que pour la querelle des Médicis , dont ils se disoient les parents ou les alliés. Ayant donc excité un soulèvement dans la ville d'Arezzo , l'une des plus considérables de l'Etat de Florence , ils s'en emparèrent sans effusion de sang & en firent leur place d'armes. On croit que si dans le premier moment de surprise & d'abattement que causa cette nouvelle à Florence , ils se fussent présentés aux portes de la ville comme ils le pouvoient aisément , ils y auroient été reçus sans beaucoup de résistance : mais s'étant amusés à faire le siege de quelques châteaux voisins , & à fortifier les postes dont ils s'étoient rendus maîtres , ils donnerent le temps aux Florentins d'appeller du secours. Les ambassadeurs qu'ils envoyèrent à Louis ne prirent point le change sur leurs véritables ennemis : ils lui denoncèrent César Borgia & le pape Alexandre comme les auteurs ou les instigateurs secrets de cette guerre : ils lui représenterent si bien la nécessité d'arrêter leurs brigandages , s'il désiroit de conserver encore des alliés en Italie , que Louis résolut d'aller en personne venger l'abus qu'ils avoient fait de son alliance : mais comme les forces qu'il vouloit conduire en Italie ne pouvoient être rassemblées aussi promptement que l'exigeoit le danger où étoit Florence , il envoya un héraut déclarer à César que s'il ne retiroit sur-le-champ de gré ou de force ses capitaines de toute l'étendue de la Toscane , il lui demanderoit raison de tout le dommage qu'ils auroient causé aux Florentins ; & afin d'assurer encore mieux l'exécution de ses ordres , il manda par le même courier à Chaumont d'Amboise , de conduire quatre cents lances au secours des Florentins , & de livrer bataille à l'ennemi s'il avoit l'audace de l'attendre.

---

---

Ann. 1502.

Ann. 1502.

César feignant toujours de n'avoir aucune part à cette expédition , & d'être irrité contre ceux qui l'avoient formée , quoiqu'il leur eût encore envoyé tout récemment un renfort , leur conseilla secrètement de se départir au plutôt d'une entreprise qui ne pouvoit plus réussir , & d'abandonner les places dont ils s'étoient emparés.

Louis passe en Italie pour dissiper les troubles , il se laisse gagner par César Borgia.

Thomas.  
Macchiavel.  
Guiccardin.  
Auzan.

Si Louis n'avoit été attiré en Italie que par l'intérêt qu'il prenoit aux Florentins , il auroit pu suspendre ou rompre entièrement le projet de ce voyage : d'autres motifs le portèrent à l'accélérer. Les François & les Espagnols étoient aux prises dans le royaume de Naples , sans que les hostilités eussent été précédées d'aucune déclaration de guerre. Maximilien , appelé en Italie par Ferdinand le Catholique , levoit des troupes , faisoit dans la ville de Trente des magasins d'armes & de toutes sortes de munitions ; déjà même il s'étoit fait précéder par Hermès Sforce & quelques autres ambassadeurs qui annonçoient son arrivée , & tenoient un registre des secours d'hommes ou d'argent que chaque Etat pouvoit ou devoit lui fournir. Toutes les puissances du second ordre l'appelloient à grand cris : les Suisses persistoient dans leurs brouilleries avec la France ; les Vénitiens étoient suspects ; le pape même , & particulièrement César Borgia son fils , n'attendoient qu'une occasion de s'en détacher. Il étoit manifeste que si l'empereur se montroit dans ces circonstances , il feroit soulever l'Italie entière , & que les François se trouveroient coupés & enveloppés de toutes parts. Le seul parti qui restât à Louis consistoit donc à le prévenir. Dès qu'il parut , ces mêmes princes qui seroient allés au-devant de l'empereur , s'empresserent à l'envi autour de sa personne & lui formèrent une cour. Le duc de Ferrare , le marquis de Mantoue , Bentivoglio , seigneur de Bologne , le duc d'Urbin dépouillé de ses Etats , les députés des Vénitiens , des Florentins & des Lucquois , s'unirent pour lui représenter combien la protection qu'il accordoit aux Borgia étoit contraire à ses vrais intérêts :

intérêts : ils lui peignirent si bien toutes les horreurs de ces deux personnages , que Louis , honteux & indigné de se trouver en quelque sorte le complice de tant de forfaits , promit de sauver son nom de cette infamie : c'étoit sans doute son intention ; mais il dépendoit beaucoup plus qu'il ne se l'imaginoit de ceux qui l'entouroient. Le pape & César informés de ce qui se disoit à la cour de Louis , & n'osant l'aborder dans ce premier transport , lui députèrent un homme sans caractère , mais adroit , insinuant , & d'autant plus propre à sonder la disposition des esprits qu'on ne se donnoit pas la peine de se contraindre en sa présence. Troccies , c'est le nom de cet agent , représenta au roi que César , en qualité de gonfalonnier de l'Eglise Romaine , n'avoit pu se dispenser de faire rentrer dans le devoir ou de punir exemplairement des vassaux rebelles qui affectoient depuis long-temps de secouer le joug de la dépendance ; qu'à la réserve de l'expédition contre Florence , à laquelle il n'avoit pris aucune part & qu'il avoit toujours désapprouvée , il n'avoit rien entrepris sans en avoir reçu l'ordre du sacré college ; qu'il n'avoit pour accusateurs & pour ennemis que ces mêmes hommes qui appelloient l'empereur en Italie , & qui ne pouvant se consoler d'avoir les François pour voisins , cherchoient à perdre leurs plus zélés partisans ; que l'armée ecclésiastique n'étoit pas moins aux ordres du roi que si elle eût été levée & entretenue à ses dépens ; que la majesté pouvoit s'en servir utilement , soit dans le royaume de Naples , soit dans telle autre contrée qu'il lui plairoit d'indiquer. Il insinua ensuite au cardinal d'Amboise qu'étant un des principaux membres de l'Eglise Romaine , il devoit par toutes sortes de raisons en prendre la défense ; que le pape étoit vieux & infirme ; que les cardinaux songeoient à lui désigner un successeur ; que César avoit de nombreux partisans dans le sacré college ; qu'il importoit à la France de prévenir de bonne heure les brigues que l'empereur & le roi d'Espagne ne manqueroient pas de former pour se rendre

---

Ann. 1502.

---

---

Ann. 1502.

maîtres de l'élection ; qu'on pouvoit dès-lors prendre des mesures si justes , qu'en quelque - temps que le saint-siege vînt à vâquer , il ne fût rempli que par un homme dévoué aux intérêts de sa majesté. Le cardinal comprit qu'on lui offroit le souverain pontificat , & quelque modeste qu'il fût d'ailleurs , il ne résista point à une si douce tentation. Un autre motif le portoit encore à se rendre médiateur entre le roi & le souverain pontife : la commission de légat à *latere* dont il étoit revêtu alloit expirer ; il en désiroit d'autant plus ardemment la prorogation , qu'outre les honneurs & les profits qu'elle lui procuroit , elle donnoit de grandes facilités pour parvenir au souverain pontificat. On permit donc à César de venir se justifier , ou plutôt on desira qu'il vînt comme premier ministre du pape traiter des conditions d'une nouvelle alliance. Ce voyage n'étoit pas sans péril ; car quelque chemin qu'il prît , il falloit traverser les terres de ses ennemis , se trouver ensuite , sur la foi publique , au milieu d'eux. Il se déguisa en chevalier de Rhodes , & suivi de deux écuyers seulement , il partit sans en donner avis à personne , parut subitement à la cour de Louis , où , au grand étonnement de l'Italie entière , il fut reçu à bras ouverts & admis à toute heure à l'audience du roi & du premier ministre. En peu de jours on conclut un traité qui dut rester secret tant que le roi séjourneroit en Italie. Le pape prorogeoit pour dix-huit mois la légation du cardinal d'Amboise : il accordoit plusieurs chapeaux de cardinal aux parents de ce ministre , qui devoient grossir le nombre des partisans qu'il avoit déjà dans le sacré college , indépendamment de ceux que César s'obligeoit de lui fournir lorsqu'il en seroit temps : ce dernier s'engageoit encore en son nom , & comme suffisamment autorisé du saint pere , de conduire , toutes les fois qu'il en seroit requis , l'armée ecclésiastique dans le royaume de Naples , & d'aider de tout son pouvoir à en chasser les Espagnols. Le roi de son côté laissoit à César tous les Etats qu'il avoit usurpés ; &

ce qui paroît presque incroyable , & ce qui prouve combien un caractère trop facile est dangereux dans un monarque , il lui abandonnoit Bentivoglio , Vitelloze & Petrucci qu'il avoit mis auparavant sous sa sauvegarde ; promettant non-seulement de ne leur donner aucun secours , mais encore de fournir , s'il en étoit besoin , trois ou quatre cents lances pour aider à les dépouiller. Les députés des Suisses arrivèrent les derniers & furent favorablement écoutés ; car bien qu'on eût à se plaindre de leurs procédés , on sentoît combien il étoit essentiel d'empêcher qu'ils ne se liaissent avec Maximilien à qui ils eussent pu donner une entrée en Italie & des renforts considérables. On satisfit donc à la plupart de leurs demandes ; de leur côté ils promirent d'observer plus exactement qu'auparavant leurs traités avec la France , & fournirent sur-le-champ deux mille hommes d'infanterie , qui joints à deux mille Gascons , prirent la route du royaume de Naples. Ces mesures déconcertèrent les projets de Maximilien : considérant que ses finances étoient épuisées , qu'il ne trouveroit plus en Italie ni hommes , ni argent , il cessa ses préparatifs , s'éloignant de la ville de Trente où il ne pouvoit plus se montrer avec honneur. La France venoit encore de lui faire essuyer une mortification sensible. Louis , par le traité de Trente , s'étoit engagé à contribuer à le faire reconnoître pour héritier du trône de Hongrie après la mort de Ladislas ; mais se croyant suffisamment dégagé de cette promesse par la conduite que l'empereur avoit tenue à son égard , il avoit conclu avec le roi de Hongrie & de Bohême une ligue défensive , & l'avoit scellée par le mariage d'une princesse de son sang avec ce monarque. Ladislas , à qui l'on avoit laissé le choix entre Germaine de Foix , fille d'une sœur de Louis XII , & Anne de Foix Candale qui avoit aussi l'avantage d'être sa parente , quoique dans un degré plus éloigné , se décida pour cette dernière , parce qu'elle étoit la plus belle & d'un âge un peu plus avancé. Cette préférence toute glorieuse

---

---

Ann. 1502.

Ann. 1502.

qu'elle étoit , causa une vive douleur à la princesse : elle étoit tendrement aimée par François d'Orléans , comte de Dunois , & premier duc de Longueville ; elle l'auroit préféré sans balancer au plus puissant monarque de l'univers. Les larmes des deux amants ne furent point écoutées ; la princesse forcée de renfermer ses ennuis au fond de son cœur , se mit en marche pour la Hongrie.

Il visita les  
villes du Mi-  
lanès.

Auton.  
Belcarius.  
Guiccardin.  
Seiffel.

Après avoir terminé les principales affaires qui l'avoient appelé en Italie , Louis se mit à visiter les villes du duché de Milan , donnant audience à tous ceux qui réclamoient sa justice , & voulant prendre connoissance par lui-même de tous les abus qui pouvoient s'être glissés dans l'administration : sur quelques plaintes qui lui furent portées contre Pierre de Sacierge , son chancelier dans le duché de Milan , auxquelles ce magistrat ne put répondre , il le déposséda de son office & le renvoya à Luçon dont il étoit évêque. Pendant le séjour qu'il fit à Pavie il fut complimenté par les docteurs de l'école de droit qui lui demandoient la confirmation de leurs privilèges : quoiqu'il eût montré pendant son enfance peu de dispositions pour les lettres , il aimoit les savants ; il se croyoit obligé de récompenser ceux dont les veilles tendoient au bien de la société : non-content d'accorder la grace qu'on lui demandoit , il augmenta considérablement le revenu des professeurs , il voulut assister à leurs exercices : le lendemain Jason Mainus , vêtu d'une longue robe de drap d'or , se rendit au palais & conduisit à la porte de son école le roi & tous ceux des courtisans qui voulurent l'accompagner. Là s'inclinant profondément , il pria le monarque d'entrer. Louis exigea qu'il passât le premier : *Je ne suis plus roi ici* , dit-il , *vous êtes le seul qu'on y doit respecter*. Il assista dans la même ville à un spectacle d'un autre genre. Deux gentilshommes du nom de Gonzague , cousins germains du marquis de Mantoue , vinrent le prier de leur donner le champ. S'étant fait rendre compte de leur querelle ,

& ayant jugé dans son conseil qu'elle ne pouvoit être terminée que par les armes , puisqu'il étoit question de *foi faussée* & de trahison , il fit dresser des lices , nomma des juges du champ , & assigna le jour & l'heure du combat. Les deux champions comparurent & se battirent avec courage & opiniâtreté , sans toutefois se faire beaucoup de mal à cause de la bonté de leur armure. Louis ordonna qu'on les séparât , les obligea de s'embrasser & les admit à sa table.

---

---

Ann. 1501.

Les Génois lui avoient fait une députation solennelle pour le prier d'honorer leur ville de sa présence , quoiqu'il n'eût rien à y régler , parce qu'ils se gouvernoient par leurs propres loix , il crut ne devoir pas leur refuser cette satisfaction. *Les Génois* , dit un ancien historien , *contre la nature de leurs mœurs , mennoient au bal leurs femmes , leurs filles & leurs sœurs pour donner joyeux passetemps au roi & aux seigneurs qui l'accompagnoient. Ceux-ci usant de la liberté Française , choissoient les plus belles , les présentoient au roi , en les baisant les premiers pour en faire l'essai , & puis les baisoit le roi volontiers , dansoit avec elles , & prenoit d'elles tout honorable déduit.* Au milieu de ces fêtes , l'amour , si je puis ainsi m'exprimer , se choisit une victime d'une espece si singulière & si rare qu'elle méritoit de trouver place dans l'histoire. Thomassine Spinola s'étant trop attachée à considérer le monarque dont la beauté simple & mâle étoit encore relevée par une adresse & des graces non pareilles dans tous les exercices du corps , ne put défendre son cœur d'une tendre émotion : ayant eu la curiosité de l'entretenir à plusieurs reprises différentes , elle jugea que ce qu'elle avoit admiré jusqu'alors en lui , n'étoit rien en comparaison de ce qu'elle y découvrit : elle demeura si éperdue , que malgré la modestie & la retenue dont elle ne s'étoit jamais écartée , elle ne rougit point de lui faire l'aveu de sa tendresse , en le suppliant de vouloir bien être son *intendio*. Ce terme , ainsi que s'exprime l'auteur dont nous tirons ce fait , signifioit *acointance*



Ann. 1502.

*honorable, & amiable intelligence.* Quelque innocent, quelque dégagé des sens qu'on nous peigne cet amour, il n'en fut ni moins vif ni moins durable. Fière d'avoir obtenu ce qu'elle desiroit, craignant de profaner une si belle flamme, elle dédaigna le commercé du reste des mortels ; elle rejetta avec mépris les carresses & les empressements de son mari ; livrée entièrement à l'objet de sa passion, elle se consoloit de son absence en lui écrivant souvent, soit pour intercéder en faveur de tous les malheureux, soit pour ménager les intérêts de sa patrie : c'est par-là qu'elle rendit précieux & respectable, aux yeux de ses concitoyens, un égarement qui ne fut funeste qu'à elle-même, puisqu'il lui coûta la vie comme nous le raconterons dans la suite.

Suite des brigandages de César Borgia.

Thomasi.  
Guiccardin.  
Bembe.  
Auton.  
Belcarius.

Louis en quittant l'Italie se reprocha la dissimulation dont il avoit usé envers Bentivoglio & les autres princes dont il abandonnoit la dépouille à César Borgia. Connoissant déjà toute l'atrocité de cet homme pervers, & craignant apparemment de se trouver complice de quelque effroyable trahison, il écrivit à Bentivoglio que lié par des traités antérieurs avec le pape, & ne pouvant s'opposer à ce qu'il fit valoir les droits du saint-siège sur Bologne, il avoit du moins stipulé pour lui & pour ses enfants une entière liberté de se retirer où bon leur sembleroit, avec la jouissance de tous leurs biens patrimoniaux en quelque endroit qu'ils se trouvassent situés. Cette lettre dessilla les yeux de tous les princes d'Italie : ils s'étoient flattés longtemps que Louis tireroit une vengeance exemplaire des crimes de César, qu'il le forceroit du moins à restituer les places dont il s'étoit emparé injustement : déçus de cet espoir, par la manière dont ils virent qu'il avoit été reçu à la cour, ils avoient compté que le roi prendroit de justes mesures pour empêcher que cet ennemi public ne se portât à de nouveaux excès : les uns croyoient qu'il l'emmeneroit en France, d'autres qu'il l'enverroit à Naples ; personne ne s'attendoit qu'il dût lui sacrifier ses propres alliés, Touchés

du malheur de Bentivoglio , convaincus que le même sort les attendoit chacun en particulier , ils s'assemblerent pour délibérer en commun sur la conduite qu'ils devoient tenir. N'ayant plus à compter sur aucun secours étranger depuis que Maximilien sembloit avoir renoncé à son voyage d'Italie , ils considérèrent en même-temps qu'ils étoient encore en état de faire la loi au tiran , puisqu'ils étoient eux-mêmes les instrumens de sa tyrannie ; que disposant des troupes dont il se servoit pour les opprimer tour-à-tour , ils n'avoient qu'à les tourner contre lui pour le faire rentrer dans le néant ; que , le roi de France ne pouvant estimer un homme si détestable ni placer en lui sa confiance , ne feignoit apparemment de le protéger , que parce qu'il espéroit d'en tirer des secours pour la guerre qu'il avoit à soutenir dans le royaume de Naples ; que ce monarque foncièrement vertueux , mais irrésolu , leur sauroit gré intérieurement de l'avoir délivré à son insu d'un ennemi couvert ; qu'en tous cas il seroit facile de l'appaiser , en lui assurant de la manière la plus efficace les mêmes secours qu'il pouvoit attendre de César. En conséquence le cardinal des Ursins , Paul & Charles , au nom de toute cette illustre maison , Vitelloze , Jean-Paul Baglione , seigneur de Pérouse , Annibal Bentivoglio , au nom de Jean Bentivoglio seigneur de Bologne , Liverot de Fermo , Pandolfe Petrucci , seigneur de Sienne , Guidobalde de Montefeltro , duc d'Urbain , Jean-Marie de Varane , seigneur de Camerino , s'unirent par un traité secret & convinrent d'attaquer l'ennemi commun par-tout où ils pourroient l'atteindre. Pour ôter au roi de France l'idée que cette ligue pût porter aucun préjudice à son autorité , ils stipulèrent que tous les confédérés seroient obligés de le servir de leur personne & de leurs biens envers & contre tous dès qu'il l'exigeroit ; ils refuserent même d'y associer les Colonne , parce qu'ils avoient embrassé le parti de l'Espagne , quoique du reste ils fussent ennemis irréconciliables des Borgia , & qu'ils

Ann. 1502.

---

---

Ann. 1502.

eussent pu fortifier considérablement le parti de la confédération. Ils sollicitèrent les républiques de Venise & de Florence d'y accéder, mais ces deux républiques se contentèrent de les exhorter à poursuivre leur entreprise, refusant de contracter aucun engagement jusqu'à ce que l'on vît quel parti prendrait la France. Les confédérés sans se laisser abattre, se livrèrent à l'exécution de leur projet. Le duc d'Urbin & Varane se remirent en possession de leurs Etats, tandis que les Ursins, à la tête de la principale armée, surprirent & taillèrent en pièces dom Hugues de Cardonne & dom Miguel, deux capitaines Espagnols dévoués à César & les exécuteurs ordinaires de ses cruautés. Il étoit sans ressource & ne pouvoit éviter d'être pris dans la ville d'Imola, où il s'étoit renfermé, si Louis, auquel il ne manqua pas de s'adresser, négligeoit ou même différoit de lui donner du secours. Les confédérés avoient pris les devants : en remettant au roi une copie du traité qu'ils avoient formé pour la délivrance de l'Italie, ils lui avoient retracé tous les traits qui devoient lui inspirer de l'exécration pour ce fléau de l'humanité. Cette précaution fut inutile, Louis chassa leurs députés & envoya ordre à Chaumont d'expédier sur-le-champ quatre cents lances pour faire lever le siège d'Imola. Tous les écrivains ont blâmé le parti que prit le roi dans cette occasion. Il est cependant à propos d'observer qu'il ne pouvoit agir autrement sans se déshonorer. Car ayant exigé de César qu'il conduisît, lorsqu'il en seroit requis, ses troupes dans le royaume de Naples, & s'étant obligé de son côté à le secourir contre tous ses ennemis, il n'avoit aucun motif honnête de manquer à sa parole. Ce n'est donc point d'avoir secouru César qu'il faut le blâmer, mais d'avoir eu la foiblesse de contracter de nouveaux engagements avec lui dans un temps où il ne devoit plus le regarder que comme un brigand. La démarche du roi de France changea les dispositions des confédérés, sans apporter aucun changement à la conduite ni aux discours

discours de César. Depuis le commencement de cette révolution, il avoit tout tenté pour se réconcilier avec eux ; prières , excuses , promesses , rien n'avoit été oublié ; s'il n'avoit pu jusqu'alors parvenir à les désarmer , il avoit du moins ralenti leur ardeur , pendant que de son côté il se mettoit en état de défense : lorsque toutes ses forces furent rassemblées , il écrivit encore à Paul des Ursins , que bien qu'il eût désormais en sa disposition des forces capables de tirer une vengeance exemplaire de ceux qui l'avoient offensé , il ne pouvoit encore s'accoutumer à regarder comme des ennemis ces braves compagnons de ses travaux , auxquels il étoit redevable de toute sa fortune ; qu'il n'avoit désiré de l'augmenter , que pour la partager avec eux ; que s'il étoit coupable de quelque négligence à leur égard , il les prioit de pardonner à sa jeunesse & à son repentir ; qu'ils lui donnassent seulement occasion de la réparer ; qu'enfin il ne leur demandoit pour toute grace que de vouloir bien entrer en conférence & de prescrire les conditions de leur réconciliation. Le pape qui concertoit toutes ses démarches avec son fils , écrivit de son côté une longue lettre au cardinal des Ursins , où lui rappelant leur ancienne amitié , & confessant les obligations qu'il avoit à la maison des Ursins , il lui exposoit que se sentant affoiblir de jour en jour , & voulant laisser un protecteur à sa famille , il avoit conçu depuis long-temps le projet de l'associer à ses fonctions , de le faire désigner son successeur , pourvu qu'il lui jurât auparavant qu'il protégeroit les Borgia & qu'il leur tiendrait lieu de père. Il le pressoit donc de venir incessamment à Rome pour mettre la dernière main à cet arrangement. Le cardinal ne risquoit pas beaucoup en cédant au desir du pape : outre qu'il avoit une famille puissante pour le venger si l'on attentoit à sa liberté , il étoit assez accrédité pour soulever en sa faveur le peuple & le sacré college. Il alla donc à Rome , pendant que Paul des Ursins se rendoit de son côté à la conférence qui lui avoit été

Ann. 1501.

---

Ann. 1502.

assignée par César Borgia. Le traité ne souffrit point de difficultés. On convint que César, pour ôter toute défiance à ses généraux, congédieroit les troupes françoises qui étoient venues à son secours ; qu'il reprendroit tous ses anciens officiers aux gages & honneurs accoutumés ; qu'il ne les obligeroit point de se mettre à sa discrétion ; qu'il n'y en auroit jamais qu'un à la fois auprès de sa personne : que ces capitaines, de leur côté, l'aideroient de bonne foi à rentrer en possession du duché d'Urbain & de la ville de Camerino ; qu'il laisseroit aux Bentivoglio la jouissance de la seigneurie de Boulogne, à condition qu'ils feroient avec lui une ligue offensive & défensive ; qu'ils le prendroient à leur solde avec cent hommes d'armes & cent arbalétriers, & qu'en conséquence ils lui paieroient douze mille ducats par an. Ces conditions parurent s'exécuter de bonne foi de part & d'autre : les troupes françoises furent congédiées ; les capitaines italiens conduisirent leurs compagnies dans le duché d'Urbain. Guidobalde s'enfuit une seconde fois à Venise, laissant une nombreuse garnison dans Sene-gallia, la plus forte place de son duché. Les bourgeois ouvrirent leurs portes à l'armée ennemie ; mais André Doria qui commandoit la garnison s'étant réfugié dans la citadelle, ne voulut traiter qu'avec César lui-même. Sur l'avis qu'il en reçut, il rassembla, le plus promptement qu'il fut possible, un grand nombre de troupes, & régla tellement leur marche qu'il en déroba la connoissance à ses généraux. Lorsqu'il ne fut plus qu'à une petite distance de la ville, il leur manda qu'il étoit à propos qu'ils en délogeassent leurs compagnies, afin qu'il pût trouver place pour loger ceux qui l'accompagnoient. Ils n'apperçurent point encore le piège : mettant donc leur infanterie dans les fauxbourgs & distribuant leur cavalerie dans les villages voisins, ils allèrent inconsciemment à sa rencontre, le saluerent & lui firent compagnie jusqu'à la porte de la ville : ils voulurent se retirer conformément à un des articles du traité, mais il les pria instamment d'entrer pour se rafraîchir &

pour donner leur avis sur quelques matieres importantes qu'il vouloit communiquer. Cette priere étoit un ordre auquel il n'y avoit plus aucun moyen de résister ; car ils étoient éloignés de leurs soldats & enveloppés de toutes parts par différents corps de troupes , qui s'é-  
rant avancés sur les ailes , leur fermoient la retraite. Ils le suivirent en tremblant dans la chambre qui lui étoit préparée : après un moment d'entretien , il les quitte brusquement & fait entrer dom Miguel suivi d'une troupe d'assassins , qui les désarment & les chargent de fers : Vitelloze & Liverot de Fermo furent étranglés le lendemain sur la place publique. Paul des Urfins & le duc de Gravina enfermés dans une prison ténébreuse , & déjà réservés au même supplice , ne furent cependant exécutés qu'après que César eut reçu la nouvelle que le cardinal étoit arrêté.

Il avoit fallu prendre de grandes précautions pour s'assurer d'un personnage d'un si haut rang. Le pape craignant qu'un coup d'éclat ne soulevât le peuple entier , attira par de feintes caresses le cardinal au palais du Vatican , où il avoit eu soin de lui meubler un appartement , & où il se contenta de lui donner des gardes : du reste , pour rassurer ceux qui auroient pu craindre des embuches secretes , il permit que le cardinal continuât d'être servi par ses officiers , & que sa mere lui fit tenir tous les vivres dont il auroit besoin. Tandis qu'on essayoit d'en imposer au peuple par cette douceur apparente , des officiers du pape s'étant transportés au palais du cardinal , dressoient un inventaire de toutes les richesses qui s'y trouvoient : Alexandre savoit que le cardinal possédoit un diamant d'un grand prix , & que depuis peu de jours on lui avoit laissé une somme assez considérable en dépôt ; surpris qu'il n'en fût fait aucune mention dans l'inventaire qu'on lui présenta , il accusa le cardinal ou ses parents de vouloir les lui dérober , & retrancha la permission qu'il avoit donnée à sa mere de lui faire porter des vivres , jusqu'à ce qu'on lui eût donné satisfaction sur ces deux objets.

---

Ann. 1502.

La malheureuse mere qu'on venoit de chasser de sa maison , quoiqu'elle fût âgée de plus de quatre-vingts ans , trouva dans la compassion secrete de quelques-uns de ses amis une somme égale à celle du dépôt , elle la porta elle-même au pape : une autre dame non moins généreuse , quoique peut-être répréhensible à d'autres égards , alarmée du péril où étoit le cardinal , mais n'osant confier à personne un gage suspect de leur union , prit le parti de se travestir en cavalier , attendit le pape dans une galerie & lui remit sans rien dire le diamant qu'il réclamoit. Ces exemples de générosité ne servirent qu'à accélérer la mort du cardinal ; Alexandre le fit empoisonner & lui décerna ensuite de magnifiques funérailles. Cependant César ne voulant pas perdre le fruit de ses crimes , s'emparoit à main armée de Citat-di-Castello qui avoit appartenu à Vitelloze , de Pérouse , où Jean-Paul Baglioné n'avoit osé l'attendre : il ravageoit le territoire de Sienné en haine de Pandolfe Pétrucci , & se hâtoit de conduire ses troupes dans le voisinage de Rome , pour s'emparer de la dépouille des Urbins. Le pape voulant donner quelque couleur à cet odieux brigandage , venoit de publier des lettres , où les accusant du crime de haute trahison , il confisquoit leurs biens au profit du saint-siège , ordonnant au gonfalonnier de l'église de s'en mettre en possession. Outre ceux dont nous avons raconté la fin déplorable , il restoit encore de cette illustre maison Fabio , fils de Paul , Jean Jourdain , seigneur de Bracciano , attaché au service de France , Nicolas , comte de Pétiliane , & Barthélemi l'Alviane au service de la république de Venise. Ces deux derniers furent exemptés de la proscription : la république , à qui ils avoient demandé la permission d'aller défendre leur patrimoine , employa si efficacement sa médiation , que le pape se crut obligé d'y déférer. Le roi de France n'eut pas le même crédit ; César qu'il sommoit inutilement de conduire ses troupes dans le royaume de Naples , demandoit la dépouille de Jean Jourdain , &

venoit de se lier étroitement au parti Espagnol qui commençoit à prendre le dessus.

Dès qu'il avoit été question de partager le royaume de Naples , on s'étoit apperçu de la négligence ou de la précipitation de ceux qui avoient rédigé le traité. On s'étoit contenté de stipuler en général que la France auroit pour sa part l'Abruzze & la terre de Labour ; que la Pouille & la Calabre appartiendroient à l'Espagne. Cette division auroit suffi si chacune de ces provinces eût eu des limites bien marquées , si ces limites n'eussent point varié sous différents regnes , & si ces quatre grandes provinces eussent compris la totalité du royaume. Mais comme les rois précédents , soit pour faciliter la perception des impôts , soit pour récompenser un plus grand nombre de sujets distingués , avoient plusieurs fois morcelé ces provinces , en avoient détaché des portions plus ou moins considérables , selon le degré de confiance ou d'estime qu'ils avoient en ceux à qui ils en confioient l'administration , il étoit arrivé qu'au lieu de quatre grandes provinces ou en comptoit alors six. On étoit convenu qu'on partageroit également le produit de la douane des bestiaux qui venoient paître tous les hivers dans les plaines de la Capitanate , parce que ce produit étoit la branche la plus considérable des revenus de la couronne : mais on n'avoit pas daigné spécifier à qui appartiendrait le fond où croissoient ces pâturages , comme si cet objet n'eût pas mérité qu'on s'en occupât : on avoit gardé un silence absolu sur la Basilicate ; cependant cette province , quoique peu étendue , étoit peut-être la plus fertile de tout le royaume. On avoit cru apparemment qu'il suffisoit pour étouffer les difficultés qui devoient naître d'une division si imparfaite , de stipuler , comme on avoit fait , que si après le partage une des deux parties se trouvoit lésée , l'autre seroit tenue de lui assigner un dédommagement ; mais de quelle nature devoit être ce dédommagement ? c'est ce que le traité ne disoit point. D'ailleurs , comment s'assurer que la partie

---

Ann. 1507.

Causes de  
rupture dans  
le royaume de  
Naples entre  
les François &  
les Espagnols.

Guiccardin.

Auton.

Belcarinus.

Giannone.

Manusc. de  
Béthune.



---

Ann. 1502.

qui se plaindroit seroit bien fondée à se plaindre ? Les hommes sont-ils des juges équitables dans leur propre cause ? A peine un pareil traité auroit-il pu s'exécuter paisiblement , entre deux freres qui auroient eu à partager un commun héritage : à quoi donc devoit-on s'attendre de la part de deux monarques rivaux , qui confioient respectivement leurs droits à des hommes armés & avides de gloire ? Les François qui s'étoient mis les premiers en possession de l'Abruzze & de la Terre de Labour , n'avoient pas manqué de se répandre dans la Capitanate & la Basilicate , sans que Gonsalve , occupé alors du siege de Tarente , & réduit à implorer leur assistance , opposât aucun obstacle à leurs progrès. Maître de cette ville , il porta ses troupes dans les provinces contestées ; il les cantonna dans toutes les places où les François n'avoient point établi de garnison : après cette prise de possession , il envoya signifier au général François qu'il eût à évacuer incessamment des contrées qu'il disoit appartenir au roi d'Espagne son maître. Ce procédé parut d'autant plus étrange , qu'il n'étoit précédé d'aucune explication ; que Gonsalve ne se plaignoit point que la portion de son maître fût d'un moindre produit que celle du roi de France ; & enfin qu'il ne demandoit point les provinces en litige à titre d'indemnité ou de compensation. Nemours qui étoit viceroy de Naples n'y répondit qu'en sommant à son tour Gonsalve , de se renfermer dans les limites de la Pouille & de la Calabre , qui seules valoient mieux que tout le reste du royaume. Les Barons Napolitains & les magistrats des principales villes du royaume , prévoyant que si la guerre venoit à se déclarer , ils seroient pillés & rançonnés par les deux partis , interposerent leur médiation , & en menaçant de se déclarer contre celui qui commettrait les premières hostilités , ils obtinrent qu'on tiendrait une conférence , où l'on termineroit suivant les formes juridiques cette contestation naissante. Les deux généraux s'y firent accompagner par d'habiles jurisconsultes qui

produisirent des tas de chartres , d'anciens aveux & dénombrements. Comme on n'en pouvoit rien conclure à cause des changements arrivés dans la distribution des provinces , Nemours fit observer que sans s'engager plus avant dans un labyrinthe ténébreux , il y avoit un moyen sûr & facile de terminer la contestation , en s'en tenant aux indices que donnoit la nature , & à l'esprit qui avoit dicté le traité de partage : que la Capitanate qui formoit le principal objet de la contestation étoit contiguë dans toute son étendue avec l'Abruzze , au lieu qu'elle étoit séparée de la Pouille par la riviere d'Ofanto : que la Basilicate étoit tellement inséparable de l'Abruzze & de la Terre de Labour , que sans elle la possession de ces deux provinces deviendrait précaire & illusoire , puisqu'il ne tiendrait plus qu'au roi d'Espagne de les affamer en rendant simplement un édit qui défendît la traite des blés : que le traité de partage , ayant pour objet d'établir une parfaite égalité entre les deux rois , c'étoit le violer ouvertement que de prétendre assigner à l'un toutes les terres fertiles , à l'autre des sables & des rochers. Gonsalve répondoit que n'ayant point été appelé au conseil où l'on avoit conclu ce traité , il ne savoit point quelles avoient été les intentions de ceux qui l'avoient rédigé ; qu'on l'avoit simplement chargé de le faire exécuter à la lettre ; que son maître ayant stipulé pour sa part la Pouille & la Calabre , avoit des droits évidents sur les petites provinces qu'on en avoit démembrées : qu'il lui avoit imposé l'obligation de faire valoir ces droits en le nommant son général : qu'il verseroit pour les défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Comme les esprits , loin de se rapprocher commençoient à s'aigrir , les barons qui avoient ménagé cette conférence , obtinrent encore qu'on renverroit aux deux monarques la décision de cette affaire , & qu'en attendant les choses resteroient dans l'état où elles se trouvoient. La réponse ne se fit pas attendre ; elle fut à-peu-près la même de part & d'autre. Louis & Ferdinand mandoient à leurs

---

Ann. 1502.

---

**Ann. 1502.**

généraux qu'ils s'abstinissent de toute voie de fait ; qu'ils transigeassent à des conditions avantageuses , s'il étoit possible , sinon qu'ils missent leurs droits en sûreté , & qu'ils attendissent l'occasion de les faire valoir. Les généraux tinrent une nouvelle conférence , où ne trouvant aucun moyen de conciliation , ils convinrent que jusqu'à nouvel ordre , chacune des parties seroit maintenue dans les places dont elle étoit en possession ; mais que pour empêcher que cette possession ne devînt un titre , on graveroit conjointement les armes de France & d'Espagne sur les portes de toutes les places contestées. Ces conditions furent observées par les François ; mais Gonsalve , de quelque condescendance qu'il usât extérieurement pour ne pas se rendre odieux aux barons Napolitains , vouloit la guerre , fondant sa principale espérance sur la mésintelligence qu'il remarquoit entre les principaux officiers François. Louis considérant que des trois officiers généraux qu'il avoit associés au seigneur d'Aubigny , l'un étoit mort & les deux autres absents ; que d'Aubigny lui-même , quelques talents qu'il eût pour le commandement , étoit tourmenté de goutte & souvent forcé de garder la chambre , avoit cru devoir nommer un viceroi ou gouverneur général de cette contrée. Il avoit jetté les yeux sur Louis d'Armagnac , duc de Nemours , fils de Jacques d'Armagnac qui avoit eu la tête tranchée aux halles. Le desir de relever une maison illustre presque éteinte , une sorte de justice , puisque le duc de Nemours étoit neveu par sa mère de ce Charles , dernier rejetton de la maison d'Anjou qui avoit laissé au roi par testament le comté de Provence & le royaume de Naples , avoient décidé Louis à le préférer à tous ceux qui briguoient ce glorieux emploi. Cependant il avoit senti le tort qu'il faisoit à Aubigni , prince du sang d'Ecosse , l'un des plus anciens & des plus illustres généraux qui fussent en Europe : il lui avoit conféré des terres & des seigneuries dans le royaume de Naples , & avoit exigé à ce prix qu'il y restât pour  
aider

Ann. 1502.

des fauxbourgs les équipages du duc de Nemours. Deux jours après, ils tenterent d'escalader les murs d'Aveline. Enfin Gonsalve voyant que les François étoient par-tout sur leurs gardes, & que ces petites supercheries ne servoient qu'à décréditer ses armes, tenta une entreprise d'éclat. Ayant lié une intelligence avec les habitants de la Tripalde, mécontents de la garnison François qui étoit dans cette ville, il ordonna au capitaine Scalada de s'en approcher avec un corps de trois mille hommes d'infanterie. Cette troupe trouvant une porte ouverte, entra secrètement dans la place, fit main basse sur les François & y resta en garnison.

Conduite de  
Ferdinand le  
Catholique.

*Auton, ma-  
nuscrit.*

*Guiccardin.*

*P. Martir.*

Le duc de Nemours, en donnant avis à Louis de ce qui venoit de se passer, lui représenta le tort que faisoit à sa réputation & à ses intérêts l'inaction forcée où il retenoit les troupes; il le supplia de vouloir bien le tirer enfin d'une situation si violente. Louis avoit entamé une négociation avec Ferdinand, qui jettant en avant des projets impraticables, ne cherchoit qu'à gagner du temps jusqu'à ce qu'il eût armé contre la France, l'Italie & l'Allemagne. En signant un traité de partage qui ne pouvoit être exécuté, il s'étoit préparé à la guerre & n'avoit pas perdu un instant. Son premier soin avoit été de fortifier la ville de Salces & les autres places du Roussillon qui séparent la France de l'Espagne. Tranquille de ce côté, il avoit tourné son attention à susciter des ennemis à Louis & à lui dérober des alliés. Ainsi, ayant marié au duc de Savoie Marguerite d'Autriche, fiancée dans son enfance avec Charles VIII, & veuve depuis peu de temps de dom Juan, prince des Asturies, il s'étoit servi habilement du ressentiment de cette princesse pour détacher de la France la maison de Savoie, & pour soulever quelques cantons Suisses limitrophes des Etats de son mari: il s'en étoit servi avec le même succès pour déterminer Maximilien à se montrer en Italie, tandis que par l'entremise de Gonsalve il réveillait la jalousie des

Vénitiens & animoit l'audace de César Borgia. Il se flattoit que sans se montrer à découvert, il susciteroit une guerre si périlleuse dans le duché de Milan, que les François seroient forcés de rappeler toutes les garnisons qu'ils avoient dans le royaume de Naples. Les mesures étoient bien prises, & cependant elles échouèrent. D'un côté la précipitation des Suisses, de l'autre la lenteur de Maximilien avertirent Louis de ce qui se préparoit ; la conduite de Gonsalve & de César Borgia acheva de lui deffiller les yeux : honteux d'avoir été pris pour dupe, il chassa de sa cour les ambassadeurs de Ferdinand, fit saisir les effets des marchands Espagnols qui se trouvoient dans les ports de France : il passa promptement les Alpes pour dissiper par sa présence les projets de ses ennemis, & détachant quatre mille hommes de son armée, il les envoya au duc de Nemours avec ordre d'attaquer Gonsalve & de le chasser du royaume de Naples. Ce coup de vigueur, auquel on ne s'attendoit pas, étourdit Ferdinand & Gonsalve. Ce dernier offrit alors de céder la Capitanate & tout ce que les François pouvoient raisonnablement prétendre ; mais on ne l'écouta plus. Voyant qu'il n'avoit point assez de forces pour tenir la campagne, il jeta des garnisons dans les places maritimes de la Pouille & de la Calabre les plus voisines de la Sicile, & établit son quartier général à Barlette. Les François s'étant emparés en peu de jours de toutes les places que les Espagnols avoient abandonnées, vinrent former le siege de Canosé, où Pierre de Navarre & le capitaine Peralte s'étoient enfermés avec douze cents hommes d'infanterie. Ces deux braves guerriers repoussèrent trois fois les François qui montoient à l'assaut : ils avoient formé le projet de s'ensevelir sous les ruines de la place, si Gonsalve qui ne pouvoit les secourir, ne leur eût mandé de capituler. Les François admirateurs de leur courage, leur permirent de sortir avec tous les honneurs de la guerre : comme il falloit traverser l'armée & qu'on redoutoit la fureur des Suisses

Ann. 1502.

& des Gascons, on leur donna pour ôtages Jeannot d'Arbouville & François de Daillon, seigneur de la Crotte, deux capitaines des gens de pied. Un procédé si généreux fut mal reconnu par Gonsalve : il refusa de rendre les deux ôtages, il menaça même de les faire servir en qualité de forçats sur les galères, & vraisemblablement il se fût déshonoré par cette lâcheté, si le capitaine Peralte, après avoir essayé inutilement de l'en détourner, n'eût pris sur lui de les mettre en liberté, au risque d'être mis à leur place. Gonsalve fit charger de fers Peralte & l'auroit fait pendre, s'il n'eût trouvé le secret de s'évader. Il passa au service de France & y persista jusqu'à sa mort.

Blocus de Barlette: conduite de Gonsalve.

Paul Jove.  
Guischardin.  
Auton, manusc. du cabinet de M. de Foncemagne.

La reddition de Canoscé permit aux François de s'approcher de Barlette, où Gonsalve avec l'élite de ses troupes se tenoit renfermé : Nemours fit le tour des murailles & l'envoya défier par un héraut. Comme il n'y avoit aucune espérance de l'attirer au combat, on délibéra dans le camp sur le parti qu'on avoit à prendre pour terminer cette guerre. Aubigni, la Palisse & Malherbe étoient d'avis qu'on s'attachât à pousser vivement le siege de Barlette, montrant qu'on avoit assez de troupes pour l'investir, & qu'en cas de besoin, on auroit la facilité d'en tirer de nouvelles tant que le roi séjourneroit en Italie; que les forces ennemies se trouvant concentrées dans un seul point, c'étoit-là qu'on devoit diriger les efforts de l'armée : qu'après la prise de Barlette les autres villes, où se tenoient encore les Espagnols, tomberoient d'elles-mêmes au pouvoir du vainqueur; que les Napolitains à qui, dans l'ame, il étoit assez égal que ce fussent les Espagnols ou les François qui les gouvernassent, se déclareroient toujours pour le plus fort, & qu'ainsi on pouvoit en toute sûreté se dispenser d'affoiblir l'armée en établissant des garnisons dans l'intérieur du royaume, ou en formant diverses attaques à la fois. D'autres capitaines s'efforcèrent de montrer que l'entreprise qu'on proposoit étoit téméraire & ruineuse : si douze cents fantassins Espagnols,

Ann. 1502.

de concert l'armée des Espagnols dans la Calabre. Emanuel Benavide & Hugues de Cardonne qui la commandoient, prirent si bien leurs mesures qu'ils forcèrent les François d'en venir aux mains avant la jonction avec les barons. La valeur dans cette occasion ne put suppléer au nombre ni à la discipline : Grigni fut tué sur le champ de bataille : Imbercourt resta prisonnier, le reste fut pris ou dispersé. La nouvelle de cet échec excita les murmures de toute l'armée contre le duc de Nemours : les barons avoient demandé Aubigni pour les commander, & l'on étoit convaincu que ce malheur ne fût point arrivé, si la jalousie du général n'eût exclu de cette commission honorable le seul homme capable de la bien remplir. Nemours, trop fier pour confesser la faute qu'il avoit faite, se chargea lui-même de la réparer ; il marcha peu accompagné du côté de la Calabre, mais bientôt arrêté par des obstacles qu'il n'avoit pas prévus, & considérant que c'étoit une imprudence impardonnable à un général de s'éloigner du gros de son armée, puisqu'il étoit responsable des fautes qui pouvoient se commettre pendant son absence, il revint sur ses pas & laissa enfin partir Aubigni. Celui-ci ne démentit point les espérances des barons Napolitains. Arrivé dans la Calabre, son premier soin fut de rappeler sous ses enseignes les troupes battues & dispersées. Imbercourt son prédécesseur étoit toujours prisonnier ; les ennemis l'avoient mis à une rançon si forte qu'il n'avoit presque aucune espérance de l'acquitter. Aubigni en cette occasion vendit son argenterie, & eut la gloire de lui rendre la liberté. Lorsque toutes ses forces furent rassemblées, il alla chercher les Espagnols, qui n'osant plus l'attendre, se réfugièrent dans les places maritimes, où le général François ne put les forcer, parce qu'il n'avoit ni vaisseaux ni canon.

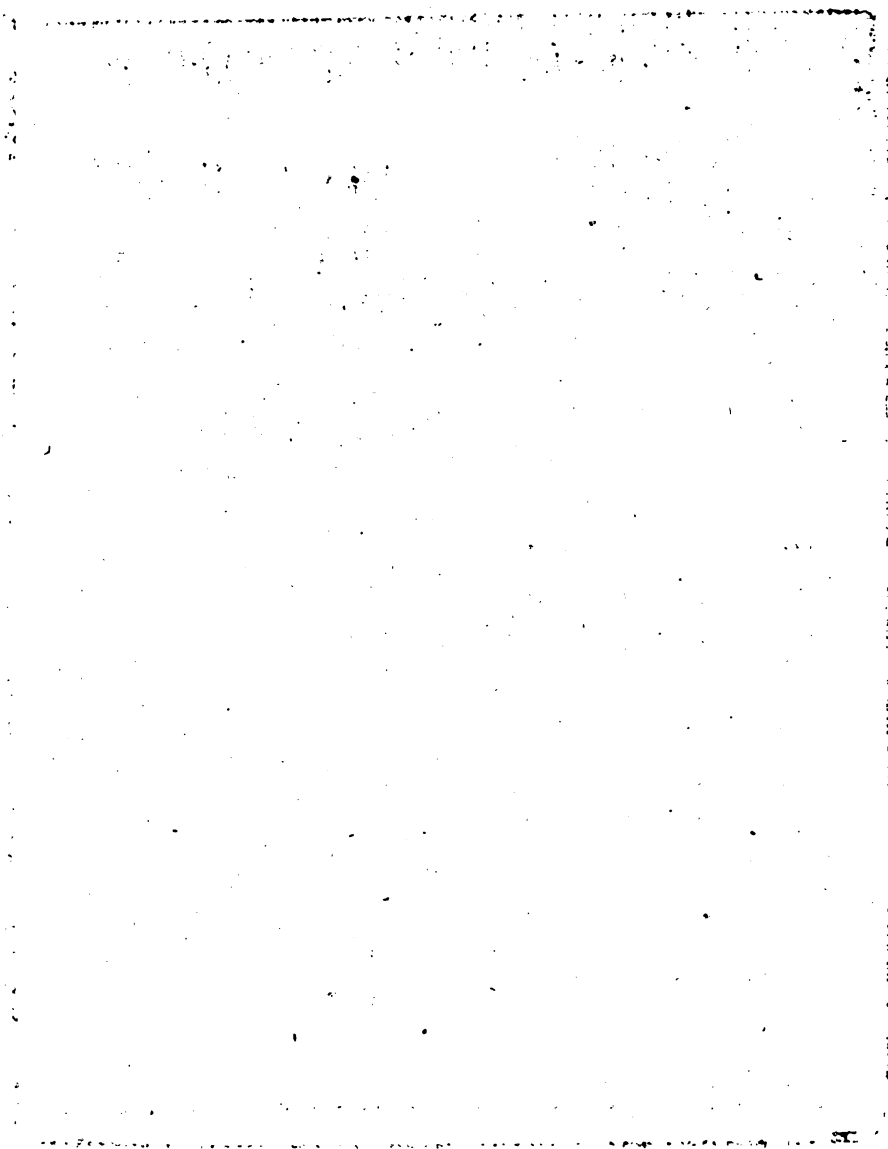
Combat particulier du chevalier Bayard avec Alonze de Sotomaior.

L'hiver n'avoit pas tellement suspendu les opérations militaires, qu'il ne se livrât encore plusieurs petits combats entre les deux partis. Les François sortoient fréquemment de leurs garnisons pour battre la campa-









50

gñe & intercepter les convois qui venoient dans les villes occupées par les Espagnols : ceux-ci de leur côté n'étoient pas bloqués si étroitement qu'ils ne sortissent de temps en temps, soit pour tenir leurs chevaux en haleine, soit pour enlever quelques prisonniers. Toutes les fois que deux troupes se rencontroient en nombre à-peu-près égal, elles ne manquoient pas d'en venir aux mains. La plus célèbre de ces rencontres, soit par les suites qu'elle entraîna, soit par le mérite des combattants, fut celle qui se passa entre le chevalier Bayard & dom Alonze de Sotomaïor. Bayard commandoit dans la ville de Monervine, Sotomaïor dans celle d'Andres qui en est voisine. Animés d'un égal desir de gloire, ils ne tarderent pas à se rencontrer : leurs troupes étoient à-peu-près pareilles : mais la cavalerie Espagnole légèrement armée ne put soutenir le choc des lances Françoises. Dom Alonze, après s'être donné inutilement beaucoup de peine pour la rallier, fut fait prisonnier & conduit à Monervine. Bayard se contentant de lui faire jurer qu'il ne sortiroit point de la ville sans sa permission, lui laissa sur tout le reste une entière liberté, l'admit à sa table & tâcha de lui procurer tous les amusements qui dépendoient de lui. La rançon que devoit payer le prisonnier étoit forte, & les Espagnols avoient peu d'argent. Impatient de ne recevoir aucune nouvelle de ses amis, dom Alonze corrompit un Albanois au service de France & tenta de s'évader : mais il avoit affaire à un homme qu'il étoit difficile de surprendre ; il fut atteint & ramené. Quoiqu'il protestât avec serment qu'il n'avoit point eu d'autre intention que de réchauffer par sa présence le zèle de ses amis, & de trouver plus promptement sa rançon, Bayard ne se payant point de ces excuses le fit enfermer dans une tour. Au bout de quinze jours la rançon arriva & le prisonnier fut mis en liberté : mais bientôt Bayard fut informé que dom Alonze se plaignoit de lui, tenoit des discours offensants sur son compte & osoit le menacer.

---

Ann. 1502.*Vie du chevalier Bayard.  
Auton, manuscrit.  
Brantome.*

Ann. 1502.

Craignant que de pareils propos, quoiqu'ils n'eussent aucun fondement raisonnable, ne portassent atteinte à sa réputation, il manda un clerc, car il savoit à peine signer son nom, & se plaignant à son tour de dom Alonze, il le somma dans sa lettre, ou de donner un désaveu formel des discours qu'on lui prêtoit, ou de les soutenir en sa présence les armes à la main. Dom Alonze aussi fier que son adversaire, répondit qu'il n'y avoit personne sous le ciel qui pût le faire dédire de ce qu'il avoit avancé, & accepta le défi. On convint du jour & du lieu; on nomma des juges du champ: ce furent la Palisse du côté des François, & Altemese pour les Espagnols. Bayard parut le premier sur les rangs, armé de toutes pièces & monté sur son cheval de bataille. Alonze qui avoit déjà éprouvé la supériorité de son adversaire dans ce genre de combat ne voulut se battre qu'à pied. Bayard pouvoit se retirer; ses amis qui favoient qu'il étoit fort affoibli par une fièvre tierce qui le consumoit depuis quatre mois, vouloient qu'il prît ce parti: mais rien ne fut capable d'ébranler sa résolution. Les deux champions se battirent long-temps avec assez d'égalité: à la fin Bayard trouvant son adversaire en défaut, lui enfonça son épée dans la gorge de la longueur de quatre doigts. Alonze qui se sentit mortellement blessé, s'élança sur son adversaire, le saisit au corps & tâcha de le renverser; ils tombèrent tous les deux à côté l'un de l'autre. Bayard s'étant promptement relevé porta le poignard sur la visière du casque de son adversaire: Chevalier, lui cria-t-il, rendez-vous où vous êtes mort. Il ne répondit rien, car déjà le sang qui lui tomboit sur la poitrine l'avoit étouffé. Bayard se jettant à genoux, baisa la terre & rendit grace à Dieu de la victoire qu'il venoit de remporter: puis se tournant vers les Espagnols: vous savez, leur dit-il, que la dépouille & les armes de ce vaillant & trop infortuné chevalier m'appartiennent par les loix du combat; je vous les rends: que n'est-il également en mon pouvoir de lui rendre la vie!

Comme

Comme l'éclat qu'on avoit affecté de donner à ce combat tournoit entièrement au désavantage des Espagnols , Gonsalve crut que le seul moyen de le faire oublier étoit d'en engager promptement un autre plus éclatant encore. Il persuada donc à onze des meilleurs cavaliers qu'il eût dans ses troupes , de proposer à un pareil nombre de François de se battre contr'eux sous les murs de Trani , & de choisir pour juges les Vénitiens à qui cette ville appartenoit. Le défi fut accepté, & les combattants se rendirent de part & d'autre au lieu & au jour assignés. Gonsalve avoit indiqué à ses Espagnols un moyen facile de vaincre les François sans danger. Il consistoit à violer en cette occasion les regles de la chevalerie , en dirigeant leurs lances contre les chevaux. Par ce stratagème tous les chevaliers François se trouverent abbattus dès le premier choc , à la réserve de Bayard & de François d'Urfé, seigneur d'Orose. Malgré un avantage si considérable , la victoire resta indécise par l'adresse & le courage invincible de ces deux chevaliers , qui en couvrant leurs compagnons abbattus , & en se retranchant pour ainsi dire derriere les chevaux morts , soutinrent jusqu'à la nuit tous les efforts des assaillants , & rétablirent peu à peu l'égalité. C'étoit déjà beaucoup pour des cavaliers Espagnols de s'être trouvés renfermés en champ clos contre un pareil nombre de gendarmes François dont le nom répandoit la terreur , & d'en être sortis sans désavantage : mais cela ne suffisoit point encore à Gonsalve , qui sachant combien la réputation donne de supériorité à la guerre , croyoit devoir tout entreprendre pour diminuer celle de ses ennemis. Il desira donc que les Italiens , à l'exemple des Espagnols , se mesurassent avec les François , & communiqua ses vues à Prosper Colonne qui se chargea de choisir les combattants. L'occasion du défi se présenta naturellement. Un François prisonnier à Barlette , ayant parlé avec peu d'estime de la valeur des hommes d'armes d'Italie , fut repris aigrement par ceux qui l'entendi-

Ann. 1502.

Combat particulier de onze chevaliers Espagnols contre un pareil nombre de François.

Auton, manuscrit.

Belcarius.

Paul Jove.

Entre douze Italiens & douze François.

Ibidem.  
Guichardin.

Ann. 1502.

rent : on promit de lui faire grace de sa rançon , s'il pouvoit engager un certain nombre de ses camarades à se battre en champ clos contre un pareil nombre de ces mêmes gendarmes Italiens qu'il déprimoit si fort. Le défi fut accepté comme on s'y étoit attendu , & l'on dressa les lices. Quoiqu'il ne fût pas impossible , ni peut-être même bien difficile de trouver dans une nation entière dix ou douze guerriers capables de résister à un pareil nombre de François , les historiens d'Italie conviennent eux-mêmes que Prosper & Gonsalve usèrent de supercherie en armant leurs champions d'un épieu de fer dont ils leur enseignèrent l'usage. Les chevaliers François ayant dès le premier choc renversé une partie de leurs ennemis & brisé leurs lances , mirent l'épée à la main pour terminer le combat : ils se croyoient assurés de la victoire lorsque les Italiens abattus tirent leurs épieux , & se jettant sous le ventre des chevaux , renversent leurs vainqueurs ; s'élançant ensuite sur eux avant qu'ils fussent relevés , ils leur mettent l'épieu sur la gorge & les forcent de rendre les armes. Le combat dura peu , & ces guerriers jusqu'alors si fiers , après avoir servi à orner le triomphe de leurs vainqueurs , furent obligés de racheter leur liberté.

La renommée , en répandant dans toute l'Italie le succès de ces combats , apprenoit aux peuples que cette gendarmerie Française si redoutable jusqu'alors n'étoit point invincible : les généraux François sentirent le tort qu'ils avoient eu de permettre ces combats , ou de n'avoir pas du moins pris toutes les mesures nécessaires pour qu'ils s'accomplissent suivant les règles de la chevalerie. N'ayant aucun moyen de réparer leur honneur , tant que les ennemis se tiendroient renfermés , ils n'oublioient rien pour les attirer en rase campagne : la Palisse qui commandoit dans Rubos , l'un des postes les plus proches de Barlette , rôdoit de nuit & de jour dans les environs. Quelquefois , rassemblant les garnisons voisines , il se présentait subitement devant une

des portes , & envoyoit des trompettes défier Gonsalve & ses Espagnols : d'autres fois il se plaisoit à faire le tour d'une partie des murailles , avec trente ou quarante hommes seulement , sans que les Espagnols , témoins de ces bravades , pussent obtenir , ni par prières , ni par menaces , la permission de lui donner la chasse. *Heureux la Palisse , s'écrioit Mendoze , que Ferdinand avec toute sa puissance , que Gonsalve avec toute son habileté , me paroissent petits auprès de toi ?*

Cette activité de la Palisse ne laissoit aux Espagnols aucune communication avec le reste du royaume : la Sicile qui les avoit alimentés étoit épuisée , & ils eussent été forcés de mettre bas les armes , si les Vénitiens n'eussent pris soin de leur fournir des vivres & des munitions. Louis se plaignit de cette contravention aux engagements que la république avoit pris avec lui ; le sénat qui ne pouvoit nier des faits publics & avérés , répondit que la république n'étant à bien des égards qu'une société de marchands , étoit régie par des loix favorables au commerce ; que plusieurs particuliers ayant des vaisseaux en propre , & exerçant de tout temps le négoce qui convenoit le mieux à leur fortune , avoient apparemment donné lieu aux plaintes que formoit le roi très-chrétien ; que le sénat veilleroit à l'avenir avec plus d'attention sur la conduite de ses marchands & arrêteroient , autant qu'il seroit possible , ce trafic frauduleux & clandestin. Quoiqu'on ne pût douter de la connivence du sénat avec l'Espagne , on feignit de se payer de cette excuse , & l'on évita d'entrer dans des éclaircissements qui auroient pu aboutir à une guerre ouverte qu'on étoit bien aise d'éviter dans ces circonstances.

Il étoit bien difficile de réduire par la faim une place maritime , sans une flotte qui la bloquât du côté de la mer comme elle l'étoit déjà par terre. Or c'est à quoi l'on n'avoit point encore pourvu. Le peu de vaisseaux qui étoient revenus de la malheureuse expédition de Metelin étoient en mauvais état : tandis qu'on travail-

Ann. 1501.

Ann. 1503.

Secours donnés aux Espagnols par les Vénitiens.

Auton, manuscrit.  
Seissel.  
Guiccardin.

Ann. 1503.

loit à les réparer, le chevalier Préjan ou Pierre-Jean de Bidoux avec quatre galeres seulement croisoit à la pointe de l'Italie, observant la conduite des Vénitiens & interceptant les convois qui venoient de Sicile. Gonsalve & les Vénitiens que la présence de cette petite escadre gênoit presque également, agirent de concert pour s'en délivrer : Gonsalve ramassant tous les vaisseaux qui se trouvoient dans les ports de Sicile, en forma une escadre supérieure pour donner la chasse à Préjan. On avoit prévu qu'il ne manqueroit pas de se réfugier dans un des ports d'une puissance neutre telle que la république de Venise, & ce fut en effet le parti qu'il prit. Pour plus de précaution encore, Préjan avoit envoyé demander au gouverneur Vénitien de la ville d'Otrante, s'il seroit en sûreté dans son port. Aussi en sûreté que dans celui de Marseille, lui avoit répondu ce gouverneur : il y entra donc. Voyant que l'escadre Espagnole le suivoit sans que le gouverneur fit aucune démarche pour le garantir, il demanda au moins la liberté de se mettre en défense & de vendre chèrement sa vie : non-content de la lui refuser, le gouverneur dressa sur sa flotte tout le canon de la place & on menaça de le couler à fond au moindre mouvement qu'il feroit : certain qu'il étoit trahi, & qu'on alloit le livrer à ses ennemis, il mit lui-même le feu à ses vaisseaux & se sauva par terre avec une partie de ses équipages.

Premiers exploits de Gonsalve contre les François.

*Auton.  
Guichardin.  
Paul Jove.  
Belcarius.  
P. Martir.*

Gonsalve conserva donc la liberté de tirer des vivres & des munitions par mer : bientôt la fortune lui présenta une occasion de sortir des limites étroites où il étoit resserré du côté de la terre. La compagnie d'Aimar de Prie qui étoit en garnison à Castellanet, l'un des postes les plus éloignés de Barlette, profitant de l'absence de ses commandants, vivoit sans discipline & maltraitoit ses hôtes. Ces malheureux poussés au désespoir s'adressèrent aux Espagnols & promirent de leur livrer la place. Au jour & à l'heure convenus les bourgeois ayant pris secrètement les armes, viennent fondre

sur la salle où dînent tranquillement les François, égorgent ceux qui leur résistent, & chargeant les autres de fers, il les livrent aux Espagnols. En voulant réparer cette perte, Nemours en occasionna une nouvelle beaucoup plus considérable encore. Les troupes qui bloquoient Barlette, étoient distribuées en différents postes à une certaine distance les unes des autres, mais à portée de se secourir mutuellement. Nemours en tira une partie pour les conduire promptement à Castellamet & en chasser les Espagnols avant qu'ils pussent s'y fortifier. Envain la Palisse qui étoit dans le poste le plus avancé, lui remontra le danger manifeste auquel il l'exposoit, rien ne put le faire changer de résolution : il se flattoit ou que les Espagnols n'oseroient sortir de Barlette, ou que s'ils prenoient ce parti, il arriveroit assez à temps pour les atteindre en rase campagne & leur livrer bataille. A peine étoit-il devant Castellamet, que Gonsalve sortant de Barlette à la tête de sa garnison & avec un train considérable d'artillerie, vint au milieu de la nuit foudroyer les murs de Rubos qui tomboient en ruine : en moins de quatre heures il y pratiqua trois breches, dont l'une avoit plus de cent pas de large. La Palisse fit dans cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un chef intelligent & d'un soldat intrépide. Il renversa plusieurs fois les ennemis qui se présentoient en foule, & se fit en quelque sorte un nouveau rempart des corps des Espagnols qui tomboient sous ses coups : mais il ne pouvoit être par-tout à la fois. Tandis qu'il défendoit l'endroit le plus foible, les ennemis s'ouvrant un passage par les deux autres breches, poursuivirent les François jusqu'à la citadelle. La Palisse déjà couvert de blessures vouloit s'y retirer, mais il trouva les chemins fermés : s'appuyant donc contre une muraille, & n'ayant plus même la force de se tenir debout, il soutint encore quelque temps seul la foule des ennemis qui l'enveloppoient. Son casque étoit brisé, un soldat d'un coup de pique lui fracassa les os de la tête. Forcé enfin de rendre les



Ann. 1503.

armes, il fut conduit à Gonsalve qui menaça de lui faire souffrir une mort ignominieuse, s'il n'obligeoit sur-le-champ son lieutenant à livrer la citadelle. La Palisse qu'on avoit porté au pied des murailles, ayant fait appeler le lieutenant : Cornon, lui dit-il, *Gonsalve que vous voyez menace de m'ôter un reste de vie si vous ne vous rendez promptement. Mon ami, vous devez savoir en quel état est la citadelle : regardez-moi comme un homme déjà mort, & si vous avez quelque espoir de tenir jusqu'à l'arrivée du duc de Nemours, faites votre devoir.* Cornon se mit en défense, mais n'ayant ni armes ni munitions, il ne put empêcher que la place ne fût emportée d'assaut. Gonsalve, malgré ses menaces, prit soin de la vie de la Palisse : il le mit entre les mains des plus habiles chirurgiens, qui en peu de temps le guérèrent de ses blessures : mais quoique par une convention solennelle, réglée entre les deux généraux au commencement de la campagne, les prisonniers de guerre eussent la liberté de briser leurs fers en payant la somme à laquelle étoit évaluée leur rançon, Gonsalve ne voulut plus entendre parler d'aucune composition : non-content de retenir la Palisse, il fit enchaîner deux à deux tous les hommes d'armes pris avec lui, & les fit enfermer dans des caveaux : les simples soldats réduits à la condition de forçats, furent distribués sur ses galères.

Après deux pertes si considérables, Nemours n'ayant plus assez de troupes pour bloquer Barlette, auroit dû rappeler Aubigni & ramasser ses quartiers pour n'en former qu'un seul corps d'armée. Une mauvaise honte l'en empêcha : il craignoit de recourir à un homme qu'il avoit jusqu'alors pris à tâche d'humilier, & en calculant ses forces, il se crut encore en état de contenir les Espagnols jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il attendoit de France.

Ruse de Ferdinand ; traité frauduleux de Lion.

Louis avoit déjà levé des troupes & faisoit travailler dans les ports de Marseille & de Gênes, à réparer les vieux bâtimens & à en construire de nouveaux. Déjà

il s'étoit rendu à Lion pour veiller de plus près à cet embarquement , lorsque Ferdinand , occupé des mêmes soins ; & craignant d'être prévenu par un ennemi que la situation de ses Etats & ses richesses mettoient à portée d'user de plus de diligence , chercha un moyen de ralentir cette ardeur & de rendre inutiles tous ces préparatifs. Ce projet étoit devenu difficile depuis que Louis avoit chassé de sa cour les ambassadeurs d'Espagne , & rompu tout commerce avec cette couronne. Il falloit lui députer un homme qu'il ne pût se dispenser d'entendre , & en qui il fût forcé de prendre confiance. La fortune le présentoit à Ferdinand. Il avoit auprès de lui l'archiduc Philippe son gendre , qu'il venoit de faire reconnoître son successeur dans toute l'étendue de la monarchie Espagnole , non par aucun motif d'attachement pour ce jeune prince ni même pour Jeanne sa fille , mais uniquement par complaisance pour la reine Isabelle à laquelle il n'osoit rien refuser. L'archiduc dégoûté des froideurs qu'il avoit à essuyer de son beau-pere , & craignant peut-être que la guerre commencée entre la France & l'Espagne ne s'étendît avec le temps sur les Pays-Bas , eut tant d'impatience de retourner dans ses Etats , qu'il ne voulut pas même attendre les couches de l'archiduchesse sa femme , qu'il avoit amenée avec lui & qui le conjuroit de ne point l'abandonner dans cette circonstance. Ferdinand mettant à profit l'impatience de ce jeune prince , & peut-être bien aise d'avoir trouvé une occasion favorable de perdre son prétendu successeur , le choisit pour être l'instrument de l'insigne trahison qu'il méditoit. Après lui avoir remontré qu'ils n'avoient tous les deux qu'un même intérêt , il le chargea de négocier avec Louis XII un traité dont le jeune Charles de Luxembourg leur commun héritier devoit recueillir tout le fruit. Ce prétendu traité dont nous rapporterons plus bas la substance , étoit fondé sur le mariage déjà arrêté du petit Charles avec Claude de France fille unique de Louis XII. Ferdinand , dans les instructions qu'il donnoit à

---

Ann. 1503.

*P. Martir.*

*Auton.*

*Seissel.*

*Heutereus.*

Ann. 1503.

son gendre , sembloit n'avoir pour but que de sauver son honneur : il le laissoit maître de rédiger les conditions ; il lui donnoit même une pleine autorité pour faire exécuter par lui-même toutes celles dont il seroit convenu : s'il lui associoit deux collegues , c'étoient des hommes d'un rang si bas , qu'ils ne pouvoient passer que pour ses secrétaires ou tout au plus pour ses conseillers. L'archiduc chargé d'une procuration en forme & muni de pleins pouvoirs , crut n'avoir pas plus de précautions à prendre que lorsqu'il avoit déjà traversé la France pour se rendre en Espagne ; mais son beau-pere lui faisant envisager qu'alors on étoit en paix , au lieu qu'actuellement la guerre étoit ouverte , exigea qu'il envoyât demander un sauf-conduit & des otages. Quelque singulière que parût à la cour de France cette demande de la part d'un vassal , Louis daigna s'y prêter : René , duc d'Alençon , Gaston , comte de Foix , Charles de Bourbon - Montpensier , Charles de Bourbon , comte de Vendôme , se rendirent en qualité d'otages à Valenciennes , & l'on fit tenir à l'archiduc un sauf-conduit sur la frontière d'Espagne. Ce prince pour montrer que cette précaution injurieuse ne venoit point de lui , ne fut pas plutôt en France , qu'il envoya ordre à ses officiers de ramener les otages avant qu'il parût lui-même à la cour du roi son souverain. Il y fut reçu avec tous les honneurs dus à sa naissance & à son rang. La commission dont il étoit chargé ne pouvoit que le rendre agréable au roi & sur-tout à la reine Anne de Bretagne ; il venoit en apparence pour resserrer les nœuds qui devoient unir les maisons de France & d'Autriche : on établit donc promptement les conférences pour rédiger les articles du traité. Ferdinand mettoit ce temps à profit pour négocier dans les cours de l'Europe & achever ses préparatifs. Lorsque tout fut prêt & que la saison d'agir fut arrivée , il permit à ses plénipotentiaires de conclure ; mais il manda en même-temps à Gonzalve qu'il alloit recevoir des renforts , & qu'il se gardât bien de déferer aux ordres qui pouvoient

pouvoient lui venir de la part de l'archiduc. Le traité fut signé le cinq d'Avril : il portoit en substance , que pour terminer les différens qui s'étoient élevés dans le royaume de Naples entre le roi très - chrétien d'une part , & les rois catholiques de l'autre , on étoit convenu que le roi très-chrétien céderoit dès ce moment à madame Claude sa fille , future épouse de Charles d'Autriche , duc de Luxembourg , la terre de Labour & l'Abruzze avec le titre de reine de Naples ; que les rois catholiques céderoient nuement & sans aucune réserve à ce même Charles , duc de Luxembourg , la Calabre & la Pouille : que par rapport à la Capitanate & à la Basilicate dont la propriété étoit contestée entre les deux couronnes , chacune des deux parties rentreroit en possession des places & des villes qu'elle possédoit avant que la Tripalde eût été envahie à force ouverte par les Espagnols : que pour éviter toute brouillerie à l'avenir & maintenir le royaume en paix jusqu'à l'accomplissement du mariage projeté , les rois catholiques rappelleroient incessamment du royaume de Naples Gonsalve & les garnisons Espagnoles qu'il commandoit , remettant toute la portion du royaume qui leur étoit échue par le premier partage , entre les mains de l'archiduc Philippe pour la tenir & gouverner , soit par lui-même soit par un lieutenant , au nom & comme tuteur du jeune Charles de Luxembourg son fils : que le roi de France , comme tuteur & administrateur des biens de Claude sa fille , conserveroit sous sa main tant la terre de Labour & l'Abbruzze , que les villes de son premier partage dans les provinces contestées : qu'il y nommeroit tel gouverneur & y entretiendrait telles garnisons qu'il lui plairoit.

Ce traité étoit tout entier à l'avantage du roi de France , puisque , sous un prétexte honnête , il chassoit du royaume de Naples ses ennemis & ne les remplaçoit que par un prince son vassal , qui n'auroit eu ni la force ni le courage de lui rien contester. D'un autre côté il conservoit la meilleure portion des provinces en

---

Ann. 1503.

litige , puisque c'étoit pour en chasser les François que Gonsalve , tout foible qu'il étoit , avoit cru devoir commencer les hostilités. Si le mariage projeté s'accomplissoit , Louis qui aimoit tendrement sa fille , étoit bien aisé de pouvoir lui donner pour dot une couronne : si au contraire il venoit à se rompre , soit par la mort d'un des deux époux , soit par quelque autre cause , les François , affermis dans leur domination , se trouveroient alors plus en état de s'y maintenir & même d'en exclure un prince qu'ils n'y recevoient en un sens que par grace & à titre précaire. De quelque façon que les choses tournassent , il y avoit beaucoup à gagner pour le roi & rien à perdre. Ainsi de concert avec l'archiduc suffisamment autorisé par leurs Majestés Catholiques , il fit partir des députés pour aller notifier dans le royaume de Naples toutes ces conditions aux deux généraux , & leur enjoindre de s'y conformer. Ces députés passèrent par Gênes où Louis avoit fait ses préparatifs de guerre : ils licencièrent par son ordre un corps de trois mille hommes d'infanterie & trois cents lances prêts à s'embarquer. Louis qui conservoit encore la supériorité dans le royaume de Naples & qui croyoit la guerre finie , étoit bien aisé d'épargner de bonne heure à ses sujets les frais d'une nouvelle armée. Nemours auquel les députés s'adressèrent en arrivant , déclara qu'il se conformeroit aux ordres qu'on lui notifioit ; mais Gonsalve qu'on sembloit tirer d'une longue prison , se montra moins docile : il déclara qu'il honoroit l'archiduc , mais qu'il ne prenoit des ordres que de leurs Majestés Catholiques ; que chargé du commandement de leur armée , il ne perdroit aucune occasion de revendiquer leurs droits , jusqu'à ce qu'ils lui eussent fait connoître directement leurs volontés. Il fallut revenir en France , ensuite partir pour l'Espagne & solliciter une réponse positive de Ferdinand , qui changeant souvent de place & prétextant toujours des affaires urgentes , tint long-temps les députés à sa suite. Cependant on ne tarda pas à

recevoir des avis de ce qui se passoit : tandis qu'on célébroit par des fêtes publiques le retour de la paix, un courrier arrivé de Marseille rapporta qu'on avoit vu passer à la hauteur de ce port une escadre Espagnole qui faisoit voile vers Naples : un autre courrier arrivé d'Allemagne vint annoncer que deux mille lansquenets levés dans les Etats héréditaires de la maison d'Autriche, s'étoient embarqués au port de Trieste & traversoient le golfe Adriatique. L'archiduc, à qui Louis communiqua ces nouvelles, parut d'abord n'en rien croire, & dit qu'il falloit attendre une réponse d'Espagne ; mais quelque fermeté qu'il affectât, il ne put soutenir long-temps un rôle si pénible : soit que l'inquiétude mortelle dont il étoit agité eût dérangé sa santé, soit qu'il ne cherchât qu'à exciter la pitié, il se mit au lit & ne se montra plus en public. La réponse qu'on attendoit d'Espagne arriva enfin : elle étoit accablante. On y reprochoit à l'archiduc, ou de s'être laissé mener comme un enfant par le conseil de Louis, ou d'avoir eu la coupable pensée de dépouiller de leur vivant un beau-pere & une belle-mere pour acheter l'alliance du roi de France : de n'avoir eu aucune déférence aux justes représentations des deux ministres qu'on lui avoit donnés pour collegues, & d'avoir sur tous les points outrepassé ses pouvoirs. Honteux, déshonoré, & pour comble de malheur, exposé à devenir la victime d'une perfidie dont il s'étoit rendu l'instrument, l'archiduc osant à peine lever les yeux, raconta les instances que lui avoit faites son beau-pere pour l'engager à se charger de cette négociation : il produisit ses instructions, & supplia le roi d'examiner lui-même s'il y avoit contrevenu en aucun point : il implora sa justice & sa clémence, demandant que du moins il lui fût permis de faire encore une tentative pour rappeler ses parents à des sentimens d'humanité, promettant de ne point sortir du royaume qu'il n'eût obtenu une pleine satisfaction. Louis offensé que l'archiduc pût le soupçonner d'une lâche vengeance, répondit qu'il ne

---

Ann. 1503.

Ann. 1503.

punissoit point l'innocent pour le coupable: quel'archiduc étoit venu dans ses Etats sur la foi du serment, qu'il pouvoit y séjourner, ou s'en retirer en toute liberté s'il le jugeoit à propos : *J'aime mieux, ajouta-t-il, perdre, s'il le faut, un royaume, dont la perte après tout peut être réparée, que de perdre l'honneur qui ne se répare point.* Quelques jours après, l'archiduc partit avec l'agrément du roi, pour aller visiter la duchesse de Savoie sa sœur qui étoit à Bourg-en-Bresse : il s'y fit porter en litier; mais à peine y étoit-il arrivé, que recouvrant sa santé & oubliant la parole qu'il avoit donnée de rester en France, il prit la route de la Franche-Comté, traversa le Rhin pour conférer avec l'empereur son pere, & retourna dans les Pays-Bas.

Irruption des  
Suisses.

Guicchardin.  
Auton.  
Belcarius.

Si Louis n'eût eu à s'occuper que des affaires du royaume de Naples, le mal n'eût point été sans remede. Les troupes qu'il tenoit dans le Milanès eussent pu en peu de temps s'y rendre & y rétablir l'égalité : mais Ferdinand avoit eu le secret de mettre dans ses intérêts toutes les cours d'Italie. Il promettoit aux Vénitiens, qui tenoient déjà quatre places maritimes dans la Pouille, de leur abandonner toute cette grande province pour prix des services qu'ils lui rendroient : il offroit au pape & à César Borgia les villes de Sienne, de Pise & de Bologne : enfin il s'engageoit auprès des Suisses à obtenir de l'empereur une cession pleine & absolue, non-seulement du Comté de Bellinzzone qu'ils avoient déjà enlevé à la France ; mais de toutes les places du Milanès dont ils pourroient se mettre en possession. Les Vénitiens le favorisoient ouvertement, non dans l'espérance de lui voir accomplir ses promesses ; mais parce qu'ils jugeoient qu'il étoit de l'intérêt de la république d'abbattre la trop grande puissance des François en Italie. Le pape & son fils, offensés de la protection que la France accordoit à Jean-Jourdain des Ursins, qu'il leur avoit plu de comprendre dans l'arrêt de proscription prononcé contre toute sa maison, se livrerent sans peine à de si flatteuses

espérances , & eurent recours à une manœuvre qui contribua plus à ruiner l'armée Françoisse que les armes des Espagnols , ainsi que nous le rapporterons dans la suite. Enfin , les Suisses leverent l'étendard & vinrent au nombre de quinze mille combattants assaillir la forteresse de Locarna & la Murata , qui fermoient l'entrée du duché de Milan du côté du lac Majeur. Chaumont , rassemblant promptement ses garnisons , alla se poster sur les bords de ce lac , & n'osant s'enfermer avec sa cavalerie dans les défilés où se tenoient les Suisses , il ne s'attacha qu'à couler à fond toutes les barques qui leur portoient des vivres , convaincu qu'il les réduiroit bientôt par la famine à se présenter dans la plaine où il pourroit les combattre avec avantage , ou bien à reprendre honteusement le chemin de leur patrie. Ce moyen lui réussit : des compagnies entières pressées par la disette abandonnerent le siege : le reste de l'armée n'auroit pas tardé à suivre cet exemple , si Louis considérant qu'il auroit besoin du secours des Suisses dans la guerre de Naples , & voulant se réconcilier sincèrement avec eux , n'eût pris enfin le parti de leur faire une cession entière & absolue du comté de Bellinzone , & de leur accorder dans toute l'étendue du duché de Milan les mêmes privileges dont ils jouissoient du temps des anciens ducs. L'acte fut rédigé par Mathieu Schinner , évêque de Sion & prince d'une partie du Valais , Voltric d'Altesaxe & George de Superfaxe au nom des cantons ; & par Antoine de Bessai , baillif de Dijon , au nom du roi de France.

Tandis qu'on transigeoit avec les Suisses , à de honreuses conditions , les Espagnols débarquoient tranquillement à l'extrémité de la Calabre où Aubigni n'avoit encore pu pénétrer. Ce général prévoyant qu'il alloit avoir sur les bras une armée trois fois plus forte que la sienne , envoya demander des secours au duc de Nemours , qui , se trouvant dans le même embarras depuis l'arrivée des lansquenets à Barlette , ne put lui fournir qu'une compagnie de sixante archers. Forcé

---

Ann. 1503.

Bataille de  
Seminare : pri-  
son de Aubi-  
gni.

Mariana.  
Guiccardin.  
P. Martir.  
Auton, ma-  
nuscrit.



---

Ann. 1503.

de faire tête à l'ennemi avec des forces si inférieures, n'ayant même aucun asyle en cas de malheur, parce qu'aucune des places de la Calabre n'étoit en état de défense, il forma un camp volant, & ne se proposa plus que de disputer aux ennemis le passage des rivières, & de leur enlever des quartiers si l'occasion s'en présentoit. Dans ce dessein il s'approcha de Gioia, à trois milles de Seminare, & se retrancha sur une rive escarpée du Marro. Les Espagnols n'osant hazarder le passage en présence de l'ennemi, divisèrent leur armée: pendant que Benavide avec l'avant-garde amusoit Aubigni, Andrada & Hugues de Cardonne, qui conduisoient l'arrière-garde & le corps de bataille, traversèrent la rivière près de Seminare. Aubigni en ayant été informé vole de ce côté, espérant de les surprendre en désordre, mais ils avoient eu le temps de se ranger en bataille: cependant il n'y avoit point à balancer, car s'il eût attendu que Benavide passât de son côté, il se seroit trouvé enveloppé de toutes parts. Rangeant donc sa troupe en bataille, il marcha fièrement à l'ennemi. La gendarmerie Française, quoique déjà fatiguée de la course qu'elle venoit de faire, culbuta la cavalerie Espagnole; mais ayant elle-même rompu ses rangs & se trouvant pressée, tant par l'infanterie que par un corps de cavalerie légère qui n'avoit point encore combattu, elle ne put parvenir à se former. Aubigni, voyant que tout étoit perdu, se fit jour à la tête de quelques cavaliers & se retira dans la forteresse d'Angitola, où il fut assiégé & forcé de se rendre lorsque les vivres lui manquèrent entièrement. Ainsi ce général, dont la réputation égaloit celles des plus illustres guerriers de son siècle, vit flétrir ses lauriers dans ces mêmes plaines de Seminare qui avoient été deux fois le théâtre de sa gloire. Imbercourt, Malherbe, Jean Stuart, duc d'Albanie, & tous les autres capitaines qui n'étoient pas morts sur le champ de bataille restèrent prisonniers avec lui.

Nemours fut bientôt informé d'une si triste nouvel-

le ; il sentit combien il étoit important d'empêcher qu'elle ne parvînt à Barlette , & il fit si bien garder les avenues , que Gonsalve , pressé par la disette , sortit de cette ville sans se douter de ce qui s'étoit passé : il marcha vers Cerignole ; mais trouvant cette ville occupée par un détachement de François , & soupçonnant qu'il étoit suivi par le gros de leur armée , il s'avança plus avant & alla assiéger son camp sur un coteau voisin planté de vignes. Les propriétaires de ces vignes avoient commencé à creuser tout autour un large fossé : Gonsalve ordonna à ses soldats de l'achever , & de former avec la terre qu'ils en tireroient une sorte de parapet qu'il fit palissader de pieux & sur lequel il plaça son artillerie. Ce travail étoit achevé lorsque les François arrivèrent. Les principaux capitaines tinrent conseil. Louis d'Ars remontra que le jour étoit déjà avancé ; que les soldats épuisés par une marche forcée avoient besoin de reprendre des forces ; qu'il y auroit de la témérité à entreprendre d'attaquer un poste qu'on ne connoissoit point , & conclut à remettre cette attaque au lendemain. Yves d'Alegre combattit cet avis en montrant que le terrain où l'on prétendoit faire reposer l'armée ne fournissoit point d'eau ; qu'il étoit tellement découvert qu'il laissoit la facilité aux ennemis de venir égorger une partie de l'armée si on se livroit au sommeil : qu'ils ne manqueroient pas du moins de profiter de tout le temps qu'on leur laisseroit pour se fortifier de plus en plus dans leur poste , d'où l'on courroit risque de ne pouvoir les déloger. Nemours , quoique naturellement fougueux , penchoit dans cette occasion pour l'avis de Louis d'Ars : il fit observer que si l'on manquoit d'eau dans la plaine , les ennemis ne devoient pas en avoir davantage sur le coteau ; qu'on étoit assuré qu'ils n'avoient point de vivres , & qu'ainsi on ne devoit pas craindre qu'ils fussent tentés d'y faire un long séjour ; qu'ils ne pouvoient se retirer sans descendre dans la plaine , où il seroit facile de les atteindre. Ces raisons étoient décisives , mais Alegre se sen-

---

Ann. 1503.

Déroute de  
Cerignole :  
mort du duc  
de Nemours.

*Ibidem.*  
*Brantome.*

---

Ann. 1503.

tant appuyé du plus grand nombre des officiers & surtout des Suisses, qui menaçoient de se séparer de l'armée si on ne les menoit sur-le-champ à l'ennemi, revint à la charge & s'oublia au point qu'il osa taxer le général de lâcheté. Nemours, mettant la main sur la garde de son épée, & sautant de son siège, alloit venger cruellement cette offense, si Louis d'Ars ne l'eût saisi entre ses bras & ramené à sa place : *Puisqu'on m'y force, dit-il, marchons au combat ; on m'y verra tel que je me suis toujours montré, & non tel qu'on voudroit me dépeindre ; mais j'ai bien peur que ce brave qui parle si haut, ne se fie plus à la vitesse de son cheval qu'au fer de sa lance.* On commença par des décharges d'artillerie : celle des François ne pouvoit endommager les ennemis qui étoient dans un poste élevé & couverts par un parapet, au lieu que le canon Espagnol, plongeant sur le camp des François, enlevoit des files entières : les Suisses se jetterent promptement dans le fossé, & arrachant les palissades, tâchoient de frayer un chemin à la gendarmerie ; mais la terre fraîchement remuée, s'éboulant sous les pieds des chevaux, occasionnoit des chûtes & ne laissoit aucun espoir de franchir le petit espace qui séparoit les combattants. Nemours, après plusieurs tentatives inutiles, longeoit le fossé à la tête de l'avant-garde, lorsqu'il fut atteint d'une balle de mousquet qui le fit tomber mort sur le champ de bataille. La nouvelle qui s'en répandit bientôt, jeta la consternation dans tous les rangs : Gonsalve s'apercevant que l'ardeur des François se rallentissoit, fit sortir ses Espagnols & acheva la déroute. L'obscurité de la nuit arrêta le carnage & empêcha que l'armée entière ne fût détruite : le désordre & la confusion étoient extrêmes ; aucun point de ralliement, personne qui se chargeât de faire la retraite : les capitaines séparés de leur compagnie ne pouvoient se faire entendre, ni rappeler les soldats à leurs enseignes ; chacun ne songeoit qu'à fuir sans savoir de quel côté il tournoit ses pas. Louis d'Ars, qui avoit perdu son cheval

cheval dans la mêlée , rassemblant autour de lui ce qu'il put de soldats , reprit la route par laquelle l'armée étoit arrivée , & alla se renfermer à Venouse. Yves d'Alegre à la tête de l'arrière-garde qui n'avoit point combattu se retira d'abord à Melphe , ensuite à Tripalde où il séjourna huit jours pour donner le temps aux compagnies dispersées çà & là de venir le joindre. Il prit ensuite la route de Naples dans le dessein de se renfermer dans cette capitale , & d'y attendre des secours qui devoient incessamment arriver : de nouvelles réflexions lui firent abandonner ce projet : il n'y avoit aucuns magasins dans cette grande ville , & les troupes qu'il avoit avec lui étoient en trop petit nombre pour contenir les bourgeois menacés d'une disette , & résister en même-temps à l'armée ennemie qui ne manqueroit pas de le suivre : il tourna donc vers Capoue ; en arrivant il trouva les portes fermées & les bourgeois sous les armes. Il eût été trop dangereux d'entreprendre de les forcer : d'ailleurs , cet asyle présentoit les mêmes inconvéniens que Naples : Capoue n'étoit pas mieux approvisionné. Cet inconvénient général venoit en partie de l'avarice & de l'inconfidération des trésoriers , & en partie de la perfidie & de la méhanceté du pape. Les trésoriers voyant que le bled étoit cher dans le royaume , avoient fait tous leurs achats à Rome & dans les autres villes du territoire de l'église , sans examiner s'il étoit prudent de commettre le salut de l'armée à la foi d'un allié si justement suspect. Le pape , qui avoit pris des engagements secrets avec Ferdinand , se fit présenter des mémoires par le préfet de Rome , dans lesquels on lui représentoit le danger où étoient ses sujets de mourir de faim si l'on permettoit aux François d'enlever leurs bleds ; & en conséquence il avoit fait saisir tous leurs magasins. Voilà ce qui avoit empêché Nemours & Aubigni de se renfermer dans quelque place forte , & d'y attendre les secours qu'on leur promettoit , ce qui les avoit décidés à se battre avec des forces inégales plutôt que de périr de faim

---

Ann. 1503.

Ann. 1503.

Prise de Naples &amp; des deux châteaux par les Espagnols.

P. Martir.  
Mariana.  
Auton, manuscrit.  
Guiccardin.

ou de se rendre sans combat : ce qui forçoit Alegre à s'éloigner de la capitale , à passer le Garillan & à se réfugier à Gaete , où il ne pouvoit manquer de recevoir de prompts secours.

Gonsalve ayant rendu les derniers devoirs au duc de Nemours , crut que le moyen le plus sûr d'affermir ses conquêtes étoit de gagner l'affection des barons Napolitains qui avoient pris parti pour les François. S'étant donc approché de Melphe , il fit offrir à Trojan Carraccioli , à qui cette place appartenoit , non-seulement une amnistie ; mais même des honneurs distingués , s'il vouloit s'attacher à l'Espagne. *Dites au seigneur Gonsalve*, répondit ce généreux baron , *que son estime me flatte infiniment ; mais que je m'en rendrois indigne , si après avoir été ami des François dans la prospérité , je leur tournois le dos avec la fortune.*

Trop foible pour soutenir un siege , il sortit de Melphe pendant la nuit , & alla par des sentiers détournés se joindre au brave Louis d'Ars dans la ville de Venouze. Gonsalve ayant reçu le serment des habitants de Melphe , prit la route de Naples : les bourgeois , selon leur usage , allèrent lui présenter les clefs de la ville , & le reçurent comme un libérateur. Mais c'étoit peu d'être maître de la ville si on ne l'étoit des châteaux ; les François s'y étoient retirés. Comme ils ne manquoient point de munitions , & que d'ailleurs ils pouvoient toujours en recevoir par mer , il n'y avoit presque aucune espérance de les en chasser , tant que l'on s'en tiendrait aux moyens connus & ordinaires : mais la fortune qui sembloit alors d'intelligence avec les Espagnols , leur avoit fourni un nouvel art de destruction , d'autant plus efficace , que n'étant encore connu que d'un seul homme , on n'avoit rien imaginé pour s'en garantir. Je parle de l'art des mines tel qu'il se pratique aujourd'hui par le moyen de la poudre à canon. Pierre Navarre qui seul le possédoit , n'en peut cependant être regardé comme le premier inventeur. Servant en qualité d'aventurier ou de simple soldat dans une guerre

que les Génois faisoient aux Florentins , en 1487 , il fut témoin de l'essai qu'en fit au siege de Serezanelle un officier Génois dont l'histoire n'a pas conservé le nom. Cet essai n'ayant pas réussi , ne fixa point l'attention publique , & le secret eût été perdu si Navarre , que la curiosité avoit engagé à suivre ce procédé de plus près , & qui avoit reconnu dans la fouille les défauts qui avoient nui à l'exécution , n'eût senti dès-lors tout le parti qu'on pouvoit tirer d'une pareille découverte. Se trouvant chargé par Gonsalve de diriger les opérations du siege du Château-neuf , il fit usage de son secret & fit voler en l'air une partie des murailles avec un horrible fracas : les François bien qu'effrayés de ce prodige , coururent à la breche & continrent quelque temps les ennemis : mais comme ils étoient en petit nombre , ils furent enfoncés & passés au fil de l'épée. Le sort déplorable de cette garnison ne fut point capable d'intimider celle du château de l'Œuf , elle ne répondit que par un généreux mépris à toutes les menaces que lui fit Gonsalve : la situation de ce château sur un rocher au milieu de la mer sembloit devoir le mettre à couvert de la funeste invention qui venoit de renverser le Château-neuf. Pierre Navarre ayant fait fabriquer quelques barques couvertes , attacha pendant la nuit des mineurs au pied du rocher , & étant parvenu à y pratiquer une ouverture assez profonde sans que la garnison s'en aperçût , il la remplit de poudre & fit sauter une des tours avec tous ceux qui la défendoient. Les Espagnols profitant de la désolation & de l'effroi que ce spectacle venoit de produire sur le reste de la garnison , livrerent l'assaut & emporterent la place. Deux jours après , parut à la hauteur de Naples une escadre Française composée de six gros navires & d'un grand nombre d'autres bâtimens : elle étoit chargée de vivres , d'armes & de munitions de guerre , qu'elle devoit déposer dans les deux châteaux. Préjean qui la commandoit , voyant qu'on ne répondoit point à ses signaux , & ayant bientôt appris qu'il arrivoit trop

Ann. 1503.

Ann. 1503.

Les François  
assiégés dans  
Gaete.

Guiccardin.  
Belcarius.  
Mariana.

Efforts ex-  
traordinaires  
de Louis sans  
aucun succès.

P. Martir.  
Auton.  
D. Vaissette.  
Manus. de  
Fontanieu.  
St. Gelais.

tard, s'éloigna de ces parages & alla débarquer au port de Gaete. Ce secours venoit à propos. Gonsalve déjà maître de presque toutes les places du royaume, rassemblait ses troupes & avoit fait toutes les dispositions pour venir chasser les François de ce dernier asyle.

La ville de Gaete est située sur une langue de terre qui s'élargit insensiblement en s'avancant dans la mer. Du côté de la terre elle est dominée par le Mont Orland, qui semble destiné à lui servir de boulevard. Alegre sentant l'importance de ce poste, s'y étoit retranché avec une partie de ses troupes, & y avoit élevé à la hâte quelques forts de terre. Gonsalve n'ayant pu l'en déloger, avoit placé son camp dans un des fauxbourgs de la ville, tandis qu'une escadre de dix-huit galères, sous la conduite de Raimond de Cardonne, bloquoit le port. Après avoir ruiné une partie des fortifications & avoir livré deux assauts très-meurtriers à la place, il se disposoit à faire un dernier effort lorsque l'arrivée d'une nouvelle flotte François, plus nombreuse que les précédentes & chargée de quatre mille hommes de débarquement, renversa tous ses projets. Cardonne laissa libre l'entrée de port, & alla se réfugier sous le canon de Naples. Gonsalve qui avoit perdu dans les deux assauts précédents près de douze cents hommes & quelques-uns de ses meilleurs officiers, abandonna ses lignes & se contenta d'établir de fortes garnisons dans les postes les plus voisins, espérant que les François, renfermés dans un petit coin de terre & dégoûtés des fatigues & de la dépense qu'il faudroit faire pour s'y maintenir, prendroient tôt ou tard le parti de l'abandonner.

Louis faisoit alors des préparatifs capables d'accabler son ennemi, s'ils eussent été mieux dirigés. Osant déclarer à ses peuples la manière indigne dont il avoit été trompé, il envoya demander aux principales villes du royaume un *emprunt* ou don gratuit, car ces deux mots étoient encore synonymes, & il fut si puissamment secondé par ses sujets, qu'en peu de temps il se trouva

en état de mettre sur pied quatre ou cinq armées à la fois. La première composée de Gascons & commandée par Alain d'Albret, reçut ordre de pénétrer en Espagne du côté de Fontarabie. La seconde, aux ordres du Maréchal de Rieux, fut destinée à revendiquer les droits de la France sur le Roussillon : la troisième, plus forte que les deux autres ensemble & commandée par Louis de la Trémouille, dut traverser l'Italie, recueillir les débris de l'armée du duc de Nemours & marcher droit à Naples, tandis que deux escadres sortant en même-temps des ports de Gênes & de Marseille iroient infester, l'une les côtes de l'Italie soumises aux Espagnols, l'autre celles de la Catalogne & du royaume de Valence. Ce projet avoit quelque chose de grand qui fascina les yeux du roi, & l'empêcha sans doute d'appercevoir les inconvénients qui devoient le faire rejeter. En formant un si grand nombre d'attaques & en éparpillant ainsi ses forces, ne s'exposoit-il pas à ne frapper en aucun endroit un coup décisif ? N'étoit-ce pas agir contre les règles de la prudence, que de compliquer un si grand nombre d'opérations, car pouvoit-on se flatter de réussir par-tout ; & si l'une venoit à manquer, n'entraînoit-elle pas la ruine de toutes les autres ? Le sire d'Albret qui devoit agir le premier, & qui pour mieux montrer son zèle n'avoit gueres composé son armée que de ses sujets & de ses vassaux, crut qu'il étoit de son intérêt de ménager Ferdinand. Outre les anciennes liaisons qu'il avoit toujours entretenues avec ce prince, il craignoit d'impliquer dans cette querelle le roi de Navarre son fils, prince foible & mal affermi dans ses Etats, qui avoit tout à craindre d'un voisin tel que Ferdinand. Il conduisit l'armée par des chemins si escarpés & si rudes, il prit si peu de soin des subsistances, qu'elle se trouva entièrement ruinée avant que d'avoir atteint la frontière.

Le maréchal de Rieux pénétra dans le Roussillon avec une armée de vingt mille hommes & vint mettre



Ann. 1503.

le siège devant la ville de Salces : cette place avoit été emportée d'assaut sous le regne de Charles VIII avec beaucoup moins de monde ; mais les circonstances étoient bien différentes. Saint-André qui la prit alors , commandoit un corps de troupes aguerries & disciplinées , au lieu que l'armée que conduisoit le maréchal , si l'on en excepte les deux cents gentilshommes de la maison du roi , les cinquante de celle de la reine , deux ou trois compagnies d'ordonnance & trois mille lansquenets que commandoit Guillaume de la Mark , n'étoit composée que de l'arrière-ban du royaume & des milices bourgeoises de presque toutes les villes du Languedoc. La place d'ailleurs n'étoit plus en un sens la même. Ferdinand prévoyant de bonne heure à quoi aboutiroit le traité de partage qu'il avoit fait avec la France , avoit chargé Pierre Navarre de se transporter sur les lieux , de ceindre la ville d'un nouveau mur & de ne rien épargner pour la rendre inexpugnable. Lorsque la guerre fut déclarée entre les deux nations , Ferdinand avoit chargé celui de ses officiers en qui il avoit le plus de confiance de visiter la place , de choisir sur toutes les troupes telle garnison qu'il voudroit y loger , de prendre autant de provisions qu'il le jugeroit à propos , en se chargeant sur sa tête de la défendre une année entière contre quelque armée que ce fût. Le maréchal de Rieux ne tarda pas à reconnoître que les murs étoient à l'épreuve du canon : sans se laisser rebuter par les difficultés , il environna la place des tranchées , il prit si bien toutes ses précautions , & tint l'armée sous une si sévère discipline , que peut-être eût-il triomphé de toutes les précautions de Ferdinand , si une fièvre lente , jointe aux autres infirmités de la vieillesse , ne l'eût forcé de déposer le commandement entre les mains de François d'Orléans , comte de Dunois. Le siège duroit depuis un mois & la garnison étoit fort affoiblie , lorsque Ferdinand qui s'étoit déjà fait précéder par le duc d'Albe , ramassant toutes les milices d'Espagne , vint investir les lignes des François avec

une armée de plus de quarante mille combattants. Il ne fallut plus songer qu'à la retraite : quelque périlleuse qu'elle fût en présence d'une armée si supérieure , elle se fit avec tant d'ordre , que les Espagnols n'osèrent en venir aux mains. L'armée se réfugia sous le canon de Narbonne , abandonnant à l'ennemi , Leucate , Palme , Sigean , & un grand nombre de villages , dont les habitants eurent le temps de s'enfuir , emportant avec eux leurs effets les plus précieux. Les Espagnols y mirent le feu , parce qu'ils ne se crurent pas en état de les conserver.

---

Ann. 1503.

La flotte qu'on avoit envoyée sur les côtes de Catalogne & de Valence ne réussit pas mieux : accueillie d'une furieuse tempête , elle fut entièrement dispersée ; plusieurs vaisseaux échouèrent ; les autres furent si maltraités , qu'on eut beaucoup de peine à les ramener dans le port de Marseille.

Louis , dégoûté d'un plan trop vaste & qu'il ne pouvoit plus soutenir sans écraser ses sujets , permit à dom Frédéric , ancien roi de Naples , d'interposer sa médiation auprès du roi d'Espagne son parent pour établir une trêve entre les deux couronnes , & autorisa le comte de Dunois à la conclure. Ferdinand , trop sage pour se laisser aveugler par une prospérité inattendue , & craignant de se trouver exposé une seconde fois à un pareil orage , reçut avec joie la proposition , & donna , de son côté , de pleins pouvoirs au duc d'Albe son général. La trêve fut conclue pour cinq mois & ensuite prorogée pour trois ans entre les deux couronnes , mais pour leurs Etats héréditaires seulement & sans y comprendre l'Italie & les mers qui l'environnent , où les deux nations continueroient de se battre jusqu'à ce qu'on pût parvenir à un traité de partage moins vague & plus équitable que les précédents. On convint encore que pour parvenir à ce but si désiré , les deux rois jouiroient du droit de s'envoyer respectivement des ambassadeurs. C'étoit une nouvelle ruse de Ferdinand qui , ne se croyant point

Ann. 1503.

Démêlés avec  
le pape & Cé-  
sar Borgia :  
mort d'Ale-  
xandre VI.

Thomas.  
Guiccardin.  
P. Martir.  
Auton.  
Manusc. de  
Bethune.

lié par ses serments , & voyant au contraire avec quelle scrupuleuse exactitude Louis observoit les siens, jugeoit bien qu'il n'y avoit qu'à gagner pour lui en négociant toujours.

La Trémouille s'étoit mis en marche pour se rendre dans le royaume de Naples ; l'armée qu'il conduisoit, en y comprenant les secours des alliés, devoit être de douze cents lances & de douze mille hommes d'infanterie, dont fix mille Normands & fix mille Suisses ; mais ces derniers, quoique réconciliés en apparence avec la France, avoient bien perdu de leur attachement pour cette couronne : au lieu de fix ou huit mille hommes qu'on leur demandoit, on n'en put obtenir que deux, encore ces deux mille hommes marcherent-ils avec tant de lenteur & de si mauvaise grace, que peut-être eût-on mieux fait de s'en passer. Les Florentins, Bentivoglio, le duc de Ferrare & le marquis de Mantoue, remplirent mieux les engagements qu'ils avoient pris avec la France : l'armée approchoit des terres de l'Eglise sans qu'on sût encore quel parti prendroient le pape & César Borgia : en protestant qu'ils étoient inviolablement attachés aux intérêts du monarque, ils se plaignoient amèrement de la protection qu'il accordoit à Jean-Jourdain des Ursins leur ennemi. Quelque odieuse que fût la persécution qu'ils avoient suscitée à ce seigneur, quelque honte qu'il y eût à sacrifier un fidele allié, Louis, sollicité par son premier ministre, consentit à leur donner une entière satisfaction à cet égard : il promit à Jean-Jourdain un établissement honorable dans ses Etats, & obtint qu'il leur cédât la ville de Bracciano où il étoit assiégé. On s'attendoit qu'un pareil service les rameneroit à leurs premiers engagements ; mais comme leur haine contre les Ursins n'étoit qu'un prétexte dont ils s'étoient servi pour autoriser leurs engagements avec l'Espagne, ils continuèrent à donner des réponses si équivoques qu'on fut plus embarrassé qu'auparavant. La fausseté de l'un & la dissimulation de l'autre étoient si bien connues

en Italie , dit Guicchardin , qu'il étoit passé en proverbe , *que le pape ne faisoit jamais ce qu'il disoit , & que César ne disoit jamais ce qu'il faisoit.* La patience du roi étoit à bout , & peut-être alloit-il prendre enfin un parti violent lorsque le glaive de la justice divine , si long-temps suspendu , trancha les jours du pere par la main du fils.

---

Ann. 1503.

Tous les historiens contemporains conviennent qu'Alexandre , pour fournir aux déprédations de son fils , vendoit indistinctement les bénéfices & les dignités ecclésiastiques : les chapeaux de cardinal étoient une des principales branches de ses revenus. Les misérables qui les achetoient ne prévoyoient pas le sort qui les attendoit. Comme tous les biens qu'ils pouvoient acquérir étoient censés provenus de leurs offices ou de leurs bénéfices , le pape avoit établi pour maxime qu'ils n'appartenoient point à leurs familles ; & sous ce prétexte il ne manquoit point de se déclarer l'héritier , non-seulement des cardinaux , mais même de tous les prélats qui mouroient à Rome. Alexandre & César tenoient un registre exact de la fortune de ces déplorables victimes. *C'est ainsi , ajoute Guicchardin , qu'ils s'étoient défait du cardinal Saint-Ange qui ne les avoit jamais offensés , & dont les richesses faisoient tout le crime , des cardinaux de Capoue & de Modene , leurs plus grands amis , & dont ils avoient éprouvé la fidélité dans l'administration de leurs plus importantes affaires.* Dans la position où se trouvoit César Borgia , forcé de se déclarer ouvertement , ou pour la France ou pour l'Espagne , certain de n'être recherché qu'autant qu'il feroit à craindre , il jugea qu'il étoit temps d'employer sa dernière ressource : il média donc d'empoisonner les plus riches prélats de la cour Romaine. N'osant les inviter au Vatican de peur de leur donner de la défiance , il leur prépara un festin dans la vigne du cardinal Adrien Cornetto , & n'oublia pas de mêler , parmi plusieurs flacons des meilleurs vins d'Italie , une bouteille de vin empoisonné. L'officier auquel il avoit

Ann. 1503.

confié cet horrible secret étoit absent lorsque le pape & César arriverent. Ils eurent besoin de prendre quelques rafraîchissements, & le hasard voulut que celui qui remplaçoit cet officier absent, tombât sur la bouteille empoisonnée. L'effet en fut prompt & terrible. Le soir même le pape tomba dans une foiblesse qui fit désespérer de sa vie : on le remporta promptement au Vatican où il languit encore huit jours en proie à la douleur & aux remords, n'osant plus nommer ni César ni Lucrece, & s'efforçant de fléchir, par une pénitence tardive, le juge redoutable devant lequel il alloit paroître. César à qui la vigueur de l'âge, & un contrepoison pris sur-le-champ, sauverent la vie, resta dans un état de foiblesse & de langueur pires que la mort : il se plaignoit avec fureur, qu'ayant mille fois arrangé dans sa tête les moyens qu'il lui faudroit employer pour rester maître des affaires à la mort de son pere, il n'avoit jamais pensé qu'il pourroit alors se trouver lui-même hors d'état d'agir.

Le cardinal  
d'Amboise a-  
pire à la pa-  
pauté.

Guicchardin.  
Belcarius.  
Thomas.  
P. Martir.  
Bembo.

Si cette nouvelle ne causa point en France des transports aussi vifs qu'en Italie, elle ne pouvoit du-moins arriver dans une conjoncture plus favorable : le roi se voyoit en même-temps délivré d'un ennemi redoutable, & maître en quelque sorte de placer la tiare sur la tête de son ministre, de son ami. L'armée François étoit aux portes de Rome : outre un grand nombre de cardinaux François qui avoient des obligations au premier ministre, & qui reçurent ordre de se rendre promptement au conclave, le roi tenoit à sa cour les deux membres les plus accrédités du sacré college. Ascagne Sforce & Julien de la Rovere. Ascagne, vice-chancelier de l'église Romaine, amené prisonnier en France, devoit à la générosité du cardinal d'Amboise sa liberté, la conservation de ses revenus, & tous les autres avantages dont il jouissoit. La Rovere, cardinal de S. Pierre *aux liens*, légat d'Avignon, ennemi personnel & irréconciliable d'Alexandre VI, étoit venu se réfugier à la cour de France, où il s'étoit en





**LOUIS DE VILLENEUVE,**  
*Seigneur de Serénon Marquis de Trans Conseiller  
et Chambellan du Roi Commandant l'armée navale  
à la conquête de Naples sous Charles VIII. deux  
fois Ambassadeur à Rome, mort en 1616.*

*Paris, chez Odeur M.<sup>e</sup> d'Estampes, Cul de Sac des Vignes.*

quelque sorte naturalisé. Amboise qui jugeoit des sentimens de ces deux Italiens par les soins qu'ils lui rendoient , ne douta point qu'en les conduisant avec lui à Rome , ils ne contribuassent puissamment à lui assurer la pluralité des suffrages : la seule précaution qu'il prit fut de faire jurer au cardinal Ascagne , qu'immédiatement après l'élection , il reviendrait en France. Quelque appui qu'il se promît de ces deux illustres collègues , il ne négligea point César Borgia , qui tout écrasé qu'il paroissoit , tenoit encore Rome dans la dépendance , & faisoit rechercher son alliance par les deux plus puissants monarques de la chrétienté. César comprenant qu'il ne pourroit résister à la fois aux Colannes & aux Urins , qu'il avoit également opprimés ; & jugeant bien qu'il trouveroit plus de difficulté & plus de péril à se rapprocher de ces derniers , puisqu'outre le juste ressentiment que leur causoit la perte de leurs biens , ils avoient à venger le sang de leurs parents , s'adressa aux Colannes , leur rendit les places & les terres qu'il leur avoit enlevés , en beaucoup meilleur état qu'elles n'étoient auparavant. Cette première démarche l'entraînoit dans le parti du roi d'Espagne au service duquel étoient les Colannes : il manda Gonsalve , promettant de le rendre maître de Rome & du conclave , s'il vouloit s'en approcher avec une partie de son armée : il paroît que Gonsalve en eut quelque envie , puisqu'il se fit précéder par des détachemens pour s'assurer du chemin ; mais venant à considérer plus attentivement combien il seroit dangereux de s'absenter du royaume de Naples , avant que d'en avoir entièrement chassé les François , il condamna son premier projet. César perdant toute espérance de l'attirer , se retourna promptement du côté opposé : il manda Louis de Villeneuve , baron de Trans , ambassadeur de France , & il s'engagea de procurer au cardinal d'Amboise les suffrages d'un grand nombre de cardinaux dont il pouvoit disposer , & de marcher avec toutes ses forces au secours des François dans le



Ann. 1503.

Il est trompé  
par le cardinal  
de la Rovere.

*Idem, ibid.*

royaume de Naples , pourvu qu'Amboise promît de son côté qu'il lui conserveroit ses places & la dignité de gonfalonier de l'église Romaine. Le traité fut conclu : Amboise alloit être pape , s'il n'eût donné toute sa confiance à un homme qui travailloit à le supplanter. L'armée Françoisise bloquoit la ville de Rome , & ne devoit continuer sa route qu'après l'élection : César s'étoit retranché dans le vatican avec un corps de troupes , après avoir distribué des corps-de-garde dans presque tous les quartiers : les cardinaux ne se croyant pas en sûreté dans le palais pontifical , s'assemblerent dans l'église de la Minerve , où ils statuerent qu'ils ne procéderaient à l'élection que lorsque les troupes se seroient éloignées , & que l'on seroit assuré de la liberté des suffrages. Julien de la Rovere qui étoit l'auteur secret de cet avis , alla trouver Amboise , & après l'avoir salué d'avance en qualité de souverain pontife , il lui persuada que pour éviter un schisme dans l'église , & empêcher que le roi d'Espagne & l'empereur n'attaquassent un jour , comme contraire aux canons , l'élection qui alloit se faire , il devoit déférer au vœu du sacré college en éloignant l'armée Françoisise , & en obligeant César à ne conserver dans la ville que le peu de troupes dont il avoit absolument besoin pour la sûreté de sa personne. Amboise qui désiroit de parvenir au souverain pontificat , mais qui ne vouloit employer que des moyens , sinon entièrement honnêtes , puisqu'enfin il se liguoit avec un scélérat tel que Borgia , du moins exempts de simonie & de violence , adopta sans réserve le conseil de la Rovere ; & quelques remontrances que lui fit César , quelque soin qu'il prît de l'avertir que la Rovere le trahissoit , il persista dans son dessein & le força lui-même de s'y conformer. Dès que les troupes furent éloignées , les cardinaux entrèrent au conclave. La Rovere à qui ils devoient la liberté dont ils jouissoient , & qui étoit devenu l'ame de cette assemblée , leur remontrant secrètement que s'ils éliisoient un François ou un Espagnol , le saint-siège se trouveroit enveloppé

dans les guerres qui déchiroient l'Italie , n'eut pas de peine à les faire consentir à ne nommer qu'un Italien : n'osant encore se mettre sur les rangs , parce qu'il n'avoit pas eu le temps de se bien faire connoître , il fit tomber le choix sur François Piccolomini , vieillard moribond & affligé d'une plaie incurable. Amboise ne put s'offenser de cette préférence qui ne l'excluoit point , puisqu'il paroïssoit clairement qu'on n'avoit voulu que mettre la tiare en dépôt pendant quelques semaines ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que l'occasion étoit perdue.

Ann. 1503.

Tous ces vicaires du saint-siège que César avoit dépouillés avec le secours , ou du moins de l'aveu des François , étoient rentrés pour la plupart dans leurs possessions : ils levoient des troupes & brûloient d'assouvir leur haine dans le sang de leur ennemi : les Vénitiens qui s'étoient déjà donné tant de soins pour abattre la trop grande puissance des François en Italie , voyoient avec effroi tous leurs projets renversés , & l'Italie asservie , si le premier ministre de France montoit sur le trône pontifical. Ils avoient donc fait partir promptement l'Alviane avec quatre mille hommes de troupes pour aller se joindre au reste des Ursins : ils avoient envoyé des sommes considérables à Rome pour gagner des voix dans le sacré collège , & donner l'exclusion au ministre François. Leurs projets ne se bornoient pas là : attentifs à ne laisser échapper aucune occasion de s'aggrandir , ils venoient d'acheter les droits de Pandolfe Malatesta sur Rimini qui faisoit partie de la Romagne , & qui à l'exemple des autres villes de ce duché , étoit restée fidèle à César. Les peuples de cette contrée , comparant la tranquillité & l'abondance dont ils jouissoient , avec les vexations & les pillages qu'ils avoient eu , à souffrir sous de petits tyrans particuliers , étoient contents de leur sort & ne vouloient point changer de maître. Les Vénitiens regardant toutes ces places comme des biens à l'abandon , leverent des troupes pour s'en mettre en possession.

Troubles à Rome.

*Ibidem.*

---

---

Ann. 1503.

Jules & Fabio des Ursins appuyés de l'Alviane & de Jean-Paul Baglioné, seigneur de Pérouse, pénétrèrent dans Rome & la remplirent de désordre & de confusion. Les Colonnes, que la restitution forcée que leur avoit faite César, n'avoit point réconciliés avec lui, & qui d'ailleurs croyoient servir l'Espagne en abattant le parti François, & sur-tout l'homme qu'on en regardoit comme le plus ferme appui, s'unirent dans cette occasion aux Ursins. On assassina, on égorga en plein jour au milieu des rues, & la rage étoit telle, que Fabio ayant renversé à ses pieds un des partisans de César, se lava les mains & la bouche dans son sang. Bientôt le palais du pape où il avoit choisi son asyle, ne fut plus respecté : les Ursins allèrent l'assaillir ; ils avoient brûlé les portes, & c'en étoit fait de César, si le cardinal d'Amboise qui se reprochoit de l'avoir livré à ce danger, en l'obligeant d'éloigner ses troupes, n'eût armé tous ses domestiques qu'il joignit à la compagnie de cinquante hommes d'armes de Jacques de Silli, & ne fût allé lui-même le délivrer. Pie III, de son côté, lui facilita les moyens de se retirer dans le château Saint-Ange : c'est tout ce que pouvoit faire un vieillard agonisant ; il expira après vingt-six jours de pontificat. Julien de la Rovere qui peut-être fomentoit ces troubles pour donner de l'occupation au cardinal d'Amboise, négocioit pendant ce temps avec les cardinaux & avec les ministres des puissances étrangères : dans ces entretiens, il n'oublioit rien pour leur faire perdre l'idée qu'il fût dans les intérêts de la France. La conduite qu'il avoit tenue dans le dernier conclave en étoit déjà une preuve assez claire : Ascagne Sforce, qu'il avoit mis dans ses intérêts en lui promettant non-seulement de le garder à Rome, mais même de l'aider à rétablir sa famille dans le duché de Milan, acheva de détromper ceux qui ne le connoissant pas à fond, jugeoient qu'il cachoit ses véritables sentimens, & que très-certainement il devoit être attaché aux François, parce qu'il leur avoit de grandes obligations. La Rovere n'oublia pas de se





concilier les Vénitiens qui par le moyen des Ursins étoient alors les plus forts à Rome : ayant eu une conférence avec leur ambassadeur, & ayant fait tomber la conversation sur l'expédition qu'ils avoient entreprise dans la Romagne, il lui recommanda d'exhorter de sa part la Seigneurie à pousser vivement cette guerre, & à ne laisser au détestable Borgia aucun moyen de se relever. C'étoit déclarer assez ouvertement qu'il leur en abandonneroit la propriété, s'il étoit élu pape : il n'en falloit pas davantage pour porter le sénat à le favoriser de tout son crédit. Enfin il alla trouver César Borgia qui dispoſoit de tous les cardinaux Espagnols : après lui avoir remontré l'inutilité des soins qu'ils s'étoient jusqu'alors donnés l'un & l'autre pour procurer l'élection du cardinal d'Amboise, & les justes espérances qu'il avoit d'être élu lui-même, si César vouloit le favoriser ; il s'engagea pour prix de ce service à lui conserver toutes les places qu'il tenoit comme feudataire du saint ſiege, son office de gonfalonier ; & afin qu'il ne lui restât aucun doute sur la sincérité de cet engagement, il arrêta dès ce moment le mariage de François-Marie de la Rovere son neveu, déjà préfet de Rome & héritier présomptif du duché d'Urbin, avec une des filles de César. Toutes ces menées, l'argent qu'il tira des banquiers Vénitiens & de la bourse de ses amis, enfin la réputation qu'il avoit d'être généreux jusqu'à la prodigalité, lui assurèrent la pluralité des suffrages : dès la première nuit & avant même que le conclave fût fermé, chose jusqu'alors sans exemple, il fut élu pape & proclamé sous le nom de Jules II. S'il n'eût fallu pour bien gouverner l'Eglise, qu'un génie actif, fécond, plein de ressources & de vigueur, qu'une ambition sans bornes, qu'un courage indomptable, Jules, auroit été le meilleur pape qu'on eût pu désirer ; car il possédoit éminemment toutes ces qualités : on l'avoit vu dès son jeune âge former des conjurations, exciter des séditions & se porter dans les occasions périlleuses avec une fermeté & une résolution capables d'étonner les plus

---

Ann. 1503.

Election du  
Cardinal la  
Rovere, qui  
prend le nom  
de Jules II.

Bembe.  
Thomasi.  
Guiccardini.

Ann. 1503.

intrépides guerriers : tout exilé qu'il étoit sous le dernier pontife, il remuoit encore l'Italie : c'étoit lui en grande partie qui avoit entraîné Charles VIII à la conquête de Naples ; qui avoit soulevé plusieurs fois l'Etat de Gênes sa patrie, & qui avoit plus contribué que personne à détrôner Ludovic. Il avoit encore la réputation d'un homme franc & vrai ; mais il falloit qu'on eût une étrange idée de la franchise en Italie, si la conduite qu'il venoit de tenir à l'égard du cardinal d'Amboise, celle que nous lui verrons tenir envers César Borgia, les Vénitiens & Louis XII, n'étoit pas suffisante pour détruire cette réputation.

Fin de César  
Borgia.

Thomass.  
Guiccardin.  
P. Martin.  
Macchiavel.  
Mariana.

César, en cherchant à se mettre à couvert de la fureur momentanée de ses ennemis, s'étoit lui-même constitué prisonnier dans le château saint-Ange. Il y a lieu de croire qu'il y auroit achevé sa triste carrière, si le nouveau pontife eût pu se passer de son secours : mais les Vénitiens lui donnoient alors de cruelles inquiétudes : ils avoient profité fort au-delà de ses espérances du conseil qu'il leur avoit donné, n'étant encore que cardinal. Maîtres de Rimini, du Val-di-Lamoné, de Forlimpopolo, ils assiégeoient Faenza qui ne pouvoit plus leur échapper. Jules qui n'avoit encore ni argent ni troupes, considéroit avec douleur combien il eût été plus avantageux pour lui que ces places fussent restées entre les mains d'un homme qui en eût fait hommage au saint-siège, & de qui il eût toujours été facile de les retirer, soit de son vivant, soit après sa mort, que de tomber au pouvoir d'une république puissante qui ne meurt jamais, qui prétendrait les tenir par droit de conquête, & qui refuseroit d'en faire hommage, comme l'exemple de Ravenne & de Cervia le prouvoit assez. Il essaya d'abord les voies de la douceur & les envoya prier de se désister d'un bien qu'ils sçavoient eux-mêmes appartenir à l'église Romaine : les Vénitiens ne répondirent à cette sommation que par de longs compliments, des honneurs extraordinaires qu'ils déferèrent au souverain pontife, en le priant en revanche de conserver

à la république le même zèle , le même attachement qu'il lui avoit montrés n'étant encore que cardinal. Jules comprenant qu'il ne viendrait à bout d'arrêter les Vénitiens , qu'en leur opposant une armée , tira César du château saint-Ange , le fit loger à côté de lui au Vatican , & après avoir confirmé les premiers engagements , il lui exposa la nécessité d'aller en personne défendre les places de la Romagne que les Vénitiens lui enlevoient. C'étoit la chose du monde que César désiroit le plus : il fit sur-le-champ partir don Miguel avec ce qui lui restoit de troupes dans les environs de Rome , & tout languissant qu'il étoit encore , il s'embarqua sur le Tibre pour se rendre plus commodément dans la Romagne. A peine étoit-il parti , que Jules se repentit de l'avoir laissé échapper ; il le fit poursuivre & donna ordre qu'on le ramenât de gré ou de force. César crut toucher à sa dernière heure ; mais on ne le traita point encore en ennemi. Le pape sachant qu'il avoit enfermé dans la ville de Césène une partie de ses trésors , lui demanda un ordre précis adressé au gouverneur de remettre sur-le-champ cette place entre les mains des officiers du saint-siège. Il fallut obéir ; mais Jules ne tira aucun avantage de cette violence. Diego de Chinone , auquel ces ordres s'adressoient , ayant demandé à l'officier qui les portoit , comment il n'avoit pas rougi de se charger d'une pareille commission , le fit pendre aux créneaux du château , & menaça ceux qui l'accompagnoient de leur faire le même traitement , s'ils osoient reparoître devant lui. Jules irrité de cet affront , fit conduire César en prison & eût peut-être usé de plus de rigueur , s'il n'eût considéré qu'en poussant à bout les officiers qui restoient fideles à cet infortuné , il les jetteroit dans les bras des Vénitiens. Il fallut donc entamer une nouvelle négociation. On convint que César seroit remis entre les mains de Carjeval , cardinal de sainte Croix qui le conduiroit à Ostie : que là , il donneroit une démission pure & simple de toutes les places de la Romagne en faveur du saint-siège ; qu'il en-



---

Ann. 1503.

verroit à ses officiers des ordres précis d'évacuer les places, des contremarques & tout ce qui seroit nécessaire pour leur persuader d'obéir; qu'alors le cardinal, qui étoit le chef de ses partisans, le mettroit en pleine liberté. César satisfit à tout ce qu'on exigeoit de lui, & le cardinal, de son côté, quoiqu'il eût des ordres secrets de ne point le relâcher, favorisa son évasion. César avoit eu dessein de se retirer en France, comptant toujours sur la protection du cardinal d'Amboise; mais le souvenir de ses anciennes infidélités, dont on avoit des preuves convaincantes, la honte de reparoître dans un état si différent de celui dans lequel il s'y étoit montré, lui firent changer de projet. Il s'adressa à Gonsalve qui n'avoit aucun sujet de se plaindre de lui, à qui même il avoit rendu des services importants; & en ayant reçu un sauf-conduit avec une lettre d'invitation, il se jeta dans une simple barque & alla descendre à Naples. Gonsalve le reçut avec de grandes démonstrations de joie & d'amitié, écouta les nouveaux projets qu'il venoit lui communiquer, & ne se laissa point d'admirer cette hauteur de courage qu'aucune adversité ne pouvoit abbatre; mais il n'en sentit que mieux la nécessité de s'assurer d'un homme si dangereux. Le pape d'ailleurs l'en pressoit: il consulta Ferdinand & reçut l'ordre qu'il sollicitoit. César qui ne pouvoit soupçonner un si grand capitaine d'une si lâche trahison, alla se montrer à ces mêmes soldats qui avoient été les témoins & les compagnons de ses exploits, & leur persuada facilement de s'attacher à sa fortune. Il avoit dessein de les conduire dans la Toscane, sur l'espérance que lui avoient donnée les Pisans de l'élire pour leur souverain, dès qu'il paroîtroit sur leur territoire avec une armée capable de les défendre. Ayant donc ramassé un nombre suffisant de soldats, & ayant déjà fait préparer les vaisseaux de transport dont il avoit besoin, il alla prendre congé de Gonsalve, bien résolu de s'embarquer au commencement de la nuit. Gonsalve le retint à souper, le combla de caresses, & après l'avoir

embrassé jusqu'à trois fois, il le laissa partir. Au sortir de la chambre il fut arrêté par un capitaine qui lui déclara qu'il étoit prisonnier du roi d'Espagne. César, poussant un soupir, mais sans proférer une plainte, sans demander d'explication, suivit ce capitaine qui le fit embarquer sur un vaisseau qu'il tenoit tout prêt, & le conduisit en Espagne. Après avoir languì deux ans dans une étroite prison, il trouva encore le moyen d'en échapper : il se retira auprès du roi de Navarre, son beau-frère, qui étoit alors en guerre contre le comte de Lérins & Louis de Beaumont, connétable de ce royaume. César s'étant mis à la tête des troupes de son beau-frère défit les rebelles ; mais dans le temps, qu'emporté par son ardeur il ne songeoit qu'à les poursuivre sans se mettre en peine s'il étoit suivi de ses soldats, il fut percé d'une fleche & dépouillé de ses habits par ceux qui l'avoient abattu : au bout de deux jours on trouva son corps nud & défiguré étendu par terre : on lui fit des funérailles & on lui érigea un tombeau dans cette même église de Pampelune dont il avoit été évêque avant qu'il eût embrassé la profession des armes.

Le cardinal d'Amboise, supplanté par son protégé n'eut garde de laisser échapper aucune marque de ressentiment : il fut le premier à se prosterner aux pieds du nouveau pontife ; il parut content que le choix fût tombé sur un homme qu'on devoit regarder comme un François, puisque l'Etat de Gènes, d'où il étoit originaire, faisoit partie de la monarchie. Jules, de son côté, songeant aux moyens abusifs qui avoient déterminé son élection, forcé de baisser les yeux devant celui qu'il avoit trahi, parut n'avoir accepté la papauté que pour la partager avec son ancien bienfaiteur : il lui conféra, pour un temps illimité, la qualité de légat en France, qu'Amboise n'avoit obtenu à deux reprises différentes sous le pontificat d'Alexandre VI, que pour dix-huit mois ; il y joignit la légation d'Avignon, dont il avoit été lui-même revêtu, & qui sembloit avoir pris la nature d'un bénéfice inamovible. Il promit de favo-

Ann. 1503.

Retour du cardinal d'Amboise : état de l'armée de Naples.

Auton.  
Guiccardin.  
Poffev. Gonz.  
P. Martir.

---

Ann. 1503.

rifer, dans toutes les rencontres, la nation Françoisë à laquelle il se faisoit gloire d'appartenir, & de seconder, autant qu'il seroit en lui, les soins que se donnoit alors le cardinal pour renforcer l'armée qui marchoit à Naples. Elle avoit perdu un temps précieux devant les murs de Rome : un autre malheur plus grand encore, dans les circonstances où l'on se trouvoit, fut la maladie de la Trémouille, le seul général que la France pût alors opposer à Gonsalve. Aubigni & la Palisse étoient prisonniers, Rieux étoit vieux & infirme : le maréchal de Gié, attaché aux fonctions du ministère, étoit devenu, en l'absence du cardinal d'Amboise, l'ame du conseil. Dans cette disette, on se trouva réduit à confier à un étranger le commandement d'une des plus belles armées que la France eût encore mises sur pied. On jeta les yeux sur François de Gonzague, marquis de Mantoue, déjà décoré du collier de saint Michel : on lui donna pour conseil Jacques de Silli, baillif de Caen, & Louis de Hédouville, seigneur de Sandricourt. Le marquis jouissoit d'une réputation brillante ; les Vénitiens l'avoient élu pour leur capitaine général à la bataille de Fornoue ; & quoiqu'il eût été battu avec une armée trois ou quatre fois plus nombreuse que celle qui venoit l'attaquer, cet échec n'avoit point empêché, que dans toutes les guerres qui s'étoient élevées depuis ce temps en Italie, on ne se fût disputé l'avantage de le mettre de son côté : mais en supposant même que ses talents répondissent à sa réputation, pouvoit-on compter sur son attachement ? La situation de ses Etats aux portes de Milan, ne lui inspiroit-elle pas, sur le compte des François, les mêmes craintes, la même défiance qu'aux Vénitiens, & devoit-on se flatter que l'honneur passager qu'on lui déferoit, lui feroit oublier l'intérêt qu'il avoit, comme souverain, à l'abaissement d'un voisin trop redoutable ? Le cardinal d'Amboise, à qui tous nos écrivains attribuent ce choix, ne fit apparemment pas toutes ces réflexions. Quelque chagrin que lui eussent causé Jules & Fabio des Ursins, il chercha sérieu-

sement à les réconcilier avec la France ; il crut même y être parvenu , mais il fut encore trompé : l'Alviane que les Vénitiens avoient envoyé à leur secours , les entraîna dans le camp de Gonsalve. Jean Jourdain fut le seul de cette illustre famille , qu'aucune considération ne put détacher des intérêts de la France : Jean - Paul Baglioné , ami des Ursins , reçut l'argent du cardinal , & fit des levées pour le compte de l'ennemi. Prêt à partir pour revenir en France , Amboise somma le cardinal Ascagne de le suivre comme il s'y étoit engagé par un serment solennel ; mais Ascagne qui savoit quel sort l'attendoit en France , ayant eu la précaution de se faire absoudre de ce serment par le nouveau pape , refusa d'obéir. Après tant de traverses Amboise revint en France : une nouvelle mortification l'y attendoit. L'université de Paris , à qui d'anciens privilèges , enregistrés dans les cours souveraines , donnoient droit à un certain nombre de bénéfices , alarmée de voir conférer pour un temps illimité à un premier ministre des pouvoirs qui pouvoient dans tous les cas rendre son droit illusoire , s'opposa vigoureusement à l'enregistrement des nouvelles bulles du légat , exposant dans un long mémoire les raisons qui devoient les faire rejeter : elles firent une telle impression sur l'esprit des juges , que malgré l'avantage évident qu'il y avoit pour la nation , d'être dispensée de recourir dans mille occasions à la cour Romaine , & d'y verser une partie de son argent , les bulles du cardinal furent rejetées : ce ne fut qu'après des ordres réitérés de la part du roi , que le parlement consentit enfin à les enregistrer , mais en déclarant qu'Amboise ne pourroit s'en servir *que dans les choses qui ne seroient contraires , dérogeantes , ni préjudiciables aux droits & prérogatives du roi & du royaume , ni contre les saints conciles , pragmatique sanction , libertés de l'église Gallicane , & ordonnances royaux.*

Le marquis de Mantoue , nouveau général de l'armée Françoisse , ne parut sur les frontières du royaume de Naples que vers le milieu du mois d'octobre : il auroit

---

Ann. 1503.

Conduite suspecte du marquis de Mantoue , général

Ann. 1503.  
de l'armée  
Françoise.

Auton.  
Guiccardin.  
Manusc. de  
Beyhune.

dû par conséquent user d'une extrême diligence , afin de pénétrer dans le centre de l'Etat avant que l'hiver suspendît les opérations militaires ; mais soit qu'il manquât de bonne volonté , soit qu'il ne pût se défaire de la méthode usitée alors en Italie de traîner la guerre en longueur , & de ne tenter que des surprises , il ne fut pas tirer parti de la vivacité Françoise. Un revers qu'il essuya dès son début , acheva de lui ôter la confiance de l'armée. Il envoya un trompette sommer la garnison de Roccasecca. Les Espagnols , par une infraction manifeste du droit des gens , pendirent ce trompette à la porte du château : on battit la place avec furie. L'infanterie Normande & Italienne monta hardiment à la breche : après un combat meurtrier elle fut repoussée. On continua de foudroyer les murailles , & l'on se disposoit à livrer un assaut général ; mais comme le marquis n'avoit point eu la précaution d'investir la place avant que de l'assiéger , Pierre Navarre y entra avec un renfort si considérable , qu'on fut contraint de lever le siege , & de laisser l'assaut impuni. Le marquis fit ensuite avancer l'armée jusqu'à San-Germano ; mais trouvant ce passage bien gardé , & désespérant de le forcer , il rebroussa chemin , se rabattit vers la mer pour tenter le passage du Garillan. Le marquis de Saluces arrivé trois ou quatre mois auparavant au secours de Gaète , avoit déjà forcé les Espagnols de se retirer de l'autre côté de ce fleuve qui servoit de barrière entre les François établis à Gaète , & les Espagnols possesseurs de presque tout le reste du royaume. Saluces s'étant joint au marquis de Mantoue , le conduisit sans aucun accident sur les bords de ce fleuve. Gonsalve étoit de l'autre côté prêt à disputer le passage , & le fleuve n'étoit guéable dans aucun endroit. Mais comme la rive sur laquelle étoient les François étoit beaucoup plus élevée que celle qu'occupaient les Espagnols , & que d'un autre côté Préjean de Bidoux avoit déjà couvert ce fleuve de barques & de bateaux , on conçut qu'il étoit facile d'y établir un pont sans que les Espagnols pussent en empêcher : on

établit donc des batteries , qui foudroyant la rive opposée , forcèrent Gonsalve à s'éloigner à quelque distance avec la plus grande partie de son armée : il établit l'autre dans des tranchées qu'il avoit fait tirer sur le bord du fleuve , & vis-à-vis le camp des François. Préjean attachant alors ses bateaux avec des cables , donna un passage à l'armée. Quatre cents des plus braves passèrent ; & tombant avec impétuosité sur les Espagnols qui gardoient les tranchées , ils les mirent en fuite , & les poursuivirent jusqu'au gros de l'armée. Si le marquis de Mantoue eût profité de ce premier moment pour faire traverser la rivière au reste de l'armée , Gonsalve auroit été forcé de se replier jusqu'à Naples , où il lui auroit été impossible de subsister long-temps par le défaut de munitions ; mais le marquis n'avoit point porté ses vues jusques-là ; il n'avoit dessein que d'élever promptement un boulevard à la tête du pont. Tandis qu'il y faisoit travailler , Gonsalve rangeant ses troupes en bataille , tomba impétueusement sur les quatre cents hommes d'armes François , qui n'étant point soutenus , & pouvant être enveloppés , ne se battirent plus qu'en retraite , & furent poussés jusqu'au milieu du pont. Les Espagnols alloient le briser , si les batteries établies sur le rivage ne les eussent forcés de reculer. Cette faute dont tout le monde s'étoit apperçu , excita un murmure général contre le marquis. Un autre accident acheva de le perdre entièrement dans l'esprit des François. Gonsalve voyant que le marquis s'opiniâtroit à vouloir élever un boulevard à la tête du pont du Garillan , détacha une partie de ses troupes , sous la conduite de Prosper Colonne & de Pierre Navarre , avec ordre d'assaillir la Rocca - d'Evandro. C'étoit une forteresse éloignée où les François avoient établi une garnison. Tout le monde jugea qu'il avoit commis une faute qui devoit le perdre infailliblement , puisqu'il ne tenoit qu'aux François qui avoient alors une supériorité bien décidée , d'enlever ce détachement. Cependant le marquis , soit qu'il agît de concert avec l'ennemi , soit qu'il

---

Ann. 1563.

Ann. 1503.

aperçût dans cette démarche un piège dont le reste des officiers ne se doutoit pas , persista dans son premier projet , dont il ne put venir à bout , & parut oublier la Rocca-d'Evandro. Les François enfermés dans cette forteresse , s'attendant à être secourus , & ne pouvant croire qu'on voulût les sacrifier , rejetterent jusqu'au dernier moment toutes les offres de l'ennemi , & furent tous passés au fil de l'épée. Ce spectacle souleva l'armée contre le marquis. Sandricourt lui déclara en plein conseil qu'il ne le regardoit plus que comme un infâme & un traître , & qu'il l'en convaincroit les armes à la main. Le marquis n'ayant ni la volonté d'accepter ce défi , ni assez d'autorité pour punir le coupable , comprit que le terme de son généralat étoit expiré. Il feignit une maladie , renvoya ses lettres à Louis XII , & reprit la route de Mantoue avec une simple escorte : mais les troupes Italiennes qu'il laissoit dans le camp , sachant apparemment ses intentions , désertèrent au bout de quelques jours , & passèrent pour la plupart au service du roi d'Espagne.

Conduite du  
marquis de Sa-  
lucés : déroute  
de Garillan.

Auton.

Hist. du che-  
valier Bayard.

Brantome.

P. Jove.

Guiccardin.

P. Martir.

Quoique cette désertion affoiblit considérablement l'armée , elle s'en affligea peu tant elle se trouvoit heureuse d'être délivrée d'un traître. Le marquis de Saluces reprit le commandement , & en peu de jours il exécuta l'entreprise dont son prédécesseur n'avoit pu venir à bout. Il construisit un château à la tête du pont , mettant par-là ses quartiers à couvert , & acquérant la facilité de pouvoir pénétrer sans beaucoup de risque dans ceux de l'ennemi. Gonsalve forcé de se mettre à couvert , établit son camp à un mille plus loin dans une gorge étroite par où il falloit nécessairement passer pour se rendre soit à Capoue , soit à Sessa. Ce terrain étoit bas & marécageux , les Espagnols s'enfonçoient dans la boue jusqu'au milieu de la jambe ; la plupart des officiers s'assemblerent pour remontrer à leur général que les soldats ne pourroient long-temps résister à une position si malsaine ; que quand bien même on pourroit empêcher qu'ils ne se soulevassent ,  
ils

ils périroient bientôt par les maladies. *Vous avez raison*, leur répondit Gonsalve ; *mais j'aimerois encore mieux qu'il m'en coûtât la vie en gagnant un pied de terrain , que de reculer quelques pas pour la prolonger de cent ans.* On ramassa par ses ordres grand nombre de fascines & de planches , dont on se servit pour exhausser le terrain ; on éleva deux bastions à l'entrée de la gorge : les soldats animés par l'exemple d'un général qui partageoit avec eux toutes les fatigues , restèrent enfouis dans la fange jusqu'à ce que la pluie & la fonte des neiges eussent rendu les chemins impraticables. Alors Gonsalve mettant le feu dans ces retranchemens , où il craignoit que les François ne vinssent s'établir , se retira tranquillement dans la ville de Sessia. Le ciel sembloit avoir conspiré avec ce dangereux ennemi la perte de l'armée Françoisse : l'hiver qui ordinairement ne se fait presque point sentir dans cette portion de l'Italie , étoit cette année excessivement rude ; la pluie & les neiges tombèrent continuellement pendant plusieurs mois. A la vérité les François en étoient moins incommodés que les Espagnols. Outre que l'endroit où ils étoient campés étoit plus élevé & moins fangeux , ils trouverent fort à propos dans cet endroit les ruines d'un ancien collisée , où ils élevèrent des baraques qui les garantirent en partie des injures du temps ; mais un autre fléau plus terrible les poursuivoit. C'étoit la famine dans un pays dévasté , accrue par les manœuvres sourdes des munitionnaires & des trésoriers. Accoutumés à n'envisager les malheurs publics que comme des chemins abrégés de parvenir à une plus grande opulence , ils voyoient avec satisfaction les hôpitaux se remplir ; la mort & la désertion éclaircir les compagnies ; & loin de prêter aucun secours aux capitaines , ils les chicanotent sur leurs gages , & reculoient le plus qu'il étoit possible leur paiement. Jean Chapperon , un des principaux capitaines des gens de pied , touché de l'état de nudité où étoient ses soldats , s'adressa à Jean du Plessis , dit

---

---

Ann. 1503.



---

---

Ann. 1503.

Corcou, le principal trésorier de l'armée, & après lui avoir représenté pathétiquement que sa troupe n'avoit ni habits, ni linge, ni souliers; que la rigueur du froid & les maladies lui enlevoient tous les jours un grand nombre de soldats, il le supplia de leur avancer pour acheter des habits une somme assez modique, dont il se rembourseroit dans peu par ses propres mains. Voyant qu'il ne pouvoit amollir par ses prières ni par ses larmes cette ame de bronze, il lui demanda la même somme à emprunter en son propre nom, & à de gros intérêts, hypothéquant pour la sûreté du remboursement ses meubles, sa terre, & tous ses biens. Corcou qui n'avoit point d'argent un moment auparavant, offrit au-delà de ce qu'on lui demandoit, & les soldats de Chapperon furent habillés: mais tous les capitaines, quelque bien intentionnés, qu'ils fussent d'ailleurs, n'étoient pas à portée de suivre cet exemple. La cavalerie avoit particulièrement à souffrir par le défaut de fourages. Comme les trésoriers, loin de tenir compte aux hommes d'armes des chevaux qu'ils perdoient, retranchoient au contraire une portion de leur paie à raison du nombre de chevaux qui manquoient à leur équipage; les capitaines prirent la résolution de s'éloigner du camp, & d'aller chercher des quartiers où ils pussent subsister jusqu'au retour du printemps. Saluces qui n'avoit sur eux qu'une autorité précaire, ne put les détourner de cette funeste résolution. Il resta donc à la garde du pont avec l'infanterie seulement, c'est-à-dire, avec la partie la plus foible & la moins considérée de l'armée. Gonzalve informé de tout ce qui se passoit dans le camp ennemi où il entretenoit un grand nombre d'espions, cherchoit un moyen de l'attaquer au dépourvu. Depuis sa retraite à Sessa, il avoit reçu des renforts considérables de troupes Italiennes que lui amenoient l'Alviane & les Urfins. Il avoit alors l'avantage du nombre, mais il redoutoit toujours la gendarmerie Française. S'il prenoit le parti d'attaquer le pont du Garillan, il

donnoit le temps à cette gendarmerie éparse de se rassembler : d'ailleurs l'artillerie seule dont ce pont étoit bordé , suffisoit pour détruire une partie de son armée. L'Alviane le tira de cet embarras. Ce général plein d'activité , & peut-être le premier homme de son siècle dans la science des marches & des campements , avoit déjà reconnu un endroit du fleuve où il étoit facile d'établir un pont sans que les François s'en apperçussent. Il communiqua son projet à Gonsalve , qui fit préparer secrètement un grand nombre de barques ; & la nuit du vingt-sept décembre il y fit passer la plus grande partie de son armée , ne laissant au-delà du fleuve que son arrière-garde qui vint dès le matin assaillir le pont des François , afin d'attirer toute leur attention de ce côté. Saluces ne tarda pas à être averti de ce qui se passoit. Il manda promptement Alegre , dont le quartier étoit le moins éloigné , & le chargea d'aller avec un corps de cavalerie s'opposer au passage de l'armée Espagnole , ou du moins de la retarder dans sa marche ; mais il n'étoit plus temps , car déjà elle étoit rangée en bataille. Alegre revint promptement pour aider Saluces à faire la retraite avec le moins de perte qu'il seroit possible. Le premier soin des généraux fut de rompre le pont du Garillan , afin de retenir du moins de l'autre côté du fleuve l'arrière-garde Espagnole. On étoit résolu d'abandonner neuf grosses pièces d'artillerie qui auroient trop retardé la marche de l'armée. L'infortuné Pierre de Médicis qui se trouvoit dans le camp , & qui cherchoit à mériter la protection du roi par quelque service important , osa se proposer pour les conduire par eau dans le port de Gaete. On les chargea sur quelques-uns des bateaux qui avoient servi à former le pont. Pierre arriva sans accident jusqu'à l'embouchure du Garillan ; mais il trouva la mer si orageuse , qu'il fut submergé avec tous ses bateaux , à la réserve d'un seul qui entra dans le port. Les autres pièces plus légères furent voiturées par terre à la tête de l'armée ; l'infanterie marchoit

---

Ann. 1503.

ensuite , puis la cavalerie ; les compagnies de Duras , de Sandricourt & de la Fayette marchèrent les dernières , & avoient ordre de faire de temps en temps volte-face pour repousser l'ennemi : enfin après ces compagnies étoit un peloton de quinze braves qui devoient soutenir les premiers coups : de ce nombre étoient Rogert de Beart , Pierre de Tardes , surnommé le Basque , Pierre de Bayard , Pierre de Pocquiers , Pierre de Payenne , Pierre Dos , & Antoine de Lormet. Dans cet ordre l'armée se mit en marche pour se rendre à Gaète poursuivie par les Espagnols. Gonsalve qui commençoit à désespérer de l'atteindre , détacha Prosper Colonne avec la cavalerie légère pour harceler les François , & les obliger à faire volte-face. Ce corps eut bientôt joint les François ; mais il ne put obliger l'armée à suspendre sa marche. Les quinze braves mieux montés & mieux armés que cette cavalerie légère , se tournant souvent vers les cavaliers qui les approchoient de trop près , renversoient du premier choc ceux qu'ils pouvoient atteindre , & revenoient avec la même célérité reprendre leur place à la queue de l'armée. C'est dans cette occasion qu'il faut placer l'action mémorable du chevalier Bayard qui arrêta seul une troupe d'ennemis , & sauva par sa valeur le reste de l'armée. L'historien de ce héros qui nous a transmis le fait , en a visiblement altéré les circonstances : au défaut de monuments certains , nous oserons hasarder une conjecture. Prosper considérant qu'il ne pouvoit entamer l'arrière-garde où étoit l'élite de la chevalerie , laissa une partie de sa troupe sous la conduite de Pedre de Paz pour continuer de harceler l'ennemi , & avec l'autre moitié il prit le chemin des hauteurs dans l'intention de tomber sur l'infanterie , & d'arrêter la marche de l'armée jusqu'à l'arrivée de Gonsalve. Bayard qui s'aperçut de ce mouvement , partit avec un seul écuyer , & alla se poster sur un pont étroit par lequel l'ennemi se proposoit de descendre dans la plaine. Voyant arriver Prosper avec sa troupe , il renvoya promptement son écuyer

demander un renfort à ses compagnons. Planté au milieu du pont , la lance en arrêt , il renversa tous ceux qui se présentèrent ; & malgré tous les efforts de Prosper , il tint ferme jusqu'à l'arrivée de cent hommes d'armes qui vinrent le dégager , & arrêterent l'ennemi jusqu'à ce que toute l'arme fût passée. Alors Bayard alla reprendre son premier poste. Dans cette marche il eut trois chevaux tués sous lui ; il fut même enveloppé & fait prisonnier ; mais Sandricourt qui en reçut promptement la nouvelle , faisant faire volte-face à sa compagnie , pénétra si avant dans les rangs ennemis , qu'il le dégagea. L'armée arriva en bon ordre & sans aucune perte jusqu'au pont de Mole-de-Gaète. Ce ne fut que dans cet endroit que Gonsalve put la joindre avec le gros de son armée. La cavalerie Françoisse se rangea en bataille à la tête du pont , & soutint tous les efforts de l'armée Espagnole , tandis que le canon & l'infanterie passoient à la file. Mais il arriva que quelques affûts de canon se brisèrent & bouchèrent le passage à la cavalerie : Gonsalve , qui malgré ses efforts n'avoit pu parvenir à la rompre , détacha une partie de son armée par des chemins détournés pour aller se poster au-delà du pont , & fermer le passage à la gendarmerie qui combattoit toujours , & qui alloit se trouver entre deux feux sans pouvoir ni reculer ni avancer. Saluces devina le projet de son ennemi : il prit le parti de débarrasser le passage , d'abandonner son artillerie qu'il ne pouvoit conduire plus loin , & de faire défilé par pelotons la cavalerie qui se reformoit ensuite de l'autre côté de la rivière pour soutenir ceux qui se retireroient les derniers. La retraite se fit en bon ordre , & la cavalerie se tint en bataille , & garda ses rangs jusqu'à ce que l'infanterie fût entrée dans Gaète : alors se trouvant en danger d'être enveloppée , elle se débanda , & alla se mettre à couvert sous le canon de Gaète : ainsi la perte fut infiniment moindre qu'on n'auroit dû s'y attendre. Il est même douteux si les François perdirent plus de monde que les Espagnols ; mais tous les

Ann. 1503.

corps n'avoient pas rejoint l'armée. Les capitaines, dont les quartiers étoient éloignés, n'avoient point été informés à temps de l'arrivée de l'ennemi. Gonsalve, à qui rien n'échappoit, détacha sur-le-champ Fabrice Colonne pour les enlever. Quelques-uns se rendirent sans combat ; d'autres ayant essayé de s'enfuir, furent assommés par les payfans qu'ils n'avoient pas assez ménagés ; quelques-uns traversant les terres de l'église parvinrent à Rome, où ils auroient été réduits à mendier leur pain dans les rues si plusieurs cardinaux attachés à la France n'en eussent pris soin, & ne leur eussent prêté l'argent dont ils avoient besoin pour se rendre dans le Milanès.

Ann. 1504.

Capitulation  
de Gaète.Auton.  
Guichardin.  
P. Martir.  
Manusc. de  
Béthune.  
P. Jove,

Les débris de l'armée renfermés dans Gaète étoient encore plus que suffisants pour défendre cette place : à la vérité, on n'y trouva de provisions que pour huit ou dix jours, mais il y avoit dans le port un grand nombre de vaisseaux qui pouvoient en aller chercher à Livourne ou sur la côte de Gènes ; on savoit qu'il y en avoit d'autres dans le port de Marseille prêts à mettre à la voile dès que la saison le permettroit ; enfin on n'ignoroit pas que la Tremouille qui avoit recouvré la santé, se dispoisoit à partir incessamment à la tête d'un nouveau renfort, & à venir prendre le commandement général de l'armée. Toutes ces considérations auroient dû inspirer de la confiance ; mais le souvenir des maux qu'on avoit essuyés, la crainte qu'avoit chaque homme d'armes de perdre ce qui lui restoit de chevaux, c'est-à-dire la partie la plus claire de son bien, les tempêtes & le mauvais temps qui rendoient le mer impraticable & qui pouvoient encore durer long-temps ; la tristesse, l'abattement & la honte avoient glacé tous les courages & inspiré un violent desir de mettre fin à de si longues souffrances : ainsi Gonsalve qui n'espéroit point de prendre la ville par force, ayant envoyé proposer de rendre en échange de cette place la liberté à tous les prisonniers qu'il avoit faits depuis le commencement de la guerre, de permettre à tous les François

d'emporter leurs effets , & de se retirer avec tous les honneurs de la guerre , fut étonné de la facilité avec laquelle sa proposition fut acceptée. On commença à rédiger le traité : Gonsalve eut l'attention d'y faire comprendre Louis d'Ars qu'il n'avoit encore pu réduire & qui tenoit trois ou quatre villes dans la Pouille ; mais le marquis de Saluces & les autres généraux qui n'avoient aucune autorité sur lui , ne voulurent rien stipuler à cet égard ; ils se contenterent de lui réserver le droit d'accéder au traité si bon lui sembloit. Gonsalve exigea des otages ; lorsqu'il les eut en son pouvoir il usa de supercherie : il renvoya sans rançon les prisonniers François qui étoient en grand nombre , mais il retint dans les fers tous les seigneurs Italiens de la faction Angevine , prétendant qu'étant devenus sujets du roi d'Espagne par droit de conquête , ils ne devoient attendre que de lui seul la décision de leur sort ; que les François ne possédant plus rien dans le royaume de Naples , n'avoient point eu le droit de stipuler pour des gens qui leur étoient absolument étrangers ; il fallut encore dévorer cette injustice. Au jour marqué , ils évacuèrent Gaëte & se mirent en chemin pour retourner en France ; mais Louis transporté de colere en apprenant ce qui venoit de se passer , & sachant que l'impatience de revoir leurs foyers avoit porté les chefs & les soldats à consentir à cette infâme capitulation , leur envoya ordre de prendre des quartiers d'hiver en Italie , avec défense de paraître en France pour quelque affaire que ce pût être , sans en avoir obtenu la permission : Alegre & Sandricourt furent condamnés à l'exil , parce qu'on imputoit au premier la perte de la bataille de Cérignoles , & au second la retraite du marquis de Mantoue qu'on s'obstinoit à regarder à la cour comme un allié utile & bien intentionné. Sandricourt ne survécut pas à sa disgrâce : Alegre , plus coupable que lui , supporta courageusement son malheur : les prisonniers furent exceptés de la loi générale ; Louis non-seulement leur permit de

---

 Apr 1504.

Ann. 1504.

Chagrin &  
maladie de  
Louis XII.Auton.  
Manusc. de  
Fontanieu.  
St-Gelais.

revenir à la cour, mais il promit de récompenser leurs services.

L'armée revenue de Naples achevoit de se détruire dans le duché de Milan : les maladies enlevoient ceux que le fer de l'ennemi avoit épargnés : il n'y avoit presque point de famille distinguée qui n'eût à pleurer la perte d'un pere, d'un frere ou d'un fils : la cour prit le deuil ; le roi se tint plusieurs jours enfermé. Au regret & à la honte d'avoir été vaincu par un ennemi plus foible & moins guerrier, d'avoir sacrifié inutilement la vie de tant de milliers d'hommes & des sommes d'argent si considérables, se joignoit une juste inquiétude pour l'avenir. Il voyoit que le roi d'Espagne & l'empereur agissoient de concert ; que la république de Venise, à laquelle il imputoit en grande partie ses malheurs, paroissoit disposée à seconder leurs projets ambitieux ; que les Suisses se détachent de plus en plus de son alliance ; que la cour de Savoie elle-même le trahissoit ; qu'il ne devoit faire aucun fond sur l'amitié du pape, & que si toutes ces puissances s'unissoient pour lui enlever le duché de Milan, difficilement pourroit-il résister à une si puissante ligue. Ces tristes réflexions, les reproches secrets qu'il se faisoit à lui-même sur sa conduite passée, le plongèrent dans une profonde mélancolie. La fièvre le prit, & en peu de jours elle devint si violente, qu'on ne tarda pas à désespérer de sa vie. Cet événement qui pouvoit à chaque instant changer la face des affaires & plonger le royaume dans une guerre civile & étrangère, remplissoit les esprits d'inquiétude & d'effroi : par les derniers traités conclus avec l'empereur Maximilien, Claude de France, fille unique du roi, devoit épouser Charles, duc de Luxembourg, héritier présomptif de tous les biens de la maison d'Autriche, & porter en dot à son mari les duchés de Milan, de Bretagne & le comté de Blois. Quoique Maximilien ne se fût point mis en peine de remplir les engagements qu'il avoit contractés, on ne doutoit point qu'après la mort du roi, il n'en demandât l'exécution

cution, & qu'il ne fût appuyé par la mere de la jeune princesse. De puissants motifs déterminoient Anne de Bretagne en faveur de cette alliance ; le souvenir de ses anciennes liaisons avec Maximilien, le desir d'établir avantageusement sa fille, & le besoin où elle croyoit être elle-même de se donner un appui contre la vengeance de Louise de Savoie, mere du jeune François d'Angoulême, premier prince du sang, & héritier présomptif de la couronne. Anne, princesse hautaine, jalouse, austere & dévote, avoit conçu une aversion insurmontable pour une rivale jeune, belle, ambitieuse, intrigante, fausse & galante. Anne, usant de l'empire qu'elle avoit sur l'esprit de son mari, l'avoit éloignée de la cour & confinée avec son fils & sa fille dans le château d'Amboise, où le roi lui-même n'osoit la voir. La crainte de tomber au pouvoir d'une rivale qu'elle n'avoit pas ménagée, le desir si naturel à une mere de disposer à son gré du sort de sa fille, agirent si puissamment sur son esprit, qu'étouffant tous les sentiments qui devoient l'attacher à un époux si digne de toute sa tendresse, elle ne s'occupa que des moyens de se mettre en liberté. Elle fit promptement embarquer sur la Loire ses pierreries, ses trésors & ses meubles les plus précieux ; elle disposa tout pour enlever sa fille, dès que le roi auroit les yeux fermés. Le cardinal d'Amboise voyoit avec douleur ces préparatifs ; car il ne pouvoit ignorer combien le mariage projeté étoit préjudiciable à la France ; mais en ayant lui-même dressé le projet pour faire sa cour à la reine, il avoit en quelque sorte perdu le droit de s'y opposer. Le maréchal de Gié n'avoit point les mêmes ménagements à garder. Enveloppé dans la haine qu'Anne avoit vouée dès ses plus tendres ans à toute la maison de Rohan, il s'étoit attaché à la comtesse d'Angoulême & avoit été nommé gouverneur de son fils. En cette qualité il avoit osé condamner hautement le projet de mariage de Claude de France avec Charles de Luxembourg, sans que le roi qui avoit en lui de la confiance, sans que le car-

---

Ann. 1504.



---

Ann. 1504.

dinal qui le redoutoit, se fussent crus en droit de lui imposer silence. Il est bien certain que Louis & son premier ministre n'auroient jamais imaginé une alliance si contraire aux intérêts de l'Etat, s'ils n'eussent espéré qu'Anne qui étoit jeune & féconde, donneroit le jour à un prince qui privant sa sœur de tout droit à la succession paternelle & maternelle, la réduiroit à se contenter d'une dot. Mais étoit-il prudent, étoit-il raisonnable de fonder le salut de l'Etat sur une espérance trompeuse? Le maréchal s'étant inutilement opposé à un traité si funeste, prit de bonne heure toutes les précautions imaginables pour en empêcher l'exécution, au cas que le malheur qu'il prévoyoit arrivât. Il s'étoit fait secrètement un si grand nombre d'amis dans toutes les provinces du royaume & même dans la Bretagne, où ses parents étoient puissants & accrédités, qu'il espéroit de rester le plus fort : il avoit fortifié le château d'Angers, dont il étoit gouverneur : dès qu'il connut le danger où étoit le roi, il doubla la garde du château d'Amboise, & manda au lieutenant de ses gardes de se tenir prêt à transporter, au premier ordre qu'il recevrait de sa part, le comte d'Angoulême du château d'Amboise dans celui d'Angers, avec défense d'y laisser ensuite entrer qui que ce fût, sans en excepter les princes du sang. Il distribua le reste de sa compagnie d'ordonnance, sur les bords de la Loire, & leur ordonna d'arrêter tous les effets appartenants à la reine qui descendroient cette rivière, de l'arrêter elle-même, & sur-tout de lui enlever la princesse Claude, si elle entreprenoit de la conduire en Bretagne. Il fit exhorter le sire d'Albret qui avoit été un des amants d'Anne de Bretagne, & à qui la mort du roi pouvoit donner de nouvelles espérances, à lever promptement dix mille hommes, promettant que de son côté il en leveroit pour le moins autant, afin que dans la confusion où alloit tomber le royaume, ils se trouvassent l'un & l'autre en état de se faire écouter. Quoique le devoir de sa charge, l'amour de la patrie fussent des motifs

suffisants pour dicter ces précautions à un ministre, à un grand officier de la couronne, au gouverneur de l'héritier présomptif du trône, on ne peut guere douter qu'il n'entrât dans les démarches du maréchal un autre intérêt qu'il n'avouoit pas, & que l'armement qu'il méditoit, ne fût aussi-bien dirigé contre la princesse qu'il servoit en apparence, que contre celle qu'il menaçoit ouvertement. Tous ces préparatifs furent inutiles ; le roi recouvra la santé, & le maréchal fut assez malheureux pour que les gendarmes qu'il avoit placés sur la Loire, arrêtaient à Saumur les riches effets que la reine faisoit voiturer à Nantes. Anne indignée de cet affront, en demanda vengeance, & importuna tellement le roi, qu'il permit qu'on fit le procès au maréchal, promettant de l'abandonner à la rigueur des loix s'il étoit coupable.

Les dépositions vinrent en foule : ceux que le maréchal regardoit comme ses meilleurs amis, se montrèrent les plus ardents à le perdre : Pierre & François de Pontbriant, qui lui devoient leur avancement, furent ses premiers dénonciateurs : le sire d'Albret qu'il avoit eu dessein d'associer à ses projets, & qui sans doute vouloit avoir part dans la confiscation de ses biens, n'attendit pas qu'on le sommât ; il fournit aux commissaires plusieurs chefs d'accusation qu'ils ignoroient, & sur lesquels par conséquent ils n'eussent pu l'interroger. Enfin, la comtesse d'Angoulême qui l'avoit jusqu'alors traité avec tant d'égards, & pour laquelle il sembloit s'être sacrifié, voulut être entendue & le chargea beaucoup plus que tous les autres témoins. Cette démarche parut d'autant plus atroce, que tout le monde connoissoit les obligations que la comtesse avoit au maréchal, & que personne ne soupçonnoit les raisons qu'elle pouvoit avoir de le perdre. Louise de Savoie, restée veuve à l'âge de vingt-deux ans, n'avoit point renoncé au désir de plaire. Dans les longs & fréquents entretiens que le soin de la fortune de ses enfants la forçoit d'avoir avec le maréchal, elle s'étoit apperçue de

Ann. 1504.

Procès criminel du maréchal de Gié.

Manusc. de la bib'iotheque du roi.

Ann. 1504.

l'effet de ses charmes, & s'en étoit secrètement applaudie, parce qu'elle avoit besoin de l'appui d'un ministre accrédité, & qu'elle se flattoit apparemment de pouvoir modérer à son gré cette passion naissante. Le maréchal étoit veuf; il étoit d'une naissance illustre; il avoit de l'ambition, des richesses, un rang distingué, la faveur du prince, & une autorité qui balançoit celle du premier ministre. Il désira passionnément d'épouser la princesse. Il chargea du Bouchage de lui en faire la proposition, en lui déclarant qu'il se faisoit fort d'obtenir l'agrément du roi. Quelques ménagements, quelque adresse que la comtesse eût mis dans ses refus, le maréchal s'en trouva surpris & offensé: au-lieu de s'étudier à gagner un cœur qui se refusoit à lui, il voulut régner en maître, & se comporta en mari jaloux. Alarmé des visites trop longues & trop fréquentes que le seigneur de Surgeres rendoit à la comtesse, il lui signifia une défense d'approcher du château d'Amboise, & ordonna à l'officier qu'il avoit commis pour y faire la garde, de l'outrager s'il osoit s'y montrer. Un gentilhomme qui avoit succédé à la faveur de Surgeres, fut traité avec moins de ménagements: le maréchal le fit saisir par ses gardes dans le château même & le chassa ignominieusement. Ces violences étoient d'autant plus offensantes pour la comtesse qu'elles donnoient lieu à mille soupçons injurieux; cependant elle n'osoit s'en plaindre: la certitude où elle étoit, qu'en perdant la protection du maréchal elle demeureroit sans appui, la forçoit de dissimuler en sa présence, & de lui laisser des espérances qu'elle se proposoit bien de ne jamais remplir. Le maréchal pouvoit douter qu'elle répondît un jour à sa passion; mais il ne s'attendoit pas à la trouver à la tête de ses ennemis: lorsqu'il l'apprit, il en versa des larmes de douleur & de rage.

Munie de toutes ces dépositions, & voulant ne laisser au roi aucun prétexte de retirer sa parole, Anne envoya consulter les docteurs de l'école de Pavie, la plus célèbre qui fût alors en Europe. Ces docteurs, accou-

tumés à ne consulter que les loix Romaines faites par des tyrans , & dans la vue de cimenter la tyrannie , déciderent hardiment que le maréchal étoit coupable de lèse-Majesté. Ce fut d'après leur avis qu'on instruisit le procès au grand conseil ; on interdit à l'accusé le droit de se servir d'avocats ; on l'enferma dans une étroite prison , & le procureur du roi , qui s'étoit constitué sa partie , demanda qu'il eût la tête tranchée ; qu'il fût ensuite écartelé , & que tous ses biens fussent confisqués au profit du roi.

---

Ann. 1564.

Dans ce danger imminent , le maréchal ne se laissa point abbattre : il nia tous les faits , montra que la plupart des dépositions se contredisoient , que ceux qui les avoient faites , s'étoient ôté le droit d'être reçus en témoignage , en se portant pour dénonciateurs : il demanda qu'il lui fût permis d'en produire de contradictoires : ensuite s'adressant au procureur général , il lui reprocha d'avoir malicieusement supposé un délit qui n'existoit point ; » car *crime de lèse-majesté* , dit-il , *est un attentat contre la chose publique* : & quand il seroit » prouvé , ce que toutefois je suis bien éloigné d'accorder , que j'aurois eu dessein d'empêcher un mariage » que beaucoup de gens regardent comme préjudiciable » à l'Etat , où seroit encore le crime qu'on ose m'imputer » ? Heureusement pour le maréchal , il avoit pour juge un homme vertueux : Gui de Rochefort , chancelier de France , & en cette qualité président du grand conseil , déclara la procédure illégale & abusive , rendit par provision la liberté au prisonnier , en lui assignant un terme assez éloigné pour produire ses moyens de défense , & nomma des commissaires pour faire de nouvelles informations , entendre les témoins de part & d'autre & procéder au récollement. Echappé à ce premier danger , le maréchal ne douta point que s'il parvenoit à gagner du temps , la colere de la reine ne se refroidît : en conséquence il remit aux commissaires une longue liste des témoins qu'ils devoient interroger. Il nomma le roi à la tête , ensuite le cardinal d'Amboise ,

Ann. 1504.

quelques gouverneurs de province qui résidoient à plus de cent lieues de la cour, plusieurs officiers de l'armée d'Italie, & enfin des ministres chargés de négociations importantes dans des cours étrangères. Avant que tous ces témoins pussent être entendus, il devoit s'écouler des années, & c'est tout ce que le maréchal se proposoit; mais il avoit affaire à une ennemie opiniâtre que les frais & les difficultés ne pouvoient rebuter. Anne sacrifia courageusement trente-deux mille livres pour les frais de cette procédure. Après avoir épuisé tous les délais, le maréchal fut enfin forcé de se défendre: le premier avantage qu'il avoit remporté sur ses dénonciateurs, les avoit déjà rendus beaucoup plus circonspects: Pierre de Pontbriant, dans un second interrogatoire, adoucit, changea ou rétracta plusieurs articles de sa première déposition. Lorsqu'il fallut être confronté avec l'accusé, il pria les commissaires d'exiger du maréchal qu'il lui épargnât des injures, que sa qualité de gentilhomme ne lui permettroit pas de souffrir patiemment. Le maréchal le promit, mais il tint mal sa parole. Car dès qu'il eut entendu la déposition où il étoit taxé d'avoir tenu des propos téméraires & insolents sur le compte de la reine, il déclara que *Pontbriant avoit fausement & mauvaisement menti dans tout ce qu'il avançoit*; & quelque remontrance que lui fissent les commissaires pour l'engager à se servir d'expressions plus honnêtes, il n'y voulut rien changer, ajoutant avec emportement que Pontbriant ne méritoit pas d'être mieux traité; *que c'étoit un franc hypocrite, un diseur de patenôtres, qu'il en disoit plus qu'un cordelier, & qu'il avoit voulu lui donner un tour du cordon.*

La confrontation avec la comtesse d'Angoulême se fit au château d'Amboise dans cette même chambre où ils s'étoient si souvent entretenus de leurs communs intérêts: lorsqu'on leur demanda, suivant l'usage, s'il n'y avoit point entr'eux quelque cause de haine, la comtesse répondit sans balancer, qu'elle avoit toujours été amie du maréchal. Celui-ci, n'osant plus parler si affir-

mativement, & craignent cependant d'irriter encore davantage la comtesse s'il alléguoit les motifs secrets qu'il avoit de récuser son témoignage, se contenta de déclarer que *s'il avoit toujours servi Dieu comme il avoit servi madame, il n'auroit pas grand compte à rendre à sa mort.* Il nia, mais en termes respectueux, une partie des faits contenus dans les dépositions de la comtesse; donna une interprétation favorable à ceux qu'il ne pouvoit nier. Ainsi lorsque la comtesse déclara qu'elle lui avoit entendu dire plusieurs fois que la reine ne pouvoit le souffrir, mais qu'il ne s'en mettoit pas en peine, & qu'il ne la craignoit pas, il répondit qu'il *ne se souvenoit point d'avoir jamais proféré ces paroles; qu'en cas qu'elles lui fussent échappées, il auroit très-mal dit, & qu'il ne voudroit pas les avoir dites de la moindre gentille femme du royaume.* Sur d'autres discours semblables qu'on lui objectoit il déclara qu'il étoit très-possible que dans la conversation il lui fût échappé quelques paroles qu'on auroit mal interprétées; qu'il les avoit parfaitement oubliées, parce qu'il ne s'étoit point attendu qu'on s'avisât jamais d'ériger des propos de conversation en crimes de lèse-majesté. Comme malgré ses soumissions & ses excuses la comtesse persistoit à le charger, il se crut obligé de la récuser comme son ennemie, & d'articuler les faits qui lui avoient attiré sa haine, & dont elle vouloit apparemment se venger.

Le sire d'Albret, qui rougissoit sans doute de son procédé, auroit bien voulu s'épargner la honte d'une confrontation: les commissaires le suivirent long-temps sans pouvoir parvenir à le joindre: après leur avoir enfin promis qu'il se rendroit à Amboise, ensuite à Chartres, il manqua successivement à ces deux assignations, & s'enferma dans son château de Dreux, entouré de médecins, permettant toutefois aux commissaires de venir l'y trouver, & d'y amener le maréchal s'ils le jugeoient à propos. Quelque ascendant qu'eût déjà pris l'autorité royale, il restoit encore bien des usages du gouvernement féodal. Les grands cantonnés dans leurs

Ann. 1504.

châteaux où ils entretenoient des garnisons, ne se visitoient guere, lors même qu'ils paroissent le plus unis, sans prendre de part & d'autres des précautions. Le maréchal ne crut pas que la sauvegarde du roi, la présence de ses commissaires, le garantissent assez pour se mettre à la merci d'un homme qu'il devoit regarder comme son ennemi. D'un autre côté les médecins afflueroient qu'on ne pouvoit transporter le sire d'Albret de son appartement sans mettre sa vie en danger. Il falloit trouver un expédient pour se tirer de cet embarras : le maréchal le suggéra. Le château de Dreux avoit une porte sur la campagne par laquelle on pouvoit entrer sans être obligé de traverser la ville. Il demanda qu'on lui livrât cette porte, & que les commissaires s'assurassent qu'Albret ne garderoit dans le château que le même nombre de gentilshommes armés dont il se feroit escorter de son côté. La confrontation se fit avec plus de tranquillité qu'on n'avoit cru : Albret persista dans ses dépositions, Gie le récusa comme son ennemi ; il prouva bien qu'ils avoient été long-temps brouillés ; mais il se garda bien de dire que depuis quelques années ils s'étoient réconciliés.

Lorsque la procédure fut instruite la reine obtint qu'on renvoyât le jugement au parlement de Toulouse, non point comme l'ont avancé nos historiens, parce que ce tribunal avoit la réputation d'être le plus sévère du royaume ; mais parce qu'étant en pays de droit écrit, il devoit conformer son jugement aux loix Romaines plus précises sur la nature du crime qu'on imputoit au maréchal que nos coutumes & les ordonnances de nos rois. Ce parlement étoit peu nombreux, & comprenoit autant de juges ecclésiastiques que de laïcs. Comme les premiers ne pouvoient opiner dans une affaire criminelle, le roi nomma pour les remplacer Christophe de Carmonne, président au parlement de Paris, Jean de Salva, président au parlement de Rouen, Jean Nicolai, & Antoine Duprat, maîtres des requêtes, le juge-mage de Carcassonne, & cinq ou six conseillers

feillers du grand-conseil. Les accusations contre le maréchal se réduisoient en dernière analyse à des imprudences qui ne pouvoient former un corps de délit : on l'accusoit d'avoir révélé que le roi avoit un flux de sang qui le conduiroit dans peu au tombeau , d'avoir pris des mesures pour empêcher , lorsque ce malheur arriveroit , qu'Anne & la princesse sa fille ne se retirassent en Bretagne ; de s'être imprudemment vanté que la reine ne l'aimoit pas , mais qu'il s'en soucioit fort peu ; d'avoir secoué la tête lorsqu'on disoit du bien de cette princesse ; d'avoir dit que le roi lui parloit d'une façon , lorsque la reine étoit présente , & d'une autre façon lorsqu'ils se trouvoient seuls ; d'avoir connivé au brigandage de ses hommes d'armes en ne les punissant point , & en prenant soin de les soustraire à la justice ordinaire ; de s'être emparé à main armée de la terre de Maillé au préjudice des héritiers naturels , & d'avoir fait maltraiter les officiers de justice qui venoient pour l'en déposséder ; d'avoir tiré du château Trompette quinze mortes-payes entretenues des deniers publics , pour les établir dans son château de Fronsac , qu'il auroit dû garder à ses frais. Ces trois derniers faits , étrangers à la procédure , & sur lesquels le maréchal se défendit faiblement , autorisèrent l'arrêt de sa condamnation. La cour , par son arrêt du 9 février ( 1505 ) le condamna , non pour crime de lèse-majesté , mais *pour réparation de quelques excès & défauts , & pour certaines causes & considérations* , à perdre l'état & le titre de gouverneur du comte d'Angoulême , les gouvernements d'Amboise & d'Angers , sa compagnie de cent lances ; à être privé pendant cinq ans de toutes fonctions de son office de maréchal de France ; à se tenir pendant ce terme éloigné de la cour , au moins de dix lieues ; à restituer au trésor royal la solde de quinze mortes-payes qu'il avoit établies de son autorité privée dans le château de Fronsac. Content d'en être quitte à si bon marché , il se retira dans sa superbe maison du Verger où il vécut dans l'opulence.

---

Ann. 1504.



Ann. 1504.

Recherche des  
trésoriers &  
munitionnai-  
res de l'armée.

Auton.  
Manusc. de  
Fontanieu.

La place qu'il tenoit dans le conseil fut remplie par l'amiral de Graville qui s'en étoit absenté depuis quelques années. Voulant signaler son retour par une action d'éclat, il proposa de faire saisir les trésoriers & les munitionnaires qu'on accusoit d'avoir fait périr l'armée employée à l'expédition de Naples; d'examiner leurs comptes, & de punir avec la dernière rigueur ceux qui demeureroient convaincus de malversation. Pendant qu'on cherchoit les moyens de se mettre au fait de leurs manœuvres, un des plus coupables & des moins accrédités apporta aux commissaires les sommes qu'il avoit injustement acquises, & offrit de dévoiler ses associés si l'on vouloit lui faire grace de la vie. Le bruit s'en répandit; tous allèrent se cacher: on les tira de leurs asyles; on instruisit leur procès. Herouet & Duplessis Corcou furent condamnés à la potence; les autres furent exposés sur un échafaud avec des mitres de papier, & promenés dans cet équipage dans les rues de Blois: on les condamna tous à de fortes amendes, dont on fit des pensions aux seigneurs de la faction Angevine réfugiés en France. Ils étoient en petit nombre; car Gonsalve, comme nous l'avons vu, avoit fait retenir dans les fers ceux qui étoient tombés au pouvoir des Espagnols. Les autres étoient allés grossir la troupe de Louis d'Ars qui combattoit encore dans le Pouille.

Conduite de  
Louis d'Ars  
dans la Pouil-  
le.

Auton.  
Guiccardin.  
Brantome.

Cet illustre guerrier vengeoit alors la gloire de la nation & faisoit confesser aux Espagnols, que si la France eût eu un grand nombre de pareils capitaines, elle n'eût point essuyé les revers qui venoient de l'affliger. Après la bataille de Cérignoles qui s'étoit donnée contre son avis, il s'étoit retiré à Venouse avec une troupe de guerriers, tandis qu'Alegre conduisoit le reste de l'armée à Gaète. Profitant de la bonne volonté des habitants & de l'éloignement des Espagnols, il se fortifia dans ce poste, y établit ses magasins, mettant à contribution tout le pays des environs: l'ordre qu'il établit dans sa troupe, l'abondance dont il faisoit jouir les habitants de Venouse, engagerent plusieurs places voisines à se don-

ner à lui : un grand nombre de seigneurs Napolitains venoient journellement se ranger sous ses étendards, & lui amenoient des recrues qu'il prenoit soin de discipliner. Gonsalve, envoya successivement contre lui deux ou trois de ses meilleurs officiers qui furent battus en détail : Louis d'Ars divisant sa troupe en plusieurs pelotons, disparoissoit à la vue de l'ennemi ; puis se montrant tout-à-coup, il fendoit sur sa proie, enlevait les bagages, ou quelques corps détachés, lorsqu'on s'imaginait qu'il étoit éloigné de plus de dix lieues. Il tenoit trois ou quatre places fortes dans la Pouille, & avoit réduit les Espagnols à n'oser presque plus sortir de leurs garnisons, lorsqu'on lui apporta la capitulation de Gaète, en le sommant de déclarer s'il vouloit y accéder : il rejeta cette faveur avec dédain, & quoiqu'il n'eût aucune espérance de tenir long-temps avec une poignée de monde contre une armée disciplinée & nombreuse, prête à venir l'assaillir, il résolut & sut persuader à sa troupe de périr les armes à la main, plutôt que de subir la loi du vainqueur. Gonsalve étant tombé malade au moment qu'il marchoit pour le réduire, donna cette commission à l'Alviane, le plus grand général qu'eût alors l'Italie, lui permettant de choisir lui-même les troupes & toute l'artillerie dont il croiroit avoir besoin. L'Alviane ne tarda pas à connoître à quel ennemi il avoit affaire : après quelques escarmouches où les François furent toujours vainqueurs, il abandonna le projet d'assiéger Venouse, & se réduisit à resserrer les courses des François par des campemens bien pris. Louis d'Ars dépêcha un courier en France : en rendant compte au roi de l'état de sa troupe, il promit de tenir encore six mois contre toutes les forces de l'Espagne. C'étoit plus de temps qu'il n'en falloit si le roi eût eu dessein d'envoyer une nouvelle armée dans le royaume de Naples ; mais il commençoit à se dégoûter de cette funeste conquête : ne voulant pas laisser périr de si braves gens, il manda promptement au capitaine de les retirer du royaume de Naples, aux conditions les moins honteuses.

Ann. 1504.

Ann. 1504.

ses qu'il pourroit obtenir. Louis d'Ars n'en voulut aucune : rassemblant sa troupe & permettant à tous ceux des Napolitains qui consentiroient à s'expatrier, de se joindre aux François, il sortit de Venouse en ordre de bataille, marchant à petites journées, tirant des contributions sur tous les lieux de son passage. Il traversa de cette manière la plus grande partie du royaume, sans que les Espagnols osassent s'opposer à sa marche. Il tint la même conduite sur les terres de l'église : Jules, plus guerrier que pontife, eut la curiosité de connoître un homme si extraordinaire : il l'attira dans Rome, & mit tout en usage pour se l'attacher ; mais le trouvant aussi fidele que brave, il le renvoya chargé de présents. Après s'être fait jour au travers de l'Italie, Louis d'Ars vint en France, & conduisit sa troupe à Blois, où se tenoit la cour : le roi & la reine allèrent à sa rencontre, distribuerent des récompenses aux officiers & aux soldats, laissant au général le choix de celle qui lui feroit plus de plaisir. C'est dans cette rencontre que Louis d'Ars se surpassa lui-même. Il n'avoit aucun motif d'aimer Yves d'Alegre, on voit du moins qu'ils avoient presque toujours été d'avis contraire pendant la guerre de Naples ; cependant Louis d'Ars vantant au roi la bravoure, la fidélité & les talents de ce général, demanda pour toute grace le rappel d'un homme qui pouvoit encore rendre des services importants à la patrie. Alegre fut rappelé & rétabli dans toutes ses charges.

Négociation  
artificieuse de  
Ferdinand le  
Catholique.

Lettres de  
Louis XII &  
du cardinal  
d'Amboise.

P. Martir,  
de Angler.

Manusc. de  
Bethune.

Quoique depuis la retraite de Louis d'Ars, tout pliât sous le joug des Espagnols dans le royaume de Naples, Ferdinand le Catholique trembloit encore que cette conquête ne lui échappât : il connoissoit les droits de Louis XII, il voyoit à la cour de ce prince Frédéric avec ses deux fils, la noblesse Angevine qui avoit mieux aimé s'expatrier que de manquer à ses engagements, & qui conjuroit le monarque François de renvoyer une nouvelle armée dans ce royaume. La conjoncture paroïssoit favorable, Les soldats Espagnol qui

ne recevoient point d'argent , s'étoient soulevés contre leur général ; ils venoient de saccager en pleine paix & contre la foi publique la ville de Capoue ; ils pilloient & rançonnoient les malheureux Napolitains : si Louis, instruit par les revers & renonçant à garder par lui-même une conquête trop difficile, écoutoit les propositions que lui avoit faites autrefois l'infortuné Frédéric ; si content du tribut & des places de sûreté qu'il lui avoit offertes , il se bornoit à montrer aux Napolitains opprimés ce prince si digne de leur amour , accompagné de cette foule de noblesse qui partageoit sa disgrâce , & soutenu d'une nouvelle armée de François , il ne paroïssoit pas douteux que les villes ne se soulevassent , que tous les Napolitains ne courussent aux armes & ne se vengeassent cruellement de leurs oppresseurs. Agité de ces craintes , Ferdinand chercha le moyen d'enlever cette dernière ressource à son rival. Dans le traité qui suivit la levée du siège de Salces , il s'étoit réservé le droit d'envoyer des ministres ou des ambassadeurs en France ; il en fit usage , & avec la permission du roi , il en adressa deux à Frédéric. Ils lui remontrèrent que le roi leur maître n'ayant jamais eu à se plaindre de lui , ne s'étoit prêté qu'avec une extrême répugnance au projet de le renverser d'un trône qui lui appartenait à si juste titre ; qu'il l'y avoit maintenu aussi long-temps que la fortune l'avoit permis ; que voyant les François opiniâtrés à le perdre , & n'ayant plus d'autre moyen d'éloigner ces dangereux voisins des rivages de la Sicile , il avoit feint pour un temps de se prêter à leur injustice , & avoit paru agir en ennemi ; mais que depuis que le ciel avoit favorisé ses armes , il n'avoit plus aucun motif de se contraindre ; qu'il étoit disposé à réparer le scandale que sa conduite apparente avoit pu donner à ceux qui ne pouvoient lire au fond de son cœur , & à lui restituer un trône qu'il avoit hérité de ses pères ; qu'il ne mettoit à cet acte de justice que deux conditions : la première , que Frédéric obtiendrait du roi de France un semblable défistement des prétentions qu'il

---

Ann. 1504.*Amelot de la  
Houssaie.  
Traité de  
paix.*

Ann. 1504.

conservoit sur cette couronne; la seconde qu'il consentoit au mariage de son fils aîné, avec la princesse Jeanne, niece de leurs majestés Catholiques, & déjà veuve du jeune Ferdinand. Frédéric n'apperçut point le piège qu'on lui tendoit; il fit agir tous les amis à la cour de France & sur-tout Anne de Bretagne pour obtenir le consentement du roi. Louis, tout crédule qu'il étoit, démêla mieux la ruse de son ennemi: feignant de se prêter à cet arrangement, il accorda une audience publique aux ministres Espagnols: après les avoir entendus, il leur reprocha en des termes durs & peu ménagés les mensonges & les parjures de leur maître, qui osoit encore se parer du titre de Roi Catholique: il les chassa honteusement de sa cour, & leur assigna un terme assez court pour sortir de toute l'étendue de ses Etats. Lorsqu'à leur retour, les ambassadeurs rendant compte à Ferdinand de la manière dont ils avoient été traités, lui eurent dit que Louis se plaignoit qu'il l'eût trompé deux fois: *deux fois*, reprit-il, *pardieu, il en a bien menti l'ivrogne; je l'ai trompé plus de dix*. L'infortuné Frédéric qu'il avoit trompé bien plus cruellement encore, mourut quelque temps après, toujours persuadé qu'il n'avoit tenu qu'au roi de France qu'il ne fût rétabli; mais n'osant cependant se plaindre d'un monarque généreux, qui depuis qu'il ne possédoit plus rien dans le royaume de Naples, regardoit les engagements qu'il avoit pris avec lui comme une dette sacrée, & qui dans les besoins les plus urgents de l'Etat, vouloit qu'on lui payât ses pensions sans aucune espece de réserve ni de délai. La veuve qu'il laissoit en France fut moins crédule que lui, & dans une pareille rencontre, elle fut démêler, comme nous le verrons, où tendoient les vues secretes de Ferdinand.

Intérêts de  
différentes  
cours.

Guiccardin.  
Belcarius.  
Belleforest.

Louis chercha bientôt à tirer avantage de la fausse démarche que venoit de faire son ennemi: il craignoit que l'empereur & le roi d'Espagne n'unissent leurs armes pour le dépouiller encore du Milanès. Le projet en étoit formé, & mille indices sembloient annoncer

qu'on ne tarderoit pas à l'exécuter: déjà Gonsalve intriguoit dans les cours d'Italie, & s'affuroit des alliés dans le voisinage des François; il venoit de recevoir les Pisans sous la protection & la sauve-garde du roi d'Espagne, s'engageant à les défendre envers & contre tous: Pandolfe Petrucci engagea pareillement les Siennois, qu'aucun ennemi ne menaçoit, à recourir à la même protection. Le pape, brouillé ouvertement avec les Vénitiens qui refusoient de lui rendre Faenza & Rimini, & ne se sentant pas assez fort par lui-même pour les forcer à cette restitution, appelloit tout à la fois en Italie l'empereur & le roi de France. L'empereur qui ne cherchoit qu'un prétexte pour entrer dans le Milanès, avoit pris en main la cause du pontife: il assembloit de fréquentes dietes, ou déclamant en liberté contre l'ambition des François qui n'aspiroient à rien moins qu'à usurper tous les droits de l'empire en Italie, il s'efforçoit d'animer contr'eux tous les membres du corps germanique: il venoit de mettre au ban de l'empire le duc de Ferrare, les marquis de Montferrat & de Mantoue, les républiques de Gènes & de Florence, le prince de Carpi & les autres alliés que la France avoit au-delà des Monts. Il paroissoit donc important de désarmer la colère de l'empereur, de tâcher du-moins de le détacher de Ferdinand. Personne ne pouvoit mieux y réussir que l'archiduc, son fils & son héritier. Si ce prince étoit innocent, comme on aimoit à se le persuader, de la fourberie pratiquée par son beau-pere pour arrêter les préparatifs de Louis, il devoit être indigné du danger où il l'avoit exposé, & de l'affront qu'il lui avoit fait essuyer: en eût-il été complice, il ne pouvoit manquer d'être offensé que Ferdinand, après l'avoir trompé par de belles espérances, cherchât à le dépouiller d'un bien dont il devoit hériter, & préférât à ses enfants la postérité d'un bâtard de la maison d'Aragon. Louis ayant fait dresser un procès verbal en bonne forme de ce qui s'étoit passé dans la dernière audience qu'il avoit accordée aux ambassadeurs Espagnols, ne manqua pas de

Ann. 1504.

*Heuter. rer.  
Austriac.  
Lettres de  
Louis XII.*

---

Ann. 1504.

l'envoyer à l'archiduc, le priant de considérer sérieusement, & de faire considérer à l'empereur son pere, si son alliance, le mariage de sa fille, aux conditions arrêtées par le traité de Lion auquel il ne prétendoit rien changer, ne valoient pas bien les discours artificieux, les promesses trompeuses dont les repailloit Ferdinand. Comme il s'agissoit de gagner l'empereur, & que le seul moyen d'y parvenir étoit de lui présenter une entreprise facile qui le dédommageât amplement des avantages qu'il pouvoit se promettre de son expédition dans le duché de Milan, les mêmes ambassadeurs furent chargés de proposer une ligue offensive entre le pape, l'empereur & le roi de France, contre les Vénitiens qu'on dépouilleroit aisément de toutes les usurpations qu'ils avoient faites en différents temps sur les États de l'Eglise, la maison d'Autriche, l'Empire & le duché de Milan. Cette négociation réussit, non par les moyens qu'avoit imaginés le conseil de France, & que l'empereur regardoit comme un leurre; mais parce qu'il étoit de son intérêt d'enchaîner les François par des traités, tandis qu'il abattroit deux princes leurs alliés, dont les forces & l'activité lui donnoient de l'ombrage. Le premier étoit l'électeur Palatin, prince puissant par lui-même, étroitement uni avec la France & à portée d'en tirer des secours: il venoit de se brouiller avec l'empereur à l'occasion suivante. George, duc de Basse-Baviere, n'ayant qu'une fille, l'avoit mariée au second fils de l'électeur Palatin, & avoit laissé par testament son duché & tous ses biens à son gendre & à sa fille. Albert, duc de Haute-Baviere & plus proche héritier en ligne masculine, attaqua la validité du testament, prétendant que George n'avoit pu disposer de ses fiefs: l'empereur jugea en faveur d'Albert; mais l'électeur Palatin avoit déjà mis son fils en possession de l'héritage contesté; & comptant sur les secours de la France, il prétendoit l'y maintenir à main armée. Le second prince que Maximilien se proposoit de ruiner étoit Charles d'Egmond, duc de Gueldres & comte de Zutphen,

fils

fils d'Adolfe *le dénaturé*, & neveu par sa mere des ducs de Bourbon. Maximilien, qui n'étant encore que souverain des Pays-Bas, avoit reçu de l'empereur Frédéric son pere, l'investiture de ces États, désiroit de la transférer à l'archiduc son fils. Ils cherchoient donc depuis long-temps l'un & l'autre à profiter des embarras de la France pour tomber sur son foible & malheureux allié. Tels étoient les motifs secrets qui obligerent alors Maximilien à dissimuler la haine invétérée qu'il nourrissoit contre les François, & à promettre au roi l'investiture du duché de Milan. Quant au mariage de Claude, héritière présomptive de Bretagne, de Blois & de Milan, avec le duc de Luxembourg, son petit-fils, il n'y comptoit pas, à moins que le roi n'eût un fils d'Anne de Bretagne, auquel cas la princesse perdoit tous ses droits, & n'étoit plus qu'un parti ordinaire.

Ann. 1504.

Les ministres de l'empereur, de l'archiduc & du pape, s'étant rendus à Blois, y conclurent un traité si inégal, que la France n'auroit pas dû l'accepter, quand bien même, après avoir perdu ses armées, elle eût vu l'ennemi aux portes de la capitale. Il fut rédigé en trois actes. Dans le premier, on stipuloit qu'il y auroit une alliance étroite & durable entre l'empereur, le roi de France & l'archiduc; qu'ils n'auroient qu'un même desir, une même volonté, & qu'ils ne seroient en quelque sorte qu'une seule ame en trois corps: qu'en conséquence ils se garantiroient leurs possessions respectives en quelque lieu qu'elles fussent situées: que l'empereur, à la priere du roi de France, annulleroit le ban prononcé contre le duc de Ferrare, les marquis de Montferrat & de Mantoue, les républiques de Gènes & de Florence, le prince de Carpi; mais à condition qu'ils reconnoîtroient humblement à l'avenir leur dépendance du saint empire, & qu'ils seroient soumis & obéissans à l'empereur: que le roi de France ne se mêleroit en aucune maniere des affaires des membres de l'empire, tant en Allemagne qu'en Italie; qu'il ne donneroit ni aide ni conseil aux princes, ou autres vassaux que l'em-

Traité de Blois.

Recueil des traités.



---

---

Ann. 1504.

pereur auroit déclarés rebelles : que l'empereur donneroit dans trois mois au roi très-chrétien, l'investiture du duché de Milan, tant pour lui que pour les hoirs mâles procréés en légitime mariage, & au défaut de mâles pour madame Claude & Charles de Luxembourg son futur époux, de maniere que cette investiture fût énoncée pour tous les deux conjointement & par *indivis* ; & si l'un ou l'autre des deux futurs époux venoit à mourir avant la consommation du mariage, pour celui ou celle de ses sœurs ou freres qui lui seroit subrogé : que le roi paieroit en recevant cette investiture deux cent mille livres, & enverroit tous les ans à Noel une paire d'éperons dorés à l'empereur ; mais à condition que si le roi venoit à décéder sans aucune postérité mâle ou femelle, & que l'empereur refusât de transférer la même investiture au successeur de ce prince sur le trône de France, il seroit tenu de rendre les deux cent mille livres qu'il auroit reçues : que le roi, en considération de l'empereur, & après avoir reçu l'investiture du duché de Milan, accorderoit aux enfants de Ludovic Sforce des terres en France, & un revenu suffisant pour y vivre dans la splendeur ; qu'il pardonneroit aux bannis de Milan, & les rétablirait dans leurs anciennes possessions, pourvu qu'ils lui prêtassent serment de fidélité : que les électeurs, princes & autres membres de l'empire seroient nommés conservateurs du traité & s'obligeroient d'en garantir l'exécution. On réservoir aux rois de Castille & d'Aragon la liberté d'y accéder en accomplissant de point en point ce qui avoit été arrêté en leur nom par l'archiduc, touchant le partage du royaume de Naples.

Le second acte contenoit une ratification solennelle de l'engagement déjà contracté entre Claude de France & le duc de Luxembourg. Pour en assurer l'exécution, le roi consentoit qu'Engilbert de Cleves, comte de Nevers & gouverneur du duché de Bourgogne, donnât son scellé à l'archiduc, & jurât sur les évangiles que si le roi venoit à mourir sans enfants mâles, il remettrait

sur-le-champ, entre les mains du duc de Luxembourg ou de l'archiduc Philippe, toutes les places & les forteresses du duché de Bourgogne, pour en jouir & les posséder par forme de nantissement au profit de madame Claude, sa future épouse: que les comtes de Vendosme & de Dunois, qui possédoient de grandes terres dans les Pays-Bas, se rendissent garants du serment d'Engilbert de Cleves & se soumissent à perdre leurs héritages en cas de contravention de la part de la France. On prenoit de plus grandes précautions encore par rapport aux duchés de Bretagne & de Milan, aux comtés d'Ast & de Blois qui devoient être la dot de la princesse. Non-seulement les gouverneurs-généraux de ces provinces, mais tous les capitaines & jusqu'aux simples lieutenants, durent prêter serment, qu'incontinent après la célébration du mariage, ou même auparavant, & s'il ne tenoit ni à l'archiduc ni à son fils qu'il ne fût consommé, ils remettroient les provinces, places, ou forteresses dont ils auroient la garde, à madame Claude qui en étoit la seule & légitime héritière. On ajouta que si le mariage venoit à se rompre par le défaut de consentement de la part du roi, de la reine ou de madame Claude, la France perdrait tous ses droits sur les duchés de Bourgogne & de Milan qui seroient censés dès ce moment dévolus à Charles, duc de Luxembourg. Si au contraire, la rupture venoit de la part de l'empereur, de l'archiduc-Philippe ou de Charles de Luxembourg, que dès ce moment ils céderoient à la France, à titre de réparation ou de dédommagement, le comté d'Artois, le Charolois, les seigneuries de Noyers & de Castelchinon. Enfin Louis, pour mieux prouver à l'archiduc le cas qu'il faisoit de son alliance, lui céda, & à Charles de Luxembourg, son fils, pendant leur vie seulement, & sans tirer à conséquence, les octrois & dons gratuits du comté d'Artois, de la même manière qu'en avoient ci-devant joui Philippe le Bon & Charles le Téméraire, se réservant seulement sur ce comté

Ann. 1504.

les cas royaux, les régales & autres droits annexés à la couronne.

Le troisieme acte contenoit une ligue offensive contre la république de Venise, entre le pape, l'empereur & le roi de France, & un traité de partage de presque tous les pays que cette république possédoit en terre ferme. Le pape, au nom duquel se faisoit cette guerre, s'engagea d'excommunier, lorsqu'il en seroit temps, le doge & le sénat de Venise, en déclarant leurs sujets déliés du serment de fidélité; ensuite les deux souverains durent entrer chacun de leur côté sur les terres de la république, s'emparer à main armée des places sur lesquelles ils avoient des droits; & comme si l'union de ces trois grandes puissances n'eût pas suffi pour écraser un si foible ennemi, on se proposa d'y associer encore le roi de Hongrie, le duc de Ferrare, le marquis de Mantoue, la république de Florence, qui avoient également des terres à répéter sur les Vénitiens. Au reste, il paroît, par la précaution qu'on prit de stipuler dans ce traité, que dès qu'une des parties contractantes manqueroit en quelque chose à ses engagements, le traité n'obligeroit plus les deux autres, & seroit dès lors regardé comme non avenu: il paroît, dis-je, qu'on ne songeoit point encore à détruire les Vénitiens; mais simplement à les effrayer & à les forcer de donner quelque satisfaction au pape. L'empereur, occupé d'une expédition qui le touchoit de plus près, & voulant apparemment se faire auprès des Vénitiens un mérite de sa modération, leur donna secrètement avis de tout ce qui venoit de se passer, les exhortant vivement à se réconcilier avec le pape, par la restitution de Faenza & de Rimini, ou si cette condition leur paroissoit trop dure, à le choisir pour arbitre de leur différent. Les Vénitiens étoient trop habiles pour accepter une pareille médiation: ils remercièrent humblement l'empereur, & traitèrent directement avec le pape. Les demandes de Jules furent énormes, tant qu'il espéra de voir arriver les

Allemands & les François à son secours ; dès qu'il vit qu'il n'y falloit plus compter , il transigea aux conditions que lui offroient les Vénitiens : ils lui céderent des terres fertiles & d'un grand revenu dans la Romagne ; & à ce prix il suspendit les foudres de l'Eglise dont il étoit prêt de les frapper , & promit verbalement de ne plus les inquiéter sur la possession de Faenza & de Rimini ; mais il ne tarda pas à se rétracter de cet engagement.

Ann. 1504.

L'empereur ne perdoit point de temps : après avoir mis l'électeur Palatin au ban de l'empire , & avoir suscité contre lui tous les princes voisins , par l'espérance qu'il leur donna de les enrichir des dépouilles du rebelle , il forma deux grandes armées , avec lesquelles il réduisit en peu de jours la plus grande partie du Palatinat. L'électeur , battu de tous côtés , fut réduit à subir la loi du vainqueur. Maximilien le força d'abandonner au duc de Bavière , au landgrave de Hesse , & au duc de Wirtemberg , les places dont ils s'étoient emparés ; il garda pour lui-même la ville de Haguenau & toute la préfecture d'Alsace que la maison Palatine tenoit par engagement , & qui fut réunie à la couronne impériale.

L'archiduc Philippe ayant fait de son côté des préparatifs , entra brusquement dans les Etats du duc de Gueldres & y fit d'abord de rapides progrès : mais comme il n'avoit pas une armée aussi nombreuse que celle de l'empereur , & qu'il avoit affaire à un ennemi plus guerrier que l'électeur palatin , il ne put en aussi peu de temps terminer sa conquête.

La France voyoit avec douleur opprimer ses alliés sans faire aucun mouvement pour les secourir , sans même oser se plaindre , de peur de perdre encore le seul avantage qu'elle s'étoit promis du dernier traité. Les trois mois que l'empereur s'étoit réservés pour donner l'investiture du duché de Milan étoient écoulés : cependant il disputoit toujours sur les conditions , il demandoit des sûretés , & tâchoit de traîner l'affaire en

Ann. 1505.

Première investiture du duché de Milan.

*Saint-Gelais.*

*Belcarius.*

*Manuf. de Fontanieu.*

Ann. 1505.

longueur, jusqu'à ce que l'archiduc, son fils, eût achevé la conquête de la Gueldre: voyant enfin que la patience des François étoit épuisée, & que le roi lui-même ne pourroit bientôt plus empêcher les sujet de voler à la défense du malheureux Egmond, il convoqua une diete dans la ville de Haguenaou où le cardinal d'Amboise au nom & comme fondé de procuration de Louis XII, lui fit publiquement hommage pour le duché de Milan, le comté de Pavie & la seigneurie de Gênes, & reçut enfin ces lettres d'investiture si longtemps attendues & si ardemment desirées. L'archiduc Philippe qui s'étoit rendu de son côté à cette même assemblée, y rendit pareillement hommage à l'empereur, son pere, pour le duché de Gueldre & le comté de Zutphen: il fut solennellement investi de ces deux Etats, & emmena avec lui un corps considérable de cavalerie, commandé par Rodolfe d'Anhalt, pour terminer cette importante conquête avant que Louis, qui n'avoit plus les mêmes raisons de ménager l'empereur, pût y mettre obstacle.

Maladie dan-  
gerouse du roi.

Saint Gelais.  
Auton.  
Seiffel.  
Belcarius.

Il n'étoit pas alors en état d'y songer. Le temps qu'il avoit choisi pour effacer, par des fêtes & des réjouissances publiques, les fâcheuses impressions que quelques dépositions du maréchal de Gié avoient laissées dans le cœur de la reine, fut celui où l'on trembla pour ses jours. Anne de Bretagne, par un bonheur dont on ne se rappelloit point d'exemple, avoit été deux fois reine de France: elle avoit été couronnée la première fois, & avoit fait son entrée publique dans Paris, immédiatement après la célébration de son mariage avec Charles VIII. Depuis qu'elle avoit épousé Louis XII, elle avoit vécu dans la Touraine ou le Blaisois: elle avoit suivi son mari à Lion, en Bourgogne & dans la plupart de ses voyages; mais elle ne s'étoit point encore montrée à Paris. Louis ordonna la cérémonie du nouveau couronnement de la reine, & n'oublia rien pour la rendre une des plus brillantes & des plus magnifiques que l'on eût encore vues. A peine les fêtes étoient-

elles commencées qu'il se sentit pesant & accablé. Les médecins, attribuant cette indisposition à l'air épais de la capitale, lui conseillèrent de retourner promptement à Blois. Il eut encore assez de forces pour s'y rendre ; mais dès le lendemain la même maladie qu'il avoit eue l'année précédente se renouvela avec des symptômes plus effrayants. Anne de Bretagne, fondant en larmes & attachée jour & nuit au chevet de son lit, ne vouloit point confier à d'autres le soin de le servir : il fallut employer la violence pour l'arracher de sa chambre : on en défendit l'entrée à tout le monde à la réserve du comte de Dunois, de Louis de la Trémouille, grand chambellan, de Florimond de Robertet & de l'évêque de Périgueux, grand aumônier. La nouvelle du danger qui menaçoit les jours du roi se répandit bientôt dans toute la France, & la remplit de gémissements, de larmes & de terreur. Le peuple qui goûtoit les fruits d'une administration sage, équitable & modérée, qui ne redoutoit plus ni le pillage des gens de guerre ni les extorsions des receveurs des deniers publics, avoit pour l'auteur de tant de biens, un amour qui tenoit de l'adoration : il le regardoit moins comme un mortel bien-faisant que comme un génie tutélaire. Cependant dans quelles affreuses circonstances alloit-il être enlevé à la nation ! Les scellés étoient donnés, les gouverneurs & les capitaines de la Bourgogne, de la Bretagne, du duché de Milan, étoient tenus par leurs serments de remettre ces vastes provinces entre les mains d'un voisin dangereux, d'introduire une domination étrangère dans le cœur de l'Etat. On avoit espéré que le ciel préserveroit la France de ce malheur en lui accordant un dauphin, ou qu'un roi si bon & si juste romproit à la première occasion un engagement si préjudiciable à ses fideles sujets : car à quels malheurs ne devoit-on pas s'attendre si ce mariage s'accomplissoit ; & après les funestes précautions qu'on venoit de prendre, qui pourroit empêcher qu'il ne s'accomplît ? Le peuple avoit abandonné ses travaux ; les femmes, les enfants, les

---

Ann. 1505.

Ann. 1505.

vicillards passaient les journées entières & la plus grande partie des nuits dans les églises, ou suivoient pieds nus & les cheveux épars les processions qui se faisoient dans toutes les paroisses, mêlant des cris de douleur aux prières que les ministres des autels adressoient au ciel pour la santé du roi : les hommes s'attroupoient de toutes les parties du royaume pour accourir à Blois, & apprendre plus promptement ce qu'ils avoient à espérer ou à craindre. Louis dans les intervalles lucides que lui laissoit la maladie, se reprochoit son imprudence, plaignoit son peuple & versoit des larmes. Le cardinal d'Amboise revenoit de Haguenau, rapportant cette fatale investiture qu'il n'osoit plus montrer. Instruit des nouvelles dispositions du roi, il ne balançoit point à l'y confirmer ; il lui déclara que tous les engagements qu'il pouvoit avoir pris avec la maison d'Autriche étoient nuls, parce qu'il n'avoit pu, sans le consentement de la nation, disposer d'une portion si considérable du royaume ; & afin qu'il ne lui restât aucun scrupule sur les serments qu'il avoit prêtés, il l'en délia en qualité de légat du saint-siège, & en vertu des pouvoirs qu'il avoit reçus du pape dont il représentoit la personne. En rompant des nœuds si mal assortis, il falloit promptement assurer à la princesse un autre époux : le choix n'étoit pas douteux, il regardoit uniquement François d'Angoulême, héritier présomptif de la couronne. Toute la difficulté consistoit à obtenir le consentement de la reine, qui haïssoit mortellement la mere du jeune prince. Le cardinal se chargea de cette commission : il lui représenta si fortement ses devoirs en qualité de souveraine ; il lui peignit si vivement la situation du roi son mari, à qui un refus pouvoit donner la mort, qu'il arracha enfin une parole qu'elle n'avoit pas dessein de tenir. Le roi, sans perdre de temps, dicta son testament qui fut rédigé en forme de lettres-patentes. Après y avoir institué Claude sa fille, héritière du comté de Blois, du duché de Milan & des autres biens qu'il possédoit comme particulier, & qui n'étoient

n'étoient ni de son appanage , ni démembrés du domaine de la couronne , il déclare qu'il veut & ordonne qu'elle soit mariée à François , comte d'Angoulême , aussi-tôt que leur âge le permettra : il défend que , sous quelque prétexte que ce soit , elle soit emmenée hors du royaume avant la consommation du mariage , ni qu'on souffre qu'elle fasse aucun voyage dans la province de Bretagne dont elle doit hériter. Il nomme pour tutrice & administratrice des biens de sa fille , la reine Anne de Bretagne ; mais il ordonne que la régence & l'administration du royaume soient exercées conjointement & par *indivis* pendant la minorité de François d'Angoulême , par la même Anne & par Louise de Savoie , comtesse d'Angoulême ; & il leur donne pour conseil George , cardinal d'Amboise , Engilbert de Cleves , comte de Nevers , le chancelier Gui de Rochefort , Louis de la Tremouille , grand chambellan , & Florimond de Robertet , un de ceux qu'on a depuis appelés secrétaires d'Etat. Pour s'assurer que sa dernière volonté seroit exécutée , Louis ordonna qu'on apportât dans sa chambre le bois de la vraie croix , le livre des évangiles , le canon de la messe , & fit jurer en sa présence , & entre les mains du cardinal d'Amboise , à Everard Stuard , seigneur d'Aubigni , à Guillaume de la Marck , seigneur de Monbazon , & aux autres capitaines de ses gardes , *sur la damnation de leur ame & la part qu'ils prétendoient en paradis* , de s'attacher après son trépas à Claude sa fille , & au comte d'Angoulême héritier du royaume : de les garder & servir envers & contre tous sans nul excepter : de sacrifier , s'il en étoit besoin , leur vie & celle de tous les hommes qu'ils avoient droit de commander pour faire accomplir le mariage de Claude de France avec le comte d'Angoulême : d'obéir à la reine , pourvu que de son côté elle se conformât à cette disposition. Après toutes ces précautions , que le caractère opiniâtre d'Anne de Bretagne justifioit assez , le roi attendit plus tranquillement quelle seroit l'issue de sa maladie. Dès

Ann. 1505.



Ann. 1505.

qu'il commença à entrer en convalescence, Anne qui s'étoit tenue renfermée dans le château de Blois, alla se montrer dans les principales villes de son duché de Bretagne. Louis, profitant de son absence se fit porter au château d'Amboise. La vue du jeune François d'Angoulême lui rappelant le souvenir du pere de ce jeune prince qu'il avoit tendrement aimé, lui arracha des larmes : il le serra plusieurs fois entre ses bras ; & parce que depuis la disgrâce du maréchal de Gié, il étoit resté sans gouverneur, Louis, après en avoir conféré avec la comtesse, nomma pour remplir cette importante fonction Artus de Gouffier, seigneur de Boisy.

Mort de  
Thomassine  
Spinosa.

Auton.

Le bruit courut en Italie que le roi étoit mort : cette fausse nouvelle que les ennemis de France avoient intérêt d'accréditer, trancha les jours d'une tendre & vertueuse amante. Thomassine Spinosa, détestant la lumière qu'elle ne partageoit plus avec son *intendio*, s'enferma dans une chambre obscure, où toute entiere à sa douleur elle invoquoit la mort. Une fièvre ardente la consuma en moins de huit jours. La république de Gênes à qui elle avoit rendu des services importants, lui décerna des funérailles publiques, & députa deux de ses plus illustres citoyens pour porter au roi cette triste nouvelle. Il ne put refuser des larmes à cette tendre amie, & voulant honorer sa mémoire, il lui fit composer une épitaphe par Jean d'Auton, son historiographe, & ordonna qu'elle fût gravée sur le magnifique tombeau que lui avoient élevé les Gênois.

Mort du car-  
dinal Ascagne  
Sforce.Guiccardin.  
Auton.  
Belcarius.

Le cardinal Ascagne Sforce qui étoit resté à Rome au mépris du serment qu'il avoit fait de revenir en France après l'élection du souverain pontife, voyant que sur la nouvelle du danger où étoient les jours du roi, la plupart des capitaines François quittoient l'Italie, crut que l'occasion étoit favorable pour recouvrer le duché de Milan où il avoit un parti puissant. Il prit à sa solde l'Alviane, Jean-Paul Baglioné, Pandolfe Petrucci & un grand nombre d'autres capitaines Ita-

liens , qui tenant toujours des corps de troupes sur pied , se vendoient à tous ceux qui leur offroient une solde : il eut des conférences secrètes avec le pape , les ambassadeurs de Venise & les émissaires de Gonsalve , qui tous promettoient de se déclarer lorsqu'il en seroit temps : mais au moment où la conjuration étoit prête d'éclater , une maladie contagieuse enleva le vieux cardinal ; la nouvelle de la convalescence du roi , & le retour des capitaines François en Italie , acheverent de dissiper les projets des factieux.

Ann. 1505.

Dans les Pays-Bas , l'archiduc Philippe pressoit vivement le duc de Gueldres qui ne se battoit plus qu'en retraite , attendant toujours que les François ouvrirent les yeux sur leurs vrais intérêts & arrivassent à son secours. Il eût été facile à Philippe d'enlever le peu de places qui restoit encore à conquérir , si son conseil ne lui eût représenté qu'en poussant le duc hors des Pays-Bas , il le forceroit de chercher un asyle en France où il trouveroit des parents , des amis puissants , intéressés à sa querelle , & à l'aide desquels il reparoitroit bientôt plus formidable qu'auparavant : on lui fit observer que le seul moyen de s'assurer de cet homme dangereux , étoit de l'enchaîner par son propre intérêt en lui laissant quelque chose à perdre. Philippe qui se dispoit à partir pour l'Espagne , goûta ce conseil & ne balança point à envoyer offrir son amitié & un rang à sa cour à un ennemi déjà terrassé. Le malheureux Egmond vint se jeter à ses genoux , renonça publiquement à toutes les prétentions qu'il pouvoit encore conserver sur les places dont il avoit été dépouillé , & rendit grâces pour celles qu'on vouloit bien lui laisser. L'archiduc le retint à sa cour où , sous prétexte de lui rendre les honneurs dûs à son ancien rang , il lui donna des gardes pour empêcher qu'il n'échappât : il lui fit jurer qu'il l'accompagneroit en Espagne où il alloit recueillir , au nom de sa femme & de ses enfants , la succession de la célèbre Isabelle , reine de Castille.

Conquête de la Gueldre par l'archiduc.

Pontan. rer. Gelrica.

Heuterus. Horaus. ann. Brabant.

Ann. 1505.

Affaires  
d'Espagne.P. *Martir.*  
*Mariana.*  
*Heutereus.*  
*Belcarius.*  
*Lettres de*  
*Louis XII.*

Cette princesse que les historiens Espagnols comptent au rang de leurs plus grands rois, que quelques enthousiastes placent en Paradis à côté de la sainte Vierge, eut des talents rares pour le gouvernement; & peut-être n'auroit-on rien à reprocher à sa mémoire, si plus délicate & plus ferme sur les principes de la probité, ou moins complaisante qu'elle ne le fut pour Ferdinand son mari, elle eût résisté comme elle en avoit le pouvoir, à ses projets frauduleux, & ne se fût pas rendu complice de tant de noirceurs & de trahisons. Heureuse dans tous les projets qu'elle forma pour la grandeur de l'Espagne, elle essuya les revers les plus accablants dans son domestique & dans l'intérieur de sa maison, Dom Juan son fils mourut l'année même de son mariage avec Marguerite d'Autriche: l'infante Isabelle sa fille aînée, mariée au roi de Portugal, mourut de sa première couche: l'enfant auquel elle donna le jour & qui devoit hériter de tant de royaumes, fut enlevé dès le berceau. Jeanne sa seconde fille, mariée à l'archiduc Philippe, lui causa des chagrins plus cuisants encore; car l'ayant attirée en Espagne avec l'archiduc son mari, pour leur assurer d'avance la succession de cette grande monarchie, & ayant ensuite permis à l'archiduc de reprendre seul la route des Pays-Bas en passant par la cour de France, elle perdit sa malheureuse fille, ou la réduisit à un sort plus déplorable encore que la mort. Jeanne qui aimoit éperdument son mari, ne pouvant supporter une si longue absence, rejetta les prières de sa mère qui vouloit la retenir auprès d'elle, méprisa ses larmes, s'irrita contre tous les obstacles qu'on apportoit à son départ, & persista si opiniâtement dans sa résolution, qu'il fallut lui permettre de s'embarquer au cœur de l'hiver. La malheureuse ne prévoyoit pas le sort qui l'attendoit: surprise, déconcertée de la froideur d'un époux à qui elle avoit sacrifié ses parents, pour qui elle venoit de braver les tempêtes, elle voulut en savoir la cause, & apprit un secret qu'elle auroit toujours dû ignorer. Une de ses

dames eut la barbare indiscretion de lui nommer sa rivale. Jeanne feignit de vouloir l'entretenir en particulier, elle se la fit amener dans son appartement ; mais devenue furieuse à la vue de ses charmes , elle s'élança sur elle , lui arracha les cheveux & lui déchira le visage & le sein. L'archiduc , au lieu de dissimuler cet outrage , & de ménager ce cœur ulcéré , l'accabla de reproches & lui annonça un mépris éternel. Jeanne ne put résister à de si violentes secousses ; les organes de son cerveau se dérangerent , elle tomba dangereusement malade , & ne recouvra enfin la santé que pour se survivre à elle-même. Isabelle attaquée d'une maladie incurable apprit le triste sort de sa fille : irritée contre son gendre , obsédée par Ferdinand son mari , qui après avoir donné des loix à toute l'Espagne , craignoit de se voir concentré dans les limites étroites de l'Aragon , elle dicta un testament où elle institua Jeanne la folle son héritière au trône de Castille , en déclarant que si la maladie de cette princesse l'empêchoit de pouvoir gouverner par elle-même , l'administration & la régence de la Castille demeureroient entre les mains de Ferdinand son mari , jusqu'à ce que Charles de Luxembourg son petit-fils eût atteint l'âge de majorité. Cette dernière clause affligea les Castillans. Autant Isabelle étoit aimée , autant on détestoit Ferdinand. La fausseté de son caractère , sa bigoterie , l'avidité avec laquelle il avoit réuni sur sa tête les trois grandes maîtrises de Saint-Jacques , d'Alcantara & de Calatrava , qui formoient auparavant l'apanage des trois plus grandes maisons d'Espagne , son attention à exclure de toutes les charges les familles puissantes & accréditées : pour ne les conférer qu'à des moines ou à des aventuriers ; le plan d'oppression & de despotisme qu'il suivoit constamment , n'avoient pu échapper aux regards d'une nation clairvoyante & réfléchie , & avoient excité l'indignation ou le mépris d'une noblesse fière & presque indépendante. Ferdinand qui n'ignoroit pas ces dispositions secrètes , & qui ne vouloit pas laisser le

---

Ann. 1505.

---

Ann. 1505.

temps aux mécontents de concerter leurs démarc<sup>h</sup>es ,  
assembla promptement les Etats , & après y avoir fait  
confirmer le testament d'Isabelle , il se mit en posses-  
sion du gouvernement. Les grands députerent à l'ar-  
chiduc & lui représenterent combien il étoit dangereux  
pour lui de se fier à un homme sans foi , qui tiroit  
vanité de ses parjures , qui étoit encore d'âge à son-  
ger à un nouveau mariage , & qui ne se verroit pas  
plutôt établi dans la Castille , qu'il chercheroit tous les  
moyens d'en frustrer les héritiers légitimes : ils lui fi-  
rent entendre que dès qu'il paroîtroit parmi eux , la  
nation fidelle au serment qu'elle lui avoit prêté , arme-  
roit en sa faveur , & renverroit le *Catalan* à Saragosse.  
Philippe jeune & ambitieux n'eut garde de négliger  
cet avis : dans le service qu'il fit célébrer pour le repos  
de l'ame de la feu reine , il se fit proclamer roi de Cas-  
tille , & envoya deux ambassadeurs à son beau-pere  
pour lui annoncer son arrivée , & le prier le plus hon-  
nêtement qu'il seroit possible , de se retirer dans son  
royaume d'Aragon. Ferdinand ne s'oublioit pas dans  
ces moments critiques : il représentoit à l'archiduc que  
leurs intérêts étoient les mêmes ; qu'il ne prétendoit  
régner que pour l'avantage de leurs communs héritiers ;  
que leur union pouvoit seule les rendre supérieurs à  
la France ; qu'au lieu de songer à s'emparer d'un Etat  
qu'on ne prétendoit point lui enlever , il avoit un  
moyen bien simple d'en acquérir de nouveaux ; qu'il  
devoit attaquer de concert avec l'empereur , la Bour-  
gogne & le duché de Milan , pendant que de son côté  
il pénétreroit dans le Languedoc , & occuperoit toutes  
les forces de la France dans le voisinage des Pyrénées.  
Voyant qu'il ne pouvoit donner le change à l'archiduc ,  
il eut recours à une de ces intrigues sourdes qui lui  
avoient si souvent réussi. C'étoit à la princesse Jeanne ,  
sa fille , que la Castille appartenoit , & l'archiduc n'y  
pouvoit rien prétendre de son chef. Sous prétexte de  
soulager cette princesse dans le détail de l'administra-  
tion , il lui envoya pour secrétaire Lopès de Conchil-

los , un intrigant adroit , à qui il recommanda de gagner sa confiance , & de tirer d'elle la confirmation du testament d'Isabelle , & une procuration adressée à Ferdinand , pour gouverner la Castille pendant la minorité de ses enfants. Conchillos en vint à bout ; mais avant qu'il pût faire parvenir ces actes en Espagne , Jeanne qui n'avoit rien de caché pour son mari , lorsqu'il daignoit encore s'approcher d'elle , lui rendit compte elle-même de tout ce qui venoit de se passer : Conchillos fut arrêté & traité comme un espion : les Espagnols qui formoient la maison de la nouvelle reine , furent chassés ignominieusement des Pays-Bas. Après un pareil éclat , Ferdinand ne se promettant plus rien que de sinistre de la part de son gendre , tourna ses batteries du côté de la France,

Ann. 1505.

Quelque puissante que fût la maison d'Autriche , elle ne pouvoit guere l'inquiéter en Espagne , si la France se déclaroit pour lui. Il feignit donc le plus vif repentir de tout ce qui s'étoit passé dans le royaume de Naples , confessa humblement ses torts , promit de les réparer , & pour sceller , par un nœud indissoluble , l'alliance qu'il vouloit contracter avec Louis , il lui demandoit une princesse de son sang en mariage. Philippe de son côté , soit qu'il se doutât de cette démarche , soit qu'il ne songeât qu'à prévenir son beau-pere , offroit au roi , s'il vouloit se déclarer en sa faveur , la restitution du comté de Roussillon , & de la moitié du royaume de Naples : il montrait que Ferdinand , n'ayant plus d'autres forces que celles qu'il pourroit tirer de son petit royaume d'Aragon , attaqué en même-temps du côté de la Castille , des Pyrénées , & en Italie , recevrait à genoux les conditions qu'on voudroit lui imposer. Quelque parti que prit la France , elle ne pouvoit que gagner. Une considération secrète fit rejeter les offres de l'archiduc : on songeoit sérieusement à rompre les engagements téméraires contractés avec la maison d'Autriche , par rapport au mariage de Claude de France , & il auroit été absurde

Alliance de  
Louis avec  
Ferdinand.P. Martir  
de Angl.  
Mariana.  
Manusc. de  
Fontanieu.

de travailler à l'agrandissement d'une maison qu'on alloit avoir pour ennemie. Louis traita donc avec Ferdinand : quelque danger qu'il y eût d'ailleurs à se lier avec un prince qui respectoit si peu ses serments, il lui donna pour femme, Germaine de Foix, fille de Marie d'Orléans, sa sœur, & de Jean de Foix, vicomte de Narbonne. Il assigna pour dot à cette princesse les provinces de l'Abruzze & la Terre de Labour, avec le titre de reine de Naples & de Jérusalem. On stipula que cette donation auroit lieu pour elle & pour les enfants qui naîtroient de son mariage avec Ferdinand ; & qu'en cas qu'elle n'eût point d'enfants de ce mariage, les deux provinces, après sa mort, retourneroient de plein droit à la France : Ferdinand s'obligea de payer au roi, à titre d'indemnité pour la guerre injuste qu'il lui avoit suscitée dans ce royaume, un million de ducats en dix termes ; savoir, cent mille ducats par an, qu'il dut lui faire toucher sur les banques de Gênes ou de Venise ; & au cas que ces paiements fussent retardés, il autorisa Louis à se saisir de tous les effets des marchands Espagnols qui commerceroient dans les ports de France ; c'est-à-dire, à voler des biens qui n'appartenoient ni à l'un ni à l'autre. Il s'obligea encore à rétablir dans tous leurs biens, honneurs, privilèges & prérogatives, les barons de la faction Angevine, & autres nobles qui s'étoient attachés à la France, tant ceux qui s'étoient réfugiés dans ce royaume, que ceux qui étoient prisonniers à Naples, ou qui avoient cherché un asyle dans quelques cours d'Italie, sans exiger qu'ils prissent des lettres d'abolition, pourvu seulement qu'ils prêtassent serment de fidélité, soit à lui, soit à Germaine de Foix, leurs souverains respectifs. La veuve de Frédéric & ses enfants ne furent pas oubliés : Ferdinand promit de rendre à cette reine la principauté de Tarente, & de faire un état convenable à ses enfants ; mais il mit à cette grace une condition qui la rendoit illusoire : c'est que toute cette famille infortunée iroit s'établir où il jugeroit à propos.

La

La mere, craignant de conduire ses enfants dans les prisons d'Espagne, & ne pouvant plus rester en France, alla se réfugier à la cour de Ferrare. Ann. 1505.

Malgré ces petits subterfuges qu'il eût été facile d'appercevoir & de retrancher, ce traité est certainement le plus avantageux qu'eût encore conclu le cardinal d'Amboise : car si Germaine avoit des enfants, comme il y avoit tout lieu de l'espérer, la maison d'Autriche qui commençoit à donner de la jalousie à la France perdoit les royaumes d'Aragon, de Grenade, de Naples, de Sicile, & la moitié des Indes Occidentales que Ferdinand & Isabelle avoient conquises à frais communs. Le royaume de Castille qu'on ne pouvoit lui disputer, enveloppé dans l'Espagne même de trois autres royaumes presque aussi puissants, n'auroit eu qu'une médiocre influence sur les intérêts du reste de l'Europe. Si, au contraire, Germaine mouroit sans enfants, la France conserveroit du moins en entier ses droits sur le royaume de Naples, sans qu'on pût à l'avenir se prévaloir contre elle de la conquête ni de la prescription.

Une alliance si peu attendue consterna Philippe ; il prévint dès-lors tout ce qu'il avoit à craindre ; mais tel étoit son malheur qu'il n'avoit de reproches à faire qu'à lui-même. La fierté avec laquelle il avoit rejeté toutes les propositions que lui avoit faites son beau-pere, l'offre qu'il avoit fait à la cour de France de contribuer de tout son pouvoir à le perdre, avoient autorisé celui-ci à user de représailles. Il n'avoit pas témoigné plus d'égards pour Louis, quelque intérêt qu'il eût d'ailleurs à le ménager. Livré aveuglément aux conseils de Maximilien, il avoit profité d'une clause captieuse du traité de Blois, & ensuite de la maladie du roi, pour dépouiller violemment le duc de Gueldres, quoiqu'il n'ignorât pas le vif intérêt que la France prenoit à ce prince. A cette premiere hostilité, il avoit ajouté un grand nombre d'entreprises sur l'autorité royale. Obligé, en qualité de vassal, & par

Brouilleries  
de la France  
avec l'archi-  
duc Philippe.

Heuterus.  
P. Martir.  
Registres du  
parlement.  
Lettres de  
Louis XII.



---

---

Ann. 1505.

le serment qu'il avoit prêté au roi en lui faisant hommage, de laisser aux juges royaux le libre exercice de leurs fonctions dans les comtés de Flandres, d'Artois & dans une partie du Hainaut; de permettre que les causes jugées en première instance dans tous ces comtés fussent portées par appel au parlement de Paris; de conserver au roi, son souverain seigneur, les droits de régale, c'est-à-dire, la jouissance libre & entière des revenus des évêchés, pendant la vacance du siège; il avoit contrevenu à toutes ces obligations. A l'exemple des derniers ducs de Bourgogne, ses prédécesseurs, il avoit établi un conseil souverain à Malines, où il prétendoit que les causes de tous ses sujets indistinctement fussent jugées en dernier ressort, menaçant de son indignation tous ceux qui appelleroient au parlement de Paris, & prenant toutes les précautions imaginables pour que les huissiers de cette auguste compagnie ne pussent entrer dans ses Etats sans s'exposer à perdre la vie ou à essuyer des outrages. Il y avoit une ancienne contestation entre la France & l'empire sur la mouvance des pays de Vaes, d'Ostrevant & de Rupelmonde. La France appuyoit ses droits sur une foule de documents authentiques: mais l'archiduc plus porté pour l'empire, qui sembloit devenu héréditaire dans sa maison, que pour la France qu'il regardoit comme une puissance étrangère & rivale, soutenoit ouvertement les prétentions de Maximilien. Louis ne voyoit qu'avec le plus sensible déplaisir tant d'atteintes portées à la dignité de sa couronne: mais les embarras où l'avoit jetté les guerres d'Italie, le désir d'obtenir l'investiture du duché de Milan, l'avoient jusqu'alors forcé de dissimuler: n'ayant plus aucune raison de se contraindre, pressé au contraire par Ferdinand le Catholique, son nouvel allié, de donner de l'occupation à l'archiduc dans les Pays-Bas, il permit au parlement de Paris d'informer sur tous ces griefs: mais afin que l'archiduc n'eût point à se plaindre qu'on le condamnât sans l'avoir

entendu , l'ambassadeur , chargé de lui notifier le mariage de Ferdinand avec Germaine de Foix , dut lui remettre en même-temps un mémoire où étoient détaillées toutes les raisons qu'on avoit de se plaindre de sa conduite , & sur lesquelles on lui demandoit une prompte satisfaction. Comme il laissa expirer le terme qu'on lui avoit prescrit sans se mettre en peine de se justifier , » le parlement , à la requête du procureur-général , arrêta que Philippe d'Autriche , roi » de Castille , comte de Flandre & d'Artois , seroit » ajourné par un huissier de la cour , que maîtres » Thomas Plaine , son chancelier , & le premier » président du conseil de Flandres , seroient aussi » ajournés à comparoir en personne pour répondre » au procureur du seigneur roi , sur les griefs énoncés » dans son réquisitoire , à telles fins & conclusions » qu'il voudroit prendre contr'eux ; que ledit Philippe , » comte de Flandre & d'Artois , seroit tenu de représenter en ladite cour son chancelier & son premier » président , sous peine d'une amende de mille marcs » d'or au profit du roi : ordonnant en outre ladite » cour , que les comtés d'Artois , de Flandre & de » Charollois , seroient saisis & mis ès-mains du seigneur » roi , jusqu'à ce que les arrêts , précédemment rendus » sur la régale de Tournai , & la réparation due aux » habitants de Neuf-Eglises ( maltraités par l'archiduc » pour avoir eu recours au parlement ) fussent exécutés , & qu'il en eût duement certifié icelle cour. « L'archiduc étoit pair de France , & le seul qui restât alors des fix anciens pairs laïcs. Louis ne voulant pas permettre qu'il fût ajourné par un huissier , chargea de cette commission Engilbert de Cleves , comte de Nevers & pair de France : l'Archiduc comprit qu'il n'y avoit plus de temps à perdre , & qu'il falloit se disposer , ou à soutenir la guerre dans les Pays-Bas , ce qui auroit ruiné ses affaires en Espagne , ou à se soumettre à tout ce que la France exigeoit de lui. Choissant ce dernier parti , il prit une précaution qui rendroit illu-

Ann. 1505.

5 Septembre.

---

Ann. 1505.

faire tous les traités qui se font entre les souverains & les particuliers, si elle étoit admissible : ce fut de protester secrètement devant un notaire, que tout ce qu'il alloit accorder à la France, pour éviter de plus grands malheurs, ne tireroit point à conséquence, & ne préjudicieroit point à ses droits : ensuite il fit partir Jean de Luxembourg, seigneur de Ville, Philibert, prévôt d'Utrecht, Philippe Dales, Philippe Violant, & Jean Caulier, en qualité de ministres plénipotentiaires, avec ordre de transiger avec la France aux conditions les moins onéreuses qu'ils pourroient obtenir. Ils reconnurent sans aucune difficulté le ressort du parlement de Paris sur la Flandre, l'Artois & une partie du Hainaut ; déclarèrent que s'il s'étoit rencontré quelque obstacle à l'exécution des arrêts de la cour, c'étoit à l'insu de l'archiduc leur maître qui avoit donné les ordres les plus précis à son chancelier & au président du conseil de Malines, pour qu'à l'avenir il ne se passât rien dont le roi ou ses officiers eussent sujet de se plaindre. Quant aux réparations que le roi exigeoit pour le passé, l'archiduc lui remontoit qu'il avoit l'avantage de lui appartenir & d'être *comme lui du sang des Valois*, le suppliant en conséquence de se contenter du désaveu authentique qu'il faisoit de la conduite de ses officiers, & de ne lui rien prescrire qui pût préjudicier à son honneur. La contestation sur les pays de Vaes, d'Ostrevant & de Rupelmonde étoit plus embarrassante. Les ministres de l'archiduc accablés par le nombre & la force des preuves que produisoient les ministres François, & n'en ayant presque aucune à leur opposer, demandèrent pour leur maître la même faveur que Louis XI, en semblable occasion, n'avoit pu refuser à Philippe le Bon, laquelle consistoit à suspendre le jugement de cette affaire pendant leur vie, sans préjudicier à leurs droits respectifs. N'ayant pu l'obtenir, ils consentirent, au nom de leur maître, que l'affaire fût portée au parlement de Paris ; mais à condition qu'on leur accorderoit un délai de six mois pour rechercher,

disoient-ils , dans les archives des Pays-Bas , les pieces qui pouvoient servir à constater leurs droits ; mais plutôt pour donner le temps à leur maître de passer en Espagne. A peine étoit-il délivré de cette querelle , qu'on lui en suscita une nouvelle. Dans le dernier chapitre des chevaliers de la toison d'or , il avoit fait le procès à Philippe de Cleves-Ravestein & au seigneur de la Gruthuse , qui après avoir commandé les troupes des Pays-Bas & avoir été décorés du collier de la toison d'or , étoient venus s'établir en France où ils avoient fini glorieusement leur vie. Philippe avoit fait arracher leurs écussons de la place honorable qu'ils tenoient dans la salle du chapitre , & les avoit fait attacher renversés à la porte de l'église. Engilbert de Cleves , neveu de Ravestein , & le fils du seigneur de la Gruthuse , présentèrent une requête au roi pour lui demander justice de l'outrage fait à deux de ses plus fideles serviteurs , offrant de combattre en champ clos tous ceux qui oseroient se porter pour leurs accusateurs. Louis saisissant cette nouvelle occasion , demanda & obtint une réparation aussi éclatante que l'avoit été l'injure. Philippe accablé de tant de mortifications , soupçonnant avec beaucoup de fondement qu'elles partoient de son beau-pere qui avoit intérêt de le retenir dans les Pays-Bas , & craignant qu'il ne lui en suscitât encore de nouvelles , prit le parti de le combattre par ses propres armes , jusqu'à ce qu'il pût lui déclarer impunément ses véritables sentiments : il manda donc aux deux ambassadeurs qu'il avoit envoyés en Espagne , de transiger avec lui sur tous leurs différends. On stipula que Ferdinand conserveroit pendant sa vie les trois grandes maîtrises de Castille ; que les revenus de la couronne seroient partagés en deux portions égales dont il auroit une , & l'archiduc l'autre ; qu'ils nommeroient alternativement à toutes les charges & à tous les emplois ; que les ordonnances & toutes les autres expéditions en matiere d'Etat , seroient signées conjointement par la reine Jeanne , & par Philippe & Ferdinand comme

---

Ann. 1505.

Ann. 1505.

administrateurs. Ferdinand qui connoissoit mieux qu'un autre la jalousie qu'inspire la souveraineté , n'espéroit pas que ce traité fût observé ; mais connoissant en même-temps la supériorité que l'âge & l'expérience lui donnoit sur son gendre , il se flattoit qu'il ne tarderoit pas à le captiver ou à le supplanter. Ainsi , loin d'apporter aucun nouvel obstacle à son voyage , il pressa lui-même son départ , & lui envoya quelques vaisseaux pour l'accompagner. L'archiduc mit promptement ordre à ses affaires , & se proposa de partir dans les premiers jours de Janvier , malgré les instances réitérées de ses sujets , qui lui remontrant les dangers de la navigation dans cette saison orageuse , le prioient d'attendre le retour du printemps.

Lorsque tout étoit prêt pour l'embarquement , on s'aperçut de l'évasion du duc de Gueldres : ce prince s'étoit montré si assidu à faire sa cour à l'archiduc ; il avoit paru regretter si peu le haut rang dont il étoit déchu , qu'on l'avoit observé avec beaucoup moins de soin , & qu'il étoit déjà en sûreté avant qu'on songeât à le poursuivre : retiré dans la portion de ses Etats qui lui restoit encore , il ne pouvoit en être arraché que par une armée , & la France , dans les conjonctures où l'on se trouvoit , n'auroit pas manqué d'épouser sa querelle. Tout ce que put faire l'archiduc , fut de renforcer les garnisons des places qu'il avoit conquises , & de recommander à Guillaume de Croui , seigneur de Chieves , & à Charles de Croÿ , prince de Chimai , auxquels il confioit l'éducation de son fils & l'administration des Pays-Bas pendant son absence , d'observer tous les mouvements de ce dangereux voisin , & de le contenir aussi longtemps qu'ils pourroient.

Ann. 1506.

Suite des affaires d'Espagne.

P. Martir de Angl. Mariana,

La flotte composée de quatre-vingts bâtimens , mit à la voile au port de Middelbourg : mais à peine étoit-elle en pleine mer qu'une furieuse tempête la dispersa & jetta le vaisseau que montoit l'archiduc , sur les côtes d'Angleterre : il fut contraint d'y prendre terre , & même d'y séjourner pour laisser le temps aux autres

vaiffeaux de fe rassembler. Henri VII , informé de l'accident qui avoit amené un fouverain dans fes Etats , envoya le comte d'Arondel avec un cortége nombreux, fous prétexte de le complimenter & de le prier de vouloir bien l'attendre ; mais en effet pour l'arrêter , s'il lui prenoit envie de continuer fon voyage. L'archiduc croyant devoir prévenir la vifite du roi d'Angleterre fe rendit à Windfor. Parmi les fêtes qu'occasionna cette entrevue , on s'occupa d'affaires férieufes : Philippe & Henri conclurent un traité d'union , ou de ligue défensive envers & contre tous , promettant de fe garantir leurs Etats refpectifs , & de fe prêter des fecours mutuels contre les féditieux & les rebelles qui entreprendroient de troubler leurs Etats : par ces qualifications générales , Philippe défignoit le duc de Gueldres qui lui donnoit une vive inquiétude ; Henri parloit d'un autre personnage , fur le compte duquel il ne tarda pas à s'expliquer plus clairement. Edmond de Pole , duc de Suffolk , devenu chef de la maifon d'York , & enveloppé dans la profcription générale qui avoit fait périr tous fes parents , s'étoit réfugié dans les Pays-Bas , auprès de la ducheffe douairiere de Bourgogne , d'où il avoit tramé plufieurs confpirations contre Henri. Après la mort de la ducheffe , il étoit refté dans le pays fous la fave-garde de l'archiduc , attendant toujours l'occasion d'exciter une révolution en Angleterre. Henri trouvant une occasion fi favorable d'affurer fa vengeance , fe plaignit à l'archiduc de la protection qu'il accordoit à un féditieux , à un ennemi public. *Je croyois* , lui répondit Philippe , *que votre fortune étoit fi bien établie , que vous n'aviez rien à craindre d'un fi foible ennemi ; je vous promets de le faire observer fi exactement qu'il ne pourra vous nuire , ou fi fon féjour vous déplaît dans les Pays-Bas , de l'en chaffer promptement. J'attends quelque chofe de plus de votre complaifance* , lui répondit Henri , *c'eft que vous le remettiez entre mes mains. Ce procédé* , repartit l'archiduc , *nous déshonoreroit tous deux , puifqu'on ne manqueroit*

Ann. 1506.

Lettres de  
Louis XII.

Manufcr. de

Bethune.

Rap. Thoyr.

Ann. 1506.

*pas de dire que vous m'avez traité en prisonnier. Que cette considération ne vous arrête point*, lui repartit Henri, *j'en prends sur moi le blâme. C'étoit s'expliquer assez clairement. Philippe aima mieux se déshonorer, en livrant un suppliant, que de courir les risques d'une prison dans les conjonctures où il se trouvoit. Henri lui fit encore signer un nouveau traité de commerce, dont tout l'avantage étoit du côté des Anglois, & que les Flamands, pour cette raison, nommerent le mauvais entrecours, & lui permit enfin de partir.*

Au lieu de prendre terre dans la province de Guipuscoa où Ferdinand l'attendoit, Philippe alla débarquer dans le port de la Corogne à l'autre extrémité de l'Espagne, afin de laisser la facilité à tous ses partisans de se rassembler autour de lui, avant qu'il prît aucun engagement définitif avec son beau-pere. Voyant que toute la noblesse accouroit au-devant de lui, que les villes lui envoyoient des députés, & briguoient l'honneur d'être les premiers honorés de sa présence, il renvoya sans réponse les ambassadeurs de Ferdinand, & ne consentit à une entrevue que pour lui annoncer qu'il eût à se retirer d'un royaume qui lui étoit devenu entièrement étranger. Ferdinand, nourri dans le grand art de dissimuler, n'eut garde de se plaindre : il félicita son gendre d'avoir su inspirer un si vif attachement à ses nouveaux sujets, & ne lui demanda pour toute grâce qu'un entretien secret où ils pussent régler amicalement les intérêts des deux couronnes, & cimenter la bonne intelligence qui devoit toujours subsister entre un pere & ses enfants. Philippe content de le voir dans ces dispositions, ne crut pas devoir lui refuser une si foible satisfaction. On stipula dans un nouveau traité, que Ferdinand conserveroit pendant sa vie les trois grandes maîtrises de Saint-Jacques, d'Alcantara, & de Calatrava ; une pension de vingt-cinq mille ducats sur les revenus du royaume de Castille ; qu'il uniroit à la couronne d'Aragon les royaumes de Grenade & de Naples qu'il avoit conquis conjointement avec Isabelle, & dont par conséquent

féquent l'archiduc auroit pu revendiquer une moitié : qu'à ces conditions Ferdinand évacueroit la Castille & ne se mêleroit plus , ni directement ni indirectement de l'administration de ce royaume. Gagné par la confiance que lui témoignoit son artificieux beau-pere. Philippe se découvrit à lui du dessein qu'il avoit conçu de faire interdire sa femme , dont tout le monde connoissoit la démence , afin de gouverner en son propre nom pendant le bas-âge de ses enfants. Ferdinand qui ne douta point que ce projet , en démasquant l'ambition & l'ingratitude de son gendre , ne révoltât tous les ordres de l'Etat , l'encouragea malicieusement à le poursuivre , promettant de n'y former aucun obstacle. Pour prix de cette complaisance , Philippe ne refusa point d'expédier un ordre précis à Gonsalve , devenu son sujet , de remettre le royaume de Naples entre les mains de Ferdinand son beau-pere.

---

---

Ann. 1506.

Depuis long-temps la conduite de Gonsalve donnoit une vive inquiétude à Ferdinand. Ce général qu'il avoit laissé manquer d'argent & de secours , qui ne devoit ses succès qu'à sa conduite & à sa valeur , dispoisoit du royaume de Naples comme de sa conquête : il avoit distribué à ses capitaines non-seulement les dépouilles de la faction Angevine mais encore une partie des domaines de la couronne : c'étoit un moyen d'autant plus sûr de les enchaîner à sa fortune , que connoissant depuis long-temps l'avarice & l'ingratitude de Ferdinand , ils n'espéroient de conserver ces magnifiques récompenses qu'aussi long-temps que Gonsalve conserveroit son autorité. Offensé des libertés que se donnoit Gonsalve , jaloux du crédit qu'il s'acqueroit sur les soldats , Ferdinand n'eût pas tardé si long-temps à le rappeler s'il n'eût été retenu par la crainte d'un nouvel armement de la part des François.

En attendant qu'il pût donner une libre carrière à son ressentiment , il s'étoit attaché à miner sourdement une autorité qui l'effrayoit : sous prétexte de le soulager dans les détails de l'administration , il lui avoit formé



---

Ann. 1506.

un conseil souverain de gens affidés & chargés d'éclairer sa conduite : il avoit nommé pour gouverneurs des châteaux de Naples & des principales forteresses du royaume, les envieux & les ennemis couverts du général : enfin il l'avoit brouillé par ses artifices avec Prosper & Fabrice Colonne, qui commandoient les troupes Italiennes. Ensuite augmentant le nombre de ces mercenaires, il avoit rappelé la plus grande partie des vieilles bandes Espagnoles, feignant de vouloir les employer dans une expédition qu'il méditoit en Afrique. Au moment où il croyoit pouvoir le disgracier sans danger, étoit arrivée la mort d'Isabelle qui avoit changé la face des affaires. Les Napolitains fâchés que leur pays devint une province d'une monarchie étrangère, desirant d'avoir un roi qui vécût au milieu d'eux, enchantés des qualités brillantes du *grand capitaine*, le desiroient ardemment pour roi. Le pape, suzerain de ce royaume, & qui avoit intérêt à n'avoir pas un vassal trop puissant, eût applaudi sans peine à ce choix. L'empereur d'un autre côté pressoit Gonsalve de faire déclarer le royaume de Naples, comme il le pouvoit facilement, en faveur de l'archiduc son fils. Ce parti étoit d'autant plus séduisant, que toute sa maison s'étoit déjà rangée de ce côté, & qu'il ne pouvoit mieux s'annoncer auprès de son nouveau maître qu'en lui faisant don d'une couronne. Ce fut apparemment la connoissance de tous ces mouvements qui rendit Ferdinand si souple en présence de son gendre, & qui lui fit solliciter l'ordre adressé à Gonsalve dont nous venons de parler. Mais comme cet ordre pouvoit être méprisé ou révoqué, Ferdinand négocioit de son côté avec Gonsalve qui avoit cessé d'être son sujet ; il lui offroit pour récompense de ses services & pour dédommagement d'un gouvernement que sa qualité d'étranger ne lui permettoit plus de garder, la grande maîtrise de Saint-Jacques, qui devoit le rendre l'homme le plus puissant & le plus considéré de toute la Castille après le souverain. L'ayant gagné par cet appas, il

s'embarqua promptement avec la reine Germaine de Foix pour aller se montrer à ses nouveaux sujets , laissant pour ses agents dans la Castille deux hommes affidés & puissants , le duc d'Albe & le fameux cardinal Ximenès archevêque de Tolède : en même-temps il envoya des ambassadeurs ou des émissaires à Louis XII & à Charles d'Egmond , pour exhorter le monarque à rompre les derniers liens qui l'attachoient encore au nouveau roi de Castille , & le duc à ne pas laisser échapper une si belle occasion de réparer ses pertes.

Louis avoit déjà pris des mesures pour rompre un mariage trop préjudiciable à son peuple , mais ces mesures n'étoient pas suffisantes : l'engagement étoit public , confirmé dans deux ou trois traités , garanti par des princes du sang , par les principaux officiers de la couronne : l'acte qui le rompoit , étant demeuré secret , & n'ayant été communiqué qu'à trois ou quatre capitaines des gardes , pouvoit être regardé comme frauduleux. Il étoit sur-tout important de s'assurer contre la reine : car bien que les prières d'un mari expirant , les exhortations du cardinal d'Amboise lui eussent arraché une espece de consentement pour le mariage de sa fille avec l'héritier de la couronne , il paroissoit assez par la violence qu'elle s'étoit faite en cette occasion , combien elle tenoit à son premier engagement , & combien elle avoit d'aversion pour le parti qu'on lui proposoit : or elle étoit souveraine , elle avoit des gardes , des revenus considérables , une cour nombreuse ; & avec de pareilles ressources il ne lui auroit pas été difficile , si le roi venoit à mourir , d'enlever sa fille. Enfin il falloit sauver la réputation du roi , & lui préparer une réponse aux plaintes de la maison d'Autriche. On crut devoir recourir dans cette occasion au remède qu'on a coutume d'employer dans les grandes maladies de l'Etat. La plupart des villes & communautés du royaume , soit qu'elles agissent de leur propre mouvement , soit qu'elles ne fissent que suivre les impulsions secretes du conseil , adresserent au roi des requêtes

---

Ann. 1506.

Etats généraux.

Seissel.  
Godefroi.  
St-Gelais.  
Lettres de  
Louis XII.

---

Ann. 1506.

pour demander l'assemblée des Etats généraux. Louis l'indiqua pour le 10 de Mai dans la ville de Tours. Les députés s'y étant rendus de toutes les provinces du royaume, conférèrent ensemble pendant trois jours, & élurent pour orateur Thomas Bricot, chanoine de Notre-Dame, premier député de Paris. Le 14, le roi vint prendre séance, accompagné des princes du sang, de quelques cardinaux, des premiers seigneurs & des grands officiers de la couronne. Cette assemblée ne ressembloit à aucune de celles qu'on avoit vues jusqu'alors en France. Car au lieu que dans les autres l'orateur étoit chargé de porter au roi les griefs de la nation, d'exposer à ses regards la misère publique, & de le préparer à recevoir favorablement le cahier *des doléances*, Bricot ne fut chargé que de retracer au monarque ses bienfaits, & de lui payer, au nom de la nation, un juste tribut de louange. « Dès votre avènement à la couronne, lui dit-il, votre sagesse a » dissipé les orages qui avoient toujours paru insépara- » bles d'un nouveau regne ; votre magnanimité a ras- » suré ceux qui trembloient d'avoir encouru votre in- » dignation ; image de Dieu sur la terre, vous n'avez » vengé vos injures que par des bienfaits ; pere com- » mun, vous n'avez vu dans tous vos sujets que des » enfants tendres & soumis. Envain des voisins jaloux » comptant sur nos divisions ordinaires, s'étoient-ils » préparés à ravager nos provinces ; battus, repoussés, » ils ont demandé humblement la paix. Dans ces temps » d'alarme & de troubles où les revenus ordinaires de » la couronne paroissent insuffisants, vous avez soulagé » le peuple, les tailles ont été diminuées d'un tiers. Des » soins plus glorieux encore ont signalé les commen- » cements de votre regne, des loix sages ont assuré » la fortune des citoyens ; les abus qui s'étoient glissés » jusques dans le sanctuaire de la justice ont été re- » tranchés, & ce que nos peres n'auroient osé ni pré- » voir ni espérer, le laboureur n'a plus tremblé à l'ap- » proche du guerrier ; & pour me servir de l'expres-

» sion d'un prophète , le mouton bondit au milieu des  
» loups , & le chevreau joue parmi les tigres. Quelles  
» actions de graces peuvent vous rendre des sujets que  
» vous avez protégés , enrichis ! comment s'acquitte-  
» ront-ils de leurs obligations ? Daignez , sire , accepter  
» le titre de *Pere du peuple* , qu'ils vous déferent au-  
» jourd'hui par ma voix. »

---

Ann. 1506.

A ces mots un doux murmure s'éleva dans l'assem-  
blée , il fut suivi de cris de joie & d'applaudissements.  
L'orateur , après s'être recueilli un moment en lui-  
même , poursuivit ainsi : « Vos bienfaits , sire , ont  
» passé notre attente , mais ne nous auriez-vous com-  
» blés de biens que pour nous plonger dans des regrets  
» plus amers ? Votre amour pour la patrie doit-il finir  
» avec votre vie ? n'auriez-vous pris tant de peine en  
» faveur de vos fideles sujets , que pour les livrer vous-  
» même à la merci des étrangers , & leur faire perdre  
» en un instant le fruit de tant de sang & de travaux ?  
» Que ne puis-je retracer aux yeux de votre majesté la  
» douleur profonde , la consternation à laquelle la na-  
» tion entière s'abandonna dans ces moments terribles  
» où nous tremblâmes pour vos jours ! Prosternés au  
» pied des autels , effrayés du seul danger qui vous  
» menaçoit sans aucun retour sur nous-mêmes , nous  
» ne demandions au ciel que la conservation d'une tête  
» si chere : lorsqu'un rayon d'espérance eut dissipé cette  
» terreur profonde , nous vîmes avec effroi le péril  
» qu'avoit couru l'Etat ; toutes les suites d'un trop fu-  
» neste engagement se présenterent à notre imagina-  
» tion : cependant nous gardions le silence , la faveur  
» que le ciel venoit de nous accorder combloit nos  
» desirs ; nous ne doutâmes plus qu'un roi si sage n'ou-  
» vrit les yeux sur le danger qui nous menaçoit : la  
» crainte de lui déplaire par une démarche précipitée  
» nous arrêta long-temps , & même depuis que nous  
» sommes ici assemblés , nous avons encore délibéré  
» s'il n'étoit pas à propos de garder le silence & d'at-  
» tendre en paix ce qu'il vous plairoit d'ordonner. Votre

Ann. 1506.

» bonté, sire, a pu seule nous inspirer de la confiance.  
 » Nous nous sommes rappelé que, dans les cruels  
 » instants où vous paroissiez toucher à votre dernière  
 » heure, vous déclarâtes *que vous ne regrettiez la vie*  
 » *que parce que vous n'aviez point encore assuré le repos*  
 » *de votre peuple.* Ce sont ces paroles à jamais mémo-  
 » rables qui nous enhardissent à déposer aux pieds de  
 » votre majesté notre très-humble requête.»

A ces mots l'assemblée tomba à genoux les bras levés vers le trône : l'orateur, dans la même attitude, poursuivit d'une voix basse & tremblante : « Puisse le  
 » suprême arbitre des destinées prolonger la durée de  
 » votre regne ! puisse-t-il, propice à nos vœux, vous  
 » donner pour successeur un fils qui vous ressemble :  
 » mais si ses décrets éternels s'opposent à nos vœux,  
 » s'il ne nous juge pas digne d'une si grande faveur,  
 » adorons sa justice & ne songeons qu'à faire usage  
 » des dons qu'il nous a faits. Sire, vous voyez de-  
 » vant vous un précieux rejetton du sang des Valois.  
 » Fils d'un père vertueux, élevé sous les yeux d'une  
 » mère vigilante, formé par vos conseils & par votre  
 » exemple, il promet d'égaliser la gloire de ses aïeux :  
 » qu'il soit l'heureux époux que vous destinez à votre  
 » fille, & puisse-t-il retracer à nos neveux l'image de  
 » votre regne. »

Ce discours, la posture suppliante où il voyoit ses sujets, émurent le cœur paternel de Louis, des larmes d'attendrissement coulerent de ses yeux : le chancelier Gui de Rochefort, après s'être mis à genoux au pied du trône & avoir reçu ses ordres, s'avança vers l'assemblée & dit : « Messieurs des Etats, le roi notre  
 » souverain & naturel seigneur, ne blâme point la  
 » démarche que vous avez faite ; il rend justice aux  
 » sentiments qui vous l'ont inspirée, & voit avec la  
 » plus vive satisfaction à quel point la patrie vous est  
 » chère. Il accepte le titre de *Père du peuple* que vous  
 » lui déférez ; vous ne pouviez lui faire un don qui lui  
 » fût plus agréable. Si les soins qu'il s'est donnés ont

» tourné au profit de la chose publique , il déclare qu'il  
» faut en rendre graces à Dieu , & qu'il s'efforcera  
» de mieux faire à l'avenir. Quant à la requête que  
» vous lui avez présentée , elle roule sur un objet si  
» important , que quelque déférence qu'il ait pour les  
» conseils de ses fideles sujets , il ne veut rien statuer  
» à cet égard , sans avoir pris l'avis des princes de son  
» sang , des grands & des premiers magistrats du  
» royaume. Retrouvez-vous donc ici dans six jours ,  
» & le roi viendra lui-même vous apporter sa ré-  
» ponse ».

---

---

Ann. 1566.

Le lendemain les députés de Bretagne , qui n'avoient point été admis dans l'assemblée , parce que la reine leur souveraine étoit jalouse d'empêcher la réunion du duché au reste de la monarchie , présenterent au roi une requête entièrement conforme au vœu général de la nation. Louis ayant assemblé un conseil extraordinaire où il donna entrée aux premiers présidents des parlements de Paris , de Rouen & de Bordeaux , à un grand nombre de prélats & de seigneurs , déclara publiquement les engagements qu'il avoit contractés avec la maison d'Autriche , les serments qu'il avoit prêtés & fait prêter par les gouverneurs de plusieurs provinces , à l'archiduc & à l'empereur : il ne dissimula point qu'il se croiroit obligé de les accomplir à quelque prix que ce fût , s'il ne s'agissoit que de ses intérêts personnels ; il les pria de considérer que la parole des rois est sacrée , & leur ordonna de déclarer , comme ses fideles sujets , sans ménagement & sans crainte , ce qu'ils croiroient juste & conforme à l'équité naturelle. Les avis ne furent point partagés ; tous opinerent que l'engagement pris avec l'archiduc étoit nul , comme contraire aux loix fondamentales de la monarchie : si ces loix , disoit-on , déclarent nulle toute aliénation du domaine de la couronne , quoique faite sans fraude , & en faveur de ceux qui ont le mieux servi l'Etat , à plus forte raison proscrivent-elles un traité captieux , où l'on transporterait à l'étranger des provinces en-

Ann. 1506.

tieres , des places fortes , les clefs & la sûreté du royaume. Ils montrèrent ensuite que tous les serments que le roi avoit pu prêter , soit à l'archiduc , soit à l'empereur , se trouvoient pareillement annullés par un autre serment plus auguste & toujours subsistant ; celui qu'il avoit prêté en recevant l'onction sacrée , de procurer l'avantage de son peuple , de s'opposer de toute sa puissance à ce qui pouvoit lui préjudicier. Or que pouvoit-il arriver de plus préjudiciable à l'Etat que d'introduire dans son sein , sous le spécieux nom d'allié , un ennemi domestique qui ne manqueroit pas d'y semer le trouble , qui chercheroit à tout perdre , à tout envahir ? Enfin , ils observerent que ce prétendu engagement se réduisoit encore à des promesses , à un projet ; qu'il n'y avoit point eu de gages touchés , aucun consentement des deux époux ; qu'il n'étoit pas rare de voir rompre de pareils contrats entre des particuliers pour des raisons beaucoup moins fortes , souvent même par pur caprice : que l'empereur & l'archiduc avoient assez montré , par la conduite qu'ils avoient tenue depuis ce temps avec la France , & par le peu d'attention qu'ils avoient apportée à observer de leur part des traités d'ailleurs si favorables à leur maison , combien peu ils comptoient sur ces arrangements politiques & variables : d'où ils conclurent que Louis , sans manquer aux regles les plus austeres de l'honneur & de la probité , pouvoit comme homme , & devoit comme roi , satisfaire au vœu de la nation , en rompant des nœuds si funestes & si mal assortis.

Le mercredi , vingt de Mai , le roi , suivi de toute sa cour , retourna dans la salle d'assemblée. Après que les hérauts eurent imposé silence , le chancelier Gui de Rochefort portant la parole , dit : « Le roi , comme » il vous l'avoit annoncé , a fait examiner votre requête ; quelque confiance qu'il ait d'ailleurs en votre » zèle & en vos lumières , il n'a pu se dispenser de » consulter , sur une matiere qui intéresse si essentiellement le salut de l'Etat , les princes de son sang & les

» les hommes distingués qui forment son conseil. Puis-  
» que leur avis a été conforme à vos désirs, il ne veut  
» pas différer plus long-temps à vous donner une pleine  
» satisfaction : il m'a chargé de vous inviter pour jeudi  
» prochain, à la cérémonie des fiançailles de sa fille  
» avec monseigneur le duc de Valois. C'est le seul en-  
» gagement que la jeunesse des deux époux leur per-  
» mette encore de contracter. Vous aurez soin, lors-  
» qu'il en sera temps, d'achever un ouvrage que vous  
» avez si bien commencé ; sa majesté exige donc dès  
» ce moment que vous promettiez & juriez, que vous  
» fassiez promettre & jurer, par tous ceux qui vous  
» ont élus pour leurs députés, qu'aussi-tôt que les deux  
» époux auront atteint l'âge nubile, vous ferez &  
» accomplirez le mariage projeté ; que vous ne souf-  
» frirez point que personne ose s'y opposer, & que  
» vous verserez, s'il est nécessaire, jusqu'à la dernière  
» goutte de votre sang pour en assurer l'exécution «.

---

Ann. 1506.

L'orateur des Etats alloit répondre, on ne lui en laissa pas le temps : la salle retentit d'applaudissemens, de cris de joie, de vœux pour la conservation du roi ; chaque député couroit à l'envi prêter le serment que le roi demandoit, & recevoir une formule écrite de ce même serment qu'il devoit faire prêter à son retour par la ville ou la communauté dont il étoit représentant. Anne de Bretagne eut honte de s'opposer seule à un arrangement si ardemment désiré par tous ceux qui s'intéressoient au bien public. On rédigea le contrat, & les deux jeunes époux furent conduits au pied des autels où le cardinal d'Amboise les attendoit. Claude de France n'avoit que quatre ans, le duc de Valois en avoit douze.

Louis ayant fait dresser un procès-verbal de ce qui s'étoit passé dans cette assemblée, envoya des ambassadeurs dans toutes les cours de l'Europe pour prévenir les reproches dont ses ennemis ne manqueroient pas de l'accabler, & justifier sa conduite en montrant qu'il n'avoit pu se dispenser de déférer au désir de ses sujets.



Ann. 1506.

La plupart des souverains , effrayés de l'accroissement subit que prenoit la maison d'Autriche , & jugeant sagement qu'il étoit de leur intérêt que la France , qui seule pouvoit un jour lui servir de contre - poids , ne fût pas démembrée , applaudirent à ce nouvel arrangement. Il n'y eut que Philippe , roi de Castille , & l'empereur Maximilien , qui regardant comme une bravade , l'arrivée des ambassadeurs françois & la commission dont ils étoient chargés , les écoutèrent froidement & les renvoyèrent sans réponse. Cependant il importoit à la France de savoir à quoi elle devoit s'en tenir sur l'investiture du duché de Milan , réversible , au défaut d'enfants mâles procréés du roi , à madame Claude sa fille , & au duc de Luxembourg qui avoit dû l'épouser. Il en avoit déjà coûté plus de cent mille livres au roi pour l'obtenir dans cette forme ; il offroit encore pareille somme à l'empereur , si , au nom du duc de Luxembourg , il vouloit substituer celui du duc de Valois. Il faut convenir que cette offre , quelque raisonnable qu'elle fût en elle-même , n'arrivoit pas dans des circonstances favorables. Maximilien levoit des troupes , obligeoit tous les vassaux de l'empire de lui fournir leur contingent , annonçant qu'il alloit prendre la couronne impériale à Rome ; c'étoit le prétexte dont il vouloit pallier l'expédition qu'il méditoit dans le duché de Milan : on avoit tout lieu d'appréhender que le pape n'entrât dans ce projet , car il étoit presque ouvertement brouillé avec la France.

Le pape s'empare, par le secours des François, de Pérouse & de Bologne.

Guiccardin.  
Belcarus.  
Bembo.

Jules II , ambitieux & guerrier , brûloit de signaler son pontificat par quelque entreprise hardie. L'exemple de son prédécesseur , qui avec moins de talents avoit si fort accru les domaines de l'Eglise , étoit pour lui un puissant aiguillon. Barré dans tous ses projets , par la république de Venise & le roi de France , il songeoit dès-lors à exciter une révolution générale en Italie. Le cardinal d'Amboise , qui n'avoit point encore renoncé à la tiare , parce qu'il étoit beaucoup plus jeune que lui , tâchoit d'acquérir un parti dans le sacré

collège , & d'empêcher que la rupture n'éclatât. Jules qui pénétrait ses vues , & qui le regardoit toujours comme un rival redoutable , tiroit parti de sa foiblesse , & n'en étoit que plus disposé à donner à la France de nouveaux chagrins. Amboise avoit obtenu , à la recommandation du roi , la promesse de deux chapeaux de cardinal pour Jean de la Trémouille , archevêque d'Auch , & René de Prie , évêque de Bayeux , alliés l'un & l'autre à sa maison. La promotion s'étoit faite , & ils n'avoient point été nommés. Cette première mortification fut suivie d'une entreprise sur l'autorité du roi : après la mort du cardinal Asagne , Jules disposa de tous les bénéfices qu'il possédoit dans le Milanès. Louis de son côté fit saisir dans toute l'étendue de sa domination les revenus des prélats & des cardinaux qui résidoient à la cour de Rome. L'affaire auroit été poussée à de fâcheuses extrémités si le cardinal d'Amboise , profitant de la crainte qu'inspiroient au roi les démarches de l'empereur , n'eût obtenu à force de prières qu'on cherchât des moyens de conciliation : l'évêque de Sisteron fut chargé de cette négociation ; Jules exigea que la France , non-seulement ne s'opposât point au projet qu'il avoit de chasser Jean-Paul Baglioni de Pérouse , & Jean Bentivoglio de Bologne ; mais qu'elle lui fournît un certain nombre de troupes pour aider à les dépouiller. A ce prix , il promit les deux chapeaux qu'on lui demandoit , & un concordat , en vertu duquel Louis auroit , pendant sa vie , la nomination aux bénéfices du duché de Milan , comme l'avoient eue les Sforces ses prédécesseurs. Cet échange n'auroit jamais dû être accepté ; car outre la honte dont le roi se couvroit , en sacrifiant Bentivoglio qu'il avoit reçu sous sa protection , il perdoit la seule barrière qui séparât le duché de Milan des Etats de l'Eglise : cependant le cardinal se servit si bien de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son maître , qu'il arracha son consentement. Jules , craignant de laisser échapper une si belle occasion , & ne daignant pas faire attention au danger

---

Ann. 1506.

Ann. 1506.

qu'il y avoit d'exciter une guerre en Italie dans le temps que l'empereur se disposoit à y pénétrer, se mit brusquement en marche, & envoya sommer le roi de faire avancer le secours qu'il lui avoit promis : *Le saint pere réve sans doute*, répondit Louis, *ou il faut qu'il eût trop bu d'un coup le soir qu'il forma ce beau projet.* L'envoyé s'en feroit retourné avec cette réponse, si le cardinal d'Amboise, qui s'étoit absenté depuis quelques jours de la cour, ne fût arrivé fort à propos pour le saint pere, & n'eût fait expédier un ordre à Chaumont, son neveu, d'aller se joindre avec cinq cents lances à l'armée du saint-siege. Jules ne trouva plus d'obstacles à ses desirs : Jean-Paul Baglioni consentit à céder la seigneurie de Pérouse, en conservant seulement la jouissance des biens qu'il possédoit comme particulier. Bentivoglio, beaucoup plus puissant, rit de la folie du pape, tant qu'il crut n'avoir affaire qu'à lui ; mais dès qu'il eut appris que les François étoient en marche pour venir le combattre, ce politique si délié, cet homme si déterminé, qui avoit autrefois témoigné un mépris si souverain à Julien de Médicis, pour s'être laissé dépouiller sans combat de la seigneurie de Florence, quitta Bologne en pleurant, & vint avec sa famille éplorée chercher humblement un asile parmi ces mêmes François qui alloient l'attaquer. Chaumont ému de pitié voulut bien se charger de défendre ses intérêts : il obtint pour lui les mêmes conditions accordées à Baglioni ; c'est-à-dire, la jouissance libre & entière de ses biens patrimoniaux, de quelque nature qu'ils fussent & en quelque endroit qu'ils fussent situés. Bologne ouvrit ses portes, & le peuple qui n'avoit aucune connoissance du traité, & qui croyoit faire sa cour au nouveau souverain, courut en foule piller & démolir le palais de Bentivoglio. Ainsi Jules dut aux François le rétablissement de son autorité dans une des plus considérables villes d'Italie : devenu leur voisin, il n'en fut que plus animé à les perdre.

La conduite qu'ils tinrent dans les Pays-Bas étoit

beaucoup plus politique & mieux combinée. Charles d'Egmond, qui s'étoit réfugié dans ses Etats au moment où Philippe s'embarquoit pour l'Espagne, pratiquoit ses anciens sujets & sollicitoit des secours étrangers. Les Crouï, gouverneurs des Pays-Bas, en voulant lui enlever toutes ses ressources, avoient donné à la France un motif de rupture : comme les François ne pouvoient aller en Gueldres sans traverser le pays de Liège, les Crouï avoient sollicité sans succès Robert de la Mark, prince de Sedan, & Evrard de la Mark, évêque de Liège, à leur fermer le chemin, & à préférer l'alliance du roi leur maître à celle de Louis. Le roi eût pu facilement s'en venger ; mais ayant connoissance du traité que Philippe avoit conclu avec Henri VII, & craignant de s'attirer une guerre fâcheuse avec l'Angleterre, il desira que son ennemi lui fournît une raison encore plus plausible d'en venir à une guerre déclarée. Philippe ne tarda pas à lui donner cette satisfaction : instruit des desseins de Charles d'Egmond, & voulant sans doute l'intimider, il lui écrivit une lettre arrogante où il lui marquoit qu'il n'ignoroit pas à l'instigation de qui il se conduisoit ; mais que s'il lui donnoit la peine de retourner dans les Pays-Bas, tous ses parents, ses prétendus protecteurs ne le sauveroient pas de la juste punition qu'il lui préparoit. Louis à qui cette lettre fut communiquée, crut s'y reconnoître & ne balança plus. Il ordonna sur-le-champ au sire d'Orval, comte de Rhetel, & au prince de Sedan, de conduire quatre cents lances Françaises au secours d'un prince injustement opprimé ; il lui envoya par la même occasion des sommes considérables pour lever & entretenir un corps nombreux de lansquenets. Avec de pareils secours Charles se remit promptement en possession de ses anciens Etats, il fit des courses dans la Hollande & le Brabant. Philippe trop éloigné pour venir lui-même défendre ses sujets, recourut assez inutilement au roi d'Angleterre. Henri VII, qui craignoit de n'être pas remboursé de ses avances, se con-

Ann. 1506.

Charles d'Egmond rétabli dans ses Etats.

Fisen, hist. Leod.

Pontan. Gelric.

Heraus. ann. Brabant.

Lettres de Louis XII, par Godefroi.

Ann. 1506.

Mort de l'archiduc Philippe : conduite de Louis XII.

P. Martir de Angl.  
Godefroi.  
Lettres de Louis XII.  
Mariana.

tenta de se porter pour médiateur, d'envoyer des ambassades, de faire beaucoup de bruit & de laisser couler le temps. Cependant les deux gouverneurs Chievres & Chimai, mandoient au roi de Castille, qu'en suspendant tous les paiements, qu'en retranchant même la moitié des gages des officiers qui formoient la maison de Charles duc de Luxembourg, ils ne pourroient faire subsister l'armée jusqu'à l'hiver, s'il ne leur envoyoit de l'argent d'Espagne. Ce vaste royaume n'en fournissoit point : à peine Philippe avoit-il pu en recouvrer assez pour entretenir les douze cents hommes qu'il avoit emmenés avec lui : il étoit dangereux de s'annoncer par de nouveaux impôts : avec quelque douceur qu'il traitât les Espagnols, il n'avoit pu parvenir à conserver long-temps cette estime & cet amour qu'ils lui avoient témoignés avant que de le connoître. La proposition qu'il avoit hasardée dans les Etats de renfermer sa femme pour cause de démence, avoit soulevé une nation inviolablement attachée à ses légitimes souverains : les émissaires de Ferdinand en avoient pris occasion de le peindre des plus noires couleurs. Après avoir accablé, disoit-on, des mépris les plus insultans, une princesse innocente, une épouse tendre & vertueuse, avoit-il bien la barbarie d'aspirer encore à la dépouiller, à l'ensevelir dans une prison ? à quoi ne devoit donc pas s'attendre l'Espagne de la part d'un prince qui respectoit si peu les droits de la nature & les engagements les plus sacrés ? Philippe avoit été informé de ces murmures, il en avoit découvert les auteurs, & il s'apprétoit à les punir lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre violente qui l'emporta en peu de jours. Quelques écrivains ont osé avancer que Ferdinand voyant le peu de succès de ses ruses, & n'ayant plus d'autre moyen de rentrer dans la Castille, l'avoit fait empoisonner : d'autres assurent que la maladie qui le moissonna, pour ainsi dire, dans la fleur de son âge, car il n'avoit encore que vingt-huit ans, fut causée par des exercices trop violents, & quelques excès aux-

quels il s'étoit imprudemment livré sous un ciel si différent de celui des Pays-Bas.

Ann. 1506.

Louis ne pouvoit desirer des conjonctures plus favorables pour s'emparer des Pays-Bas , s'il eût pu se départir un moment des principes de la justice & de la modération. Ces provinces étoient sans défense ; la noblesse la plus distinguée , les plus braves guerriers avoient suivi Philippe en Espagne , & n'en pouvoient revenir sans se mettre à la merci du roi de France. Chievres n'avoit qu'une armée déjà ruinée , & point d'argent pour la payer ; les François auxiliaires du duc de Gueldres ravageoient impunément le Brabant ; l'empereur étoit éloigné , & d'ailleurs tellement odieux aux Flamands , qu'ils n'eussent jamais consenti à le recevoir parmi eux. Le roi d'Angleterre , vieux & avare , n'auroit pas fait plus d'efforts pour empêcher la conquête des Pays-Bas , qu'il n'en avoit fait sous le regne précédent pour s'opposer à la réunion de la Bretagne à la couronne. Louis , qui avoit une armée toute prête , qui ne manquoit pas d'argent , qui auroit trouvé un grand nombre de partisans en Flandre & en Artois , qui pouvoit faire parler en sa faveur une ancienne loi féodale , laquelle défère au seigneur suzerain la curatelle & la jouissance des biens des enfants de ses vassaux pendant tout le temps de leur minorité , n'avoit , pour ainsi dire , qu'à se montrer sur les frontieres de l'Artois pendant que le duc de Gueldres se feroit avancé dans le Brabant , & tout étoit soumis. Maître des Pays-Bas , & vraisemblablement de la personne du jeune Charles , il auroit tenu l'empereur dans une entière dépendance ; mais ce furent ces facilités qui lui firent tomber les armes des mains : il ne vit dans les enfans de son ennemi que de malheureux orphelins dignes de sa pitié ; il retira sur-le-champ les troupes qu'il avoit envoyées au duc de Gueldres , lui mandant de se renfermer à l'avenir dans les limites de ses Etats & de se tenir sur la défensive.

Cet acte de modération , quoique si conforme au

Ann. 1506.

caractère de Louis , a donné lieu à Martin du Bellai , historien estimable à tout autre égard , d'imaginer que Philippe ; à l'article de la mort , considérant qu'il laissoit des enfants en bas âge , un pays sans défense , nomma dans son testament Louis tuteur ou curateur de ses enfants ; que Louis usant , comme il le devoit , de ce dépôt sacré , régla l'administration des Pays-Bas , & donna pour gouverneur au jeune Charles duc de Luxembourg & prince d'Espagne , Guillaume de Croui , seigneur de Chievres , lequel , dit-on , *rendit son élève beaucoup plus habile qu'il ne falloit pour le bien de la France*. Cette supposition , adoptée par la foule des historiens modernes , se trouve malheureusement démentie par les pièces mêmes sur lesquelles on prétendoit l'appuyer. Le testament de Philippe existe , & il n'y est fait aucune mention de cette prétendue curatelle : les lettres qui établissent Guillaume de Chievres gouverneur du prince de Castille , nous ont été pareillement transmises ; mais elles sont expédiées au nom de Maximilien , qui obtint dans la suite la tutelle de ses petits-fils , & non de Louis , qui ne paroît pas avoir recherché cette commission qu'on auroit eu bien de la peine à lui refuser. Nous avons les lettres qu'il écrivit après la mort de Philippe aux princes de Nassau , aux magistrats de la ville d'Arras ; il promet de protéger les jeunes princes orphelins , il y fait valoir sa qualité de suzerain , de parent du côté maternel : auroit-il oublié celle de tuteur & de régent s'il en eût été revêtu ou même s'il l'eût disputée ? Comment d'ailleurs l'en eût-on dépouillé dans la suite pour la conférer à l'empereur Maximilien , Louis eût-il souffert patiemment qu'on lui fit cet affront ? n'auroit-il osé ni s'en venger ni s'en plaindre ?

Mais si Louis se contenta de protéger les enfants de son vassal , sans prétendre à l'administration de leurs Etats , il ne permit pas non plus que sa générosité tournât au profit de Maximilien , qui s'étoit montré son ennemi , & qui , par cet accroissement de puissance

sance , se seroit trouvé plus à portée de lui nuire. Il engagea les Flamands & les autres peuples des Pays-Bas à former un conseil de régence , qui seroit chargé du détail de l'administration , & qui rendroit compte aux Etats assemblés , promettant en ce cas de les protéger & de les défendre comme ses fideles sujets , & menaçant de les traiter non en ennemis , mais en rebelles & en criminels de lèse-majesté , s'ils prenoient le parti de se soumettre à l'empereur. C'étoit servir les Flamands à leur gré : nous avons déjà observé qu'ils n'aimoient point des maîtres trop puissants , mais ils haïssoient sur-tout Maximilien : ils lui avoient ôté la tutelle de ses propres enfants ; ils avoient disposé de sa fille contre sa volonté ; enfin ils avoient poussé la mutinerie & l'insolence au point de l'arrêter prisonnier : ils n'avoient garde après cela de remettre leur fortune & leur vie à sa discrétion. Aussi Maximilien , qui s'étoit approché en hâte de la frontière des Pays-Bas , essuya-t-il un refus. Il balança s'il emploieroit la force pour se faire reconnoître : mais considérant qu'il ne pourroit triompher de l'obstination des Flamands , tant qu'ils seroient soutenus par les armes des François ; que son entreprise n'aboutiroit qu'à le rendre encore plus odieux , & à ruiner la fortune de ses petits-fils , il reprit la route de Germanie , exhalant toute sa colere contre le roi de France , auquel il attribuoit le nouvel affront qu'il venoit de recevoir. La fortune le traita mieux en Castille. Les grands , persévérant dans leur haine contre Ferdinand , s'étoient assemblés après la mort de Philippe , & avoient formé , sous le bon plaisir de l'empereur , un conseil de régence qu'ils le prioient très-instamment de vouloir bien autoriser. Il se prêta avec joie à cet établissement : mais exclus des Pays-Bas , ennemi du roi de France , ne pouvant plus entretenir ni par terre ni par mer aucune correspondance avec ses partisans , il voulut sçavoir ce qu'il avoit à se promettre de la part de Ferdinand. Il lui envoya donc une ambassade à Naples où il venoit d'arriver , & le

---

Ann. 1506.



Ann. 1506.

pria , premièrement de trouver bon que le conseil de régence nouvellement établi en Castille , exerçât ses fonctions sans aucun empêchement : 2°. de vouloir bien se joindre à lui pour obliger le roi de France à donner satisfaction au duc de Luxembourg leur commun héritier , sur le tort & l'affront qu'il venoit de lui faire en cassant son mariage avec la princesse Claude , héritière de Bretagne & de Milan : 3°. de lui assigner un rendez-vous soit à Rome , où il comptoit se rendre incessamment , soit dans quelque autre ville d'Italie , pour conférer amicalement sur leurs communs intérêts. Ferdinand répondit qu'il ne connoissoit point de régents en Castille , mais quelques rebelles qu'il feroit bientôt rentrer dans le devoir ; qu'à sa fille seule appartenoit solidairement ce royaume & le soin de le gouverner ; que si elle avoit besoin de conseil , il étoit en état de lui en servir , sans que l'empereur s'en mît en peine ; qu'il avoit eu connoissance des raisons qui avoient obligé le roi de France à marier sa fille au duc de Valois , héritier présomptif de cette monarchie ; qu'elles lui avoient paru solides ; qu'il ne refusoit point l'entrevue que lui proposoit l'empereur , au cas cependant que les affaires dont il se sentoît accablé lui permissent de s'y rendre , & que le roi de France , dont il vouloit conserver l'amitié , n'en prît point d'ombrage. Déchû de tout espoir de conciliation , Maximilien ne se rebuta point , il continua d'intriguer de tous côtés , en Espagne par un grand nombre d'émissaires secrets ; dans les Pays-Bas par Marguerite sa fille , duchesse douairière de Savoie , & tante du jeune Charles de Luxembourg ; en Italie par le pape. Jules , aussi ennemi du repos , aussi envenimé contre les François que pouvoit l'être Maximilien lui-même , trouva bientôt une occasion favorable d'exercer ses talents.

Révolte &  
soumission de  
Gênes : projets  
de Louis.

Gênes , en se soumettant à la domination Française , avoit conservé ses loix , son gouvernement républicain , ses possessions , ses forces de terre & de mer. Outre cette longue étendue de terrain bordé au midi par la

mer , au nord par une chaîne de montagnes , connu des anciens sous le nom de *Ligurie* , des modernes sous celui de *rivieres de levant & de ponent* , & couvert d'un grand nombre de places fortes ; elle possédoit dans son voisinage l'isle de Corse , l'isle de Chio dans l'Archipel. Protégée par la France contre les ennemis du dehors , livrée toute entiere à l'exercice de la banque , du commerce & des arts , elle auroit été parfaitement heureuse si elle eût pu se préserver de l'esprit de faction & de discorde ; mais le souvenir de tant de révolutions qui l'avoient affligée depuis deux ou trois siècles , n'avoit encore pu la rendre sage. Deux puissantes factions s'y disputoient l'autorité , *la noblesse & le peuple* : les nobles , quoique réduits à un très-petit nombre de maisons , possédoient en propre une partie des places des deux rivieres , ce qui les rendoit en quelque sorte de petits souverains : par rapport à l'administration de la république , les loix assignoient à leur ordre la moitié de toutes les magistratures. Quelques familles Plébéiennes , telles que les Frégoses , les Adornes , les Justiniani , &c. enrichies par le commerce & décorées des premières charges de l'Etat , tentoient à franchir l'intervalle qui les séparoit encore de la noblesse ; mais plus elles faisoient d'efforts pour faire disparaître ces distinctions , plus les nobles de leur côté apportoient d'attention à maintenir leurs droits. Ces derniers , jouissant seuls du privilege barbare de ne se montrer au sein de la paix , & parmi leurs compatriotes qu'armés d'une épée , se servoient de cet avantage pour insulter lâchement les Plébéiens , ou pour assassiner ceux qui osoient s'opposer à leurs violences. L'impunité les enhardissoit au crime ; car étant presque tous parents ou alliés , possédant à eux seuls la moitié de toutes les magistratures , & ayant toujours des moyens de gagner une voix ou deux dans l'autre moitié , quelque avérés que fussent leurs crimes , ils ne risquoient presque point d'être jamais condamnés. Ces abus ouvrirent les yeux des Plébéiens sur les dangers auxquels

---

Ann. 1506.

---

Ann. 1506.

ils étoient journellement exposés : ils se plaignirent de leur condition , & remontrant qu'ils étoient dix fois plus nombreux que les nobles , ils demandèrent , pour établir une sorte d'égalité , & pour assurer la punition du crime de quelque qualité que fût le coupable , qu'on leur cédât les deux tiers des magistratures. N'ayant pu rien obtenir par la douceur , ils résolurent de se faire justice à eux-mêmes : dans une querelle qui s'éleva bientôt , ils s'attrouperent , massacrèrent un gentilhomme de la maison de Doria , attaquèrent & poursuivirent tous les autres nobles qui étoient accourus à son secours. Le conseil général s'assembla le lendemain , & comme plusieurs nobles n'osèrent y assister , les Plébéiens se trouvant les plus forts , firent passer le décret qui leur assignoit les deux tiers des magistratures. Roquebertin , lieutenant de Philippe de Cleves Ravestein , dans le gouvernement de Gênes , voyant le peuple échauffé , & sentant d'ailleurs combien ce règlement étoit propre à empêcher le désordre , le confirma par provision , & promit d'employer ses bons offices auprès du roi son maître , pour en obtenir la ratification. Il n'étoit presque pas douteux que Louis , prince juste & zélé pour le bon ordre , ne l'accordât : les nobles , trop foibles pour se venger , auroient pris le parti de la soumission : la paix & la concorde alloient être rétablies , si ceux qui desiroient d'exciter un incendie général en Italie , n'eussent pris soin d'exciter & de fomenter cette première étincelle. Jules II étoit originaire de Savonne , la place la plus considérable de la rivière du Ponent , d'une famille obscure , & par conséquent ennemie de la noblesse. Il sut si bien insinuer aux séditeux , par le moyen de ses parents ou de ses créatures , qu'ils n'avoient aucune faveur à espérer d'une cour , où tout ce qui n'étoit pas noble étoit traité en esclave ; il rehaussa tellement leur courage en les flattant qu'il leur arriveroit des secours capables de les faire triompher de leurs ennemis , qu'ils reprirent subitement les armes , pillèrent les palais des nobles , for-

tirent même de la ville pour ravager leurs terres. Les magistrats tirés des familles Plébéiennes les plus riches & les plus distinguées , s'opposant ouvertement à ces violences , furent déposés ; on créa pour les remplacer huit tribuns , qui revêtus d'une puissance absolue & escortés d'une foule de satellites , réduisirent au silence , & firent trembler tous ceux qui refusoient de participer à leurs fureurs. Ne trouvant plus aucun obstacle à leurs desseins , ils firent sortir à la fois deux armées destinées à chasser les nobles des places qu'ils tenoient sur les deux rivières : la première qui marcha vers la rivière de Levant investit la Spécie , & obligea les Fiesques , qui s'y étoient réfugiés , de chercher précipitamment une retraite plus éloignée ; la seconde alla investir la ville de Monaco qui appartenoit à Lucien Grimaldi , & qui étoit située à l'extrémité de la rivière de Ponent. Jusqu'alors les deux partis avoient eu guerre l'un contre l'autre ; mais ils respectoient ou sembloient respecter également l'autorité du roi ; ils lui avoient envoyé des députés respectifs pour plaider leur cause , résolus , disoient-ils , de se soumettre à sa décision. Roquebertin avec sa garnison logeoit dans le palais de Gênes , se promenoit dans les rues , & quoiqu'on eût cessé de le consulter , on affecta toujours de ne lui donner aucun sujet de plainte. Le roi , trompé par cette soumission apparente , espéroit toujours que cette émotion populaire s'apaiseroit d'elle-même , & attendoit pour prononcer sur le fond de l'affaire , que les esprits fussent calmés. Le pape n'oublioit rien pour l'entretenir dans cette disposition. Tandis qu'il excitoit l'empereur à entrer dans cette querelle , qu'il manœuvroit sourdement à Pise & à Sienne pour faire passer des secours aux séditeux , il s'intéressoit auprès du roi pour sa malheureuse patrie ; il le conjuroit de ne rien précipiter ; il lui envoyoit le cardinal de Final avec des projets de pacification : & pour détourner son attention de ce qui regardoit Gênes , il remettoit sur le tapis cette ligue déjà oubliée entre le saint-siège , l'empire

Ann. 1506.

& la France , contre les Vénitiens dont il savoit bien que Louis , & plus encore le cardinal d'Amboise , avoient à se plaindre. Il faisoit envisager ce projet comme l'unique moyen de faire cesser les animosités qui subsistoient entre la France & la maison d'Autriche ; il se rendoit garant de la bonne volonté de Maximilien , & prioit Louis de lui assigner un lieu où ils pussent conférer ensemble & mettre la dernière main à ce traité. Louis fut à son ordinaire la dupe de ce manège ; obligé de prononcer sur le sort des Génois , il eut égard à la recommandation du saint pere : il accorda au peuple , pour lequel il s'intéressoit , non-seulement une amnistie pour tout ce qui s'étoit passé , mais la confirmation de la loi qui lui donnoit les deux tiers des magistratures ; il exigea seulement qu'il cassât ses séditieux tribuns , & qu'il rendit aux nobles les places & les châteaux qu'il leur avoit enlevés ; & afin que Jules ne pût douter de la part qu'il avoit eue dans ce règlement , ce fut au cardinal de Final que Louis en commit l'exécution , l'autorisant de pleins-pouvoirs pour agir en son nom. Il arriva cependant que ce même peuple dont on avoit si bien ménagé les intérêts , rejetta insolemment ce projet de pacification. Les agents du pape n'avoient pas eu de peine à lui persuader que la cour ne les ménageoit dans le moment présent , que parce qu'elle ne voyoit aucun moyen de les réduire : que l'empereur , qui avoit hautement embrassé leur défense , se disposoit à venir les secourir : qu'ils pouvoient en toute sûreté attendre l'effet de ses promesses , puisque leur ville , regardée à juste titre comme le boulevard de l'Italie , étoit enveloppée de montagnes escarpées qu'il falloit nécessairement traverser , & où une poignée de payfans attroupés pouvoient sans danger arrêter l'armée la plus formidable. Un secours de deux mille Siennois , de trois cents Pisans qui arriva sur ces entre-faites , acheva d'aveugler une multitude présomptueuse & inconfidérée. Les pertes qu'ils avoient essuyées devant Monaco ne les découragerent point ; ils les attri-

buerent à l'inexpérience des tribuns & à la méfintelligence qui régnoit entr'eux. Ils crurent qu'ils remédieroient à ce désordre , en élisant un doge ou souverain magistrat : ils jetterent les yeux sur Paul de Nove , simple teinturier , mais homme de tête , né pour le commandement , d'une justice & d'une probité rares dans un chef de rebelles. Roquebertin comprenant qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui dans la ville , quitta le palais & alla se réfugier avec ses soldats dans la citadelle où commandoit Galéas de Salazar. Outre cette forteresse renfermée dans l'enceinte de la ville , il y en avoit une autre à peu de distance , nommée le Castellacio , située entre des rochers escarpés , & qui dominoit un chemin étroit par où l'armée devoit passer. Renaud de Noailles y commandoit , & n'avoit pour toute garnison que vingt soldats : ce nombre eût absolument suffi pour garder la place , s'il eût eu des munitions ; mais comme elles avoient toujours été tirées de Gênes , & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'un peuple si soumis , si attaché jusqu'alors aux intérêts de la monarchie , songeât sérieusement à se révolter , les commissaires avoient négligé de l'approvisionner ; & il étoit déjà trop tard pour y songer : Paul de Nove la fit investir. La foible garnison ayant obtenu la liberté d'en sortir avec tous les honneurs de la guerre , éprouva combien il eût été plus avantageux pour elle de périr les armes à la main , que de se confier à la foi d'une troupe de forcenés : *Aux uns , dit une ancienne chronique , ils encroiserent les bras & leur fendirent le ventre , leur arracherent le cœur & les entrailles , puis attachèrent ces cœurs à des poteaux & se laverent les mains dans leur sang ; les autres taillèrent en morceaux sans pitié avec les femmes , qui là étoient , lesquelles firent mourir de tant cruelle & étrange mort , que l'horreur du fait me défend d'en dire la manière.* Convaincus qu'ils n'avoient plus de ménagements à garder avec la France après cette barbarie , ils coururent au palais , en arracherent les fleurs-de-lys qu'ils remplacèrent par l'aigle

---

Ann. 1506.

Ann. 1506.

impériale : Maximilien les avoit déjà reçus sous sa protection. Il y a lieu de conjecturer que les Vénitiens fomentoient de leur côté la révolte ; il est certain du moins que dans le même temps , ils portèrent une loi qui donnoit le droit de bourgeoisie à tous les Génois qui viendroient s'établir sur les terres de la seigneurie : c'étoit exciter les rebelles à tout oser en leur montrant de loin une ressource en cas de malheur. Louis apprenant ces nouvelles , vit que le danger étoit plus grand qu'il ne l'avoit cru d'abord : que cette révolte , si elle n'étoit promptement étouffée , entraîneroit la perte du duché de Milan ; que le pape le trompoit. Il résolut à son tour d'essayer s'il ne pourroit le mettre hors d'état de lui nuire , en l'enlaçant , si j'ose ainsi m'exprimer , dans ses propres filets. Ayant donc fait , pendant une partie de l'hiver , des levées extraordinaires , il partit de Blois vers la fin de Janvier , annonçant qu'ayant été malheureux dans les dernières guerres d'Italie où il n'avoit employé que ses lieutenants , il vouloit désormais remplir lui-même les fonctions de général. La force de cette armée qui montoit à près de cinquante mille hommes effectifs , la précaution toute nouvelle que le roi avoit prise de se faire accompagner dans cette expédition par huit cardinaux , une trentaine de prélats , tant évêques qu'archevêques , tout sembloit indiquer que ce prodigieux armement n'avoit point pour objet unique de faire rentrer dans le devoir une troupe de bourgeois révoltés. Parmi ces prélats , on en distinguoit deux , Evrard de la Marck , évêque de Liège , & Tristan de Salazar , archevêque de Sens , qui armés de toutes pièces & la lance au poing , conduisoient eux-mêmes des compagnies de gens d'armes : ceux-là pouvoient trouver place dans une armée : mais à quel dessein Louis y avoit-il appelé tant d'autres cardinaux , archevêques , évêques & abbés ? Pourquoi , sachant que Jules étoit d'intelligence avec l'empereur & l'instigateur secret de la révolte , affectoit-il de lui témoigner une confiance toute particulière , le suppliant de l'at-

tendre

Ann. 1507.

tendre à Bologne où il vouloit conférer avec lui sur les projets que ce pontife lui avoit précédemment communiqués ? La copie d'une négociation secrète avec l'Angleterre , qui nous est tombée entre les mains , éclaircit une partie de ce mystère. Louis avant son départ pour l'Italie , députa vers Henri VII un homme de confiance , qui n'étant chargé dans ses instructions que de réclamer un banni du duché de Milan qu'on disoit s'être retiré à Londres & qu'on n'y trouva pas , avoit un ordre d'entretenir le monarque en particulier , & de lui demander s'il seroit disposé à s'associer à un projet dont Ferdinand le Catholique étoit l'auteur , qui intéressoit le bien général de la chrétienté , où devoient entrer les Vénitiens , & sur lequel on lui donneroit dans peu de plus grands éclaircissements. Quand on considère que les Vénitiens étoient alors brouillés avec le saint-siège & alliés de Ferdinand ; que ce monarque , convaincu depuis la mort d'Isabelle , qu'il ne pouvoit sans l'alliance de la France se maintenir sur les trônes d'Espagne & de Naples contre la puissante maison d'Autriche , faisoit alors humblement la cour à Louis , & même au cardinal d'Amboise dont il connoissoit le crédit : on ne peut guère douter que ce projet si secret ne regardât directement le pape , & indirectement l'empereur. On peut donc conjecturer avec beaucoup de fondement que Ferdinand , dans le temps qu'il se trouva forcé de laisser le trône de Castille à son gendre , qu'il trembloit qu'on ne lui enlevât encore celui de Naples , & que persécuté par ses anciens alliés , par ses sujets ; connoissant la passion malheureuse que le cardinal d'Amboise nourrissoit encore pour la tiare , avoit promis de concourir de toute sa puissance avec le roi de France , à convoquer un concile après qu'on se seroit assuré de la personne du pape , à y faire examiner son élection , à le déposer comme simoniacque , à procurer enfin au cardinal d'Amboise les voix de tous les cardinaux Espagnols & Vénitiens , qui joints aux François , entraîneroient la pluralité des suffrages : qu'il

Ann. 1507.



---

Ann. 1507.

avoit fait observer ensuite qu'Amboise, devenu pape & n'ayant aucun ennemi à redouter en Italie, transférerait le titre de roi des Romains, la couronne impériale des Allemands aux François, avec beaucoup plus de facilité & de fondement que Grégoire V ne les avoit autrefois transférées des François aux Allemands, puisqu'il étoit bien plus naturel de voir cette couronne, sur la tête d'un successeur de Charlemagne, déjà maître de l'ancien royaume de Lombardie, que sur celle d'un roi d'Allemagne qui ne possédoit pas d'ailleurs un pouce de terre en Italie : qu'après cela on n'auroit plus besoin de tant solliciter, d'acheter si cher la vaine investiture du duché de Milan. Il est encore très-vraisemblable que Ferdinand, délivré par la mort de Philippe, de son plus redoutable ennemi ; mais ayant encore de fortes raisons de ménager la France, & d'empêcher qu'elle ne s'accommodât avec Maximilien qui conservoit un parti très-nombreux en Espagne, continua le mieux qu'il put, d'amuser Louis & son premier ministre de son chimérique projet, parce qu'il ne s'attendoit pas qu'on le sommât si-tôt de tenir sa parole : mais que voyant enfin venir Louis avec tout l'appareil nécessaire pour le mettre à exécution, il donna secrètement avis au pape & aux Vénitiens du danger qui menaçoit la liberté de toutes les puissances d'Italie. Cette conjecture appuyée sur des titres authentiques donne l'explication d'un grand nombre de faits, qui de la manière qu'ils ont été rapportés par les historiens, paroissent inconséquents & dénués de vraisemblance.

Le pape qui venoit de promettre qu'il attendroit le roi à Bologne, en partit avec précipitation, traversant une partie des terres de la république de Venise avec laquelle il étoit brouillé. Arrivé à Rome, il adressa des brefs à l'empereur & à quelques princes d'Allemagne, où après leur avoir exposé le danger qui menaçoit le saint-siège & l'Italie entière, il les conjuroit de ne pas perdre un moment : » Si la gloire de défendre

» l'Eglise , votre mere , n'est pas un motif assez puissant pour vous déterminer , du moins , ajouta-t-il ,  
» que votre propre intérêt vous touche : les François  
» ne nous haïssent que parce qu'ils nous ont toujours  
» trouvés opposés à leur ambition effrénée : s'ils triom-  
» phent du saint-siège , rien ne pourra plus les empê-  
» cher de ravir la couronne impériale qu'ils se propo-  
» sent de revendiquer comme un ancien démembrement  
» de leur monarchie. « Les Vénitiens , qui dans ce  
péril commun , faisoient prendre les armes à tous les  
payfans les plus robustes , joignirent des ambassadeurs  
au nonce du pape pour confirmer son récit , & offrir  
à l'empereur & aux princes le passage sur leurs terres ,  
& toutes leurs forces de terre & de mer. Maximilien  
indiqua sur-le-champ une diète à Constance , où tous  
les électeurs , princes & autres membres de l'empire ,  
furent sommés de se rendre pour délibérer sur des af-  
faires urgentes qui touchoient le salut de l'empire. On  
ne se souvenoit point d'avoir vu une assemblée si bril-  
lante & si nombreuse : tous ceux des princes qui ne  
purent s'y trouver en personne , s'étoient fait remplacer  
par leurs fils ou leurs freres. L'empereur , après avoir  
communiqué à l'assemblée les brefs du pape , les autres  
avis qu'il avoit reçus de différents endroits , après avoir  
donné audience aux ambassadeurs des Vénitiens , voyant  
la surprise & l'étonnement peintes sur tous les visages ,  
prit lui-même la parole , & rappelant aux électeurs ,  
princes & députés , combien de fois il leur avoit prédit  
ce qui se passoit maintenant sous leurs yeux , sans qu'ils  
voulussent l'en croire , il leur peignit fortement le mé-  
pris où ils alloient tomber , l'opprobre éternel dont ils  
couvriroient leurs noms , si les avantages que leurs  
peres leur avoient acquis par tant de travaux & de sang ,  
leur étoient enlevés par un peuple moins guerrier &  
moins fort ; mais plus uni & plus entreprenant que la  
nation Germanique. » Au reste , ajouta-t-il , les fautes  
» que nous avons commises par le passé peuvent encore  
» se réparer. Le seul bruit de mon nom & de vos armes

Ann. 1507.

---

Ann. 1507.

» suffira pour vaincre les François ; ils n'ont point ou-  
» blié la journée de Guinegaste , où jeune encore , &  
» à peine sorti de l'enfance , je triomphai avec gloire  
» de toute leur puissance : depuis ce temps , ils n'ont  
» osé risquer de bataille contre moi , & n'ont trouvé de  
» ressources que dans l'artifice & la fraude. Pénétrés  
» des sentiments de cette magnanimité si naturelle à  
» notre nation , considérez ce que l'honneur exige de  
» vous dans une occasion si pressante : je ne manque  
» ni de courage pour m'exposer aux plus grands dan-  
» gers , ni de force pour supporter les plus rudes fa-  
» tiges. L'expérience que l'âge m'a donné vous assure  
» d'un chef qui ne sera point indigne de vous ; mais son-  
» gez de votre côté que le succès d'une entreprise for-  
» mée pour la défense de l'église Romaine , notre mere  
» commune , & pour maintenir la gloire du corps Ger-  
» manique , dépendra des mesures que vous allez pren-  
» dre. « Ce discours produisit tout l'effet que Maximilien pouvoit en attendre ; chaque membre de l'assemblée offrit libéralement des secours d'hommes ou d'argent. Maximilien jugeant bien que ces secours ne pouvoient être promptement rassemblés , essaya d'amuser le roi par une feinte négociation ; il voulut du moins rallentir son ardeur en lui faisant connoître qu'il n'ignoroit pas ses projets. Il se servit , pour ce dessein , du baillif de Charolois , lequel étant voisin & ami d'un gentilhomme de la maison du roi , alla lui rendre visite , l'entretint des malheurs que la mésintelligence de leurs maîtres respectifs pouvoit causer aux deux Bour-  
gognes , & lui parla avec tant d'assurance des dispositions pacifiques de l'empereur , qu'il l'engagea en partie à sonder de son côté , si Louis ne voudroit pas entendre à un accommodement raisonnable. Du Chesnoi ( c'est le nom de ce gentilhomme ) craignant de se compromettre , se chargea seulement de lui ménager un entretien secret avec le roi à qui il pourroit communiquer tout ce qu'il venoit de lui dire. Le roi eut la curiosité de voir où aboutiroit ce manège , & comme

le baillif ne lui demandoit qu'une personne de confiance qu'il conduiroit en toute sûreté à l'empereur, il donna ordre à Macé de Villebrême de l'accompagner. » Votre maître, lui dit l'empereur, se prépare à passer » en Italie, & menace Gênes qui est terre de l'empire, » & que j'ai prise sous ma sauve-garde. Il pousse plus » loin ses desseins ; je suis bien averti qu'il en veut au » pape, & qu'il regarde déjà l'Italie comme sa conquête ; mais il ne se flatte pas sans doute que je lui » abandonne si facilement les droits de ma couronne : » annoncez-lui de ma part que s'il veut se délistier d'un » voyage qui a droit de m'alarmer, il me trouvera tout » disposé à terminer d'anciennes querelles & à lui rendre mon amitié ; que j'offre même de pacifier la ville » de Gênes sans qu'il se mette en frais ; mais s'il persiste dans ses ambitieux projets, qu'il se persuade » bien qu'il me trouvera sur son chemin. « Il renvoya Villebrême avec cette réponse, & le fit accompagner par le même baillif de Charolois, auquel il donna des pouvoirs pour entamer un traité si le roi vouloit s'y prêter. Louis, choqué des paroles de l'empereur, dit au baillif de Charolois : » Retournez vers l'empereur, » & dites-lui de ma part que je vais à Gênes châtier mes sujets révoltés ; que je marche en si bonne compagnie, que s'il prend envie à quelqu'un de se trouver sur mon chemin, j'espère, avec l'aide de Dieu, lui passer sur le ventre. « L'armée traversoit déjà les Alpes ; mais elle étoit si nombreuse, que quelque diligence qu'on eût faite, elle n'arriva à Suze que le onze d'Avril. Le roi avoit fait demander aux Suisses, en vertu de ses alliances, dix mille hommes d'infanterie qui lui furent accordés : ce renfort auroit dû être le premier arrivé, vu la proximité des lieux ; mais les Suisses, qui depuis quelques années se dégoûtoient du service de France, furent si longs à s'équiper, si ardens à demander leurs montres, qu'ils retardèrent encore la marche de l'armée : ils venoient en deux troupes séparées ; la première voulut attendre celle qui

---

Ann. 1507.

suivoit , & refusa si constamment d'avancer , que Louis naturellement colère , fut sur le point de la faire tailler en pieces par le reste de l'armée. Il se plaignit de cette conduite aux cantons , qui envoyèrent dire aux mutins , *que sur leur vie ils eussent à marcher & à servir le roi envers & contre tous* : ces délais avoient donné le temps à Paul de Nove de se fortifier. Après la prise de Castellacio , il avoit porté la plus grande partie de ses troupes sur le sommet de la montagne qui couvroit Gênes ; & pour en défendre l'approche , il avoit fait construire un bastion à mi-côte dans l'endroit où la montée étoit le plus roide ; enfin il avoit détaché un corps de huit mille hommes pour se porter en avant , & se retrancher dans les gorges & les défilés qu'il falloit traverser avant d'arriver au pied de la montagne. Toutes ces dispositions étoient bonnes , & Paul de Nove eût peut-être donné bien de l'occupation aux François s'il eût eu d'autres troupes que des Pâtres sans discipline , ou des bourgeois sans courage. Chaumont qui conduisoit l'avant-garde de l'armée , détacha le brave la Palisse avec trois mille hommes de pied & une centaine de gens d'armes pour nettoyer les chemins & aller reconnoître la montagne. A l'approche de cette petite troupe , les huit mille Génois qui gardoient les défilés , prirent la fuite & allerent répandre l'épouvante dans le reste de l'armée. La Palisse arriva sans obstacle jusqu'au pied de la montagne où il devoit attendre le reste de l'avant-garde : mais ceux qui le connoissoient ne douterent point qu'il n'allât plus avant : craignant donc qu'il n'emportât seul tout l'honneur de cette journée , ils sollicitèrent si ardemment la permission de courir après lui , que Chaumont ne put la leur refuser : pour ne les perdre de vue que le moins qu'il seroit possible , il fit doubler le pas au reste de sa troupe. En arrivant il apperçut la Palisse & ses braves déjà fort avancés dans la montagne , & marchant vers le bastion où les ennemis s'étoient retranchés. Alarmé du péril que couroit cette jeune noblesse , l'espérance des

maisons les plus distinguées , il ordonna à trois mille Suisses de marcher vers ce même bastion par un autre sentier , afin de partager du moins l'attention de l'ennemi : les Suisses répondirent qu'ils étoient venus pour combattre en raze campagne , & non pour gravir les rochers. Chaumont sans répliquer donna la commission qu'ils refusoient à quelques capitaines d'aventuriers François qui l'accepterent avec transport : les Suisses les voyant partir s'ébranlent de leur côté , doublent le pas pour les devancer , ou arriver du moins en même-temps. Cette émulation produisit un heureux effet pour la Palisse & sa troupe qui suppléoit par des efforts plus qu'humains , au désavantage du nombre & du lieu. Les Génois , déjà étonnés de leur audace , voyant accourir deux nouvelles troupes , abandonnerent leur bastion & s'enfuirent vers le sommet de la montagne. La Palisse , blessé à la gorge & perdant tout son sang , ne put les poursuivre ; il chargea de ce soin Jean Stuart , duc d'Albanie , qui combattoit à ses côtés , & qui méritoit de le remplacer. Encouragés par ce premier succès , & renforcés par de nouvelles bandes qui arrivoient à la file , les François acheverent de grimper la montagne , malgré les éclats de rocher qu'on rouloit contre eux , & joignirent enfin les ennemis. Jacques d'Alegre , fils du célèbre Yves d'Alegre , & capitaine des gens de pied , sauta le premier dans leurs retranchements : la mêlée fut sanglante , mais elle dura peu. Les Génois , enfoncés de toutes parts , se précipitant de la montagne , allèrent chercher un asyle sous le canon de Castellacio , d'où ils se retirèrent dans la ville avec perte de deux mille cinq cents combattants : du côté des François , il n'y eut guere que cent hommes de tués & quatre ou cinq cents de blessés. L'avant-garde avoit suffi pour remporter cette victoire : le roi n'arriva que le lendemain matin avec le corps de bataille. Paul de Nove , résolu de tenter un dernier effort , partagea ses troupes en deux corps : il profita des ténèbres de la nuit pour embusquer derriere Castellacio tout ce

Ann. 1507.

Ann. 1507.

qu'il avoit de plus robuste & de plus aguerri , avec ordre de s'avancer à un certain signal qu'il leur donneroit vers le sommet de la montagne , & d'en déloger l'infanterie Suisse & Françoisé qui s'y étoit retranchée : il réserva le reste pour faire en même-temps une sortie par la porte de la Lanterne , & attirer de ce côté toute l'attention des François : enfin pour mieux dérober son projet à l'ennemi , il se proposa d'envoyer le lendemain matin des députés , chargés d'offrir la soumission de Gênes à des conditions qui ne pouvoient être acceptées. Le lendemain matin , les députés se présentèrent à la porte du roi qui les renvoya au cardinal d'Amboise. Ce ministre leur annonça qu'il falloit se résigner à subir la loi qu'il plairoit au vainqueur de leur imposer. A peine s'étoient-ils éloignés du camp , qu'un gros de Génois , sortant par la porte de la Lanterne , s'avança jusqu'au bourg d'Arene , & donna l'alarme aux François qui coururent de ce côté. La précipitation avec laquelle les Génois se retirèrent , leur fit perdre le principal avantage qu'ils s'étoient promis de cette diversion. Les troupes embusquées derriere Castellacio , gagnoient le sommet de la montagne dans l'espérance d'en déloger l'infanterie Suisse & Françoisé ; mais ils la trouverent mieux retranchée qu'ils ne pensoient. Chaumont , pendant toute la nuit , avoit fait traîner sur la montagne un grand nombre de fauconneaux & de pieces de campagne dont on avoit bordé les fossés : le bruit de cette artillerie avertit le gros de l'armée que l'on étoit aux mains sur la montagne. Aussi-tôt le reste de l'infanterie , & tout ce qu'il y avoit de cavalerie légère , monterent par différents endroits. Les Génois , incapables de résister à des troupes disciplinées , se réfugièrent encore une fois dans leurs murailles , suivis de la garnison de Castellacio. La superbe Gênes ne présentoit plus qu'un tableau de désolation & d'horreur : deux batailles perdues , l'ennemi maître de tous les dehors de la place , & même de l'ancienne citadelle d'où l'on n'avoit pu le chasser : le port bloqué par une flotte qui ti-  
roit

roît à boulets perdus sur la ville , le fracas des maisons qui s'écrouloient , les cris des mourants , un abandon général , aucune espérance de secours : le doge sentit que son autorité étoit expirée ; il profita des ténèbres de la nuit pour s'enfuir par une porte dérobée avec les principaux chefs de la sédition. Les anciens magistrats , les principaux citoyens redevenus libres par cette désertion , mais dépourvus de conseil , envoyèrent promptement de nouveaux députés pour implorer la miséricorde du roi , & remettre leurs vies & leurs biens à sa discrétion. Louis les fit accompagner à leur retour par des fourriers pour marquer les logements de l'armée , & par quelques compagnies d'ordonnance pour garder les portes : il partit ensuite armé de toutes pièces , l'épée nue à la main , entouré de ses gentilshommes & des archers de la garde , la lance en arrêt ou l'arc bandé. Trente sénateurs , la tête rase , couverts de longs habits de deuil , vinrent se jeter à ses pieds à l'entrée des faux-bourgs : le plus apparent lui tint ce discours : » Vous » allez prononcer sur le sort d'un peuple qui vous fut » cher , accablé maintenant sous le poids de votre indignation : considérez , sire , qu'il n'y a eu qu'une » vile populace , une troupe de vagabonds & de gens » sans aveu qui aient mérité votre colère. N'imputez » qu'à ces misérables des fureurs dont nous avons rougi , mais qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de réprimer ; & daignez faire attention que les coupables » ayant pris la fuite , le châtimement que vous nous préparez ne peut plus tomber que sur des innocents. » Milan plus coupable que Gênes a trouvé grâce devant votre majesté : traitez-vous avec plus de rigueur une ville qui s'est soumise d'elle-même à la » domination Françoisse , qui a donné des preuves éclatantes de sa fidélité , tant que les loix ont été en vigueur , que les magistrats ont été écoutés , & qui ne » s'est écartée de son devoir qu'au moment , ou opprimée par une foule de scélérats , elle gémissoit sous » un dur esclavage. Vous portez , sire , le nom de roi

Ann. 1507.



» très-chrétien , titre qui tire son origine du rédem-  
Ann. 1507. » pteur du genre humain ; imitez sa bonté & sa misé-  
» ricorde. « Louis s'avança sans rien répondre ; cepen-  
dant il avoit résolu dans son cœur de pardonner : il  
avoit même annoncé cette disposition par un symbole ,  
que la profonde douleur où étoient plongés ces magis-  
trats les empêcha de remarquer ; il avoit pris ce jour-  
là pour devise , sur sa cotte d'arme , un roi des abeilles  
entouré de son essain avec cette légende : *Le roi a qui  
nous obéissons ne se sert point d'aiguillon.* Il traversa  
une partie de la ville dans l'appareil le plus menaçant ,  
& alla descendre à la cathédrale. Les femmes les plus  
distinguées de la ville fondant en larmes , échévelées ,  
tenant à la main des branches d'arbres ou des rameaux  
d'oliviers , firent retentir cette église de cris doulou-  
reux , implorant à la fois la protection céleste & la  
miséricorde du roi. Sentant bien qu'il ne pourroit sou-  
tenir long-temps un spectacle si douloureux , il alla  
s'enfermer dans le palais , dont toutes les avenues étoient  
bordées d'artillerie. Des compagnies rangées en ordre  
de bataille sur toutes les places , des corps-de-garde  
établis dans toutes les rues , des échafauds dressés à la  
hâte dans les lieux les plus apparents , glaçoient les  
esprits. Un silence morne régnoit dans la ville ; il  
ne fut interrompu que par les cris des hérauts & des  
trompettes qui ordonnerent sous peine de la mort , à  
tous les habitants d'apporter leurs armes sur la place  
du palais : on en fit des faisceaux qu'on alla jeter  
par-dessus les murs aux Suisses & aux aventuriers  
Français à qui le roi avoit fait refuser l'entrée de la  
ville , parce que l'on ne connoissoit point d'autre moyen  
de la préserver du pillage. On fit ensuite des perquisi-  
tions pour découvrir & arrêter les chefs de la sédition.  
Demetrio Justiniani , l'un des plus considérables , dé-  
voila , dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir , toutes  
les intrigues du pape dont on avoit déjà reçu des avis  
secrets. On chercha inutilement Paul de Nove , qui  
s'étoit enfui. Le hasard ou plutôt une trahison infâme

le livra au bout de quelque temps entre les mains de ceux qui s'étoient chargés de découvrir le lieu de sa retraite. Un capitaine Corse qui lui devoit sa fortune, le vendit pour deux cents ducats au commandeur Préjean de Bidoux. Le sort de ce malheureux vieillard fit verser des larmes à ses concitoyens. Loin d'ambitionner un titre fastueux, il l'avoit reçu comme un arrêt de mort, & n'avoit cédé qu'à la force. Revêtu de la souveraine puissance, il avoit réprimé les violences des séditieux tribuns, rendu une justice égale à tous les citoyens sans distinction de parti; enfin on ne pouvoit lui reprocher d'autre crime que d'avoir trop bien rempli l'idée avantageuse qu'on s'étoit formée de ses talents: ce crime malheureusement étoit d'une nature à ne pouvoir se pardonner; car qui auroit osé prendre sa défense ou intercéder pour lui? Il eut la tête tranchée: son corps mis en quartiers fut attaché aux quatre principales portes de la ville: son bien avoit été déclaré confisqué au profit du roi; mais Louis le rendit à la veuve & aux enfants du malheureux. Pendant les dix jours que durèrent ces sanglantes exécutions, les Génois d'autant plus effrayés que dans un crime où tous avoient plus ou moins participé, personne ne pouvoit savoir s'il ne seroit pas du nombre des victimes, supplierent le roi de terminer leurs souffrances, & de les tirer d'une incertitude plus cruelle que la mort. Il écouta leur requête, & ayant fait assembler le peuple sur la grande place de Gènes, il s'y rendit avec tout l'appareil de la terreur. Un maître des requêtes de son hôtel, lut à haute & intelligible voix l'arrêt qui devoit décider du sort de la république; le commencement en étoit accablant. On y déclaroit les Génois, atteints & convaincus des crimes de révolte & de lèse-majesté; déchus de tous leurs droits, franchises & libertés; condamnés à expier leurs forfaits par la perte de leur biens & de leur vie. On fit apporter au milieu de l'assemblée les chartres, les diplômes des empereurs & des rois de France, accordés dans les temps antérieurs

---

Ann. 1507.

---

Ann. 1507.

à la république : on en arracha les sceaux , on les lacéra & on les brûla en présence de tous les citoyens , qui les yeux fixés contre terre , tâchoient d'étouffer leurs sanglots & leurs larmes. Le roi fit déclarer ensuite qu'il accordoit aux Génois la vie & la libre disposition de leurs biens , à condition qu'il paieroient trois cents mille ducats , dont une partie seroit employée à construire une nouvelle forteresse qui dominerait le port & la ville ; qu'ils entretiendroient à leurs frais la garnison Française , tant de cette nouvelle forteresse que des deux autres qui subsistoient déjà : que le roi mettroit sous sa main les places fortes des deux rivières , les isles de Corse & de Chio : que la monnoie qui se fabriquerait à Gênes seroit frappée au coin de France. La soumission avec laquelle les Génois reçurent toutes ces conditions , les acclamations dont cette lecture fut suivie , touchèrent le cœur du roi : il rendit sur-le-champ aux Génois leurs loix , leurs magistrats , leur ancienne police ; mais à titre de privilege qu'il pourroit révoquer s'ils en abusoient. La plus grande faveur qu'il leur accorda , fut de leur donner pour gouverneur un des hommes les plus vertueux de son siècle : la place étoit restée vacante depuis la mort de Philippe de Cleves-Ravestein. Louis lui donna pour successeur Raoul de Lannoi , baillif d'Amiens , qui eut la modestie de refuser cette commission honorable , mais difficile , & qui ne consentit enfin à s'en charger que pour un temps limité. Il rétablit la concorde dans la ville , la sûreté publique dans les campagnes ; il fit régner l'abondance & la paix dans le séjour de l'envie & de la discorde. Les Génois convenoient qu'ils n'avoient goûté le vrai bonheur que depuis qu'il les gouvernoit ; mais Lannoi , ennemi de la fausseté , de la dissimulation & de la ruse , donna sa démission au roi , & le supplia de lui permettre de quitter un séjour qu'il ne pouvoit plus supporter. Le premier soin de Louis , en entrant dans Gênes , avoit été d'informer le pape & le roi d'Aragon du succès de ses armes : le pape ré-

pondit sèchement à l'ambassadeur qui lui annonçoit la soumission de Gènes : *Je n'en crois rien.* Lorsqu'il n'y eut plus moyen d'en douter , il se renferma trois ou quatre jours dans son palais dont il ne permit l'entrée à personne. Le roi d'Aragon , qui avoit envoyé quatre de ses galères au secours du roi , ne parut guere moins étonné que le pape : il eut besoin de reprendre ses esprits , pour dire enfin *qu'il étoit bien joyeux d'une si bonne nouvelle.* Il est bien difficile de sonder les replis de cette ame double , & de savoir ce qui s'y passoit alors : mais s'il jugeoit Louis d'après son propre cœur , s'il se mettoit à la place de ce monarque , jamais il ne dut être si effrayé , il avoit trompé impudemment Louis , il le trompoit encore ; & cependant il se trouvoit à l'extrémité de l'Italie , sans amis , sans aucune communication avec le reste de ses Etats , à la merci d'un prince qui pouvoit en peu de semaines venir , avec une armée victorieuse , lui demander raison de ses anciennes perfidies. S'il n'appréhenda pas que Louis songeât dans ce moment à revendiquer le royaume de Naples , il dut craindre au moins , qu'après l'avoir embarqué dans une entreprise aussi hasardeuse , & aussi odieuse qu'étoit celle de vouloir déposer le pape , & d'assurer à la France la dignité impériale , il ne le sommât de remplir ses promesses , ou qu'indigné de tant de mensonges , il ne rompît avec lui pour faire sa paix avec l'empereur , ce qui auroit replongé l'Espagne dans une guerre intestine & interminable. Il se hâta donc de prévenir la demande du roi & du cardinal d'Amboise : il n'eut pas de peine à leur faire entendre que le projet dont il les avoit entretenus , ne pouvant s'exécuter que par un coup de main , il étoit devenu impraticable du moment qu'il avoit été éventé : que le pape , si on le poursuivoit , ne manqueroit pas d'aller se jeter dans les bras de l'empereur , & d'armer pour sa défense la Germanie entière ; qu'il falloit attendre quelque autre occasion ; qu'il lui sembloit nécessaire , pour mieux concerter leur plan & s'assurer qu'ils ne seroient point

---

Ann 1507.

---

Ann. 1507.

trahis une seconde fois , qu'ils eussent au plutôt une entrevue : il indiqua la ville de Savonne comme l'endroit le plus propre à ce dessein ; il promit de s'y rendre en retournant en Espagne , si le roi vouloit bien l'y attendre. Louis accepta la proposition , & congédia sur-le-champ la plus grande partie de son armée qui lui devenoit inutile. Avant que de commencer cette expédition , Louis avoit examiné avec ses trésoriers l'état de ses finances , & ayant reconnu que les sommes qu'il avoit en réserve , jointes à ses revenus ordinaires , ne suffiroient pas pour tenir long-temps sur pied une armée si nombreuse , & n'osant toutefois se promettre de venir promptement à bout de ses dessein , il avoit demandé aux principales villes de son royaume des secours extraordinaires qui lui avoient été libéralement accordés : mais comme il n'usoit de cette ressource qu'avec une extrême répugnance , il avoit en même-temps ordonné qu'on différât la levée de ces deniers , jusqu'à ce que les revenus ordinaires fussent épuisés. Débarrassé beaucoup plutôt qu'il ne l'avoit espéré , il informa ses peuples de l'heureux succès de ses armes , les remercia de leur affection , leur mandant de garder leur argent dont il pouvoit désormais se passer , & qui seroit beaucoup plus profitable au royaume entre leurs mains que dans ses coffres. Il quitta Gênes après avoir posé la première pierre de la nouvelle forteresse qu'il y faisoit construire , & résolut de profiter du temps qui lui restoit jusqu'à l'entrevue de Savonne , pour visiter les places du duché de Milan , & les mettre en état de défense , au cas que Maximilien vînt les attaquer ; précaution d'autant plus nécessaire qu'on ne pouvoit compter sur l'attachement des Italiens. On en avoit une preuve récente : les habitants d'Alexandrie , qui avoient reçu le roi à son passage avec des transports de joie & d'allégresse , persuadés ainsi que tous les autres Italiens , qu'il couroit à sa perte , que l'armée alloit s'enfermer dans des défilés , d'où il lui seroit impossible de se retirer , & que de tant de milliers de François , pas un

seul peut-être ne retourneroit dans sa patrie , avoient cru pouvoir impunément déclarer leurs véritables sentiments. Ayant donc pris les armes , ils s'étoient jettés sur les bagages qui suivoient l'armée ; ils avoient maltraité les aumôniers du roi , & peu s'en étoit fallu qu'ils n'enlevassent sa chapelle. Cette insolence méritoit une punition ; voici celle que Louis imagina. Les Suisses & les aventuriers François s'en retournoient assez mécontents du pardon accordé à la ville de Gênes : on leur fit dire qu'ils pouvoient prendre des logements à Alexandrie & s'y rafraîchir jusqu'à nouvel ordre : ils y coururent , s'établirent dans les maisons les plus apparentes , vécurent à discrétion & se comportèrent avec tant de licence que les habitants prirent le parti de tout abandonner & de se réfugier dans les villes voisines. Après une quinzaine de jours , Louis envoya ordre à ces hôtes incommodes de poursuivre leur chemin & de faire place aux anciens habitants.

Les autres villes , suffisamment averties par cet exemple , célébrèrent à l'envi la gloire du vainqueur : Pavie & Milan se distinguèrent , & donnerent aux François , qui n'avoient vu jusqu'alors dans leur patrie que de plates allégories ou des représentations plus froides encore des mystères de la passion , la première idée d'une fête publique : des arcs de triomphe , copiés d'après les monuments de la belle antiquité , des inscriptions heureuses , des concerts , des danses charmoient les yeux & les oreilles , & tenoient l'ame de tous ces guerriers dans une sorte d'enchantement. Les grands seigneurs donnerent de leur côté des fêtes particulières : on remarqua celle de Jean-Jacques Trivulse , maréchal de France : il y avoit invité plus de douze cents dames de toutes les contrées voisines. Comme son palais ne suffisoit pas pour contenir le monde qui devoit s'y rassembler , il avoit fait construire une galerie de verdure de cent soixante pas de long , entourée de quatre rangs de loges , & ornée des plus riches tapisseries : aux deux extrémités on avoit pratiqué des tribunes ou échafauds

---

Ann. 1507.

Séjour du roi  
en Italie : fêtes  
publiques.

Auton.  
Guiccardin.  
Belcarius.

Ann. 1507.

l'un pour l'orchestre , l'autre pour le roi & les personnes les plus distinguées : le parquet où se devoient exécuter les danses , étoit abandonné aux curieux ; mais la salle se trouva si pleine , que les gardes ne pouvoient faire ranger la multitude pour donner place aux danseurs. Le roi oubliant dans ce moment sa dignité , saute de son siege , & prenant la *hallebarde d'un des archers* , commence à charger à tour de bras sur ceux qui faisoient la presse : la place se trouva libre , & il ouvrit le bal avec la marquise de Mantoue. Charles , duc d'Alençon , Charles , duc de Bourbon , Charles , duc de Savoie , Antoine , fils aîné du duc de Lorraine , Gaston , comte de Foix , & ce qui semble plus extraordinaire dans nos mœurs actuelles , les cardinaux de Narbonne , de Saint-Séverin & quelques autres prélats , dansèrent avec les dames les plus distinguées. Le festin suivit la danse : la description qu'en fait un témoin oculaire , donne l'idée d'une somptuosité & d'une magnificence qui passe de bien loin la fortune d'un particulier. Outre plus de douze cents dames & un nombre prodigieux de seigneurs Italiens , Trivulse donnoit à souper à toute la cour , à toute la maison du roi. Cent soixante maîtres-d'hôtel , avec leur bâton de commandement , étoient répartis dans les différentes sales pour régler l'ordre du service : il y avoit douze cents officiers avec des uniformes de velours ou de satin , chargés de porter les viandes ou de servir au buffet. Toutes les tables , sans aucune distinction , étoient servies en vaisselle d'argent , & toute cette argenterie marquée aux armes du seigneur Jean-Jacques , *ce qui étoit* , remarque l'historien , *un grand triomphe & merveilleuse richesse.*

Négociations  
dans différen-  
tes cours.

*Ibidem.*

Toutes ces fêtes auxquelles Louis se livroit dans ce moment , autant par politique que par goût , ne le détournèrent point du soin des affaires. Dès qu'il eut congédié une partie de son armée , il envoya au pape un de ses gentilshommes pour lui demander quel fonds il pouvoit faire sur son amitié , & ce qu'il devoit penser d'une

d'une conduite qui avoit droit de le surprendre ? pour-quoi l'ayant invité le premier à passer en Italie , & ayant plusieurs fois promis de l'attendre à Bologne , il en étoit parti si précipitamment à son approche ? ce qu'il devoit croire de quelques bruits qui se répandoient à cet égard en Allemagne , & de certains brefs que Maximilien montrait à beaucoup de gens , & dont il se servoit pour calomnier les François ? Le pape qui n'avoit point en main de preuves capables de justifier ses alarmes , prit le parti de dissimuler ; il répondit qu'étant tombé malade à Bologne , il avoit suivi le conseil de ses médecins qui lui avoient déclaré que sa vie seroit en danger s'il ne changeoit promptement d'air : qu'il n'avoit aucune connoissance de ce qui se disoit en Germanie , ni des prétendus brefs dont on lui parloit : qu'il alloit s'en informer , & que n'ayant jamais reçu que des offices d'ami de son cher fils , le roi très-chrétien , il ne lui rendroit que des offices de pere. Le roi feignant d'ajouter foi aux excuses du saint pere ne demanda point d'autres éclaircissements : il envoya des députés dans toutes les cours d'Allemagne pour y répandre ce désaveu. Les Vénitiens , sans avoir envie de l'obliger , le servirent bien dans cette rencontre ; car lui ayant envoyé des ambassadeurs pour le féliciter sur ses derniers succès , ils furent si contents de la manière obligeante dont le roi leur avoit répondu , qu'ils travaillèrent dès ce moment à détruire en Allemagne des bruits qu'ils avoient eux-mêmes accrédités : ils envoyèrent déclarer à l'empereur & aux princes , que liés par des traités solennels avec la France , & intéressés au maintien de la tranquillité publique en Italie , ils ne pourroient se dispenser de s'opposer à ceux qui tenteroient d'y pénétrer à main armée.

Les Florentins , attentifs à ne laisser échapper aucune occasion de rétablir leur autorité dans la ville de Pise , envoyèrent une ambassade au roi. Ils lui représentèrent d'un côté les pertes qu'avoit essuyées la république depuis l'entrée de Charles VIII en Italie ; de



---

---

Ann. 1507.

l'autre, l'attachement inviolable qu'elle avoit conservé pour ces mêmes François dont elle avoit tant de sujet de se plaindre ; & enfin les promesses qu'on lui avoit tant de fois répétées de la remettre en possession de Pise : ils tâcherent d'aigrir le monarque contre les Pisans qui s'étoient, disoient-ils, déclarés ses ennemis, puisqu'ils avoient envoyé des secours aux Génois. Louis écouta patiemment tout ce qu'ils voulurent lui dire, & attendoit qu'ils s'excusassent du moins d'avoir manqué eux-mêmes tout récemment à leurs promesses : car dans le temps qu'il se préparoit à passer les monts, ils avoient promis de joindre leurs troupes aux siennes ; saisis de l'épouvante générale que son approche avoit répandue dans toute l'Italie, ils avoient attendu qu'il eût soumis Gênes & congédié son armée pour lui rappeler d'anciens engagements. Voyant qu'ils gardoient le silence sur cet article, il répondit en peu de mots : « Les Pisans, comme vous ne pouvez l'ignorer, m'ont plusieurs fois supplié de les recevoir au » nombre de mes sujets : j'ai rejeté leur demande pour » ne porter aucun préjudice à vos droits : ils ne sont » ni mes sujets ni mes alliés ; à quel titre pourrois-je » donc me plaindre qu'ils aient donné du secours aux » Génois qui les avoient constamment assistés dans leurs » besoins, & auxquels ils ne pouvoient en refuser sans » se montrer ingrats ? Je n'ai rien à leur reprocher, » puisqu'ils ne m'avoient rien promis : mais j'ai droit de » me plaindre de ceux de mes alliés, qui, devant se » joindre à moi dès que je paroîtrois en Italie, ne » m'ont pas même donné de leurs nouvelles : quand » ils se montreront plus soigneux à garder leurs engagements, alors ils me trouveront disposé à remplir » les miens. » Une autre raison sur laquelle il ne jugeoit pas à propos de s'expliquer, auroit suffi pour l'empêcher dans ce moment de rien entreprendre contre Pise : c'est que cette république, rejetée par les François, avoit eu recours à Gonsalve & s'étoit mise sous la protection de ce même Ferdinand avec lequel il alloit avoir une entrevue.

Ferdinand , maître de Naples par la soumission volontaire de Gonsalve , avoit satisfait à l'article le plus difficile du traité qu'il avoit fait avec la France , en rétablissant dans leurs anciennes possessions tous les barons de la faction Angevine : il avoit fallu retirer ces biens des mains de ceux à qui Gonsalve les avoit distribués à titre de récompense , ce qui pouvoit exciter une sédition ; mais Gonsalve applanit la principale difficulté : il possédoit trois duchés dans le royaume de Naples , il les remit à Ferdinand ; plusieurs capitaines suivirent cet exemple sur la simple promesse qu'ils seroient dédommagés en Espagne : ceux qui ne s'en contenterent pas reçurent une partie du prix de l'engagement ; Gonsalve , pour subvenir à ce besoin , mit à l'encan ses meubles & sa vaisselle. Il ne restoit plus pour accomplir le traité , que de faire prêter serment de fidélité à Germaine de Foix par les barons & les communautés de l'Abbruzze & de la terre de Labour , & d'obtenir du pape une nouvelle investiture , où le partage du royaume , & les droits de Germaine réversibles à la couronne de France , fussent clairement énoncés. Ferdinand jugea à propos de s'en dispenser , & eut le secret de faire goûter ses raisons à Louis & au cardinal d'Amboise : car feignant de ne pas reconnaître intérieurement Jules pour pape légitime , il leur faisoit entendre qu'il ne pouvoit en conscience prêter en qualité de vassal le serment de lui demeurer fidele. Ils ignoroient sans doute qu'alors même il sollicitoit & obtenoit un chapeau de cardinal pour Ximenès archevêque de Toledé , le plus puissant & le plus zélé partisan qu'il conservât en Castille. Il avoit été même question d'une entrevue sur les Etats de l'Eglise , & Jules s'étoit rendu dans ce dessein à Ostie : mais Ferdinand craignant de se rendre suspect au roi de France , envoya faire des excuses au pape , passa devant le port sans s'y arrêter , & vint débarquer à Savonne où Louis s'étoit préparé à le recevoir.

Si pour bien juger d'un homme il ne falloit pas faire

S s ij

Ann. 1507.

Conduite de  
Ferdinand à  
Naples : entre-  
vue de Savon-  
ne.

Auton.  
Guiccardin.  
Belcarius.  
P. Jove.  
P. Martir  
de Angler.

Ann. 1507.

plus d'attention à l'ensemble & à la continuité de ses procédés qu'à quelques actions isolées & singulieres ; si tout ce qui sort des regles ordinaires ne devoit pas être tenu pour suspect , on seroit tenté de pardonner à Louis & au cardinal d'Amboise d'avoir été si longtemps & si cruellement trompés par Ferdinand. Car comment s'empêcher d'accorder quelque confiance à un homme qui en témoigne une entiere & absolue ; à un roi qui , sans exiger d'otages & sans autre sûreté que la foi publique , vient confier sa personne , sa femme , tous les grands de sa cour , à un ennemi à peine réconcilié ? Mais il connoissoit Louis , il lui rendoit justice , & Louis ne le connoissoit pas , ou avoit l'ame trop haute pour que la défiance y pût entrer. Dès que la galere , qui portoit Ferdinand , parut dans le port , Louis s'avança sur un pont de bois qu'il avoit fait construire dans la mer pour la commodité du débarquement ; il monta sur cette galere sans gardes & accompagné seulement de deux cardinaux. Les deux rois s'embrassèrent & se promirent une éternelle amitié. Louis donnant la main à Germaine de Foix sa niece , la conduisit sur le port où l'on avoit amené un grand nombre de mules richement caparaçonnées : on en présenta une à Ferdinand ; le roi monta sur une autre & mit Germaine en croupe derriere lui ; tous les seigneurs François en userent de même à l'égard des dames & demoiselles Espagnoles ou Italiennes attachées à la reine : cette cavalcade traversa la ville au bruit des acclamations , & alla descendre au palais que Louis avoit réservé à ses illustres hôtes , se contentant de la maison de l'évêque. La précedence ou la prerogative de marcher le premier & d'occuper la place la plus honorable , est un point d'autant plus embarrassant entre les souverains , qu'ils en ont fait un droit de leur couronne , & auquel par conséquent ils ne se croient pas les maîtres de déroger. Louis la céda à son hôte , mais d'une maniere si adroite , que l'Espagne ne put se prevaloir de cette complaisance : comme Ferdinand refu-

soit dans toutes les occasions de passer le premier en disant *qu'à lui n'appartenoit , qu'il n'iroit pas* : *Marchez* , lui dit Louis , *car si j'étois chez vous , sachez que je ferois ce dont vous me prierez ; & puisque vous êtes sur mes terres vous en ferez ainsi ; car je le veux , & si je vous en prie.* En payant par des égards la confiance d'un roi son voisin , Louis voulut encore honorer les talents supérieurs , je n'ose dire la vertu , dans l'homme du monde qui lui avoit fait le plus de mal : il invita Gonsalve au banquet royal qu'il donna au roi & à la reine d'Espagne , & pria Ferdinand de trouver bon que cet illustre guerrier prît place avec eux : Ferdinand de son côté demanda des nouvelles de d'Aubigni ; apprenant qu'il étoit à Savonne , mais que la goutte l'obligeoit à garder la chambre , il demanda au roi la permission de lui rendre visite. Après les premières cérémonies on parla d'affaires sérieuses ; Ferdinand & le cardinal d'Amboise tinrent à deux reprises différentes des conférences qui durèrent plus de trois heures : on n'a jamais pu savoir quel en fut le résultat ; car il n'y eut rien d'écrit , & l'on s'étoit promis de part & d'autre le secret le plus inviolable : on présume avec beaucoup de vraisemblance , que le pape & les Vénitiens en furent l'objet , & qu'on y jetta les premières semences de cette fameuse ligue de Cambrai qu'on vit éclore l'année suivante. Tandis qu'on agitoit ces grands intérêts , Louis , soit pour tromper les espions du pape , soit pour mieux marquer la confiance qu'il avoit en son ministre , procuroit des amusements à la reine Germaine , ou s'entretenoit familièrement avec Gonsalve qu'il vouloit toujours avoir à ses côtés : ce fut le dernier triomphe du grand capitaine. De retour en Espagne , non-seulement il n'obtint pas la grande maîtrise de Saint-Jacques , mais il fut relégué dans ses terres où il eut la douleur de voir proscrire & dépouiller de leurs biens ses parents les plus proches , moins sans doute à cause de l'attachement qu'ils avoient témoigné à Philippe & à Maximilien , que parce qu'ils

---

Ann. 1507.

Ann. 1507.

avoient le malheur d'appartenir à un homme qu'on vouloit perdre. Il dévora en silence les affronts & les injustices dont on se plut à l'accabler, & mourut avec le regret de n'avoir pu se venger.

Après trois jours de conférences les deux rois se séparèrent pour reprendre chacun de son côté la route de ses Etats. Anne de Bretagne, qui s'étoit apperçue, depuis le départ du roi, qu'elle étoit grosse, le conjuroit de hâter son retour, ne voulant point partir de Lyon où il l'avoit laissée sans avoir la consolation de le voir. Louis traversa les Alpes en diligence, trouvant que la grossesse de la reine étoit déjà fort avancée, il prit des mesures pour la faire transporter en sûreté au château de Blois : il eût bien désiré de l'accompagner dans ce voyage ; mais les mouvements qu'on appercevoit déjà dans les cours d'Italie, l'obligerent à ne pas s'éloigner.

Guerre de  
Maximilien  
contre la France & les Vénitiens.

*Bembe.  
Justiniani.  
Guiccardin.  
P. Martir,  
Bescarius.*

Maximilien brûloit d'exécuter ses projets sur l'Italie ; mais le zèle du corps Germanique étoit sensiblement refroidi. Comme depuis la retraite des François, l'objet qu'on leur avoit annoncé à la diète de Constance ne subsistoit plus, Maximilien avoit été obligé d'en substituer un autre qui les intéressoit beaucoup moins, celui d'aller prendre, selon l'usage, la couronne impériale à Rome. Peu importoit aux électeurs & aux autres princes que leur chef acquit par cette cérémonie le droit de se nommer un successeur & de perpétuer l'empire dans sa maison ; ils ne devoient pas même le désirer : ainsi au lieu d'une armée de quatre-vingt-dix mille hommes qu'ils lui avoient d'abord accordée, ils se restreignirent à trois mille chevaux & à neuf mille lansquenets entretenus à leurs frais, mais pour six mois seulement. Avec ce foible secours & ceux qu'il pouvoit tirer de ses Etats héréditaires, Maximilien ne désespéra point encore de venir à bout de ses desseins. L'Allemagne, la Suisse, l'Italie même, lui offroient une pépinière inépuisable de soldats, il ne s'agissoit que de trouver de l'argent pour les stipendier. Il s'a-

dressa donc à tous les feudataires de l'empire en Italie, prodigua les promesses & demanda des secours en raison du desir qu'ils avoient de s'agrandir, ou du besoin où ils se trouvoient de son assistance. Il ne demandoit aux Vénitiens que la liberté du passage, offrant cependant à la république d'étendre ses possessions dans le Milanès, si elle vouloit contribuer raisonnablement aux frais de la guerre. Il demandoit aux Suisses dix mille hommes, s'engageant à leur donner une cession absolue du comté de Bellinzone & de quelques autres châteaux à leur bienséance dans le Milanès : il fit des demandes exorbitantes au duc de Ferrare, aux marquis de Montferrat & de Mantoue, & à la république de Florence.

---

Ann. 1507.

Les Suisses, au grand étonnement de l'Europe, se déclarerent d'abord pour Maximilien leur ancien ennemi, & promirent de lui donner six mille hommes, mais à condition qu'il ne les emploieroit point contre les François leurs alliés : ils se flattoient apparemment qu'à la faveur de cette réserve, ils feroient goûter au roi une démarche si extraordinaire. Ils lui envoyèrent des députés pour lui représenter qu'étant tenus par les anciennes constitutions de leur pays d'assister l'empereur lorsqu'il alloit prendre la couronne impériale à Rome, ils n'avoient pas cru pouvoir se dispenser d'accorder ce secours sur la sommation qui leur en avoit été faite ; que la précaution qu'ils avoient prise le rendoit inutile, au cas que Maximilien eût de mauvais desseins sur le Milanès, & prouvoit clairement qu'ils n'entendoient déroger en rien à leurs alliances avec la France. Le piège étoit grossier : car il étoit clair que, lorsque Maximilien auroit uni ces troupes au reste de son armée, il ne consulteroit pas les cantons sur l'usage qu'il en devoit faire ; que ces six mille hommes seroient obligés d'obéir à ses commandements ou exposés à être traités comme des rebelles. Louis répondit donc aux députés qu'il ne s'étoit jamais informé à quoi ils étoient tenus par leurs anciennes constitutions, mais qu'il lui paroissoit singulier qu'ayant rompu toute

---

Ann. 1507.

liaison avec le corps Germanique lorsqu'il s'étoit agi de leurs intérêts, ils se montraient si scrupuleux sur l'exécution de quelques anciennes constitutions, lorsqu'il s'agissoit de ceux de leurs alliés : que les ayant assistés contre Maximilien, dans une guerre absolument étrangère à la France, que leur payant encore de fortes pensions pour les aider à subsister, il s'étoit attendu à quelque reconnaissance de leur part : que cependant il ne prétendoit point les forcer à persévérer dans son alliance, s'ils trouvoient de plus grands avantages de la part de son ennemi : que de son côté, il pourroit, lorsqu'il le jugeroit à propos, se passer de troupes auxiliaires, ou tirer de la Germanie tous les lansquenets dont il croiroit avoir besoin, qui le serviroient fidèlement, & à meilleur marché que les Suisses : qu'ils eussent donc à opter promptement, & à lui faire savoir leur dernière résolution. Les Cantons s'étant assemblés pour délibérer sur cette réponse, révoquèrent les six mille hommes promis à l'empereur, & s'engagerent à ne donner aucun sujet de plainte au roi, pendant les deux années que devoit encore durer leur engagement. Louis, sachant que cet avis avoit été fortement combattu dans l'assemblée ; qu'il n'avoit passé que d'un très-petit nombre de voix, comprit qu'il ne pouvoit que faiblement compter sur l'alliance des Suisses : au lieu de tâcher de les regagner, il prit des mesures pour pouvoir s'en passer. Il adressa des commissions au capitaine Odet d'Aidie, à Guillaume de la Hite, & à George de Durfort, pour lever dix mille Gascons, & les conduire en Italie.

Les Vénitiens étoient beaucoup plus embarrassés que les Suisses : ils auroient désiré de garder la neutralité ; mais la situation de leurs états ne le permettoit pas : il falloit nécessairement accorder ou refuser le passage : quelque parti qu'ils prissent, ils ne pouvoient guère espérer d'acquérir un ami solide, & ils étoient assurés de se faire un ennemi redoutable. Leur éternelle jalousie contre les François, les mauvais offices qu'ils avoient

avoient rendus au roi & à son premier ministre , la crainte d'en ressentir tôt ou tard les effets , l'espérance de s'agrandir dans le Milanès , s'ils contribuoient à en exclure un si dangereux voisin , les faisoient pencher du côté de Maximilien ; mais d'un autre côté , le caractère de ce prince ambitieux , inconstant & dissipateur , sa qualité d'empereur & de chef de la maison d'Autriche , qui lui donnoit des droits ou des prétentions sur presque toutes les places de la seigneurie , inspiroient contre lui une forte défiance. Quelque ardeur qu'il montrât pour cette entreprise , pouvoit-on se flatter qu'il persévérât long-temps dans les mêmes sentimens ? ne l'abandonneroit-il pas bientôt , comme presque toutes celles qu'il avoit formées auparavant ? étoit-il prudent de s'associer à un prince indigent , exigeant , & qui fondoit , pour ainsi dire , sa caisse militaire sur la bourse de ses alliés ? où prendroient-ils l'argent nécessaire pour fournir à ses profusions ? S'il parvenoit à s'établir dans leur voisinage , ne demanderoit-il rien au-delà des termes de leurs engagements ? Ne songeroit-il point à réveiller d'anciens titres , éteints par une longue prescription ? Ne vendroit-il point sa protection au pape , au duc de Ferrare , au marquis de Mantoue , qui tous réclamoient quelque domaine de la seigneurie , & qui ne manqueroient pas de le prendre pour juge ? Négligeroit-il une si belle occasion d'étendre son autorité , & alors que deviendrait la république , & quels alliés opposeroit-elle à tant d'ennemis ? Ces considérations portoient les Vénitiens à rejeter la demande de Maximilien ; il n'y avoit qu'un moyen de se tirer de cet embarras : c'étoit de persuader à ce prince de prendre une autre route , plus longue à la vérité , mais plus facile & moins bien gardée que la première. Il pouvoit , en partant de la Franche-Comté , où son autorité étoit reconnue , traverser une partie des terres du duc de Savoie , & pénétrer dans le duché de Milan , où il n'auroit à combattre que les François. Les députés des Vénitiens , en lui annonçant le refus

---

Ann. 1507.



Ann. 1507.

de la seigneurie, ne manquèrent pas de lui indiquer ce projet : il eût été excellent trois ans auparavant, dans le temps que Philibert, son gendre, gouvernoit la Savoie ; mais le duc Charles, qui lui avoit succédé, étant dévoué à la France, n'auroit pas manqué de lui disputer le passage sur ses terres : en supposant même que Maximilien eût pu l'emporter par force ou par surprise, il se seroit trouvé enfermé en Italie, sans aucune communication avec le reste de ses Etats, sans ressource, & même sans asyle après une défaite. S'il feignit de l'adopter, s'il envoya même un corps de troupes & un train d'artillerie de ce côté, ce fut uniquement pour donner le change aux Vénitiens, dont il avoit démêlé la ruse, & qu'il espéroit de prendre au dépourvu. Louis fut si satisfait du parti que venoient de prendre les Vénitiens, qu'il leur envoya, sur-le-champ, une armée de cinq cents lances, & de cinq mille hommes de pied, commandée par le maréchal Trivulze. Tranquille du côté de l'Italie, & considérant que la saison étoit déjà fort avancée, il quitta Lyon pour retourner à Blois, où d'autres affaires l'attendoient.

Marguerite  
d'Autriche,  
Gouvernante  
des Pays-Bas.

Heuter, Auf-  
triac.

Pontan, Gel-  
ric.

Hareus ann.  
Brabant.

Auton.  
Lettres de  
Louis XII.

Nous avons vu qu'après la mort de l'archiduc Philippe, Louis, bornant son ambition à exclure l'empereur de l'administration des Pays-Bas, avoit engagé les Flamands à composer eux-mêmes un conseil de régence ; qu'il avoit promis de les protéger, & que pour les convaincre de ses dispositions pacifiques, il avoit retiré les troupes auxiliaires envoyées précédemment au duc de Gueldres. Cet arrangement auroit suffi, si personne n'eût été intéressé à le renverser ; mais pouvoit-on se flatter que Maximilien, après un pareil affront, restât tranquille, & que beaucoup de gens, mécontents de n'avoir pas obtenu les emplois qu'ils desiroient, ne fussent pas très-disposés à le seconder ? Les gouverneurs des places voisines de la Gueldre firent des irruptions dans ce duché : il étoit impossible à Charles d'Egmont de se borner, dans cette occasion, à une

guerre purement défensive , puisque n'ayant point assez de revenus pour soudoyer ses troupes , il ne pouvoit les conserver qu'en leur permettant le pillage. Il recommença donc ses courses dans la Hollande & le Brabant. Ces deux provinces , qui relevoient de l'empire , voyant qu'elles n'avoient aucun secours à espérer du conseil d'administration , eurent recours à Maximilien , & lui déférèrent , en leur nom , la régence de Charles de Luxembourg : les autres , affoiblies par cette désertion , menacées par Henri VII , roi d'Angleterre , qui craignoit que l'autorité de Louis ne s'affermît dans les Pays - Bas , abandonnées à leur jalousie intestine , depuis le départ du roi pour l'Italie , balançoient encore sur le parti qu'elles devoient prendre , lorsqu'un événement , peu important en lui-même , acheva de les aliéner de la France. Deux gentilshommes du pays d'Aunis , qui avoient servi avec distinction dans le royaume de Naples , sachant que la guerre étoit ouverte entre le duc de Gueldres & les Pays-Bas , équipèrent deux vaisseaux , leverent cinq cents hommes , sans en rien communiquer à la cour , & pour autoriser le brigandage qu'ils se proposoient d'exercer , ils envoyèrent demander au duc son aveu & un brevet de capitaines. Jean Chapperon , & Antoine d'Auton , ainsi se nommoient ces deux gentilshommes , ayant obtenu l'aveu qu'ils demandoient , se mirent en mer , coururent sur toutes les barques & les vaisseaux marchands des Pays-Bas , & firent des prises considérables. Cette odieuse piraterie , qu'on ne put réprimer aussi-tôt , parce qu'on n'en avoit aucune connoissance , souleva toutes les villes de la Flandre. Les partisans de la France furent réduits à garder le silence , & l'on envoya promptement des ambassadeurs à Maximilien , pour le prier d'oublier le passé , de prendre la défense d'un peuple qui n'espéroit plus qu'en lui , & de vouloir bien se charger de l'administration des Pays-Bas , pendant le bas-âge de son petit-fils. Maximilien accepta leurs soumissions ; mais toujours occupé de son expédition d'Italie , & ne

---

Ann. 1507.

---

Ann. 1507.

pouvant se transporter lui-même dans ces provinces éloignées, il se fit remplacer par Marguerite d'Autriche sa fille, veuve en secondes noces de Philibert, duc de Savoie, tante du jeune Charles de Luxembourg, princesse d'un génie profond & dissimulé, élevée dans l'adversité, formée au manège à la cour de Ferdinand, dans le temps qu'elle étoit sa bru, envenimée contre la France, où elle n'avoit reçu que des affronts, enfin l'ennemi le plus dangereux & le plus opiniâtre que la fortune pût susciter à la monarchie.

Ann. 1508.

Encouragé par ce premier succès, & impatient de se montrer en Italie, Maximilien faisoit des levées dans ses Etats héréditaires. Craignant de perdre en préparatifs les six mois pendant lesquels l'empire devoit soudoyer son armée, il rassembla vingt-quatre mille hommes dans les environs de Trente, & vint se renfermer dans cette ville sur la fin de Janvier. Il avoit déjà détaché un corps de troupes du côté de la Franche-Comté, pour donner de l'inquiétude aux François; il en détacha un autre dans le Frioul, pour attirer les forces des Vénitiens de ce côté, & se tint prêt à franchir, avec le gros de son armée, les passages qu'il devoit trouver dégarnis. Après avoir fait fermer les portes de la ville, & pris toutes les précautions nécessaires pour que personne n'en pût sortir, il ordonna une procession générale, dans laquelle l'évêque de Gurk, son chancelier, annonça, suivant la formule ordinaire, le dessein où étoit *l'empereur élu*, d'aller prendre la couronne impériale à Rome. La cérémonie achevée, il part brusquement de Trente, emporte quelques forts, traverse les défilés, & s'avance, sans beaucoup d'obstacles, jusqu'à quatre milles de Vicence. Là, il apprend que le comte de Pétillane, général des Vénitiens, & le maréchal Trivulse, avec l'armée auxiliaire des François, marchent à lui, dans la résolution de lui livrer bataille, tandis que l'Alviane, autre général de la république, conduisoit, dans le Frioul, une seconde armée : étonné de ne recevoir aucune nouvelle des trou-



MARGUERITE D'AUTRICHE.

*Duchesse de Savoye  
Gouvernante des Pays Bas,  
Morte le 1<sup>er</sup> Decembre 1530.*

pes qui devoient le suivre , Maximilien laisse à Trautson , l'un de ses lieutenants , la conduite de cette premiere division , & retourne à Trente , pour hâter la marche des troupes qu'il comptoit y trouver ; elles n'étoient point encore arrivées. Désespéré de ces délais , il convoque une nouvelle diete dans la ville d'Ulm , où il se plaint amèrement de la froideur du corps Germanique à seconder ses efforts : jamais la foiblesse du chef de l'empire ne se montra plus à découvert que dans cette occasion : la guerre étoit à peine commencée , & déjà Maximilien proposoit d'engager les pierreries de la couronne pour faire subsister une foible armée , que la désertion & la disette détruisoient journellement. Trautson ne recevant point de secours , & à la veille de se trouver enfermé , livra bataille à Trivulse & au comte de Pétillane ; il fut défait , comme il s'y étoit attendu , mais il sauva une partie de ses troupes. L'Alviane , de son côté , ayant battu les Impériaux dans le Frioul , s'empara de toutes les places que la maison d'Autriche possédoit encore dans cette province. La prise de Trieste flatta d'autant plus les Vénitiens , que c'étoit le seul port considérable qui ne leur appartint pas sur la mer adriatique. L'Alviane s'étant joint aux deux autres généraux , vouloit qu'on assiégeât la ville de Trente ; mais Trivulse , qui ne croyoit pas qu'il fût de l'intérêt de son maître que la puissance des Vénitiens s'accrût si rapidement , refusa de prendre part à ce siege , sans avoir reçu auparavant de nouveaux ordres : cette résistance disposa les Vénitiens à prêter l'oreille aux propositions de l'empereur.

Après s'être donné beaucoup de mouvements inutiles , Maximilien s'étoit éloigné du théâtre de la guerre ; on fut plusieurs jours sans savoir ce qu'il étoit devenu. Le danger auquel étoient exposés ses pays héréditaires , le rappella , pour ainsi dire , à la société. Il envoya proposer aux Vénitiens une trêve ou un traité de paix , aux conditions les plus avantageuses qu'ils pussent désirer , exigeant simplement que les François n'y fussent

---

Ann. 1508.

Traité particulier des Vénitiens. Ils indisposent contre eux toutes les puissances de l'Europe.

Guiccardini.  
Bembo.  
Justiniani.

---

 Ann. 1508.

*Auton.  
Seiffel.  
Belzarius.  
P. Martir,  
de Angler.*

point compris : le sénat, s'apercevant que l'empereur cherchoit à brouiller la république avec le roi de France, s'obstina à ne point vouloir entendre parler de paix, si les ministres François n'étoient admis au congrès, comme parties contractantes. Ceux-ci demanderent que la trêve, ou la paix qu'on alloit conclure, fût générale, & s'étendît non-seulement à tous les alliés que le roi avoit au-delà des monts, mais au duc de Gueldres, qui ne pouvoit se soutenir contre la puissante maison d'Autriche, sans l'assistance des François. Peu importoit aux Vénitiens ce que deviendrait ce duc : au contraire, il leur sembloit avantageux de laisser une semence de guerre entre le roi de France & l'empereur, qui leur paroissent également formidables ; car quel qu'en dût être l'événement, ils prévoyaient qu'ils s'affoibliraient mutuellement, que le plus foible en seroit plus disposé à rechercher leur alliance, sans que le vainqueur en fût plus en état de leur nuire, & qu'il ne pouvoit en résulter, pour la république, qu'une nouvelle occasion de s'agrandir. Ainsi l'empereur, ayant offert une trêve de trois ans, avec la permission de garder & même de fortifier, comme ils le jugeroient à propos, toutes les places du Frioul & de l'Istrie, qu'ils lui avoient enlevées, & ayant protesté en même temps, qu'il n'entendrait à aucun accommodement, s'ils ne se défistoient de faire cause commune avec le duc de Gueldres, entra si bien dans leurs vues, que, sans aucun égard aux prières, aux reproches, ni aux menaces des ministres François, ils signerent un traité particulier, où il n'étoit fait aucune mention du duc de Gueldres, ni du roi de France, auquel on réserva simplement la faculté de déclarer dans trois mois, s'il vouloit y être compris. Quand au lieu d'un roi de France, duc de Milan, les Vénitiens n'auroient eu pour allié qu'un duc d'Urbain, ou un marquis de Mantoue, ils n'auroient pu agir avec plus de hauteur qu'ils le firent dans cette rencontre. Cet affront réveillant le souvenir de tous les sujets de plaintes qu'on avoit déjà contre eux, les brouilla irré-

vocablement avec la France. Une démarche insolente outra contr'eux l'empereur. Voulant honorer la valeur & la bonne conduite de l'Alviane , leur général , qui venoit d'étendre le domaine de la république , ils lui décernerent un triomphe , où Maximilien & les Allemands furent donnés en spectacle , & servirent de risée à la plus vile populace. Ils croyoient en cela ne faire qu'imiter les anciens Romains , auxquels ils avoient la vanité de se croire substitués : mais ils ne réfléchissoient pas que ce qui pouvoit convenir à un peuple de soldats , plus nombreux & mieux discipliné que ses voisins , ne convenoit en aucune maniere à une société de commerçants , qui n'avoit que des mercenaires pour défenseurs , qui ne figuroit dans l'Europe qu'en divisant ses voisins , & qui devoit rentrer dans le néant , dès que ces voisins , oubliant leur éternelle jalousie , se concerteroient pour l'accabler. Cependant , comme si le roi de France & l'empereur n'eussent pas encore suffi pour les perdre , ces aveugles républicains semblèrent prendre plaisir à braver le ressentiment de Jules II. Louis , plus puissant qu'eux , venoit d'être contraint , par les importunités du pontife , à chasser du duché de Milan les Bentivoglio , convaincus d'entretenir des intelligences à Bologne , & d'y avoir tramé une conspiration. Les Vénitiens , toujours brouillés avec le pape , depuis qu'ils avoient refusé de lui rendre Faenza & Rimini , donnerent une retraite à ces fugitifs , & les mirent plus à portée que jamais de continuer leurs pratiques. A cette première mortification se joignit une marque de mépris , qui pouvoit être regardée comme une injure personnelle. L'évêché de Vicence étant venu à vaquer en cour de Rome , par la mort du cardinal de la Rovere , le pape ne manqua pas d'en disposer en faveur d'un autre de ses neveux : sans égard pour cette collation , le sénat y nomma quelque temps après un gentilhomme Vénitien , qui s'en mit en possession , & qui , sur le refus que fit le pape de confirmer sa nomination , s'intitula : *Evêque élu de Vicence par la grace*

---

Ann. 1508.

Ann. 1508.

*du très-excellent conseil des Pregati.* Il n'en falloit pas tant pour pousser à bout l'homme du monde le moins patient. Trop foible pour tirer par lui-même raison de ces offenses, Jules chercha des vengeurs : il s'adressa à l'empereur, au roi de France lui-même, qu'il haïssoit & qu'il craignoit plus encore que les Vénitiens : il les trouva l'un & l'autre disposés à seconder sa haine. Un autre prince se joignit à cette ligue redoutable ; non par haine ni par aucun ressentiment particulier, mais par politique & par un intérêt fordidé. Ferdinand le Catholique avoit les plus grandes obligations aux Vénitiens, il leur devoit en partie le royaume de Naples ; mais la reconnoissance étoit un sentiment étranger au cœur de Ferdinand. Ils tenoient par engagement quatre ou cinq places fortes dans la Pouille ; il vouloit y rentrer sans acquitter le prix de l'engagement, & cependant il n'osoit leur déclarer la guerre, de peur que s'adressant, soit au roi de France, soit à l'empereur, ils ne contribuassent à le renverser d'un trône usurpé & mal affermi. Il falloit, pour ne rien risquer, commencer par les brouiller irrévocablement avec ces deux souverains, auxquels ils n'eussent pas manqué de recourir. C'est sur ces principes qu'il avoit manœuvré à l'entrevue de Savonne, abusant du desir qu'avoit le cardinal d'Amboise de parvenir à la papauté : il n'avoit pas eu de peine à lui persuader qu'en conciliant les intérêts des principales puissances de l'Europe, & en se délivrant des Vénitiens, qui avoient un intérêt sensible à les diviser, il s'assureroit la tiare, soit après la mort de Jules, qui ne pouvoit être fort éloignée, soit en assemblant un concile général, dont toute l'Europe sentoit le besoin, & dans lequel ce pontife simoniaque seroit déposé. Depuis l'entrevue de Savonne, Ferdinand avoit eu de nouvelles raisons de se fortifier de plus en plus dans son projet. Maximilien, reconnu pour tuteur de son petit-fils, & administrateur général des Pays-Bas, venoit d'acquérir des facilités pour entretenir une correspondance suivie avec



avec les Etats de Castille. Presque tous les grands de ce royaume étoient dans ses intérêts : les rois de Navarre & de Portugal , qui ne pouvoient voir sans effroi les couronnes de Castille & d'Aragon réunies sur la même tête , appuyoient le parti des mécontents , & appelloient Maximilien en Espagne. Ferdinand occupé à détruire ce parti , avoit le plus vif intérêt à donner de l'occupation à l'empereur du côté de l'Allemagne ; il commit le soin d'achever la négociation commencée avec le cardinal d'Amboise , à Marguerite sa bru , gouvernante des Pays-Bas : il ne pouvoit choisir un ministre plus actif & plus intelligent : Marguerite , quoique très-attachée à son pere , vivoit en bonne intelligence avec Ferdinand , dont elle n'avoit point eu à se plaindre pendant tout le temps qu'elle avoit demeuré en Espagne. L'intérêt de son pupile exigeoit qu'elle continuât à le ménager ; car s'il n'avoit point d'enfants de Germaine de Foix , sa seconde femme , comme on commençoit à le croire , Charles , son petit-fils , n'étoit pas moins son héritier que celui de Maximilien. Il étoit donc important de lui inspirer de bonne heure des sentiments de pere pour cet illustre rejetton de la maison d'Autriche : un autre intérêt , moins grand à la vérité , mais plus voisin & plus pressant , animoit encore le zele de Marguerite. Le duc de Gueldres lui donnoit des alarmes continuelles , & elle avoit reconnu combien il seroit difficile de réduire cet ennemi opiniâtre , tant qu'il seroit soutenu par la France. Le seul moyen de s'en délivrer , étoit d'embarquer Louis dans des affaires si sérieuses & si importantes , qu'il perdît de vue ce foible allié , ou qu'il se trouvât forcé de le sacrifier. Elle pressa , elle conjura l'empereur , son pere , par l'intérêt qu'il devoit prendre à son petit-fils , de faire trêve pour un temps à la haine qu'il avoit vouée à Louis & à Ferdinand ; elle lui montra la gloire & le profit qui l'attendoient en Italie ; enfin elle sut si bien tirer parti de son ressentiment contre les Vénitiens , qu'elle obtint de pleins-pouvoirs pour traiter avec le ministre du roi de

---

Ann. 1508.

Ann. 1508.

Ligue de  
Cambrai.Mocenigo.  
Bembo.  
Guiccardin.  
P. Martir.  
Lettres de  
Louis XII.  
Auton.  
Seissel.  
Pontan. rer.  
Gelric.

France. La guerre étoit plus vive que jamais entre le duc de Gueldres & les provinces des Pays-Bas : on convint d'une trêve de quarante jours, pendant laquelle, Marguerite d'un côté, & de l'autre le cardinal d'Amboise, tiendroient des conférences dans la ville de Cambrai, pour parvenir à une paix finale.

Ces conférences ne pouvoient alarmer les Vénitiens; ils avoient dû s'y attendre, ils y avoient donné lieu, en refusant à Trente de mêler leurs intérêts à ceux du duc de Gueldres, & en se hâtant de conclure un traité particulier avec la maison d'Autriche. Ils ne pouvoient se plaindre de n'y être point appelés, puisque les objets qui devoient s'y traiter, leur étoient devenus entièrement étrangers. Pour ne leur donner aucune défiance, on n'y appella qu'un très-petit nombre de personnes : Marguerite d'Autriche, au nom de Maximilien son pere, & de Ferdinand son ancien beau-pere, le cardinal d'Amboise, pour le roi de France & le pape, se rendirent à Cambrai, sans éclat, accompagnés seulement de cinq ou six jurisconsultes habiles, dont ils vouloient s'aider pour l'éclaircissement de quelques points contentieux de droit public. Il falloit commencer par fixer les loix de la dépendance des principales provinces des Pays-Bas, à l'égard de la couronne de France, transiger sur les plaintes respectives excitées à cette occasion, & empêcher, s'il étoit possible, qu'il ne s'en élevât de nouvelles. Louis ne vouloit point se relâcher sur les droits de sa couronne; Marguerite ne vouloit rien perdre des prérogatives qu'avoient usurpées les derniers ducs de Bourgogne. On disputa de part & d'autre avec chaleur; on fut plusieurs fois à la veille de se séparer: *Nous nous sommes*, écrivoit Marguerite, *monseigneur le légat & moi, cuidé prendre au poil.* Dans l'impossibilité où l'on se trouva de prendre un arrangement définitif, on convint de suspendre la décision des questions les plus difficiles, & toutes les procédures commencées au parlement de Paris, jusqu'à ce que l'archiduc Charles fût parvenu à l'âge de majorité; & rendit l'hom-

mage auquel il étoit tenu : en attendant , il dut jouir de ses Etats , comme en avoit joui son pere sous la mouvance de la couronne , le ressort du parlement de Paris , & en prenant chaque année des lettres du roi , pour être autorisé à lever des subsides sur l'Artois. On suivit à-peu-près la même marche par rapport au duc de Gueldres. L'empereur ne vouloit le regarder que comme un séditieux & un révolté ; il croyoit lui faire grâce en le remettant dans la même position où l'avoit laissé l'archiduc Philippe , en partant pour l'Espagne. C'eût été le dépouiller du titre & des droits de souverain , pour le réduire au rang & à la qualité d'un gentilhomme opulent. Après les avantages qu'il avoit remportés , & dans la position où il se trouvoit , une pareille proposition ne pouvoit passer que pour une injure : Marguerite , après de longs débats , fut obligée d'y renoncer. On régla que Charles d'Egmond jouiroit par provision des duché de Gueldres & comté de Zutphen : qu'il rendroit au jeune archiduc trois ou quatre places , dont il s'étoit emparé en Hollande ; que le jeune archiduc , de son côté , lui remettroit quelques châteaux , qu'il tenoit encore dans le duché de Gueldres : que les choses resteroient dans cet état , jusqu'à ce que des commissaires respectifs , nommés d'une part par l'empereur & le roi d'Angleterre , & de l'autre par le roi de France & le roi d'Ecosse , eussent examiné les droits des deux parties , & prononcé définitivement , tant sur le fond de l'affaire , que sur les limites des deux Etats. Louis promit , non-seulement de ne plus défendre Egmond , si les commissaires le condamnoient , mais de l'abandonner d'avance , s'il refusoit de se soumettre à l'arbitrage , ou si , redoutant le jugement , il recommençoit la guerre. On nomma pour garants de ce traité , qui fut aussi-tôt rendu public , les rois d'Angleterre & d'Aragon , les princes & états de l'empire.

Quant au second traité , ou au second acte de ce traité , qui dut demeurer secret jusqu'au moment de l'exécution , il ne souffrit presque aucune difficulté. Il s'a-

---

---

Ann. 1508.

gissoit de partager la dépouille des Vénitiens , & ce partage se trouvoit fait d'avance : le pape réclamoit Ravenne , Cervie , Faenza & Rimini : Maximilien demandoit , comme empereur , Roveredo , Vérone , Padoue , Vicence , Trevisé ; & comme chef de la maison d'Autriche , le Frioul & l'Istrie : le roi de France vouloit recouvrer Bresse , Crème , Bergame , Crémone , la Giarad'adda , & tout ce qui avoit autrefois fait partie du duché de Milan : le roi d'Espagne ne vouloit que Trani , Brindes , Otrante & Gallipolis , détachées , depuis douze ou treize ans , du royaume de Naples. Le duc de Ferrare , le marquis de Mantoue , la république de Florence , le duc de Savoie , & le roi de Hongrie , avoient des droits à réclamer sur d'autres places : on promit de les admettre à en poursuivre la restitution , pourvu que dans deux mois ils accédassent au traité , & qu'ils contribuassent convenablement aux frais de la guerre. Il ne s'agissoit donc plus que de lever les obstacles qui pouvoient troubler l'harmonie entre les confédérés , convenir du temps où commenceroit l'attaque , des secours mutuels qu'ils seroient obligés de se prêter , & de fixer un terme à la durée de cet engagement. Le premier obstacle qui pouvoit troubler les confédérés , étoit la méfintelligence entre l'empereur & le roi de France , au sujet de l'investiture du duché de Milan. Louis la vouloit pure & simple pour lui , pour ses enfants légitimes , ou au défaut d'enfants , pour son plus proche parent. Il promettoit , à ce prix , d'entrer en campagne quarante jours avant l'empereur , & de lui donner en outre cent mille ducats , une fois payés. Cet article fut accordé. Le second obstacle étoit la querelle du même Maximilien avec Ferdinand le Catholique , touchant la régence du royaume de Castille ; objet important , sur lequel aucun des deux ne vouloit se relâcher : on régla qu'on nommeroit incessamment des arbitres pour terminer amicalement ce différend ; que les droits des deux parties resteroient entiers pendant ce délai ; que l'empereur , ni son petit-fils ne

pourroient entreprendre de les faire valoir par les armes , tant que dureroit la guerre de Venise , ni même six mois après. Nous verrons bientôt le parti que Ferdinand fut tirer de cette clause. Par rapport au temps où devoit commencer l'expédition , on stipula que le pape procéderoit le premier par les censures ecclésiastiques ; qu'il jetteroit l'interdit sur toutes les terres de la seigneurie , & les donneroit au premier occupant ; qu'en même-temps , le roi de France , le roi d'Aragon & le pape , travailleroient de concert à mettre cette sentence à exécution ; que l'empereur , lié par les serments qu'il avoit prêtés quelques mois auparavant , en accordant une trêve de trois ans , ne seroit tenu d'agir que quarante jours après que la guerre seroit ouverte ; que le pape , pour lui donner moyen d'agir , sans manquer à la foi publique , l'appelleroit à son secours , comme *défenseur & avoué du saint siege* : d'où il devoit arriver que la France porteroit seule tout le faix de cette entreprise commune : car bien que le pape & le roi d'Aragon fussent tenus d'agir en même-temps , ils étoient trop habiles l'un & l'autre pour ne pas attendre à se déclarer , que l'ennemi fût entièrement renversé. Louis l'avoit prévu , & ne s'en mettoit point en peine ; mais une chose à laquelle il ne s'attendoit pas , & qui faillit pourtant d'arriver , c'est que l'empereur voulut profiter du délai de quarante jours qu'il s'étoit fait accorder , & de l'éloignement des troupes Françaises , pour accabler subitement le duc de Gueldres : la vigilance de ce Prince , les mesures qu'il prit , renversèrent ce honteux projet ; & l'empereur , sur les plaintes qu'en fit Louis , désavoua publiquement ses officiers. Enfin , pour empêcher que les alliés ne se divisassent , & que l'un ne cherchât à faire son profit au préjudice des autres , il fut expressément stipulé qu'aucun d'eux ne pourroit conclure ni trêve ni paix avec les Vénitiens , sans le congé & la participation des autres ; que celui qui se trouveroit le premier en possession de ce qui devoit lui revenir , prêteroit une partie de ses

Ann. 1508.

troupes à celui qui seroit moins avancé, & que cette obligation subsisteroit tant qu'il resteroit à conquérir quelque-une des places énoncées dans le traité de partage : il est vrai qu'on ne déterminâ ni la quantité ni la durée de ces secours, sans doute parce que personne ne s'imagina qu'il seroit dans le cas de recourir à ses alliés, n'y ayant aucun des quatre principaux confédérés qui ne se crût en état de se faire raison par lui-même d'un si foible ennemi.

Ann. 1509.

Erreusement  
& résolution  
des Vénitiens.

*Ibidem.*

Ce traité fut conclu, signé & ratifié par les puissances intéressées, sans que les Vénitiens, qui avoient des ambassadeurs, des résidents & des espions en toutes ces cours, se doutassent de l'orage qui se formoit sur leur tête. Cette sécurité, ou plutôt cet assoupissement, paroît d'abord incroyable, quand on fait attention que Venise étoit alors la puissance la plus déliée, & la plus vigilante de l'Europe ; mais dans cette occasion, ses propres lumières servirent en quelque sorte à l'aveugler : des quatre puissances qui s'unissoient pour sa ruine, elle savoit qu'elle en avoit offensé trois, le pape, l'empereur & le roi de France ; mais elle savoit, ou croyoit savoir en même-temps, qu'elle n'avoit que l'empereur à redouter, parce qu'il étoit le seul qui eût un véritable intérêt à l'abaisser, ou à la perdre : or elle venoit de conclure avec lui une trêve de trois ans ; & dans le temps qu'il signoit la ligue de Cambrai, il conjuroit le sénat, par ses ambassadeurs, de s'unir à lui contre le roi de France, son éternel ennemi. Quant aux trois autres souverains, ils avoient tant de raisons d'appréhender que la puissance de l'empereur ne se rétablît en Italie, un intérêt si vif à conserver la seule puissance qui en fermât l'entrée aux Allemands, que quelques sujets de plaintes que leur eût donné la république, on ne devoit point appréhender que ces princes s'oubliaissent assez eux-mêmes pour conjurer sa perte avec leur commun ennemi. Ce raisonnement étoit bon en politique ; mais les rois ne se trompent-ils jamais sur leurs vrais intérêts ? L'ambition, la vengeance, la pré-

somption , ne les égarent-elles pas aussi souvent que les autres hommes ? La ligue étoit formée depuis un mois , & elle paroissoit encore une chimere , ou un épouvantail. Louis & son ministre étoient peut-être les seuls qui crussent qu'elle pourroit s'exécuter : le pape le croyoit si peu , ou il fut tellement effrayé du danger où elle exposeroit l'Italie en général , & en particulier le saint siege , qu'il en fit donner le premier avis aux Vénitiens , offrant de s'en séparer , d'employer même toute son autorité pour la dissiper , s'ils consentoient à lui rendre , de bonne amitié , les deux seules places de Remini & de Faenza ; mais les menaçant en même-temps d'armer contr'eux le ciel & la terre , & de les détruire sans miséricorde , s'ils persistoient à le braver. Cette nouvelle déssilla les yeux des Vénitiens ; le sénat s'assembla : dans l'effroi que causoit une ligue si formidable , presque tous opinoient à donner une prompte satisfaction au pape. Dominique Trivisani , l'un des procureurs de Saint-Marc , osa s'opposer à cet avis : il représenta » que le parti que prendroit le » pape dans cette affaire , étoit la chose du monde la » plus indifférente : que les troupes de l'église , rebut » de la milice d'Italie , ne méritoient pas qu'on s'en » mît en peine : qu'il suffiroit pour rendre tous leurs » efforts inutiles , de renforcer de quelques compagnies » la garnison de Faenza : que les censures ecclésiastiques & les foudres du Vatican dont on les mena- » çoit , ne devoient pas causer beaucoup plus d'effroi : » que la république en avoit été autrefois frappée , sans » en ressentir aucun dommage ; car quelle apparence , » ajouta-il , que Dieu régle sa sévérité ou sa miséri- » corde sur les caprices d'un mortel ambitieux , superbe , ivrogne & débauché ? Qui nous assurera » d'ailleurs , qu'après avoir obtenu Rimini & Faenza , » il ne se joindra pas encore au reste des confédérés , » pour obtenir Cervie & Ravenne ? Sera-t-il de meilleure foi que les prédécesseurs , qui , pour autoriser » leurs injustices , ont établi cette maxime détestable,

Ann. 1509.

» qu'aucun engagement , aucune promesse , aucun ser-  
 » ment ne peut empêcher l'église de revendiquer ses  
 » prétentions ? Trivisani fit observer ensuite que du  
 » premier pas dépendoit ordinairement le succès d'une  
 » entreprise ; que si le sénat marquoit de la foiblesse  
 » ou de la crainte , il n'y auroit aucune des puissances  
 » confédérées qui ne se crût en droit de lui dicter des  
 » loix ; que si l'on pouvoit consentir à se relâcher des  
 » anciennes maximes de la république , & faire un sa-  
 » crifice , c'étoit ou avec l'empereur , ou avec le roi  
 » de France qu'il falloit se réconcilier , & non avec le  
 » pape , dont on n'avoit rien à espérer ni à craindre ;  
 » que le meilleur moyen de se garantir , étoit de se  
 » roidir contre le danger , de ne jamais désespérer du  
 » salut de la patrie , & de s'assurer que , tant qu'ils se-  
 » roient de leur côté ce qui dépendroit d'eux pour se  
 » défendre , le souverain arbitre des destinées ne les  
 » abandonneroit pas. « Cet avis , conforme aux an-  
 » ciennes maximes de la république Romaine prévalut dans  
 le sénat. Au reste , si l'étude de l'antiquité Romaine , qui  
 étoit devenue le fondement & la base de l'éducation pu-  
 blique , contribua dans cette occasion à égayer les Vé-  
 nitiens , on doit remarquer que ce fut aussi à la même  
 source qu'ils puisèrent cette constance dans le malheur ,  
 cet amour de la patrie , dont ils donnerent des exem-  
 ples signalés pendant tout le cours de cette guerre.

Louis leur  
 envoie déclai-  
 rer la guerre.

Seiffel.  
 Guiccharlin.  
 Bembe.  
 Relation de  
 Montjoie.  
 Héraut d'ar-  
 mes.  
 Cabinet de  
 Fontan.

Pendant qu'ils fortifioient leurs places , qu'ils équi-  
 poient cinq ou six escadres à la fois , qu'ils attiroient  
 sous leurs enseignes les soldats les plus aguerris & les  
 plus célèbres capitaines d'Italie , ils envoyèrent des  
 ambassadeurs aux princes ligués pour sonder leurs dis-  
 positions , & jeter entr'eux de la défiance ; ils avoient  
 quelque espoir de gagner Maximilien , dont ils con-  
 noissoient l'inconstance & la haine invétérée contre les  
 François : mais l'ayant cruellement outragé quelques  
 mois auparavant , & n'ayant rien à lui offrir qui fût  
 capable de le dédommager des avantages que lui pro-  
 mettoit la ligue , ils ne purent même parvenir à se faire  
 écouter.



écouter. Ferdinand le Catholique usa d'une profonde dissimulation. Ayant eu la précaution de n'envoyer aucun ambassadeur à Cambrai, il feignit d'ignorer ce qui s'y étoit passé ; il fit offre de sa médiation auprès du roi de France, & promit, s'il ne pouvoit empêcher cette guerre, de rendre à la république tous les bons offices qu'elle avoit droit d'attendre d'un allié. Louis lui-même, s'il en faut croire les Vénitiens, n'usa pas dans cette occasion de sa candeur ordinaire ; il trompa non-seulement Condolmier, leur ambassadeur, par de feintes caresses, mais il écrivit lui-même plusieurs lettres affectueuses au doge & au sénat, qu'il leur fit présenter par Jean de Lascaris son ambassadeur. Les écrivains François nient ces faits : ils rapportent que Condolmier, homme aimable & de bonne société, mais valétudinaire, répondoit à ceux qui lui demandoient des nouvelles de sa santé, que *du reste il se portoit assez bien ; mais qu'il avoit grand mal aux oreilles, en entendant journellement ce qui se disoit contre la seigneurie* : qu'aux noces d'Anne d'Alençon avec le marquis de Montferrat, Condolmier s'étant présenté à la table où étoient les autres ambassadeurs, n'y trouva point de place, & essuya un affront que personnellement il ne méritoit pas : qu'ayant demandé une explication au cardinal d'Amboise, & l'ayant prié de lui déclarer définitivement si le roi regardoit la république comme amie ou comme ennemie, le cardinal se contenta de lui détailler tous les motifs de plainte que la république avoit donnés au roi en différentes rencontres. Si Condolmier ne se retira pas après une pareille explication, c'est qu'apparemment il jugea que l'amitié personnelle dont l'honoroit le monarque, pouvoit encore être utile à sa patrie. En effet il fit un dernier effort, & après avoir remontré à Louis combien il étoit dangereux de quitter d'anciens alliés pour s'attacher à des ennemis à peine réconciliés, il lui vanta les ressources de la république, & finit par lui déclarer que c'étoit de sa part *une entreprise bien périlleuse de s'attaquer à une puissance*

Ann. 1509.

---

---

Ann. 1509.

gouvernée par un si grand nombre de têtes sages. Monsieur l'ambassadeur, lui répondit Louis, tout ce que vous venez de dire est fort beau ; mais j'opposerai tant de fous à vos sages, qu'ils auront bien de la peine à les gouverner : nos fous sont gens qui frappent à droite & à gauche, & qui n'entendent plus raison, quand une fois ils ont commencé. Condolmier ne se retira que lorsque les troupes étoient déjà en marche pour l'Italie : il fut bientôt suivi d'un héraut, ou roi d'armes au titre de Montjoie, lequel introduit dans le sénat, parla en ces termes : Le roi Très-Chrétien, mon immuable & souverain sire, m'a chargé de vous déclarer, illustrissime & magnifique doge, qu'attendu les offenses, outrages, mauvais & déloyaux tours que, sous le voile de l'amitié & au mépris de l'alliance que vous aviez avec lui, vous lui avez faits en plusieurs & diverses rencontres, soit en donnant aide & secours à ses ennemis, par terre & par mer, soit en soudoyant ceux qui cherchoient à lui nuire ; en vous opposant à tous ses projets, & en formant des pratiques pour abattre sa puissance en Italie : qu'attendu encore la trêve & le traité frauduleux que vous avez fait à Trente avec le très-sacré empereur, sans la participation & contre les intérêts du roi Très-Chrétien, qui vous avoit aidés & défendus, & que vous avez laissé seul exposé aux frais & aux dangers de la guerre, cherchant à profiter de son embarras pour vous étendre dans le duché de Milan :

Ledit seigneur roi Très-Chrétien, mon immuable & souverain sire, a renoncé à votre alliance, confédération & amitié, & sur la prière qui lui en a été faite par notre très-saint pere le pape, dont vous avez usurpé les possessions, il a conclu & arrêté avec le très-sacré empereur, le catholique roi d'Espagne, & autres princes, une fraternelle amitié, alliance & confédération perpétuelle, pour vous forcer & contraindre de restituer à la sainte église, dont il est le fils aîné, au très-sacré empereur, au roi catholique d'Espagne, aux autres princes & seigneurs, & à lui Très-Chrétien & immuable roi de France, les biens & terres que vous leur détenez injustement.

*Et sur ce , je vous dénonce & notifie guerre mortelle , tant sur terre que sur mer , à feu & à sang , en tous lieux où résistance sera faite , & jusqu'à parfaite & entière restitution des biens & terres par vous usurpés : protestant ici que si perte , dommage ou inconvénient en advient à la chrétienté , la faute & la coulpe en tomberont sur vous.*

---

---

Ann. 1509.

*Héraut , répondit le doge Loredano , nous avons entendu ce que vous nous avez dit de la part de votre maître. Héraut , dix ans se sont écoulés depuis que nous prîmes alliance avec lui , & il ne se prouvera point que depuis ce temps , nous ayons contrevenu ni directement ni indirectement à nos engagements , ni qu'on puisse nous reprocher aucun fait qui autorise les reproches qu'il nous adresse : nous l'avons aimé ; nous lui avons rendu tous les offices de fideles alliés , & tout ce que nous avons pu découvrir de contraire à ses intérêts , nous l'en avons soigneusement averti.*

*Quant à la trêve conclue à Trente avec le roi des Romains , s'il n'y a pas été compris , ce n'est point à nous qu'il doit s'en prendre , car quelques offres qu'on nous eut faites pour traiter séparément , nous n'y voulûmes jamais consentir ; mais uniquement à la mauvaise conduite & à l'opiniâtreté des ministres qu'il y envoya.*

*Héraut , nous n'eussions jamais cru qu'un prince & si grand & si sage eût si légèrement prêté l'oreille aux discours empoisonnés d'un pape qu'il devoit mieux connoître , ni aux insinuations d'un prêtre que nous nous dispensons de nommer : que pour plaire à ces deux personnages , il se déclare l'ennemi d'une si puissante république , qui lui a rendu des services importants , & qui a constamment rejeté toutes les offres que lui ont faites plusieurs souverains , tant en Italie que hors de l'Italie , de places , de châteaux & de provinces entières , si elle vouloit renoncer à son alliance ; c'est de quoi nous sommes surpris & émerveillés.*

*Héraut , nous espérons que la majesté du roi votre maître connoitra la vérité , & nous rendra justice : que*

Ann. 1509.

*Dieu , à qui l'on ne peut en imposer , jugera entre nous , & que la punition tombera sur les coupables. Nous espérons encore en sa sacrée majesté ; sinon , nous tâcherons de nous défendre : & vous , pere héraut , & vous , trompette , vous rapporterez au roi Très-Chrétien ce que vous venez d'entendre ; partez.*

Le pape ex-  
communie les  
Vénitiens.

*Bembo.  
Justiniani.  
Guicchardin.  
Belcurius.*

Dans le même temps , le pape fulmina une bulle contre les Vénitiens , dans laquelle , rappelant toutes leurs entreprises sur les droits du saint-siège , les taxes exorbitantes qu'ils levoient sur les biens ecclésiastiques , l'odieuse tyrannie qu'ils exerçoient sur le clergé séculier & régulier , l'usurpation enfin des places de l'église ; il les déclaroit excommuniés , si dans vingt-quatre jours ils ne lui donnoient une pleine satisfaction sur tous ces objets : il donnoit leurs biens au premier occupant , autorisoit tout le monde à leur courir sus , & à les réduire en servitude , étendant les mêmes censures sur tous ceux qui leur donneroient aide ou secours. Cette bulle n'effraya pas les Vénitiens ; le sénat y répondit par un appel au futur concile , & se permit sur la personne de Jules les mêmes libertés qu'il s'étoit données en parlant du sénat. Jules répondit à cet appel par une nouvelle bulle , à laquelle on ne fit aucune attention. Il porta un coup plus sensible aux Vénitiens : ils venoient de prendre à leur solde Jules & Renzo des Ursins , Troïle Savelli , avec cinq cents hommes d'armes , & trois mille hommes d'infanterie ; le pape , comme leur suzerain , leur défendit de s'éloigner du territoire de Rome : il saisit entre leurs mains les quinze mille ducats qu'ils avoient touchés pour solde , promettant d'en tenir compte à la république sur la somme dont elle lui étoit redevable , à raison des jouissances des places de la Romagne.

Commence-  
ment des hos-  
tilités.

*Ibidem.*

Louis exact observateur de sa parole , n'ayant pu , quelque diligence qu'il eût faite , ouvrir la campagne le premier d'Avril , comme il s'y étoit engagé , envoya ordre à Chaumont , gouverneur-général du Milanès , de rassembler ses troupes , & de pénétrer sur les terres

des Vénitiens. Chaumont passa l'Adda , & vint investir Trevi , place mal fortifiée , dont la garnison se rendit prisonnière de guerre , avec le provvediteur Morosini , qui s'y étoit enfermé quelques jours auparavant. Après cet acte d'hostilité , Chaumont laissant dans la place cinquante lances , sous la conduite de Fontrailles , & mille hommes de pied , sous le capitaine Imbaut de Romanieu , revint dans le Milanès , où Louis rassembloit son armée. Elle consistoit en deux mille lances Françaises ou Italiennes , qui formoient environ douze mille chevaux ; en six mille Suisses , & douze ou quatorze mille hommes d'infanterie Française. Louis qui considéroit que le traité qu'il avoit fait avec les cantons étoit sur le point d'expirer , & qui comprenoit par les plaintes & les mutineries éternelles des Suisses , qu'il faudroit , ou se passer de leurs services , ou les acheter à un plus haut prix qu'auparavant , commença dès-lors à s'occuper sérieusement du soin de se procurer une infanterie nationale : il engagea quelques-uns des officiers de la gendarmerie les plus distingués , tels que le chevalier Bayard , à se charger de les conduire & de les discipliner ; mais la crainte de surcharger son peuple , l'empêcha toujours d'en former un corps stable & permanent. Les gentilshommes qui voulurent bien se prêter aux desirs du roi , n'acceptèrent cette commission honorable , qu'à condition de conserver leur grade dans la gendarmerie ; car ils préféroient hautement au commandement passager & au grade de capitaine de mille hommes de pied , celui de guidon ou de lieutenant d'une compagnie d'ordonnance , ou même de simple homme d'armes , qui devoit durer autant que leur vie , & qui leur ouvroit le chemin à de plus grands honneurs. Le préjugé d'ailleurs avoit tellement avili l'infanterie , qu'on ne la regardoit que comme un asyle contre la misère , & qu'un gentilhomme ne croyoit pas pouvoir y acquérir de l'honneur : mais les services importants que rendit cette infanterie dans les guerres d'Italie , la réputation éclatante des capitaines qui se chargerent de

---

Ann. 1569.

Ann. 1599.

la discipliner , changerent peu-à-peu les idées à cet égard. Les capitaines qui contribuèrent le plus à opérer cette heureuse révolution , & auxquels , par conséquent , la postérité doit de la reconnoissance , furent Jean de Chabannes , seigneur de Vandenesse , frère du celebre la Palisse , Odet d'Aidie , Moneins , Normanville , le cadet de Duras , François de Daillon , seigneur de la Crotte , Bayard , & plus que tous ceux-là encore , le capitaine Molard , gentilhomme de Dauphiné. La Gascogne avoit été long-temps en possession de fournir la seule infanterie que l'on connût en France : on commence à en appercevoir de presque toutes les provinces du royaume : la petite province du Maine fournit , en cette occasion , jusqu'à quinze cents avanturiers.

Quelque formidable que parût l'armée Française , celle de Venise la surpassoit de beaucoup. Cette république , qui faisoit encore presque seule le commerce de l'Europe entière , dont les revenus étoient sagement administrés , jugeant que du succès de cette campagne dépendoit sa conservation ou sa ruine , rassembla dans un seul camp , trois mille lances ; quatre mille stradiots ou Albanois , la meilleure cavalerie légère que l'on connût alors , & trente mille hommes d'infanterie. Le comte de Pétillane , célèbre par sa prudence & par son attention à ne jamais donner de prise sur lui à l'ennemi , commandoit ces troupes , avec le titre de généralissime : Barthélemy d'Alviane , guerrier intrépide , plein de feu , d'activité & de ressources , étoit plutôt son collègue que son lieutenant-général : deux nobles Vénitiens , André Gritti & George Cornaro , très-capables l'un & l'autre de commander une armée , si les loix de la patrie eussent permis de confier à des citoyens un pouvoir dangereux pour la liberté , formoient , en qualité de provéditeurs , le conseil des deux généraux. Ils devoient échauffer le courage de Pétillane , modérer l'ardeur de l'Alviane , & consulter le sénat dans les affaires importantes & qui permettroient des délais. Dans le conseil qui se tint

pour régler les premières opérations de la campagne , les deux généraux ouvrirent des avis entièrement opposés : Pétillane vouloit que l'armée se retranchât dans un poste sûr , couvert de deux rivières & de plusieurs marais ; au centre , pour ainsi dire , des Etats de la république ; qu'on laissât aux François une pleine liberté d'assiéger Crémone , Bresse ou Bergame , où l'on avoit placé de fortes garnisons , & qu'on attendît , pour leur livrer bataille , que leur armée se fût affoiblie par des assauts inutiles , les maladies & la désertion. Au contraire , l'Alviane pensoit qu'après s'être bien assuré du passage des rivières , & d'une retraite , en cas de malheur , on devoit porter la guerre dans le duché de Milan , où les François trouveroient un grand nombre d'ennemis domestiques , & où les troupes mercenaires de la république serviroient avec plus d'ardeur , dans l'espérance de s'enrichir. Le sénat prit un parti mitoyen : il ordonna aux généraux de choisir sur la frontière un poste qui défendît aux ennemis l'entrée des Etats de la seigneurie , de s'y tenir bien retranchés , & de ne point en venir à une action , à moins que la victoire ne parût moralement assurée. L'armée , en conséquence , alla s'établir à Fontanella , à quatre ou cinq milles en-deçà de la rivière d'Adda. Avant de s'y retrancher , on jugea qu'il étoit à propos de profiter de l'éloignement des François pour reprendre Trévi , conquise quelques semaines auparavant par Chaumont. La place étoit mauvaise : la garnison qu'on y avoit laissée , après s'être défendue avec courage , fut forcée de se rendre. Fontrailles , & les cinquante lances qu'il commandoit , le capitaine Imbaut de Romanieu , & le chevalier Verd , furent faits prisonniers de guerre & mis à rançon. Quant à l'infanterie , qui n'avoit point avec quoi se racheter , on se contenta de la dépouiller , & l'on aimait mieux la renvoyer dans cet état , que de se charger de la nourrir. La ville , livrée au pillage , éprouva toutes les horreurs qu'on peut attendre d'une soldatesque effrénée : cruauté d'autant plus déplacée ,

---

Ann. 1509.

Ann. 1509.

qu'elle sembloit provoquer celle de l'ennemi ; dans le temps où il alloit se trouver maître de la campagne ; mais on vouloit apparemment effrayer , par cet exemple, les places qui seroient tentées de changer de domination.

Bataille d'Agnadel.

Guiccardin.

Auton.

Seissel.

Saint-Gelais.

Belcarius.

P. Martir

de Angl.

Lettres du

chancelier, Gui

de Rochefort.

Simp.

Champier.

Louis étoit en marche pour délivrer Trévi , lorsqu'il apprit qu'elle étoit prise , & que les ennemis s'étoient déjà retranchés dans leur poste : il continua sa route , dans la résolution de leur livrer bataille , en quelque endroit qu'il pût les joindre. Il falloit traverser l'Adda : on s'attendoit que l'ennemi se présenteroit pour en disputer le passage ; mais, la trop grande circonspection de Pétillane , & la crainte qu'il avoit d'engager trop tôt une bataille qui devoit décider du sort de la république , continrent l'armée dans ses retranchements , Trivulse , qui connoissoit le pays , & qui ne pouvoit concevoir comment les généraux Vénitiens avoient laissé perdre une si belle occasion , vint saluer le roi , lorsque l'armée fut passée , & lui dit : *Aujourd'hui , roi tres-chrétien , vous gagnez la bataille.* Louis , plein d'ardeur , s'avança à une portée de canon du camp des ennemis ; mais il le trouva si bien retranché , qu'il n'osa entreprendre de le forcer. Pour essayer de les en tirer , il rangea son armée en bataille , & fit partir , à leur vue , un détachement considérable , avec ordre d'affaillir la petite place de Rivolta. Il comptoit que les Vénitiens feroient quelque mouvement pour la défendre , & lui donneroient moyen d'engager le combat. Pétillane mit son armée en bataille , vit saccager la place , & ne sortit point de ses retranchements. Cette tranquillité déconcertoit Louis : il assembla le conseil de guerre pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire : la plupart des officiers étoient d'avis qu'on choisît un camp en face de l'armée ennemie ; qu'on s'y reposât jusqu'à l'arrivée de l'empereur , qui forceroit les Vénitiens à quitter leur camp , ou du moins , à diviser leurs forces. Ce parti étoit le plus sûr ; mais il ne répondoit point à l'impatience de Louis : il connoissoit



connoissoit les lenteurs de Maximilien ; il desiroit d'ailleurs de ne devoir la victoire qu'à lui-même. On proposa donc un second parti ; ce fut de s'emparer du poste avantageux de Vaila , & de couper à l'armée ennemie toute communication avec Crémone , où elle avoit établi ses magasins , & d'où elle tiroit ses subsistances. Cette marche étoit extrêmement dangereuse ; car il falloit prêter le flanc à l'ennemi : mais on s'étoit déjà convaincu qu'il n'avoit point envie de combattre. L'armée se mit en marche : Chaumont & Trivulse commandoient l'avant-garde ; le roi conduisoit le corps de bataille ; le duc de Longueville l'arrière-garde. Pour se rendre à Vaila , il y avoit deux chemins peu distants l'un de l'autre , & qui se touchoient presque en quelques endroits ; l'un par la plaine , c'étoit le plus commode , mais le plus long ; l'autre par les hauteurs , beaucoup plus court , mais plus difficile : l'armée François prit le premier. L'Alviane , qui devina l'objet de cette marche , montra si clairement à Pétillane & aux deux autres provéditeurs , que le seul moyen de sauver l'armée , étoit de prévenir les François , qu'il les décida à prendre sur l'heure le chemin des hauteurs : Pétillane partit le premier avec la plus grande partie de la cavalerie : l'Alviane le suivoit avec le reste de l'armée , & toute l'artillerie. Pétillane approchoit de Vaila ; l'Alviane lui-même , quoiqu'il marchât avec un attirail plus embarrassant , avoit dépassé les François , lorsque Chaumont & Trivulse l'atteignirent près le village d'Agnadel , dans un endroit où les deux chemins n'étoient séparés que par un ravin & quelques arpents de terre , que les François entreprirent de franchir. L'Alviane , dès qu'il apperçut l'ennemi envoya prier le comte de Pétillane de revenir sur ses pas : Pétillane lui fit dire d'avancer toujours , & de se battre en retraite ; mais il ne le pouvoit plus sans sacrifier son artillerie , les bagages , & une partie de son infanterie. Bien sûr que Pétillane , malgré sa première résolution , ne tarderoit pas à venir le joindre , il rangea

Ann. 1509.

son artillerie sur une chauffée, ou digue, qui couvroit le ravin ; il jeta son infanterie dans des vignes, où la cavalerie ennemie pouvoit difficilement pénétrer, & laissa derriere, un terrain vaste & uni, où la gendarmerie & la cavalerie légère pouvoient aisément manœuvrer. Chaumont, en attaquant l'ennemi, avoit envoyé prier le roi de s'avancer avec le corps de bataille. Louis ne s'attendoit point à ce message : quelques momens auparavant on étoit venu lui dire qu'il étoit inutile de se hâter, parce que les ennemis l'avoient prévenu, & étoient déjà logés à Vaila : *Marchons toujours*, avoit-il répondu, *nous logerons sur leurs ventres*. Apprenant que le combat étoit engagé il détacha promptement le jeune Charles de Bourbon Montpensier & le célèbre Louis de la Trémouille, avec deux cents lances, pour soutenir l'avant-garde, & se mit à les suivre avec une merveilleuse ardeur : il étoit temps qu'il arrivât ; les Suisses & les gendarmes de Chaumont, qui avoient entrepris de franchir le ravin, avoient été renversés, & soutenoient à peine le combat. L'artillerie de l'Alviane, placée sur un terrain plus élevé, éclaircissoit les rangs, & portoit au loin la mort & l'épouvante. En arrivant, le roi apperçut que les Suisses étoient rebutés : il les fit remplacer par les aventuriers François qui passèrent le ravin, & pénétrèrent dans les vignes. Bourbon, s'étant fait jour du côté où il avoit entrepris de percer, fut suivi de presque toute la gendarmerie, qui joignit celle de l'ennemi dans un terrain spacieux, où la bravoure seule devoit décider entre les combattants. Louis, l'épée à la main, faisoit avancer les différents corps de troupes, & se portoit de tous côtés, sans crainte du canon, qui enlevoit des soldats à ses côtés : quelques-uns de ceux qui l'entouroient lui représenterent le danger où il exposoit sa personne sacrée, le priant de se retirer à l'écart, & de leur donner de là ses ordres : *Ce n'est rien*, leur dit-il, *ceux qui ont peur n'ont qu'à se mettre à couvert derriere moi*. La gen-

darmerie Vénitienne ne put soutenir le choc des lances Françoises : Pétiliane , qui la commandoit , la voyant en un moment renversée & prête à se débander , ne s'opiniâtra point à soutenir un combat trop inégal ; il fit battre en retraite , abandonnant l'Alviane & son infanterie. Cette portion de l'armée , enveloppée de toutes parts , continua de se défendre avec une extrême valeur. N'ayant plus d'espérance de remporter la victoire , l'Alviane ne songeoit qu'à vendre chèrement sa vie : il fut enveloppé & fait prisonnier , par le brave Vandenesse. Le combat dura trois heures : il resta huit mille hommes sur le champ de bataille du côté des Vénitiens , & quatre à cinq cents seulement du côté des François : la Palisse , Cornillon , le baron de Conti , furent du nombre des blessés. Louis , en présence de toute l'armée , se prosterna sur le champ de bataille , rendit grâces à Dieu du succès dont il venoit de couronner ses armes , & voua dans ce lieu même une chapelle à la Vierge , sous l'invocation de *Notre-Dame de la victoire*. Lorsqu'il fut rentré dans sa tente , Vandenesse vint lui présenter son prisonnier , tel qu'il étoit lorsqu'il l'avoit arrêté , un œil crevé & le visage couvert de sang. Louis , qui avoit souvent entendu vanter la présence d'esprit & l'intrépidité de ce général , voulut s'en assurer par lui-même : il donna secrètement ordre de faire sonner l'alarme dans le camp , & continua quelque temps la conversation. Comme tout le monde parut étonné à ce bruit , Louis , feignant d'en être lui-même surpris : *Qu'est-ce donc , dit-il , seigneur Barthélemi , vos gens sont bien difficiles à contenter ; veulent-ils en tâter encore une seconde fois ?* Sire , répartit l'Alviane , *s'il y a combat aujourd'hui , il faut que les François s'entrebattent ; car pour les nôtres , vous les avez gouvernés de manière , que vous ne les reverrez de quinze jours en face*. La déroute étoit encore plus grande que l'Alviane ne pouvoit se l'imaginer : toutes ces troupes mercenaires , qui n'étoient attachées à la république que par la solde qu'elles en

Ann. 1509.

recevoient , & qui alloit peut-être leur manquer , se feroient débandées , si Pétillane n'eût usé dans cette occasion de sa prudence ordinaire ; il se garda bien de vouloir les rassembler dans le voisinage de l'ennemi , où une nouvelle terreur les auroit bientôt dispersées : il assigna le lieu de la jonction sous les murs de Bresse , à quarante mille du champ de bataille. Quoiqu'il semblât par cette retraite abandonner à l'ennemi la plus grande partie des Etats de terre-ferme , le sénat rendit justice à la droiture de ses intentions : il lui députa quelques-uns de ses membres , pour louer la conduite qu'il avoit tenue dans toute cette guerre , & le remercier de n'avoir point désespéré du salut de la république.

Soumission de  
toutes les pla-  
ces du partage  
du roi : nou-  
velle investi-  
ture du duché  
de Milan.

Guiccardin.  
Auton.  
Seissel.  
P. Martir.  
Belcarus.  
Traité de  
paix.

Les villes qui devoient revenir au roi par le traité de partage , se voyant abandonnées & sans espérance de recevoir de secours , s'empresèrent à l'envi de mériter , par une prompte soumission , la clémence du maître auquel elles alloient appartenir : Caravagio , Bergame , Crème , Bresse & Crémone , lui envoyèrent leurs clefs : les garnisons Vénitiennes ne pouvant compter sur la fidélité des bourgeois , s'étoient retirées dans les forteresses , qu'elles eussent rendues sur-le-champ , si l'on eût voulu leur permettre de se retirer avec armes & bagages ; mais Louis ne vouloit les recevoir qu'à discrétion. Sentant la nécessité de récompenser les troupes , & tous ces braves volontaires qui l'avoient si bien servi ; attentif à préserver ses nouveaux sujets du pillage ; toujours ferme à n'assigner sur son trésor ni pension ni gratification qui auroient été à charge du peuple , il étoit bien-aïse au moins de procurer à ceux qui avoient eu part à la conquête , les moyens de s'enrichir , ou de se dédommager de leurs pertes , par les fortes rançons qu'ils pouvoient tirer des provéditeurs & autres nobles Vénitiens , renfermés dans ces forteresses. La place de Peschiere fut la seule qui n'envoya point de députés : située sur le lac de Garde , entourée d'une triple muraille , elle paroïssoit devoir

Opposer une longue résistance : la valeur ou peut-être la témérité des aventuriers François , surmonta tous ces obstacles : la garnison fut passée au fil de l'épée : le provéditeur & son fils échappés au massacre , offroient une grosse rançon pour racheter leur vie : on les pendit à deux arbres , sans qu'on sache le crime qui avoit pu leur attirer un traitement si rigoureux : Louis , qui , dans toutes les occasions respecta la vertu , ne vouloit pas , sans doute , les punir d'avoir témoigné plus de courage & d'attachement que les autres à leur malheureuse patrie : la cruauté que les Vénitiens avoient exercée à Trévi , ne pouvoit autoriser ces horribles représailles , à moins qu'on ne suppose que ces deux infortunés en avoient ouvert l'avis. Louis en dix-sept jours acheva la conquête de ce qui devoit lui revenir de la dépouille des Vénitiens , portion si considérable qu'elle étoit estimée un tiers du duché de Milan , & qu'elle grossissoit ses revenus de cent mille ducats par an. Il ne tenoit qu'à lui de tirer un parti beaucoup plus considérable de la position où il se trouvoit. Les magistrats de Vérone , de Vicence & de Padoue , lui apportèrent les clefs de ces villes , & le supplièrent instamment d'en venir prendre possession : c'étoit sans doute une adresse des Vénitiens , qui n'ayant plus aucun espoir de résister à la ligue , tant qu'elle subsisteroit en son entier , auroient été bien-aîsés de mettre aux mains le roi de France & l'empereur : la tentation auroit été violente pour tout autre prince que Louis : ces villes étoient le prix de la victoire qu'il venoit de remporter : l'empereur n'avoit rempli aucun des engagements pris à Cambrai ; le terme où il devoit entrer en campagne étoit expiré depuis long-temps , sans qu'il eût fait la moindre diversion du côté de l'Allemagne ; il n'avoit pas tenu à lui que l'armée Françoisse n'eût été écrasée par les forces réunies de l'ennemi ; enfin pendant que Louis travailloit en Italie pour la cause commune , il avoit tenté d'accabler , contre la foi publique , le duc de Gueldres , qu'il croyoit prendre au dépourvu.

---

Ann. 1509.

Ann. 1509.

Toutes ces considérations si capables de justifier ou du moins d'excuser l'acceptation d'une offre avantageuse, qui n'étoit d'ailleurs ni mendée ni recherchée, ne purent l'ébranler un seul instant. Ces villes devoient revenir à Maximilien par le traité de partage ; il n'en reçut les clefs que pour les remettre sur-le-champ dans les mains des ambassadeurs de ce prince qui l'accompagnoient ; il exhorta les députés à mériter par une prompte soumission, l'indulgence de leur nouveau maître : Maximilien sentit vivement la noblesse de ce procédé. Lorsque le cardinal d'Amboise vint le trouver à Trente, pour lui demander une nouvelle investiture du duché de Milan, non-content de l'accorder telle que la desiroit Louis, il brûla en présence du cardinal un certain registre, qu'il nommoit son *livre rouge*, où il avoit écrit de sa main toutes les offenses qu'il prétendoit avoir reçues de la France, & dont il se promettoit de tirer raison lorsque l'occasion s'en présenteroit. Dans les premiers mouvemens de sa reconnaissance, il jura une éternelle amitié à Louis ; il le pria très-instamment de vouloir bien lui accorder une entrevue à Peschiera, où il alloit, disoit-il, se rendre incessamment. Louis l'y attendit plus long-temps que ses affaires & sa santé ne le permettoient : mais soit que Maximilien eût honte de se présenter dans un équipage qui ne répondoit point à son rang, soit, comme d'autres le rapportent, qu'il eût la bassesse de craindre que Louis ne l'arrêât prisonnier ; après avoir demandé plusieurs délais, il s'envoya excuser par l'évêque de Gurk son chancelier, priant le roi de remettre la partie à un autre temps. En reprenant la route de ses Etats, Louis passa par Milan, où les citoyens lui avoient préparé une magnifique entrée ; pour mieux honorer son triomphe, on portoit devant lui les tableaux des villes conquises, & réunies enfin au duché de Milan, après en avoir été séparées depuis près d'un siècle.

Humiliations  
inutiles des

Avec les cent mille écus que Maximilien venoit de recevoir pour l'investiture du duché de Milan, les cent

cinquante mille ducats que le pape lui avoit accordés sur la caisse de la croisade établie en Allemagne , les dons gratuits que lui avoient accordés toutes les villes des Pays - Bas , lorsqu'il étoit allé prendre possession de la curatelle de Charles son petit-fils ; il auroit dû avoir rassemblé des forces capables , non-seulement d'écraser les foibles restes de l'armée Vénitienne , mais d'inspirer de la défiance à ses propres confédérés : cet argent avoit été dissipé en folles dépenses ; plus d'un mois s'étoit écoulé depuis le terme où il auroit dû entrer en campagne , & il n'avoit point encore d'armée : à peine avoit-il pu envoyer quelques compagnies de lansquenets , mal payées , dans les places qui s'étoient soumises volontairement : cependant telle étoit la terreur qu'inspiroit encore le nom d'empereur en Italie , que les Vénitiens regarderent Maximilien comme leur ennemi le plus formidable , & lui firent des soumissions , auxquelles ils ne se seroient abaissés à l'égard d'aucun autre souverain. La position où ils se trouvoient ne pouvoit être plus cruelle : sans espoir de conserver une seule place en terre-ferme , ils trembloient encore pour Venise elle-même. Car bien que cette ville ne fût point entrée dans le partage que les confédérés avoient fait des Etats de la république , il est certain qu'ils se proposoient de l'insulter , & qu'on armoit à ce dessein un grand nombre de vaisseaux dans les ports de Barcelone , de Marseille , de Savone & de Naples. Réduits à la dure nécessité de se choisir un maître , les Vénitiens crurent qu'ils seroient moins humiliés en se soumettant à l'empereur , qui tenoit toujours le premier rang entre les souverains : » Au nom du doge , » du grand conseil & du peuple de Venise , lui dit » Antoine Justiniani , ambassadeur de la république , » nous vous abandonnons tout ce que nos ancêtres ont » occupé dans la mouvance de l'empire & dans vos » pays héréditaires ; nous y joignons tout ce que la » république a possédé en terre-ferme , & quels que » soient nos droits sur ces domaines , nous vous les

---

Ann. 1509.

Vénitiens à  
l'égard de  
l'empereur.

Guiccardin.  
Le maire de  
Belges.  
Amelot de la  
Houffais.

---

Ann. 1509.

» résignons comme à notre véritable seigneur suzerain :  
» nous paierons à votre majesté , & aux empereurs ses  
» successeurs , un tribut de cinquante mille écus d'or ;  
» nous obéirons à tous vos décrets , loix & ordonnances.  
» Défendez - nous de l'insolence & du pillage de ceux  
» qui étoient , il y a peu de jours , nos compagnons d'ar-  
» mes , & qui sont devenus nos plus cruels ennemis ;  
» leurs projets ne tendent à rien moins qu'à ensevelir  
» pour jamais le nom Vénitien. Que votre protection  
» nous sauve de leur fureur & vous serez notre pere ,  
» le fondateur de notre ville ; nous célébrerons vos bien-  
» faits , & nous les ferons admirer d'âge en âge à nos  
» enfants. « Quelque séduisantes que parussent ces of-  
» fres des Vénitiens , elles étoient plus apparentes que  
» solides. En lui résignant leurs prétendus droits sur les  
» places occupées par les François , ils ne lui cédoient  
» rien , puisqu'il étoit hors d'état de les faire valoir &  
» qu'il s'en étoit même dessaisi d'avance par la nouvelle  
» investiture du duché de Milan. Quant à la souverai-  
» neté de Venise , située au milieu des eaux , elle ne  
» pouvoit jamais être que précaire entre les mains d'un  
» souverain qui n'avoit point de marine : ils ne lui of-  
» froient donc rien de réel que les places & les pro-  
» vinces de son partage qu'ils ne pouvoient défendre ,  
» qu'il aimoit mieux tenir de son épée que de leur pré-  
» tendue libéralité , & qu'il ne pouvoit même accepter  
» à ce dernier titre sans se brouiller avec ses confédérés  
» & sans mettre au hasard des avantages certains. Péné-  
» trant leur ruse qui ne tendoit à rien moins qu'à le des-  
» armer par une soumission apparente , & à dissoudre une  
» ligue à laquelle il leur étoit impossible de résister , cet  
» empereur , qui ne manquoit pas d'éloquence , se chargea  
» lui-même de la réponse : » O aveuglement de l'esprit  
» humain , s'écria-t-il , qui ne considère que le présent  
» & le passé , & qui ne porte jamais ses regards sur  
» l'avenir ! La voilà donc cette république de Venise ,  
» si orgueilleuse dans la prospérité , si rusée , si habile  
» à mettre aux mains ses voisins & à faire son profit  
» de



» de leurs divisions , tombée du faite de la grandeur  
 » & implorant la miséricorde de ceux qu'elle se plaisoit  
 » à outrager. L'année dernière , lorsque nous nous dis-  
 » posions à marcher à Rome pour recevoir la couronne  
 » impériale , avec quelles instances ne lui demandâmes-  
 » nous-pas le passage sur ses terres ? quelles offres ne  
 » lui fîmes-nous-pas pour obtenir une chose qu'elle ne  
 » pouvoit nous refuser sans injustice ? cependant tou-  
 » jours dominée par une sourde jalousie & une ambi-  
 » tion insatiable , elle arma contre nous les François ;  
 » & profitant avidement de l'embarras où nous nous  
 » trouvâmes , elle nous enleva violemment les places  
 » sur lesquelles elle ne pouvoit former de prétentions.  
 » Nous espérâmes dès-lors que le ciel équitable feroit  
 » luire sur sa tête le jour de la vengeance ; il est donc  
 » enfin arrivé ce terme fatal. Enclins à la miséricorde ,  
 » instruits par une longue expérience qu'il n'y a rien de  
 » stable dans l'univers , nous aurions pu jeter sur vous  
 » un regard de pitié & recevoir votre requête , si vous  
 » aviez moins tardé à la présenter ; mais d'avoir at-  
 » tendu que le coup fût porté , pour venir ensuite par  
 » de belles paroles & une fade adulation surprendre  
 » notre indulgence , & nous charger du reproche d'a-  
 » voir rompu une ligue que vos excès ont provoquée ,  
 » & à laquelle il vous est impossible de résister ; ce  
 » n'est de votre part qu'une injure de plus : cherchez  
 » ailleurs des dupes , & demeurez bien convaincus que  
 » rien ne pourra me séparer de l'alliance que j'ai jurée  
 » au roi de France , mon bon frere , ni m'empêcher  
 » de poursuivre , à main armée , mes offenses & mes  
 » droits. «

Honteux d'une bassesse inutile , résignés à céder à la  
 nécessité , & considérant que quelque effort qu'ils fissent  
 pour conserver leurs Etats de terre - ferme , ils n'en  
 viendroient jamais à bout , les Vénitiens ne voulurent  
 pas , du moins , rendre plus difficile pour l'avenir le  
 retour des villes qui leur échappoient. Loin de témoi-  
 gner aucune aigreur contre celles qui avoient donné

Ann. 1599.

Sage conduite  
des Vénitiens.

Guicchardin.  
Bembo.  
Justiniani.  
Mocenigo.  
Belcariss.

---

Ann. 1509.

l'exemple de la défection , ils portèrent un décret par lequel ils les délièrent toutes du serment de fidélité qu'elles avoient prêté à la république ; donnerent des louanges à leur attachement ; mais les exhorterent puisqu'ils n'étoient plus en état de les défendre , de songer à elles , & de prendre le parti qu'elles jugeroient le plus convenable. Après s'être ainsi exécutés , ils chargèrent les cardinaux Grimani & Cornaro , d'offrir de la part du sénat une pleine satisfaction au pape , de lui demander l'absolution , en rendant non-seulement Rimini & Faenza qui avoient été le fatal sujet de toute la querelle , mais Cervie & Ravenne qu'ils possédoient tranquillement depuis un siècle. Cette restitution arrivoit trop tard : Jules ayant levé une armée de treize mille hommes , dont il avoit confié le commandement au duc de Ferrare , avec le titre de gonfalonnier de l'église Romaine , à François-Marie de la Rovere , duc d'Urbain , neveu de sa sainteté , & à François de Castel-d'Rio , cardinal , évêque de Pavie , son ministre de confiance , avoit déjà recouvré toutes ces places à la réserve de la forteresse de Ravenne qu'il tenoit assiégée , & qui ne pouvant être secourue , tomberoit infailliblement entre ses mains : il répondit donc avec cette fierté qui lui étoit si naturelle , qu'ils se missent préalablement en devoir de restituer encore les sommes qu'ils lui devoient à raison de la jouissance de ces places violemment usurpées , ou de lui assigner du moins un dédommagement dont il pût se contenter : & en second lieu , qu'ils lui fissent raison de leurs entreprises téméraires sur l'autorité ecclésiastique , & de l'odieuse tyrannie qu'ils avoient trop long-temps exercée sur le clergé séculier & régulier : qu'ensuite il examineroit s'ils étoient dignes de pardon & de miséricorde. Le sénat , tout humilié qu'il étoit , ne put entendre cette réponse qu'avec la plus violente indignation : Marc Loredano , fils du doge , s'écria dans l'assemblée qu'il n'y avoit plus à délibérer , & qu'il falloit sur-le-champ appeler le Turc contre ce bourreau des Chrétiens , qui

soit encore s'en dire le pere. Cet avis violent fut reçu avec applaudissement par toute la jeune noblesse ; mais les vieux sénateurs & le doge à leur tête , montrèrent que ce secours étoit incertain ; qu'il viendrait trop tard ; qu'il fermerait la voie à toute espèce de réconciliation ; qu'il falloit imiter les patrons , qui dans un violent orage jettent à la mer tout ce qui charge le vaisseau , pour ne s'occuper que du salut des navigateurs ; que le temps viendrait peut-être de réparer toutes ces pertes ; que dans les circonstances présentes , il ne falloit que céder & attendre.

Ann. 1509.

Tous les ennemis de la république ne s'étoient pas encore déclarés : le duc de Ferrare après avoir rempli les fonctions de général de l'Eglise , prit les armes pour son compte : il se remit en possession de la Polefine de Rovigo , & de quelques autres places que les Vénitiens avoient enlevées à ses peres : le marquis de Mantoue rentra dans Isola & Lunato. Enfin Ferdinand le Catholique leva le masque : quoique principal moteur de la ligue , quoique tenu par ses serments de commencer la guerre le même jour que le roi de France , il n'avoit fait aucun mouvement en Italie ; il n'avoit pas même rappelé son ambassadeur , de peur sans doute que le sénat effrayé de la grandeur du péril , ne prit le parti de traiter à quelque prix que ce fût , soit avec l'empereur , soit avec le roi de France. Enfin lorsqu'il vit la république accablée & hors d'état de rien refuser , il changea de ton & au lieu des secours qu'il avoit promis jusqu'alors , il menaça , si l'on ne lui rendoit sur-le-champ les quatre ou cinq villes que la république occupoit dans la Pouille , sans qu'il fût désormais mention du prix de l'engagement , de joindre sa flotte à celle du roi de France , & de venir foudroyer la ville de Venise. Quelque odieux que parût ce procédé , le sénat cacha son ressentiment : il expédia sans délai un ordre précis aux provvediteurs d'évacuer ces places : il fit accompagner l'ambassadeur Espagnol qui se retiroit , par deux des principaux magistrats , chargés de les confi-

gner entre ses mains , ou entré celles du viceroi de Naples.

Ann. 1509.

Réconcilia-  
tion secrete de  
la république  
avec Ferdinand  
le Catholique.

P. Martir  
de Angl.  
Guiccardin.  
Belcarius.

Ferdinand ayant obtenu le premier avantage qu'il s'étoit promis de la ligue de Cambrai , ne songea plus qu'à s'en procurer un autre qui l'intéressoit vivement, la cession absolue des prétentions de l'empereur à la régence du royaume de Castille. N'espérant rien de l'amitié ni des bons offices , il se proposa de l'arracher de la nécessité. Pour la réussite de ses projets , il avoit besoin que les Vénitiens donnassent de l'occupation à l'empereur. Il s'attacha donc sérieusement à rétablir leurs affaires ; sans cependant se montrer à découvert : il leur fit sentir la nécessité d'une réconciliation avec le souverain pontife ; & promit d'y employer ses bons offices. La négociation n'étoit pas difficile : il fit sentir à Jules que s'il avoit été expédient d'humilier une république orgueilleuse , il n'étoit pas de l'intérêt du saint-siège de souffrir qu'on l'accablât entièrement , ni que des nations étrangères déjà trop formidables , s'accrussent de ses débris , & vinssent s'établir sur ses ruines : que les prétentions des empereurs étoient trop directement opposées aux droits des souverains pontifes pour espérer qu'on pût jamais les concilier : que l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs devoit lui avoir appris ce qu'il avoit à redouter , si les Alpes n'étoient plus une barrière entre l'empereur & lui. A ces motifs de crainte généraux & éloignés , il en joignit un particulier & présent : il fit souvenir Jules de l'ardeur du cardinal d'Amboise pour parvenir à la papauté , & des moyens violents & sacrilèges qu'on avoit résolu d'employer deux ans auparavant , pour surprendre la sainteté à Bologne , & asservir l'Eglise & l'Italie , si la conspiration n'avoit pas été découverte , du service important que les Vénitiens rendirent au saint-siège dans cette occasion : il lui représenta qu'Amboise , persistant dans son premier plan , étoit le moteur de la ligue de Cambrai , le lien qui unissoit l'Empire , la France & la plus grande partie de l'Italie ; qu'impatient

de régner , il n'attendroit peut-être pas la vacance du saint-siège ; qu'il intriguoit sourdement parmi le sacré college , & que l'on parloit déjà d'assembler un concile. Si ces considérations suffisoient pour faire desirer au pape la dissolution de la ligue de Cambrai , elles lui imposoient en même-temps la nécessité d'user d'une grande réserve. Il parut touché d'une lettre fort soumise que lui écrivit le doge Loredano ; il la fit lire en plein consistoire , & il annonça que sans cesser comme prince de les poursuivre à main armée , jusqu'à ce qu'ils eussent donné satisfaction à Maximilien , il ne pouvoit se dispenser comme pere commun des fideles de les réconcilier à l'Eglise , s'ils donnoient des preuves de pénitence & d'un sincere repentir. Cette légère faveur à laquelle ils n'eurent garde de se montrer insensibles , ranima leurs espérances : ils n'avoient plus rien à craindre pour Venise depuis qu'ils pouvoient compter sur la protection secrète de Ferdinand : l'empereur n'avoit point de vaisseaux ; les forces maritimes de la France ne suffisoient pas pour une telle entreprise : rassurés chez eux , ils chercherent à recueillir quelques planches du naufrage. La lenteur de Maximilien les servit bien. Toutes les places qui étoient du partage de ce prince , lui avoient fait des soumissions ; mais toutes n'avoient pas encore reçu de garnison. La ville de Trévise , attachée aux Vénitiens qui l'avoient toujours gouvernée avec douceur , craignant la rapacité des Allemands & ne voyant paroître de la part de l'empereur , qu'un gentilhomme avec une simple escorte , releva la bannière de saint Marc , & envoya demander du secours à la république. Le sénat y envoya promptement les restes de son armée. On fortifia la ville : on y fit entrer des vivres & toutes sortes de munitions. Ce premier succès en attira un autre beaucoup plus important. La ville de Padoue qui , dans le déclin de l'empire Romain , avoit donné naissance à celle de Venise ; qui , dans la suite des temps , étoit devenue sujette de sa colonie ; mais qui en étoit encore regardée comme le boulevard ,

---

Ann. 1509.

Les Vénitiens  
recouvrent  
Trévise & Pa-  
doue.

*Bembo.  
Justiniani.  
Mocenigo.  
Guiccardini.  
P. Martir.*

Ann. 1509.

n'avoit pour toute garnison que huit cents lansquenets mal payés, réduits par conséquent à rançonner leurs hôtes. Le sénat ne désespéra pas, à la faveur du mécontentement général des habitants, de s'en remettre en possession; & l'on chargea de cette importante commission, l'homme de toute la république le plus capable de la bien remplir. Le provéditeur André Gritti, après s'être assuré qu'il seroit secondé par la plus grande partie du peuple, cacha ses troupes près d'une des portes de la ville, & choisissant seulement une douzaine d'hommes déterminés qu'il travestit en paysans, il leur ordonna de se mettre à la suite de cinq ou six charrettes de foin, qu'un des chefs de la conspiration tiroit de ses terres. A l'entrée de la ville ces faux paysans firent feu sur le corps-de-garde; se rendirent maîtres de la porte, & s'y maintinrent jusqu'à ce que les troupes Vénitiennes d'une part, & de l'autre les bourgeois, arrivassent à leur secours: les lansquenets enfermés dans la place, ne songerent qu'à vendre chèrement leur vie. Ils périrent tous les armes à la main. Il seroit impossible d'exprimer la joie que cet événement répandit dans Venise: on l'y célèbre encore tous les ans par une fête publique. Le vieux Pétillane qui n'avoit eu aucune part à la prise de Padoue, voulut au moins avoir la gloire de la défendre; car on prévoyoit bien que l'empereur feroit les derniers efforts pour la recouvrer. Pétillane s'y rendit avec la ferme résolution de s'y enterrer, s'il ne pouvoit la sauver. La fermeté & l'exemple de ce généreux vieillard, changea les bourgeois en un peuple de soldats: on répara les murs: on creusa derrière de larges fossés: les femmes les enfants mirent la main à l'ouvrage. Pétillane porta ensuite ses regards sur les environs; il fit ramasser à la hâte tout ce qui se trouva de provisions à la campagne: il se rendit maître des châteaux voisins; il fut même assez heureux pour s'emparer de la ville & de la forteresse de Legnano, qui lui donnoit un passage sur l'Adige. Vérone & Vicence, qui n'avoient que de foibles

garnisons , étoient à la veille de se soulever si la Palisse ne s'en fût approché avec un corps de sept cents lances : Louis l'avoit laissé sur la frontière de ses Etats , pour marcher au secours de l'empereur , lorsqu'il seroit mandé. La Palisse s'avança donc au-devant des troupes Vénitiennes , & les força de s'éloigner : il offrit à l'évêque de Trente , lieutenant-général de l'empereur en Italie , de se charger de la conservation de Vérone s'il vouloit lui permettre de s'y loger ; mais l'évêque plus défiant encore que son maître , éluda la proposition & eut recours au marquis de Mantoue. Le marquis s'étant mis en marche pour se rendre à Vérone , séjournoit dans la petite ville de l'Isola , sans avoir pris aucune précaution ; parce qu'il n'imaginoit pas que les ennemis eussent traversé l'Adige : il y fut surpris & enlevé avec toute sa suite : après l'avoir promené dans les rues de Venise , on l'enferma dans une étroite prison. Un spectacle auquel on se seroit si peu attendu quelques semaines auparavant , remplit la ville d'allégresse ; le peuple crut avoir recouvré sa première splendeur.

Maximilien , réveillé de son premier assoupissement , traversoit les Alpes à la tête d'une armée moins formidable qu'on ne s'y étoit attendu , mais toujours assez forte pour écraser un ennemi déjà renversé : cette armée d'ailleurs devoit être grossie par les troupes auxiliaires des confédérés. Des quatre puissances qui avoient signé la ligue de Cambrai , deux étoient déjà secrètement réconciliées avec les Vénitiens , & souhaitoient ardemment que le projet de Maximilien échouât ; cependant n'osant encore se déclarer , elles remplirent en apparence l'obligation que leur imposoit le traité de Cambrai , en lui envoyant des renforts , & le rompirent en effet , en donnant aux capitaines de ces renforts des ordres contraires aux desseins de l'empereur. Louis , qui , s'il n'avoit écouté que sa propre sûreté , avoit plus d'intérêt qu'aucun autre à s'opposer aux progrès de Maximilien , fut le seul qui agit de bonne

---

Ann. 1509.

Siege de Padoue par Maximilien.

*Ibidem.*  
Hist. du chevalier Bayard.

Ann. 1509.

foi ; il se piqua même d'aller au-delà de ses engagements : au-lieu de cinq cents lances qu'on lui demandoit, il en fournit sept cents, & nomma pour les commander, le brave la Palisse, celui de tous les généraux François qui se ménageoit le moins. Après toutes ces jonctions, l'armée que l'empereur commandoit en personne se trouva composée de cinquante mille combattants, beaucoup plus forte, par conséquent, que celle qui, sous la conduite de Louis, avoit porté le coup mortel à la république : mais tout étoit changé ; les Vénitiens instruits par l'adversité, avoient mis dans la place la plus forte de leurs Etats, non point une garnison, mais une armée de vingt-cinq mille combattants : ils avoient eu le temps & la précaution d'y jeter tant de provisions, que quelque temps que durât le siège, ils ne devoient point craindre que la disette s'y fit sentir : non-seulement tous les vaisseaux de la république y furent employés, mais Ferdinand y envoya une partie des siens, fournissant ainsi des secours aux deux partis. Enfin, pour mieux rassurer les Padouans, & leur persuader que la république ne les abandonneroit point, le doge Loredano, ayant assemblé le sénat, présenta ses deux fils à l'assemblée, leur ordonnant de se tenir prêts à partir le lendemain, pour se renfermer dans Padoue ; & exhortant tous ceux des sénateurs qui aimoient la patrie, à imiter son exemple. Plus de deux cents fils de sénateurs ou de nobles, accompagnèrent les fils du doge, & allèrent partager les travaux & les dangers du siège. L'empereur ne put faire la circonvallation de la place que le quinze de Septembre. Pendant toute la durée de ce siège, il y eut de si fréquentes sorties, qu'à peine se passa-t-il un jour sans combat. Cependant on put s'appercevoir que l'empereur étoit trahi. Non contents de donner avis au comte de Pétillane de tout ce qui se passoit dans ce camp, les agents de Ferdinand & du pape tiroient pendant la nuit le canon sur les troupes Allemandes, & plus souvent encore sur le quartier



quartier des François. Le principal chef de la trahison étoit le seigneur Constantin, Grec d'origine, capitaine des Albanois, que le pape avoit procuré à l'empereur, & à qui ce prince avoit imprudemment donné toute sa confiance. La Palisse ayant de violents soupçons contre lui, mais manquant de preuves convaincantes, alla le défier dans le camp de l'empereur, qui ne voulant pas permettre ce combat & ne pouvant se dispenser de donner une satisfaction au général François, fit mettre à la bouche du canon quelques-uns des misérables qui n'avoient été que les instruments de la trahison. Les fossés étoient comblés, les murailles renversées; & après tant de fatigues, les assaillants n'en étoient guère plus avancés. Pétillane avoit fait ouvrir, en-deçà des murailles, un fossé large & profond, rempli de matières combustibles & couvert, du côté de la ville, d'une large terrasse bordée d'artillerie. Il n'avoit point laissé ignorer ces dispositions aux François, dont il redoutoit l'impétuosité. Ayant fait en différentes sorties quelques prisonniers de cette nation, il s'étoit plu à leur montrer ces fortifications intérieures; & en leur rendant la liberté, il leur disoit: *J'espère, mes amis, qu'avec l'aide de Dieu, le roi votre maître & la seigneurie retourneront quelque jour en amitié; & n'étoit les François qui sont ici, croyez que devant qu'il fût vingt-quatre heures, je sortirois de cette ville, & en ferois lever le siège honteusement.* Si ces discours ne purent entièrement refroidir l'ardeur des François, ils les rendirent du moins plus circonspects dans une occasion qui ne tarda pas à se présenter. L'empereur ayant été visiter les travaux, & ayant reconnu que la breche étoit si large que mille hommes pouvoient s'y présenter de front, écrivit à la Palisse de tenir prêts ses hommes d'armes pour monter à l'assaut avec les lansquenets. La Palisse mécontent de n'avoir pas été appelé au conseil de guerre, où le projet de cette attaque avoit dû être arrêté, répondit qu'il alloit assembler ses capitaines, & qu'il communiqueroit leur réponse à l'em-

Ann. 1509.

Ann. 1509.

pereur. » Les capitaines François arrivés au logis du  
» seigneur de la Palisse, il leur dit : Messeigneurs, il  
» faut dîner ; car j'ai quelque chose à vous communi-  
» quer qui peut-être vous empêcheroit de faire bonne  
» chere. Après un dîner frugal, mais gai & assaisonné  
» de plaisanteries, la Palisse tire la lettre de l'empereur  
» qui fut lue deux fois pour être mieux entendue. Après  
» cette lecture, chacun se regardoit en riant, pour voir  
» qui prendroit la parole. Si, dit le seigneur d'Imber-  
» court, il ne faut pas tant songer. Monseigneur, dit-  
» il à la Palisse, mandez à l'empereur que nous som-  
» mes tous prêts. Il m'ennuie déjà aux champs, car  
» les nuits sont froides, & puis les bons vins commen-  
» cent à nous faillir : tous s'accordoient au propos du  
» seigneur d'Imbercourt, excepté le chevalier Bayard,  
» qui ayant donné pendant toute la durée de ce siege,  
» des preuves d'une activité & d'une valeur extraordi-  
» naires, faisoit semblant de n'avoir rien entendu & se  
» curoit les dents dans un coin de la salle : si, lui dit  
» le seigneur de la Palisse, & puis, l'Hercule de Fran-  
» ce, qu'en dites-vous ? Il n'est pas temps de se curer  
» les dents, il faut répondre à l'empereur. Le bon che-  
» valier, qui toujours étoit coutumier de gaudir, ré-  
» pondit : Si nous voulons croire monseigneur d'Im-  
» bercourt, il ne faut qu'aller droit à la breche : mais  
» parce que c'est un passetemps assez fâcheux à hommes  
» d'armes d'aller à pied, je m'en excuserois volontiers :  
» toutefois, puisqu'il faut que j'en dise mon opinion,  
» je le ferai. L'empereur mande que vous fassiez mettre  
» tous les gendarmes François à pied pour donner l'as-  
» saut avec ses lansquenets. Pour moi, quoique je  
» n'aie guere de bien en ce monde, toutefois je suis  
» gentilhomme ; tous vous autres messeigneurs êtes  
» gros seigneurs & de grosses maisons, & si sont beau-  
» coup de nos gendarmes. L'empereur pense-t-il donc  
» que ce soit chose raisonnable de mettre tant de no-  
» blese en péril & hazard, avec des piétons dont l'un  
» est cordonnier, l'autre maréchal, l'autre boulanger

» & gens mécaniques , qui n'ont leur honneur en telle  
» recommandation que gentilshommes. C'est regardé  
» trop petitement à lui , sauf sa grace. Mon avis est  
» que vous , monseigneur , devez lui répondre que vous  
» avez fait assembler vos capitaines , qui sont très-dé-  
» libérés d'obéir à ses commandements : qu'il doit sa-  
» voir que le roi leur maître ne reçoit personne en ses  
» compagnies d'ordonnance qui ne soit gentilhomme :  
» que de les mêler avec des gens de pied qui sont de  
» basse extraction , ce seroit leur témoigner trop de  
» mépris : qu'il a dans son armée force comtes , ba-  
» rons & gentilshommes Allemands : qu'il les fasse  
» mettre à pied avec les gendarmes de France , qui  
» volontiers leur montreront le chemin ; qu'ensuite vien-  
» dront les lansquenets , s'ils trouvent qu'il y fasse bon. «  
L'avis d'un homme dont on ne pouvoit soupçonner la  
valeur , entraîna tous les capitaines : on le rédigea en  
forme de lettre , & on le fit porter à l'empereur. Il en  
parut content , & ayant rassemblé sa principale nobles-  
se , il la pria de se conformer à ce plan. Le murmure  
qui s'éleva dans l'assemblée , apprit assez à l'empereur  
qu'il avoit trop présumé de son crédit : les seigneurs  
Allemands répondirent qu'ils étoient venus comme vo-  
lontaires , pour combattre dans l'équipage qui conve-  
noit à leur naissance , & non comme aventuriers pour  
monter à la breche. La honte qu'eut Maximilien de  
s'être attiré ce refus par une demande indiscrete , la  
certitude où il étoit que les Espagnols le trahissoient ,  
enfin la crainte de se voir arrêté par cette multitude de  
soldats étrangers & mercenaires qui l'environnoient , &  
auxquels il n'avoit point d'argent à donner , le déter-  
minèrent à une démarche étrange & peu convenable à  
son rang. Il se déroba pendant la nuit à son armée avec  
un très-petit nombre de domestiques , laissant au prince  
d'Anhalt , au comte de Roquendolf & au seigneur de  
la Palisse , le soin de faire la retraite dans le meilleur  
ordre qu'il seroit possible. Ils s'en acquitterent si bien  
que Pétillane n'osa les suivre. Mais l'armée impériale

Ann. 1509.

Ann. 1509.

qui n'avoit point reçu de paie , & qui n'entendoit plus parler de l'empereur , se débanda & reprit la route d'Allemagne. Dans cette humiliante situation , Maximilien n'eut pas honte de solliciter à Venise une trêve qui lui fut refusée. Il se plaignoit amèrement de Ferdinand. Le monarque Espagnol avouoit les services qu'il venoit de rendre aux Vénitiens & le dessein où il étoit de leur en rendre de plus importants encore à l'avenir , si l'empereur ne se déterminoit enfin à lui donner une pleine satisfaction sur la régence de Castille. En effet , disoient ses ambassadeurs à la cour de Louis , » puisque » l'empereur ne desireroit de terminer promptement la » guerre contre Venise que pour porter ses armes en » Espagne ou dans le royaume de Naples , il n'est point » de l'intérêt du roi notre maître , ni qu'elle finisse » promptement , ni qu'elle se termine à l'avantage de » son implacable ennemi. «

Accord de  
Maximilien &  
de Ferdinand :  
simplicité du  
cardinal d'Am-  
boise.

P. Martir  
de Angl.  
Lettres de  
Louis XII ,  
par Godefroi.  
Manusc. de  
Bethune.

Il falloit , ou renoncer dès-lors à la ligue de Cambrai , ou trouver un moyen de concilier ces deux princes : la chose étoit d'autant plus difficile que Germaine de Foix , seconde femme de Ferdinand , étoit accouchée cette même année d'un garçon : car bien que cet enfant n'eût vécu que deux jours , on devoit croire qu'il ne seroit pas le dernier ; & l'on ne doutoit point que Ferdinand , s'il laissoit un héritier de son nom , ne le préférât à un prince de la maison d'Autriche. Il paroïsoit donc extrêmement dangereux de lui confier un dépôt tel que la Castille , sans prendre les plus fortes précautions pour empêcher qu'il n'en abusât : mais pour y réussir , il auroit fallu être en état de lui prescrire des loix ; il auroit fallu du moins pouvoir se passer de lui : *Un homme reculé* , observoit Louis , *ne fait jamais appointment à son profit ; & si on veut le faire avantageux , il le faut faire la lance sur la cuisse*. Marguerite d'Autriche , qui l'avoit ébauché , qui le suivoit avec ardeur , fut forcée de s'en désister. Ferdinand , quoiqu'il lui témoignât dans tout le reste des égards & de l'amitié , ne voulut point d'autres médiateurs que Louis & son premier ministre.

Les simples lumieres du bon sens suffisoient pour faire sentir à Louis & au cardinal d'Amboise, que rien ne pouvoit être plus préjudiciable à la France que cet accommodement dont on les rendoit arbitres. Louis n'ayant plus rien à réclamer en Italie, devoit faire des vœux secrets pour que les Vénitiens se maintinssent dans les places qui par le traité avoient été assignées à Maximilien : il devoit désirer qu'une brouillerie domestique, des intérêts pécuniaires empêchassent l'empereur & le roi d'Espagne, ses deux plus redoutables voisins, de faire cause commune, & de se réunir à la premiere occasion contre lui. Si la fierté de son ame, si sa candeur ne lui permettoient pas de fomentier ces brouilleries, il pouvoit du moins se dispenser de prendre connoissance d'une affaire qui lui étoit étrangere : il avoit une raison spécieuse de ne s'en point mêler. Ce n'étoit point un arbitre que demandoit Ferdinand, c'étoit un avocat dont l'autorité pût imposer à son adversaire : il dictoit à Burgos les articles de cet accommodement avec un ton si impérieux, qu'il n'étoit permis ni à ses ambassadeurs, ni aux prétendus arbitres, d'y ajouter ni d'en retrancher une syllabe. Cependant Amboise, car c'étoit lui proprement qu'on avoit élu pour médiateur, s'occupoit si sérieusement de cette affaire, il se donna tant de mouvement tout malade qu'il étoit, qu'on est bien fondé à soupçonner qu'il étoit fortement persuadé que l'assemblée d'un concile général seroit le fruit de la réconciliation. Ce n'est point ici une conjecture hasardée, nous avons trouvé parmi les nombreux manuscrits de Béthune, un mémoire détaillé des graces & des faveurs que le cardinal devoit accorder à l'empereur avant qu'on l'élevât sur la chaire de saint Pierre. Amboise eut le malheur de réussir dans une négociation si épineuse : l'empereur moyennant une pension de cinquante mille ducats pour lui, une autre redevance de quarante mille ducats pour l'archiduc, son petit-fils, sacrifia sans honte tous les partisans qu'il avoit en Espagne, & laissa Ferdinand le maître de disposer souverainement de la

---

Ann. 1509.

Ann. 1509.

Castille , jusqu'à ce que Charles eût atteint l'âge de vingt-cinq ans. Cette réconciliation produisit une révolution dans les intérêts de l'Europe : Ferdinand n'ayant plus les mêmes raisons de ménager la France , ayant au contraire des motifs de la craindre , ou des espérances de s'établir sur ses ruines , se servit contre elle des avantages qu'elle lui procuroit : il ne se donna plus de repos qu'il n'eût ameuté , si je puis ainsi m'exprimer , toutes les puissances de l'Europe contre Louis : s'il feignit encore de cultiver son amitié , ce fut pour mieux éclairer ses projets , pour lui donner des conseils perfides , & pour le perdre plus sûrement en abusant de sa crédulité.

Sage conduite  
des Vénitiens :  
indigence de  
Maximilien.

Bembe.  
Guiccardin.  
Godefroi.  
Lettres de  
Louis XII.  
P. Martir  
de Angl.

Les Vénitiens , remplis d'une nouvelle audace depuis la levée du siège de Padoue , déployoient au grand étonnement de l'Europe , des ressources qu'on ne leur soupçonnoit pas , & qui leur faisoient d'autant plus d'honneur qu'elles étoient le fruit de la sagesse & de la modération du gouvernement. Tandis que les autres puissances proscrivoient par-tout les Vénitiens , les marchands François , Allemands , Italiens , étoient reçus , protégés & accueillis à Venise , & dans le moment où l'on croyoit la république écrasée , le commerce , les manufactures étoient dans la plus grande vigueur , & réparaient avantageusement les pertes qu'occasionnoit la guerre. Le désintéressement des magistrats , qui sacrifèrent volontairement la moitié des gages de leurs offices ; le zèle des principaux citoyens , qui allèrent déposer dans le trésor public leur fortune particulière , procurèrent à l'Etat les moyens de former des projets utiles , de signaler même sa magnificence. Ainsi , dans le temps que l'empereur se déroboit à ses soldats devenus ses créanciers , qu'il ne pouvoit entretenir dans une douzaine de places de foibles garnisons , les Vénitiens sans avoir recours aux emprunts , sans augmenter les subsides , s'engageoient par un décret public , à dédommager à la fin de la guerre tous les particuliers qui auroient souffert des pertes en servant l'Etat : ils

afflignoient dès ce moment des pensions aux veuves & aux enfants de ceux qui mouroient en portant les armes pour la patrie : enfin ils stipendioient & entretenoient plusieurs armées à la fois. L'une entra dans le Frioul , & reprit une partie des places dont l'empereur s'étoit emparé au commencement de la campagne : une autre plus considérable & conduite par André Gritti , s'empara de la ville de Vicence , & força le prince d'Anhalt , au bout de trois ou quatre jours de siege , à évacuer la citadelle. Elle s'approcha ensuite de Vérone , où elle étoit appelée par les bourgeois : elles'en seroit emparée avec la même facilité , si le seigneur d'Aubigni , qui se trouvoit dans ces quartiers , ne s'y fût jeté avec trois cents lances Françoises. Gritti n'osa plus attaquer la place ; mais sachant que les garnisons qui gardoient les deux forteresses , n'étoient point payées , il campa dans la plaine à peu de distance , & traita assez publiquement avec elles de la somme qu'elles voudroient exiger pour les lui remettre. Cet infâme marché auroit été conclu , si Louis dans cette occasion décisive n'eût acquitté la dette de Maximilien , & n'eût consenti à se charger de payer à l'avenir la garnison de cette place frontiere de ses Etats. Il étoit au moins douteux que Maximilien toujours indigent , pût ou voulût jamais acquitter cette dette : on devoit même présumer qu'il ne tarderoit pas à recourir à de nouveaux emprunts. Cependant Louis , comme nous l'avons remarqué , étoit économe du bien de ses sujets : il exigea que l'empereur lui engageât , pour sûreté de cette somme & de toutes celles qu'il pouvoit encore emprunter , les deux citadelles de Vérone , & la place de Vallégio , qui couvroit une partie du Bressan.

Quoique cette convention n'eût rien en elle-même de bien extraordinaire , qu'elle fût en usage entre les particuliers , & connue sous le nom d'*hypothèque* ; Jules & Ferdinand ne manquerent pas de s'en prévaloir pour rendre Louis suspect à Maximilien , & odieux au reste de l'Europe : ils représenterent ce qui venoit

---

Ann. 1509.

Ann. 1510.

Changement dans les intérêts des confédérés : le roi d'Angleterre se joint aux

Ann. 1510.

ennemis secrets de la France.

*Guiccardin.*

*Belcarius.*

*Godéfroi.*

*Lettres de*

*Louis XII.*

*Rap. Thoyr.*

de se passer comme une astuce de la cour de France, comme un moyen d'autant plus dangereux d'envahir l'Italie, qu'il paroîtroit revêtu des formes légales. Ferdinand agit sourdement auprès de Marguerite d'Autriche, confidente & en quelque sorte premier ministre de l'empereur son pere : Jules intrigua parmi les Suisses, dans les différentes cours d'Allemagne, & sur-tout en Angleterre.

Henri VII étoit mort laissant pour successeur un prince jeune, avide de gloire, impatient d'étaler aux yeux de l'Europe les immenses trésors qu'avoit accumulés l'insatiable avarice de son pere. Henri VII, dit-on, avoit recommandé à son fils d'entretenir soigneusement la paix avec la France, comme le moyen le plus sûr de s'affermir sur un trône toujours vacillant : ceux qui connoissoient le jeune Henri, furent persuadés que ce conseil seroit le premier oublié : les traités de paix cependant furent renouvelés avec la France, parce que les anciens ministres conservoient encore leur autorité ; mais Henri y comprit le pape d'une façon si expresse & si particuliere, qu'il le laissoit, pour ainsi dire, le maître de confirmer ou de rompre cet engagement, selon qu'il le jugeroit avantageux ou nuisible aux intérêts du saint-siege. Henri VIII commença dès lors à s'immiscer dans les affaires d'Italie, ordonnant à Bambrige, son ambassadeur à Rome, de porter ouvertement les intérêts des Vénitiens, & de solliciter leur absolution. Jules, qui avoit autant d'envie de l'accorder que les Vénitiens de la recevoir, vouloit rendre le roi d'Angleterre garant d'une démarche qui devoit déplaire à Maximilien & à Louis, & à laquelle les ambassadeurs de ces deux princes s'opposoient de tout leur pouvoir : celui de Ferdinand parloit comme eux en public ; mais en particulier il exhortoit le pape à ne pas différer plus long-temps une démarche devenue indispensable, puisqu'elle pouvoit seule assurer la liberté du saint-siege & du reste de l'Italie. Jules se sentant si bien appuyé ne balança plus ; mais sachant que les Vénitiens n'étoient





HENRI VIII.  
*Roy d'Angleterre.*  
*Né le 28. Juin 1491. Mort le 28. Janvier 1547.*



n'étoient pas en état de lui rien refuser , non - content de les accabler de mortifications qui pussent servir d'exemple à tous ceux qui mépriseroient à l'avenir l'autorité du saint-siege , il leur fit acheter cette grace par la perte d'une partie de leur souveraineté & de leurs prérogatives : les conditions de cette absolution furent que les Vénitiens ne disposeroient plus à l'avenir des dignités ecclésiastiques ni d'aucuns bénéfices ; qu'ils n'apporteroient aucun obstacle aux bulles expédiées en cour de Rome ; qu'ils n'imposeroient ni décimes ni aucun autre subside sur les biens ecclésiastiques ; qu'ils n'exigeroient aucuns péages sur les vaisseaux & les marchandises qui navigeoient dans le golfe adriatique , &c. Quelque dures que fussent ces conditions , les Vénitiens s'y soumirent. Un malheur tout récent venoit de les convaincre de la nécessité d'acquérir des protecteurs , ou du moins de diminuer le nombre de leurs ennemis.

---

---

Ann. 1510.

Le désir de se venger du duc de Ferrare , qui après avoir été long-temps leur allié , & en quelque sorte leur client , s'étoit montré dans toute cette guerre leur plus implacable ennemi , les avoit engagés dans une entreprise téméraire & mal concertée. Au milieu de Décembre , temps auquel ils n'auroient dû songer qu'à réparer leurs forces , & à se mettre en état de résister l'année suivante aux efforts de Maximilien , ils avoient ordonné à Trévifani de remonter le Po avec dix-huit galères , & un nombre prodigieux de moindres bâtimens ; de recouvrer en passant Rovigo , & les autres places qui avoient appartenu à la république ; d'établir un pont sur ce fleuve , pour donner entrée à l'armée de terre dans le Ferrarois ; & de livrer un assaut à la capitale de cet Etat. Trévifani , après avoir représenté inutilement les dangers de cette expédition , n'avoit songé qu'à exécuter de point en point les ordres du sénat. Il s'étoit avancé jusqu'à onze milles de Ferrare , y avoit établi un pont défendu par deux bastions , & ayant fait passer l'armée de terre qui côtoyoit le fleuve ,

*Tome XI.*

B b b

Ann. 1510.

il avoit dissipé les troupes qui s'étoient opposées à sa marche, pillé & brûlé les hameaux, jusqu'aux portes de la capitale, où Alfonse n'avoit eu que le temps de se renfermer. Comme il n'avoit pris aucune précaution contre cette invasion, il n'auroit pu y résister, si ses alliés eussent tardé à le secourir : mais ayant reçu quatre cents lances Françoises, sous la conduite de Jacques de Coligni, seigneur de Châtillon, & un autre renfort de la part du pape, qui bien que favorable aux Vénitiens, ne pouvoit souffrir qu'ils attaquaissent, à son infu, un de ses feudataires ; il sortit de la ville ; & força les Vénitiens de se renfermer dans leurs bastions : ayant ensuite disposé, sans qu'ils s'en apperçussent, sa nombreuse artillerie sur une rive escarpée du fleuve, il foudroya, sans danger, les galères, qui se trouvant arrêtées par le pont, furent coulées à fond, ou forcées de se rendre : à peine Trévisani put-il échapper dans une simple barque. Une perte si considérable avoit réduit les Vénitiens à subir toutes les loix qu'il plairoit au pape de leur imposer : outre les conditions onéreuses que nous avons déjà rapportées, Jules exigea, en leur accordant l'absolution, qu'ils renonçassent à la sorte de juridiction qu'ils avoient usurpée sur Ferrare, où ils avoient établi un magistrat, sous le nom de *bisdomino*, & qu'ils restituassent au duc Alfonse, son feudataire, le port & la ville de Comacchio, qu'ils lui retenoient encore, & qu'il auroit eu bien de la peine à recouvrer à force ouverte.

Commen-  
cement de  
brouillerie en-  
tre Jules & le  
duc de Ferrare,  
allié des Fran-  
çois.

Guiccardin.  
Bembe.

Pour prix de ce service, Jules exigea d'Alfonse qu'il rendît son amitié aux Vénitiens, avec lesquels il n'avoit plus rien à démêler ; ou si ce parti lui répugnoit trop, qu'il se renfermât, à leur égard, dans les termes d'une exacte neutralité. C'étoit vouloir qu'il renoncât à la ligue de Cambrai ; qu'il se brouillât avec l'empereur & le roi de France, ses protecteurs, pour se livrer entièrement à lui, au risque de se voir dépouillé, soit par ces deux souverains, s'ils pénétroient de nouveau en Italie, soit par le pape lui-même, s'il lui prenoit

envie de réunir Ferrare au domaine direct du saint siège. Alfonse , dévoué aux François , & se croyant assez fort tant qu'il conserveroit leur alliance , n'eut garde d'accepter la proposition du pape : il informa le roi & l'empereur des nouvelles dispositions de Jules à leur égard , les avertissant de se précautionner contre les artifices & les pratiques sourdes de ce dangereux ennemi.

Ann. 1510.

Maximilien & Louis renouvelèrent leur alliance , & se promirent respectivement de passer l'année suivante en Italie , chacun à la tête d'une armée formidable , afin d'achever promptement ce qui restoit à faire. Pour se mettre en état de remplir cette promesse , Maximilien indiqua une diète solennelle de l'empire dans la ville d'Ausbourg. Le pape & les Vénitiens , que ces préparatifs effrayoient , n'oublièrent rien pour les ralentir. Après avoir tenté d'inspirer de la défiance à Maximilien sur les intentions secrètes du roi de France , ils lui demandèrent une conférence particulière , où l'on lui feroit des offres dont il auroit lieu d'être content. Maximilien choisit pour le lieu de la conférence , une commanderie dans le Trentin , & y députa l'évêque de Gurk son chancelier , & Serentano son secrétaire. Achille de Grassis , évêque de Pérouse , s'y trouva de la part du pape , Jean Corneille & Louis Mocenigo , de la part de la république de Venise. Les députés Vénitiens & le nonce représenterent à l'évêque de Gurk combien il seroit plus glorieux à l'empereur de se trouver à la tête d'une ligue de tous les princes de la chrétienté pour abaisser l'orgueil des François , que de s'opiniâtrer à perdre une république qui ne pouvoit jamais lui inspirer ni crainte ni jalousie : ils offrirent de racheter leurs propres places par des sommes considérables d'argent , dont ils savoient que l'empereur avoit toujours besoin : l'évêque de Gurk , sans s'expliquer sur la ligue qu'on proposoit , qui ne paroïssoit encore qu'un projet ou chimérique ou éloigné , s'oblina à demander , pour condition préliminaire ,

Diète d'Ausbourg : pratiques infructueuses de Jules II.

Guiccardin.  
Marq. Freher.  
Amelot de la Houssaie.  
Godefroi.  
Lettres de Louis XII.

---

Ann. 1510.

une cession entière & absolue des places de Trévise, de Padoue & de Vicence ; ce que les Vénitiens étoient bien éloignés de lui accorder. On se sépara sans aucun fruit, & Maximilien se rendit dans la ville d'Aufbourg. Le nonce & les députés Vénitiens ne manquèrent pas de s'y trouver : n'ayant plus aucune espérance du côté de l'empereur, ils agirent sourdement auprès des princes & autres membres du corps Germanique, leur remontrant le danger auquel l'union de l'empereur & du roi de France exposoit l'Europe : ils leur insinuerent que le politique Maximilien ne travailloit depuis longtemps à les épuiser d'hommes & d'argent, qu'afin de les réduire ensuite en servitude : que l'exemple de Venise les avertissoit de ce qu'ils avoient à craindre pour eux-mêmes : que l'empereur & le roi de France ne seroient pas plutôt venus à bout de leurs desseins sur cette république, qu'ils tourneroient leurs armes contre le malheureux dont les terres seroient à leur bienséance. Louis, informé des *machinations diaboliques* de Jules & des traverses qu'on vouloit susciter à l'empereur, envoya, de son côté, un orateur à la diète : c'étoit un Italien nommé Hélian, d'abord avocat à Verceil, & devenu ensuite conseiller du roi de France : admis à porter la parole, il remonta jusqu'à la première origine de Venise, fondée, selon lui, par une troupe de misérables cantonnés dans des marais, qui de pêcheurs s'étoient faits successivement regratiers ou revendeurs, de revendeurs pilotes, de pilotes marchands, de marchands pirates & qui étoient enfin parvenus, par des larcins, des meurtres & des empoisonnements, à se rendre seigneurs & tyrans d'un grand nombre de peuples & de villes. Il examina les titres sur lesquels se fondeoit leur grandeur, qu'il réduisit à deux, la perfidie & la violence : il leur imputa la perte de Constantinople, dont ils furent spectateurs, & qu'ils eussent pu empêcher, en détachant seulement de leur escadre deux ou trois galères ; celle de Jérusalem, qu'une armée de croisés auroit sauvée, s'ils

n'eussent retenu cette armée dans la Dalmatie , pendant que les infidèles égorgéient ou réduisoient en servitude les Chrétiens orientaux : il montra , ou tâcha de montrer , que dans toutes les guerres des Chrétiens contre les infidèles , les Vénitiens étoient restés neutres , ou avoient été favorables à ces derniers , ne cherchant qu'à tirer parti du malheur de leurs frères : il en cita un exemple récent. Les Portugais s'étant ouvert une nouvelle route jusqu'à l'Inde , en doublant la pointe de l'Afrique , & commençant à y répandre les lumières de l'évangile , n'ont pu , dit-il , échapper à l'avidité jalouse de ces marchands , qui ont envoyé au soudan d'Egypte , des bois de construction , des charpentiers , pour construire des vaisseaux de guerre sur la mer rouge , & chasser les Chrétiens de tous ces parages. Après avoir enlevé aux Vénitiens l'avantage qu'ils attribuoient à leur ville d'être le boulevard de la chrétienté contre les infidèles , l'orateur leur reprocha leur faste indécent , leur arrogance ; il dit que mieux vêtus , logés plus magnifiquement que des souverains , ces marchands insultoient à la modeste frugalité des autres nations : que se croyant aussi supérieurs aux autres peuples par les talents de l'esprit que par les richesses , ils traitoient avec un insolent mépris les Ultramontains , & sur-tout les Allemands , qu'ils désignoient par les épithètes injurieuses de *barbares* & *d'ivrognes* : qu'ils les croyoient tellement ridicules , que dans leurs spectacles , ils s'en servoient pour tous les rôles abjects : que le caractère sacré de la royauté ne garantissoit point ceux qui en étoient revêtus , des insultes d'une canaille insolente : que sa sacrée majesté , Maximilien empereur , toujours auguste , avoit été traîné sur un théâtre pour être montré au doigt & exciter la risée publique : qu'imbus des maximes républicaines , ils se glorifioient de fouler aux pieds les sceptres & les couronnes : que tout récemment encore , lorsqu'ils reçurent le premier avis de la ligue de Cambrai , ils osèrent se vanter de traîner dans les prisons

Aun. 1510.

de Venise le roi de France, s'il passoit les monts ; d'arborer leurs étendards sur les murs de Vienne, & de réduire le pape aux fonctions de petit chapelain. Princes, ajouta-t-il, ne les croyez encore ni abattus ni corrigés ; si vous n'écrasez la tête de ce serpent, tandis qu'il est tout étourdi du coup qu'il vient de recevoir, je vous prédis qu'un jour il vous infectera de son venin, & que vous serrant de ses replis tortueux, il finira par vous étouffer, vous, ou vos descendants.

Cette violente déclamation échauffa l'assemblée : on imposa silence à ceux qui voulurent prendre la défense des Vénitiens : on chassa ignominieusement de la diète Achille de Grassis, & l'on décerna à Maximilien des secours d'hommes & d'argent.

Les Suisses  
quittent l'al-  
liance de la  
France, pour  
s'attacher à  
Jules II.

*Guiccardin.  
Belcarius.  
Manusc. de  
Béthune,*

La mortification que le pape venoit d'essuyer, fut compensée par une importante acquisition. Le terme de l'engagement des Suisses avec la France alloit expirer, & Louis ne faisoit aucune avance pour le proroger. Depuis quelques années, il songeoit sérieusement à se rendre moins dépendant de ces mercenaires alliés : il levoit un plus grand nombre d'aventuriers François, & sans songer encore à en former un corps d'infanterie permanent, il s'attachoit beaucoup plus que n'avoient fait ses prédécesseurs, à les discipliner : il soudoyoit donc un moindre nombre de Suisses, & cependant les pensions qu'il s'étoit obligé de payer aux cantons, n'avoient point diminué : il falloit même se résoudre à les augmenter ; car depuis le dernier traité, le nombre des cantons s'étoit accru. Au commencement de son regne, il n'y en avoit que dix, & l'on en comptoit alors douze, indépendamment de quelques communautés réunies avec les cantons. Il falloit traiter avec la totalité, & conséquemment augmenter le nombre des pensions, ou renoncer à leur alliance. Ce n'étoit encore là que le moindre inconvénient. Les soldats de cette nation, qu'il vouloit contenir sous une discipline sévère, à qui l'on n'abandonnoit plus, comme autre-



fois, le pillage des villes rebelles, ni la fortune des laboureurs, s'imaginoient qu'on les privoit de leurs droits; ils exigeoient des dédommagements, qu'ils arbitroient à leur fantaisie; refusoient le service, si on ne les satisfaisoit promptement; tenoient, pour ainsi dire, un registre exact de ces promesses vagues que faisoient pour les encourager les capitaines ou les trésoriers chargés de les conduire: & s'il s'appercevoient qu'on voulût y déroger en quelque point, ils se portoit à des violences impardonnables. C'est sous ce prétexte qu'ils s'étoient emparés, contre le droit des gens, de la ville de Bellinzone; qu'ils s'étoient ensuite prévalus des embarras de la France, pour en extorquer une concession. Loin de chercher à réparer ces torts par une conduite plus régulière, ils devenoient de jour en jour plus exigeants & plus difficiles: ils ne vouloient plus permettre de levées, à moins qu'on ne stipendiât une armée entière: si la France avoit besoin de trois ou quatre mille soldats, il falloit s'en passer, ou se résoudre à en lever huit ou dix mille. Les corps qui composoient cette armée, ne vouloient point se séparer, afin de se trouver toujours en état de donner la loi, & de n'obéir qu'autant qu'ils le jugeroient à propos. Louis vouloit donc, au cas qu'il consentît à augmenter les pensions, s'assurer du moins qu'il seroit à l'abri de pareilles vexations à l'avenir. Or, ce n'eût pas été un bon moyen pour contenir les Suisses, que de leur faire des avances: il falloit attendre qu'ils vinssent s'offrir, afin d'avoir le droit de leur dicter des conditions. Le roi sembloit d'autant moins hasarder en prenant ce parti, que depuis la conquête du duché de Milan; c'étoit uniquement de ses Etats, & au moyen des privilèges qu'il leur avoit accordés, qu'ils tiroient toutes les subsistances que la nature avoit refusées à leurs montagnes. En effet, les Suisses auroient accepté sans balancer les conditions équitables qu'il avoit dessein de leur proposer, si des instigations étrangères & intéressées n'eussent troublé leurs délibé-

---

Ann. 1510.

---

Ann. 1510.

rations , & ne les eussent aveuglés sur leurs vrais intérêts. Jules , ayant eu occasion de connoître les talents de Matthieu Schinner , évêque de Sion , le fit venir à Rome , & lui promit le chapeau de cardinal , s'il persuadoit à ses compatriotes d'abandonner l'alliance de la France pour s'attacher à la défense du saint siege. Schinner , à qui la qualité de prince d'une partie du Valais donnoit voix dans les délibérations communes des cantons , déploya contre les François cette éloquence naturelle & véhémente , si propre à échauffer les esprits de la multitude : il les peignit comme des ingrats , qui devant , disoit-il , tous leurs succès à la valeur des Suisses , commençoient par les négliger , & finiroient bientôt par les opprimer. Il cita l'exemple de Venise ; & comme il parloit devant des hommes qui n'étoient point instruits des sujets légitimes que le roi avoit eus d'entrer dans la ligue de Cambrai , il n'imputa le malheur de cette république , autrefois si florissante , qu'à la confiance aveugle qu'elle avoit prise dans des alliés perfides & ambitieux. Il montra dans l'union de l'empereur & du roi de France , le projet déjà formé d'envelopper de toutes parts les cantons , & de les partager , comme ils avoient fait la seigneurie de Venise. Il fit voir enfin que le seul moyen d'éviter ce malheur , étoit de secourir la république de Venise , tandis qu'elle respiroit encore , d'accepter les offres du saint pere , qui recherchoit leur alliance à des conditions également honorables & avantageuses , & de faire cause commune avec tous ceux à qui la liberté étoit chère. Ces offres que Schinner annonçoit comme si avantageuses , se réduisoient cependant à mille florins de pension pour chaque canton , dont même ils ne pouvoient espérer d'être payés bien exactement. Avant que de se borner à une somme si modique en comparaison de celle qu'ils touchoient de la France & dont ils n'étoient pas encore contents , ils décernèrent une députation à Louis , pour savoir sa dernière intention au sujet de leur alliance : les députés , d'au-  
tant

tant plus fiers qu'ils se croyoient méprisés, vanterent, sans ménagement, les services que les Suisses avoient rendus à la France ; leur attribuerent la meilleure part de toutes les victoires qu'elle avoit remportées ; demandèrent des récompenses pour le passé, & une augmentation de pensions & de solde pour l'avenir. Louis, également choqué de la demande & du ton dont on lui parloit, répondit avec colère, qu'il ne concevoit pas sur quel fondement de *misérables montagnards* osoient le regarder comme leur caissier ou leur tributaire : qu'ils étoient faits pour solliciter des graces, & non pour dicter des loix. Cette réponse, rapportée à la diète de Lucerne, déterminâ les Suisses à entrer dans l'alliance du pape : mais comme la France conservoit encore de nombreux partisans parmi les cantons, & que ce qui venoit de se passer, étoit plutôt une brouillerie qu'une rupture, les Suisses, pour laisser la porte ouverte à la réconciliation, ne contractèrent avec le pape qu'une alliance défensive, stipulant qu'on ne pourroit, en aucun cas, les obliger à commettre les premières hostilités contre les François.

Cette restriction nuisit plus qu'elle ne servit à la France : elle empêcha le roi de songer sérieusement à se procurer, à l'exemple de l'Espagne, un corps d'infanterie nationale toujours subsistant : persuadé que les Suisses regretteroient son alliance, & que la comparaison qu'ils feroient de leur condition présente avec leur état passé, les lui ramèneroit bientôt plus dociles & moins fiers, il se contenta de contracter, par l'entremise du baron de Sursaxe, des alliances avec quelques communautés du Valais & avec les Grisons : il résolut de soudoyer, avec le reste de l'argent qu'il fournissoit auparavant aux cantons, un corps de lansquenets, levé dans les Etats du duc de Wurtemberg, & ne songea point à un établissement qui auroit rendu la réconciliation impossible.

Jules, affermi par son alliance avec les Suisses, redouta beaucoup moins les armes de Louis & les intrigues du

Ann. 1510.

Jules cherche querelle au

cardinal d'Amboise : il osa même aspirer à se venger avec éclat des trop longues alarmes qu'ils lui avoient causées. Tandis qu'il remuoit l'Europe entière, & qu'il leur cherchoit des ennemis jusqu'en Angleterre, il étoit indigné qu'un prince qu'il avoit comblé de faveurs, qu'un de ses feudataires épousât leurs intérêts. Alfonse, duc de Ferrare, loin de déférer à la prière qu'il lui avoit faite de se réconcilier avec les Vénitiens, se montrait leur ennemi le plus opiniâtre, & ne cessoit d'animer contre eux l'empereur & le roi de France. Jules auroit voulu l'en punir; mais obligé de justifier lui-même sa conduite par rapport aux Vénitiens, il ne pouvoit décemment se plaindre qu'un prince qui de son aveu avoit été admis comme partie contractante dans la ligue de Cambrai, qui en avoit tiré tous les avantages qu'il pouvoit s'en promettre, se montrât fidèle à remplir ses engagements. Jules lui chercha querelle sur un autre objet. Depuis que ce prince avoit recouvré Comacchio, il y avoit fait fabriquer une grande quantité de sel : cet établissement nuisoit aux salines de Cervia, qui étoient en possession d'en fournir à toute la Lombardie, & qui appartenoit au saint siège : Jules lui ordonna, sous peine d'excommunication, de se désister de cette nouveauté, bien sûr de n'être pas obéi & d'acquérir un prétexte ou de décrier le roi de France en Italie, s'il laissoit opprimer un prince qu'il avoit reçu sous sa protection, ou de se plaindre de ce monarque, s'il protégeoit un feudataire rebelle. Il s'en tint cependant encore aux menaces, jusqu'à ce qu'il vit plus clairement à quoi aboutiroient les grands préparatifs que faisoient alors l'empereur & le roi de France.

Louis s'étoit déjà rendu à Lyon, d'où il faisoit passer de nouvelles troupes en Italie, prêt à passer lui-même les monts, dès que l'empereur se montreroit de son côté. Le dessein du monarque étoit de se joindre à Maximilien, de l'aider à emporter Trévise, Padoue, Vicence, & les autres places moins considérables que les Vénitiens avoient recouvrées; de les conduire ensuite à Rome, où Albert Pio, comte de Carpi, & le cardinal d'Auch, neveu de

Ann. 1510.  
duc de Ferrare  
& se brouille  
avec la France.

Godefroi.  
Guiccardin.  
Belcarius.  
P. Martir,  
de Angler.

Georges d'Amboise, remuoient déjà le sacré collège, & préparoient les esprits à quelque grande révolution. Louis ne prévoyoit pas les obstacles qui alloient s'opposer à son dessein. Ferdinand le Catholique, pour qui il n'avoit rien de caché, quoiqu'il eût dû le regarder comme son plus dangereux ennemi, le dissuadoit fortement de ce voyage; mais comme il se desioit de son crédit, il fit agir Anne de Breragne, par le canal de la reine Germaine de Foix, qu'elle avoit élevée dans sa maison. Anne se trouvoit grosse: elle étoit dévote, & se persuadoit que si le roi son mari faisoit la guerre au saint pere, il attireroit la malédiction du ciel sur ses enfants. Elle fondeoit en larmes, & le conjuroit au nom du fils qu'elle croyoit porter dans son sein, de se désister d'une funeste entreprise. Louis la rassuroit, & la trompoit; mais un événement inattendu rompit ses mesures.

Le cardinal d'Amboise, pour qui la guerre alloit se faire, s'étoit rendu à Lyon long-temps avant le roi, luttant, pour ainsi dire, contre les douleurs de la goutte, qui, depuis plus d'un an, ne lui donnoient plus de relâche. Les efforts qu'il faisoit pour les surmonter, l'épuiserent; il tomba dangereusement malade aux célestins de Lyon, & ne songea plus qu'à se préparer à la mort. On rapporte que défabulé des grandeurs humaines, & uniquement occupé du compte qu'il alloit rendre de sa conduite au souverain juge, il répéta plusieurs fois au religieux qui le servoit: *Ah, frere Jean, mon ami, je voudrois bien avoir été toute ma vie frere Jean!* Que disant le dernier adieu à ses parents qui s'étoient assemblés autour de son lit, il leur recommanda de ne jamais se mettre jusques-là où il s'étoit mis; c'est-à-dire de ne jamais se charger des fonctions dangereuses du ministère public. Le roi, qui le considéroit moins comme un ministre de confiance que comme un frere, lui rendoit de fréquentes visites, & ne pouvoit retenir ses larmes: le cardinal le conjura de lui épargner désormais des témoignages si précieux mais si cruels de son amitié, le priant de vouloir bien, en considération des longs services qu'il avoit ren-

Mort du cardinal d'Amboise.

Baudier.  
Le Gendre.  
Pièces justif.

Ann. 1510.

du à l'Etat, confirmer la disposition qu'il venoit de faire de ses biens, de ses meubles, & même de son évêché. Afin de mettre sa conscience en repos, il déclara sommairement au roi, d'où procédoient toutes ces richesses. Outre le revenu de l'archevêché de Rouen, le produit de plusieurs grandes terres, sa pension de premier ministre, deux sources très-abondantes avoient fait couler, si j'ose ainsi m'exprimer, des ruisseaux d'or dans son épargne. La première étoit la qualité de légat à *latere*, qu'il remplissoit depuis dix ans, & qui le substituoit dans toute l'étendue du royaume aux profits que la cour de Rome en tiroit auparavant. La seconde, qui lui causoit des remords, & sur laquelle Louis ne tarda pas à le rassurer, consistoit en quarante mille ducats de pension rendus à Lyon, qu'il tiroit tous les ans de l'Italie, indépendamment des dons ou présents, qui montoient peut-être encore à des sommes plus fortes. Toutes les puissances du second ordre, qui partageoient l'Italie, & qui s'étoient mises sous la protection de la France, achetoient la protection particulière d'un ministre tout puissant; & il paroît que le cardinal, content de ne rien faire de préjudiciable aux intérêts de son maître, avoit cru pouvoir accepter leurs dons. Ce n'est donc pas un exemple bien singulier de modération, que le cardinal se soit contenté d'un seul bénéfice, étant le maître d'en prendre tant qu'il jugeroit à propos : car quels bénéfices auroient pu lui tenir lieu des profits dont nous venons de rendre compte; à moins qu'on ne lui suppose l'envie de tout envahir & de se rendre plus riche que le roi son souverain, que pouvoit-il desirer de plus? Il n'avoit pas attendu le moment où il alloit cesser de vivre pour faire du bien à ses parents : ses freres & ses neveux occupoient les premières places à la cour, dans l'église ou à l'armée. Il avoit de même doté & enrichi son église : parmi ces dons, celui qui a le plus contribué à perpétuer sa mémoire, est cette cloche énorme qui porte son nom : elle a, dit on, trente pieds de circonférence, & pèse quarante milliers. Il fit bâtir sur les fonds de cette église, & à l'usage des arche-

vêques de Rouen , le château de Gaillon , le plus vaste & le mieux décoré que l'on connût encore en France. Toutes ces dépenses , jointes aux sommes dont il dispoſoit par teſtament , ſemblent prouver qu'on a trop loué ſon déſintéreſſement. Ce qu'on peut , ce qu'on doit même obſerver pour ſa juſtification , c'eſt que toutes ces richèſſes provenoient de l'étranger , ou d'un argent qui , bien que levé en France , ſeroit allé ſe perdre chez l'étranger ; que jamais le peuple n'a été ni plus riche ni plus ménagé ; que jamais les fortunes particulières n'ont été ni plus ſacrées ni plus aſſurées que pendant toute la durée de ſon miniſtère : que parvenu au comble de la puiffance & de la grandeur , il fut doux , humain , compatiffant , il connut le prix de la bienſaiſance & de l'amitié. Un trait particulier de ſa vie lui fait plus d'honneur que toutes les phraſes de ſes panégyriſtes. Lorſque le château de Gaillon fut achevé , on y remarqua un très-grand défaut. Cette ſuperbe maiſon ſe trouvoit reſſerrée & enveloppée de tous côtés par des poſſeſſions étrangères. Un des domeſtiques du cardinal ( c'eſt un nom que ne dédaignoit pas alors de très-bons gentilſhommes attachés aux grandes maiſons ) crut faire ſa cour à ſon maître , en déterminant un de ſes amis à lui vendre une terre titrée dans le voiſinage. Sur le compte qu'il rendit au cardinal des diſpoſitions où il avoit laiffé ce gentilhomme , il fut chargé de l'inviter pour un certain jour. Après le dîner , le cardinal l'ayant conduit dans un cabinet , le fit aſſeoir à ſes côtés , & lui demanda quel motif le déterminoit à vendre ſa terre. Monſieur , répondit le gentilhomme , le plaisir de vous accommoder d'une choſe qui eſt ſi fort à votre bienſéance. Puisque tel eſt votre motif , répartit le cardinal ; gardez votre terre ; c'eſt l'héritage de vos peres , le premier titre du nom illuſtre qu'ils vous ont transmis , & que vous devez conſerver précieufement à vos deſcendants. Croyez , d'un autre côté , que je ſuis bien éloigné d'exiger un pareil ſacrifice pour m'intéreſſer vivement à tout ce qui vous regarde , & que je ſens trop le prix d'un voiſin tel que vous , pour vouloir m'en priver. Monſieur

---

Ann. 1510.

gneur , reprit le gentilhomme , je suis très-attaché à ma terre , & ce qu'il vous a plu de me faire observer , me la rend encore infiniment plus précieuse ; mais voici ma position : je n'ai qu'une fille ; un gentilhomme du voisinage la demande en mariage ; le nom , la fortune , le caractère , tout me convient ; mais il exige une dot que je ne puis absolument lui donner. J'ai considéré qu'en vendant ma terre , je pourrois faire le bonheur de ma fille , placer avantageusement le reste de la somme , & en vivre fort à mon aise le reste de mes jours. Ce projet n'a rien que de raisonnable , répondit le cardinal : mais n'y auroit-il pas quelque moyen de marier votre fille comme vous le desirez , & de conserver votre terre ? Ne pourriez-vous , par exemple , emprunter de quelqu'un de vos amis la somme dont vous avez besoin , sans intérêts , & remboursable à des termes fort éloignés ; économiser tous les ans quelque chose sur votre dépense , & vous trouver quitte sans presque vous en appercevoir ? Ah ! Monseigneur , s'écria le gentilhomme , où sont aujourd'hui les amis qui prêtent une pareille somme sans intérêts , & remboursable à des termes fort éloignés ? Ayez meilleure opinion de vos amis , répliqua le cardinal , en lui tendant la main ; mettez-moi du nombre , & recevez la somme dont vous avez besoin , aux conditions que je viens de vous expliquer. Le gentilhomme , tombant aux genoux du cardinal , ne put répondre que par des larmes à un procédé si noble. Lorsqu'après cet entretien ils reparurent dans la salle d'assemblée , le gentilhomme , qui avoit entamé la négociation , ayant demandé au cardinal s'il étoit content du marché : oui , répondit-il , car au-lieu d'une terre , j'ai acquis un ami.

C'est par des traits de cette nature , c'est par son attention à seconder les vues paternelles de Louis XII , & à ne lui inspirer que des projets qui tendissent au bien général , que le cardinal d'Amboise a mérité qu'on lui pardonnât les fautes grossières qu'il commit contre la politique dans toutes les occasions où il eut à traiter avec Alexandre VI , César Borgia , Ferdinand le Catholique ,



Maximilien, & Marguerite d'Autriche. Quant à la passion malheureuse qu'il eut toujours d'être pape, on fera tenté de la lui pardonner, si l'on fait attention qu'il n'aspiroit à la souveraine puissance, que pour exécuter plus en grand, si l'on peut ainsi s'exprimer, la réforme sur le clergé, qu'il avoit déjà commencée en France: qu'il se proposoit de rétablir la discipline de l'Eglise, de retrancher les abus dont on se plaignoit hautement dans toutes les cours de l'Europe, & qu'en un mot, il eût vraisemblablement prévenu ces funestes querelles qui ont fait verser tant de sang, & qui ont séparé une moitié de l'Europe de l'Eglise Romaine.

Louis sentit vivement la perte de son premier ministre, & il faut convenir que c'en étoit une pour la France entière, dans les conjonctures où l'on se trouvoit. Le maréchal de Gié, qui lui avoit disputé le premier rang, & qui eût pu le remplacer avantageusement, gémissoit toujours sous le poids de la disgrâce: le conseil ne se trouva plus composé que du chancelier Jean de Gannai, foible successeur de Gui de Rochefort, mort trois ans auparavant, d'Etienne Poncher évêque de Paris, d'Imbert de Batarnai, seigneur du Bouchage, de Raoul de Lannoi, baillif d'Amiens, & du secrétaire Florimond de Robertet. Ces cinq hommes, estimables chacun dans leur genre, & d'ailleurs parfaitement unis, ne composoient cependant qu'un ensemble sans force & sans vigueur; parce que contents d'expédier les affaires courantes, & qui concernoient leurs départements respectifs, ils ne savoient ni diriger leurs opérations vers un but commun, ni marcher sur la même ligne. Louis voulut se charger lui-même des fonctions de premier ministre, traiter directement avec les ambassadeurs étrangers, expédier des instructions à ses généraux & à ses représentants dans les cours étrangères; en un mot, prendre sur lui tout ce qu'il y avoit de plus pénible, de plus délicat & de plus épineux dans l'administration. C'étoit vouloir forcer la nature dans un âge où il est si difficile de contracter de nouvelles habitudes, & où il auroit eu be-

---

Ann. 1510.

Louis se charge des fonctions du ministère.

Lettres de Louis XII par Godefroi.

Ann. 1510.

soin de prendre du repos. Son premier soin fut de fonder les dispositions du pape à son égard. Il chargea le comte de Carpi, son ambassadeur, de lui offrir, de la part d'Alfonse, une pleine satisfaction sur les salines de Comacchio.

On prétend que le comte de Carpi, ennemi secret d'Alfonse, qui lui retenoit une partie de son patrimoine, songea plus à venger sa querelle particulière, qu'à remplir la fonction de ministre de paix, dont on l'avoit imprudemment chargé. Quoi qu'il en soit, Jules mit dans sa réponse toute la fierté d'un vainqueur irrité : peu content du sacrifice auquel Alfonse se soumettoit, il demanda qu'il supprimât les nouveaux péages qu'il avoit établis dans les Etats ; qu'il augmentât considérablement la redevance qu'il payoit annuellement au saint siège, à titre de feudataire ; qu'il lui fit une satisfaction convenable sur sa conduite passée : enfin il exigea pour condition préliminaire, que Louis renoncât désormais à protéger les vassaux de l'Eglise, & qu'il lui abandonnât la dépouille du cardinal d'Amboise. Louis, dont les armes prospéroient alors contre les Vénitiens, rejetta des propositions qui s'accordoient si mal avec les forces apparentes du saint siège : n'ayant plus aucun motif personnel de passer les monts, & n'entendant plus parler de Maximilien, il revint à Blois, où peu de jours après son arrivée, il se trouva père d'une seconde fille, qu'on nomma Renée.

Succès des armes réunies de l'empire & de la France contre les Vénitiens.

Guiccardin.  
Bembe.  
Lettres de Louis XII,  
par Godefroi.  
Belcarius.

Chaumont ayant reçu les renforts que Louis lui avoit fait passer sous la conduite du jeune Gaston de Foix, duc de Nemours, entra sur les terres des Vénitiens avec une armée de mille lances, quinze cents hommes de cavalerie légère, & onze mille fantassins, parmi lesquels on comptoit jusqu'à deux mille Suisses, qui s'étoient dérobés de leur pays, pour venir en qualité de volontaires se ranger sous ces mêmes drapeaux qu'ils suivoient depuis si longtemps. Après s'être emparé sans résistance de Monragnane & d'Est, qu'il remit au duc de Ferrare, il alla se joindre dans les plaines de Vicence à l'armée de l'empereur,

reur , qui ne confiftoit encore qu'en deux mille chevaux , & fix mille hommes d'infanterie , commandés par le comte de Hanau , auquel Chaumont , en qualité d'auxiliaire se trouvoit fubordonné. Les Vénitiens qui avoient perdu le comte de Pétillane , & qui , à la recommandation du pape , avoient élu pour général Jean - Paul Baglione , n'ofant plus rifquer une bataille contre les François , s'éloignerent de ces quartiers & allerent fe réfugier dans le poſte de Brentelles , où il étoit impoſſible de les attaquer. Les bourgeois de Vicence abandonnés à eux-mêmes , imploroient la clémence du vainqueur ; mais comme les Allemands n'avoient point aſſez de troupes pour laiffer une garniſon dans cette place , ils aimerent mieux la ſaccager , que de permettre que les François s'y logeaſſent. L'armée marcha enfuite à Lignano , place importante par ſa ſituation ſur l'Adige : les Vénitiens en avoient défendu les approches par pluſieurs coupures , qu'ils avoient faites au fleuve pour inonder la campagne. Ces obſtacles ne purent arrêter l'ardeur des aventuriers , conduits par le capitaine Molard ; ils ſe jetterent au milieu de ce lac & pénétrèrent juſques dans les fauxbourgs. La place capitula après cinq jours de ſiége , & quoi-qu'elle fût du partage de l'empereur , on y logea une garniſon Françoisſe , commandée par le capitaine la Crotte. Cette conquête ouvrit à l'armée la route du Frioul , où l'empereur l'avoit mandée pour en prendre le commandement , ſe promettant toujours de réparer l'affront qu'il avoit reçu devant Padoue : mais au-lieu d'amener à cette armée un renfort conſidérable , il n'oſa ſ'en approcher , parce qu'il n'avoit point d'argent pour payer les fix mille lanſquenets , qui n'avoient encore rien touché depuis l'ouverture de la campagne , & qui menaçoient de ſe retirer , ſi on ne les ſatisfaifoit promptement. Maximilien , qui avoit diſſipé les ſommes qu'il avoit reçues de la diète , eut encore recours au roi de France , & en reçut cent mille écus , toujours hypothéqués ſur la ville de Vérone. Ces dépenſes extraordinaires dans une querelle qui ne le regardoit point , dérangoient les projets économiques.

Ann. 1510.

de Louis : réduit , puisqu'il n'y avoit point de moyen de s'en dispenser , à soudoyer les troupes de l'empereur , il voulut du moins retrancher une partie de la dépense qu'il faisoit en son propre nom : voyant que le temps du service auquel il s'étoit engagé envers l'empereur étoit expiré , il envoya ordre à Chaumont de licencier les Vallesans & les Grisons , qui formoient la partie la plus considérable de son infanterie. Ce parti , tout sage qu'il paroïssoit , produisit deux mauvais effets ; car d'un côté il refroidit extrêmement l'empereur , à qui l'on n'eut pas de peine à persuader que Louis , abusant de ses richesses travailloit à le miner sourdement , & ne cherchoit à prolonger la guerre , que pour le forcer à lui engager , l'une après l'autre , toutes les places de son partage : d'un autre côté , il enhardit le pape à sortir enfin de la contrainte où le tenoient les forces supérieures de la France.

Confédération  
de Jules avec  
Ferdinand con-  
tre la France.

Guicchardin.  
P. Martir  
de Angler.  
Lettres de  
Louis XII.

Jules considérant que le roi s'étoit retiré à Blois ; que Chaumont avec l'élite des forces Françoises étoit engagé dans une guerre difficile sur les confins de la Germanie ; qu'Alfonse , duc de Ferrare , avoit conduit toutes ses forces dans le camp des François ; qu'il ne restoit dans le Ferrarès & le Milanès que de foibles garnisons commandées par des lieutenants , tandis que les capitaines & la plus brave jeunesse avoient couru où la gloire les appelloit ; que l'armée Françoisise étoit considérablement affoiblie par la retraite des Vallesans & des Grisons , crut ne devoir pas laisser échapper une si belle occasion , & forma là-dessus un projet digne de son génie. Ce fut d'appeller le peuple de Gènes à la liberté , en leur montrant à la fois des troupes de terre & de mer , capables de les défendre , & conduites par quelques bannis de ces illustres maisons auxquelles ils étoient dans l'habitude d'obéir : d'engager les Suisses à pénétrer dans le duché de Milan , par deux ou trois endroits différents , tandis qu'avec une armée supérieure , il fondroit sur le duché de Ferrare , qu'il trouveroit dégarni , & où les François , assez occupés à se défendre eux-mêmes , ne pourroient

porter de secours. Quelque plausible que fût cette entreprise, elle pouvoit échouer, & comme elle alloit le compromettre avec les deux plus puissants monarques de la chrétienté, Jules comprit qu'il ne devoit s'y engager, qu'après s'être assuré d'un allié capable de le seconder, ou de le défendre. Ferdinand le Catholique, prince puissant par lui-même, & qui se vantoit déjà de disposer à son gré, & du roi d'Angleterre son gendre, & de l'empereur son allié, étoit le véritable auteur de ce projet; il avoit promis de se joindre à Jules: il déployoit sur les côtes de l'Italie une flotte de soixante voiles, faisoit débarquer dans les ports du royaume de Naples des corps d'infanterie bien disciplinés; mais au moment de l'exécution, il se montrait froid & réservé, alléguoit des engagements antérieurs, des serments, des scrupules. Jules sentit qu'il vouloit se faire acheter, & fut bientôt à quel prix.

Ferdinand, depuis son mariage avec Germaine de Foix, ne s'étoit point mis en peine de solliciter une nouvelle investiture du royaume de Naples: deux raisons l'en avoient empêché; la première, parce qu'il n'auroit pu se dispenser de faire comprendre dans l'acte de cette investiture Germaine sa femme, en qualité de reine titulaire des deux plus grandes provinces de ce royaume, avec la clause de réversion à la couronne de France, en cas qu'elle ne laissât point d'enfans de son mariage avec Ferdinand: la seconde, parce qu'il auroit fallu se soumettre à payer au saint siège quarante-huit mille ducats de redevance annuelle, indépendamment des frais d'investiture. Ferdinand vouloit que cette investiture fût pour lui & ses descendants, quels qu'ils pussent être, sans aucune mention des droits de la France ni de Germaine de Foix; il vouloit l'obtenir sans rien déboursier: enfin il prétendoit changer la redevance des quarante-huit mille ducats en un présent d'une haquenée blanche, & un secours de trois cents lances auxiliaires, entretenues pendant trois mois dans toutes les guerres que le pape auroit à soutenir. Quelque préjudiciable que fût cette de-

---

Ann. 1510.

Ann. 1510.

Premières  
hostilités de  
Jules contre  
la France.

Folietta.  
Guiccardin.  
Bembe.  
Manusc. de  
Fontanieu.  
Lettres de  
Louis XII.

mande aux droits du saint siège, il étoit trop tard pour la rejeter : déjà Jules avoit fait passer vingt-deux galères Vénitiennes de la mer adriatique dans la méditerranée : elles avoient relâché dans les ports de la Sicile & du royaume de Naples, où Ferdinand, un des principaux membres de la ligue de Cambrai, & qui étoit toujours censé en guerre avec la république pouvoit les arrêter, les charger de troupes Espagnoles & les conduire droit à Venise : ainsi la nécessité, des promesses sans nombre de la part de Ferdinand, l'espérance de procurer au saint siège un dédommagement très-considérable en y réunissant le duché de Ferrare, le plaisir de donner une mortification sensible au roi de France, déterminèrent Jules à tout accorder. Louis apprit par ce dernier trait à connoître Ferdinand ; mais faisant attention aux forces de terre & de mer que ce prince avoit alors en Italie, il réprima sa colère, parut se contenter des mauvaises raisons que lui alléguait l'ambassadeur d'Espagne pour justifier la conduite de son maître, & des protestations aussi frivoles qu'il lui fit de ne rien donner au pape au-delà de ce que portoient les termes de l'engagement. Tout son ressentiment tomba donc sur Jules, qui ne s'en mettoit plus en peine, qui prit même plaisir à le provoquer par un procédé beaucoup plus odieux encore.

Soupçonnant le motif qui avoit amené à Rome les cardinaux d'Auch & d'Albi, parents ou créatures du feu cardinal d'Amboise, Jules fit emprisonner le premier au château Saint-Ange, fit appliquer à la question quelques-uns de ses domestiques, dont il ne tira pas tous les éclaircissements qu'il souhaitoit & traita vraisemblablement d'une manière plus atroce le cardinal d'Albi ; car au bout de quelques jours, ce cardinal qui se portoit bien, mourut subitement à Rome, & tout le monde crut qu'il avoit été empoisonné : les ambassadeurs François sans être constitués prisonniers, reçurent une défense expresse d'écrire aucunes lettres en France, sans les avoir auparavant communiquées, *Dirai-je à sa sainteté, écrit un ambassadeur de l'empereur, ou à sa malignité ?* Douze

galères Vénitiennes s'étant jointes à celles du saint siège, sur lesquelles s'étoient embarqués Octavien Frégole & Jérôme Doria, s'approchèrent du port de Gênes, tandis qu'une armée de terre commandée par Marc - Antoine Colonne, s'avançoit jusqu'aux portes de la ville, faisant retentir les mots *de peuple & de liberté*, si doux à des oreilles républicaines. Cependant, à leur grand étonnement, personne ne répondit dans la ville. Louis de Fiesque & le marquis de Final y avoient fait entrer huit cents hommes de milices : la forteresse de Codefa, située à l'entrée du port, foudroyoit les galères qui osoient approcher. Les ennemis voyant qu'ils perdoient leur temps devant la capitale, allèrent attaquer de concert les places des deux rivières : ils s'étoient emparés de la Spécie, & marchaient à Savonne, lorsqu'ils apprirent que l'amiral Préjean de Bidoux d'une part, & de l'autre Yves d'Alegre, s'avançoient pour les combattre : ils prirent la fuite avec tant de précipitation, que Colonne perdit tous ses bagages. Dans le temps que ces deux armées menaçoient les côtes de Gênes, la grande armée du pape, commandée par le duc d'Urbin son neveu, & par le cardinal de Pavie, entroit sur les terres du duc de Ferrare, où elle s'empara sans résistance de Lugo & de Bagnacavallo. Jules, qui'auroit dû faire précéder ces hostilités par une déclaration de guerre, attendoit la nouvelle de ce premier succès pour fulminer une bulle dans laquelle il rappelloit tous les sujets de plaintes que les ducs de Ferrare avoient donnés au saint siège ; recherchoit la conduite d'Alfonse, depuis qu'il étoit monté sur le trône ; l'accusoit de cruauté, de perfidie ; le déclaroit déchu de tous ses droits, excommunié, pros crit, soumettant à la même peine tous ceux qui lui donneroient aide ou conseil ; & afin que Chaumont ne pût en ignorer, le cardinal de Pavie voulut lui faire notifier cette bulle. Chaumont menaça de faire pendre aux fenêtres de sa maison quiconque auroit l'audace de se charger d'une pareille commission : mais quelque intérêt qu'il prît au duc de Ferrare, il ne put en ce moment lui donner que cent

Ann 1510.

---

Ann. 1510.

cinquante lances sous la conduite de Châtillon. L'embaras où se trouvoit Chaumont étoit extrême : sa présence, celle de son armée étoient nécessaires dans le Milanès, menacé d'une soudaine invasion de la part des Suisses : s'il emmenoit toutes ses troupes, il ne pouvoit manquer d'être suivi par les Vénitiens, & de se trouver enfermé entre deux armées ennemies : il prit donc le parti de diviser ses forces, laissant à l'armée impériale un renfort de quatre cents lances, & de quinze cents fantassins, sous la conduite d'Alegre de Préci, & conduisant le reste à la défense du Milanès. En arrivant il reçut la nouvelle que douze mille Suisses avoient pris les armes, & commençoient à s'attrouper ; mais il ne savoit encore de quel côté ils dirigeroient leurs pas. Iroient-ils par le val d'Aoste se joindre à l'armée de Marc-Antoine Colonne sur la côte de Gênes ? Entreprendroient-ils de traverser l'Ada pour aller renforcer l'armée des Vénitiens ? ou bien prendroient-ils la route de Ferrare pour se rendre à celle du duc d'Urbin ? Dans cette incertitude, Chaumont fut encore obligé de subdiviser ses forces, & d'envoyer, du consentement du duc de Savoie, cinq cents lances à Yvrée pour fermer aux Suisses le chemin de Gênes, ne gardant avec lui que quatre cents lances, & quatre mille hommes d'infanterie. Les Suisses ne tarderent pas à paroître : ils s'attrouperent à Bellinzone, d'où ils vinrent camper au bourg de Varese. Chaumont s'approcha d'eux, non pour leur livrer bataille, mais pour les observer & leur couper les vivres. Cette conduite du général François les jeta dans le plus grand embarras : de quelque côté qu'ils tournassent leurs pas, ils trouveroient de vastes plaines & de profondes rivières à traverser, & cependant ils n'avoient ni cavalerie ni pontons. Après avoir long-temps délibéré, ils envoyèrent demander à Chaumont la permission de traverser, comme amis & anciens alliés, une partie du duché de Milan, pour aller, disoient-ils, servir l'Eglise. Cette demande sembloit annoncer le projet de marcher à Ferrare ; cependant dès la nuit suivante, ils tournerent vers les terres de Venise,



marchant fort ferrés par des sentiers escarpés & difficiles , où la gendarmerie ne pouvoit les atteindre ; mais toujours harcelés par les troupes légères , qui les obligeoient à chaque instant de s'arrêter. Epuisés de fatigues , mourant de faim , ils parvinrent jusqu'aux environs de Come , où l'évêque de Sion , leur premier capitaine , leur avoit fait espérer qu'ils seroient joints par la cavalerie des Vénitiens. Indignés qu'on leur manquât de parole , ils reprirent le chemin de leurs montagnes , sans gloire , sans solde , sans butin , avec perte d'environ deux mille de leurs compagnons , maudissant , dans leur ame , le pape , l'évêque de Sion , & les Vénitiens , & commençant à se repentir de leur rupture avec la France.

---

Ann. 1510.

Les Vénitiens , plus attentifs à réparer leurs pertes qu'à contenter leurs alliés , avoient déjà repris Montagnane , le château d'Est , Montélice , Marostica , Vicence , & tout ce que les François & les Impériaux réunis , leur avoient enlevé pendant la durée de cette campagne , à la réserve de Lignano , que le capitaine la Crotte défendoit avec une forte garnison. Maîtres de la campagne , ils avoient choisi un poste avantageux presque à égale distance de cette ville & de celle de Vérone , d'où ils resserroient les courses des garnisons de ces deux places , empêchant , à l'aide des paysans , toujours attachés à la république , qu'il n'y entrât de vivres , & se promettant de les réduire bientôt par la famine.

La grande armée du pape , commandée par le duc d'Urbin , tenta inutilement de pénétrer dans le duché de Ferrare. Alfonse & Châtillon l'obligèrent de reculer , & lui enleverent quelques pièces d'artillerie : mais tandis qu'ils occupoient toutes leurs forces à couvrir les places de ce duché , ils dégarnirent le Modénois , sur lequel le pape ne pouvoit former aucune prétention , parce que c'étoit un fief de l'empire. Les Rangoni , famille puissante de Modène , & ennemis secrets d'Alfonse , inviterent le duc d'Urbin à s'en approcher , & lui ouvrirent une des portes de la ville. Cette conquête auroit été de peu de durée , si Chaumont , déjà débarrassé des Suisses , eût pu

Ann. 1510.

marcher , comme c'étoit son projet , au secours du duc de Ferrare : mais les fâcheuses nouvelles qu'il reçut de Vérone & de Lignano , bloquées par l'armée des Vénitiens , l'obligerent à tourner tous ses efforts de ce côté. A son approche , les Vénitiens , quoique supérieurs en nombre , se retirèrent du côté de Padoue : il rafraîchit les garnisons de ces deux places , y fit entrer des munitions , & les mit hors de danger. Au moment où il croyoit pouvoir s'en éloigner , il apprit que les lansquenets s'étoient soulevés contre l'évêque de Trente & les autres lieutenants de l'empereur ; qu'ils les tenoient assiégés dans une des forteresses de Vérone , & menaçoient de les charger de fers , jusqu'à ce qu'ils fussent payés de ce qui leur étoit dû. Cette sédition , qui devoit entraîner la perte de Vérone , ne put être apaisée que par de l'argent : il fallut que Chaumont satisfît à toutes les demandes de cette soldatesque effrénée ; qu'il se rendit caution qu'ils seroient payés exactement à l'avenir , sans quoi , ils eussent pris le parti de retourner en Germanie.

Embarras de Louis, & mesures qu'il prend contre le pape Jules.

Guiccardin.  
Lettres de Louis XII.  
Manusc. de Fontanieu.  
Ferron.  
Belcarius.

Il étoit triste pour Louis de se trouver chargé de tout le poids d'une guerre qui , depuis plus d'un an , ne le regardoit plus , & dont il ne pouvoit se promettre aucun profit : il l'étoit encore davantage de considérer qu'en s'épuisant pour un prince qui faisoit si peu d'efforts de son côté , il perdoit ses alliés , augmentoit le nombre de ses ennemis , & s'exposoit à des affronts qu'il ne lui étoit plus possible de souffrir ni de dissimuler. Le droit des gens violé en la personne de ses ambassadeurs , les Génois , ses sujets , appelés à la révolte , des hostilités commencées sur les terres de son obéissance , sans aucune déclaration de guerre , les foudres de l'Eglise lancées dans une affaire purement temporelle , & contre un prince qui n'avoit encouru cette disgrâce que pour n'avoir pas voulu séparer ses intérêts de ceux de la France , l'excitoient violemment à se venger : d'autres motifs non moins puissants le retenoient : la répugnance qu'il avoit à se déclarer l'ennemi d'une puissance que ses prédécesseurs avoient fondée , & qu'il venoit lui-même d'enrichir : les larmes d'Anne de Bretagne ,  
princesse

princesse plus dévote qu'éclairée, qui croyoit qu'on ne pouvoit être enfant de l'Eglise & faire la guerre au pape, & qui conjuroit son mari, s'il persistoit dans une entreprise funeste, de ne pas vouloir du moins l'y associer : la crainte d'indisposer contre lui une partie de ses sujets, qui pensoient comme la reine, & sur-tout le premier ordre de l'Etat, toujours si puissant sur l'esprit de la multitude, attaché par son serment au chef de l'Eglise : les démarches suspectes du roi d'Angleterre, qui, bien qu'il protestât encore de vouloir observer les traités, épousoit avec chaleur les intérêts du pape, achetoit des armes en Italie, prètoit des troupes à Ferdinand son beau-pere, & venoit de conclure avec lui une sorte de ligue offensive & défensive : enfin le peu de fond qu'on pouvoit faire sur Maximilien, prince déshonoré, vénal & sans caractère. Déjà l'on se servoit de son nom pour soulever les Génois & armer les Suisses ; déjà l'on publioit qu'il entreiroit l'année suivante en Bourgogne, pendant que toutes les forces de la France seroient occupées en Italie. Avant que de prendre un dernier parti sur une affaire si délicate, Louis crut devoir envoyer un nouvel ambassadeur au pape ; mais comme il ne se promettoit pas un grand succès de cette démarche, il convoqua une assemblée de l'Eglise Gallicane, & faisant sentir à Maximilien la nécessité d'opposer une forte barrière aux entreprises téméraires du pape, & de mettre fin à des abus dont l'Europe se plaignoit depuis long-temps, il lui demanda si dans une affaire qui le concernoit directement, puisqu'elle ne tendoit qu'à empêcher l'exécution de la ligue de Cambrai, il ne seroit pas disposé à envoyer un ou plusieurs ministres chargés de procuration pour assister à l'assemblée de l'Eglise Gallicane, accéder aux résolutions qu'on y prendroit, & concerter en commun les moyens de les mettre promptement à exécution.

L'ambassadeur que Louis envoyoit au pape, s'étant fait accompagner de ceux de Savoie & de Florence, & s'étant assuré des dispositions pacifiques d'un grand nombre de cardinaux, demanda que le pape mît en

*Tome XI.*

E c c

Ann. 1510.

Ann. 1510.

liberté le cardinal d'Auch, chargé des affaires du roi à Rome; qu'il révoquât les censures lancées contre le duc de Ferrare; qu'il cessât toutes voies de fait, & qu'il s'en rapportât sur ses démêlés avec ce prince, à la décision de quelques arbitres désintéressés. Jules, avec sa fierté ordinaire, demanda, de son côté, que le roi retirât ses troupes du duché de Ferrare; qu'il rendît la liberté aux Génois, & qu'il lui fit satisfaction sur la succession du cardinal d'Amboise, qui étant provenue des deniers ecclésiastiques, devoit appartenir au saint siège. L'ambassadeur de Florence, ayant voulu appuyer la demande du roi de France, fut si mal reçu, qu'il s'enfuit secrètement de Rome: le ministre du duc de Savoie, qui offroit la médiation de son maître, fut traité d'espion, chargé de fers, & appliqué à la question. Les cardinaux, intimidés, gardèrent le silence, mais résolurent de profiter de la première occasion pour se mettre en liberté: elle ne tarda pas à se présenter.

Retraite de  
quelques car-  
dinaux.

*Ibidem.*

Jules, qui venoit de tenter une seconde entreprise sur Gênes, plus malheureuse encore que la première; qui, depuis la prise de Modene, ne recevoit plus que des nouvelles fâcheuses du camp du duc d'Urbain, imputant le peu de succès de ses armes à la négligence, à l'inexpérience, ou à la mauvaise volonté de ses généraux, quitta Rome pour aller s'établir à Bologne, dans la ferme résolution de se mettre lui-même à la tête de ses troupes, s'il en étoit besoin, & de ne point s'éloigner du théâtre de la guerre, qu'il ne se fût rendu maître de Ferrare. Il prit la route de la Romagne, & eut la curiosité, ou la dévotion, de visiter l'église de Notre-Dame de Lorette: cinq membres du sacré college, savoir, Bernardin Carvajal, cardinal de Ste-Croix, François Borgia, archevêque de Cozence, René de Prie, évêque de Bayeux, Guillaume Briffonnet, cardinal de Saint-Malo, & le cardinal Frédéric de Saint-Séverin, ayant obtenu la permission de se rendre à Bologne par la route de Toscane, allèrent se jeter dans Florence, ville entièrement dévouée aux François, depuis que par leur

moyen, elle avoit recouvré Pise. Ils y demeurèrent longtemps sous la sauvegarde de Pierre Soderin, Gonfalonnier de la république, & n'en sortirent que pour se rendre à Milan, d'où ils commencèrent à répandre des manifestes contre la conduite du pape.

Ann. 1510.

Louis, assuré des dispositions favorables de l'empereur, assembla le clergé de son royaume dans la ville de Tours, & après avoir fait exposer par son chancelier les procédés violents de Jules, les démarches inutiles qu'il avoit faites pour l'appaiser, il pria l'assemblée de lui prescrire la conduite qu'il pouvoit tenir en sûreté de conscience, pour préserver ses sujets & ses alliés d'une odieuse tyrannie : le clergé statua sur les huit questions qui lui furent proposées ; que le roi pouvoit légitimement user de sa puissance pour délivrer ses sujets de toute oppression : dépouiller, du moins pour un temps, le pape des places fortes, dont il ne se servoit que pour troubler le repos de ses voisins : se soustraire à son obéissance, non point absolument ni en toutes manières, mais autant qu'il seroit nécessaire pour une juste défense : se conformer, pendant le temps de cette soustraction, à l'ancienne discipline, dans tous les cas où l'usage moderne vouloit qu'on s'adressât au saint siège : que tout ce que le roi pouvoit pour sa propre défense, il le pouvoit pour celle de ses alliés, si ceux-ci étoient injustement opprimés, & si leurs intérêts étoient inséparables de ceux de sa couronne : que les censures que le pape prononceroit, ou auroit déjà prononcées pour des intérêts purement temporels & sans observer les formes juridiques, seroient nulles & de nul effet. Les principaux membres du clergé, plus zélés pour les droits de la couronne que le roi lui-même, demandèrent la permission de nommer des députés pour notifier au pape leurs décisions, le prier de mettre fin à une guerre qui scandalisoit ses frères, d'assembler un concile général, où l'on procéderoit à la réformation de l'Eglise dans son chef & dans ses membres : ils supplièrent le roi de vouloir bien, au cas que la réponse du saint pere ne fût pas favorable, por-

Concile national de Tours.

*Hist. univ. Paris.*

*Hist. de l'Egl. Gall.*

*Le Maire de Belges.*

Ann. 1510.

Promesses  
illusoires de  
Maximilien.*Marg. Freh.  
Lettres de  
Louis XII.**P. Martir.  
de Angl.  
Manuf. de  
Fontanieu.*

ter l'empereur & les autres princes Chrétiens à donner aux principaux membres de l'Eglise, c'est-à-dire, aux cardinaux qui s'étoient déjà éloignés de la cour de Rome, toute la protection dont ils auroient besoin pour indiquer & célébrer un concile général, à l'exemple des conciles de Pise, de Constance & de Basse. Enfin ils convinrent de se rassembler dans la ville de Lyon, le premier jour de mars de l'année suivante, afin de statuer définitivement sur la réponse du pape : ils défendirent, par provision, de s'adresser pour aucune affaire à la cour de Rome, ni d'y faire passer de l'argent ; & ils accorderent libéralement au roi un don de cent mille écus sur les biens ecclésiastiques.

L'ambassadeur que Maximilien avoit promis d'envoyer, arriva sur la fin de cette assemblée ; c'étoit Matthieu Lang, évêque de Gurk & son premier ministre : il ne put assister qu'aux dernières séances ; mais ayant eu communication de toutes les délibérations précédentes, il y souscrivit sans aucune réserve ; promit que l'empereur assembleroit de son côté l'Eglise de Germanie, & qu'il enverroit au concile de Lyon, sinon tous les prélats d'Allemagne, au moins ceux de ses pays héréditaires, sur lesquels il avoit plus d'autorité. Il demanda, au nom de l'empereur son maître, un recueil authentique des maximes fondamentales des libertés de l'Eglise Gallicane, afin de les faire adopter par le clergé de Germanie. En effet Maximilien remit cet exemplaire aux docteurs les plus célèbres, aux ecclésiastiques les plus éclairés de ses Etats, qui tous célébrèrent, à l'envi, les vues bienfaisantes d'un si généreux monarque, & le nommoient déjà le libérateur de la patrie : ils s'empresèrent de publier, sous le titre de *griefs de la nation Germanique*, une liste des abus les plus criants de la cour de Rome, auxquels ils croyoient qu'on alloit remédier. Mais tel est le malheur des Etats où l'intérêt du souverain est différent de celui des sujets ; rarement on s'y occupe long-temps de ce qui ne touche que leurs intérêts. Maximilien n'avoit alors pour objet que de s'insinuer de plus en plus dans la confiance du roi, &

d'intimider le pape ; il ne fit pas attention , sans doute , combien il est inhumain , combien il est même dangereux de faire sentir à un peuple ses maux , de lui en montrer le remède , quand on n'a pas un desir sincere de le soulager : au reste il paya cher cette démarche indiscrete ; dans ces mêmes écoles qu'il remplissoit de fermentation , s'élevoit dès-lors le fameux Martin Luther , qui , tout obscur qu'il étoit , devoit porter une si rude atteinte à son autorité.

---

---

Ann. 1510.

Après avoir terminé ce qui regardoit le concile , Matthieu Lang entama dans des conférences particulieres le véritable objet de son ambassade : l'empereur , toujours dans le dessein de s'insinuer de plus en plus dans la confiance du roi , demandoit que la ligue , ou l'union qu'ils avoient contractée à Cambrai , s'étendît non-seulement à toute la durée de leur vie , mais encore à celle de leurs successeurs respectifs sur le trône de France & de Germanie ; qu'elle fût non plus simplement une alliance de souverain à souverain , mais de maison à maison , de peuple à peuple : ce que Louis accepta avec joie , ne sachant encore où aboutiroit ce début. Maximilien vouloit que Louis ne se bornât plus à lui fournir , comme auparavant , un corps auxiliaire de cinq cents lances & de quatre mille piétons , entretenus pendant trois mois , mais une armée entiere , telle que la France avoit coutume de l'entretenir dans les guerres qui la concernoient directement : que cette armée , payée & nourrie aux frais du roi , restât sur pied & sans prendre de quartiers d'hiver , tant que dureroit la guerre d'Italie : qu'indépendamment de cette armée de terre , il équipât une flotte capable de porter la terreur à Venise , & de retenir toutes les forces de la république à la défense de ses foyers. Maximilien s'excusant toujours de prendre aucun engagement sur le nombre & la qualité des troupes qu'il fourniroit de son côté , avant la tenue des dietes de l'empire & de ses Etats héréditaires , qui devoient incessamment s'assembler , mais promettant de faire au-delà de ce qui seroit humaine-

Ann. 1510.

ment possible, exigeoit que le roi, qui n'avoit point les mêmes ménagements à garder vis-à-vis de ses sujets, prit dès-lors des engagements fixes, indépendants de tout événement, & sur lesquels on pût compter. Louis, si souvent trompé par les belles promesses de l'empereur, quelque envie qu'il eût d'ailleurs de terminer promptement cette guerre, ne voulut prendre que des engagements conditionnels; outre une flotte de six vaisseaux de guerre qu'il devoit joindre à celle des autres confédérés lorsqu'il en seroit requis, il s'obligea d'entretenir à ses frais, pendant tout l'été, mille ou douze cents lances, dix ou douze mille hommes d'infanterie, avec un train formidable d'artillerie, au cas que Maximilien en fournît à peu près autant de son côté; & si l'empereur vouloit passer lui-même en Italie, & prendre le commandement de ses troupes, Louis s'offroit d'y passer en même-temps, à la tête de toutes les forces de son royaume; de le mettre en possession des cinq ou six places que gardoient encore les Vénitiens; de le conduire à Rome; de lui soumettre l'Italie entière, à la réserve du Milanès, de la Toscane, & des Etats du duc de Ferrare; enfin de le rendre *le plus puissant & le plus triomphant empereur que l'Europe eût admiré depuis Charlemagne*. Quand on fait attention à la candeur & à la franchise de Louis, on ne peut guère douter qu'il n'eût tenu parole. La malice de ses ennemis, l'indécision & les lenteurs éternelles de Maximilien, préservèrent la France d'une partie des malheurs où l'alloit précipiter l'indiscrete générosité de son roi.

Intrigues de  
Marguerite  
d'Autriche,  
Gouvernante  
des Pays-Bas.

Lettres de  
Louis XII.  
Pontan. rer.  
Gelric.

Marguerite d'Autriche, qui avoit été l'agent principal du traité de Cambrai, si favorable à sa maison, sembloit devoir mettre toute sa gloire à en assûter l'exécution: mais comme elle n'avoit fait que suivre en cela les impulsions de Ferdinand, qui trouvoit son avantage dans ce traité, elle continuoît encore de l'écouter dans un temps où il avoit intérêt de le rompre. Le principal objet de la princesse avoit été d'assurer la tranquillité des Etats de son pupile; de recouvrer les places des



Pays-Bas , que le duc de Gueldres avoit enlevées , & de fusciter tant d'affaires à Louis , qu'il se trouvât forcé de sacrifier cet utile allié. Elle avoit réussi dans la première partie de son plan. Louis avoit forcé son protégé de poser les armes , de se dépouiller de ses conquêtes , en lui promettant la restitution de quelques terres que lui retenoit la maison d'Autriche , & la jouissance tranquille de ses Etats. On avoit nommé des commissaires pour régler les limites : on étoit convenu du temps & du lieu où ils s'assembleroient. Marguerite avoit obtenu des délais , & avant qu'ils fussent expirés , les intérêts de l'Europe étoient changés : Ferdinand s'étoit réconcilié avec la maison d'Autriche : Henri VIII étoit en quelque sorte entré dans la même maison , en arrêtant le mariage de la plus jeune de ses sœurs avec l'archiduc. De tous les arbitres , il n'en restoit plus qu'un sur qui Charles d'Egmont pût compter : c'étoit le roi de France ; encore Maximilien prétendoit-il l'exclure , ou intervenir lui-même comme arbitre dans la décision de cette affaire qui lui étoit personnelle. Comme des prétentions si étranges pouvoient révolter & le duc de Gueldres & le roi son protecteur , Marguerite entretenoit le premier de l'espérance de lui faire épouser une de ses nièces , & de transiger par le contrat de mariage sur tous leurs différends : elle tâchoit de se ménager la confiance du second , qui lui déclaroit dans toutes ses lettres *qu'elle étoit la seconde personne du monde qu'il aimoit le plus tendrement ; qu'il vouloit absolument embrasser sa cousine , sa vassale , sa première maîtresse ; lui rappeler les jeux de leur enfance , & après l'avoir fait rougir de ses coquetteries , lui jurer une éternelle tendresse*. Tandis qu'elle recevoit , qu'elle provoquoit même ces galanteries , elle intriguoit en Angleterre , en Espagne , en Suisse ; à Rome , & en Allemagne , pour fusciter à Louis des ennemis , ou pour lui dérober des alliés. Enfin , lorsqu'elle crut avoir amené les choses au point que ce monarque ne pouvoit plus , sans un extrême danger , se séparer de l'empereur , elle rompit avec Charles d'Egmond d'une manière insultante

---

Ann. 1510.

Ann. 1510.

pour la France : après lui avoir suscité pour ennemi l'évêque d'Utrecht & le prince d'Iselstein, on arrêta par ses ordres un gentilhomme François du nombre des pensionnaires du roi, & quelques autres officiers du duc de Gueldres, qu'on fit expirer sur la roue, comme des malfaiteurs & des larrons. Charles d'Egmond ne pouvant obtenir de satisfaction de cette offense, & voyant que s'il la laissoit impunie, il perdrait infailliblement la confiance de tous ceux qui lui restoit attachés, arma secrètement, & s'empara de la forte place de Hardevich. C'est où Marguerite l'attendoit : car, désavouant la première violence qu'on lui reprochoit, elle voulut faire passer le duc d'Egmond pour infracteur de la paix, exigeant que le roi l'abandonnât, qu'il contribuât même à en faire justice : le duc, de son côté, offrit de remettre la place aux officiers de l'archiduc, dès qu'on lui auroit rendu les terres qu'il réclamoit, réglé les limites de ses Etats, & puni exemplairement les officiers des Pays-Bas dont il avoit à se plaindre. On crut quelque temps à la cour de France que cette affaire tourneroit en négociation, & s'arrangeroit à l'amiable, tant on connoissoit mal cette princesse. Déjà sûre d'être appuyée par les rois d'Espagne & d'Angleterre, elle vouloit que Louis abandonnât la défense de son allié ; ou s'il s'obstinoit à le défendre, elle se proposoit de porter son pere à se réconcilier pour un temps avec les Vénitiens & le pape, à former une ligue de toutes ces puissances contre la France, qui, attaquée par tous les bouts, succomberoit infailliblement sous leurs efforts.

Le pape investi dans Bologne : faute du maréchal de Chaumont.

Guiccardin.  
Justiniani.  
P. Martir.  
de Angl.  
Belcarius.

Tandis que Louis & Maximilien, malgré ces premières semences de division, travailloient encore de concert à procurer la convocation d'un concile général qui devoit réformer l'Eglise dans son chef & dans ses membres, le pape, qu'une maladie dangereuse retenoit au lit, forçoit les Vénitiens de faire remonter deux escadres par les bouches du Po, de brûler le Ferrarès, & de s'unir ensuite à l'armée de l'Eglise commandée par le duc d'Urbin : il faisoit parvenir de nouveaux renforts à cette armée :

armée: il dresseoit, tout malade qu'il étoit, le plan des opérations militaires, ordonnant à ses généraux de s'approcher du camp des François, & de leur livrer bataille. Chaumont, après avoir assuré Vérone & Lignano, s'étoit approché de l'ennemi, & avoit établi son quartier général à Rubiera, menaçant Modene, où toutes les forces du pape se rassembloient. N'ayant aucune espérance de l'emporter, il forma, sur les remontrances de Bentivoglio, le hardi projet de mettre fin à la guerre, en surprenant dans la ville de Bologne, qui n'avoit point de garnison, le pape lui-même, & toute la cour Romaine. Dérobant sa marche aux ennemis, il emporte la forteresse de Spilimberto, défendue par quatre cents fantassins; s'empare de Castelfranco; passe la nuit à Crespolano, à dix mille de Bologne, dans l'intention de se présenter le lendemain aux portes de cette ville.

---

Ann. 1510.

L'approche d'une armée où étoient les Bentivoglio, excita une fermentation générale parmi le peuple: les cardinaux, les prélats, & tout ce qui formoit la cour du pape, nourris dans l'oïiveté loin du bruit des armes, consternés, éperdus, coururent se réfugier dans la chambre de Jules, & le supplierent, les larmes aux yeux, ou de se dérober avec eux par une prompte fuite, si sa santé le permettoit, ou de songer à désarmer l'ennemi, en souscrivant aux conditions qu'il voudroit imposer. Jules, inébranlable au milieu de la consternation générale, ayant mandé l'ambassadeur de Venise, lui reprocha durement la conduite de ses maîtres: » Ingrats, lui dit-il, n'est-ce pas pour défendre votre liberté que j'ai bravé la » colère & le ressentiment des deux plus puissants » marques de l'Europe? Et lorsque j'avois droit d'attendre des secours de votre part, vos délais éternels exposent ma fortune & ma vie: répondez, aveugles politiques, quand mes ennemis m'auront abattu, quel » sera votre appui? Je n'ai plus qu'un mot à vous dire » si votre armée n'est pas demain ici, je fais mon traité » séparé avec les François ». Il assembla en même-temps le conseil & les magistrats de Bologne, & les exhorta

---

Ann. 1510.

pathétiquement à faire prendre les armes aux bourgeois ; mais ou les magistrats manquèrent de zèle , ou les bourgeois d'obéissance ; personne ne remua. Jules ouvrant enfin les yeux sur le danger qui le menaçoit , envoya demander à Chaumont un sauf-conduit pour Jean-François Pic , des comtes de la Mirandole , qu'il devoit lui députer le lendemain matin : l'ambassadeur d'Angleterre facilita la négociation , en allant lui-même dénoncer au général François que le premier coup de canon qu'il tireroit contre Bologne , seroit regardé par le roi son maître comme une infraction du traité qu'il avoit contracté avec la France , & équivaldroit à une déclaration de guerre entre les deux couronnes. Chaumont , qui n'avoit pas même communiqué son projet au roi , craignit de s'être trop avancé : il reçut avec distinction l'ambassadeur du pape ; accorda une trêve de deux jours , & dicta les conditions suivantes : que le duc de Ferrare , & tous ceux qui , à son occasion , avoient fait la guerre au pape , seroient absous des censures : qu'on rendroit aux Bentivoglio leur patrimoine & tous leurs biens héréditaires , avec la permission de s'établir par-tout où bon leur sembleroit , pourvu que ce fût à plus de quatre-vingt milles de Bologne : que Jules observeroit les engagements qu'il avoit pris envers l'empereur & le roi de France au traité de Cambrai ; qu'il feroit une trêve de six mois avec Alfonse ; déposeroit Modene entre les mains de l'empereur , & s'en rapporteroit , sur ses démêlés avec ce duc , à la décision d'un certain nombre d'arbitres : qu'il accorderoit la liberté au cardinal d'Auch , une pleine sûreté aux cinq autres cardinaux qui s'étoient éloignés de sa cour ; & qu'enfin le roi nommeroit seul & sans contradiction à tous les bénéfices de ses Etats , soit en France , soit en Italie. Le pape se récrioit sur la dureté de ces conditions , demandoit qu'on lui envoyât Albert Pio , dont le roi s'étoit jusqu'alors servi pour négocier avec lui , & tâchoit de gagner du temps. Chaumont , qui s'en aperçut , s'approcha jusqu'à trois milles de Bologne ; envoya même des partis jusques sous les

murailles de la ville : alors les cris redoublèrent ; les ambassadeurs du roi d'Espagne & de l'empereur lui-même se joignirent à celui d'Angleterre, & tous trois menacèrent Chaumont de la part de leurs maîtres. Tandis qu'on négocioit, arrive enfin Chiappinovitelli, l'un des généraux Vénitiens, avec un corps considérable de Turcs au service de la république. Ce fut un spectacle bien étrange de voir le saint pere escorté & défendu par une troupe d'infidèles, contre l'armée du roi très-chrétien, fils aîné de l'Eglise. Ce renfort fut suivi, quelques heures après, du reste de l'armée. Chaumont, qui n'avoit plus aucune espérance de prendre Bologne, feignant de déférer à la médiation des ambassadeurs, retira les troupes, & reprit la route de Ferrare, avec le regret d'avoir osé trop, ou trop peu. Comme la saison étoit fort avancée, il donna des quartiers d'hiver à la gendarmerie, & cassa, selon l'usage, la plus grande partie de son infanterie.

Ann. 1510.

Impatient de venger l'affront qu'il venoit de recevoir, & ne daignant pas considérer que le mois de décembre étoit déjà fort avancé, que l'hiver étoit un des plus rudes que l'on eût vus depuis long-temps en Italie, Jules vouloit que son armée, unie à celles des Vénitiens, allât, sur-le-champ, investir la ville de Ferrare : ses généraux, qui avoient déjà tant de fois éprouvé la supériorité des François sur les troupes de l'Eglise, répondoient mal à son ardeur : n'osant le contredire ouvertement, ils le détournèrent adroitement de son projet, en lui faisant entendre que pour assurer les subsistances de l'armée & le succès du siège, il falloit commencer par se rendre maître de Concordia & de la Mirandole. Les papes ne pouvoient former aucune prétention sur ces deux places ; c'étoient des fiefs ou vicariats de l'empire : elles appartenoient aux enfants de Ludovic Pico, restés en bas âge sous la tutelle de François Trivulsi leur mere. Quoiqu'on ne pût, sans une sorte de barbarie, attaquer une femme & de malheureux enfants qui n'avoient point démérité, l'impitoyable Jules ordonna tous les préparatifs, & prit lui-même le commandement de ses troupes.

Siege de la Mirandole par le pape Jules : nouveau danger où il se trouve exposé.

*Ibidem.*  
*Hist. du ch.*  
*Bayard.*

---

---

Ann. 1511.

Concordia n'opposa qu'une foible résistance; la comtesse avoit réuni toutes ses forces à la Mirandole, où elle s'étoit enfermée avec Alexandre Trivulse son cousin. Alexandre envoya demander à Châtillon, qui gardoit toujours le Ferrarès, cent jeunes guerriers de bonne volonté, & deux canonniers François: avec ce foible renfort, qui lui fut amené par Monchenu & Chantemerle, il se proposa de laisser l'ardeur des assiégeants. Jules, qui étoit resté au château de Saint-Félix, à quelques lieues de la Mirandole, voulut aller visiter les travaux, & se précipita encore une fois dans un danger pareil à celui qu'il avoit couru à Bologne. Le chevalier Bayard, le capitaine de son temps le mieux servi en espions, parce qu'il étoit naturellement généreux, fut averti de ce dessein du saint pere, & forma le projet de l'enlever. Il y avoit à moitié chemin de Saint-Félix au camp de la Mirandole, un vieux château qui tomboit en ruine: il alla s'y cacher avec sa compagnie d'ordonnance, & une partie de celles du duc de Ferrare & du capitaine Montoisson. »

» A la pointe du jour, Jules monta en litier, & se mit » en marche, précédé de prélats, de protonotaires, » clercs & autres officiers: quand le bon chevalier les » vit passer, il sortit de son embuscade, & se mit à charger sur les rustres, qui prirent la fuite, en criant *alarme*. »

» Cela n'eût pas empêché que le pape & les cardinaux » n'eussent été pris, sans un inconvénient qui fut très- » bon pour le saint pere, & fort malheureux pour le » bon chevalier; c'est qu'ainsi que le pape fortoit, il » tomba du ciel la plus âpre & la plus véhémente neige » qu'on eût vue depuis cent ans, & avec une telle impétuosité, qu'on ne se voyoit pas l'un l'autre. Sur les » remontrances du cardinal de Pavie, le pape consentit » à retourner sur ses pas, & à différer de quelques heures son voyage. Au moment où il rentroit dans la cour » du château, parut le bon chevalier, poussant les fuyards à toute bride, sans s'amuser à faire des prisonniers: aux cris qu'ils pouffoient, Jules saute de sa litier, & aide lui-même à lever le pont, ce qui fut

» d'homme de bon esprit : car s'il eût perdu un instant, 

---

  
» il étoit croqué. Qui fut bien mari , ce fut le bon che- Ann. 1511.  
» valier : il ne pouvoit ni pénétrer dans le château sans  
» artillerie , ni même s'arrêter en cet endroit , sans s'ex-  
» poser à être coupé dans sa retraite par un détachement  
» de l'armée ecclésiastique : il fit un grand nombre de  
» prisonniers , & retourna , bien mélancholié , auprès  
» du duc de Ferrare. Jules , de telle peur qu'il avoit eue ,  
» trembla la fièvre tout le long du jour & la nuit sui-  
» vante ; mais ne quitta point son premier dessein ». Il  
manda le duc d'Urbain , qui vint l'escorter avec quatre  
cents lances : arrivé au camp , il se logea dans une pe-  
tite église , proche de ses batteries , & tellement exposé  
au canon de la place , que deux de ses officiers y furent  
tués. Il visitoit les travaux , encourageoit les soldats ,  
récompensant les uns , menaçant les autres , & promet-  
tant à tous de leur abandonner le pillage de la ville.  
C'étoit dit Guicchardin , un spectacle bien digne d'at-  
tention que le contraste du roi de France & du pape  
dans cette occasion : Louis , dans un âge encore plein  
de vigueur , nourri dès l'enfance dans le tumulte des  
armes , sembloit s'endormir au sein de ses Etats , se re-  
posant sur ses capitaines du soin de la guerre , tandis  
que le vicaire de Jésus-Christ , le pere commun des  
Chrétiens , accablé d'infirmités , vieilli dans la mollesse  
& les plaisirs , paroissoit tout de feu au milieu d'une  
armée destinée contre les Chrétiens ; assiégeoit en per-  
sonne une place sans réputation , s'exposant comme un  
simple officier aux fatigues & aux dangers , & ne rete-  
nant que l'habit & le nom de sa dignité.

Chaumont avoit reçu un ordre précis de secourir  
la place : ayant fait à la hâte de nouvelles levées d'in-  
fanterie , il marchoit de ce côté ; mais avec une extrême  
lenteur , parce que les chemins par lesquels il falloit  
conduire l'artillerie , étoient tellement rompus , qu'il ne  
pouvoit faire qu'une lieue par jour. Arrivé sur les fron-  
tieres , il quitta brusquement l'armée pour aller , di-  
soit-il , chercher de l'argent à Milan ; d'autres disoient

Ann. 1511.

Conduite sus-  
pecte de l'em-  
pereur : mort  
du maréchal  
Chaumont.

*Guiccardin.  
Lettres de  
Louis XII.  
Belcarius.  
Mémoires de  
Fleuranges.*

que l'amour l'y conduisoit, & qu'épris d'une passion violente pour une nouvelle maitresse, il n'avoit pu supporter les chagrins d'une si longue absence : d'autres enfin soupçonnoient que la haine secrète & la jalousie dont il étoit animé contre Trivulse, avoient beaucoup contribué à lui faire prendre ce parti.

Les assiégés voyant leurs murailles renversées, & perdant toute espérance d'être secourus, demandèrent à capituler : la garnison obtint la permission de se retirer : la ville, dont le pillage avoit été promis au soldat, se racheta par une somme considérable. Jules y entra par la brèche, avec tout l'appareil d'un jeune triomphateur. Il se proposoit de marcher aussi-tôt à Ferrare ; mais un échec qu'essuya un détachement de son armée, & beaucoup plus encore l'approche du Maréchal de Chaumont, rallentirent son ardeur : ne se trouvant pas même en sûreté à Bologne, après ce qui lui étoit arrivé quelques mois auparavant, il prit le parti de se retirer à Ravenne, & trouva bon que son armée se contînt dans un camp bien retranché. Chaumont s'en étant approché, n'osa entreprendre de le forcer. Il quitte ses quartiers, marche droit à Modene, avec la certitude de s'en rendre maître en deux ou trois jours, & reste fort étonné en arrivant, de voir les étendards de l'empereur arborés sur les murs & sur la citadelle. C'étoit une nouvelle ruse des ennemis de la France. Jules, convaincu que cette conquête alloit lui échapper, la remit promptement à Vitfrust, ambassadeur de l'empereur, qui s'en mit en possession. N'ayant point de troupes, Vitfrust prit pour son lieutenant Marc-Antoine Colonne, un des-généraux du pape, avec la même garnison qui se trouvoit déjà dans la place : ainsi Jules y restoit toujours le plus fort. Chaumont balança long-temps s'il respecteroit la sauve-garde de l'empereur : il écrivit à ce prince une lettre respectueuse, mais fiere, pour se plaindre de la conduite de Vitfrust. *Sire, lui marquoit-il, j'ai trouvé merveilleusement étrange le procédé de votre ambassadeur, & je ne pense pas que vous l'approuviez.*



*Car le pape voyant qu'il ne pouvoit garder Modene, & que dans deux ou trois jours j'avois espérance de vous la remettre d'une maniere plus honorable, il l'a déposée entre les mains de votre ambassadeur, mais en exigeant que Marc-Antoine Colonne continuât d'y commander. Vous pouvez connoître, Sire, qu'en ceci il y a grande malice & mauvaieseté : car on a voulu par-là mettre de l'ombrage & de la suspicion entre vous & le roi votre frere, afin que tous les amis & alliés que vous avez en Italie, se persuadent qu'il y a une grande intelligence entre vous & le saint pere ; & à vous parler franchement, sire, je crois que le bon-homme de votre ambassadeur a peu pensé alors qu'il a reçu Modene à cette condition, & je présume que cette bonne personne de l'ambassadeur du roi d'Aragon, l'a conduit dans ce piège. Chaumont ne se trompoit pas sur le premier auteur de cette intrigue : Ferdinand le Catholique, ou son ambassadeur, avoit suggéré cet expédient au pape, comme un moyen infaillible de se réconcilier bientôt avec l'empereur, ou de rallentir du moins l'ardeur de ce prince. Mais ce que Chaumont ne prévoyoit pas, & ce qui arriva cependant, c'est que Maximilien approuva la conduite de Vitruft, & garda Modene, qu'il eût dû rendre au duc de Ferrare. Quelques jours après, Chaumont, qui n'étoit encore que dans la trente-huitième année, fut attaqué d'une maladie mortelle à Corrége : il crut qu'on l'avoit empoisonné ; mais ne désigna point celui sur qui tomboient ses soupçons. Jean-Jacques Trivulse, qui, bien que plus ancien maréchal de France que Chaumont, ne faisoit point de difficulté de servir sous lui, se chargea du commandement de l'armée, jusqu'à ce que le roi eût nommé un nouveau lieutenant-général au-delà des monts.*

Louis, en prenant toutes les mesures nécessaires pour pousser vivement la guerre, travailloit avec une incroyable ardeur à la convocation d'un concile général, sans que les larmes d'Anne de Bretagne, ni les réponses peu satisfaisantes qu'il recevoit de ses alliés, pus-

---

 Ann. 1511.

Soins de Louis pour assembler un concile général, mal secondés par les autres princes.

*Ann. 1511.*  
*Godefroi.*  
*Manusc. de*  
*Bethune.*

sent le détourner de son projet. Ferdinand le Catholique répondit à l'invitation du roi, qu'il approuvoit fort le projet, pourvu qu'il pût s'exécuter sans scandale & sans violence : qu'il convenoit du besoin d'une réforme ; qu'il en avoit donné la première idée ; qu'il n'en vouloit d'autre témoin que le roi lui-même, qui, sans doute, n'avoit pas oublié ce qui s'étoit dit sur ce sujet à l'entrevue de Savonne ; mais qu'il falloit prendre garde qu'une entreprise de cette nature ne parût dictée par un esprit de vengeance, ou par d'autres motifs humains : qu'il lui paroissoit nécessaire d'établir préalablement une paix générale, qui, après tout, n'étoit peut-être ni aussi difficile ni aussi éloignée qu'on vouloit se le persuader ; qu'il alloit y employer tous ses soins : qu'il prioit, qu'il conjuroit le roi de ne rien précipiter.

La réponse de Jacques IV, roi d'Ecosse, quoiqu'elle ne remplît pas entièrement l'attente du roi, étoit beaucoup plus satisfaisante ; c'étoit celle d'un ami : en marquant au roi la ferme résolution où il étoit de partager la bonne ou la mauvaise fortune, & de ne jamais donner atteinte à l'alliance héréditaire qui unissoit les deux couronnes, il le prioit de ne pas l'engager trop légèrement dans un parti qui pouvoit jeter des scrupules dans l'ame des Ecossois, ses sujets ; de permettre au moins qu'avant tout, il employât les offices d'ami commun, & s'assurât par lui-même des dispositions du pape : il fit partir dans ce dessein l'évêque de Murrain, le plus habile négociateur qu'il eût dans ses Etats : il le recommanda à Louis comme un homme en qui il pouvoit prendre une entière confiance.

Le roi de Danemark, auquel Louis avoit eu occasion de rendre un service important ; le roi de Portugal, que la situation de ses Etats attachoit à la France, intimidés ou gagnés par le pape, refusèrent de s'associer à un projet qui menaçoit l'Eglise d'un schisme. Il ne restoit donc que l'empereur sur qui l'on pût compter ; encore ne tarda-t-on pas à s'apercevoir du peu de

de fonds qu'il falloit faire sur ses promesses. Le concile de Lyon , auquel il avoit promis d'envoyer tous les prélats de la Germanie , ceux au moins de ses pays héréditaires , s'ouvrit sans qu'aucun s'y rendît. Il ne se présenta pas même un ambassadeur de la part de ce prince pour excuser ce manque de parole. Ferdinand le Catholique , qui le gouvernoit , sans qu'il s'en doutât , avoit opéré ce changement. Depuis long-temps il travailloit à jeter des doutes dans son esprit sur la conduite des François , en lui faisant entendre qu'ils l'auroient mis depuis long-temps en possession des terres de son partage , s'ils n'avoient toujours redouté de l'avoir pour voisin , & s'ils n'avoient encore un intérêt plus direct à prolonger la guerre , afin de lui arracher , à titre d'engagement , toutes ses places l'une après l'autre : il lui remontoit que la conduite du souverain pontife à son égard étoit bien différente , puisqu'il lui avoit remis Modene sans restriction , sans réserve , & sans demander aucun dédommagement : que ce même pontife , dont dépendoient entièrement les Vénitiens , étoit disposé à lui procurer une pleine satisfaction sur toutes ses demandes , pourvu que connoissant mieux ses amis & ses ennemis , il se désistât d'une entreprise odieuse qui scandalisoit tous les fidèles , dans laquelle même il ne pouvoit jouer qu'un rôle qui ne convenoit point à sa dignité , puisque celui qui en étoit le principal moteur , y tiendrait toujours le premier rang. Les promesses du pape étoient si conformes aux discours de Ferdinand , que Maximilien ne crut pas devoir se refuser à la prière qu'on lui faisoit d'envoyer un ministre plénipotentiaire à Mantoue : cependant , comme il ignoroit quel seroit le succès de cette conférence , & qu'il ne vouloit pas se brouiller avec le roi de France avant que d'être assuré qu'il n'auroit plus besoin de ses secours , il exigea qu'on y traitât de la paix générale de l'Europe , & que l'ambassadeur de France y fût admis.

Quoique toutes ces manœuvres rendissent visiblement à détacher l'empereur des intérêts de la France , ou du moins à ralentir les préparatifs qu'il faisoit en Alle-

---

Ann. 1511.

\* Conférences  
de Bologne.

Guicchardin.

---

 Ann. 1511.

 Lettres de  
 Louis XII.  
 Bembe.

magne , & que Louis n'en doutât pas , il ne voulut pas qu'on lui reprochât de s'être opposé seul à un projet de pacification générale. Il manda sur-le-champ à Trivulzie de cesser les hostilités : il suspendit les délibérations du concile de Lyon , & fit partir pour Mantoue Etienne Poncher , l'un de ses ministres , accompagné de l'évêque de Murrai , ambassadeur du roi d'Ecosse , lesquels devoient se joindre & concerter toutes leurs démarches avec l'évêque de Gurk , chancelier & lieutenant-général de Maximilien. S'il restoit encore des doutes sur les desseins frauduleux de Jules , ils ne tarderent pas à être levés : il n'avoit député personne à Mantoue ; mais s'étant avancé de Ravenne à Bologne , il envoya prier l'évêque de Gurk de s'y rendre , en lui représentant que de son côté , il avoit fait la moitié du chemin. L'évêque de Gurk eût dû s'en retourner , & peut-être eût-il pris ce parti , si Louis , ou ses ministres , l'eussent exigé. On trouva plus expédient de le charger des intérêts de la France , comme il l'étoit déjà de ceux de l'empire , en ajoutant cette restriction à ses pouvoirs , qu'il manderoit à Poncher l'objet des délibérations , & qu'il ne concluroit rien sans l'aveu de ce ministre. Matthieu Lang se rendit à Bologne avec un cortège nombreux de seigneurs & de gentilshommes , tel qu'il convenoit au *lieutenant-général de l'empereur*. Il fut reçu comme l'auroit été le maître qu'il représentoit. Conduit au consistoire où le pape l'attendoit au milieu de tous les cardinaux , il dit en peu de mots que l'empereur son maître l'avoit envoyé pour retirer les terres que les Vénitiens avoient usurpées sur lui : que cet auguste prince préféroit la paix aux avantages que lui promettoit la guerre ; mais qu'il vouloit en dicter les conditions. Après cette audience publique , il en eut une particulière , où il ne fit que répéter les mêmes paroles & avec la même fierté. Le lendemain , il mit la patience de Jules à une plus rude épreuve. Ayant su que ce pontife avoit nommé trois cardinaux pour entamer avec lui la négociation , il nomma trois gen-

tilshommes de sa suite pour aller conférer avec eux : il falloit que la haine de Jules contre les François fût bien forte , puisqu'il dévora en silence ces affronts : il s'abaissa jusqu'à tenter la fidélité de ce ministre. Pour suppléer au nombre des cardinaux qui s'étoient éloignés de sa cour , récompenser quelques prélats qui l'avoient bien servi , & exciter l'émulation de tous les autres , il venoit de faire une promotion de huit cardinaux , du nombre desquels étoient Christophe Barnbrige , ambassadeur d'Angleterre , & Matthieu Schinner , évêque de Sion. Dans la proclamation qui s'en étoit faite , Jules avoit laissé un nom en blanc , se réservant de le déclarer lorsqu'il en seroit temps : il fit entendre à l'évêque de Gurk qu'il pouvoit aspirer à cette faveur : qu'on avoit dessein , s'il n'y mettoit lui-même des obstacles , de joindre à cette dignité le patriarchat d'Aquilée , & de porter ses revenus jusqu'à cent mille ducats. Matthieu Lang rejetta avec indignation ces ouvertures , pour ne s'occuper que des intérêts des deux souverains dont il étoit chargé. Les contestations des Vénitiens avec l'empereur furent entamées les premières : l'évêque de Gurk demandoit la cession pleine & entière de toutes les places qui devoient revenir à son maître par le traité de Cambrai : les Vénitiens vouloient garder celles dont ils étoient encore en possession ; ils se soumettoient seulement à en prendre l'investiture de l'empereur , & à lui payer tous les ans une certaine somme , à titre de redevance. Les ambassadeurs d'Aragon avoient disposé l'évêque de Gurk à se contenter de cette soumission ; il n'étoit plus question que de fixer cette somme , & peut-être se fût-on accordé , si les affaires de Ferrare eussent été aussi faciles à concilier , ou plutôt si la haine dont Jules étoit animé contre le roi de France , eût pu laisser quelque place à la négociation : mais à peine l'évêque en eut-il ouvert le propos , que le pape l'interrompit brusquement pour lui représenter que la cause de l'empereur étoit étrangère à ce démêlé : que ce prince entendoit

Ann. 1511.

bien mal ses intérêts, s'il ne profitoit de l'argent des Vénitiens & des autres facilités qu'on pouvoit lui fournir, pour venger avec éclat les injures anciennes & nouvelles qu'il avoit reçues des François, & s'il attendoit qu'on le sollicitât d'une chose dont il auroit dû prier les autres : l'évêque ayant reparti que rien n'étoit capable d'engager l'empereur à manquer à ses engagements envers son allié : *Ni moi*, répondit le pape, *à me réconcilier avec mon ennemi*. Les conférences furent rompues, & l'évêque de Gurk s'étant rejoint avec l'ambassadeur de France, ils autorisèrent conjointement les cardinaux diffidens à convoquer un concile écuménique dans la ville de Pise.

Entreprise  
de Marguerite,  
gouvernante des  
Pays-Bas.

Lettres de  
Louis XII.

Il sembloit qu'après une démarche de cet éclat, l'empereur ne dût plus respirer que la guerre ; cependant, au grand étonnement de tout le monde, il resta dans l'inaction, attendant tranquillement quelle seroit l'issue de ce démêlé, & ménageant toujours les deux partis, afin de se ranger du côté où il y auroit quelque chose à gagner. Il s'excusa de ne point envoyer, comme il l'avoit promis, les évêques de sa dépendance au concile de Lyon, sur ce qu'il n'avoit point droit de les contraindre à se transporter dans un pays étranger. Cette raison pouvoit être bonne pour les évêques d'Allemagne ; mais elle n'avoit plus lieu pour les évêques des Pays-Bas, sujets du roi de France, & membres de la monarchie : cependant ils ne comparurent point, quoique mandés par l'archevêque de Reims, leur métropolitain. Marguerite leur fit signifier une défense de s'absenter sans sa permission. C'étoit entreprendre visiblement sur les droits du roi, ou plutôt briser tous les liens de la dépendance : Louis s'en plaignit amèrement. *Quand bien même*, ajouta-t-il, *l'amitié me fermeroit les yeux sur cet attentat, mon parlement ne souffrira jamais qu'on porte cette atteinte aux droits de la couronne*. Marguerite ne répondoit à ces plaintes, à ces menaces, que par d'autres plaintes plus amères encore sur la conduite du duc de Gueldres, dont elle vouloit rendre le

roi responsable. Inutilement protestoît-il qu'il n'avoit aucune part aux choses dont elle se plaignoit ; qu'il n'avoit fourni à ce duc ni hommes ni argent ; qu'il le regardoit comme *un fou , une mauvaise & perverse tête ; qu'il voudroit que le grand diable l'emportât* : inutilement montroit-il aux ambassadeurs de l'empereur & de Marguerite les lettres dures & pleines de reproches qu'il écrivoit à ce duc , pour lui mander que *de par dieu ou de par le diable* , il eût à se tenir en paix & à réparer les dommages qu'il avoit causés , Marguerite traitoit tout cela de feinte & de dissimulation ; & sans parler de rendre de son côté au duc les terres qu'il réclamoit à plus juste titre , elle exigeoit que le roi , qui n'avoit sur lui d'autres droits que ceux que donne l'amitié , le forçât à se remettre une seconde fois à la discrétion de ses plus mortels ennemis. Quelque injuste que fût cette prétention , Louis voulant ôter à Maximilien tout prétexte de manquer à ses engagements , & le retenir dans son alliance le plus long-temps qu'il seroit possible , envoya , à la priere de Marguerite , un de ses gentilshommes , pour signifier au duc de Gueldres , que s'il ne rendoit Hardewich , il romproit tout commerce avec lui , & ne le regarderoit plus que comme un ennemi public. Marguerite , qui ne s'attendoit point à tant de complaisance , qui travailloit alors avec succès à former contre la France une ligue entre les rois d'Espagne , d'Angleterre , & l'empereur son pere , *laquelle représentât* , disoit-elle , *le mystere de la sainte Trinité* , accusa ce gentilhomme de porter de l'argent à son ennemi ; le traita d'espion , & fut sur le point de le faire appliquer à la question. Louis , quoiqu'il ignorât encore tout ce qui se tramoit , comprenant qu'il ne conserveroit l'alliance de Maximilien qu'autant de temps qu'il resteroit le plus fort , résolut de presser vivement le pape , & de mettre fin le plutôt qu'il seroit possible à la guerre-d'Italie.

Trivulse ayant reçu un renfort considérable , que lui amenoit Gaston de Foix , duc de Nemours , résolut d'apprendre au roi , dit Guicchardin , quel tort les

---

Ann. 1511.

Défaite de  
l'armée du pa-  
pe : prise de  
Bologne.

Ann. 1511.

Guiccardin.

P. Martir

de Angl.

Lettres de

Louis XII.

P. Jove.

Belgarus.

princes se font à eux-mêmes, quand au lieu de confier à des capitaines blanchis sous le harnois la conduite d'une armée, ils jettent les yeux sur des jeunes-gens, sans expérience, & qui n'ont d'autre mérite que la faveur : il s'avança brusquement à Concordia, & l'emporta le même jour : il pouvoit reprendre de même la Mirandole ; mais craignant que ses envieux ne l'accusassent de préférer les intérêts de ses petits-fils à ceux du roi, il s'approcha de l'armée ennemie, campée avantageusement près de la ville de Bologne. Le pape, effrayé de cette marche, & prévoyant que si son armée étoit battue, il risquoit de se trouver assiégé une seconde fois dans cette ville, eut la précaution de se retirer à Ravenne. Avant son départ, il harangua les principaux magistrats, les exhortant à obéir au cardinal de Pavie, qu'il leur laissoit pour gouverneur, & à se défendre courageusement eux-mêmes, jusqu'à l'arrivée d'un corps de dix mille Suisses, que lui amenoit le cardinal de Sion. Jules comptant plus qu'il ne devoit sur les promesses des magistrats, ne laissa pour toute garnison au nouveau gouverneur, que mille hommes d'infanterie & deux cents chevaux légers. Cette troupe ne suffisoit pas pour défendre une si grande ville, & pour contenir les bourgeois, dont la plupart regrettoient les Bentivoglio, leurs anciens seigneurs. Le cardinal auroit donc dû tirer des renforts de l'armée combinée du pape & des Vénitiens : mais outre qu'il étoit dangereux d'affoiblir cette armée en présence de l'ennemi & à la veille d'une bataille, il y avoit une haine déclarée entre le duc d'Urbin, qui la commandoit, & le cardinal de Pavie. Plutôt que de recourir à son ennemi, le cardinal prit le parti dangereux d'armer les bourgeois, & de les exhorter, comme avoit déjà fait le pape, à veiller eux-mêmes à leur propre défense. Lorenzo Ariosti, & les autres capitaines de ces compagnies bourgeoises, entièrement dévoués aux Bentivoglio, commencèrent à entretenir des correspondances avec les François, & méprisèrent ouvertement les ordres du cardinal : celui-



ci , averti qu'on devoit le livrer à l'ennemi , mit sa garnison dans la citadelle , & s'enfuit précipitamment à Ravenne : les Bentivoglio se présenterent quelques heures après son départ aux portes de la ville , où ils furent reçus comme les libérateurs de la patrie. On arracha de la porte du palais la statue de Jules , chef-d'œuvre du célèbre Michel - Ange : on la traîna dans les rues ; on la mit en pieces. Le duc d'Urbain ne se trouvant plus en sûreté dans son camp , qui pouvoit être attaqué par deux endroits différens , ne songea qu'à sa retraite : elle étoit indispensable , mais dangereuse en présence d'un ennemi tel que Trivulse. Le duc d'Urbain abandonna ses tentes , son artillerie , tout le bagage de l'armée , ne songeant qu'à sauver ses troupes ; mais il n'en put venir à bout : toute son infanterie fut dissipée , & deux mille cavaliers furent prisonniers de guerre. *Sire , écrivoit Trivulse au roi , en lui rendant compte de cette victoire , les capitaines Fonttrilles , Bayard , Sainte-Colombe , Baron , Vatillieu , qui composoient l'avant-garde , sous les ordres de monsieur de Nemours , ont les premiers rompu les ennemis ; & par ma foi , sire , vous êtes grandement tenu à tous ces capitaines , qui se sont portés très-dignement & vertueusement ; & ne veux point que de cette déconfiture en sachiez gré à moi , mais à leurs vertus. Je ne parlerai point de mon fils , son éloge seroit déplacé dans ma bouche.* En poursuivant les fuyards , Trivulse s'avança jusques sur les confins de la Romagne ; il ne tenoit qu'à lui de s'en rendre maître , & même de marcher jusqu'à Rome , qu'il auroit trouvée sans défense ; mais comme les ordres qu'il avoit reçus étoient remplis , il s'arrêta au milieu de la victoire , il refusa même de recevoir les clefs de la ville d'Imola , qu'on lui présentoit , jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres. Louis étoit aussi embarrassé que son général. Il s'étoit proposé trois objets dans cette campagne : le premier , de couvrir son duché de Milan du côté des Etats de l'Eglise , en rétablissant les Bentivoglio dans la ville de Bologne :

Ann. 1512.

---

Ann. 1511.

le second , de délivrer le duc de Ferrare de l'inquiétude que lui causoit le voisinage de l'ennemi : le troisieme , d'obliger le pape à révoquer ses censures , à se réconcilier avec le duc , à des conditions équitables , ou à convenir d'un arbitre : les deux premiers étoient remplis , & le troisieme paroissoit déjà fort avancé. Jules , si dur & si fier quelques semaines auparavant , succomboit alors sous le poids du malheur : une scène tragique qui venoit de se passer dans sa cour & presque sous ses yeux , l'avoit plus affligé que la perte de son armée : le duc d'Urbain , imputant sa défaite à la trahison ou à la lâcheté du cardinal de Pavie , son ennemi mortel , étoit accouru à Ravenne pour en demander vengeance : en arrivant il apprend que le cardinal est déjà justifié , & qu'il doit ce même jour dîner avec sa sainteté. Plein de fureur & d'indignation , il s'informe de l'heure où le cardinal doit se rendre au palais ; se présente sur sa route ; l'aborde ; lui plonge son poignard dans la gorge , & se retire dans son duché d'Urbain. A la nouvelle de cet assassinat , Jules poussa des cris de fureur & de désespoir : il ne pouvoit laisser un pareil attentat impuni , & il ne pouvoit le venger que sur son propre sang , l'objet de ses complaisances & de son ambition. D'un autre côté , la position où il se trouvoit lui inspiroit de justes alarmes. Enfermé à l'extrémité de ses Etats , sans ministre , sans général , sans troupes , sans alliés ; car les Vénitiens , depuis la défaite de Bologne , s'étoient retirés sur leurs terres , si les François s'avançoient , il ne pouvoit éviter de tomber entre leurs mains : il manda l'évêque de Murrain , accepta presque toutes les conditions que le roi lui avoit offertes , & dépêcha ce ministre en France pour mettre la dernière main au traité. A la faveur de ces négociations , il quitta tranquillement Ravenne pour se rendre dans sa capitale : il eut la douleur de lire sur sa route des placards affichés dans les places publiques , pour la convocation du concile de Pise ; ce qui ne l'empêcha pas , dès qu'il fut arrivé , de tirer le cardinal d'Auch du château Saint-Ange :

Ange : il se contenta , jusqu'à ce qu'il fût assuré de la paix avec la France , de lui donner la ville de Rome pour prison.

Ann. 1511.

Les propositions qu'apportoit l'évêque de Murrai satisfaisoient à-peu-près à toutes les demandes du roi , & elles auroient été acceptées , si Louis n'eût consulté que sa gloire & ses intérêts ; mais toujours fidèle à ses engagements , il ne voulut rien conclure sans l'aveu de Maximilien , qui n'y trouva pas également son compte. Le pape , à la vérité , consentoit à ne plus assister ni directement ni indirectement les Vénitiens ; mais supposant toujours que le traité de Cambrai avoit été rempli par la soumission momentanée & volontaire de toutes les places du partage de l'empereur , quoique ce prince , par sa négligence & la mauvaise conduite de ses officiers , en eût depuis perdu quelques-unes , il prétendoit que les confédérés ne s'étant point obligés à les lui conserver , étoient parfaitement quittes de tous leurs engagements. L'ambassadeur de l'empereur ne manqua pas de se récrier contre cette prétention , ou cette supercherie de Jules. Il représenta au roi que n'ayant pu parvenir à séduire l'empereur , lorsqu'un mois ou deux auparavant il avoit voulu traiter séparément avec l'évêque de Gurk , Jules s'étoit , sans doute , persuadé qu'il trouveroit moins de fermeté à la cour du roi de France : qu'effrayé de la convocation du concile de Pise ; que déjà convaincu qu'il ne pouvoit longtemps résister aux deux plus puissants monarques de la chrétienté , tant qu'ils seroient unis , il mettoit toute son application à les diviser , ou du moins à semer entr'eux la jalousie & la défiance ; que le seul moyen de se préserver de ses ruses , & de le réduire aux termes des traités , étoit de fermer l'oreille à ses dangereuses insinuations ; de marcher constamment vers le but qu'on s'étoit proposé , & sur-tout de le bien assurer que rien ne pouvoit dissoudre l'union qui étoit entre les deux souverains. Louis cédant à ces raisons , si analogues d'ailleurs à sa façon de penser , renvoya l'évêque de Murrai , avec

Propositions  
du pape rejet-  
tées du roi par  
égard pour  
l'empereur.

Lettres de  
Louis XII.  
Manusc. de  
Fontanieu.

Ann. 1511.

Premieres  
trahisons de  
Maximilien.*Lettres de  
Louis XII.  
Manusc. de  
Brienne.*

une nouvelle instruction , où l'on exigeoit que le pape non-seulement n'aidât point les Vénitiens , mais qu'il retirât les barons Romains & les troupes ecclésiastiques qui étoient au service de la république ; qu'il joignît ces mêmes troupes , & d'autres plus nombreuses encore , à celles de l'empereur & du roi de France , conformément à un des principaux articles du traité de Cambrai , qu'on déclaroit toujours subsistant.

Maximilien , dont Louis épousoit si hautement les intérêts , n'étoit pas dans des dispositions si favorables à son égard : s'il affectoit toujours de paroître son allié , il conformoit du moins sa conduite à cette maxime inhumaine , qui ordonne de vivre avec nos amis comme devant être un jour nos plus cruels ennemis. Il avoit profité de la brouillerie survenue entre la France & les Suisses , pour contracter avec eux un traité d'alliance héréditaire , par lequel ils se garantissoient mutuellement leurs possessions , & s'accordoient respectivement un passage sur leurs terres. Quoiqu'il eût tâché de persuader à Louis qu'il n'avoit eu pour objet , en formant ce nouvel engagement , que de se mettre à portée de croiser les négociations du Pape , & de ramener insensiblement les Suisses à l'alliance de la France , les effets ne répondoient point à ces promesses : le pape avoit plus de crédit que jamais parmi les cantons , & Maximilien ne s'attachoit en effet qu'à décrier la France auprès les Suisses , & à dégoûter de plus en plus le roi de l'alliance de cette nation. *Nos commissaires* , écrivoit-il à son ambassadeur à la cour de France , *ont trouvé deux cantons en armes , pour courir sus à notre bon frere , au duché de Milan : & pour les rappaiser , nosdits commissaires seront en grand dangier de demeurer , vu la grand folie & raverie qui est en leurs têtes ; car nous les trouvons comme les mauvais vilains , que plus on prie , & plus sont rudes , fiers , pervers & maudits , & pour ces causes , nous avons mandé à nos commissaires de eux retirer.* La conduite de Vitfrut , son ambassadeur en Italie , étoit encore plus suspecte : non content de garder

la ville de Modene, qui auroit dû être rendue au duc de Ferrare, il avoit couru à la Mirandole, aussi-tôt après la déroute de Bologne, & avoit persuadé à la garnison ecclésiastique, qui étoit dans cette place, de la livrer à son maître, ou plutôt d'y rester au nom & à la solde de Maximilien. Encouragé par le succès, il s'étoit transporté secrètement au château ou à la citadelle de Bologne, & avoit proposé à la garnison qu'y avoit laissée le cardinal de Pavie, une somme considérable, si elle vouloit la livrer à l'empereur : mais comme cette forteresse se trouvoit assiégée, que Vitfrut, sans troupes & sans argent, ne pouvoit donner que des paroles, il ne fut pas écouté : les Bentivoglio & les principaux citoyens de Bologne, avertis de ce qui se tramoit, firent des offres plus certaines. La garnison qui, sans cette démarche imprudente, n'eût pu éviter de se rendre prisonnière de guerre, fut payée pour se retirer. Trivulse, moins patient que n'avoit été Chaumont dans une pareille rencontre, s'avança sous les murs de la Mirandole, qui appartenoit à ses petits-fils, en chassa la garnison qu'y avoit établie Vitfrut, & sans daigner entrer en explication avec cet importun jurisconsulte, il le renvoya honteusement à Modene.

Maximilien feignit d'ignorer ce qui venoit de se passer : incertain sur le parti qu'il prendroit, mais bien résolu de ne se brouiller avec la France que lorsqu'il pourroit lui porter des coups certains, il mit toute sa politique à empêcher le roi de passer cette année en Italie, où sa présence auroit suffi pour désarmer entièrement le pape. En le félicitant sur la victoire qu'il venoit de remporter, il lui représenta que le peu qui restoit à faire n'exigeoit plus qu'il s'absentât de ses Etats : il le pria seulement de lui envoyer la Palisse, celui des généraux François en qui il avoit le plus de confiance, avec un certain nombre de lances & de gens de pied, promettant de mettre de son côté les Vénitiens à la raison, & voulant se réserver à lui seul la gloire de ce triomphe. Louis, content de laisser trois ou quatre cents

Ann. 1511.

lances à la garde du duché de Milan, dont il donna le gouvernement à Gaston de Foix son neveu, envoya le reste de l'armée, qui montoit à onze cents lances, au-devant de l'empereur. La Palisse, à la tête de cette armée, traversa, dans toute leur étendue, les Etats de terre-ferme de la république, & s'avança jusques sur les confins de l'Allemagne, où Maximilien promettoit de le joindre avec une autre armée beaucoup plus considérable encore : cette promesse ne fut pas mieux remplie que toutes les précédentes ; Maximilien n'avoit pu mettre sur pied que quatre à cinq mille lansquenets, & trois ou quatre compagnies de cavalerie ; encore ces troupes étoient-elles si mal payées, qu'elles menacèrent de se retirer sur-le-champ, si le roi de France ne se chargeoit de leur solde. L'armée se trouvant toute composée de François, ou d'Allemands stipendiés par le roi de France, Maximilien, toujours défiant, n'osa plus en prendre le commandement ; sous prétexte qu'elle n'étoit point encore assez forte pour exécuter les hautes entreprises qu'il méditoit, il s'en éloigna pour aller chercher de nouveaux renforts qui n'arriverent point, & sembla prendre plaisir à lui faire consumer le temps dans des marches sans objet, ou dans des sièges sans conséquence.

Convocation  
des conciles de  
Pise & de La-  
tran.

Guicchardin.  
Lettres de  
Louis XII.  
Belcarius.  
Acta concil.  
Pisan.

Cependant les dispositions que Jules avoit montrées pour la paix étoient presque entièrement changées : considérant que le roi de France avoit quitté le voisinage de l'Italie pour retourner à Blois ; qu'il avoit envoyé toutes ses forces sur les confins de la Germanie, où Maximilien les retiendrait dans l'inaction ; il comprit qu'il n'avoit plus rien à redouter pour cette année, sinon de la part du concile de Pise, contre lequel il ne tarda pas à prendre des précautions. Cinq cardinaux seulement l'avoient convoqué, sous la protection de l'empereur & du roi de France : trois autres, savoir, les cardinaux d'Albret, de Final, & Adrien Cornetto, avoient promis d'y adhérer, mais ne vouloient point encore qu'on les nommât : des cinq premiers, l'un, sa-

voir le cardinal Cosenza, mourut avant le temps indiqué pour la célébration : des trois derniers, deux, savoir, Final & Cornetto, révoquèrent leur engagement ; il n'en resta donc encore que cinq, qui n'étoient pas même bien d'accord entr'eux, & qui pouvoient encore moins compter sur l'empereur, l'un de leurs deux protecteurs : depuis la première convocation, ils n'entendoient plus parler de lui ; il ne paroissoit de sa part ni prélats de Germanie, ni ambassadeurs fondés de procuration : pour donner quelque couleur à un changement si brusque, il se plaignoit qu'on eût choisi pour la tenue de ce concile une ville d'Italie, bien que cette ville fût un fief de l'empire, & qu'il eût lui-même approuvé ce choix : il demandoit, avant tout, que le concile fût transféré en quelque ville libre de la Germanie ; ce qui auroit rendu la première convocation illusoire. Le motif secret qui faisoit agir Maximilien est si extraordinaire, qu'on ne le croiroit jamais, si l'on n'en avoit les preuves les plus authentiques : parmi tous les projets qui lui rouloient dans la tête, il avoit conçu celui d'être pape, en réunissant, à l'exemple des premiers Césars, la dignité de souverain pontife à celle d'empereur, ou de chef de la république. Il étoit veuf de sa seconde femme, & disposé, s'il le falloit, à recevoir le caractère de la prêtrise. Il vouloit donc, en contribuant à déposer Jules II, se bien assurer que la tiare tomberoit sur sa tête : ce n'étoit certainement ni l'intention de Louis XII, son coopérateur, ni celle de Carvajal, cardinal de Ste-Croix, que les cardinaux dissidents reconnoissoient pour leur chef. Cependant, comme on ne pouvoit se dispenser d'user de la plus grande déférence envers l'empereur, on lui promit que dès que les peres auroient fait l'ouverture du concile dans la ville de Pise, où il avoit été indiqué, ils le transféreroient dans telle ville de Germanie qu'il jugeroit à propos. Sur cette parole, il promit d'envoyer à Pise des ambassadeurs chargés de procuration ; mais il déclara qu'aucun évêque de ses Etats ne s'y rendroit que la translation n'eût été faite.

---

Ann. 1511.

Ann. 1511.

Jules, instruit des embarras où se trouvoient déjà ces cardinaux dissidents, crut que pour faire tomber tous leurs projets, il suffisoit de leur enlever la seule arme dont ils pussent faire usage contre lui. Le concile de Constance, tenu un siècle auparavant, avoit statué que tous les dix ans, au plus tard, on assembleroit un concile écuménique, pour réformer les abus qui pourroient s'être introduits dans la discipline ecclésiastique : que le pape seroit sommé de le convoquer, & qu'au cas qu'il négligeât ou refusât de s'acquitter de ce devoir, les principaux membres de l'Eglise, & même, à leur défaut, les puissances séculières, comme préposées de Dieu au maintien des loix & au salut des peuples, auroient le droit de le convoquer. Tous les papes, avant leur intronisation, avoient juré l'observation de ce décret, & malgré les instances réitérées de presque tous les souverains, ils étoient morts sans acquitter leur serment. Jules avoit juré entre les mains de tout le sacré collège qu'avant deux ans, il donneroit cette satisfaction à l'Europe : huit ans s'étoient écoulés, sans qu'il se fût mis en devoir d'accomplir sa promesse : on produisoit l'acte de son serment, auquel il n'avoit rien à répliquer. Il prit donc enfin le parti d'indiquer un concile général, pour le premier de mai de l'année suivante, dans le palais de Latran. Il somma les cardinaux dissidents de venir, avant soixante jours, reprendre leur place & leurs fonctions dans le sacré collège, les menaçant, en cas qu'ils persistassent dans leur rébellion, de les dégrader, & de les soumettre à l'anathème. Après avoir pris ces précautions, il donna audience à l'évêque de Murrain ; demanda, avant tout, la restitution de Bologne ; imposa des conditions onéreuses au duc de Ferrare, & révoqua tout ce qu'il avoit accordé dans ses premières instructions.

Animosité de Jules contre la France : ligue de la sainte-union.

Jules ne prenoit un ton si haut que parce qu'il se voyoit à la veille de disposer des forces de la moitié de l'Europe. Ferdinand le Catholique, à la première nouvelle qu'il avoit eue de la déroute de Bologne, avoit



fait passer en Italie Pierre Navarre, à la tête de quatre mille hommes de vieilles troupes. Cette première escadre avoit été suivie, peu de jours après, d'une seconde, chargée d'un plus grand nombre d'Espagnols, & de mille arbalétriers Anglois. Il offroit de faire cause commune avec le saint pere & les Vénitiens ; d'entraîner dans le même parti le roi d'Angleterre & l'Empereur ; de chasser les François d'Italie, & de les attaquer dans leur propre patrie, par trois ou quatre endroits différents : mais il formoit, en même-temps, des demandes que Jules, malgré toute l'envie qu'il avoit de se venger, avoit encore de la peine à lui accorder.

Au milieu de toutes ces agitations, Jules tomba si dangereusement malade, que le bruit de sa mort se répandit bientôt dans toute l'Italie : les cardinaux se mirent en chemin pour se trouver au conclave. Rome, dans ce moment d'anarchie, fut à la veille d'éprouver une révolution. La vie déréglée, la conduite violente des derniers papes y avoient prodigieusement diminué le respect & l'attachement pour le gouvernement ecclésiastique. Pompée Colonne & Anthime Savelli, deux jeunes gens des premières maisons, ayant assemblé le peuple au Capitole, l'exhorterent, par un discours violent & séditieux, à briser le joug avilissant des prêtres, & à se mettre en république. Le pape, qu'on avoit cru mort, revint de sa foiblesse : il recouvra la connoissance : le premier usage qu'il en fit, fut d'absoudre le duc d'Urbin son neveu, qui avoit encouru les censures ecclésiastiques, en souillant ses mains dans le sang d'un cardinal. Il partagea ses trésors entre ce même duc d'Urbin, Sixte Gara de la Rovere, un autre de ses neveux, qu'il avoit fait cardinal, & la signora Félicé sa fille naturelle, qu'il avoit mariée à Jean Jourdain des Ursins. Il recommanda au sacré collège de procéder canoniquement à l'élection de son successeur : il publia même une bulle pour déclarer nulle & abusive toute élection où il y auroit des preuves de simonie, sans songer alors qu'il fournissoit lui-même des

---

Ann. 1511.

Guiccardin.  
P. Martir  
de Angl.  
Manus. de  
Fontanieu.

Ann. 1511.

armes à ses ennemis. Dès qu'il commença à reprendre des forces, il conclut avec le roi d'Espagne la ligue tant de fois projetée. Ferdinand le Catholique en fut déclaré chef, & commit pour son lieutenant, Dom Raimond de Cardonne, Viceroy de Naples, avec un plein pouvoir d'en diriger toutes les opérations, & de disposer souverainement des forces des confédérés : le pape dut fournir pour son contingent, & à ses frais, quatre cents hommes d'armes, cinq cents chevaux légers, & six mille fantassins : les Vénitiens, huit cents hommes d'armes, mille chevaux légers, & huit cents hommes de pied : le roi d'Espagne, douze cents hommes d'armes, mille chevaux légers, & dix mille hommes d'infanterie Espagnole, pour l'entretien desquels, le pape & les Vénitiens s'obligerent de payer conjointement, quarante mille ducats par mois, dont deux mois seroient payés d'avance. Outre ces troupes de terre, le roi d'Espagne dut entretenir douze galères, les Vénitiens quatorze, toujours prêtes à se porter où le besoin l'exigeroit. On stipula que le pape excommunieroit tous les princes ou communautés qui s'opposeroient directement ou indirectement à cette ligue, soit en Italie, soit hors de l'Italie ; qu'il mettroit leurs terres en interdit, & les donneroit au premier occupant, à la réserve de toutes les places d'Italie, qui, ayant appartenu aux Vénitiens, devoient leur être rendues fidèlement, en quelques mains qu'elles tombassent. On réserva place dans ce traité, qu'on nomma la sainte-union, au roi d'Angleterre, dont l'ambassadeur avoit assisté à toutes les conférences, & avoit voulu être nommé comme témoin ; & à l'empereur, qui, soit par une suite de son indécision naturelle, soit, comme il est plus vraisemblable, par duplicité, & pour tirer des secours du roi de France, dans le temps qu'il conspiroit sa perte, parut outré qu'on eût osé prononcer son nom.

Demandes des  
rois d'Espagne

Avant que cette ligue fût rendue publique, qu'on soupçonnât même qu'il en fût question, les rois d'Espagne

pagne & d'Angleterre voulant se ménager un prétexte de rupture avec la France , chargerent leurs ambassadeurs de s'adresser conjointement au roi , & de le prier de rendre au pape la ville de Bologne , qui appartenoit au saint siége ; de cesser d'encourager la rébellion du duc de Ferrare contre son suzerain ; de prévenir le scandale & le schisme que pouvoit occasionner le concile de Pise ; d'adhérer avec tous les autres princes Chrétiens à celui de Latran ; d'abandonner à la vengeance du saint pere les cardinaux réfractaires , auteurs de toutes ces brouilleries : enfin de fournir des troupes à Marguerite d'Autriche , gouvernante des Pays-Bas , pour châtier le duc de Gueldres. Louis répondit , en peu de mots , qu'il n'avoit rien à démêler avec le pape ; qu'il ignoroit encore les motifs qui avoient porté Jules à lui faire la guerre , puisqu'il n'avoit pas plu à ce pontife de les déclarer ; que les Bentivoglio , en rentrant en possession de Bologne , dont le domaine utile leur appartenoit depuis plus d'un siecle , n'avoient rien fait que de conforme au droit naturel , & aux principes du droit des gens : qu'ils offroient , ainsi que le duc de Ferrare , de payer au saint siége les mêmes redevances , ou même des redevances plus fortes que celles qu'avoient payées leurs ancêtres : que l'affaire du concile de Pise , étoit un point de discipline ecclésiastique , sur lequel il s'en rapportoit aux décisions des évêques de son royaume , des théologiens & des jurisconsultes : qu'ayant reçu sous sa protection les cardinaux qui s'étoient crus en droit de le convoquer , il ne pouvoit , sans manquer à la foi publique , les abandonner à la vengeance du pape ; mais qu'il verroit toujours avec la plus grande satisfaction les Chrétiens se réunir pour réformer les abus énormes de la cour de Rome : que par rapport au duc de Gueldres , il avoit employé ses bons offices , il avoit eu recours aux prières & aux menaces pour terminer une querelle qui lui déplaisoit plus qu'à personne : qu'il continueroit d'agir de la même manière , sans se laisser rebuter par le peu d'égards

Ann. 1511.

&amp; d'Angleterre.

Lettres de Louis XII.

Ann. 1511.

qu'on avoit montré jusqu'alors pour sa médiation , mais que ni l'empereur ni aucun autre prince ne pouvoient raisonnablement exiger qu'entretenant contre les Vénitiens , & dans une guerre qui lui étoit totalement étrangère , trois fois plus de troupes qu'il n'étoit obligé d'en fournir par les traités , il soudoyât encore une autre armée pour la défense des Pays-Bas : qu'il avoit renoncé à l'alliance du duc de Gueldres ; qu'il l'abandonnoit à son malheureux sort ; mais que ce duc n'étant point son vassal , avoit le droit de ne pas déférer à ses conseils.

Affaire de  
Gueldres.Pontan. rer.  
Gelric.Lettres de  
Louis XII.

Quoique les ambassadeurs n'insistassent sur aucun de ces points , & parussent pleinement satisfaits , Louis , craignant toujours que cette malheureuse affaire de Gueldres ne finît par lui enlever l'alliance de l'empereur qui lui devenoit de jour en jour plus nécessaire , mit toute son application à y trouver quelque dénouement. Charles d'Égmont , tout foible qu'il étoit par lui-même , venoit d'enlever à l'archiduc la forte place de Bomel : il recevoit des secours d'argent de la duchesse de Lorraine sa sœur , veuve de René de Lorraine , & régente de cet Etat , pendant la minorité d'Antoine son fils aîné. Marguerite d'Autriche n'ignoroit pas d'où provenoient ces secours ; mais cherchant à liguier tous les princes contre Louis , elle l'accusoit malicieusement de les fournir , & pour justifier cette imputation calomnieuse , elle produisit au roi lui-même l'extrait d'une lettre , où elle étoit avertie que la France la trompoit. Si cette lettre n'étoit pas supposée , elle ne pouvoit venir que de Ferdinand : Louis crut l'y reconnoître , & comme cette matière touchoit son honneur , il répondit : *que si le personnage étoit d'un rang à se battre contre lui , il l'enverroit defier : que s'il n'étoit pas son égal , il trouveroit des amis dans son royaume qui soutiendroient sa querelle , & le combattoient.* Marguerite ne voulut point nommer le personnage , mais continua d'accuser & de se plaindre. Le roi eut plus d'ascendant sur l'esprit du duc de Gueldres : le victorieux Charles , quoiqu'il n'i-

ignorât pas l'envie que Louis avoit de ménager la maison d'Autriche , étoit d'ailleurs si convaincu de l'équité de son juge , qu'il ne balançoit pas à lui remettre ses intérêts entre les mains , promettant de souscrire aveuglément à tout ce qu'il auroit décidé. Marguerite , pressée de s'expliquer à son tour , déclara enfin qu'elle ne pouvoit traiter sans l'aveu & la participation des rois d'Espagne & d'Angleterre , qui avoient épousé la querelle de son pupile , & qui n'écouteront désormais Charles d'Eginont , que lorsqu'il se rendroit à merci. Bientôt en effet débarquèrent dans les Pays-Bas des corps de troupes Angloises & Espagnoles ; mais elles ne remplirent pas l'attente de Marguerite : ne recevant point de solde de leur pays , & n'ayant pu s'introduire dans la Gueldre , hérissée de places fortes , elles se mirent à piller ceux qu'elles devoient défendre : on ne songea qu'à les renvoyer promptement.

L'empereur & le roi de France avoient été simples spectateurs de cette guerre ; leur alliance subsistoit toujours , du moins à l'extérieur : ils prenoient des mesures communes pour abattre les Vénitiens , pour résister à l'armée de la sainte union : ils accédoient de concert au concile de Pise. A la vérité Maximilien s'étoit contenté d'y envoyer deux orateurs ; mais il s'excusoit sur ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de forcer les prélats Allemands à s'expatrier : il demandoit toujours que le concile se transférât en Germanie. Louis y fit passer , outre ses orateurs , vingt-quatre prélats , tant archevêques qu'évêques ; un grand nombre d'abbés , de députés de chapitres & d'universités. On ne pouvoit envoyer dans une ville étrangère , si voisine du théâtre de la guerre , tant de personnages distingués , sans prendre des précautions pour leur sûreté : le roi destina un corps de trois cents lances Françoises pour la garde du concile , & en donna le commandement à Odet de Foix , seigneur de Lautrec ; mais les Florentins , qui n'avoient consenti qu'avec une extrême répugnance au choix qui avoit été fait de la ville de Pise , & qui n'a-

---

Ann. 1511.

Ouverture  
du concile de  
Pise.

Guiccardini

Ann. 1511.

voient pu oublier ce qui étoit arrivé dans cette ville pendant le séjour qu'y avoient fait les François sous le regne de Charles VIII, déclarerent si positivement qu'ils ne logeroient point cette armée dans leurs murailles, que Lautrec fut contraint de la renvoyer à Milan, ne réservant avec lui que cinq ou six capitaines, & une compagnie d'archers. Les peres du concile ne tarderent pas à s'appercevoir que cette troupe n'étoit pas suffisante pour contenir un peuple superstitieux, qui les voyoit de mauvais œil. Jules, en les déclarant solennellement rebelles, schismatiques, excommuniés, avoit jetté l'interdit sur toutes les villes qui leur donneroient un asyle; avoit soumis aux censures ecclésiastiques tous ceux qui participeroient à leur iniquité; qui leur donneroient aide ou faveur. Quoique le sénat de Florence eût appelé de la sentence du pape au concile, quoique le premier soin des peres eût été de déclarer nulles, abusives, séditionnelles toutes les sentences que Jules auroit portées, & qu'il pourroit porter pour l'avenir; de le citer lui-même à venir rendre compte de sa conduite; la haine & le mépris des Pisans éclaterent dans toutes les occasions. Le clergé de cette ville ayant été invité aux premières sessions, pas un seul religieux ne s'y trouva. Les prêtres séculiers refuserent de prêter des ornements pour célébrer le service divin, & il falloit attendre des ordres du sénat pour faire ouvrir les églises. Ces ordres ne venoient jamais à propos, ou étoient contradictoires: c'est que le sénat, en même-temps qu'il usoit de déférences envers le roi, ménageoit toujours l'impétueux pontife, craignant d'attirer sur Florence les premiers efforts de l'armée de l'union. Sans oser chasser de Pise les peres du concile, ils cherchoient à leur donner des dégoûts qui les obligassent de se retirer d'eux-mêmes. La fortune les servit à souhait: on est seulement fâché qu'une aventure scandaleuse ait pu avoir tant d'influence sur une affaire aussi sérieuse & aussi importante que l'étoit l'assemblée d'un concile général, destiné à réformer l'Eglise dans

son chef & dans ses membres. Un archer François insulta sur le pont de l'Arve une femme de mauvaise vie : ces objets dévoués au mépris public en France, sont moins vils en Italie : elle trouva des défenseurs : on en vint aux mains : l'archer fut secouru par ses camarades : les Pisans & les Florentins défendirent leurs concitoyens. Les épées furent tirées , & le sang ruissela de tous côtés. Lautrec & Châtillon , accourus pour appaiser le tumulte , reçurent des blessures , & ce qui n'étoit que la querelle d'un ivrogne & d'une prostituée , devint une affaire sérieuse. Les peres qui avoient déjà tant d'indices de la mauvaise volonté de leurs hôtes , & qui tremblèrent dans cette occasion pour leur vie , prirent occasion de ce tumulte pour transférer le concile à Milan , où ils devoient être mieux gardés & plus respectés.

Ann. 1511.

En effet leur entrée dans cette ville eut l'air d'un triomphe : le clergé séculier & régulier alla les recevoir en procession , précédé & suivi de la multitude des citoyens de tout âge , chantant des hymnes , & faisant retentir l'air d'acclamations. Cette joie dura peu : le lendemain de leur arrivée , on apprit qu'une multitude effroyable de Suisses , descendant de leurs montagnes , se rassembloient à Varese , dans la ferme résolution de venir droit à Milan , & de saccager tout ce qui leur opposeroit quelque résistance. Le peuple crédule crut appercevoir dans ce fléau un effet de la vengeance céleste suspendue sur la tête de ces schismatiques : on les accabla de malédictions , & ils auroient couru de plus grands risques qu'à Pise , si le gouverneur , dont l'autorité étoit souverainement respectée , n'eût promptement étouffé ces semences de sédition.

Translation  
du concile à  
Milan : irrup-  
tion des Suif-  
ses.

*Acta concil.  
Pisan.  
Lettres de  
Louis XII.  
Guiccardin.  
P. Martyr  
de Angl.*

Ce gouverneur étoit le célèbre Gaston de Foix , âgé seulement de vingt-deux ans. Louis , qui avoit consenti à être nommé son tuteur , qui lui tenoit lieu de pere , s'étoit occupé de son éducation , & avoit eu lieu de s'applaudir de ses soins : un génie vif & perçant , un courage indomptable , une ame généreuse & sensible ,

Ann. 1511.

un fond inépuisable d'enjouement & de gaieté, une galanterie noble, une figure majestueuse, qui inspiroit tout à la fois le respect & la confiance, rendoient Gaston les délices des sociétés, & l'idole des guerriers. Il avoit fait ses premières armes à l'expédition de Gênes : depuis ce temps, il ne s'étoit point donné de combat où il ne se fût trouvé en personne, conduisant ordinairement l'avant-garde de l'armée. Les gendarmes, qui l'avoient vu croître au milieu d'eux, & se précipiter ensuite comme un lion au milieu des bataillons ennemis, un bras nu ou couvert d'une simple écharpe, *pour l'amour de sa dame*, pleins d'admiration & de tendresse, avoient hâté par leurs vœux & leurs éloges, son avancement. Louis, en lui conférant dans un âge si tendre l'emploi le plus glorieux & le plus difficile de l'Etat, avoit moins écouté son inclination particulière que le suffrage unanime des officiers & des soldats. C'étoit la première fois que Gaston se trouvoit chargé du commandement général, & jamais début n'exigea plus de ressources & de talents. Les Suisses ne s'étoient ébranlés que vers la fin de novembre, temps où l'infanterie étrangère au service de la France étoit licenciée, où la gendarmerie éparée dans des quartiers éloignés les uns des autres, ne devoit se rassembler qu'à la fin de l'hiver. Maximilien, qui peut-être n'ignoroit pas le projet des Suisses, avoit fait les plus vives instances pour attirer la plus grande partie de cette gendarmerie dans le Frioul & dans l'Istrie, c'est-à-dire sur les frontières de l'Allemagne : n'ayant pu en venir à bout, il avoit du moins obtenu qu'elle demeurât, tant que la saison l'avoit permis, dans le Trévisan, & qu'elle prît ses quartiers d'hiver à Vérone, & dans les autres Etats de terre-ferme de la république de Venise. Gaston, dans ce besoin pressant, ne put rassembler que trois cents lances, deux cents gentilshommes, & trois à quatre mille aventuriers François. Avec ce détachement, il s'avança jusqu'au camp des Suisses pour retarder leur marche,



pendant que les officiers , qu'il laissoit à Milan , y faisoient entrer des provisions , détruisoient une partie des fauxbourgs , où les Suisses eussent pu se loger , & travailloient sans relâche à réparer les fortifications. Gaston trouva dix mille Suisses campés à Galera : il eut l'audace de faire le tour de leurs retranchements , comme s'il eût été dans l'intention de les attaquer , de ranger sa petite troupe dans la plaine , & de les défier au combat. Les Suisses sortirent en ordre de bataille ; mais ne voulant pas hasarder une action générale en rase campagne contre de la cavalerie , avant l'arrivée d'un nouveau renfort qui devoit venir les joindre , ils rentrèrent dans leur camp. Ayant reçu , peu de jours après , ce renfort , ils vinrent le défier à leur tour : mais Gaston , qui avoit eu le temps de faire renfermer dans les places fortes les payfans , les vivres & les troupeaux , retira doucement ses troupes , achevant de ruiner la campagne sur la route que devoient tenir les Suisses , les obligeant à se tenir toujours serrés , & il les attira sur ses pas jusques dans les fauxbourgs de Milan. La ville étoit en état de défense , & il y arrivoit de moment à autre des compagnies de gendarmerie & d'infanterie. Les Suisses , qui avoient consumé les vivres qu'ils avoient apportés de leur Pays , qui ne recevoient encore aucune nouvelle de l'armée de l'union , qui s'étoient déjà beaucoup trop avancés , s'éloignèrent de Milan , & se rendirent , à grandes journées , vers les bords de l'Adda , où les Vénitiens devoient leur envoyer cinq cents lances pour les escorter , des pontons pour traverser les rivières , des pionniers , & un train nombreux d'artillerie pour attaquer les places fortes. Gaston , instruit de leur dessein par des lettres interceptées , se mit à les suivre ; jeta une forte garnison dans la ville de Casan , qui avoit un pont sur l'Adda , & pour plus de sûreté encore , il fit traverser cette rivière à une division de sa petite armée , qui campa sur la rive opposée. Les Suisses , ne pouvant entreprendre de la passer , sans s'exposer à être attaqués de front

---

---

Ann. 1511.

Ann. 1511.

& en queue, ne voyant personne de la part des Vénitiens, députerent à Gaston un officier, qui lui représentant, comme de lui-même, l'union intime qui avoit long-temps subsisté entre les François & les Suisses, le ressentiment & la colère que ces derniers avoient conçus contre leurs nouveaux alliés, lui fit entendre qu'on pouvoit tirer parti de ces dispositions pour renouer les anciens traités, & promit d'y disposer favorablement, si Gaston vouloit accorder seulement à l'armée la solde d'un mois. Gaston l'offrit de quinze jours, & le renvoya : ce même officier reparut le lendemain, & voulant faire sentir au général François combien il avoit eu tort de ne pas le prendre au mot : il promit de réparer tout le mal, & d'apaiser ses compatriotes, si l'on vouloit leur donner la solde de deux mois : Gaston ne l'offrit plus que de huit jours. Lorsque cet officier se fut retiré, arriva un trompette, qui vint déclarer aux François une haine mortelle, une guerre à feu & à sang ; mais dès la nuit suivante, les Suisses décampererent sans bruit, & reprirent, à la hâte, le chemin de leurs montagnes.

Députation  
- inutile des  
cantons.

Manusc. de  
Bethune.  
P. Martir  
de Angl.

Cette troisième expédition, aussi malheureuse que les deux précédentes, la famine & l'extrême misère dont elle fut suivie, firent sentir aux Suisses la faute qu'ils avoient commise, en rompant trop légèrement avec d'anciens & d'utiles alliés. Leurs montagnes ne fournissoient point assez de subsistances : depuis un temps immémorial ils les tiroient des duchés de Milan & de Bourgogne, au moyen des privilèges que leur avoient accordés les souverains de ces deux Etats : Louis, depuis même qu'ils avoient renoncé à son alliance, avoit conservé ces privilèges, pour laisser une porte ouverte à la réconciliation : il venoit enfin de les retrancher ; ce qui joint à la privation des pensions qu'ils touchoient auparavant de la France, menaçoit le pays d'une entière désolation. Cette perspective effrayante, réveillant le zèle des nombreux partisans que le roi avoit encore parmi les cantons, ils obtinrent qu'on lui adressât

adressât une nouvelle députation : les dix-huit députés, admis à l'audience du roi, se plaignirent amèrement qu'après avoir employé leurs bras, qu'après avoir épuisé leur sang pour cimenter sa domination en Italie, le monarque se prévalût des avantages qu'il devoit en partie à leur valeur pour les accabler de mépris, & pour les réduire dans la plus affreuse pauvreté : ils le prièrent de mettre des bornes à son ressentiment, & de leur rendre son alliance, en les dédommageant des pertes qu'ils avoient déjà souffertes : ils lui représentèrent que le sang Helvétique n'étoit point assez vil pour qu'on dût chicaner davantage de braves soldats sur ce qui pouvoit leur être dû : que les pensions dont ils demandoient une légère augmentation, étoient employées à consoler des veuves & des malheureux orphelins de la perte d'un pere, d'un époux, morts en le servant fidèlement. Louis, qui ne trouva point encore leurs demandes assez respectueuses, & qui se persuada qu'un peu de rigueur de plus les lui rameneroit plus dociles & plus soumis, leur reprocha durement l'usurpation de Bellinzone contre la foi publique ; leurs lenteurs étudiées, lorsqu'il avoit été question de le servir ; les mutineries éternelles de leurs soldats ; leur arrogance & leurs exactions, & les renvoya, le désespoir dans l'ame, perdant ainsi la seule occasion que lui présentait encore la fortune de triompher de toute la malice de ses ennemis & de ses faux alliés. En recherchant les causes d'un procédé si peu réfléchi, on les découvrira sans peine dans la présomption qu'inspire aux mortels les plus sages une longue prospérité ; dans les fausses protestations du roi d'Espagne, qui lui faisoit dire en confidence qu'il ne s'étoit ligué avec le pape & les Vénitiens, qu'afin de les obliger, en disposant de toutes leurs forces, à souscrire aux conditions équitables qu'on leur offroit inutilement auparavant : dans les protestations aussi fausses du roi d'Angleterre, qui déclaroit qu'en donnant des secours au pape, il n'entendoit point déroger aux traités, ni

Ann. 1511.

**Ann. 1511.** entrer en guerre avec la France : dans la trahison plus raffinée encore de Maximilien , qui , dans le temps qu'il s'unissoit à la sainte union , offroit au roi plus de lansquenets qu'il n'en vouloit soudoyer , & à beaucoup meilleur marché que les Suisses ; encourageoit ceux de ses Etats héréditaires à se présenter en foule sous les drapeaux François. Ajoutons à toutes ces considérations l'économie de Louis , la crainte qu'il avoit toujours montrée de fouler ses sujets pour une querelle qui leur étoit étrangère , & la détresse où l'avoient mis les emprunts répétés de Maximilien.

**Ann. 1512.** A peine avoit-il commis cette faute, qu'il recut , coup sur coup , deux nouvelles bien capables de l'en faire repentir : la première portoit que l'armée de l'union , forte de dix-huit cents lances , de seize cents chevaux légers , & de seize mille hommes d'infanterie , s'avançoit du côté de Bologne , & qu'elle investiroit cette place dans les premiers jours de janvier : par la seconde , on lui donnoit avis que Maximilien avoit envoyé des ministres plénipotentiaires en Italie , chargés de conclure une paix ou une trêve particulière avec les Vénitiens , par la médiation & sous la garantie du roi d'Espagne & du pape. Ferdinand qui avoit découvert la passion qu'avoit Maximilien de succéder à Jules II sur la chaire de saint Pierre , loin de combattre cette ridicule fantaisie , s'en étoit habilement servi pour l'exciter à hâter son traité , en lui représentant qu'il ne pouvoit faire aucun fondement sur ce phantôme de concile , d'abord indiqué à Pise , transféré ensuite à Milan , & uniquement destiné à servir les passions des François : que le pape étoit vieux , infirme & menacé d'une mort prochaine ; qu'on pourroit peut-être l'engager à se choisir un coadjuteur ; que dans le cas même où l'on seroit obligé d'attendre la mort , il n'y avoit point de temps à perdre , qu'il falloit pratiquer les cardinaux : qu'il répondoit d'avance de la faction Espagnole , qui étoit très-nombreuse dans le sacré collège ; que deux ou trois cents mille ducats

Trahisons de Maximilien & de Ferdinand, découvertes par un agent du pape : mesures que prend Louis pour se venger.

Manusc. de Béthune.

Lettres de Louis XII. Cabinet de M. de Boulogne , intend. des fin.

seroient plus que suffisants pour gagner tous les autres. Ces raisons, que nous avons recueillies d'une lettre de Maximilien à Marguerite sa fille, ne furent pas les seules qui déterminèrent Maximilien à changer de parti : il avoit plus que jamais besoin d'argent ; le roi de France avoit déclaré qu'il n'en fourniroit plus : les Vénitiens en offroient, pourvu seulement qu'il leur abandonnât des places qu'il ne pouvoit plus leur enlever. Outre des sommes considérables, on lui offroit, pour prix de cette cession, des principautés, des provinces, des duchés, en Italie, en France, & sur les bords du Rhin. Cependant, comme toutes ces offres se réduisoient encore à des promesses, qu'elles dépendoient pour la plupart de la réussite d'un projet qui pouvoit échouer, Maximilien voulant tenir au roi de France jusqu'à ce qu'il trouvât un moyen infailible de l'accabler, tâchoit encore de lui faire approuver son procédé : tantôt il se plaignoit de la protection accordée au duc de Gueldres, son ennemi ; du peu de zèle, ou plutôt de la froideur avec laquelle on l'avoit assisté contre les Vénitiens : tantôt il demandoit de nouveaux secours d'hommes & d'argent, promettant de marcher droit à Rome, de punir les infractions de la ligue de Cambrai, & d'amener Jules devant le concile de Pise pour y rendre raison de sa conduite : enfin, prenant déjà le ton de protecteur à l'égard du roi, il s'obligeoit de le défendre envers & contre tous, comme son feudataire & son vassal, à raison du duché de Milan. Ferdinand, de son côté, qui tenoit toujours un ambassadeur à la cour de Louis, affectant un zèle sans bornes pour la cause de la religion, ne demandoit, pour effectuer ses promesses & rendre le calme à l'Italie, que la dissolution du conciliabule de Pise, & une soumission au moins apparente au pere commun des fidèles. Louis, qui avoit déjà eu l'imprudence d'avouer à l'ambassadeur Espagnol que ce prétendu concile n'étoit qu'une farce & un épouvantail, dont il ne vouloit se servir que pour amener le pape à la raison, auroit

Ann. 1512.

K k k ij

des émissaires secrets, les principales cours d'Italie, où il conservoit toujours un grand nombre de partisans. Le pape fut si effrayé de la commotion qu'il apperçut jusques dans son palais, qu'il songea à se renfermer dans le château Saint-Ange : ne s'y croyant pas encore en sûreté, il donna des ordres pour réparer la forteresse d'Ostie : il y fit tenir deux galères, afin de pouvoir, en cas de besoin, s'enfuir en Sicile, ou en Espagne. La fermentation fut encore plus vive & plus générale dans le royaume de Naples, s'il est vrai, comme il y a tout lieu de le penser, que ce fut dans ce même temps que Louis y fit frapper, à son coin, cette fameuse médaille, qu'on trouve dans un grand nombre de cabinets, avec la légende : *Perdam Babylonis nomen. (Je détruirai jusqu'au nom de Babylone)*. La faction Angevine, dont étoient chefs les Saint-Séverins, possédoit en propre un grand nombre de villes & de châteaux, qu'ils promettoient d'ouvrir aux François, dès qu'ils paroîtroient dans le royaume. Louis, qu'on croyoit à la veille d'être écrasé, conçut le hardi projet de frapper un coup terrible à l'armée de l'union ; d'établir à Rome le concile dont il s'étoit déclaré le protecteur ; de saccager cette ville, si elle s'obstinoit à défendre Jules ; d'envoyer son général dans le royaume de Naples ; de lui céder cette couronne, en lui faisant épouser Renée de France, la plus jeune de ses filles. Pour mettre Gaston à portée de remplir ces hautes destinées, Louis fit passer les monts à sa maison & à toute la gendarmerie de France, ne se réservant que deux cents lances, qu'il distribua sur les frontières de Picardie : il lui envoya tout l'argent dont il pouvoit avoir besoin pour soudoyer des Grisons, des Vallesans, & des lansquenets. Cependant l'armée de l'union étoit en mouvement : en longeant les Etats du duc de Ferrare pour se rendre devant Bologne, elle lui avoit enlevé, sans trouver de résistance, plusieurs petits châteaux. La Bastide de Génivolo, qui avoit déjà soutenu un siège mémorable contre l'armée du pape, osa seule

Ann. 1512.

Marche de  
l'armée de l'u-  
nion : siège de  
Bologne.

Guiccardin.  
P. Jove.  
Bembe.  
Belcarius.

---

---

Aug. 1512.

fermer ses portes : Navarre en forma le siège, & après trois jours d'attaque, il l'emporta d'affaut, & y logea une nouvelle garnison de troupes ecclésiastiques. Le duc de Ferrare voyant l'armée éloignée, & sentant vivement le danger auquel la perte de cette forteresse exposoit une partie de ses Etats, se mit en devoir de la reprendre : il y livra un si furieux assaut, que malgré une blessure dangereuse qu'il reçut à la tête, il l'emporta en aussi peu d'heures que Navarre avoit été de jours à s'en rendre maître. L'armée de l'union assiégeoit Bologne, défendue par quelques corps de milice Italienne, dont on ne tenoit pas grand compte, par deux mille lansquenets, & deux cents lances Françoises, sous les ordres de Lautrec, de Châtillon, d'Antoine de la Fayette, & du capitaine Vincent, surnommé *le grand diable*. La place, quoique d'une vaste étendue, se trouvant d'ailleurs dominée par une montagne, d'où on pouvoit commodément la foudroyer, & n'ayant pour toute fortification qu'une simple muraille & un fossé peu profond, parut une conquête si facile, que les assiégeants, sans daigner l'investir par des lignes de circonvallation, dirigèrent toutes leurs attaques d'un seul côté, se croyant sûrs de l'emporter, avant que les François pussent y jeter des secours. Dès que le canon eut fait breche, les soldats Espagnols, sans attendre l'ordre des officiers généraux, s'y précipiterent ; mais ils furent reçus avec tant de vigueur, qu'ils reculerent, & n'osèrent hasarder un second assaut. Tout l'espoir des assiégeants roula donc sur l'effet des nouvelles mines dont Navarre possédoit seul le secret. Il en fit usage ; mais avec peu de succès parce que les pluies ou les neiges qui n'avoient point discontinué depuis le commencement du siège, le terrain bas & humide où l'on avoit fait la fouille, avoient humecté la poudre. Les Bolonois attribuerent leur salut à un miracle : ils racontent qu'à l'endroit où l'on avoit creusé la mine, se trouvoit une chapelle de la Vierge ; que la muraille fut enlevée si haut, que les

deux armées eurent la facilité de se voir par-dessous rangées en bataille ; mais qu'elle retomba si perpendiculairement à sa première place , qu'à peine put-on ensuite y distinguer quelques fentes.

Ces contretemps donnerent le loisir à Gaston de rassembler ses troupes. Il avoit indiqué le rendez-vous général à Finale , sur les confins des Etats de Modene & de Bologne : se trouvant à la tête de onze mille hommes d'infanterie , & de treize cents lances , il se disposoit à marcher en avant , lorsqu'il reçut la nouvelle que les Vénitiens , à qui l'empereur cessoit de donner de l'inquiétude , avoient surpris , par intelligence , la ville de Bresse ; qu'ils avoient égorgé une partie de la garnison , & forcé le reste à se renfermer dans la citadelle. Comme cette ville étoit une des plus considérables que les François possédassent en Italie , Gaston balança s'il ne devoit pas , avant tout , songer à la recouvrer ; mais l'avis qu'il reçut de l'extrémité où Bologne étoit réduite , la honte dont il alloit se couvrir en paroissant s'en éloigner , le décidèrent à poursuivre son premier plan. Il part à la brune , marche toute la nuit , malgré le vent & la neige qui tomboit à gros flocons , & le lendemain , 5 de février , à neuf heures du matin , il entre avec toute son armée dans la ville , sans avoir été aperçu par les ennemis. Il vouloit en sortir sur-le-champ pour leur livrer bataille : Yves d'Alegre combattit ce projet , en lui représentant que les chevaux étoient harassés d'une si longue traite ; qu'il falloit laisser aux soldats quelques heures de sommeil , & le temps d'essuyer leurs armes ; qu'on ne hasardoit rien à remettre la sortie au lendemain , puisqu'aussi-bien il n'étoit pas croyable qu'une armée entière fût entrée dans une ville assiégée , sans que l'ennemi en eût eu connoissance. Ce qui ne paroissoit pas croyable à d'Alegre , étoit cependant vrai. Tandis que les chefs de l'union concertoient tranquillement le plan d'une nouvelle attaque , on leur amena un Alba-nois , qui étant sorti de la ville avec quelques-uns de

Ann. 1512.

Conduite de  
Gaston : il fait  
lever le siège  
de Bologne.

Guiccardin.  
Paul Jove.  
P. Martir  
de Angl.  
Hist. du che-  
valier Bayard.



Ann. 1512.

ses camarades , s'étoit laissé envelopper. Ils lui demandèrent en quel état étoit la place , quelles étoient les dispositions de la garnison. Je ne puis vous donner là-dessus de grands éclaircissements , dit le prisonnier , n'y étant arrivé que d'aujourd'hui. Avec qui , & comment , demandèrent les officiers : avec toute l'armée , répondit-il , conduite par Gaston de Foix. Cette nouvelle fit pâlir les généraux : ils traitèrent l'Albanois d'imposteur : ils continuèrent cependant de l'interroger : le trouvant ferme dans ses réponses , ils firent de nouvelles informations , qui toutes confirmèrent la déposition du prisonnier. Quoiqu'ils fussent encore plus forts que l'armée qui venoit les combattre , ils ne jugerent pas à propos de l'attendre : dès l'entrée de la nuit , ils retirèrent leur artillerie , & se mirent en sûreté à Imola , avant que les François fussent à portée de les poursuivre. Gaston , laissant dans la place quatre cents lances , & quatre mille hommes d'infanterie , partit dès le lendemain pour se rendre à Bresse.

Défaite des  
Vénitiens , &  
prise de Bresse.

Bembo.

Justiniani.

Guiccardin.

Hist. du che-  
valier Bayard.Lettres de  
Louis XII.

Il y avoit environ quarante lieues de distance de Bologne à Bresse ; quatre ou cinq rivières à traverser : les chemins étoient défoncés , les rivières débordées ; aucun de ces obstacles n'arrêta Gaston : développant alors cette activité qui le fit surnommer *le foudre d'Italie* , il se trouva sur les terres des Vénitiens , avant qu'ils crussent qu'il fût encore arrivé à Bologne. Outre une armée de huit mille hommes qu'ils avoient confiée au provvediteur André Gritti , en l'envoyant appuyer la conspiration de Bresse , formée par le comte Louis Avogare , ils se hâtèrent de faire partir une nouvelle armée , sous la conduite de Jean-Paul Baglione , leur capitaine général , pour attaquer le château de Bresse du côté de la campagne , tandis que Gritti , à la tête de ses troupes , le comte Avogare , avec une multitude de bourgeois & de paysans armés , tenteroient d'y pénétrer du côté de la ville. Jean-Paul , avant que de s'y rendre , crut devoir s'assurer de Valégio , afin de fermer aux François le passage du Mincio , s'ils entreprenoient

Ann. 1512.

fer un fossé , élever un boulevard garni d'artillerie , & défendu par ce qu'il avoit de meilleure infanterie , qu'il pouvoit rafraîchir à chaque instant. Si les François venoient à bout d'emporter ces retranchements , ils ne pouvoient entrer dans la ville que sur un pont étroit , où il sembloit facile de les arrêter. Ce second obstacle surmonté , ils devoient trouver sur la grande place de la ville , où ils arriveroient par pelotons & en désordre , trois cents lances Vénitiennes , & un corps nombreux d'infanterie rangés en bataille. Gaston , détachant une partie de sa gendarmerie sous les ordres d'Yves d'Alegre pour aller couper le chemin de la retraite aux fuyards , engagea le reste à mettre pied à terre , & à se mêler parmi les fantassins pour les soutenir , ou pour leur donner l'exemple. Il abandonna le pillage de la ville aux soldats , mais en ordonnant de tuer impitoyablement quiconque quitteroit son rang tant qu'il resteroit des ennemis à combattre. Henri Gonnet , & le baron de Molard , deux chefs d'aventuriers François firent la pointe de l'armée ; Bayard , avec cent cinquante gendarmes à pied , se chargea de les soutenir : l'attaque des retranchements fut très-meurtrière : Bayard eut la cuisse percée de part en part d'une lance dont le fer resta dans la plaie. Gaston qui le voit tomber à ses côtés , crie aux soldats : *Amis , vengeons le bon chevalier* : il saute un des premiers dans le retranchement , & poursuit les fuyards , l'épée dans les reins , jusques dans l'intérieur de la ville : là , il divise son armée en plusieurs corps , qui traversant des rues différentes , au milieu d'une grêle de tuiles , de pierres & d'arquebusades , arrivent presque en même-temps sur la place publique , où le combat se renouvelle avec fureur. Les Vénitiens enfoncés de tous côtés , furent passés au fil de l'épée , ou se rendirent prisonniers de guerre. Du nombre de ces derniers furent le provvediteur André Gritti , Antoine Justiniani , podestat de Bresse , Jean-Paul Manfroné , l'un des généraux Vénitiens , Louis Avogare & ses deux

reur , avec qui ils avoient entamé une négociation , qu'ils étoient en état de se défendre , ils avoient fait un dernier effort , en mettant à la fois trois armées sur pied ; mais ils avoient été obligés d'affoiblir considérablement les garnisons des villes qui leur restoient fidèles : deux de ces armées étoient détruites ; & si l'empereur , qui n'avoit point encore conclu son traité , prenoit le parti de les attaquer , ils alloient perdre le reste de leurs possessions ; ou rappeler promptement leurs troupes qui servoient dans le Boulonois ; ce qui auroit déconcerté tous les projets de la sainte-union. Louis , en rendant compte à l'empereur de ses derniers succès , lui montra la facilité de terminer glorieusement ses démêlés avec la république : Maximilien parut se réchauffer ; il renvoya un ambassadeur à la cour de France pour renouveler son traité ; mais à des conditions si dures , que l'on vit clairement qu'on ne devoit plus compter sur lui. Cette démarche ne servit donc qu'à accélérer son accommodement avec les Vénitiens. La position où ils se trouvoient , & l'impossibilité de conclure une paix finale avec l'empereur , qui ne se relâchoit sur aucune de ses prétentions , les déterminèrent à lui payer une somme de quarante mille ducats pour obtenir une trêve de huit mois , pendant laquelle on tâcheroit de parvenir à une paix finale. Ils espéroient que ce délai leur donneroit la facilité de refaire une nouvelle armée. Maximilien , de son côté , comptoit qu'après s'être aidé des forces de la république pour chasser les François du duché de Milan , il se trouveroit plus que jamais à portée de faire valoir ses droits. En recevant cette nouvelle , Louis , apprit encore que Henri VIII , roi d'Angleterre , avoit non-seulement adhéré à la sainte-union , mais qu'il venoit d'assembler un parlement où la guerre contre la France avoit été résolue ; que Ferdinand le Catholique , malgré toutes les belles paroles dont il continuoit de l'entretenir , faisoit des levées extraordinaires d'hommes & d'argent ; qu'en un mot il devoit

Ann. 1512.

l'égard de la France.

Lettres de  
Louis XII.  
Manusc. de  
Fontanieu.

Ann. 1512.

s'attendre à voir incessamment ses ennemis pénétrer de toutes parts en France. Résolu de les prévenir, tandis qu'il en étoit temps encore, il écrivit à Gaston de Foix de chercher l'armée de l'union, de lui livrer bataille dès qu'il pourroit la joindre, & de marcher ensuite en avant jusqu'où la fortune le conduiroit, ne lui laissant plus rien ignorer de ce qu'il avoit dessein de faire pour lui. Gaston, avec sa célérité ordinaire, reparut sous les murs de Bologne, avant que les ennemis fussent encore sortis de la Romagne, où il les avoit forcés de se retirer quelques semaines auparavant. Comme il falloit entrer sur les terres de l'Eglise, Gaston se fit autoriser par le concile de Pise à tenir en dépôt les terres & les places dont il alloit s'emparer, jusqu'à ce que le saint-siège fût rempli par un pontife légitimement élu : & afin de ne laisser aucun doute sur ses intentions, il conduisit avec lui le cardinal St-Séverin, légat du concile, lequel, par ce moyen, se trouva opposé au cardinal de Médicis, légat dans l'armée de l'union : ainsi l'on voyoit à la tête de ces deux armées, deux ministres du Dieu de paix, la croix à la main, échauffer l'ardeur des guerriers, & hâter le moment du carnage.

Bataille de  
Ravenne :  
mort de Gas-  
ton.

Guiccardin.  
Paul Jove.  
P. Martir  
de Angl.  
Brantome,  
Ferron.  
Hist. du che-  
valier Bayard.

Gaston entra dans la Romagne, présenta la bataille à l'armée de l'union, qui se tenoit campée sous les murs d'Imola. Quoiqu'elle fût plus nombreuse que celle qui venoit l'insulter, elle ne sortit point de ses retranchements. Ferdinand le Catholique, qui craignoit qu'une défaite ne refroidît le zèle de ses confédérés, & n'exposât le royaume de Naples, mandoit à son général d'éviter d'en venir aux mains, jusqu'à ce qu'une descente de la part des Anglois, & la diversion qu'il préparoit lui-même du côté des Pyrénées, eussent forcé le roi de France de rappeler une partie de ses troupes. Envain le pape, dont le génie fougueux ne s'accommodoit pas de ces lenteurs, insultoit-il dans ses lettres le général Espagnol, qu'il ne nommoit le plus souvent que *Madame Cardonne* ; envain le cardinal de

---

---

Ann. 1512.

avant l'arrivée des ennemis , qui étoient déjà en marche : ayant fait une breche de douze toises d'étendue à la tour de Roncon , il fit avancer , dès le même jour , l'élite de ses troupes , quoique cette breche eût encore plus de six pieds d'élévation , & qu'il fallût des échelles pour y monter. L'assaut dura trois heures , au bout desquelles il fallut songer à la retraite. Les François y perdirent trois ou quatre cents hommes , entr'autres d'Espî & Châtillon.

Les assiégés , de leur côté , avoient perdu beaucoup de monde , & restèrent tellement découragés , que le lendemain matin , dès la pointe du jour , ils envoyèrent des députés dans le camp des François pour capituler. Avant que les articles fussent dressés , on apperçut de l'autre côté du Ronco l'armée de l'union , qui paroissoit s'avancer au secours de la place : cependant , au lieu de tenter le passage de cette rivière , elle s'en éloigna insensiblement pour aller camper à quelque distance sur un terrain élevé , où elle forma , à la hâte des retranchements. Gaston auroit donc pu , en laissant une partie de son armée à la garde du fleuve , continuer de fondroyer la place , & s'en rendre maître à la vue de l'ennemi. Un avis important qu'il reçut dans ce moment l'en empêcha. Maximilien , non-content d'abandonner l'alliance des François , qui ne s'étoient mis dans l'embarras que pour soutenir ses intérêts , voulut signaler son changement par une insigne trahison. Depuis que les Suisses s'étoient brouillés avec la France , Louis s'étoit proposé de les remplacer dans ses armées par des lansquenets Allemands : il avoit eu dessein de les lever dans les Etats du duc de Virtemberg ; mais Maximilien s'étoit offensé de cette préférence , offrant de fournir au même prix tous ceux qu'on lui demanderoit : il avoit eu l'attention de les titer de ses pays héréditaires , sans que le roi , qui le regardoit alors comme son plus ferme allié , en conçût de l'inquiétude. Il y en avoit alors jusqu'à cinq mille dans l'armée de Gaston , sous la conduite de deux principaux officiers , Philippe de

de Friberg , & Jacques d'Empfer. Maximilien leur envoya ordre de revenir sur-le-champ dans leur patrie , avec une défense , sous peine de la vie , de se battre contre les troupes du roi d'Espagne. Heureusement pour la France , ces ordres furent adressés à Jacques d'Empfer , que nos historiens nomment le bon capitaine Jacob. Indigné qu'on lui commandât une lâcheté, Empfer alla trouver le chevalier Bayard son ami , & le pria de le conduire à la tente du général. En lui montrant l'ordre de l'empereur , il lui fit sentir la nécessité , ou de se passer du service des lansquenets auxquels l'empereur ne manqueroit pas de faire passer de nouveaux ordres , ou de livrer promptement bataille. Gaston , après avoir témoigné toute la reconnaissance à ce généreux ami , assembla le conseil de guerre : ne jugeant pas à propos de révéler le secret qu'il venoit d'apprendre , il exposa les ordres qu'il avoit reçus du roi ; il parla du danger où l'armée étoit de se trouver affamée , & fit consentir tous les capitaines à former l'attaque du camp ennemi , dès le lendemain , jour de pâques , qui arrivoit , cette année , le onze d'Avril. On donna le reste de la journée aux soldats pour se reposer. Gaston , cependant , faisoit reconnoître la disposition de l'armée ennemie : lui-même s'avança avec trente officiers choisis le long du Ronco , d'où l'on découvroit une partie du camp. Yves d'Alegre lui ayant fait remarquer l'avantage qu'on pouvoit tirer d'une petite éminence , qui étoit en-deça du fleuve , en y plaçant quelques pieces d'artillerie , reçut ordre de les y faire conduire à l'entrée de la nuit. Le lendemain matin , Gaston , laissant mille hommes d'infanterie , & quatre cents lances , sous la conduite d'Alegre , soit pour s'opposer aux sorties de la garnison de Ravenne , soit pour accourir au secours des combattants , s'il étoit mandé ; fit passer le Ronco au reste de son armée , sans que les ennemis s'ébranlassent. Le terrain élevé , ou l'espece de colline sur laquelle ils étoient campés , formoit un demi-quart de cercle : Pierre Navarre , qui

---

---

Ann. 1511.

Ann. 1512.

faisoit la fonction de maréchal de camp , y avoit rangé l'armée en bataille , se réservant une des pointes , où il avoit placé un corps de huit mille fantassins Espagnols , qu'il avoit lui-même formés & disciplinés. Ce corps , sur lequel il comptoit beaucoup plus que sur tout le reste de l'armée , & qui en effet , pouvoit être regardé comme le plus formidable de l'Europe , étoit couvert par un grand nombre de chariots , liés ensemble par de fortes chaînes , armés de longs pieux de fer , & chargés de canons , de coulevrines , & d'autres pieces d'artillerie plus légères , qu'on nommoit hacquebutes à croc. Gaston opposa à ce corps redoutable , les lansquenets d'Empfer & de Friberg , les aventuriers Gascons , Piccards & Normands , conduits par Molard , la Crotte , Mongeron , Grammont , Bonnet , Bardassan , Richebourg , Maulevrier & Moncaure , qu'il couvrit de même de la plus grande partie de l'artillerie , sous la direction de Créqui , seigneur de Pontremi , qui venoit de succéder dans cette charge importante au baron d'Espé. A l'autre extrémité du quart de cercle , & attenant la rive du Ronco , étoit Fabrice Colonne , avec la principale division , & le nerf de la gendarmerie Espagnole & Napolitaine , soutenue de six mille hommes d'infanterie Italienne : Gaston lui opposa le duc de Ferrare , avec un nombre à-peu-près égal de gendarmes François , & de fantassins Italiens , commandés par Frédéric de Gonzague , comte de Bozzolo. Le viceroi dom Raimond de Cardonne occupoit le centre avec six cents hommes d'armes , & un grand nombre de chevaux légers : ce fut aussi le poste que choisit Gaston de Foix , laissant le commandement de cette division au brave la Palisse , & ne se réservant que trente amis ou camarades , avec lesquels il vouloit se porter par-tout où sa présence seroit nécessaire. L'armée Française , après cette disposition , n'étoit point rangée sur une ligne droite , mais en forme de croissant , pour envelopper les retranchements ennemis. Gaston , avec un visage riant , une contenance noble & assurée , couroit de rang en

rang , appellant par leur nom les capitaines , & jusqu'aux simples soldats , leur recommandant le salut de la patrie , leur honneur , & ajoutant *qu'il alloit voir ce qu'ils feroient ce jour-là pour l'amour de sa mie.*

---

Ann. 1512.

Dès que les François se furent approchés des retranchements ennemis l'artillerie commença à tirer de part & d'autre. L'aile droite des François , où étoit toute l'élite de l'infanterie , eut beaucoup à souffrir sans pouvoir endommager l'ennemi , parce que Navarre avoit fait mettre ventre à terre à toute sa troupe : le bon capitaine Jacob & Friberg , ces deux chefs des lansquenets , le baron de Molard , qu'on peut regarder comme le créateur de l'infanterie Française , furent atteints & mis en pieces par les premières volées de canon : un tiers de cette division périt avant que d'avoir pu joindre l'ennemi. Cette perte étoit compensée à l'autre aile ; la batterie qu'Yves d'Alegre avoit établie au-delà du Ronco , débordant sur le flanc de la gendarmerie Espagnole , enlevait des files entières : on voyoit tomber des hommes , des chevaux , voler en l'air des têtes , des bras : l'horreur de ce spectacle étoit redoublée par les cris affreux & les imprécations des soldats , qui demandoient qu'on les menât à l'ennemi. Fabrice Colonne envoyoit couriers sur couriers au Viceroy pour lui déclarer qu'il ne pouvoit plus tenir dans ce poste , & lui demander la permission de marcher en avant. Cardonne , livré aux conseils de Navarre , rejettoit constamment cette demande : Faudra-t-il donc , s'écria Fabrice , que tant de braves gens périssent , sans tirer l'épée , par la malice & l'opiniâtreté d'un Marane ? l'honneur de l'Espagne & de l'Italie sera-t-il sacrifié à un Navarre ? A ces mots , il sort des retranchements , entraînant avec lui la gendarmerie Espagnole & Napolitaine : mais au-lieu , de tomber sur la division du duc de Ferrare , qui lui étoit opposée , il marcha de côté pour éviter l'effet du canon , & vint fondre sur un petit détachement du corps de bataille , où se trouvoient Gaston lui-même & le che-

M m m ij



ses camarades, qui s'élancerent dans les retranchements, & se battirent corps à corps. Le soldat Espagnol, plus foible, mais plus agile, couvert d'une targe & un long poignard à la main, se glissoit entre les jambes & sous le ventre des lansquenets, & en faisoit un horrible carnage : ces deux troupes, acharnées l'une sur l'autre, se seroient entièrement détruites si Gaston, déjà maître de la plus grande partie du camp, n'eût fait marcher de ce côté quelques compagnies d'hommes d'armes & d'archers, qui, pénétrant par différents endroits dans le parc de l'infanterie, firent voler des têtes, ou foulèrent aux pieds des chevaux tout ce qui leur résista. Pierre de Navarre fut fait prisonnier : les bandes qu'il conduisoit, réduites à un petit nombre, & poussées hors de leur fort, ne perdirent point courage ; elles s'attrouperent au nombre d'environ deux mille hommes, & marcherent au pas, en ordre de bataille, & enseignes déployées, le long d'une chaussée étroite qui bordoit le Ronco, culbutant tout ce qui s'opposoit à leur passage. Un des fuyards vint le dire à Gaston, qui se tenoit au milieu du champ de bataille, avec vingt des compagnons qu'il s'étoit choisis avant la mêlée : ce jeune guerrier, craignant qu'une si belle retraite ne flétrît ses lauriers, emporté par son ardeur martiale, ne considérant dans ce moment ni la force de l'ennemi qu'il alloit provoquer, ni la foiblesse de sa troupe, courut, à bride abattue, se poster sur la chaussée, en face de cette redoutable colonne : du premier choc, il fut enlevé de dessus son cheval, & jetté mort dans le fossé : Lautrec, qui l'accompagnait, percé tout à la fois de vingt coups de lances, dont aucun cependant ne se trouva mortel, tomba sans connoissance à ses côtés : les dix-huit autres, ou furent renversés, ou prirent la fuite.

Les différents corps de l'armée Françoisse se rassemblèrent sur le champ de bataille, chargés de butin, & amenant avec eux leurs prisonniers. De cette multitude de chefs que l'on comptoit auparavant dans l'armée

---

Ann. 1511.

Jacquin, & quelques autres chefs d'aventuriers, s'étant approchés de la breche, que Pompée Colonne n'avoit point eu le temps de réparer, s'élancerent dans la place, suivis des lansquenets & de tout le reste de l'infanterie. Transportés de rage, ils massacrèrent, de sang froid, une partie des habitants, violèrent les femmes, & ils auroient fini par tout réduire en cendres, si la Palisse ne fût arrivé à propos, avec la gendarmerie, pour arrêter le désordre : irrité des excès auxquels s'étoit livrée cette troupe de forcenés, il fit pendre le capitaine Jacquin, plus brigand que soldat. Marc-Antoine Colonne, qui s'étoit renfermé avec sa garnison dans la principale forteresse, eut la permission d'en sortir quatre jours après ; mais à condition que ni lui, ni sa troupe, ne pourroient, de trois mois, porter les armes contre les François. Les villes d'Imola, de Forli, de Cesene, de Rimini, prévinrent, par leur soumission, l'arrivée des François : elles prêterent serment de fidélité entre les mains du légat, au nom du concile de Pise. L'armée pouvoit, sans trouver d'obstacle, s'avancer jusqu'à Rome, où le pape n'auroit osé l'attendre : mais la Palisse, à qui Louis n'avoit point communiqué ses projets, & à qui Trivulse, resté à la garde du Milanès, recommandoit fortement de ne point s'éloigner, la retint dans l'inaction, jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres.

La nouvelle de tant de malheurs consécutifs jeta l'épouvante dans la ville de Rome : on s'attendoit à toute heure à voir paroître les François au pied des murailles, & ce qui redoubloit la terreur, à voir rangés sous leurs enseignes les seuls défenseurs sur qui Rome pût compter. Le duc d'Urbain, indigné d'avoir été suspendu des fonctions de sa charge de Gonfalonnier ; Robert des Ursins, Pompée Colonne, Anthime Savelli, Pierre Margano, & Renzo Mancini, s'étoient mis secrètement à la solde du roi de France ; ils avoient levé des troupes, & promettoient de servir de guides aux François, dès qu'ils paroïtroient sur la

---

Ann. 1512.

Trouble de Jules : négociations frauduleuses avec la France.

Lettres de Louis XII. Guiccardin.

tions lui permettroit-il de retourner en Italie ? Dans cet embarras , il se rendit , ou feignit de se rendre aux instances du sacré collège. Il manda Robert de Guibé , cardinal de Nantes , qu'Anne de Bretagne , en qualité de souveraine , tenoit à Rome en son nom. Après avoir exalté la piété de cette reine , qu'aucun motif humain , qu'aucune considération n'avoient pu détacher d'une entière soumission au vicaire de Jesus-Christ , il marqua un vif regret de n'avoir point encore témoigné à cette grande princesse tout le cas qu'il faisoit de sa médiation : il parla du roi en termes respectueux , n'attribuant qu'à de faux rapports , à de perfides conseillers , la mésintelligence qui étoit survenue entre eux : plaignant le malheur des princes qui n'avoient point , comme les particuliers , la liberté de s'expliquer directement. Ayant ensuite exposé aux cardinaux assemblés les dernières conditions que le roi lui avoit offertes par l'évêque de Murrai , il témoigna qu'il étoit disposé à s'en contenter , & les pria de rédiger eux-mêmes les articles de sa réconciliation avec la France : ils s'en acquitterent sur-le-champ ; le pape & les cardinaux les signèrent : on les fit parvenir au roi par l'évêque de Tivoli , vice-légat d'Avignon ; mais sans donner à cet agent ni pouvoirs pour conclure , ni même une simple lettre de créance. C'étoit un artifice de Jules pour faire traîner la négociation , & rester toujours le maître de la rompre , lorsqu'il le pourroit sans danger : car ayant altéré & changé malicieusement la plupart des propositions que le roi lui avoit fait porter par l'évêque de Murrai , il n'ignoroit pas que les articles qu'il envoyoit au nom du sacré collège ne pouvoient manquer d'être rejetés ; qu'ils exigeroient au moins de longues discussions ; ce qui lui donneroit tout le temps nécessaire pour se concerter avec le roi d'Espagne , & les autres confédérés.

Ferdinand le Catholique n'avoit été guère moins alarmé que Jules en recevant la première nouvelle de

Etonnement  
de Ferdinand.

Tome XI.

N n n

Ann. 1512.

faquirent avidement les premières ouvertures de réconciliation qui leur furent faites de la part du souverain pontife. Le duc d'Urbain, neveu de sa sainteté, signa le premier, & fut rétabli dans les fonctions de gonfalonnier : Pompée Colonne, Robert des Ursins, suivirent cet exemple, conduisant au secours du pape des troupes qu'ils avoient levées avec l'argent du roi de France : le seul Pierre Margano eut la bonne foi, en changeant de parti, de renvoyer toutes les sommes qu'il avoit reçues.

Louis, en recevant la nouvelle d'une bataille qui le faisoit triompher si glorieusement de ses ennemis, versa un torrent de larmes : la perte de tant de braves officiers, qui avoient dignement servi la patrie, celle de Gaston de Foix, l'objet de son amour, de ses espérances, son nourrisson, son fils, remplirent son âme d'amertume & de douleur : il répondit à ceux qui lui faisoient compliment sur sa victoire : *Souhaitons-en de pareilles à nos ennemis.* Des nouvelles plus accablantes les unes que les autres se succéderent sans interruption. Un héraut d'Angleterre vint lui déclarer, au milieu de sa cour, que la paix étoit rompue entre les deux couronnes. Jean-Jacques Trivulse, resté à la garde du Milanès annonçoit l'arrivée prochaine des Suisses & montrait l'impossibilité où il seroit de leur résister sans de nouveaux secours : ces messages déterminèrent Louis à prêter une sérieuse attention aux propositions de l'évêque de Tivoli. Quoique ces conditions fussent essentiellement différentes de celles qu'il avoit fait porter au pape, tant par l'évêque de Murrai que par le cardinal de Final, & que la victoire qu'il venoit de remporter ne dût pas contribuer à lui faire rabattre de ses prétentions ; cependant, comme après tout, les demandes qu'on lui faisoit ne portoient atteinte ni aux droits de sa couronne ni à son honneur, vraisemblablement il s'en seroit contenté, si la malice de ses ennemis ne l'en eût encore détourné. Maximilien continuoît de le tromper : bien qu'il eût signé une trêve particulière

---

Ann. 1512.

Affliction de Louis : nouvelles trahisons de Maximilien.

*Lettres de Louis XII. Guiccardini. Ferron. Belcarius. Manusc. de Fontanieu.*

résistance , & seroit puissamment secondé par toutes les forces d'Espagne. Il fut donc résolu qu'on s'attacheroit d'abord au siege de Bayonne : Ferdinand poussa la générosité jusqu'à envoyer à son gendre un grand nombre de vaisseaux pour faciliter le transport des troupes Angloises. Le marquis de Dorset commandoit cette flotte , qui portoit dix mille hommes de débarquement. Louis , sans dégarnir entièrement les frontieres de Picardie , fit passer la plus grande partie de ses troupes en Guyenne , sous la conduite du duc de Longueville. Charles , duc de Bourbon - Montpensier , y conduisit bientôt des renforts considérables : enfin la Palisse eut ordre de s'y rendre avec les débris de l'armée d'Italie. Ferdinand voyant les choses arrivées au point où il les avoit désirées , ne se mit plus en peine de cacher les projets ambitieux qu'il méditoit depuis long-temps , & pour la réussite desquels il avoit sourdement fomenté toute cette guerre d'Italie. Le royaume de Navarre séparoit ses Etats de la France. Jean d'Albret , qui le gouvernoit au nom de Catherine de Foix sa femme , étoit un prince doux , enjoué & libéral , mais frivole & inappliqué : il entendoit deux ou trois messes par jour ; il alloit ensuite dîner , sans cérémonie , chez tous ceux qui l'invitoient : sans aucun égard pour sa dignité , il se rendoit aux fêtes de village , & à tous les divertissemens publics : il se mêloit dans la foule , dansoit familièrement avec les paysannes , ou de simples bourgeoises , souvent sur les places publiques , ou bien au milieu des rues. Louis l'avertissoit depuis long-temps de se précautionner contre les entreprises d'un voisin dangereux : don Juam s'y étoit engagé , mais toujours livré à la dissipation , il vit l'orage près de fondre sur sa tête , sans avoir encore songé à se mettre à couvert. Ferdinand , au-lieu de joindre ses forces aux Anglois qui étoient débarqués à Fontarabie , somma son foible voisin de lui livrer passage sur ses terres pour aller combattre au nom de la sainte - union , le promoteur du conciliabule de Pise , l'ennemi déclaré du saint siege ,

ment avec lui , prenoit sous sa sauve-garde les Colonnes , le duc de Ferrare , Petrucci , tous ceux , en un mot , que le pontife avoit dessein d'opprimer : il demandoit que le pape & les Vénitiens continuassent de reconnoître & de stipendier dom Raimond de Cardonne , général de la sainte-union , tant qu'il resteroit en Italie des places ou des forteresses à conquérir sur les François ; c'est-à-dire , que le pape , après avoir triomphé de ses ennemis , entretînt une armée uniquement destinée à lui servir de frein. Les Vénitiens ne savoient ce qu'ils devoient craindre ou espérer : le traité de la sainte-union leur assuroit la restitution de toutes les places qui leur avoient été enlevées par les François ou les Allemands , à mesure qu'elles seroient reprises par les armes des confédérés : Bergame & Crémone avoient été conquises par les Suisses , qui vouloient qu'elles fussent réunies au duché de Milan. Le cardinal de Sion , sur quelque mécontentement qu'il avoit reçu des Vénitiens , avoit osé faire emprisonner les deux provéditeurs : il retenoit leur armée dans l'inaction , au-delà du Tésin ; il leur avoit même signifié une défense de rien entreprendre sans son aveu sur les villes de Crème & de Bresse , qui étoient encore au pouvoir des François. On n'étoit pas mieux d'accord sur le choix d'un nouveau duc de Milan : le pape , les Suisses & les Vénitiens avoient cru travailler pour Maximilien Sforce , fils aîné de Ludovic , élevé à la cour de l'empereur , qui , étant son plus proche parent , lui tenoit lieu de pere. Il étoit en effet de l'intérêt de ces trois puissances d'avoir pour voisin un prince foible , qui leur eût obligation de sa fortune , & qui ne pût se passer de leur secours : aussi , l'empereur avoit-il eu l'attention de le leur montrer au commencement de la campagne ; mais voyant l'heureux succès de cette expédition , il avoit trouvé un prétexte pour le rappeler en Allemagne , & il le tenoit depuis ce temps sous une sûre garde dans la ville d'Inspruk , tandis que , de concert avec Ferdinand le Catholique , il prenoit des mesures pour

Ann. 1512.

que c'étoit lui-même qui avoit expédié au nom de son maître les lettres de convocation de ce prétendu conciliabule, & qu'il étoit le seul prélat Allemand dont le nom parût au bas des actes. Il approuva par provision, mais *sans préjudice des droits de l'empire*, l'usurpation de Parme, de Plaisance & de Reggio : il engagea au saint siège, pour une somme modique, la ville de Modene, que l'empereur tenoit en dépôt : enfin il ne s'opposa point au dessein que Jules avoit formé de dépouiller de leurs terres le duc de Ferrare, les Colonnes, & d'autres vassaux rebelles. Tant de complaisance méritoit quelque retour, Jules ne fut point ingrat : il mit tout en œuvre pour obliger les Vénitiens à se réconcilier avec l'empereur : mais comme on ne parloit plus de remplir à leur égard le traité de l'union, qu'au contraire on exigeoit, ou qu'ils cédaient leurs Etats de terre-ferme à l'empereur, ou qu'ils les rachetaient de lui, & s'avouaient ses tributaires, ils se récrièrent contre ces conditions déshonorantes, se plaignirent de la partialité du saint pere, & rompirent les conférences. Jules se plaignant de son côté de leur opiniâtreté & de leur ingratitude, conclut avec l'évêque de Gurk, un traité par lequel ces infortunés républicains furent déclarés infractions de la sainte-union, ennemis du pape, de l'empereur, & du roi d'Aragon : il s'obligea par le même traité, de lancer encore une fois contre eux toutes les foudres de l'Eglise, & d'unir toutes ses forces à celles des deux monarques.

Reddition de  
Bresse.

*Ibidem.*

La facilité avec laquelle le pape & l'empereur se sacrifioient mutuellement leurs alliés, ne pouvoit manquer d'alarmer les Suisses : le cardinal de Sion laissa échapper l'armée Vénitienne, afin qu'elle se mît en possession des places contestées. Baglioné la conduisit promptement à Bresse, où commandoit Aubigni. Comme cette importante place ne pouvoit être secourue, elle devoit infailliblement tomber au pouvoir des assiégeants, dès que la garnison auroit consumé ses provisions : l'é-

vêque de Gurk pria dom Raimond de Cardonne , qui depuis l'expédition de Florence restoit dans l'inaction , d'y conduire promptement les Espagnols. Lorsqu'il parut , Aubigni consentit à traiter avec lui , à l'exclusion des Vénitiens , qui offroient des sommes considérables pour obtenir la préférence. Les capitaines François , intéressés à augmenter la désunion , se firent une loi de ne jamais rendre les places , lorsqu'ils ne pouvoient plus les défendre , qu'à ceux qui n'avoient aucun titre pour les garder.

---

Ann. 1512.

Ferdinand le Catholique , prévoyant que cette mésintelligence tendoit à rappeler les François au-delà des monts , & n'ayant plus aucune espérance de concilier des intérêts si opposés , voulut essayer s'il ne seroit pas plus heureux à la cour de Louis , & si , en continuant à le tromper , il ne parviendroit pas à lui faire négliger les occasions qui alloient se présenter de réparer ses pertes. Comme il n'avoit point oublié à quel prix il avoit obtenu la cession de Naples , il se persuada qu'il ne seroit pas impossible d'arracher , par le même moyen , la renonciation au duché de Milan. Louis avoit une seconde fille à laquelle il pouvoit céder pour dot cette portion de son patrimoine : Ferdinand se proposa de la demander , soit pour Charles de Luxembourg , héritier présomptif des Etats de la maison d'Autriche , soit pour Ferdinand son autre petit-fils , élevé sous ses yeux , & auquel il destinoit la succession d'Espagne. Il se servit , pour en faire l'ouverture , du ministère de deux cordeliers. Anne de Bretagne , à qui ces députés furent adressés , goûta la proposition , & promit de travailler à en accélérer la conclusion , si l'empereur vouloit s'y prêter : Maximilien ne tarda pas à envoyer un député pour faire la demande de la jeune princesse. L'arrangement ne paroissoit souffrir aucune difficulté : car bien que l'empereur n'eût pu se dispenser d'envoyer en Italie Maximilien Sforce , à la sollicitation du pape & des Suisses , & que ce jeune prince se trouvât déjà en possession de la plus grande partie du Milanès , cependant

Ann. 1513.

Négociations  
frauduleuses  
de Ferdinand.

P. Martir.  
de Angl.  
Manus. de  
Fontanica.



Ann. 1513.

comme jusqu'alors il lui avoit constamment refusé l'investiture de cet Etat , & qu'il ne s'étoit lié envers lui par aucun acte public , il sembloit s'être tacitement réservé la faculté de l'en dépouiller , lorsqu'il le jugeroit à propos.

Négociation  
infructueuse  
avec les Suisses.

Manusc. de  
Bethune.  
Lettres de  
Louis XII.

Avant que de prendre aucun parti , Louis voulut s'assurer des dispositions où se trouvoient à son égard les principales puissances d'Italie. Les Suisses étoient alors la plus formidable , & avec leur assistance on eût pu se passer de toutes les autres. Ce fut à eux qu'on s'adressa. La Trémouille , qui les avoit commandés à la bataille de Fornoue , & qui en qualité de gouverneur de Bourgogne conservoit des relations avec eux , fut chargé de la négociation : les Suisses , enflés de leurs derniers succès , enivrés par les flatteries & les complaisances du pape , de l'empereur & du roi d'Espagne , croyoient que le moment étoit arrivé d'abattre l'orgueil des François : ils leur firent acheter jusqu'à la liberté d'entrer dans leur pays ; la Trémouille ne put obtenir audience qu'en leur faisant remettre préalablement les deux forteresses de Locarne & de Lugan , qui couvroient le duché de Milan du côté de la Suisse. Mondragon , qui avoit défendu la première de ces places contre tous les efforts des confédérés , ne consentit à l'évacuer que sur des ordres précis & plusieurs fois réitérés. Les Suisses , admirateurs de son courage , lui offrirent un établissement honorable dans leur pays : ils firent les mêmes offres avec aussi peu de succès à Jean-Jacques Trivulse , dont tous les biens étoient situés dans le duché de Milan , & qui avoit obtenu la permission de venir traiter avec eux de ses intérêts domestiques : il espéroit appuyer de son crédit la négociation dont étoit chargé la Trémouille ; on lui défendit de parler d'autre chose que de ce qui le concernoit personnellement ; on lui interdit même tout commerce avec l'ambassadeur François , & l'on prit des précautions si exactes , que quoiqu'ils fussent dans la même ville , ils ne purent ni se parler ni se voir. Après les

avoir tenus dans une sorte de prison pendant plusieurs semaines , les députés des cantons leur annoncerent enfin que si le roi de France desiroit de rentrer dans leur alliance , il falloit 1°. qu'il commençât par abolir , dans toute l'étendue de ses Etats , les libertés de l'Eglise Gallicane , contre lesquelles Jules venoit de publier un monitoire , & qu'il avoit dénoncées au concile de Latran : 2°. qu'il retirât sur-le-champ les garnisons Françoises qui restoient encore dans quelques places du duché de Milan , & qu'il évacuât l'Italie , avec serment de n'y jamais rentrer : 3°. qu'il portât à cinquante mille écus les pensions annuelles qu'il s'obligerait de payer aux cantons , & qu'il soudoyât , en outre , quinze mille Suisses , en paix comme en guerre. La Trémouille s'étant récrié avec raison sur la dureté de ces conditions , & s'étant plaint qu'on l'eût amusé si long-temps par des délais étudiés & des subterfuges , pour ne lui annoncer ensuite que des propositions qui n'étoient pas recevables ; les députés lui demanderent s'il avoit obtenu un pouvoir de son maître de remettre à Maximilien Sforce les châteaux de Milan , de Crémone , & de Gênes : & sur la réponse qu'il leur fit qu'il n'avoit ni demandé ni obtenu un pareil pouvoir , ils lui déclarerent que les choses étant ainsi , il pouvoit *se houcher* ( mettre ses bottes ) & partir quand il lui plairoit ; qu'il avoit tort de se plaindre des délais , puisque lui-même en étoit cause , ayant été duement averti que l'on ne traiteroit point avec lui , s'il n'avoit de pleins-pouvoirs.

Tandis que la Trémouille essuyoit ces indignités à Lucerne , un secrétaire de Trivulze , homme sans aucun caractère public , s'étant rendu à Venise , & ayant fait l'ouverture d'une confédération avec la France , y fut traité avec toute sorte de distinction. Le Sénat expédia sur-le-champ des instructions & des pouvoirs au provvediteur André Gritti , resté prisonnier en France depuis la prise de Bresse , qui l'autorisèrent à traiter directement avec le roi. Louis , qui , quelques mois au-

Ann. 1513.

Traité d'alliance & de confédération avec les Vénitiens.

Justiniani.  
Guiccardin.  
P. Martir.  
Recueil des traités de paix.

qu'enfin on auroit la plus grande facilité pour abattre l'orgueil des Suisses. Trivulse , qui étoit engagé par honneur à justifier la démarche qu'il avoit faite ; Etienne Poncher , qui seul de tous les ministres avoit eu le courage de s'opposer au projet de la ligue de Cambrai ; Robertet , à qui l'âge & l'expérience donnoient une voix prépondérante dans le conseil , combattirent fortement l'avis du cardinal Saint-Séverin. Ils représentèrent que si les Vénitiens avoient bien pu jusqu'alors résister à l'empereur , aidé des forces de la France , ils le pourroient à plus forte raison , lorsqu'ils n'avoient plus rien à redouter de la part des François : que l'alliance de cette république n'étoit point onéreuse , puisqu'au lieu de recourir à la bourse de ses confédérés , elle se trouvoit encore en état de stipendier ses voisins : ils demanderent quel fonds l'on pouvoit faire sur les promesses de Ferdinand & de Maximilien , après la manière dont ils s'étoient comportés jusqu'alors avec le roi : si l'on étoit bien sûr que maîtres du Milanès & de la personne d'une fille de France , ils ne demanderoient pas encore la Bourgogne & la Bretagne ? Enfin ils observerent que les deux partis sur lesquels on délibéroit pouvoient se concilier ; que l'empereur , sans doute , ne portoit pas ses prétentions jusqu'à interdire au roi de France le droit de s'allier avec qui bon lui sembleroit ; que le moyen le plus sûr de faire cesser des demandes injurieuses , étoit de montrer à ceux qui se croyoient en état de dicter des loix , qu'on pouvoit se passer d'eux ; qu'il falloit se fortifier de l'alliance des Vénitiens , & qu'ensuite on écouterait les propositions de la maison d'Autriche , si l'on jugeoit qu'elles s'accordassent avec l'honneur & les intérêts de la monarchie. Ce dernier avis prévalut dans le conseil : les Vénitiens cédèrent au roi tous les droits qu'ils pouvoient avoir sur Crémone & la Giara-d'adda : Louis leur céda , de son côté , ceux qu'il réclamoit sur Bresse , Bergame & Crème : les deux puissances promirent d'agir de concert : & en même-temps , pour

---

Ann. 1513.

Ann. 1513.

se mettre en possession, l'une du duché de Milan, & de la seigneurie de Gênes, l'autre de toutes les places de terre-ferme qu'on lui avoit enlevées dans la dernière guerre, les prisonniers durent être remis en liberté de part & d'autre, sans payer de rançon. La république gagna considérablement à cet échange, puisqu'elle recouvra dès ce moment les deux hommes les plus propres à réparer ses pertes, André Gritti, à qui elle devoit déjà le recouvrement de Padoue, & le célèbre Barthélemy l'Alviane. Elle auroit bien désiré que le roi eût pris des engagements plus précis, & qu'on eût spécifié dans le traité tous les ennemis contre lesquels on se proposoit d'agir : mais Louis, qui vouloit laisser au pape & à l'empereur une porte ouverte à la réconciliation, renvoya les éclaircissements ultérieurs à une conférence qui se tiendrait en Italie, lorsque les premiers engagements auroient été remplis.

Trêve avec l'Espagne : neutralité accordée à l'archiduc.

Recueil des traités.

P. Martir de Angl.

Lettres de Louis XII.

Quoique le premier motif qui avoit déterminé Ferdinand à négocier à la cour de France ne subsistât plus depuis la conclusion de ce traité, ce rusé politique ne se rebuta point : il vouloit éloigner le théâtre de la guerre de la Navarre, où son autorité n'étoit point encore suffisamment affermie : insistait donc toujours sur le mariage de son petit-fils avec Renée de France, & promettant d'engager l'empereur à se désister de la clause qui causoit tant de chagrin à la reine, il conclut une trêve d'un an avec le roi, & n'oublia pas de stipuler la liberté du passage pour ses couriers & ses ambassadeurs sur toutes les terres de France pendant la durée de la trêve. Le premier usage qu'il en fit parut ne point démentir les dispositions qu'il avoit annoncées : il engagea Marguerite d'Autriche, sur l'esprit de laquelle il conservoit toujours un grand ascendant, à demander au roi, au nom de l'empereur & du jeune archiduc, la neutralité pour la Franche-comté, le Charolois, le Luxembourg, l'Artois, la Flandre, & toutes les autres provinces comprises sous le nom de Pays-Bas. Louis, qui avoit droit de forcer son vassal à lui fournir des

---

Ann. 1513.

Ann. 1513. nuit, vinrent se jeter dans Novarre, du côté opposé au camp des François. La Trémouille perdant toute espérance d'emporter une place si bien défendue, prit le parti de se retirer à la Riotta, à deux milles seulement de Novarre, attendant toujours l'arrivée des lansquenets de Tavannes. L'armée campa dans un terrain étroit & embarrassé, coupé par des canaux, couvert d'un côté par un taillis, de l'autre par des marais : la gendarmerie étoit au fond de cette gorge ; les aventuriers François & les lansquenets en occupoient l'entrée, ayant devant eux vingt-deux pièces de canon, dressées sur leurs affuts, & prêtes à tirer. Autant le choix de ce camp paroissoit propre à faire reposer l'armée, & sur-tout la gendarmerie, autant il étoit défavorable pour livrer bataille ; ou même pour se défendre, si l'on étoit attaqué, puisque la cavalerie, qui faisoit toute la force de l'armée, n'y pouvoit manœuvrer, & que les différents corps se trouvoient séparés, & hors d'état de se secourir mutuellement. Aussi la Trémouille ne s'attendoit-il point que les Suisses dussent venir le chercher : il étoit si tranquille à cet égard, qu'il avoit même négligé de faire dresser à la tête du camp une espèce de parc de bois, composé d'échelles ou de barrières, entrelacées les unes dans les autres, dont Robert de la Mark étoit l'inventeur, & qu'on avoit fait voiturer, à grands frais, à la suite de l'armée. Cependant le capitaine Mortin, ou Mutri, homme de tête & soldat déterminé, ayant fait reconnoître le camp des François, assembla, dès le soir même, les Suisses ses compatriotes ; leur montra la facilité de surprendre & d'écraser l'armée ennemie, dans une position où leur cavalerie leur devenoit inutile, & où l'on n'auroit à combattre que des Allemands & des aventuriers François, moins nombreux & moins aguerris que les Suisses : il leur fit envisager la gloire dont une action si éclatante couvriroit leur patrie aux yeux des étrangers : enfin il fut si bien les enflammer, que l'expédition fut ré-

---

Ann. 1513.

deux nations , rendit ce combat opiniâtre & terrible. Les lansquenets , quoique moins nombreux , soutinrent le choc pendant deux heures , sans reculer d'un seul pas. La gendarmerie Françoisse entendoit les cris des mourants , voyoit écraser ces fidèles alliés , sans pouvoir marcher à leur secours : des canaux ou des bois taillis , occupés par le détachement des Suisses , lui fermoient le passage. L'amour paternel put seul triompher de tous ces obstacles. Un messager vint avertir Robert de la Mark , prince de Sedan , que ses deux fils , Fleuranges & Jamets , déjà criblés de coups & couverts de sang , défendoient à peine un reste de vie : il pénètre , avec sa compagnie de deux cents lances , sur le champ de bataille ; dégage Jamets , qui combattoit encore ; reconnoît le corps de Fleuranges , déjà étendu par terre , & couvert de quarante-six blessures : il les fait emporter par quelques-uns de ses gendarmes , & les rappelle l'un & l'autre à la vie. Les Suisses , après avoir défait les lansquenets , tournèrent l'artillerie contre la cavalerie , qui ne songea plus qu'à fuir , avec la plus grande partie des aventuriers François , qui avoient échappé au carnage. Les historiens varient sur le nombre des morts : Guichardin en compte dix mille du côté des François , & quinze cents seulement du côté des Suisses : mais il se trompe visiblement : car il convient , avec tous les autres historiens , que la gendarmerie ne combattit point , que presque toute la perte tomba sur les lansquenets , qui n'étoient qu'au nombre de cinq à six mille , & qui ne périrent pas tous , à beaucoup près. Gradenico compte huit mille morts du côté des François , & cinq mille du côté des Suisses , du nombre desquels étoient plusieurs colonels ou capitaines , entr'autres Mottin , l'auteur & le chef de cette entreprise : ce nombre paroît encore exagéré : Fleuranges se contente de dire que la perte fut à-peu-près égale de part & d'autre ; mais que du côté des François , elle tomba toute entière sur les lansquenets , dont il avoit le commandement. Les

Ann. 1513.

troisième sur les frontières de la Gascogne & du Languedoc : car il eût été dangereux de compter sur la foi des traités à l'égard d'un prince tel que Ferdinand, qui prenoit dans le même temps des engagements contradictoires, & qui ne remplissoit jamais que ceux où il trouvoit le plus à gagner. Il falloit encore entretenir une marine, & veiller à la sûreté des côtes. Tous ces objets exigeoient nécessairement une forte dépense.

Emprunts &  
aliénations du  
domaine.

Manusc. de  
Fontaineu.  
Registres du  
parlement.

Louis, malgré son économie & la sorte d'engagement qu'il avoit prise avec lui-même de ne point hausser les impôts, s'étoit trouvé forcé, depuis deux ans, d'établir une *crue*, ou augmentation de tailles. Les fonds de cette année se trouvant en grande partie consumés par l'infructueuse expédition d'Italie, il fallut recourir à de nouveaux expédients. Il demanda des emprunts, ou dons gratuits, à toutes les villes du royaume : Paris fut taxé à quarante mille livres. Le corps municipal avoit consenti à acquitter cette dette; mais ayant voulu comprendre dans la répartition qu'il en fit les officiers des cours supérieures, & ceux-ci ayant refusé de contribuer, & ayant été maintenus dans leur exemption par une déclaration formelle du monarque, la taxe pour la capitale fut modérée à vingt mille livres. Les autres villes furent traitées avec la même douceur : d'où il arriva que l'impôt ne rendit point les sommes dont on avoit besoin : pour y suppléer, Louis engagea une portion de ses domaines, jusqu'à la concurrence de quatre cents mille livres. Louis Mallet, seigneur de Gravelle, Amiral de France, acheta pour la somme de quatre-vingt mille livres, les terres & seigneuries de Melun, Corbeil & Dourdan : Charles de Rohan, chevalier de l'ordre du roi, eut pour vingt mille écus la terre de Baugé. Avant que de procéder à l'enregistrement des lettres accordées à ces seigneurs, la cour voulut entendre les administrateurs des finances. » Le 8 de juin, font venus en la- » dite cour Florimond de Robertet, Louis Poncher,

» & Jean Cottereau , chevaliers , trésoriers de France ,  
» Jacques Huraut , Jacques de Beaune & Henri Bo-  
» hier , aussi chevaliers , généraux des finances , aux-  
» quels a été demandé par la cour , si les affaires du  
» roi étoient si grandes & très-urgentes , & les finan-  
» ces dudit seigneur si fort en arriere qu'il fût besoin  
» & nécessaire au roi de faire lefdites venditions ? Qui  
» ont dit que les affaires du roi étoient si grandes &  
» très - urgentes pour le fait de ses guerres , & les  
» finances dudit seigneur si très-fort en arriere , qu'il  
» lui avoit convenu hauffer les tailles , dont le pauvre  
» peuple étoit merveilleusement travaillé , & qu'il avoit  
» semblé au roi & à son conseil , que pour soulager  
» son peuple & recouvrer l'argent qu'il étoit néces-  
» faire de fournir au fait de ses guerres , même-  
» ment pour obvier à l'entreprise que faisoient de présent  
» les anciens ennemis de son royaume , il étoit plus  
» raisonnable que le roi s'aidât de son domaine , que  
» de plus charger sondit peuple . La cour consentit  
à l'enregistrement ; mais en exigeant que la justice  
continuât à être exercée dans ces villes sous la main  
du roi , & que les engagistes ne pussent abattre les  
bois de haute futaie , ni faire d'autres coupes que cel-  
les qui seroient réglées par des officiers du domaine.  
Graville protesta , devant la cour , qu'il n'avoit point  
sollicité les lettres que le roi lui avoit accordées ; qu'il  
ne prétendoit acquérir aucun autre titre sur les terres  
engagées , qu'un simple usufruit ; qu'après sa mort , le  
roi pourroit les reprendre , en assurant à ses succes-  
seurs quatre mille livres de rente , jusqu'à ce qu'il eût  
remboursé le principal : qu'il ne toucheroit point au  
bois de haute futaie , ni ne vendroit aucun office.  
Graville fit plus encore qu'il n'avoit promis : il dé-  
clara par son testament , qu'ayant gagné au service de  
l'Etat , ou qu'ayant obtenu de la faveur de ses maîtres  
des sommes beaucoup plus considérables que celle pour  
laquelle on lui avoit engagé ces terres , il n'entendoit  
point que ses héritiers y pussent rien prétendre : qu'il



Ann. 1513.

en faisoit don au roi, le suppliant, si les besoins de l'Etat le permettoient, de vouloir bien soulager tous les ans de la somme de quatre mille livres les villages les plus pauvres, ou qui auroient le plus souffert de l'intempérie des saisons.

Dans le même temps, on présenta au parlement des lettres d'une autre nature : Anne de Bretagne desirant avec passion le mariage de sa seconde fille avec Ferdinand d'Autriche, prince de Castille, & voulant, autant qu'il dépendroit d'elle, faire desirer de plus en plus cette alliance à l'empereur & au roi d'Espagne, obtint du roi un don pur & simple du comté d'Etampes, qui avoit été confisqué sur son pere, & dont elle avoit dessein de gratifier sa seconde fille. Le secret de la reine transpira. Jean le Lievre, avocat général, à qui les lettres du roi furent adressées, dit dans une assemblée des chambres : » Qu'on lui avoit communi-  
 » qué des lettres-patentes du roi, contenant le don  
 » gratuit que le roi a fait à la reine du comté d'E-  
 » tampes : après avoir fait la lecture de ces lettres, &  
 » rappelé à la cour d'où provenoit le comté d'Etam-  
 » pes, & en quelles mains il avoit passé depuis deux  
 » cents ans, il conclut que c'étoit un vrai domaine de  
 » la couronne ; qui par sa nature étoit inaliénable,  
 » déclarant cependant que si la cour, attendu la qua-  
 » lité du temps & la personne de la reine, qui méri-  
 » toit à tous égards qu'on fit beaucoup pour elle,  
 » vouloit procéder à la vérification desdites lettres,  
 » il ne s'y opposeroit pas, pourvu que ce fût avec les  
 » modifications suivantes ; savoir pour en jouir par la  
 » reine, leurs enfants mâles & femelles descendants du  
 » roi ou d'elle, l'ordre de primogéniture gardé, de  
 » manière qu'à l'ainé mâle, ou à l'ainée fille, au dé-  
 » faut de mâle, demeurât tout le comté, par indivis,  
 » sans que les cadets y pussent jamais rien préten-  
 » dre ». Les lettres furent enregistrées avec cette mo-  
 dification ; mais Anne ne s'en contenta pas. Elle pour-  
 suivit cette affaire avec tant de chaleur, que la cour,  
 sur

sur les ordres réitérés du roi , se désista de toute opposition.

Les sommes provenues du don gratuit & des aliénations du domaine , furent employées à faire des recrues , principalement en Allemagne : le duc de Gueldres attacha au service du roi de vieilles bandes de lansquenets , répandus sur le bas Rhin , qui , tantôt soldats mercenaires , & tantôt brigands publics , se faisoient nommer *la grande verge* : Fleuranges , déjà guéri de ses blessures , en fut le principal conducteur. Ces renforts rendirent l'ennemi plus circonspect ; mais ils arrivèrent trop tard , & n'eurent point occasion de combattre. Henri VIII , après avoir fait tous ses préparatifs , vint débarquer à Calais , dans les premiers jours du mois de juillet : il amenoit avec lui une armée de trente mille combattants , presque toute composée d'infanterie. Il avoit fait lever en Allemagne , & dans les Pays-Bas , un corps de dix ou douze mille chevaux : se défiant de ses talents militaires & de ceux de ses courtisans , il demandoit à Marguerite pour capitaine général , soit Henri de Brunsvich , soit le sire de Vergi , maréchal du comté de Bourgogne. Maximilien , qui n'avoit pas rougi de se mettre autrefois à la solde de Ludovic & des Vénitiens , envia une commission qui lui parut lucrative : il sollicita la préférence , & montra si peu de délicatesse , qu'il se fit donner cent ducats par jour pour sa table. Il faut rendre justice à Maximilien , prince beaucoup trop loué sans doute par les historiens d'Allemagne , mais en revanche peu connu & trop décrié par la foule de nos écrivains : ce ne fut point uniquement à la soif de l'or , à un gain sordide qu'il prostitua son rang : des motifs moins vils le déterminèrent ; il ne vouloit point commander l'armée des Suisses ; car bien qu'il les eût levés & soudoyés au nom du roi d'Angleterre , il craignoit que si les paiements n'arrivoient pas à temps , ces guerriers mercenaires & mutins ne s'en prissent à lui , & n'attentassent à sa liberté : d'ailleurs il étoit

Ann. 1513.

Descente des  
Anglois : siège  
de Têrouenne.

*Fleuranges.*  
*Du Bellay.*  
*Herbert.*

*Lettres de*  
*Louis XII.*  
*Manusc. de*  
*Fontanien.*

Ann. 1513.

assuré de diriger leurs opérations par ses lieutenants, au-lieu que sa présence étoit absolument nécessaire pour faire perdre de vue aux Anglois le véritable objet de leur armement, & les engager dans des entreprises dont il devoit retirer tout le profit. Henri VIII fut la dupe de Maximilien, comme il l'avoit été de Ferdinand : au-lieu d'attaquer Boulogne, ou de s'avancer du côté d'Abbeville, il se laissa persuader d'assiéger Téroüenne, place qui, par sa position, incommodoit fort l'archiduc, souverain des Pays-Bas ; mais dont la conquête ne pouvoit être d'aucun avantage pour les Anglois.

Bataille de  
Flodden : dé-  
faite & mort  
du roi d'Ecos-  
se.

*Buchanan.*  
*Herbert.*  
*P. Jove.*

A peine s'étoit il attaché au siège de Téroüenne, qu'il vit arriver dans son camp un héraut, qui lui dénonça la guerre de la part du roi d'Ecosse : le monarque Anglois avoit eu un pressentiment de cette déclaration avant que de passer en France : il avoit laissé tous les ordres nécessaires pour la sûreté de ses propres Etats ; craignant encore que les mesures qu'il avoit prises ne fussent pas suffisantes, ou que ses ordres ne fussent mal exécutés, il détacha de son armée un corps de six mille hommes, qu'il envoya promptement en Angleterre, sous la conduite de Thomas Havart. Jacques avoit suivi de près le départ de son héraut, & s'étoit mis en état de commencer les hostilités, le même jour qu'il avoit déclaré la guerre. Il pénétra fort avant dans les provinces du nord de l'Angleterre, pillant & ravageant tout ce qui se présentoit sur sa route. Ces premiers succès furent la cause de sa perte : les Ecossois, pauvres & mal disciplinés, s'étant chargés de butin, ne songerent plus qu'à le mettre en sûreté : la désertion devint générale, & il ne lui restoit plus que la moindre partie de son armée, lorsque les Anglois s'avancèrent au nombre de plus de vingt-cinq mille combattans. Jacques auroit pu se mettre à couvert, en reprenant la route de ses Etats : il avoit suffisamment rempli ses engagements avec la France, en obligeant Henri à renvoyer en

Angleterre une partie de ses troupes ; mais il eut honte de fuir devant un ennemi qu'il avoit provoqué. Quelque disproportion qu'il se trouvât entre son armée & l'armée Angloise , il l'attendit de pied ferme , & livra une des plus sanglantes batailles dont la mémoire soit consignée dans les annales d'Ecosse : Jacques IV , après avoir rempli tous les devoirs de capitaine & de soldat , tomba percé de coups : avec lui périrent un archevêque , deux évêques , quatre abbés , douze comtes , dix-sept barons , & huit ou dix mille guerriers d'un ordre moins distingué. Les Anglois conviennent qu'ils laisserent cinq mille hommes étendus sur le champ de bataille : comme la nuit seule avoit séparé les combattants , ils ne connurent que le lendemain matin qu'ils avoient remporté la victoire ; ils trouvèrent le corps du malheureux monarque sur un monceau de morts , & l'enfermerent dans un cercueil de plomb ; mais ils eurent la barbarie de lui refuser la sépulture , sous prétexte qu'il étoit mort excommunié : Henri lui-même crut avoir besoin de la permission du saint siège pour rendre les derniers devoirs à un roi magnanime , d'une piété exemplaire , adoré de ses sujets , à son beau frere.

La ville de Têrouenne arrêta long-temps tous les efforts de Henri & de Maximilien : deux capitaines distingués la défendoient , Antoine de Créqui , seigneur de Pontdormi , & Téligni , Sénéchal de Rouergue : quoiqu'ils n'eussent pour garnison que deux cents hommes d'armes & deux mille hommes d'infanterie , ils firent de si fréquentes sorties sur le camp ennemi , & montrèrent dans toutes les occasions une valeur si déterminée , que le deux monarques , qui avoient une armée de plus de cinquante mille combattants , n'osèrent risquer un seul assaut , & n'espérèrent de la prendre que par famine. Comme on ne s'étoit pas douté qu'elle dût être assiégée par les Anglois , on avoit négligé d'y faire entrer des provisions : le siège duroit depuis plus d'un mois , lorsque Créqui fit tenir au roi

Ann. 1513.

Déroute de  
Guinegatte, ou  
journée des  
épérons.

Fleuranges.  
Du Bellay.  
P. Jove.  
Manuf. de  
Fontanien.  
Lettres de  
Louis XII.

Ann. 1513.

un état du peu de vivres & de munitions qui restoient encore dans la place, en lui marquant que si avant un certain terme on n'y en faisoit pas entrer, ils seroient réduits à capituler, ou à mourir de faim. Louis, qu'une violente attaque de goutte empêchoit d'aller se mettre à la tête de ses troupes, envoya ordre à Louis d'Halluin, seigneur de Piennes, gouverneur de Picardie, & en cette dernière qualité général de toutes les troupes qui s'y rassembloient, de tâcher de jeter des provisions dans Téroüenne, mais d'éviter, sur toutes choses d'en venir aux mains, & d'exposer le salut de l'Etat aux risques d'une bataille. Piennes ayant rassemblé promptement les munitions, les remit à Fontrailles, capitaine général des Albanois au service de France : Fontrailles ayant fait attacher avec une simple courroie sur le cou des chevaux un sac de poudre & deux quartiers de lard, fit une irruption subite au travers du camp des Anglois, perça jusqu'aux fossés de la ville, où les huit cents cavaliers qu'il conduisoit, déchargèrent leurs fardeaux, & se retirèrent au galop, avant que les ennemis se fussent mis en devoir de les suivre.

Une tentative si hardie & si heureusement exécutée, réveilla l'ardeur des guerriers, & leur fit envier la gloire dont Fontrailles venoit de se couvrir. Les provisions qu'il avoit portées aux assiégés ne pouvoient durer long-temps; on résolut de conduire dans la place un convoi beaucoup plus considérable, & chacun voulut avoir part à l'expédition: on régla donc dans un conseil de guerre que Fontrailles, à la tête de ses Albanois & d'un certain nombre de gendarmes les mieux montés de l'armée, retourneroit chargé d'une plus grande quantité de provisions: que pour lui faciliter le passage, un corps de quatre cents lances iroit, dans le même temps, répandre l'alarme de l'autre côté du camp: que le duc de Longueville, la Palisse, Imbercourt, la Fayette, avec la plus grande partie de la gendarmerie, iroient se poster au pied de la mon-

Ann. 1513.

leur étoit extrême, ils avoient mis pied à terre, avoient détaché une partie de leur armure, buvoient & mangeoient tranquillement étendus sur l'herbe : les plus braves, ceux qui se trouverent les premiers à cheval, coururent au-devant des Allemands, tandis que les autres achevoient de s'armer, & se dispo-  
soient à les suivre; mais appercevant, dans ce même moment, le corps de laniquenets & d'Anglois, qui s'avançoient de l'autre côté de la Lys pour venir tomber sur les derrières de l'armée, & jugeant que s'ils leur donnoient le temps d'arriver, il faudroit courir les risques d'une bataille, au mépris des ordres du roi, ils prirent précipitamment la fuite, sans songer à ceux qu'ils laissoient aux mains avec l'ennemi : comme il n'y avoit point d'infanterie, il n'y eut presque personne de tué sur le champ de bataille ; toute la perte se réduisit à cents prisonniers, parmi lesquels on comptoit le duc de Longueville, le chevalier Bayard, Clermont d'Anjou, & Bussi d'Amboise. L'empereur & le roi d'Angleterre ne furent pas tirés parti de l'effroi & de la confusion qu'ils avoient répandus parmi les François : au-lieu de les poursuivre jusques dans leur camp, où personne n'auroit osé les attendre, ils reprirent le chemin de Téroüenne, conduisant en triomphe leurs prisonniers.

Quelque peu considérable que fût cet échec, Louis en redouta les suites : il se fit transporter, tout malade qu'il étoit encore, dans la ville d'Amiens, afin de veiller de plus près sur la conduite de ses généraux : informé que le seigneur de Piennes n'avoit pas su gagner la confiance des troupes, que plusieurs officiers lui obéissoient à regret, il nomma pour son lieutenant-général dans les marches de Picardie, le jeune François d'Angoulême, son héritier présomptif, & l'envoya prendre le commandement de l'armée ; mais en lui recommandant fortement de ne rien faire sans prendre conseil des capitaines les plus expérimentés, & sur-tout de ne point risquer d'action générale.

---

Ann. 1513.

remuer la terre , & à se charger volontairement de quelques autres travaux qui ne passaient pas leurs forces. Les Suisses , qui composaient seuls toute l'infanterie des assiégeants , n'étaient pas fort entendus dans l'attaque des places : après avoir perdu un mois ou cinq semaines devant les murs de Dijon , voyant que la plupart de leurs convois étaient enlevés ; que les vivres devenaient de jour en jour & plus chers & plus rares ; qu'ils n'entendaient plus parler de l'empereur , qui devait venir les commander ; que l'argent qu'on leur avait promis de la part du roi d'Angleterre n'arrivait point ; ils commencèrent à se reprocher d'avoir ajouté foi trop légèrement aux promesses de ces deux princes : déçus tout-à-coup des trop flatteuses espérances auxquelles ils s'étaient imprudemment livrés , ils tinrent plusieurs conseils , sans y appeler les officiers de l'empereur , cherchant entr'eux les moyens de se tirer , sans trop de déshonneur , d'une entreprise mal concertée. La Trémouille , instruit de leurs dispositions , tâcha d'en profiter : il connaissait mieux que les Suisses le danger de la position ; il avait des raisons de se défier de la fidélité , ou du moins de la fermeté d'un grand nombre de bourgeois qui redoutaient le sort qui les attendait , eux & leur famille , si la ville était prise d'assaut : enfin il n'avait aucune espèce de secours à espérer du roi , assez embarrassé à couvrir la frontière de Picardie , au lieu que les Suisses pouvaient , d'un moment à l'autre , recevoir l'argent du roi d'Angleterre , changer de résolution , & forcer , dans un accès de fureur , les faibles barrières qui les arrêtaient depuis trop long-temps. Il leur adressa quelques vieux capitaines de gens de pied , qui leur rappelant les batailles & les autres rencontres périlleuses où ils s'étaient trouvés ensemble , leur parlant du chagrin & des regrets que les brouilleries survenues depuis ce temps avaient causés à leurs anciens amis , du desir ardent que le seigneur de la Trémouille avait d'être l'auteur  
de

Ann. 1513

Destruction  
de Téroüenne.*Ibidem.*

déjà pressés par la disette, reprirent la route de leur pays, sans attendre la ratification du traité.

Avant que la Bourgogne fût évacuée, la ville de Téroüenne avoit capitulé. Louis désespérant d'y faire entrer des provisions sans s'exposer aux risques d'une bataille, envoya ordre à Pontdormi de tâcher d'en retirer la garnison. Ce brave officier, qui, pendant neuf semaines avoit résisté aux forces réunies de l'empereur & du roi d'Angleterre, obtint des conditions honorables : la gendarmerie sortit, l'armet en tête & la lance en arrêt ; l'infanterie, la pique sur l'épaule, tambours battants, & enseignes déployées. Les deux monarques se trouverent embarrassés d'une conquête qu'ils avoient achetée si chèrement : la garde en auroit été très-dépendieuse, sans aucun profit réel. Ils prirent le parti de la détruire de fond en comble, à la réserve toutefois des églises, & du cloître des chanoines. Quelques mois après, Marguerite craignant que les François n'entreprissent de la réparer, ce qu'ils exécuterent en effet sous le regne suivant, acheva de ruiner ce qui restoit encore de bâtimens.

Reddition de  
Tournai : mé-  
contentement  
de Maximi-  
lien : retour de  
Henri en An-  
gleterre.

*Fleuranges.  
Cousin, hist.  
de Tournai.*

*Lettres de  
Louis XII.*

*Rymer, añ.  
publ.*

*Manuscr. de  
Fontan.*

Il semble qu'une pareille leçon auroit dû dessiller les yeux du roi d'Angleterre, & le mettre en garde contre les conseils intéressés de l'empereur. Cependant s'étant laissé conduire à Lille, où Marguerite d'Autriche se rendit de son côté, amenant avec elle le jeune archiduc, qui devoit épouser la plus jeune des sœurs de ce monarque, & un cortège nombreux de dames & de demoiselles des premières maisons des Pays-Bas, Henri, généreux & galant, ne résista point aux instances qu'on lui fit d'assiéger Tournai, & de délivrer la Flandre & le Hainaut des alarmes que leur causoit une ville Françoisise enclavée dans leur territoire. Les habitants de Tournai n'avoient sauvé leur liberté contre les entreprises des derniers ducs de Bourgogne, & n'étoient restés dans la dépendance immédiate de la couronne, que par une grandeur d'ame & un amour de la patrie qui ne 'étoient point



Ann. 1513.

vicaire : aussi Henri desira-t-il qu'on lui expliquât, avant tout , quelle étoit la nature de cette charge , & quels avantages il pouvoit s'en promettre. L'empereur , offensé de cette défiance , & paroissant se repentir de s'être trop avancé : *Si un homme , dit-il , venoit vous présenter un coffre-fort rempli de ducats , & que vous fîssiez difficulté de le recevoir , parce que vous ne sauriez point encore ce qu'il y auroit dedans : que ce même homme , choqué de la froideur avec laquelle vous l'auriez accueilli , retirât ses offres , de qui , je vous prie , auriez-vous à vous plaindre.*

Ce beau raisonnement ne changea rien aux résolutions de Henri. Maximilien désespérant d'en venir à bout ; mais considérant en même-temps que la possession de Tournai alloit mettre le monarque Anglois dans sa dépendance , puisqu'il ne pourroit , sans son aveu , y faire entrer de vivres , ni en changer la garnison , jugea que le personnage qu'il avoit joué jusqu'alors ne lui convenoit plus : il s'éloigna de Tournai , sans prendre congé , & alla s'enfoncer en Allemagne , laissant au génie souple & rusé de Marguerite sa fille , le soin de tirer encore parti de la profusion du monarque Anglois.

Traité de  
Lille : retour  
de Henri VIII  
en Angleterre.

Rymer, añ.  
publ.

Lettres de  
Louis XII.

Marguerite se rendit une seconde fois à Lille , où Henri vint la trouver. La princesse , au nom de l'empereur , du roi d'Espagne & de l'archiduc , renouvela avec le roi d'Angleterre le traité de Malines , qui contenoit une ligue offensive & défensive contre la France : pour resserrer davantage les nœuds qui unissoient toutes ces puissances , on stipula que le mariage de l'archiduc Charles avec Marie d'Angleterre , arrêté depuis plusieurs années , & que le roi d'Angleterre avoit compté terminer pendant son séjour dans les Pays-Bas , se célébreroit enfin le 15 de mai , dans la ville de Calais , où la princesse seroit amenée , soit par le roi son frere , soit par la reine sa belle-sœur. On convint que Henri , qui , en exécution du premier traité avoit commencé la guerre , & fait des

Ann. 1513.

Belcar. rer.  
Gall.

Paul Jove.

point de vue qu'il adressa au roi le traité infamant qu'il venoit de conclure : il exhortoit le monarque à faire passer en Suisse une somme modique, & à tâcher d'endormir l'ennemi, sans expliquer ouvertement ses intentions, ou si ce ménagement répugnoit à sa délicatesse, de ne pas perdre un instant pour réparer les places de la Bourgogne, & y faire passer des corps de troupes capables de les défendre, l'assurant qu'aussi-tôt que les Suisses sauroient qu'on les avoit trompés, ils reviendroient en plus grand nombre & plus formidables qu'auparavant. De tous les conseils de la Trémouille, Louis ne suivit que le dernier : il envoya des troupes, des pionniers & de l'argent, pour mettre Dijon en état de défense ; condamna hautement le parti qu'avoit pris la Trémouille ; menaça même d'assembler les princes, les pairs & les grands officiers de la couronne, pour avoir leur avis sur le traité de Dijon. Sire, lui répondit la Trémouille, *plaise vous savoir que j'ai vu les lettres qu'il vous a plu m'écrire, par lesquelles je vois que vous trouvez le traité conclu avec messieurs des ligues merveilleusement étrange : par ma foi, sire, aussi est-il : mais par la mauvaise provision qui étoit par-deça, & pour conserver votre pays, j'ai été contraint de le faire.*

*Sire, vous m'écrivez que vous voulez assembler messieurs de votre sang & le parlement de votre royaume, avant que d'accorder le traité : la chose est bien longue ; mais je voudrois bien que vous l'eussiez fait ; car je suis sûr qu'il n'y a celui qui ne die que je vous ai loyaument servi, & je crois, sire, que bien le connoissez.*

*Sire, au regard de fortifier cette ville, soyez sûr que messieurs de Saint-Valier, d'Aubigni, & moi, mettons toute peine de ce faire : mais c'est la plus mal aisée à fortifier que fut oncques ville, par l'avis de tous les gens de bien qui sont ici.*

*Sire, je n'envoyerai point devers les Suisses que je n'aie oui ce que me dira de votre part le gouverneur*

*d'Orléans , & si vous dis , sire , que je vous ai de-  
trappé d'un aussi gros fait que jamais gentilhomme vous  
détrappa. Tant comme je vive , je ne ferai chose sans  
vous en avertir , en dussé-je perdre votre pays & la vie  
avec. Car je vois bien que je suis en votre male grace ,  
sans l'avoir desservi , & pour avoir fait à vous & à  
votre royaume plaisir & profit ; & si j'eusse autrement  
fait , n'eussiez , à cette heure , que Auxonne , & fussent  
les Suisses en votre royaume plus avant que n'est le  
duché de Bourgogne , de long , & de large. Je voudrois ,  
sire , que vous eussiez vu ce que j'ai vu , &c. Les Suisses ,  
avertis qu'on leur manquoit de parole , s'assemblerent  
tumultuairement : livrés à une fureur aveugle , ils arrê-  
terent ceux de leurs officiers qu'ils soupçonnoient  
d'intelligence avec les François : quelques-uns furent  
appliqués à la question , d'autres furent décapités : les  
ôtages couroient risque d'être traités avec la même  
barbarie ; mais soit par un reste de pitié envers des  
malheureux qui n'étoient point complices du tort dont  
on se plaignoit , soit , comme il est assez vraisem-  
blable , par la crainte de perdre les fortes rançons que  
le roi offroit pour leur liberté , on n'attenta point à  
leur vie. Cependant le traité de Dijon s'accomplissoit  
de fait par rapport aux articles qui répugnoient da-  
vantage au roi. Les garnisons des châteaux de Cré-  
mone & de Milan , voyant que leurs provisions dimi-  
nuoient , & n'apprenant point qu'on songeât à venir  
sitôt les délivrer , rendirent ces deux places , en stipu-  
lant la liberté de se retirer avec armes & bagages :  
d'un autre côté , Léon , instruit des vues secrètes de  
l'empereur & du roi d'Espagne sur le Milanès , &  
craignant , si leur projet réussissoit , de se trouver à  
la merci de la puissante maison d'Autriche , com-  
mença sérieusement à se rapprocher de Louis. Il récon-  
cilia à l'Eglise , & rétablit dans toutes leurs dignités ,  
les cardinaux qui avoient tenu le concile de Pise : il  
se contenta , pour lever toutes les censures de son  
prédécesseur , que six députés du clergé de France*

Ann. 1513.

**Ann. 1513.** vinssent lui demander l'absolution : il auroit bien voulu profiter de l'embarras où le roi se trouvoit pour obtenir l'abolition des libertés de l'Eglise Gallicane ; mais connoissant la fermeté du monarque , il consentit à suspendre les procédures commencées au concile de Latran , & accorda les délais qu'on lui demandoit.

**Ann. 1514.** Anne de Bretagne ne survécut pas à un événement qu'elle desiroit avec tant d'ardeur : attaquée de la gravelle , elle mourut le 9 de janvier , âgée de 36 ans. Mort de la reine Anne de Bretagne.

*Ferron.  
Manusc. de  
Fontanieu.  
Lettres de  
Louis XII.*

Le caractère de cette princesse offre l'exemple d'une bizarrerie bien singulière : épouse tendre , complaisante & soumise , tant que vécut Charles VIII , qu'elle avoit regardé comme son persécuteur , qui l'avoit , pour ainsi dire , conquise à main armée , qui ne paroît pas s'être jamais donné beaucoup de soins pour s'en faire aimer , qui avoit des maitresses , peu d'esprit , point de figure ; elle devint capricieuse , contrariante & hautaine avec Louis XII , qui le premier l'avoit rendue sensible , qu'elle avoit avoué pour son amant , qu'elle posséda tout entière , & qui , pour les qualités du cœur , les grâces de l'esprit & du corps , étoit le prince le plus accompli de son temps. Quelques courtisans s'étonnoient qu'il supportât si patiemment une humeur si aigre : *Il faut bien* , répondoit Louis , *souffrir quelque chose d'une femme , quand elle aime son honneur & son mari.* Attribuant au caractère national l'inflexible opiniâtreté de l'esprit de la reine , il la nommoit , en plaisantant , la Bretonne. Si ces contrariétés s'étoient renfermées dans l'intérieur du palais , si Louis XII eût été le seul à en souffrir , peut-être auroit-on pu se dispenser de les relever dans l'histoire ; mais elles influèrent sur l'administration générale , & causerent , en partie , les revers qui affligèrent l'Etat , pendant les dernières années de ce regne. L'obstination avec laquelle Anne résista aux décisions d'un concile national assemblé à Tours , & séquestra les évêques de la Bretagne du concile de Pise , servit de prétexte à Marguerite d'Autriche pour en séparer aussi

aussi les évêques des Pays-Bas : les princes étrangers n'eurent garde , après cela , de s'affocier à une entreprise désavouée même en France. Jules , que la convocation de ce concile avoit déconcerté , reprit courage , & cessa de rien appréhender de la part d'un prince qui n'étoit pas obéi dans sa propre maison. L'aveugle prédilection qu'elle conserva jusqu'au dernier soupir pour la maison d'Autriche , fut une autre source de malheurs : Ferdinand , Maximilien & Marguerite en abuserent pour tromper le roi , bien assurés , si leurs projets frauduleux échouoient , de trouver une porte toujours ouverte à la réconciliation. Ces défauts n'empêchèrent pas qu'elle n'emportât les regrets de toute la nation. Autant Louis XII étoit économe , autant Anne étoit magnifique : elle employoit la meilleure partie de ses immenses revenus à récompenser les services rendus à l'Etat , ou à soulager les malheureux , assignant des gratifications sur son trésor à tous les officiers qui s'étoient distingués par quelque action d'éclat , ou assurant une retraite à ceux que la vieillesse ou des blessures forçoient à vivre en repos : le surplus servoit à l'entretien d'un grand nombre de jeunes personnes de condition , qu'elle formoit dans son palais , qu'elle nommoit ses filles , & qu'elle marioit avantageusement , sans qu'il en coûtât rien aux parents. C'est sous ce dernier aspect qu'Anne a mérité , sans doute , tous les éloges dont les historiens l'ont comblée : ajoutons encore qu'elle étoit naturellement éloquente ; qu'elle étoit belle , quoique petite , & un peu boiteuse.

La mort de la reine termina un arrangement ardemment désiré par la nation , & auquel elle s'étoit toujours fortement opposée. Louis s'empressa de célébrer , aussitôt que les bienséances le permirent , les noces de sa fille Claude avec François d'Angoulême , duc de Valois. Quoiqu'il eût le droit de conserver pendant sa vie la jouissance pleine & entière de la Bretagne , il la céda , dès ce moment , aux deux époux , ne résér-

---

Ann. 1514.

Mariage de  
François d'An-  
goulême avec  
Claude de  
France.

*Fleuranges.  
Du Bellay*

Ann. 1514.

Projet pour  
le mariage du  
roi, & celui de  
madame Re-  
née de France :  
trêve avec Fer-  
dinand & Ma-  
ximilien.

Manusc. de  
Bethune.

P. Martir,  
de Angl.

Lettres de  
Louis XII.

vant que les droits de suzeraineté, qu'il ne pouvoit aliéner, & ceux de Renée sa seconde fille.

Cette princesse étoit toujours l'objet d'une importante négociation. Le roi d'Espagne persistoit à la demander pour le jeune Ferdinand son petit-fils : il n'étoit plus question d'arracher cette jeune princesse des bras de ses parents, ni de la transporter en Allemagne ; on se contentoit que Louis, pour sûreté du mariage, déposât la dot, c'est-à-dire, le duché de Milan entre les mains de Ferdinand ; ce qui devoit d'autant moins lui coûter, qu'il n'y possédoit plus que la tour de Godefa, ou la lanterne de Gênes. Le traité étoit fort avancé, lorsqu'Anne de Bretagne, qui en desiroit si ardemment la conclusion, vint à mourir. Cet événement ne déconcerta point Ferdinand ; il servit, au contraire, à étendre ses vues ; au-lieu d'un mariage, il en proposa deux. Le roi, qui n'avoit que des filles, étoit d'âge à pouvoir encore espérer des enfants : quelques-uns de ses courtisans, pour le tirer de la tristesse où il étoit plongé, l'exhortoient à un second mariage. Ferdinand offroit, ou Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, ou la jeune Eléonor, niece de cette princesse, & sœur des archiducs. L'âge de la tante, indépendamment de l'inclination & de la tendre amitié que Louis avoit long-temps conservée pour elle, auroit dû la faire préférer ; mais ce monarque, qui pardonnoit les injures, ne pardonnoit point la fausseté ; il se décida en faveur d'Eléonor. On dressa sur-le-champ un projet de traité, dont la minute se trouve parmi les manuscrits de Béthune. On y stipule d'abord une ligue, confédération & intelligence perpétuelle & héréditaire entre l'empereur, le roi d'Espagne, le roi d'Angleterre, l'archiduc Charles, prince d'Espagne, d'une part, & le roi de France, d'autre part : & afin de rendre cette alliance plus durable, & d'en resserrer les nœuds par les liens du sang, Louis consent d'épouser Eléonor d'Autriche, fille de Philippe, & petite-fille de Maximilien & de

Ferdinand , à laquelle il promet d'assigner un douaire pareil à celui qu'on a coutume d'assigner aux reines de France : il promet ensuite d'unir Renée de France sa fille , avec Ferdinand , infant de Castille , dès que les deux époux auront atteint l'âge nubile ; de céder à sa fille , en signant le traité de mariage , le duché de Milan , & la seigneurie de Gênes , qu'on pourra aisément recouvrer , à la faveur de cette alliance : de trouver bon que Ferdinand , roi d'Espagne , reste dépositaire de cet Etat , jusqu'au jour de la célébration du mariage , & de lui remettre incessamment la forteresse de Godefa , pour y loger une garnison Espagnole. Maximilien , de son côté , s'engage à accorder aux deux époux conjointement , l'investiture du duché de Milan ; & Ferdinand , auquel on en confie la garde , doit jurer que , si l'un d'eux vient à mourir avant l'âge nubile , ou sans laisser de postérité , il remettra purement & simplement au roi de France toutes les places dont il se trouvera en possession : il s'oblige même , après avoir prélevé sur les revenus du duché les sommes nécessaires pour la garde & la conservation des places , de remettre tous les ans au roi , à titre d'indemnité , & en qualité de tuteur de madame Renée , les sommes qui proviendront des domaines ou des impositions établies sur toutes les terres de cette souveraineté : enfin les confédérés promettent non-seulement d'unir leurs forces pour contenir & réprimer les Suisses , mais d'obliger par les voies de la douceur , s'il est possible , le roi d'Angleterre à rendre à la France le comté de Tournai , ou de l'y forcer à main armée. En échange de tous ces bons offices , Ferdinand demande que Louis renonce aux droits qu'il s'étoit réservés sur le royaume de Naples , en cas que Germaine de Foix décédât sans enfants ; qu'il le tienne quitte des sommes qu'il avoit exigées par forme de dédommagement ; mais sur-tout qu'il jure de séparer ses intérêts de ceux de Jean d'Albret , & de ne lui donner aucun secours pour recouvrer la Navarre.

---

Ann. 1514.

---

---

Ann. 1514.

Comme ce projet , proposé par le roi d'Espagne , renfermoit plusieurs articles sur lesquels on n'étoit point encore d'accord , qu'il s'en trouvoit d'autres qui ne pouvoient être arrêtés sans l'intervention de l'empereur , on convint de proroger pour une année , la trêve conclue l'année précédente entre les deux couronnes. Quintana , ministre de Ferdinand , la signa effrontément au nom du roi son maître , de l'empereur , de l'archiduc & du roi d'Angleterre , quoiqu'il n'eût aucune procuration de la part de ces derniers. Ferdinand ne manqua pas de la ratifier : il eut même l'adresse de la faire goûter à Maximilien , qui , croyant appercevoir dans ce nouveau plan un moyen infailible de faire entrer dans sa maison une souveraineté , non-seulement l'approuva en son nom & au nom de Charles son pupile , mais consentit , sur les représentations du même Ferdinand , & afin de ne donner aucun ombrage à la France , de suspendre le mariage de Charles avec Marie d'Angleterre. La suspension , ou plutôt la rupture de ce mariage , étoit alors la chose du monde que desiroit le plus Ferdinand ; c'étoit le motif secret , & l'objet principal de toute cette intrigue. N'ayant point encore oublié les chagrins que lui avoit causés l'archiduc Philippe , & considérant que Charles , dès qu'il seroit marié , prendroit le gouvernement de ses Etats , & ne manqueroit pas de revendiquer le royaume de Castille : que ce jeune prince , appelé par toute la noblesse Castillane , soutenu des forces du roi d'Angleterre son beau-frere , & peut-être secondé des François , s'il consentoit à restituer la Navarre à Jean d'Albret , seroit un concurrent beaucoup plus redoutable encore que n'avoit été son pere ; il le regardoit dès-lors comme son plus dangereux ennemi , & ne croyoit pas pouvoir prendre de trop bonne heure des précautions pour le mettre hors d'état de lui nuire. Car son intention n'étoit point , comme il parut clairement dans la suite , que Charles héritât jamais du royaume de Castille ; il le destinoit



aux enfants qu'il auroit de Germaine de Foix , ou s'il n'en avoit point , au jeune Ferdinand son filleul , qu'il élevoit en Espagne. Maximilien , malgré toute sa défiance , fut la dupe de ce manège : il écrivit à Marguerite de répondre aux instances qui lui arriveroient d'Angleterre pour la célébration du mariage , qu'il vouloit y assister , & que les affaires de l'empire ne lui permettroient pas sitôt de se transporter dans les Pays-Bas.

Henri VIII fut bien étonné d'apprendre que , tandis qu'il stipendioit une armée dans les Pays-Bas , qu'il attiroit à son service les meilleures troupes & les capitaines les plus renommés de l'Allemagne , & qu'il n'épargnoit rien pour se mettre en état de pousser vivement la guerre dès que la saison le permettroit , on signât en son nom une trêve avec la France , sans même daigner l'en avertir : il avoit un ministre à la cour d'Espagne , il s'en trouvoit un d'Espagne à sa cour ; ni l'un ni l'autre n'avoit été consulté. Il écrivit à Marguerite , pour lui demander l'explication d'un procédé si étrange , & pour savoir définitivement s'il devoit conduire sa sœur à Calais , au terme convenu. Marguerite ne pouvoit lui donner aucun éclaircissement sur le premier article : Ferdinand , qui redoutoit la pénétration de cette princesse , avoit exigé de l'empereur qu'il ne lui communiquât rien de ce qui se traitoit : quant au second , elle le pria de différer , excusant , le mieux qu'elle pouvoit , l'empereur son pere , & tâchant d'adoucir une réponse si désagréable , par des protestations vagues d'amitié & d'intérêt , démenties , pour ainsi dire , avant que d'être préférées. Outré de ce double affront , Henri éclata en reproches contre deux perfides alliés , qui , après l'avoir engagé dans une querelle qui lui étoit étrangère , après s'être servis de ses troupes & de son argent pour parvenir à leurs fins , l'abandonnoient lâchement au milieu de l'entreprise , & à l'approche du danger. A la mortification , toujours humiliante , d'avoir été pris

---

Ann. 1514.

Etonnement  
& embarras de  
Henri VIII.

Lettres de  
Louis XII.  
Herbert.

Ann. 1514.

pour dupe , se joignoit une vive inquiétude sur l'avenir : il avoit déjà épuisé en vaines profusions les trésors accumulés par l'insatiable avarice de son pere : il falloit recourir aux expédients , dans un temps où la guerre alloit , selon toutes les apparences , changer de nature , & devenir purement défensive , d'offensive qu'elle étoit auparavant.

Préparatifs  
de Louis : en-  
gagements du  
domaine.

Registres du  
parlement.  
Lettres de  
Louis XII.

Louis avoit tout disposé pour porter , cette année , la guerre en Angleterre. Dès le mois de janvier , il avoit tenu plusieurs conseils , où il avoit appelé quelques présidents des cours souveraines , afin de chercher avec eux les moyens les moins onéreux de subvenir à la dépense. Le 21 de février , il adressa au parlement de Paris des lettres-patentes , portant des aliénations du domaine , jusqu'à la concurrence de six cents mille livres. » Après la lecture de ces lettres , » messire Antoine Duprat , & maître Charles Guil- » lard , présidents en ladite cour , déclarerent qu'ils » avoient été à Blois par ordonnance du roi , & s'é- » toient trouvés assemblés un bon nombre de gros » personnages , où avoient été mis en termes les affai- » res dudit seigneur , & fait plusieurs ouvertures pour » trouver argent ; & avoient les généraux des finances » montré un abrégé des finances du roi & de l'armée » qu'il a de présent , par lequel apparoissoit qu'il y » avoit faute de fonds de onze cents mille livres ; pour » laquelle recouvrer , a été trouvé qu'il étoit besoin de » lever la somme de six cents mille livres tournois » sur les aides , gabelles , greniers à sel , quatriemes » & huitiemes , & que ledit seigneur , de sa part , » devoit bailler sa vaisselle d'or & d'argent , jusqu'à » la somme de deux cents mille livres ; & avoit-on » trouvé qu'il n'y avoit meilleur expédient , & dont » le peuple fût moins grevé , que de vendre dudit » domaine , aides & gabelles , grenier à sel , quatriemes » & huitiemes , jusqu'à la somme de six cents mille » livres. Après que ladite cour eut mandé maître Jac- » ques de Beaune , chevalier général des finances du-

» dit seigneur, & qu'interrogé en pleine cour, il eut  
 » déclaré le gros & quasi insupportable faix de l'E-  
 » tat, & qu'il n'y avoit point d'autre remede, que  
 » d'engager une portion du domaine: Oui sur ce le  
 » procureur général consentant, attendu le besoin  
 » urgent, à la publication des lettres-patentes, la  
 » cour ordonna que lesdites lettres seroient publiées  
 » & enregistrées. »

Ann. 1514.

Avec ces sommes, Louis augmenta le nombre des troupes nationales & prit à son service jusqu'à vingt mille lansquenets. Il fit construire ou réparer dans les ports de Normandie un nombre prodigieux de vaisseaux & de bâtimens de transport: la plus grande partie des lansquenets étoit déjà répandue sur les côtes de cette province, prête à s'embarquer, dès que la saison le permettroit. Richard de la Pole, comte de Suffolk, devoit commander les troupes de débarquement: il étoit frere d'Edmond de la Pole, livré par l'archiduc Philippe à Henri VII, & décapité par ordre de ce monarque, & se trouvoit, depuis la mort de son aîné, le principal chef du parti d'York, violemment opprimé, mais toujours subsistant en Angleterre. Un autre corps d'armée, répandu sur les frontières de la Picardie, faisoit déjà des courses sur le territoire de Calais, & assiégeoit la ville de Guines. Tout sembloit donc annoncer une guerre vive & sanglante, lorsque la paix se conclut par un moyen auquel le hazard eut la plus grande part.

Le duc de Longueville, prisonnier en Angleterre depuis la déroute de Guinegaste, s'étoit insinué dans les bonnes grâces du monarque Anglois; il lui avoit gagné à la paulme la plus forte partie de sa rançon, évaluée à quaranté mille ducats: instruit du ressentiment que conservoit ce monarque de l'affront fait à sa sœur, & informé que Louis songeoit à se remarier, il fonda sur ce rapport un plan de conciliation entre les deux couronnes. Il représenta fortement à Henri qu'il ne tenoit qu'à lui de se venger avec éclat de ses

Négociations  
 du duc de Longueville: paix  
 avec l'Angleterre.

Lettres de  
 Louis XII.  
 Rymer, auct.  
 publ.

Du Bellay.  
 Belcurius.  
 Rap. Thoyr.

---

---

Ann. 1514.

perfidés alliés , de procurer à sa sœur un établissement beaucoup plus avantageux que celui qu'il sembloit regretter , d'obtenir la paix à des conditions honorables , & d'acquérir pour beau frere un prince dont la fidélité ne s'étoit jamais démentie. Henri reçut avec transport ces premières ouvertures , & recommanda au duc de Longueville d'en conférer avec Thomas Volsey , évêque de Lincoln , son ministre de confiance. Lorsque les matières commencerent à s'éclaircir , Longueville , qui , jusqu'alors , n'avoit parlé qu'en son nom , informa Louis de ce qui se passoit dans le conseil d'Angleterre , & le pria , s'il approuvoit la démarche où son zèle l'avoit engagé , de lui envoyer des pouvoirs & des collègues pour terminer la négociation le plus promptement & le plus secrètement qu'il seroit possible. Louis , qui ne se promettoit pas de grands avantages des succès les plus heureux contre l'Angleterre , qui brûloit de faire valoir ses droits sur l'Italie , & qui n'avoit paru se prêter aux projets frauduleux & intéressés de Ferdinand , que pour tenir dans l'inaction une partie de ses ennemis , pendant qu'il combattoit les autres , approuva tout ce qu'avoit fait jusqu'alors le duc de Longueville : il lui expédia les pouvoirs qu'il demandoit , & lui associa Jean de Selve , premier président du parlement de Rouen , & Thomas Bohier , général des finances de Normandie. Ces deux ambassadeurs , pour donner le change aux espions de Ferdinand & de Maximilien , parurent n'être venus en Angleterre que pour traiter de la rançon des prisonniers : ils tinrent des conférences secrètes avec les ministres Anglois ; & comme les uns & les autres desiroient sincèrement la paix , les difficultés furent bientôt levées. Louis demandoit la restitution pure & simple du comté de Tournai. Henri , à qui cette acquisition coûtoit des sommes immenses , & qui d'ailleurs étoit bien aise de conserver un monument de son prétendu triomphe sur les François , ne consentoit à s'en dessaisir qu'à des conditions extrêmement onéreuses

onéreuses : il demandoit , de son côté , que pour terminer une querelle toujours renaissante entre les deux couronnes sur la possession de la Normandie & de la Guyenne , Louis s'obligeât à lui payer une pension annuelle , à titre d'indemnité ; qu'il lui livrât le séditieux Richard de la Pole , son ennemi personnel ; qu'il acquittât la dette que la France avoit contractée envers l'Angleterre , par le traité d'Etaples , sous le regne de son prédécesseur , & dont lui-même avoit reconnu la légitimité. Louis n'avoit garde de s'obliger à payer à l'Angleterre une redevance , qui , quelque modique qu'elle eût été , auroit servi à constater des droits qu'il étoit bien éloigné de reconnoître : quant à la proposition de livrer un suppliant qui s'étoit mis sous sa sauve-garde , il la rejetta avec horreur. Pour montrer cependant qu'il desiroit sincèrement la paix , & qu'il ne tenoit point à lui qu'elle ne se conclût à des conditions raisonnables , il consentit qu'on gardât le silence sur la ville de Tournai : il eut l'attention de faire passer Richard de la Pole dans la ville de Metz , où il lui assigna des fonds suffisans pour soutenir son état , & s'engagea de payer à des termes dont on conviendrait toutes les sommes dont la France se trouveroit débitrice envers l'Angleterre. Outre celle de sept cents quarante-cinq mille ducats , stipulée par le traité d'Etaples , les Anglois produisirent une obligation du duc d'Orléans , pere de Louis XII , à Marguerite de Somerset , dont Henri VIII étoit héritier. Ces deux sommes furent évaluées à un million *d'écus d'or soleil* , qui durent être acquittés dans l'espace de dix ans , à raison de cent mille écus par an. Henri s'étant enfin contenté de cette somme , on conclut un traité de paix , d'amitié & de confédération , par lequel les deux souverains s'engagerent , non-seulement à maintenir une parfaite union entre les deux nations , mais encore à se fournir réciproquement un nombre déterminé de troupes auxiliaires , tant de terre que de mer , contre tous ceux qui entreprendroient de les attaquer. Cette

Ann. 1514.

Ann. 1514.

Mariage du  
roi avec Marie  
d'Angleterre.A<sup>ss.</sup> de Rymer.  
Manusc. de  
Fontanieu.  
Fleuranges.

confédération dut s'étendre à toute la durée de leur vie, & un an au-delà, pendant lequel le successeur de celui des deux qui mourroit le premier, devoit faire savoir à l'autre s'il vouloit observer le traité.

Dès qu'on fut d'accord sur tous ces points, la princesse Marie d'Angleterre s'étant fait accompagner de deux ducs, trois évêques, & deux gentilshommes, déclara en présence de notaires » qu'ayant été promise » & fiancée pendant sa minorité à Charles, archiduc » d'Autriche, souverain des Pays-Bas, à de certaines » conditions que ledit Charles ne s'étoit point mis en » peine de remplir; qu'étant bien informée d'ailleurs » que les gouverneurs & les plus proches parents de » ce prince lui inspiroient de l'éloignement pour ce » mariage, elle avoit résolu, de sa pure volonté, & » sans y être excitée par menaces ni sollicitations, de » rompre des liens mal assortis: qu'en conséquence » elle avoit renoncé, & renonçoit par ce présent acte » à toutes conventions matrimoniales, qui avoient été » précédemment stipulées entre Charles & elle ». Quelques jours après, le duc de Longueville l'épousa au nom & comme fondé de procuration du roi de France son maître. La dot de la princesse fut de quatre cents mille écus, dont deux cents furent censés fournis par le roi son frere, en bijoux, meubles & équipages: les deux cents mille autres furent déduits sur la dette de la France envers l'Angleterre, qui se trouva, par-là, réduite à huit cents mille écus: Louis promit, de son côté, de lui assigner un douaire: dès qu'il fut qu'elle s'étoit embarquée pour se rendre en France, il alla l'attendre à Abbeville, où se fit la cérémonie du mariage. On dit que François d'Angoulême, fortement épris des charmes de la nouvelle reine, & croyant s'appercevoir qu'il n'en étoit pas haï, cherchoit tous les moyens de l'entretenir en particulier, lorsqu'un de ses amis l'avertit de bien prendre garde de se donner un maître: il paroît que Marie, privée dès l'enfance des yeux vigilants d'une mere,

livrée de trop bonne heure à elle-même , & n'ayant à répondre de sa conduite qu'à un frère jeune & indulgent , n'avoit point contracté dans son éducation la modestie & la retenue qui sont l'ornement de son sexe , & qui caractérisent ordinairement les personnes de son rang : elle amenoit avec elle Charles Brandon , homme sans naissance , mais élevé par la faveur du roi d'Angleterre à la dignité de duc de Suffolk. Il avoit osé se déclarer l'amant de la princesse en Angleterre , & il s'étoit fait nommer pour l'accompagner en France , où sa présence étoit au moins importune. La comtesse d'Angoulême , plus clairvoyante que Louis XII dans ces sortes de mystères , mais obligée à beaucoup de ménagements , trouva moyen de donner à la nouvelle reine des surveillantes dont elle connoissoit le zèle , & qui ne la perdirent de vue ni jour ni nuit.

Maximilien & Ferdinand , consternés d'un événement si inattendu , gardèrent le silence , & n'osèrent se plaindre de n'avoir pas été nommés dans le traité. Henri , soit par un reste d'égards pour ses anciens alliés , soit parce qu'il ne convenoit pas à l'Angleterre que la France s'accrût du côté des Pays-Bas , avoit réservé à Marguerite d'Autriche & à l'archiduc la liberté d'y accéder ; mais à condition qu'ils s'acquitteroient l'un & l'autre envers le roi de France des devoirs auxquels les obligeoit la nature de leurs fiefs. Charles étoit encore mineur ; il eut besoin d'être autorisé par des lettres de Maximilien son tuteur , pour expédier valablement l'acte de son adhésion. Ayant reçu les pouvoirs nécessaires , ce jeune prince , déjà imbu des principes d'une politique artificieuse , fit protester secrètement par son procureur devant un notaire & des témoins , » que combien que ledit très-redouté seigneur eût par l'avis de son conseil conclu & délibéré » de déclarer par ses lettres-patentes qu'il entendoit & » vouloir être compris au traité de paix fait entre les » rois de France & d'Angleterre , selon la forme d'ice- » lui traité ; néanmoins l'intention dudit seigneur &

---

Ann. 1514.

Adhésion de  
Charles & de  
Marguerite  
d'Autriche au  
traité de Lon-  
dres.

Rymer.

Ann. 1514.

» de son procureur général n'étoit point que sous ombre de certaine clause où l'on réservoir au roi de France ses droits de suzeraineté & de ressort, de vouloir lui accorder aucun droit de souveraineté & de prééminence, dont il ne fût pour lors en jouissance ; mais qu'ils entendoient que mondit seigneur l'archiduc demeurât en tels droits, hauteurs de régale & autres dont il étoit présentement en possession, & qu'on lui délivrât un acte de cette protestation, pour servir en temps & lieu ». Ainsi, Charles, destiné à jouer un grand rôle sur le théâtre de l'univers, s'annonça dans le monde par un honteux subterfuge.

Offres avantageuses rejetées par Louis XII.

Pontan. rer. Gelric.

Chroniq. de Holl.

Lettres de Louis XII.

Manusc. de Béthune.

Il se présenta bientôt à Louis deux occasions de se venger avec éclat de Maximilien & de Ferdinand, s'il eût voulu en profiter. Maximilien avoit conféré à George de Saxe l'investiture du gouvernement héréditaire de Frise, province pauvre, peuplée de pâtres & de matelots, gens agrestes & jaloux à l'excès de leur liberté. George, en voulant les réduire à une police réglée, & les soumettre à des impôts, n'avoit pas manqué de les soulever. Edsart, comte d'Emdem, s'étoit mis à leur tête : cité au tribunal de l'empereur, & condamné à perdre tous ses fiefs, il s'étoit associé Charles d'Egmond, accoutumé depuis long-temps à braver les sentences de la chambre impériale. Charles & Edsart, craignant de succomber sous les efforts de la maison d'Autriche, envoyèrent des députés à Louis pour se déclarer vassaux de la couronne de France, & lui faire hommage de toutes leurs seigneuries, s'il daignoit les prendre sous sa protection, & les maintenir dans leur conquête : ils ne manquèrent pas de lui représenter que la Frise, & les autres pays qu'ils occupoient, étoient le berceau de la monarchie, & avoient obéi, pendant une longue suite de siècles, aux successeurs de Clovis & de Charlemagne. Louis ne jugeant pas à propos de réveiller des droits si anciens, rejeta leurs offres.



L'autre occasion étoit bien plus capable de le tenter, parce qu'elle s'accordoit beaucoup mieux avec sa générosité naturelle. Henri VIII, indigné de l'injuste mépris que lui avoit témoigné son beau-pere, offroit de faire une puissante diversion en Castille, tandis que Louis, avec une autre armée, rétablirait don Juan d'Albret sur le trône de Navarre. Cette entreprise étoit juste; c'étoit même en quelque sorte un devoir de la part des deux monarques, puisque Henri avoit contribué, sans le vouloir, à dépouiller don Juan, & que Louis avoit servi de prétexte pour l'attaquer. Cependant, comme ce dernier n'avoit fait la paix à des conditions onéreuses que pour conduire toutes ses forces dans le Milanès, & qu'il craignoit d'en rendre la conquête beaucoup plus difficile, en laissant au pape, à l'empereur, à Ferdinand & aux Suisses, le temps de se concerter; il pria Henri de réserver cette bonne volonté pour une autre occasion.

Déjà il avoit fait filer ses troupes en Bourgogne & en Dauphiné : le jeune Charles de Bourbon les commandoit, en attendant que le monarque vint remplir lui-même les fonctions de général : tandis qu'il se disposoit à passer encore une fois les Alpes, & qu'en attendant le retour du printemps il oublioit dans les bras d'une jeune épouse son âge & ses longues infirmités, il fut atteint d'une dysenterie, qui, en peu de jours, le conduisit au tombeau : il expira le premier de janvier 1515, âgé de cinquante-trois ans.

Louis ne fut point aussi généralement regretté, que ses qualités personnelles & la douceur de son regne sembloient l'annoncer : les vieux courtisans, les valets, & toute cette classe d'hommes accoutumés sous les regnes précédents à trafiquer de la faveur, à dévorer la substance du peuple, & à s'engraïsser du sang des malheureux, ne pouvoient goûter un prince qui ne donnoit les places qu'au mérite, qui se regardoit comme le vengeur des foibles contre l'oppression des puissants, sous lequel on ne voyoit ni mariages for-

Ann. 1514.

Mort de ce prince.

*Fleuranges.**Seissel.**Ferron.**Registres du Parlement.**Matthieu.**Budaus de asse.*

Ann. 1514.

cés, ni confiscations au profit des délateurs, ni distributions de domaines; ni augmentations de gages. Ils regrettoient le temps de Louis XI, *parloient incessamment de lui, de ses faits, de ses dits, & le haut louoient jusques aux cieux; disant qu'il avoit été le plus sage, le plus puissant, le plus libéral, le plus vaillant, & le plus heureux monarque, qui jamais fut en France.* Par la même raison ils déprimoient Louis XII, s'efforçant de faire passer sa vigilance & son économie pour une petiteesse d'esprit, & une avarice fardive. Ils ne se donnoient pas même la peine de cacher leurs sentiments; car les François, observe Seissel, ont toujours eu licence & liberté de parler à leur volonté de toutes sortes de gens & même de leurs princes, non pas après leur mort tant seulement; mais encore en leur vivant, & en leur présence. Ne pouvant l'entamer par leurs plaintes, ils firent usage du ridicule, arme toujours puissante sur l'esprit de la nation: après cette dangereuse maladie qui avoit menacé les jours de Louis, & qui avoit causé des alarmes si vives, une tristesse si profonde à tous les vrais François, des comédiens osèrent le produire sur la scène pâle & défigurée, la tête enveloppée de serviettes, & entouré de médecins, qui consultoient entr'eux sur la nature de son mal. S'étant accordés à lui faire avaler de l'or potable, le malade se redressoit sur ses pieds, & paroissoit ne plus sentir d'autre infirmité, qu'une soif ardente. Informé du succès de cette farce, Louis dit froidement: *J'aime beaucoup mieux faire rire les courtisans de mon avarice, que de faire pleurer mon peuple de mes profusions.* On l'exhortoit à punir des comédiens insolents: *Non, dit-il, ils peuvent nous apprendre des vérités utiles; laissons-les se divertir, pourvu qu'ils respectent l'honneur des dames.* Tant que Louis fut heureux, la médisance & l'envie garderent des mesures, ou n'exciterent que l'indignation publique: mais lorsque la fortune lui tourna le dos, elles haussèrent la voix, & acquirent des partisans. Au-lieu

d'admirer la généreuse fermeté d'un monarque que l'adversité ne pouvoit abattre , que l'exemple de les voisins n'écarta jamais du chemin de l'honneur ; bien des gens insultoient à sa crédulité & à son étroite parcimonie , qui laissoit , disoient-ils , la justice sans chancelier , l'armée sans connétable ; qui éteignoit l'émulation dans le cœur des guerriers , & glaçoit tous les courages. Ils faisoient hautement des vœux pour le comte d'Angoulême , dont la dissipation , la pétulance & la prodigalité leur offroient une perspective beaucoup plus agréable. La mort de deux fils auxquels Anne de Bretagne avoit donné le jour dans les dernières années de sa vie , celle du monarque enfin , leur parurent d'heureuses nouvelles : ils se crurent soulagés d'un pesant fardeau , & se firent une forte violence pour contenir leur joie.

Ann. 1514.

Cette frénésie ne peut être reprochée à la nation ; elle ne fut le crime que de quelques particuliers. Lorsque les crieurs publics annoncèrent dans les rues de Paris : *Le bon roi Louis , pere du peuple , est mort* , mille accents de douleur se firent entendre , des torrents de larmes coulerent de tous les yeux. La désolation de la capitale n'approcha point encore de celle des provinces , & sur-tout des campagnes ; car c'étoit là que Louis étoit véritablement adoré. Lorsqu'il traversoit une province , les payfans abandonnant leurs travaux , bordoient les chemins , les couvroient de verdure , & faisoient retentir l'air d'acclamations : après l'avoir vu dans un endroit , ils couroient , à perte d'haleine , pour le mieux contempler une seconde fois : dans les villes où il séjournoit , il étoit réduit , pendant plusieurs heures , à ne pouvoir sortir de son appartement , tant la foule étoit grande devant la maison. Ceux qui pouvoient parvenir à toucher sa mule , sa robe , ses bottes , baisoient leurs mains d'aussi grande dévotion , que s'ils eussent touché quelque sainte relique. Ceux , au contraire , qui ne marquoient pas le même empressement , étoient accablés par les autres de

Ann. 1514.

malédiction : *C'est lui , s'écrioient-ils , qui fait régner la justice parmi nous , qui féconde nos moissons , qui nous a préservés des pilleries des gens d'armes , & qui le premier , nous a fait goûter les douceurs de la paix & de la concorde.* En effet le changement arrivé pendant la courte durée de son regne , paroîtroit incroyable , s'il n'étoit attesté par les auteurs contemporains. Écoutons Seissel , évêque de Marseille. » Pour com-  
 » mencer , dit-il , par la population , on ne peut dou-  
 » ter qu'elle ne soit aujourd'hui beaucoup plus grande  
 » qu'elle ne fut jamais , & cela se peut évidemment  
 » connoître aux villes & aux champs ; pourtant que  
 » aucunes & plusieurs grosses villes , qui étoient à demi  
 » vagues & vuides , aujourd'hui sont si pleines , que à  
 » peine y peut-on trouver lieu pour bâtir maisons  
 » neuves , & les aucunes a convenu accroître , les  
 » autres ont les fauxbourgs presque aussi grands que  
 » sont les villes , & par tout le royaume se sont bâti-  
 » ments nouveaux , grands & somptueux. Par les  
 » champs aussi on connoît bien évidemment la multi-  
 » plication du peuple , parce que plusieurs lieux &  
 » grandes contrées qui restoit incultes , en bois ou  
 » en landes , sont actuellement cultivés & couverts de  
 » villages & de maisons , & cependant les denrées se  
 » soutiennent à un haut prix «. Le même écrivain ,  
 réfutant ceux qui soutenoient que les guerres d'Italie  
 avoient épuisé le royaume d'argent , s'exprime ainsi :  
 » L'on void généralement par tout le royaume bâtir  
 » de grands édifices , tant publics que particuliers , &  
 » sont pleins de dorure , non pas les planchers tant  
 » seulement & les murailles qui sont par le dedans ,  
 » mais les couvertures , les toits , les tours , & les sta-  
 » tues , qui sont au dehors. Et si sont les maisons  
 » meublées de toutes choses , plus somptueusement  
 » que jamais ne furent. On se sert de vaisselle d'argent  
 » en tous états , sans comparaison plus qu'auparavant ;  
 » tellement qu'il a été nécessaire de publier une or-  
 » donnance pour corriger ce luxe : car il n'y a sortes  
 » de

» de gens qui ne veulent avoir tasses, gobelets,  
» aiguieres & cuillers d'argent. Et au regard des pré-  
» lats, seigneurs & autres gros personnages, ils ne se  
» contentent pas d'avoir toute sorte de vaisselle, tant  
» de table que de cuisine, d'argent, s'il n'est doré, &  
» même quelques-uns en ont grande quantité d'or  
» massif. Aussi sont les habillements & manieres de  
» vivre plus somptueux que jamais : ce que toutefois  
» je n'approuve pas ; mais c'est pour montrer la ri-  
» chesse du royaume. Et pareillement on void les  
» mariages des femmes trop plus grands, & le prix  
» des héritages & de toutes autres choses plus haut.  
» Et ce qui montre encore mieux ce que j'avance, le  
» revenu des bénéfices, des terres & des seigneuries,  
» s'est accru par-tout généralement de beaucoup : &  
» plusieurs y en a qui à présent sont de plus grand  
» revenu par chaque année, qu'ils ne se vendoient du  
» temps du roi Louis XI, pour une fois. Et pareille-  
» ment les produits des gabelles, péages, greffes, &  
» de tous autres revenus, sont augmentés en plusieurs  
» lieux de plus des deux tiers, en d'autres de dix parts  
» les neuf. Aussi est l'entrecours de marchandise, tant  
» par mer que par terre, fort multiplié : car, par le  
» bénéfice de la paix, & la réputation des grandes  
» victoires du roi, toutes gens, excepté les nobles,  
» lesquels encore je n'excepte pas tous, se mêlent de  
» marchandise, & pour un gros & riche négociant,  
» que l'on trouvoit du temps du roi Louis XI, à Pa-  
» ris, à Rouen, & à Lyon, on en trouve aujour-  
» d'hui plus de cinquante ; il s'en trouve même par les  
» petites villes un plus grand nombre, qu'il n'y en  
» avoit autrefois dans les capitales : tellement qu'on ne  
» fait guère maison sur rue, qui n'ait boutique pour  
» marchandise, ou pour art mécanique ; & sont à  
» présent moins de difficulté d'aller à Rome, à Naples,  
» à Londres & ailleurs delà la mer, qu'ils n'en fai-  
» soient autrefois d'aller à Lyon ou à Genève : telle-  
» ment que aucuns y a qui par la mer sont allés cher-

Ann. 1514.

Ann. 1514.

» cher, & ont trouvé terres nouvelles; car la renom-  
» mée & autorité du roi à présent régnant est si  
» grande, que ses sujets sont honorés en tout pays,  
» tant sur terre que sur mer, & n'y a si grand prince  
» qui les osât outrager, ni permettre qu'ils le fussent  
» en sa seigneurie ».

Cet accroissement subit & prodigieux de population, de culture, de commerce & de richesses, étoit dû non-seulement aux sages réglemens dont nous avons rendu compte au commencement de ce regne, mais encore à l'attention du monarque à les faire observer, & au choix des hommes à qui il en confioit l'exécution. Il avoit continuellement sous les yeux deux tableaux : l'un, de tous les offices & bénéfices du royaume : l'autre, de tous les hommes distingués par leurs talents, ou par leurs services : des personnes de confiance, répandues dans les provinces, étoient chargées de l'avertir de ce qui venoit à vaquer dans leur district; il consultoit ses listes, & conféroit ordinairement l'office, ou le bénéfice, à celui qu'il en jugeoit le plus digne, sans attendre qu'on le sollicitât, excluant même, à mérite égal, ceux qui cherchoient à s'appuyer de la protection des ministres ou des grands. Telle étoit la conduite qu'il croyoit devoir garder dans la collation des offices ou des bénéfices qui étoient purement à sa nomination. Quant aux autres, il permettoit l'élection; à moins que le titulaire ne se démit entre ses mains : dans ce dernier cas, il ne trouvoit point mauvais que celui qu'il nommoit fût rejeté par la compagnie, si dans l'examen qu'elle lui faisoit subir sur la doctrine & les mœurs, il se trouvoit incapable ou diffamé. Quelques recherches que j'aie faites, je n'ai trouvé que deux exemples de vente d'offices de judicature sous toute la durée de ce regne. Le premier est l'office de prévôt de Paris, acheté cinq mille écus, par Gabriel d'Alegre, après la mort de Jacques Coligni, seigneur de Châtillon. Le second, est une charge de maître des requêtes, payée de même

cinq mille écus , par Antoine de Viste , qui s'étoit acquitté avec succès de quelques négociations dans les cours d'Allemagne. Louis , en les adressant au parlement pour y faire enregistrer leurs provisions , voulut qu'on les dispensât du serment ordinaire , *qu'ils n'avoient ni donné ni promis argent , ou chose équivalente à argent* ; déclarant lui-même la somme qu'ils avoient donnée. Si quelque chose pouvoit excuser cette transgression , c'étoient les conjonctures où se trouvoit le royaume en 1513 , après la perte du Milanès , & l'invasion de la Navarre. Non content d'apporter toutes les précautions imaginables pour ne faire que de bons choix , Louis vouloit s'assurer par lui-même de la manière dont la justice étoit rendue : ainsi , toutes les fois qu'il séjournoit à Paris , il se rendoit familièrement au palais , monté sur sa petite mule , sans suite , & sans s'être fait annoncer : il prenoit place parmi les juges , écoutoit les plaidoyers , & assistoit à toutes les délibérations. Deux choses le désoloient ; la prolixité des avocats , & l'avidité industrie des procureurs : on vantoit en sa présence les talents oratoires de deux fameux légistes : *Oui , sans doute , répondit-il , ce sont d'habiles gens , je suis seulement fâché qu'ils fassent comme les mauvais cordonniers , qui allongent le cuir avec les dents*. On lui demandoit ce qui offensoit le plus la vue : *C'est , répondit-il , la rencontre d'un procureur chargé de ses sacs*.

Tout le temps qu'il pouvoit dérober aux affaires publiques , il le passoit volontiers dans l'entretien des savants , ou dans l'étude des précieux monuments de l'antiquité : il avoit attiré en France les hommes de lettres les plus célèbres de l'Italie , auxquels il payoit de fortes pensions jusqu'à ce qu'il les eût pourvus de bénéfices , ou d'emplois honorables : quelques-uns furent chargés d'ambassades , d'autres restèrent attachés à la cour , en qualité de maîtres de requêtes : enfin il parvint à en fixer quelques-uns dans l'université de Paris. On commença , sous son règne , à enseigner le

---

Ann. 1514.

grec dans cette école célèbre : on y fit même des progrès assez rapides , puisqu'on y expliquoit déjà les dialogues de Platon. Quant aux bons ouvrages de l'antiquité , il en avoit fait la plus riche collection que l'on connût alors en Europe : outre les bibliothèques des rois de Naples & des ducs de Milan , qui étoient venues se fondre dans celle de Blois , il avoit acheté le précieux cabinet de Louis de la Gruthuse , & chargeoit ses ministres dans les cours étrangères , de lui ramasser ce qu'ils découvroient de plus rare & de meilleur. Ce n'étoit certainement ni par ostentation ni par caprice qu'il rassembloit tant de livres : il les recherchoit pour son propre usage , & les consultoit souvent : il en jugeoit même ordinairement assez bien , quoiqu'il ne les connût que par des traductions informes : il disoit que les Grecs n'avoient fait que des exploits médiocres ; mais qu'ils avoient eu un merveilleux talent pour les embellir : que les Romains avoient fait de grandes choses , & les avoient dignement écrites : que les François en avoient fait d'aussi grandes que l'un & l'autre peuple ; mais qu'ils avoient toujours manqué d'écrivains : il voulut , s'il étoit possible , effacer cette tache , en occupant les plumes les plus célèbres à débrouiller le cahos de nos antiquités : il chargea spécialement de ce travail Paul Emile , illustre Véronois , qu'il avoit attiré en France , & Robert Gaguin , général des Mathurins. Il choisit , avec moins de discernement , Jean d'Auton pour écrire l'histoire particulière de son regne : car quoiqu'il lui eût conféré plusieurs bénéfices , qu'il le fit ordinairement voyager à la suite de l'armée , qu'il s'entretint familièrement avec lui , & qu'il ordonnât à ses ministres & à ses généraux de ne lui rien celer de tout ce qui méritoit d'être transmis à la postérité , il fut moins heureux , à cet égard , qu'un grand nombre de ses prédécesseurs. Auton n'est qu'un froid bel-esprit , fastidieux dans le détail des petits faits , stérile ou aveugle dans le développement des causes.



Parmi les grands hommes de l'antiquité , Louis donnoit la préférence à Trajan , qu'il avoit pris pour son modèle ; & parmi les grands écrivains , à Cicéron , sur-tout dans ses traités des *devoirs* , de la *vieillesse* & de l'*amitié*. Il méditoit ces excellents ouvrages ; il en recueilloit les plus belles maximes ; il s'en nourrissoit , & tâchoit de les inculquer à François d'Angoulême , son gendre & son successeur. Il chérissoit ce jeune prince , comme s'il eût été son fils ; il aimoit en lui une noble candeur , une bravoure à toute épreuve : il excusoit un goût trop vif pour les plaisirs ; mais il auroit voulu le guérir d'une prodigalité ruineuse , affligé du peu de fruit de ses leçons , il disoit , en soupirant : *Hélas ! nous travaillons en vain , ce gros garçon gâtera tout.*

---

---

Ann. 1514.

*Fin du onzieme Tome.*

---

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Tome onze de l'*Histoire de France*. Le public l'attendoit avec impatience. Il justifiera l'empressement qu'on avoit de le voir paroître. A Paris, ce 22 d'Avril 1771.

DEPASSE.

---

De l'Imprimerie de P. ALEX. LE PRIEUR,  
Imprimeur du Roi, rue Saint-Jacques.

---

